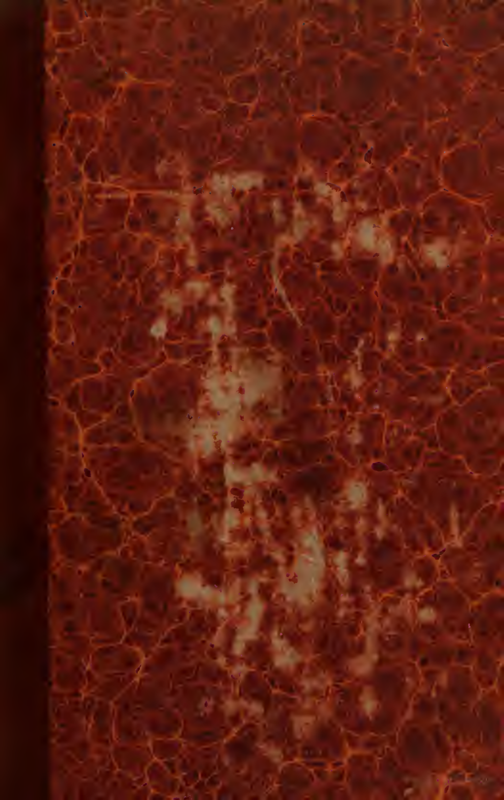
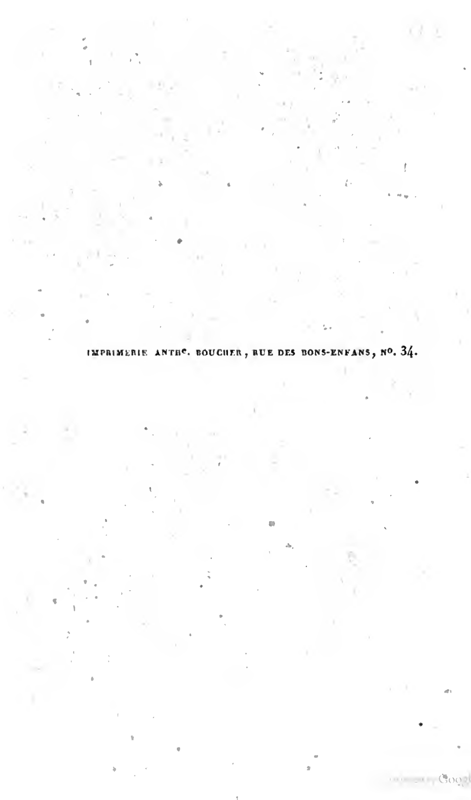


HISTOIRE
DES CROISADES.

DEUXIÈME PARTIE.



IMPRIMERIE ANTHE. BOUCHER, RUE DES BONS-ENFANS, No. 34.

HISTOIRE

DES CROISADES,

DEUXIÈME PARTIE

CONTENANT

L'HISTOIRE DES SECONDE ET TROISIÈME CROISADES;

PAR M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

AVEC UNE CARTE DES ÉTATS CHRÉTIENS EN ASIE, ET LE PLAN DE PTOLÉMAÏS.

QUATRIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME SECOND.

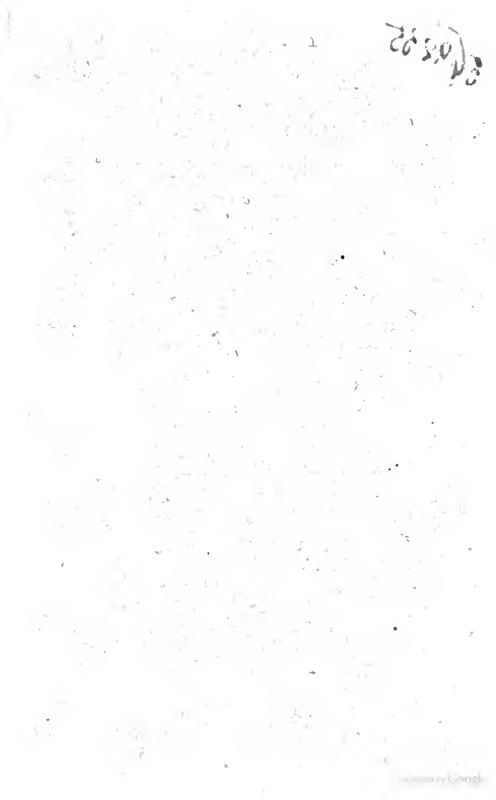
A PARIS,

CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE,

PLACE DES VICTOIRES, N°. 3;

ET AU DÉPÔT DE L'AUTEUR, RUE GÎT-LE-COEUR, N°. 10

1825.



HISTOIRE DES CROISADES.

LIVRE V.

Nous avons raconté les misères et les travaux des premiers croisés; nous allons parler maintenant du royaume qui dut sa naissance à leurs victoires, et dont les périls armèrent tant de fois les peuples de la chrétienté. Après le récit d'une guerre pleine d'aventures et de prodiges, les progrès de cet empire chrétien que la guerre même avait fondé, peuvent encore exciter la curiosité et la surprise. Qui ne s'étonnerait point en effet de voir deux ou trois cents chevaliers, restes glorieux des armées chrétiennes (1), suffire à la défense miraculeuse des

1099 de J.-C.

(1) Foulcher de Chartres se livre à des réflexions plus pieuses que politiques sur l'état où se trouvaient alors ces trois cents chevaliers, glorieux débris des armées de l'Occident. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 92.) On peut consulter, sur les services militaires du royaume de Jérusalem, l'éclaircissement (B), à la fin de ce volume. Il paraît que Godefroy lui-même avait permis à beaucoup de pèlerins de retourner dans leur patrie. *Plurima peregrinorum multitudo ad terram cognationis suæ, ex illius consensu et licenciâ reversa est.* (Albert Aquensis, lib. VI, §. 37.)

1099 provinces et des villes où tout l'Occident armé avait planté la croix et les étendards de Jésus-Christ? Au milieu de cette grande révolution qui ébranle tout-à-coup l'Europe et l'Asie, quel spectacle dans l'histoire que celui d'un peuple nouveau, jeté comme par la tempête sur une terre étrangère, souvent troublé au dedans, toujours menacé au dehors, s'élevant au milieu de ses propres discordes, et portant la terreur chez des nations voisines qui le surpassaient en puissance? (1)

Le pays dans lequel venaient de s'établir les croisés, et que les souvenirs de la religion et de l'histoire rendaient cher aux peuples de l'Occident, formait, dans l'antiquité, le royaume de Juda et d'Israël. Lorsque cette contrée fut soumise aux aigles romaines, ses nouveaux maîtres ajoutèrent au nom que lui avaient donné les Juifs, celui de Palestine, ou pays des Palestins (2). Elle avait

(1) Ce cinquième livre est celui qui nous a été le plus difficile à faire, soit pour les nombreuses recherches qu'il nécessitait, soit pour l'ensemble qu'il fallait établir dans le récit de faits et de détails qui n'ont pas un grand intérêt par eux-mêmes, qu'il n'est pas aisé de lier entre eux, et dont la multitude éparse dans les chroniques nous représente en quelque sorte un miroir brisé en mille pièces. Nous ne nous flattons pas d'avoir vaincu toutes les difficultés : nous avons principalement consulté Foulcher de Chartres, Albert d'Aix, Guillaume de Tyr, Orderic Vital, et les auteurs arabes qui ont parlé de cette époque.

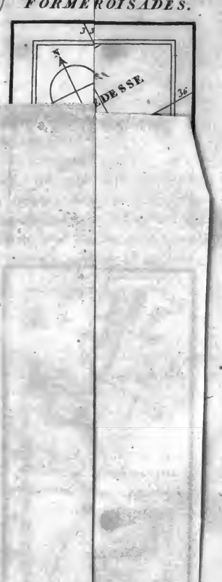
(2) Sur l'état physique et moral de la Palestine, après la conquête des Romains, consultez Josèphe, *de Bello judaïco*, lib. 1, en le comparant avec Tacite (*histor.*, lib. v). Pour

[illegible]

[illegible]



ETAASIE.
FORMÉROISADES.



pour limites, au midi et à l'orient, les déserts de 1099
l'Arabie et ceux de l'Idumée. Elle était bornée à l'occident par la Méditerranée, au nord par les montagnes du Liban qui la séparent de la Syrie.

Au temps des croisades, comme aujourd'hui, une grande partie du sol de la Palestine, où s'élèvent les montagnes arides de Sion, d'Hébron, d'Hébal, de Gelboë, présentait l'aspect d'une terre sur laquelle étaient tombées les malédictions du ciel. Cette terre, autrefois donnée au peuple élu de Dieu, avait plusieurs fois changé d'habitans; toutes les sectes, toutes les dynasties musulmanes s'en étaient disputé la possession les armes à la main; les révolutions et la guerre avaient amoncelé les ruines dans sa capitale et dans la plupart de ses provinces; les idées religieuses des peuples musulmans et des peuples chrétiens semblaient seules donner quelque prix à la conquête de la Judée; l'histoire cependant doit se défendre de l'exagération avec laquelle certains voyageurs ont parlé de la stérilité de ce malheureux pays. Au milieu des fléaux qui, depuis plusieurs siècles, désolaient les provinces de la Palestine, on pouvait

le temps des Croisades, on peut voir dans la *Bibliothèque*, t. I[er]., p. 136, 174 et suiv., les descriptions pleines d'intérêt de Jacques de Vitry et de Guillaume de Tyr. Ces deux auteurs parlent des différentes sectes et des dynasties musulmanes qui se disputèrent la possession de ces contrées. L'abbé Guénée a savamment disserté sur l'état de la Terre-Sainte. (*Mémoire de l'Académie des Inscriptions*, tom. 50.)

1099 retrouver quelques traces de son ancienne splendeur. Les rives du lac de Galilée et du Jourdain, quelques vallées arrosées par le Besor, l'Arnon et le Jaboc; les plaines voisines de la mer que la guerre n'avait point ravagées, rappelaient encore par leur fertilité lés promesses de l'Ecriture. La Palestine avait conservé quelques villes florissantes, et plusieurs de ses ports offraient un asile commode aux vaisseaux de l'Europe et de l'Asie.

Dans l'état où se trouvait la Judée, si son territoire eût été tout entier sous les lois de Godefroy, le nouveau roi aurait pu rivaliser de puissance avec la plupart des princes musulmans de l'Asie; mais le royaume naissant de Jérusalem n'était formé que de la capitale et d'une vingtaine de villes ou bourgs du voisinage. Plusieurs de ces villes se trouvaient séparées les unes des autres par des places qu'occupaient encore les infidèles. Une forteresse au pouvoir des chrétiens était voisine d'une forteresse où flottaient les étendards de Mahomet. Dans les campagnes habitaient des Turcs, des Arabes, des Egyptiens, qui se réunissaient pour faire la guerre aux sujets de Godefroy. Ces derniers étaient menacés jusque dans les villes, presque toujours mal gardées, et se trouvaient sans cesse exposés à tout ce que la guerre a de violences. Les terres restaient incultes, toutes les communications étaient interrompues. Au milieu de tant de périls, plusieurs des Latins abandonnaient les possessions que leur avait données la victoire, et pour que le pays conquis ne manquât pas d'habitans, surtout au mo-

ment du danger, on fut obligé de fortifier l'amour 1099
de la nouvelle patrie par l'intérêt de la propriété. Tout homme qui avait séjourné pendant un an et un jour dans une maison et sur une terre cultivée, devait en être reconnu légitime possesseur. Tous les droits de possession se trouvaient anéantis par une absence de la même durée (1).

Le premier soin de Godefroy fut de réprimer les hostilités des Sarrasins, et de reculer les frontières du royaume dont on lui avait confié la défense. Par ses ordres Tancrède entra dans la Galilée, s'empara de Tibériade et de plusieurs autres villes situées dans le voisinage du lac de Genezareth. Pour prix de ses travaux, il obtint la possession du pays qu'il venait de conquérir, et qui, dans la suite, devint une principauté (2).

---

(1) Voici le motif qu'en donnent les assises de Jérusalem : *Céaus qui avoient héritages, quant la terre estoit en mauvois point, si alloit outre mer, quant y avoit bonne nouvelle, si revenoit, et pour ce, fut establi l'an et jour.* (Assises de la Tenure, chap. 36, 38.) Voyez l'éclaircissement (A) dans ce volume. Foulcher de Chartres dit que lors de la prise de Jérusalem, chaque pélerin, *sive pauper, sive dives*, était devenu propriétaire de ce dont il s'était emparé (pag. 339, dans l'édition de Bongars). Foulcher de Chartres a été traduit presqu'en entier dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. Ier., pag. 82 et suiv.

Presque tous les historiens de la première croisade disent qu'il fut résolu, avant la prise de Jérusalem, que toutes les maisons de la ville et tout ce qu'elles renfermeraient, deviendraient la propriété du premier occupant.

(2) Consultez Albert d'Aix sur les exploits de Tancrède

1099 De son côté Godefroy, dans une heureuse excursion, imposa des tributs aux émirs de Césarée, de Ptolémaïs, d'Ascalon, et soumit les Arabes qui habitaient la rive gauche du Jourdain. Il revenait victorieux à Jérusalem, lorsque la ville d'Arsur (1), qui s'était rendue tributaire des chrétiens après la bataille d'Ascalon, refusa de payer le tribut imposé. Godefroy assembla ses guerriers et vint mettre le siége devant la ville rebelle. Déjà les tours roulantes s'approchaient des remparts, les béliers ébranlaient les murailles, quand les assiégés employèrent un moyen de défense auquel on ne s'attendait pas. Gérard d'Avesnes (2), qui leur avait été donné en otage par Godefroy, fut attaché à la pointe d'un mât très élevé, qu'on plaça devant la muraille même où devaient se diriger tous les coups des assiégeans. A la vue d'une mort

---

dans la Galilée. L'historien parle d'un prince musulman qui fit quelque résistance, et qu'il nomme gros rustique, *pro nimiâ pinguique corpulentiâ, personâ*. Ce prince ne consentit à reconnaître Godefroy qu'à la dernière extrémité. (Albert d'Aix, liv. VII, §. 16 et suiv.)

(1) Les historiens arabes appellent cette ville *Arsouf*: elle est située sur les bords de la mer, entre Césarée et Jaffa.

(2) Albert d'Aix l'appelle, *de genere Hamoïcorum, de presidiis Avennis* (lib. VII, §. 2); il parle aussi d'un nommé Lambert d'Avesnes qui, comme Gérard, fut exposé aux coups des assaillans. Deux assauts furent donnés à Arsur, mais inutilement. Le récit d'Albert d'Aix semble faire croire que Gérard d'Avesnes succomba, et on est tout étonné lorsqu'il en parle quelques chapitres plus bas, lib. VII, §. 15.

inévitable et sans gloire, ce malheureux cheva- 1099
lier poussa des cris douloureux, et conjura son ami Godefroy de lui sauver la vie par une retraite volontaire. Ce spectacle cruel déchira l'âme du roi de Jérusalem, mais n'ébranla point sa fermeté et son courage. Comme il était assez près de Gérard d'Avesnes pour se faire entendre de lui, il l'exhorta à mériter, par sa résignation, la couronne du martyre. « Je ne peux pas vous sauver, » lui dit-il; lors même que mon frère Eustache » serait à votre place, je ne pourrais le délivrer de » la mort. Mourez donc, illustre et brave chevalier, » avec la résignation d'un héros chrétien; mou- » rez pour le salut de vos frères et pour la gloire » de Jésus-Christ. » Ces paroles de Godefroy donnèrent à Gérard d'Avesnes le courage de mourir; il recommanda à ses anciens compagnons d'offrir au saint sépulcre son cheval de bataille et ses armes, afin qu'on fît des prières pour le salut de son âme.

A peine avait-il parlé qu'on commença l'attaque; les pierres et les flèches des chrétiens pleuvent sur les remparts d'Arsur. De leur côté, les Musulmans se défendent avec opiniâtreté. Le feu grégeois consume les tours et les machines des assiégeans. Godefroy, après avoir perdu plusieurs de ses guerriers, désespérant de s'emparer de la ville, reprend tristement le chemin de Jérusalem, et déplore le trépas inutile de son brave compagnon (1). Mais

(1) Voyez Albert d'Aix, liv. VII, §. 5.

1099 peu de temps après, quelles furent sa surprise et sa joie, lorsqu'il vit revenir Gérard d'Avesnes, que les chrétiens invoquaient déjà comme un martyr! Les Musulmans, touchés de la constance et du courage de Gérard, l'avaient détaché du mât où il était suspendu, et l'avaient envoyé à l'émir d'Ascalon pour le faire guérir de ses blessures. Godefroy, en présence du peuple et des chevaliers, le félicita sur son dévouement, et lui donna pour récompense le château de St.-Abraham, situé dans les montagnes de l'Arabie.

Nous avons cité ce trait remarquable, parce qu'il peint très bien les mœurs et l'esprit de la chevalerie chrétienne, et qu'il explique mieux que nous ne pourrions le faire, comment un petit nombre de chevaliers francs purent résister à la multitude de leurs ennemis, et conserver le faible royaume de Jérusalem.

Pendant le siége d'Arsur, plusieurs émirs descendus des montagnes de Samarie, étaient venus visiter Godefroy; ils furent frappés d'une grande surprise, lorsqu'ils trouvèrent le roi des chrétiens sans gardes, sans appareil, assis sur un sac de paille (1). Ils ne montrèrent pas moins d'étonnement lorsqu'à leur prière il déploya devant eux sa

(1) Guillaume de Tyr, l'historien exact et consciencieux du royaume de Jérusalem, entre dans des détails pleins d'intérêt sur la réception de ces émirs, liv. IX. Il faut voir les paroles remplies de simplicité que Godefroy leur adressa. (*Biblioth. des Croisades*, tom. Ier., pag. 138.)

force extraordinaire, en abattant, d'un seul coup de 1099
son glaive, la tête d'un chameau. Les émirs, après avoir offert des présens à Godefroy, retournèrent dans leur pays en publiant les merveilles qu'ils avaient vues. Leurs récits, que l'histoire n'a pas dédaignés, contribuèrent à augmenter la gloire du roi de Jérusalem.

Lorsque Godefroy revenait dans sa capitale, il apprit la prochaine arrivée d'un grand nombre de pélerins; la plupart de ces pélerins étaient des Pisans et des Génois, conduits par l'évêque d'Ariano et Daimbert, archevêque de Pise. Aux chrétiens venus de l'occident s'étaient réunis Bohémond, prince d'Antioche, Baudouin, comte d'Edesse, Raymond, comte de Toulouse; ils venaient visiter les saints lieux, et célébrer à Jérusalem l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

Godefroy alla au-devant des pélerins jusqu'à Bethléem avec ses chevaliers et le clergé. « Après » qu'ils furent venus en la sainte cité, dit une » vieille chronique, le roi les reçut et *festoya magnifiquement*, et *tout le long de l'hiver, les* » *retint en Judée, grandement aise de la présence* » *de son frère Baudouin.* » Daimbert, archevêque de Pise, était arrivé dans la Palestine comme légat du Saint-Siége. A force de présens et de promesses, il se fit nommer patriarche de Jérusalem, à la place d'Arnould de Rohes (1). Ce prélat, élevé à

(1) Presque tous les historiens de la première Croisade parlent de l'arrivée des pélerins de l'Italie. Daimbert qui les con-

1099 l'école de Grégoire VII, soutenait avec chaleur les prétentions du Saint-Siége; son ambition ne tarda pas à jeter le trouble parmi les chrétiens; dans les lieux mêmes où Jésus-Christ avait dit que son royaume n'était pas de ce monde, celui qui se disait son vicaire voulut régner avec Godefroy, et demanda la souveraineté d'une partie de Jaffa et du quartier de Jérusalem où était bâtie l'église de la Résurrection. Après quelques débats, le pieux Godefroy accorda ce qu'on lui demandait au nom de Dieu, et, si on en croit le témoignage de Guillaume de Tyr, le nouveau roi déclara le jour de Pâques, devant tout le peuple assemblé au saint sépulcre, que la tour de David et la cité de Jérusalem appartiendraient en toute souveraineté à l'église, dans le cas où il mourrait sans postérité (1).

duisait, *rector et dominator*, avait été élevé peu avant à la dignité d'archevêque, *archiepiscopali pallio et potestate*. Il fut promu au patriarcat, par le crédit de Bohémond, après qu'Arnould eût donné sa démission, suivant le témoignage de Raoul de Caen. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 521.) Guillaume de Tyr présente Arnould comme un prêtre ambitieux et turbulent. Raoul de Caen, au contraire, lui donne des mœurs douces et simples. On peut voir avec quelle chaleur Guillaume de Tyr prend la défense de Daimbert, qui n'est pas aussi bien traité par Albert d'aix. (*Biblioth. des Croisades*, tom. Ier., pag. 139.)

(1) Nous devons faire remarquer que Guillaume de Tyr est le seul historien qui rapporte ce fait, lib. IX. Ses opinions, en faveur du clergé, toujours exagérées, ont pu le séduire. Baronius et les autres écrivains ecclésiastiques ont défendu ces prétentions avec chaleur. Voici le serment des

Ainsi Godefroy se déclara le vassal du souverain 1099
pontife, et accepta du pape et de son légat la per-

---

rois de Jérusalem, qui pourra servir à éclairer la question.

« Je par digne souffrance à coroner roi de Jérusalem, pro- » mets à toi, mon seigneur, patriarche de Jérusalem, et à » tes successeurs, canonnement entrant dessus, à tesmoigne » de Dieu le tout puissant et de toute l'yglise, et des prelats, » et de mes barons, qui, environ moi, sont, que de certin » jour en avant, serai ton fedel aidior et defendior de ta per- » sonne, et contre tous hommes vivans au royaume de Jéru- » salem, les possessions de la sainte yglise de Jérusalem, ma » mère, de toutes les yglises appartenant principaument les- » quelles possessions et franchises, elles ont accoutumées à » avoir jadis au tems des bons heureux roys mes devanciers, » et que elles acquèront justement çà en avant, en montens, » maintiendrois et deffendrois à elles les canoniques et enciens » priviléges et les justices de eaus, et les anciennes costumes » et franchises garderai, es veves et es les orfelins justice ferai, » les priviléges des bons heurous mes devanciers, les assises » dou royaume et dou roy Amaury, et dou roy Baudin, son » fils, les enciennes assises du royaume, garderai à tout le » peuble chrestien doudit royaume, selon les enciennes costu- » mes et aprovées de certin royaume, et selon les assises des » avantdis roys, en leur droit et en leur justice; garderai, si » com roy chrestien et fils de Dieu, je dois faire en son » royaume, toutes les choses dessusdites; garderai bravement » en ceci mon Dieu et ses saintes Évangiles. » Après que le roi avait prononcé ce serment, le patriarche l'aidait à se relever, lui plaçait là couronne sur la tête, et lui disait : « Je » aiderai justement à maintenir, et à sauver, et à défendre, » sauf mon ordre, se il est d'ordre, et se il est d'autre sainte » yglise de Rome. » Le patriarche donnait ensuite le baiser de foi au monarque, et prononçait, pendant trois fois, à haute voix ces paroles : « Entre vous qui estes assemblés,

1100 mission de régner pendant sa vie sur un pays conquis par ses armes. Bohémond, et Baudouin, comte d'Edesse, consentirent en même temps à recevoir du souverain-pontife l'investiture de leurs nouveaux états. Le prince d'Antioche avait refusé de rendre hommage au roi de Jérusalem; mais il n'hésita pas à se reconnaître le vassal d'une puissance qui donnait des empires et pouvait envoyer des armées en Orient.

Cependant le sage Godefroy, après avoir affranchi son territoire des incursions des Musulmans et porté la terreur de ses armes au-delà du Jourdain, pensa que la victoire ne suffisait pas pour fonder un état. Sa capitale avait été dépeuplée par le glaive des croisés; plusieurs autres villes de son royaume, telles que Jaffa, avaient perdu leurs habitans. Ce

---

» seignours, preslats, maistres et officiers, barons, chevaliers
» et homes-liges, et autres borjois, et toutes autres manières
» de gens et dou peuble qui ci estes assemblés, nous sommes
» ici pour couronner le roi de Jérusalem, et velons que vous
» nous dites se il est droit hoir dou royaume de Jérusalem.»
Le peuple devait répondre : « Oui. »

Le chapitre 220 des assises commence par ces mots : *Le roi de Jérusalem ne tient son royaume que de Dieu.*

Une chose assez remarquable, c'est que la formule du serment des rois de Jérusalem, telle qu'elle se trouve dans ces assises, n'est que la traduction en langue vulgaire de celle qui fut prononcée par Philippe Ier.

Celle que nos rois prononcent de nos jours, n'est que légèrement altérée, et les modifications qu'elle a éprouvées, ne sont relatives qu'à la conservation des libertés de l'église gallicane.

nouveau roi comptait parmi ses sujets des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Arabes, des renégats de toutes les religions et des aventuriers de tous les pays. L'état confié à ses soins était comme un lieu de passage, et n'avait pour appui et pour défenseurs que des voyageurs et des étrangers. Il était le rendez-vous et l'asile des grands pécheurs, qui y venaient pour fléchir la colère de Dieu, et des criminels qui se dérobaient à la justice des hommes. Les uns et les autres étaient également dangereux quand les circonstances réveillaient leurs passions, et que la crainte ou le repentir faisaient place à des tentations nouvelles. Godefroy, d'après l'esprit des coutumes féodales et des lois de la guerre, avait distribué les terres conquises aux compagnons de ses victoires. Les nouveaux seigneurs de Jaffa, de Tibériade, de Ramla, de Naplouse, reconnaissaient à peine l'autorité royale. Le clergé, soutenu par l'exemple du patriarche de Jérusalem, parlait en maître, et les évêques exerçaient, comme les barons, un pouvoir temporel. Les uns attribuaient la conquête du royaume à leur valeur, les autres à leurs prières; chacun réclamait le prix de sa piété ou de ses travaux; la plupart prétendaient à la domination, tous à l'indépendance. 1100

Godefroy entreprit de régler tant de prétentions et de donner à ce gouvernement tumultueux quelques formes régulières. Pour que l'exécution de son projet eût plus de solennité, il choisit la circonstance qui avait conduit les princes latins à

1100 Jérusalem; après les avoir accompagnés jusqu'à Jéricho, pour y célébrer avec eux la fête de l'Épiphanie, il revint dans sa capitale, où il assembla des hommes éclairés et pieux, qui formèrent les états ou les assises du royaume (1). Dans cette assemblée solennelle, on s'occupa d'abord de régler et de déterminer les devoirs des barons, des seigneurs envers le roi; les devoirs du roi envers les seigneurs et les sujets. Le roi était chargé de maintenir les lois, de défendre l'église, les veuves et les orphelins, de veiller au salut du peuple et des grands, et de les conduire à la guerre. Le seigneur, qui était le lieutenant du prince auprès de ses vassaux, devait les garantir de toute insulte, protéger leur propriété, leur honneur, leurs droits. Le premier devoir des comtes et des barons envers le roi, était de le servir dans les conseils et dans les combats. La première obligation d'un sujet ou d'un vassal envers son prince ou son seigneur, était de le défendre ou de le venger de toute espèce d'outrage, de protéger l'honneur de sa femme, de sa fille, de sa sœur; de le suivre au milieu des périls, de se présenter pour lui comme ôtage, s'il tombait entre les mains des ennemis (2).

---

(1) Voyez, sur les Assises de Jérusalem, cet important monument de la législation du moyen âge, l'éclaircissement (A) placé à la fin de ce volume : nous avons cherché à y reproduire tous les principes de la jurisprudence dans le royaume de Jérusalem.

(2) « Home doit à son seigneur révérence en toute chose.

Le roi et ses sujets, les grands et les petits vassaux s'engageaient mutuellement leur foi. Dans la hiérarchie féodale, chaque classe avait ses priviléges maintenus par l'honneur. L'honneur, ce grand mobile des chevaliers, prescrivait à tous de repousser l'injure faite à un seul, et devenait ainsi, contenu dans de justes bornes, la garantie de la liberté publique. 1100

La guerre était la grande affaire dans un royaume fondé par des chevaliers. Tout ce qui portait les armes fut compté pour quelque chose dans l'état, et protégé par la législation nouvelle; tout le reste, à l'exception du clergé, dont l'existence et les priviléges tenaient du droit divin, n'était compté pour rien, et fixait à peine les regards du législateur. Les assises de Jérusalem daignèrent un moment s'occuper des vilains, des esclaves, des paysans ou cultivateurs, des captifs pris à la guerre; mais on ne les regarda que comme une propriété dont on voulait assurer la jouissance à ses légitimes possesseurs; ceux qui les avaient perdus, pouvaient les réclamer comme des chiens ou des faucons; la valeur d'un faucon et d'un esclave était la même :

(Assise 217); doit entrer en ostage pour geter son seigneur de prison (chap. 206). Si son seigneur a besoin d'armes, lui donner son cheval ou la beste sur laquelle il chevauche; ne doit (le vassal), à la femme de son seigneur, ne à sa fille, requérir vilainie de son corps. » Cette jurisprudence était passée en France : *Si fidelis* (dit Cujas) *cum uxore domini concubuerit, feudum amittere censitur.* (Cujas, *de Feudis*, lib. v, pag. 195.)

1100 on estimait deux fois plus un cheval de bataille qu'un paysan ou un captif. Les lois ne vinrent point au secours de cette classe malheureuse, et laissèrent à la religion seule le soin de la protéger (1).

Pour surveiller l'exécution des lois de l'état et juger toutes les contestations, deux cours furent instituées : l'une, présidée par le roi, et composée de la noblesse, devait prononcer sur les différends des grands vassaux ; l'autre, présidée par le vicomte de Jérusalem, et formée des principaux habitans de chaque ville, devait régler les intérêts et les droits de la bourgeoisie ou des communes. On institua une troisième cour, réservée aux chrétiens orientaux ; les juges étaient nés en Syrie, en parlaient la langue et prononçaient d'après les lois et les usages du pays. Ainsi, tous les citoyens du royaume étaient jugés par leurs pairs et jouissaient des bienfaits d'une institution que n'ont point dédaigné les lumières des autres siècles.

Les Francs, avec leur caractère belliqueux, ne devaient montrer que du dédain pour les lenteurs et les formes souvent incertaines de la justice ; ils adoptèrent dans leur législation, faite pour l'Orient, l'épreuve par le fer et par le feu, qui avait pris son origine parmi les nations du Nord. Le combat judiciaire était aussi admis dans les causes criminelles et quelquefois dans les causes civiles. Chez un peuple guerrier, tout devait présenter l'image de la guerre ; toute action intentée à un baron,

(1) Assis. de Jérusalem. Éclaircissement (A).

à un chevalier, était à ses yeux comme un défi, ou 1100
plutôt comme un affront qu'il devait repousser les armes à la main; les chevaliers chrétiens étaient d'ailleurs persuadés que Dieu ne pouvait laisser succomber l'innocence dans un combat inégal, et la victoire paraissait à-la-fois le triomphe de la justice humaine et de la justice divine (1).

De pareilles dispositions montraient encore la barbarie des siècles les plus grossiers; mais un grand nombre d'autres lois attestaient la sagesse des législateurs de la Terre-Sainte. La Palestine vit alors renaître pour elle de sages lois créées pour l'Europe et que l'Europe avait oubliées au milieu des guerres civiles. Plusieurs améliorations faites à la législation féodale dans quelques états de l'Occident, et surtout dans les villes d'Italie, furent consacrées dans les lois nouvelles de Jérusalem.

On doit croire qu'en cette circonstance, la religion mêla quelquefois ses utiles inspirations à celles des barons et des chevaliers. La justice, l'humanité prenaient un caractère plus sacré en présence du saint tombeau. Comme tous les sujets de Godefroy

(1) Voici comment devaient mutuellement s'appeler au combat les barons et les chevaliers : « Tu mens, disait l'agresseur; et je te lieve comme faux et parjure, et je suis » prêt que je t'en preuve de mon cors contre le tien, et » que t'en rende mort ou recreant, en une seule houre dou » jour, et vessi mon gage. — Tu mens, répondait l'autre, » et je suis prêt à défendre de mon cors contre le tien, et » te rendre mort ou recreant en une houre dou jour, et » vessi mon gage. »

1100 étaient appelés à défendre la cause de Dieu, la qualité de soldat de Jésus-Christ put faire respecter la dignité de l'homme. Les lois qu'on venait de faire, et dans lesquelles on reconnaît les premières lueurs d'une sage liberté, furent un spectacle nouveau, au milieu de l'Asie; elles durent être aussi un sujet de surprise et un moyen d'instruction pour l'Europe elle-même, où les pélerins racontaient, à leur retour, les usages et les coutumes établis par les Francs dans la Terre-Sainte. Cette législation, la meilleure ou la moins imparfaite qu'on eût vue jusqu'alors, et qui s'accrut ou se modifia sous d'autres règnes, fut déposée en grande pompe dans l'église de la Résurrection, et prit le nom d'*assises de Jérusalem* ou de *lettres du saint-sépulcre* (1).

Après cette cérémonie, qui se fit en présence du peuple et des pélerins, les princes latins venus à Jérusalem retournèrent dans leurs états; Baudouin, à Edesse; Bohémond, dans la principauté d'Antioche; Raymond, à Laodicée dont il s'était rendu maître et qu'il gouvernait au nom de l'empereur de Constantinople. A peine Tancrède fut-il de retour dans la Galilée, qu'il fut attaqué par les troupes

(1) Suivant la préface des assises, « elles estoient chacune escrite par soi, en grandes lettres, et la première lettre du commencement estoit enluminée d'or, et toutes les autres estoient vermeillées, et en chacune carte avoit le sceau dou roi et dou viconte de Jérusalem. Elles furent déposées en *une grande huche, et prirent le nom de Lettres dou Sépulchre.* » (Préface des Assises.)

du prince de Damas. Godefroy, accompagné de 1100
ses fidèles chevaliers et de quelques pélerins accourus pour combattre sous ses drapeaux, se rendit sur les rives du Jourdain et dispersa à-la-fois les guerriers de Damas et les Arabes du désert.

Comme il revenait chargé de butin, plusieurs émirs vinrent le salüer sur son passage, et, sollicitant sa protection ou son amitié, lui offrirent d'être ses alliés ou ses tributaires. Il s'occupait de réduire les villes de la Palestine qui appartenaient encore aux Musulmans. Aucune cité voisine n'aurait pu résister à l'ascendant de sa vertu, ou à la terreur de ses armes; tous ses sujets, célébrant sa bravoure et sa sagesse, formaient des vœux pour qu'il veillât long-temps au maintien de ses lois, et qu'il achevât des conquêtes si glorieusement commencées; mais le Ciel n'écouta point leurs prières, et bientôt une perte irréparable vint suspendre les triomphes et la joie du peuple chrétien. Lorsque Tancrède assiégeait Caïphas, habitée et défendue par des Juifs, Godefroy arriva malade à Joppé(1), et fut transporté avec peine dans sa capitale, où il mourut en recommandant aux compagnons de ses victoires la gloire de la religion et du royaume de Jérusalem. On ensevelit ses dépouilles mortelles dans l'enceinte du calvaire, près

(1) Albert d'Aix dit, en parlant de la maladie du roi de Jérusalem, que quatre de ses parens le soignaient: les uns réchauffaient ses pieds sur leur sein, d'autres soutenaient sa tête sur leur poitrine, tous se lamentaient en le voyant souffrir. (Albert d'Aix, liv. VII.)

1100 du tombeau de Jésus-Christ qu'il avait délivré par sa valeur (1). Sa mort fut pleurée par les chrétiens, dont il était le père et l'appui, et par les Musulmans qui avaient plusieurs fois éprouvé sa justice et sa clémence (2). L'histoire peut dire de lui ce que l'Écriture dit de Judas Machabée : « Ce » fut lui qui accrut la gloire de son peuple : semblable à un géant, il se revêtait de ses armes » dans les combats, et son épée était la protection » de tout le camp. » Godefroy de Bouillon surpassa tous les capitaines de son siècle, par son habileté dans la guerre; s'il eût régné plus long-temps on l'aurait placé parmi les grands rois. Dans le royaume qu'il avait fondé, on le proposa souvent pour modèle aux princes comme aux guerriers. Son nom rappelle encore aujourd'hui les vertus des temps héroïques, et doit vivre parmi les hommes, aussi long-temps que le souvenir des croisades.

---

(1) On s'étonne que les chroniqueurs aient donné peu de détails sur la mort de Godefroy; on peut voir cependant Guillaume de Tyr, lib. VII, §. 21, analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pages 403 et suivantes. Voici l'épitaphe qu'on lisait en lettres gothiques sur le tombeau de Godefroy :

Hic jacet inclitus dux Gothofridus de Buillum, qui totam istam terram acquisivit cultui christiano, cujus anima regnet cum Christo. Amen.

Guillaume de Tyr nous a laissé un portrait physique et moral de l'illustre chef des Croisés. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 138.)

(2) Suivant Albert d'Aix, ces lamentations durèrent pendant cinq jours. (Lib. VII.)

Après la mort de ce prince, il s'éleva de grandes 1100
contestations sur le choix de son successeur. Le patriarche Daimbert voulait faire valoir les droits que lui avaient donnés les promesses de Godefroy, et gouverner, comme légat du pape, le royaume de David; mais les barons ne voulaient avoir pour chef qu'un de leurs compagnons d'armes. Garnier, comte de Gray, et proche parent de Godefroy de Bouillon, prit possession de la tour de David (1) et des autres lieux fortifiés de Jérusalem, au nom de Baudouin, comte d'Edesse. Le patriarche invoqua pour sa cause l'autorité de l'église, *et le comte Garnier étant mort subitement, chacun,*

---

(1) Guillaume de Tyr, toujours préoccupé des prérogatives du patriarche, établit le droit de celui-ci sur une ancienne donation faite, par les caliphes aux chrétiens, de tout le quartier où se trouvait la tour de David. Il est bien évident que les califes d'Egypte n'avaient point donné aux chrétiens le droit de souveraineté sur un quartier de Jérusalem; on leur avait seulement permis d'y habiter seuls, leur laissant le droit de vivre selon leur coutume. Cette permission avait pour objet de faciliter la perception des impôts; on pourrait dire, d'après le récit même de Guillaume de Tyr, que les chrétiens sous l'empire des califes, étaient, en quelque sorte, *parqués* sur le Calvaire, bien plus qu'ils n'y étaient souverains. Au reste, Guillaume de Tyr s'étonne lui-même de la donation de Godefroy, et ne conçoit pas le motif qui a pu la provoquer. Comparez Guillaume de Tyr, Albert d'Aix, Foulcher de Chartres, qui ont tous des opinions différentes. (Voyez Albert d'Aix, lib. VII, §. 46 et suiv.; Foulcher de Chartres, §. 22; Guillaume de Tyr, lib. X, §. 3 et suiv.).

1100 dit Guillaume de Tyr, *prit cette mort comme chose miraculeuse.* Néanmoins, comme Daimbert n'avait point assez de force pour faire prévaloir ses droits, il écrivit à Bohémond, prince d'Antioche, le conjurant de venir au secours de l'église de Jérusalem, plus opprimée, disait-il, par les chevaliers et les barons, qu'elle ne l'avait été par les Sarrasins. La sainte cité était pleine de deuil et d'agitation; mais tandis qu'on s'affligeait de la mort de Godefroy, et qu'on se disputait sa succession, le peuple chrétien venait d'éprouver un autre malheur; des députés d'Antioche, versant des pleurs et déchirant leurs vêtemens, vinrent annoncer que Bohémond avait été vaincu par les Turcs dans le nord de la Syrie, et qu'il était retenu prisonnier chez les infidèles (1). Cette nouvelle qui consterna le peuple et le clergé, fit sentir enfin la nécessité d'élever au trône de Jérusalem un prince qui rappelât, sinon les vertus, au moins la bravoure et les qualités guerrières de Godefroy.

Baudouin donna quelques larmes à la mort de son frère; mais il se consola bientôt par l'espérance

(1) Bohémond captif, au rapport d'Albert d'Aix, envoya de ses cheveux à Baudouin, *signum captivitatis suæque doloris.* (Albert, lib. VII, §. 29.) Orderic Vital, dont le récit n'a pas assez de gravité pour entrer dans notre histoire, a rapporté les romanesques aventures du prince d'Antioche et de la fille d'un émir qui le délivre de sa captivité. Nous avons traduit cet épisode, où respire une pieuse galanterie, dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 315 et suiv.

de lui succéder (1). Il n'hésita point à échanger le 1100
riche comté d'Édesse, dont la conquête était son ouvrage, et qu'il céda à son cousin Baudouin du Bourg, pour le royaume de Jérusalem qui le mettait à la tête des colonies chrétiennes en Orient. D'après les opinions du temps, aucune puissance ne pouvait égaler la gloire de régner sur la ville sainte; entre les grandeurs de la terre, aucune ne semblait préférable à la couronne de David et de Salomon. Baudouin se mit en marche pour Jérusalem avec quatre cents cavaliers et mille fantassins (2). Les émirs d'Emesse et de Damas, avertis par la renommée ou peut-être par la trahison, vinrent l'attendre dans les chemins difficiles qui bordent la mer de Phénicie. Les guerriers de Baudouin, arrivés au défilé de Béryte, coururent les plus grands dangers; et son chapelain, dans la relation qui nous reste de lui, s'écrie avec naïveté, qu'*il aurait bien voulu être alors à Orléans ou à Chartres* (3). Cependant la bravoure des sol-

---

(1) *Dolens* (dit Foulcher de Chartres) *aliquantulùm de fratris morte, et plus gaudens de hereditate.* (§. 22.)

(2) *Quadragentis equitibus cum mille pedibus* (dit Albert d'Aix, lib. VII, §. 31). *Septingentis ferè militibus et peditibus septagentis* (dit Foulcher de Chartres, §. 22). *Ducentorum equitum et octogentorum equitum comitatu,* dit Guillaume de Tyr (lib. X, §. 5.)

(3) Voyez, dans la *Biblioth. des Croisades,* tom. I, pag. 99, le naïf langage du chapelain de Baudouin, dans ses récits. Il exprime toutes ses sensations, ses espérances, sa frayeur. Nous ferons observer que Foulcher suivit son maî-

1100 dats chrétiens surmonta tous les obstacles et triompha de tous les périls. Les Musulmans dispersés s'enfuirent, les uns dans les montagnes, les autres dans des barques assemblées près du rivage. Baudouin poursuivit sa route vers Jérusalem, et fit son entrée triomphante dans la ville sainte au milieu des acclamations du peuple. Mais pendant que le peuple et le clergé faisaient éclater leur joie, le patriarche, avec quelques-uns de ses partisans, protestait contre l'élection du nouveau roi, et, feignant de croire qu'il n'était plus en sûreté près du tombeau de Jésus-Christ se retirait en silence sur le mont Sion (1) comme pour y chercher un asile contre ses persécuteurs. Baudouin ne songea point à troubler la retraite de Daimbert, et satisfait d'avoir obtenu le suffrage des barons et de la plus grande partie du clergé, il voulut s'assurer de nouveaux titres à une couronne révérée des chrétiens, en remportant quelques victoires sur les Musulmans.

Il sortit de Jérusalem avec ses plus braves chevaliers, et se présenta devant les murs d'Ascalon; mais comme la garnison restait enfermée dans les remparts de la place, et que la saison était trop avancée pour faire un siége, il ravagea les campagnes voisines, parcourut les côteaux d'Engaddi, entra dans Ségor, abandonné de ses habitans, et

---

tre pendant tout ce voyage, dont il a décrit toutes les circonstances.

(1) Foulcher de Chartres, §. 22.

détruisit une troupe de brigands retranchée au fond des cavernes (1). Dans cette expédition, qui ne fut en quelque sorte qu'un pélerinage, les soldats de Baudouin parcoururent les rivages de la mer Morte, dont la vue leur rappela la punition de Sodôme; la vallée fameuse par la sépulture des ancêtres d'Israël, et celle où, d'après les anciennes traditions, Moïse avait fait jaillir une source d'eau vive des flancs arides d'un rocher. Les soldats chrétiens ne pouvaient se lasser d'admirer ces lieux remplis des souvenirs de l'Ecriture. L'historien Foulcher de Chartres, qui accompagnait Baudouin, montre dans son récit tout son enthousiasme, et nous raconte, avec une joie naïve, qu'il abreuva ses chevaux à la fontaine miraculeuse du législateur des Hébreux (2). 1100

La petite armée des chrétiens revint à Jérusalem chargée de butin. Le patriarche consentit à reconnaître le successeur de Godefroy; alors Baudouin, pour assurer ses droits au royaume, se fit couronner roi; mais il voulut que la cérémonie du cou-

---

(1) On peut lire, dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 60, un passage de l'historien Albert d'Aix, où il raconte la manière adroite et singulière dont Baudouin attira ces brigands hors de la caverne.

(2) *Ubi ego ipse Fulcherius adaquavi meos equos.* Nous avons donné une traduction presque littérale du récit du naïf chapelain de Baudouin, dans laquelle nous nous sommes efforcés de faire ressortir le caractère de l'historien et toute sa simplicité. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 91.)

1100 ronnement fût célébrée à Bethléem (1), n'oubliant point que le Fils de Dieu, dont il était le ministre et le lieutenant, avait été crucifié dans la ville sainte.

Tancrède n'assista point à cette cérémonie; les deux compagnons de Godefroy conservaient le souvenir de leurs anciennes querelles. Tancrède s'était déclaré contre l'élection de Baudouin et refusait de lui rendre hommage (2). Baudouin, à son tour, disputant à Tancrède la possession de Caïphas (3), le fit citer devant lui comme un vassal infidèle. La réponse de Tancrède fut laconique et pleine d'une orgueilleuse rudesse: « J'ignore, dit-il en s'adressant au messager de Baudouin, si ton maître est roi de Jérusalem. » Il ne daigna pas ré-

(1) Voyez, pour cette circonstance, Albert d'Aix; Foulcher de Chartres excuse, à cet égard, son souverain, par des réflexions qui méritent d'être connues. (*Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 91.)

(2) Albert d'Aix rapporte que Tancrède s'était réuni au patriarche Daimbert contre Baudouin. (Voy. Albert d'Aix, liv. VII.) Il faut consulter, sur les prétentions des divers princes, à l'égard de la couronne de Jérusalem, Albert d'Aix et Guillaume de Tyr, qui ne sont pas toujours en harmonie dans leurs récits. Les querelles entre Baudouin, le patriarche, Tancrède et Bohémond, y sont racontées avec quelques détails (lib. x). Guillaume de Tyr rapporte qu'Eustache, frère de Godefroy, avait été appelé à la couronne de Jérusalem, et qu'il vint jusque dans la Pouille. (*Voy. la Bibl. des Croisades*, *tom.* 1, *p.* 139.)

(3) Caïphas est la même ville que les auteurs arabes appellent *Haïfa*. Elle est située sur les bords de la mer, au midi de Ptolémaïs.

pondre à une seconde sommation ; à la fin, on em- 1100
ploya les prières, et Tancrède se laissa fléchir. Les deux princes convinrent d'une entrevue dans un lieu situé entre Jérusalem et Jaffa ; Tancrède consentit dans cette entrevue à oublier les injures passées ; mais il ne voulut point renoncer à une principauté qu'il tenait de Godefroy. Les débats entre le prince de Galilée et le roi de Jérusalem n'étaient point encore terminés, lorsque des députés d'Antioche vinrent conjurer Tancrède de se rendre dans leur ville, pour gouverner un état qui restait sans chef depuis la captivité de Bohémond. Tancrède se rendit à leurs prières et partit aussitôt pour Antioche, abandonnant à Hugues de St.-Omer la ville de Tibériade et la principauté de Galilée(1).

Ces démêlés avec Tancrède n'empêchèrent point 1101
Baudouin de poursuivre la guerre contre les infidèles. Dans une excursion au-delà du Jourdain, il dispersa les tribus des Arabes, et s'enrichit de leurs dépouilles ; en revenant dans sa capitale, il eut occasion d'exercer la plus noble vertu de la chevalerie. Non loin du fleuve, des cris plaintifs viennent, tout-à-coup, frapper ses oreilles ; il s'approche et voit une femme musulmane dans les douleurs de l'enfantement ; il lui jette son manteau pour la couvrir, et la fait placer sur des tapis étendus à terre. Par ses ordres, des fruits et deux outres remplies

(1) Huge de Saint-Adelmare (dit Guillaume de Tyr, lib. x, §. 10). Hugo de presidio Falckenberg (dit Albert d'Aix, lib. VII, §. 45).

1101 d'eau sont apportés près de ce lit de douleur; il fait amener la femelle d'un chameau pour allaiter l'enfant qui venait de naître. La mère est confiée aux soins d'une esclave, chargée de la reconduire à son époux. Celui-ci occupait un rang distingué parmi les Musulmans : il versa des larmes de joie en revoyant une épouse dont il pleurait la mort ou le déshonneur, et jura de ne jamais oublier l'action généreuse de Baudouin (1).

A son retour dans sa capitale, Baudouin n'avait plus un assez grand nombre de soldats sous ses drapeaux pour entreprendre des conquêtes, ni même pour défendre son royaume; mais comme la nouvelle de la prise de Jérusalem avait excité le zèle de toute la chrétienté, il arrivait sans cesse des pélerins, toujours disposés à combattre les ennemis de la foi. On vit alors accourir une foule de guerriers de l'Occident qui venaient aux fêtes de pâques célébrer les mystères de la rédemption, dans la ville sainte délivrée du joug des Sarrasins. Après le miracle du feu sacré qui excita d'autant plus d'enthousiasme qu'il se fit attendre plusieurs jours (2), le roi de Jérusa-

(1) Guillaume de Tyr, (lib. x, §. 11). Les chevaliers de la Croisade joignaient, à la force et au courage, des sentimens de galanterie et de piété, qui corrigeaient un peu les défauts inhérens au métier des armes.

(2) Il faut comparer Foulcher de Chartres et l'historien Caffarus, qui tous deux assistaient au miracle du feu sacré. (*Biblioth.*, tom. 1, pag. 93.) Ils ont peint les vives impressions de crainte et de joie qu'éprouvaient les pélerins en attendant l'apparition du feu sacré. A la fin de son récit,

lem s'adressa aux Pélerins de Gènes venus en Syrie 1101
avec une flotte, et les conjura de combattre avec lui les infidèles; promettant de leur abandonner un tiers du butin et de leur céder, dans chaque ville conquise, une rue qui serait appelée *la rue des Génois*. Ceux-ci acceptèrent, avec joie, les propositions de Baudouin, et l'armée chrétienne se dirigea aussitôt contre la ville d'Arsur, qui ouvrit ses portes après quelques jours de siége. Les chrétiens allèrent ensuite camper devant Césarée, ville florissante et remplie de riches marchands (1). Caffarus, historien génois, qui était présent à cette expédition, nous a fait connaître les négociations singulières qui précédèrent les attaques des assiégeans. Des députés de la ville vinrent dire au patriarche de Jérusalem et aux chefs de l'armée : « Vous qui êtes les docteurs de la loi » chrétienne, pourquoi ordonnez-vous aux vô» tres de nous dépouiller et de nous tuer, puisque » nous sommes faits à l'image de votre Dieu? — » Nous ne voulons point vous dépouiller, répondit » le patriarche; cette ville ne vous appartient pas, » elle appartient à saint Pierre. Nous ne voulons

---

Caffarus, qui veut faire passer sa conviction dans l'âme de ses lecteurs, s'écrie : *Et hic Caffarus, qui hæc scribi, fecit, interfuit et vidit, indè testimonium reddit.* (*Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 523.)

(1) C'est la Césarée bâtie par le grand Hérode, et qui fut long-temps la métropole de la Palestine; elle est située au midi de Ptolémaïs.

1101 » pas vous tuer, mais la vengeance divine poursuit ceux qui sont armés contre la loi de Dieu. » Après cette réponse qui ne pouvait amener la paix, les chrétiens se disposèrent à livrer un assaut; quand tout fut prêt, les soldats reçurent l'absolution de leurs péchés; le patriarche, revêtu d'ornemens blancs et portant la vraie croix, les exhorta à combattre vaillamment. Le chef des Génois se montra le premier sur les remparts, et bientôt l'armée chrétienne eut franchi les murailles. Au milieu du tumulte de la victoire, la soif du butin fit taire l'humanité. On avait vu des Sarrasins avaler des pièces d'or et des pierres précieuses pour les dérober aux vainqueurs. Les soldats fendirent le ventre à tous les Musulmans qu'ils rencontrèrent (1); le sang coula par torrent dans la mosquée et dans les rues de la ville conquise, comme à la prise de Jérusalem. Guillaume de Tyr, sans désapprouver ces scènes de barbarie, se contente de remarquer que le peuple chrétien, qui jusque-là avait vécu pauvre et dénué de tout, ne manqua plus de rien. Les Génois se vantaient d'avoir eu dans leur part du butin, le vase (2) que Jésus-

(1) Nous empruntons encore ce fait à Foulcher de Chartres, dont nous avons traduit le curieux récit dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 94. C'est lui qui dit, dans son naïf langage, que les femmes avaient caché des pièces de monnaie, *ut nefas erat recondendum, et turpe est satis ad recitandum.*

(2) Ce vase, dont Guillaume de Tyr a parlé, est précieusement gardé à Gênes; on l'avait apporté momentanément

Christ présenta à ses disciples, en leur disant : *ceci est mon sang.* Les chrétiens victorieux nommèrent un archevêque de Césarée. Leur choix tomba sur un pauvre prêtre nommé Baudouin; et ce qu'on peut regarder comme une des circonstances les plus curieuses de cette époque, c'est que ce pauvre ecclésiastique, parti d'Europe avec les premiers croisés, avait fourni aux frais de son pélerinage en se faisant sur le front, en forme de croix, une large incision, qu'il entretenait avec des sucs d'herbes préparées, et dont l'aspect lui attirait les nombreuses aumônes des fidèles (1). 1101

La terreur qu'inspiraient les chrétiens était si grande, que les infidèles n'osaient plus braver leurs attaques, ni supporter leur présence; en vain le calife d'Egypte ordonnait à ses émirs, renfermés dans Ascalon, de combattre les Francs et d'amener devant lui, chargé de fers, *ce peuple mendiant et vagabond*, les guerriers égyptiens hésitaient à quitter l'abri de leurs remparts. A la fin, poussés par les menaces du calife, encouragés par leur multi-

---

à Paris, lors de l'invasion de l'Italie; il a été rendu aux Génois. Voyez à ce sujet la relation de Cafarus, qui renferme beaucoup de faits curieux, et qui est surtout plus détaillée et plus intéressante que celle de Guillaume de Tyr. Nous l'avons donnée presque tout entière dans la *Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 525.

(1) Ce fait est raconté par Guibert, analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. Ier., pag. 131. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la fraude avait été découverte, et que cette circonstance n'empêcha pas l'élection du prêtre à une des premières dignités ecclésiastiques.

1101 tude, ils tentèrent une incursion vers Ramla. Baudouin averti de leur marche, réunit à la hâte une troupe de trois cents chevaliers et de neuf cents hommes de pied. Aussitôt qu'il fut en présence de l'armée égyptienne, dix fois plus nombreuse que celle des chrétiens, il représenta à ses chevaliers et à ses soldats qu'ils allaient combattre pour la gloire du Christ; « s'ils succombaient, le ciel leur » était ouvert; s'ils triomphaient, leur nom devait » se répandre dans tout l'univers chrétien. Il n'y » avait point de salut dans la fuite; la patrie était » au-delà des mers; l'Orient n'avait point d'asile » pour les vaincus. » Après avoir ainsi animé le courage de ses guerriers, Baudouin partagea sa troupe en six bataillons. Les premiers qui se présentent au combat ne peuvent résister au nombre, et forcés de fuir, ils sont poursuivis par les vainqueurs sur la route de Jaffa. A l'aspect de cette déroute, deux évêques qui se trouvaient auprès du roi, lui conseillent d'implorer la miséricorde du ciel; à leur voix, Baudouin descend de cheval, tombe à genoux devant eux, confesse ses fautes et reçoit l'absolution. Il reprend ensuite ses armes, et fond sur l'ennemi à la tête des bataillons qui lui restent. Les guerriers chrétiens brûlent de venger la défaite de leurs compagnons d'armes. Baudouin qui combattait à leur tête avait attaché un drapeau blanc à la pointe de sa lance, et leur traçait ainsi le chemin du carnage (1). Suivant le témoignage du vénérable

(1) Il faut voir la description de ce combat dans Foul-

abbé Gerle, qui portait la croix du Seigneur à côté du roi, on n'avait jamais vu de pluie ou de neige aussi épaisse que la multitude des traits lancés contre ce prince, et si aucun trait ne put l'atteindre, ce fut sans doute *un vrai miracle du ciel.* La victoire resta long-temps incertaine; mais à la fin, la fortune, ou plutôt la volonté de Dieu se déclara pour les soldats de Jésus-Christ. L'armée égyptienne avait perdu son chef dans la mêlée; cinq mille infidèles restèrent sur le champ de bataille (1). 1101

Tandis que Baudouin poursuivait les débris de l'armée vaincue sur le chemin d'Ascalon, ceux de ses guerriers qui les premiers avaient engagé le combat et pris la fuite, ne purent atteindre la ville de Jaffa, et furent taillés en pièces par les ennemis acharnés à leur poursuite. Ceux-ci, revêtus de l'armure des chrétiens qu'ils avaient tués, se présentèrent devant les murs de Joppé, annonçant la mort du roi de Jérusalem et la destruction entière

---

cher de Chartres qui en fut témoin, et qui ne peut dissimuler la peur qu'il avait. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, page 95.) Nous avons aussi emprunté quelques détails à Albert d'Aix, lib. VII.

(1) L'auteur arabe Ibn-Alatir a parlé de ce combat et de la mort du chef de l'armée d'Egypte. Ibn-Alatir a été traduit dans la *Bibliothèque des Croisades*, tom. II, §. 4, an 494 de l'hégire. Depuis cette époque les historiens arabes offrent un grand intérêt; on peut déjà les consulter avec fruit. Comparez cet historien avec Guillaume de Tyr, lib. X.

1101 de son armée. La reine et les seigneurs, enfermés dans la ville, furent si effrayés, qu'ils envoyèrent un message à Tancrède pour implorer son secours; mais le lendemain de la bataille on aperçut du haut des remparts les étendards victorieux des Francs; leur approche dispersa les hordes menaçantes des barbares, et tout le peuple de Joppé alla au-devant de ses libérateurs, célébrant la double victoire de Baudouin, et la miséricorde du Seigneur tout-puissant.

Ce fut alors qu'arrivèrent dans la Palestine les malheureux débris de ces armées de pélerins qui avaient été dispersées dans l'Asie mineure. Baudouin alla au-devant d'eux jusqu'aux environs de Béryte. *Quand ils furent là tous assemblés* (ce sont les paroles de Guillaume de Tyr), *ce fut belles choses de voir les caresses, accolades, salutations qu'ils se firent les uns aux autres.* Le roi les conduisit à Jérusalem, où le comte de Poitiers, les comtes de Blois et de Bourgogne, offrirent à Jésus-Christ les malheurs qu'ils avaient soufferts pour lui dans leur pélerinage (1).

Après avoir visité les saints lieux et renouvelé leur baptême dans le Jourdain, la plupart de ces

(1) Nous avons parlé, dans le quatrième livre de notre histoire, des pélerins qui vinrent après les premiers croisés. Albert d'Aix a consacré tout un livre à cette malheureuse expédition, il a été traduit. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 71 et suiv.) Orderic Vital y a mêlé des aventures romanesques. (*Ibid.*, tom. 1, pag. 313.)

pèlerins, qui avaient quitté leur pays pour soumettre l'Asie à leurs armes, oubliant dans les misères d'un pieux exil, leurs projets de conquêtes, se disposaient à retourner en Occident, lorsqu'on apprit la marche d'une armée égyptienne sortie d'Ascalon et s'avançant vers les montagnes de la Judée. A cette nouvelle, le roi Baudouin ne prit pas même le temps de rassembler tous ses guerriers et vola au-devant de l'ennemi avec quelques-uns des chevaliers arrivés d'Europe. Sans s'étonner du nombre des Sarrasins, il livra la bataille. Dès le premier choc, les chrétiens furent enveloppés et ne cherchèrent qu'une mort glorieuse. Ce fut dans ce malheureux combat que périrent le comte de Blois (1) et le duc de Bourgogne. Tous deux s'étaient embarqués la veille à Jaffa pour revenir en Occident; mais une tempête les rejetant dans le port les conduisit à la gloire du martyre qu'ils ne cherchaient point. Le roi de Jérusalem, après avoir fait des prodiges de valeur, se retira presque seul du champ de bataille et se cacha parmi les herbes et les bruyères qui couvraient la plaine. Comme les Sarrasins y mirent le feu, Baudouin fut sur le point 1102

(1) Guillaume de Tyr ne manque pas de dire que la mort glorieuse d'Étienne de Blois effaça la honte de sa désertion pendant le siége d'Antioche. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 140.) Voyez ce que dit Orderic Vital sur le comte de Blois, et les motifs qui le déterminèrent à entreprendre un second pèlerinage : les conseils, les reproches d'Adèle, son épouse, y avaient puissamment contribué. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 314.)

1102 d'être étouffé par les flammes et se réfugia avec peine dans Ramla (1).

La nuit qui survint l'avait empêché d'être poursuivi; mais dès le lendemain la place qui lui servait d'asile allait être assiégée et n'avait point de moyen de défense. Baudouin était en proie aux plus vives inquiétudes, lorsque tout-à-coup un étranger est introduit dans la ville et demande à parler au roi de Jérusalem : « C'est la reconnais-
» sance, lui dit-il, qui m'amène auprès de toi.
» Tu t'es montré généreux envers une épouse qui
» m'est chère, tu l'as rendue à sa famille après lui
» avoir sauvé la vie; je brave aujourd'hui mille
» dangers pour acquitter une dette si sacrée. Les
» Sarrasins environnent de toutes parts la ville
» qui te sert de retraite : demain elle sera prise;
» aucun de ses habitans ne peut échapper à la
» mort, je viens t'offrir un moyen de salut : je
» connais des chemins qui ne sont point gardés;
» hâte-toi, le temps presse, tu n'as qu'à me sui-
» vre : avant le lever du jour tu seras parmi les
» tiens (2). »

Baudouin hésite et pleure sur le sort de ses compagnons d'infortune ; à la fin, il s'abandonne à la générosité de l'émir musulman, et tous deux,

(1) Les auteurs arabes font mention de toutes les circonstances de ce combat. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 4, an 496 de l'hég.)

(2) C'est encore à Guillaume de Tyr que nous empruntons cet intéressant épisode, lib. x, §. 21.

accompagnés d'une faible escorte, sortent de la 1102
ville, au milieu d'une nuit orageuse. Arrivés à quelques lieues de Ramla, ils se séparent les larmes aux yeux; l'émir rejoignit l'armée musulmane, Baudouin se rendit dans la ville d'Arsur.

Au lever du jour, les Sarrasins s'avancent vers les remparts de Ramla; ils s'emparent de la ville; tout ce qu'ils rencontrent dans la place est massacré. Quelques soldats échappés à la mort, portent l'effroi dans les villes voisines; c'était la première défaite qu'éprouvaient les chrétiens depuis leur arrivée dans la Palestine. Comme le bruit se répandait que Baudouin avait perdu la vie à la prise de Ramla, cette nouvelle ajoutait à la consternation générale. La grosse cloche de Jérusalem annonça l'approche et l'invasion des Sarrasins (1). Les prêtres, les religieux, les pélerins, couverts de cilices, les pieds nus, allaient en procession dans les rues de la ville sainte; les femmes, les enfans remplissaient les églises, et, les yeux en pleurs, les mains jointes, imploraient la miséricorde de Dieu.

Le roi de Jérusalem, qui était rentré à Jaffa, et que les chroniqueurs comparent à l'étoile du matin, apparaissant sous un ciel orageux, se hâta d'assembler les débris de son armée: les villes chrétiennes lui avaient envoyé tous leurs habitans en état de porter les armes. Plusieurs princes et chevaliers

(1) *Jussit patriarcha majorem camponam sonari.* (Foulcher de Chartres ad ann. 1105.)

1102 venus de l'Occident se réunirent à lui. Les chrétiens se mettent en marche pour aller au-devant des infidèles; le patriarche de Jérusalem portait dans les rangs le bois de la vraie croix. Le cri de guerre des soldats chrétiens était: *le Christ vit* (1), *le Christ règne, le Christ commande;* bientôt les deux armées se trouvent en présence dans la plaine de Jaffa. La victoire se déclara d'abord pour les Musulmans; mais Baudouin arrachant le drapeau blanc des mains de son écuyer, et suivi de cent soixante chevaliers, se précipite au milieu des ennemis. Alors les guerriers chrétiens reprennent courage, et tous volent sur les pas de leur chef. On avait combattu toute la journée; à l'approche de la nuit, les Musulmans fuyaient en désordre; ils perdirent dans cette défaite l'émir d'Ascalon et quatre mille de leurs plus braves guerriers (2).

(1) Nous suivons ici la version de Foulcher de Chartres, qui se sert du mot *vivit* au lieu du mot *vincit*, lequel paraît avoir prévalu dans la suite. La devise *Christus regnat, vincit, imperat*, forme la légende du revers de toutes les monnaies d'or frappées en France depuis le roi Jean jusqu'à Louis XVI, sous les différens noms de Francs à pied et à cheval, d'agnelet, d'écus d'or et de louis. Dans les plus anciens (les *francs*) le verbe *vincit* est le premier; XPC. VINCIT, XPC. REGNAT., XPC. IMPERAT, le Christ vainc, le Christ règne, le Christ gouverne; ce qui prouve que cette devise, ou cri de guerre, remonte au moins au temps des Croisades.

(2) Foulcher de Chartres, qui aime toujours à se mettre en scène, dit que pendant le combat il priait Dieu nu-pieds : *Ego quidem nudipedes orabam.* (A. J. 1105, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 95.)

Baudouin, qu'on avait cru mort quelques jours 1102
auparavant, rentra triomphant à Jérusalem. Il donna une grande partie du butin aux hospitaliers de St.-Jean, chargés d'accueillir les pauvres et les pélerins, et pour nous servir des expressions d'une vieille chronique, il partagea ainsi avec Dieu les dépouilles des Sarrasins.

Cependant cette victoire n'avait point essuyé toutes les larmes qu'un premier revers avait fait répandre. Au milieu du deuil général causé par la mort des nobles pélerins de l'Occident, les plaintes les plus amères se renouvelèrent contre les Grecs, qu'on accusait d'avoir provoqué la ruine des armées venues au secours des Latins établis en Syrie (1). Alexis, qui redoutait les effets de ces murmures, envoya féliciter le roi de Jérusalem sur ses victoires, et fit tous ses efforts pour obtenir la liberté des chrétiens tombés au pouvoir des Égyptiens et des Turcs. Harpin, seigneur de Bourges, fait prisonnier dans l'Asie mineure, avait été conduit à Bagdad; il fut délivré par l'intervention de l'empereur de Constantinople, et revenu en Europe, il s'enferma au monastère de Cluny. Conrad, connétable de l'empereur d'Allemagne, et trois cents chevaliers francs, gémissaient dans les prisons du Caire; ils durent aussi leur délivrance à l'empereur

(1) Anne Comnène Ἀλεξιάδ, lib. x, dit que son père fut étranger aux malheurs des pélerins; malheurs qu'on auraient évités si on avait suivi ses conseils. Voyez son récit traduit. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II.)

1104 grec. Les uns restèrent en Syrie et s'enrôlèrent de nouveau dans la milice de Jésus-Christ, les autres revinrent dans l'Occident, où leur retour au milieu de leurs familles et les expressions de leur reconnaissance envers Alexis ne purent détruire les préventions qui s'élevaient de toutes parts contre leur libérateur.

Au reste, ces préventions n'étaient point sans fondement; car dans le temps même où Alexis brisait les fers de quelques captifs, il équipait des flottes, levait des armées pour attaquer Antioche et s'emparer des villes de la côte de Syrie, conquises par les Latins. Il offrit de payer la rançon de Bohémond, toujours prisonnier chez les Turcs, non pour lui rendre sa liberté, mais pour le faire conduire à Constantinople (1), où il espérait obtenir de lui l'abandon de sa principauté. Cependant les offres brillantes d'Alexis excitèrent la jalousie entre les princes musulmans, et cette jalousie servit la cause de l'illustre captif, qui profita des divisions élevées parmi ses ennemis pour sortir de sa prison. Comme il se mêle toujours quelque chose de merveilleux au récit des événemens de cette époque, une chronique contemporaine (2) rapporte que Bohémond fit

(1) C'est ainsi que le rapportent les historiens latins. Anne Comnène, par des expressions ambiguës, donne du poids à leur assertion, Ἀλεξιάς, lib. x. Voyez la traduction. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II.)

(2) C'est encore Orderic Vital qui raconte les aventures merveilleuses de Bohémond : il est à croire qu'il a rédigé

admirer sa bravoure dans les guerres que les infidèles se déclaraient entr'eux, et qu'une princesse musulmane, à laquelle il avait su plaire par ses manières chevaleresques, lui facilita les moyens de recouvrer sa liberté. Après quatre ans de captivité, il revint à Antioche où il s'occupa de repousser les agressions d'Alexis. Les flottes des Pisans et des Génois vinrent à son secours. Il se livra sur terre et sur mer plusieurs combats dans lesquels les Grecs et les Latins eurent tour-à-tour l'avantage, et dont le résultat, le plus certain et le plus malheureux, fut de détourner les chrétiens de la guerre contre les infidèles (1). 1104

Dans un intervalle de paix avec les Grecs, les Francs résolurent de profiter de la discorde des Musulmans établis dans le nord de la Syrie, et

son récit d'après les chansons *des Gestes* qui célébraient alors les aventures des pélerins, et qui durent se multiplier au sujet de Bohémond, à l'époque où il parut à la cour de Philippe Ier. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 317.) Quelques auteurs arabes parlent de cette délivrance du prince d'Antioche, qui fut échangé contre la fille de Baghisian; c'est l'Armide du Tasse qui pleure aussi, mais par un motif bien moins poétique. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 317.) L'auteur arménien Mathieu d'Edesse raconte aussi d'une manière assez curieuse la délivranee de Bohémond. (Notice des manuscrits de Roi, tom. x, pag. 321.) Il a été analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II.

(1) Les guerres d'Alexis contre Bohémond sont longuement racontées par Anne Comnène, Ἀλεξιάδ, lib. x, analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II.

1104 vinrent mettre le siége devant Charan (1), ville florissante de la Mésopotamie. Cette expédition avait pour chefs Bohémond avec Tancrède, Baudouin du Bourg, comte d'Edesse, et Josselin de Courtenay, jeune seigneur français, que son courage et la faveur de son cousin Baudouin avaient rendu maître de plusieurs villes sur les bords de l'Euphrate. La ville de Charan ne pouvait résister long-temps à leurs attaques. Lorsque les Musulmans de la Mésopotamie apprirent qu'elle était près d'ouvrir ses portes, saisis d'effroi, ils jurèrent d'oublier leurs querelles et de se réunir contre les chrétiens. Ceux-ci, au contraire, aveuglés par l'espérance de la victoire, se livrèrent à la discorde et disputèrent entr'eux la possession de la ville assiégée. Tandis que leurs débats les retenaient sous la tente et les empêchaient de poursuivre le siége, les guerriers de Mossoul et de Maridin accoururent ensemble et remportèrent sur l'armée chrétienne une sanglante victoire. Baudouin du Bourg et Josselin de Courtenay tombèrent dans les mains des infidèles; Bohémond et Tancrède, échappés au carnage, ne ramenèrent à Antioche que six cavaliers (2).

---

(1) Il en est souvent question dans la Bible sous le nom de Haran. Les Grecs et les Romains l'appelèrent Charres, et c'est là que périt Crassus avec ses légions.

(2) L'historien arabe Ibn-Alatir donne des détails assez curieux sur cette bataille. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 5, an 497 de l'hég.) Guillaume de Tyr, lib. x, rapporte aussi cette expédition malheureuse.

Cette défaite répandit l'effroi parmi tous les chrétiens d'Orient; dans l'année qui suivit la bataille de Charan, les chroniques du temps font mention d'une comète qu'on aperçut sur l'horizon pendant cinquante jours, et ce qu'il y a de plus remarquable dans cette apparition, c'est que la comète qu'on vit alors était, si l'on en croit les observations astronomiques, la même que celle qui parut après la mort de Jules César (1). Sans doute que les chrétiens et les Musulmans y trouvèrent le pronostic des plus grands malheurs; et l'Orient tourmenté, à cette époque, par le double fléau des révolutions et de la guerre, ne manquait pas de calamités pour justifier de tristes pressentimens et des prédictions sinistres. Les chrétiens surtout n'avaient pas besoin de chercher dans l'apparition des corps célestes, les signes avant-coureurs de leurs calamités; leurs fatales discordes étaient des présages plus véritables. 1104

(1) D'après les calculs astronomiques, cette comète s'est montrée sept fois, à des périodes de 570 années.

1re. Apparit., au temps d'Ogygée, 1763 ans avant J.-C.
2e. Apparit., 1193 avant J.-C.
3e. — 618 avant J.-C.
4e. — 44 avant J.-C.
5e. — 531 de J.-C.
6e. — 1106 de J.-C.
7e. — 1680 de J.-C.

Voyez Dissertation de Freret, tom. X, pag. 367, de l'Académie des Inscriptions; art. *Comète*, dans l'*Encyclopédie*, et M. Delambre, *histoire de l'Astronomie*, tom. 1.

1104 L'aspect du tombeau de Jésus-Christ ne put maintenir l'union entre le prélat que l'église de la cité sainte reconnaissait pour son chef, et le prince qui gouvernait le royaume de Jérusalem. Quelque temps après la prise de Césarée, le roi Baudouin n'ayant pas de quoi payer la solde des troupes, s'était adressé au patriarche Daimbert, dépositaire des aumônes des fidèles. Daimbert refusa d'abord de venir au secours du roi; Baudouin résolut pour l'y contraindre, d'employer la force et la violence. « Oui, dit-il au patriarche dans le transport de sa » colère, j'enlèverai les trésors des églises et du » saint-sépulcre; j'ai promis de sauver Jérusalem » et le peuple chrétien; quand j'aurai accompli ma » promesse, je rétablirai la gloire et la richesse du » Dieu tout-puissant. » Daimbert intimidé par les menaces de Beaudouin, consentit à abandonner une partie de ses trésors; mais à mesure que le roi de Jérusalem éprouvait de nouveaux besoins, il faisait de nouvelles demandes auxquelles le patriarche répondait par un refus injurieux. Il accusait le roi de dépouiller l'église de Jésus-Christ et de profaner le sanctuaire. Le roi accusait à son tour Daimbert de trahir la cause des chrétiens, et de dissiper, au milieu des plaisirs et dans l'ivresse des festins, les tributs de la piété(1). Baudouin, depuis le commen-

(1) Voyez, dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 63, le curieux récit d'Albert d'Aix. Baudouin surprit le patriarche au milieu d'un festin. Rien ne peint mieux les mœurs du temps que le dialogue entre le patriarche et le roi.

cement de son règne, poursuivait de sa haine le 1104
patriarche, auquel il reprochait d'avoir conspiré contre sa couronne et même contre sa vie; le scandale de ces violentes discordes se renouvelait chaque année, sans que la sagesse des évêques et des légats du pape pût jamais les apaiser.

Enfin le patriarche résolut de s'éloigner de Jérusalem, et se retira à Antioche, espérant faire partager à Bohémond son chagrin et sa colère. Mais à cette époque, Bohémond, loin de pouvoir servir la vengeance de Daimbert, n'était pas assez puissant pour venger ses propres querelles. Enfermé dans sa capitale, menacé à-la-fois par les Grecs et par les Sarrasins, n'ayant plus ni trésors ni armée, il ne lui restait plus d'autre espoir que celui d'intéresser à ses malheurs les princes de la chrétienté, et d'appeler l'Occident à sa défense.

Après avoir fait répandre le bruit de sa mort, il s'embarqua au port Saint-Siméon, et, caché dans un cercueil (1), il traversa la flotte des Grecs qui

(1) Il faut lire la traduction du passage d'Anne Comnène sur les ruses qu'employa Bohémond pour échapper aux Grecs. (*Bibliothèque des Croisades*, tom. II.) Il aborda en Italie, parcourut la France; et suivant le témoignage de Geoffroy, moine de Saint-Martial de Limoges, il déposa à Saint-Léonard des chaînes en argent, signe de sa captivité. Les traducteurs de Gibbon sont tombés dans une erreur qu'il est important de relever; le mot *cook*, en anglais, correspondant le plus souvent à l'expression française *cuisinier*, les traducteurs ont supposé que Bohémond fit mettre dans le cercueil un cuisinier mort, ce qui rendrait

1106 se réjouissaient de son trépas, et maudissaient sa mémoire. En arrivant en Italie, Bohémond va se jeter aux pieds du souverain pontife; il se plaint des malheurs qu'il a éprouvés en défendant la religion; il invoque surtout la vengeance du ciel contre Alexis qu'il représente comme le plus grand fléau des chrétiens. Le pape l'accueille comme un héros et comme un martyr; il loue ses exploits, écoute ses plaintes, lui donne l'étendard de saint Pierre, et lui permet, au nom de l'Église, de lever en Europe une armée pour réparer ses malheurs et venger la cause de Dieu.

Bohémond se rend en France. Ses aventures, ses exploits avaient partout répandu son nom. Il se présente à la cour de Philippe Ier., qui le reçoit avec les plus grands honneurs et lui donne sa fille Constance en mariage. Au milieu des fêtes de la cour, tour-à-tour le plus brillant des chevaliers et le plus ardent des missionnaires, il fait admirer son adresse dans les tournois et prêche la guerre contre les ennemis des chrétiens. Après avoir déposé des chaînes d'argent dans une chapelle dédiée à saint Léonard, dont il avait invoqué l'appui dans sa captivité, il se rendit à Poitiers, où, dans une grande assemblée, il embrasa tous les cœurs du feu

plus extraordinaire encore le récit d'Anne Comnène; mais le texte parle d'un *coq* mort : on sait que les Anglais se servent quelquefois de l'expression *koq* dans le sens de *gallus*, ce qui peut servir à expliquer l'erreur. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 464.)

de la guerre sainte. Tous les chevaliers du Limousin, de l'Auvergne et du Poitou se disputaient l'honneur de l'accompagner en Orient; encouragé par ces premiers succès, il traverse les Pyrénées et lève des soldats en Espagne; il retourne en Italie et trouve partout le même empressement à le suivre. Tous les préparatifs achevés, il s'embarque à Bari et va descendre sur les terres de l'empire grec, menaçant de se venger de ses plus mortels ennemis, mais, au fond, poussé par l'ambition bien plus que par la haine; le prince d'Antioche ne cessait d'animer, par ses discours, l'ardeur de ses nombreux compagnons: aux uns, il représentait les Grecs comme les alliés des Musulmans et les ennemis de Jésus-Christ; aux autres, il parlait des richesses d'Alexis et leur promettait les dépouilles de l'empire. Il était sur le point de réaliser ses brillantes espérances, lorsqu'il fut tout-à-coup abandonné par la fortune, qui jusque-là n'avait fait pour lui que des prodiges.

1106

La ville de Durazzo, dont il avait entrepris le siége, résista long-temps à tous ses efforts; les maladies ravagèrent son armée; la plupart des guerriers qui l'avaient suivi désertèrent ses drapeaux; il fut obligé de faire une paix honteuse avec l'empereur qu'il voulait détrôner, et vint mourir de désespoir dans la petite principauté de Tarente, qu'il avait abandonnée pour la conquête de l'Orient (1).

(1) Anne Comnène, Ἀλεξιάδ, lib. x, raconte avec de cu-

1109 La malheureuse issue de cette croisade, dirigée tout entière contre les Grecs, devint funeste aux chrétiens établis en Syrie, et les priva des secours qu'ils devaient attendre de l'Occident. Tancrède, qui gouvernait toujours Antioche, fut attaqué plusieurs fois par les barbares accourus des bords de l'Euphrate et du Tigre, et ne put leur résister qu'avec le secours du roi de Jérusalem (1). Josselin et Baudouin du Bourg, qui avaient été conduits à Bagdad, n'étaient revenus dans leurs états qu'après cinq ans d'une dure captivité. Lorsque Baudouin retourna à Edesse, il ne put payer le petit nombre de soldats qui lui étaient restés fidèles, et pour obtenir des secours de son beau-père, seigneur de Mélitène, il lui fit accroire qu'il avait engagé sa barbe (2) pour la solde de ses compagnons d'armes, moyen peu digne d'un chevalier, et que n'excuse point aux yeux de l'histoire l'extrême détresse du prince réduit à l'employer. Les ressources du gouvernement d'Antioche n'étaient pas moins épuisées que celles du comté d'Edesse. Tant de revers,

---

rieux détails le siége de Durazzo et les expéditions de Bohémond. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II.)

(1) Kemaleddin et les autres auteurs arabes sont entrés dans de longs et curieux détails sur ces guerres, qu'on trouvera dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 5 et suiv.

(2) La manière singulière dont Baudouin s'y prit pour arracher cette somme à son beau-père, est rapportée dans Guillaume de Tyr. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 149.) Ces traits de mœurs doivent ajouter aux lumières de ceux qui ne se bornent pas à étudier l'histoire dans le récit des grands événemens.

tant de misères n'avaient pu instruire les chrétiens 1109
et leur inspirer le besoin de la concorde. Tancrède et Baudouin du Bourg eurent entre eux de vives contestations; ils appelèrent tour-à-tour les Sarrasins à défendre leur cause, et tout fut dans la confusion sur les bords de l'Euphrate et de l'Oronte. Dans ces divisions funestes, c'est Tancrède qui avait montré le plus d'animosité. Le roi de Jérusalem, considéré comme l'arbitre des colonies chrétiennes, lui écrivit : *Mon cher Tancrède, si vous persistez à faire la guerre aux chrétiens, nous ne vous regarderons plus comme notre frère*. Cette exhortation touchante ne resta point sans effet; Tancrède et Baudouin, rapprochés par des sentimens fraternels, se réunirent enfin pour combattre les ennemis des chrétiens, et pour supporter leurs communes misères (1).

Le royaume de Jérusalem se trouvait dans une situation moins déplorable, et le roi Baudouin, profitant de l'arrivée presque continuelle des pélerins de l'Occident, s'occupait toujours d'agrandir ses états. La prospérité et le sort du royaume fondé par les croisés, semblaient attachés à la conquête des

(1) Si l'on en croit Albert d'Aix, Tancrède et Bohémond avaient déjà montré peu de zèle pour la délivrance de Baudouin, en refusant de l'échanger contre une princesse turque tombée entre leurs mains. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, p. 176.) Voyez au reste le récit des auteurs arabes. (*Ibid.*, tom. II, an 502 de l'hégire, §. 5.)

1110 villes maritimes de la Syrie et de la Palestine (1); c'est par-là qu'on devait recevoir des secours, et qu'on pouvait établir des communications promptes et faciles avec l'Occident. Les peuples navigateurs de l'Europe se trouvaient intéressés à seconder en cette circonstance les entreprises du roi de Jérusalem. La navigation de la Méditerranée et le transport des pélerins dans la Terre-Sainte, étaient pour eux une source inépuisable de richesses; les places maritimes de la Syrie devaient offrir un asile commode à leurs vaisseaux, un entrepôt assuré à leur commerce.

Depuis la première croisade, les Pisans et les Génois envoyaient chaque année des vaisseaux dans les mers de Syrie; on se rappelle qu'ils avaient aidé Baudouin Ier. à la conquête d'Arsur et de Césarée; l'année même où Baudouin d'Edesse et Josselin furent faits prisonniers à la bataille de Charan, les Génois étaient revenus en Orient, et le roi de Jérusalem, aidé de leurs secours aux mêmes conditions que dans les conquêtes précédentes, avait assiégé la ville de Ptolémaïs, ou de

(1) Pour prendre une juste idée de l'état des colonies chrétiennes et des guerres que se faisaient les Musulmans et les Francs, on peut consulter, en les comparant, Guillaume de Tyr (lib. xi), et les historiens arabes analysés. (*Bibliothèq. des Croisades*, tom. II.) Quoiqu'ils ne soient pas toujours d'accord, cependant la comparaison peut servir à éclaircir une infinité de points historiques un peu obscurs.

Saint-Jean-d'Acre, qui se rendit après vingt jours 1110
de siége. Le royaume de Jérusalem devait tirer de grands avantages de cette conquête (1); heureux si des priviléges de souveraineté accordés à un peuple marchand, n'avaient altéré le principe du gouvernement établi, et porté, comme nous le verrons bientôt, les germes d'une rapide décadence dans un empire fondé par les armes.

A chaque conquête de Baudouin, une nouvelle armée venait des bords du Nil pour arrêter le cours de ses victoires; mais dès long-temps les Égyptiens étaient accoutumés à fuir devant les Francs; ils ne furent d'ailleurs jamais secondés, dans leurs expéditions, par les Musulmans de Syrie, qui les voyaient avec peine dépasser les limites du désert. Un petit nombre de guerriers chrétiens, qu'on n'aurait jamais pu prendre pour une armée s'ils n'avaient fait des prodiges, suffit pour mettre en déroute une multitude de soldats sortis des murs d'Ascalon (2). A la suite de cette victoire, plusieurs des places qu'occupaient encore les Égyp-

(1) Guillaume de Tyr, lib. XI. Voici quelles furent les conditions qu'obtinrent les assiégés : « Ceux qui voulurent sortir de la ville avec leur famille et leurs biens, furent libres d'aller se fixer où ils voudraient; ceux qui aimèrent mieux rester, se soumirent à payer un tribut annuel au roi. »

(2) Foulcher de Chartres, *ad Ann.* 1100, qui s'arrête assez longuement sur les détails de cette bataille, dit que vingt-cinq vaisseaux de la flotte égyptienne échouèrent sur les côtes ou furent obligés de se réfugier dans le port de Joppé.

1110 tiens sur la côte de Syrie tombèrent au pouvoir des chrétiens (1). Bertrand, fils de Raymond, comte de Saint-Gilles, arrivé d'Europe avec des guerriers, vint alors assiéger la ville de Tripoli, secondé par les Génois, devenus les auxiliaires de tous ceux qui voulaient s'emparer des places maritimes. Tripoli, depuis long-temps menacée, avait en vain demandé des secours à Bagdad, à Mossoul, à Damas. N'ayant plus rien à attendre des puissances musulmanes de la Syrie et de la Perse, et tourmentée par des divisions intestines, elle avait tourné ses dernières espérances vers l'Égypte; mais le calife du Caire ne fit que peu d'efforts pour la défendre, et lorsque les assiégés attendaient les flottes et les armées égyptiennes qui devaient venir à leur secours, un ambassadeur arrivé sur un vaisseau, leur demanda, au nom du calife, *une belle esclave qui était dans la ville et du bois d'abricotier propre à fabriquer des luths et des instrumens de musique*. A cette demande, dit l'historien arabe Novaïri, de qui nous tenons ce récit, les habitans virent bien qu'il n'y avait plus de salut pour eux, et Tripoli ouvrit ses portes aux chrétiens (2).

---

(1) Voyez, à la *Biblioth. des Croisades*, tom. II, la situation des puissances musulmanes à cette époque, d'après les auteurs arabes.

(2) L'historien arabe Aboulféda justifie, dans son récit, les Génois du massacre des Musulmans, attendu que, suivant lui, la ville avait été prise d'assaut, et que les vainqueurs n'avaient fait qu'user du droit de la guerre. Foul-

Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, l'un des compagnons de Godefroy, après avoir erré long-temps en Asie, était mort devant cette place dont il avait commencé le siége. Guillaume de Tyr, en parlant de la mort de Raymond, nous dit qu'il était *un prince fort dévot et craignant Dieu;* il se plaît à louer cet héroïsme pieux qui lui avait fait abandonner ses états en Europe, pour mourir pauvre et délaissé sur la terre de Jésus-Christ (1). En mémoire de ses longs travaux et de ses exploits dans la guerre contre les infidèles, le riche territoire de Tripoli fut érigé en comté, et devint l'héritage de sa famille (2). 1110

Ce territoire était renommé par ses productions; des eaux lympides, coulant entre les rochers du Liban, allaient par des canaux arroser les nombreux jardins de Tripoli. Dans les plaines et sur les collines voisines de la mer croissaient en abondance le blé, la vigne, les oliviers, et le mûrier

---

cher de Chartres, qui assista au siége, dit que les Génois s'introduisirent dans la ville, au moyen de cordes et d'échelles. (Tom. II, §. 5 de la *Biblioth. des Croisades*, an 502 de l'hégire; Foulcher, §. 36, ad Ann. 1109.)

(1) Suivant Aboulféda, Raymond de Saint-Gille tomba du haut d'un toit, et mourut dans le château des pèlerins, qu'il avait fait bâtir auprès de Tripoli. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 5, an 499 de l'hégire.)

(2) Dom Vaisette a conservé dans les pièces de son second volume de l'*Histoire du Languedoc*, le testament du comte Raymond. Nous l'avons inséré en entier dans les pièces justificatives de ce volume.

1110 blanc, dont la feuille nourrissait le ver à soie, introduit par Justinien dans les plus riches provinces de son empire. La ville de Tripoli comptait plus de quatre mille ouvriers instruits à fabriquer des étoffes de laine, de soie et de lin. Une grande partie de ces avantages furent sans doute perdus pour les vainqueurs, qui, pendant le siége, ravagèrent les campagnes, et dans la prise de la ville portèrent partout le fer et la flamme.

Tripoli renfermait encore d'autres richesses. Une bibliothèque établie dans cette ville conservait en dépôt les monumens de l'ancienne littérature des Persans, des Égyptiens et des Grecs. Cent copistes y étaient sans cesse occupés à transcrire des manuscrits. Le cadi, maître de la ville, envoyait dans tous les pays des hommes chargés d'acheter des livres rares et précieux. Après la prise de Tripoli, cette bibliothèque fut livrée aux flammes. Quelques auteurs orientaux ont déploré cette perte irréparable; mais aucune de nos anciennes chroniques n'en a parlé; et leur silence, en cette occasion, montre assez l'indifférence profonde avec laquelle les soldats francs furent témoins d'un incendie qui dévora cent mille volumes (1).

(1) Ibn-Abou-Taï, historien arabe, dit que les chrétiens montrèrent à la prise de Tripoli la même fureur de destruction que les Arabes qui brûlèrent la bibliothèque d'Alexandrie. Un prêtre, attaché au comte Bertrand de Saint-Gilles, entra dans la salle où se trouvait rassemblé un grand nombre d'exemplaires du Coran, et comme il déclara que la bibliothèque de Tripoli ne renfermait que les

Biblos, situé sur les rivages fertiles et riants de 1110
la Phénicie; Sarepta, où saint Jérôme voyait encore de son temps la tour d'Isaïe; Beryte ou Berouth, fameuse dans les premiers siècles de l'Église, par une école d'éloquence, eurent le sort de Tripoli et devinrent des baronies gouvernées par des chevaliers chrétiens. Après ces conquêtes, les Pisans, les Génois et plusieurs guerriers de l'Occident qui avaient suivi Baudouin dans ses expéditions, revinrent en Europe. Le roi de Jérusalem, abandonné de ces utiles auxiliaires, fut obligé d'employer ce qui lui restait de forces, à repousser les invasions des Sarrasins, qui pénétrèrent dans la Palestine et montrèrent leurs étendards sur la montagne de Sion. Mais telle était alors l'influence qu'exerçait sur les esprits le seul nom des colonies chrétiennes, que lorsqu'elles se trouvaient abandonnées par leurs défenseurs naturels, ou menacées par de nouveaux ennemis, les opinions répandues dans la chrétienté armaient pour leur cause les peuples les plus reculés de l'Occident. Les Génois avaient à peine quitté les mers de Syrie, qu'on vit arriver au port de Jaffa Sigur, fils de Magnus, roi

livres impies de Mahomet, elle fut livrée aux flammes. Le même historien parle du nombre incroyable de trois millions de volumes. Nous avons préféré la version de *Novaïri*, qui réduit le nombre des volumes à cent mille. Ce dernier auteur raconte que la bibliothèque de Tripoli avait été fondée par le cadi *Aboutaleb Hasen*, qui lui-même avait composé plusieurs ouvrages. (*Voyez*, pour tous ces détails, la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, §. 5.)

1110 de Norwège (1). Sigur était accompagné de dix mille Norwégiens qui, depuis trois ans, avaient quitté le nord de l'Europe pour visiter la Terre-Sainte. Baudouin vint, à Jaffa, au-devant du prince de Norwège, et le conjura de combattre, avec lui, pour le salut et l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ. Sigur se rendit avec joie à la prière du roi de Jérusalem, et ne demanda, pour récompense de ses travaux, qu'un morceau du bois de la vraie croix. Lorsqu'il arriva en triomphe à Jérusalem, accompagné de ses guerriers, les habitans de la ville sainte contemplèrent avec une surprise mêlée de joie l'énorme hache de bataille et la haute stature des pélerins de la Norwège. Avec un secours si puissant on résolut d'assiéger la ville de Sidon. Bientôt la flotte de Sigur parut devant le port de cette ville, tandis que Baudouin et Bertrand, comte de Tripoli, dressaient leurs tentes devant les remparts. Après un siége de six semaines, Sidon se rendit aux chrétiens; les chevaliers de Baudouin et les soldats de Sigur firent pendant le siége des prodiges de valeur, et montrèrent dans leur victoire l'humanité qui accompagne la véritable bravoure (2). Après cette conquête, Sigur

(1) Guillaume de Tyr, lib. XI, §. 14, l'appelle *quidam juvenis procerus corpore et formâ decorus*; on peut voir, dans le tome II de la *Biblioth. des Croisades*, le témoignage des historiens norwégiens et danois sur le pélerinage de Sigur. (*Collection de Langebeck.*)

(2) Pendant ce siége, Baudouin manqua d'être assassiné

quitta la Palestine, au milieu des bénédictions du peuple chrétien. Il s'embarqua pour retourner en Norwège, emportant avec lui le morceau de la vraie croix qu'on avait promis à ses services, et qu'il déposa à son retour dans la ville de *Kónghel*, où la vertu de cette précieuse relique devait, disait-il, préserver les frontières de son royaume de l'invasion des ennemis. Les Norwégiens ne furent pas le seul peuple du Nord qui prit part à l'expédition dont nous venons de parler. Nous lisons, dans une chronique de Brême (1), qu'on fit alors dans tout l'empire germanique une grande levée d'hommes pour la guerre sainte d'outre-mer. Plusieurs Brémois, au signal de leur archevêque et conduits par deux consuls que nomme la chronique, partirent pour l'Orient et se distinguèrent à la prise de Béryte et de Sidon. Au retour de leur pélerinage, ils n'avaient perdu que deux de leurs compagnons; ils furent reçus en triomphe par leurs concitoyens; et des armoiries accordées à la ville de Brême, par l'empereur d'Allemagne, attestèrent les services qu'ils avaient rendus à la cause de Jésus-Christ, dans la Terre-Sainte. 1110

---

par un de ses plus intimes serviteurs, Musulman converti au christianisme, que les habitans de Sidon étaient parvenus à corrompre. Cependant ces habitans furent admis à capituler et obtinrent de sortir de la ville. (Guillaume de Tyr, lib. XI, §. 14.)

(1) L'extrait de cette chronique se trouve dans les collections allemandes traduites, tom. II, de la *Bibliothèque des Croisades*.

1110 Baudouin, revenu vainqueur à Jérusalem, apprit avec douleur que Gervais, comte de Tibériade, avait été surpris par les Turcs et conduit avec ses plus fidèles chevaliers dans la ville de Damas. Des députés musulmans vinrent offrir au roi de Jérusalem la liberté de Gervais, en échange de Ptolémaïs, de Jaffa et de quelques autres villes prises par les chrétiens; un refus, ajoutaient-ils, allait causer la mort du comte de Tibériade. Baudouin proposa de payer pour la liberté de Gervais une somme considérable. « Quant aux villes que vous » me demandez, leur dit-il, je ne vous les donne» rais pas pour mon propre frère Eustache, ni » pour tous les princes chrétiens. » Au retour des ambassadeurs, Gervais fut traîné, avec tous ses chevaliers, sur une place de Damas, et tué à coups de flèches par les Sarrasins (1).

1112 Les chrétiens donnèrent des larmes à la mort du comte de Tibériade, et bientôt ils eurent à pleurer une perte plus douloureuse. Tancrède, qui gouvernait la principauté d'Antioche, mourut dans une expédition contre les infidèles (2). Il avait fait

(1) L'auteur arabe Ibn-Giouzi donne des détails sur la captivité de Gervais, qui ne s'accordent pas avec les autres récits; il dit qu'on l'envoya avec ses compagnons au calife de Bagdad. (*Voyez* tom. II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 5.)

(2) Guillaume de Tyr, l. xi, §. 18, raconte que Tancrède, à son lit de mort, recommanda à sa femme, *laquelle estoit fille de Philippe, roi de France*, d'épouser Bertrand, fils du comte de Tripoli : ce qui eut lieu en effet. L'historien

admirer à l'Orient les vertus héroïques d'un chevalier français; rien ne pouvait ébranler sa fidélité; rien ne paraissait impossible à sa valeur; les Musulmans louaient sa loyauté et sa franchise : modèle à-la-fois de la fierté chevaleresque et de la modestie chrétienne, il bravait souvent l'autorité des princes chrétiens, ses compagnons d'armes; mais il ne résistait jamais à leurs prières; il ne souffrait pas que ses rivaux insultassent à sa renommée; mais en même temps il défendait à son écuyer de parler de ses exploits. Toutes les fois que la fortune favorisa ses travaux, il abandonna tout à ses soldats, ne se réservant pour lui, comme il avait coutume de le dire, que les soins, les fatigues et les périls de la guerre. Tancrède remporta un grand nombre de victoires sur les Sarrasins, repoussa souvent les armes de l'empereur Alexis, s'empara de plusieurs villes de la Syrie et de la Cilicie, rendit Alep tributaire d'Antioche (1). 1112

Cependant les progrès des armes chrétiennes avaient alarmé le sultan de Perse et le calife de Bag-

---

ajoute que Tancrède leur ordonna de rendre Antioche au jeune fils de Bohémond dès qu'il la réclamerait; *et céla dit et ordonné, rendit son esprit à celui qui le lui avoit donné, et fut cet illustre seigneur inhumé au portique de l'église du prince des apôtres*, l'an de J.-C., 1112.

(1) Kemaleddin, originaire d'Alep, et qui en a écrit une histoire particulière, raconte les causes qui amenèrent les malheurs et la servitude de sa patrie. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, §§. 5 et suiv.)

1113 dad (1); le signal d'une guerre sacrée fut donné à tous les peuples musulmans. Une armée innombrable, venue des bords de l'Euphrate et du Tigre, traversa la Syrie, et pénétra dans la Galilée. Le roi de Jérusalem se mit à la tête de ses chevaliers pour aller au-devant des infidèles. Les deux armées se rencontrèrent près du lac de Genezareth, où bientôt s'engagea un combat terrible. La valeur des chrétiens ne put triompher du nombre, et les Musulmans firent un si grand carnage de leurs ennemis, qu'au rapport d'un historien arabe, les eaux du lac de Genezareth furent teintes de sang pendant plusieurs jours (2). Roger de Sicile, qui gouvernait Antioche depuis la mort de Tancrède, les comtes d'Édesse et de Tripoli vinrent avec leurs troupes au secours de Baudouin. L'armée chrétienne, quoiqu'elle eût alors onze mille hommes

(1) *Voyez* le récit intéressant de Kemaleddin, qui peint bien la terreur répandue dans toutes les provinces musulmanes, frontières des colonies chrétiennes. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, §§. 6 et 7.)

(2) La défaite des chrétiens est attribuée par Guillaume de Tyr, à l'impatience de Baudouin qui ne voulut point attendre l'arrivée des comtes d'Edesse, de Tripoli et d'Antioche (lib. XI, §. 19); il périt, suivant lui, trente chevaliers et douze cents fantassins; suivant Albert d'Aix, trente chevaliers et quinze cents fantassins. Le premier de ces historiens dit que les Turcs se retirèrent précipitamment; Albert d'Aix rapporte qu'ils n'opérèrent leur retraite que lorsqu'ils apprirent que les comtes d'Edesse et de Tripoli avaient joint le roi de Jérusalem. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 105.)

sous ses drapeaux, alla camper sur les montagnes 1113 voisines, et n'osa risquer une seconde bataille. Les chrétiens, ainsi retranchés sur des hauteurs inaccessibles, furent témoins du ravage des campagnes et de l'incendie des villes. Toutes les rives du Jourdain étaient en feu. *Une telle frayeur*, dit Guillaume de Tyr, *avait saisi tout le royaume, que nul n'osait saillir des lieux où il habitait.* Un grand nombre de Sarrasins, sortis d'Ascalon, de Tyr et des autres villes musulmanes, avaient profité du premier revers de l'armée chrétienne pour dévaster plusieurs contrées de la Palestine. Le pays de Sichem fut envahi, Naplouse livrée au pillage; Jérusalem, restée sans défenseurs, ferma ses portes et craignit un moment de retomber au pouvoir des infidèles.

Tout-à-coup cette guerre se termina sans combats, et la multitude des ennemis s'éloigna comme un orage emporté par les vents. Alors les colonies chrétiennes et toutes les provinces de la Syrie furent en butte à d'autres calamités. Des nuées de sauterelles, venues de l'Arabie, achevèrent de ravager les campagnes de la Palestine. Une horrible famine désolait le comté d'Édesse et la principauté d'Antioche. Un tremblement de terre se fit sentir depuis le mont Taurus jusqu'aux déserts de l'Idumée. Plusieurs villes de Cilicie n'étaient plus que des monceaux de ruines. Treize tours de la ville d'Édesse, la citadelle d'Alep, s'écroulèrent avec fracas. Les plus hautes forteresses couvrirent la terre de leurs débris, et leurs commandans, musulmans

1113 ou chrétiens, cherchèrent un asile avec leurs soldats dans les forêts et les lieux déserts. Une tour d'Antioche; plusieurs édifices, plusieurs églises de la ville furent renversés de fond en comble. Le clergé, les grands et le peuple confessaient leurs péchés, se couvraient d'habits de deuil, et couraient dans les rues et dans les campagnes en criant : *Seigneur, épargnez-nous!* Enfin le Ciel parut apaisé; le tremblement de terre, dont les secousses s'étaient renouvelées pendant plusieurs mois, cessa tout-à-coup ses ravages, et tous les chrétiens célébrèrent la miséricorde de Dieu par une fête solennelle (1).

1114 Lorsqu'on avait appris à Bagdad les désastres de la Syrie, le divan s'était persuadé que les peuples de cette contrée avaient attiré sur eux la colère céleste, et que le moment était arrivé d'attaquer des provinces dont les forteresses venaient d'être renversées et qui restaient sans défense. Le calife et les apôtres les plus fervens de l'islamisme se rappelaient que Maudoud, prince de Moussoul, qui avait commandé la dernière expédition des Musulmans dans la Galilée, était mort à Damas, assassiné par deux Ismaéliens (2). On accusait le

(1) *Voyez*, sur ce tremblement de terre, les détails intéressans donnés par Gauthier le Chancelier; il était témoin oculaire et chancelier du prince d'Antioche. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 105.)

(2) Suivant le récit d'Albert d'Aix, Maudoud, après être revenu couvert de gloire à Damas, fut secrètement assassiné par le prince musulman de cette cité, jaloux de ses succès.

prince de Damas du meurtre d'un fidèle défenseur 1114 de la foi musulmane, et de toutes parts la voix des croyans s'élevait pour demander vengeance d'un si grand attentat. Une armée nombreuse partit des bords du Tigre et s'avança vers la Syrie, impatiente de punir à-la-fois les chrétiens et les Musulmans infidèles.

Dans le danger qui le menaçait, l'émir de Da- 1115 mas n'hésita point à faire une alliance avec les princes chrétiens. Le roi de Jérusalem, le prince d'Antioche, le comte de Tripoli, joignirent leurs troupes à celles de leur nouvel allié, et tous marchèrent ensemble au-devant des guerriers de Moussoul et de Bagdad, qui ravageaient les bords de l'Euphrate. Les chrétiens étaient remplis de zèle et d'ardeur, et brûlaient de combattre; mais leurs nouveaux auxiliaires, qui se défiaient toujours des soldats de Jésus-Christ, ne voulurent point leur donner l'avantage d'une victoire; ils firent tous leurs efforts pour éviter une bataille décisive, dans laquelle ils craignaient à-la-fois le triomphe de leurs alliés et de leurs ennemis (1). Cependant, une réunion si formidable suffit pour délivrer la

Les auteurs arabes laissent aussi entendre que la mort de Maudoud fut l'ouvrage des Musulmans eux-mêmes. (*Bibliot. des Croisades*, tom. II, §. 7.)

(1) Les historiens latins s'accordent sur ce point, que l'armée du sultan, craignant la réunion de tant de forces, se retira; les Arabes ne peuvent s'empêcher d'exprimer toute la défiance qu'inspiraient aux Musulmans leurs nouveaux auxiliaires. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II.)

1115 Syrie d'une invasion et pour forcer les barbares à repasser l'Euphrate. Quoique les Musulmans de Damas et les puissances chrétiennes eussent trouvé leur salut commun dans une alliance passagère, tel était néanmoins l'esprit des Francs et de leurs adversaires, que tous les sectateurs de Mahomet accusèrent, dans cette occasion, le prince de Damas d'avoir trahi la cause de l'islamisme, et lorsqu'il se sépara de l'armée chrétienne pour retourner dans sa capitale, tous les fidèles de Syrie remercièrent le ciel d'avoir enfin séparé l'*étendard de Bélial du drapeau de Jésus-Christ* (1).

1118 Le roi de Jérusalem n'ayant plus à combattre les Turcs de Bagdad, ni les Turcs de Syrie, tourna ses regards vers l'Égypte dont il avait tant de fois dispersé les armées. Il rassembla l'élite de ses guerriers, traversa le désert, surprit et pilla la ville de Pharamia, située à trois journées du Caire (2). Le succès de cette expédition lui fai-

---

(1) Nous avons évité d'entrer dans les détails de ces expéditions nombreuses et difficiles à suivre dans l'histoire du royaume de Jérusalem; nous renvoyons, pour tous ces détails, aux extraits des historiens arabes dans la *Biblioth.*, tom. II, §§. 7 et suiv., et à Guillaume de Tyr, l. 11.

(2) Pharamia est située sur les bords de la mer, non loin des ruines de l'ancienne Peluse. On trouva dans cette ville, au témoignage d'Albert d'Aix, beaucoup d'or et d'argent, des vivres en abondance, que n'avaient pu sauver les habitans dans leur terreur. Voyez, dans la *Bibliothèque*, t. 1, p. 80, les circonstances de la maladie de Baudouin, causée par les fatigues du siége et la chaleur de l'embrasement de

sait espérer qu'un jour il pourrait se rendre maître 1118
d'un riche royaume; il revenait triomphant et chargé de butin à Jérusalem, lorsqu'il tomba malade à Élarisch, sur les confins du désert qui sépare l'Égypte de la Palestine. Bientôt on désespéra de sa vie; les compagnons de ses victoires, assemblés autour de lui, laissaient voir leur profonde tristesse. Baudouin ne songea qu'à les consoler par l'exemple de sa résignation, et s'efforça de relever leur courage, en leur rappelant la gloire de Jésus-Christ et les devoirs des guerriers chrétiens.

« Mes chers compagnons, leur dit-il, vous qui » avez souffert tant de maux, bravé tant de périls, » pourquoi vous laissez-vous abattre par la dou» leur? N'oubliez pas que vous avez besoin de » votre courage accoutumé. Songez que vous ne » perdez en moi qu'un seul homme, et que vous » avez parmi vous plusieurs guerriers qui me sur» passent en habileté. Ne vous occupez que des » moyens de retourner victorieux à Jérusalem et » de défendre l'héritage du fils de Dieu. Si j'ai » long-temps combattu avec vous, et si mes longs » travaux me donnent le droit de vous adresser » une prière, je vous conjure de ne pas abandon» ner mes ossemens sur une terre étrangère, et de » les ensevelir près du tombeau de mon frère » Godefroy. »

Le roi de Jérusalem fit ensuite assembler ses ser-

Pharamia, et le récit des Arabes sur la mort et le tombeau de Baudouin.

1118 viteurs, et leur donna des ordres pour sa sépulture (1). Après avoir désigné Baudouin du Bourg pour son successeur, il expira au milieu de ses compagnons qui fondaient en larmes et s'efforçaient, dit Albert d'Aix, de cacher leur désespoir, pour ne point faire connaître aux infidèles la perte que venaient de faire les chrétiens.

Baudouin vécut et mourut au milieu des camps; pendant son règne, qui dura dix-huit ans, les habitans de Jérusalem entendirent chaque année la grosse cloche qui annonçait l'approche des Sarrasins. Ils ne virent presque jamais dans le sanctuaire le bois de la vraie croix qu'on avait coutume de porter à la guerre, et de montrer aux soldats chrétiens comme un gage de la victoire.

Le frère et le successeur de Godefroy se vit plus d'une fois à la veille de perdre son royaume, et ne le conserva que par des prodiges de valeur. Il perdit plusieurs batailles par sa témérité et son imprudence; mais son activité extraordinaire le sauva toujours des périls où il s'était engagé.

Les forces du royaume suffisaient à peine pour le défendre dans les momens du péril. Baudouin ne pouvait tenter quelque grande entreprise, que lors-

(1) Les dernières paroles de Baudouin à ses serviteurs ont été recueillies et rapportées par Albert d'Aix, lib. XII, §. 17. Il leur recommande surtout : *me ferro exentera sale interius et exterius me apprime frica oculos nares, aures et os meum non parcè implè, et cum cœteris me reportare non desinas;* tout le discours de Baudouin à son cuisinier a été traduit dans la *Bibl. des Croisades*, tom. I, pag. 81.)

qu'il lui arrivait des renforts d'Occident; quand les 1118
pélerins qui portaient les armes retournaient dans leur patrie, Baudouin était souvent obligé d'abandonner une expédition commencée, et se trouvait quelquefois exposé, sans moyen de résistance, aux attaques d'un ennemi toujours impatient de venger ses défaites.

Pendant tout le temps qu'il resta sur le trône de Jérusalem, Baudouin n'eut, pour entretenir une armée, que la dîme sur les terres cultivées, quelques tributs imposés au commerce, le butin fait sur l'ennemi et la rançon des prisonniers. Lorsque la paix durait quelques mois ou que la guerre était malheureuse, les revenus de l'État se trouvaient diminués de moitié et ne pouvaient fournir aux dépenses les plus nécessaires. Ce fut dans un moment de détresse qu'il força le patriarche de Jérusalem à lui abandonner les offrandes des fidèles. Lorsqu'il épousa la comtesse de Sicile, quoiqu'ayant une autre femme vivante, on savait qu'il ne contractait ce lien sacrilége que pour se procurer de l'argent: étranges moyens de pourvoir aux dépenses de la guerre de Jésus-Christ, que de violer à-la-fois la sainteté de l'église et la sainteté du mariage (1)!

(1) Albert d'Aix, qui fait une description pompeuse de la brillante réception qu'on fit à la princesse de Sicile, ne se permet aucune réflexion sur ce mariage; Guillaume de Tyr rapporte que la princesse mit pour condition à son hymen, que si elle avait un enfant de Baudouin, il régnerait sur Jérusalem; Baudouin promit tout parce qu'il avait besoin d'argent, mais il renvoya la princesse de Sicile trois ans

1118 Les historiens du temps donnent des éloges aux brillantes qualités de Baudouin. Dans la première croisade, il s'était fait haïr par un caractère ambitieux et altier; dès qu'il eut obtenu ce qu'il désirait, et qu'il fut monté sur un trône, il fit admirer sa générosité et sa clémence; devenu roi de Jérusalem, il suivit l'exemple de Godefroy, et mérita à son tour de servir de modèle à ses successeurs.

Son amour extrême pour les femmes lui attira quelquefois les vives censures du clergé. Pour expier ses fautes, selon l'opinion du temps, il dota richement les églises, et surtout celle de Bethléem; plusieurs établissemens religieux lui durent leur origine. Au milieu du tumulte des camps, il ajouta plusieurs dispositions au code de son prédécesseur; mais ce qui honore le plus son règne, c'est le soin qu'il prit de repeupler Jérusalem. Il offrit un asile honorable aux chrétiens dispersés dans l'Arabie, dans la Syrie et l'Egypte. Les fidèles persécutés par les Musulmans accoururent en foule avec leurs femmes, leurs enfans, leurs richesses; Baudouin leur distribua les terres, les maisons abandonnées, et Jérusalem commença à redevenir florissante.

Les dernières volontés de Baudouin furent accomplies. L'armée chrétienne, précédée des dépouilles mortelles de son chef, revint à Jérusalem. Baudouin du Bourg, qui venait dans la cité sainte

après, quand il eut dépensé ses trésors; de là la haine de Roger, roi de Sicile, contre les Francs de la Palestine. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 141.)

pour célébrer les fêtes de Pâques et visiter le frère 1118
de Godefroy, arriva dans la ville le dimanche des Rameaux, à l'heure où, suivant l'antique usage, le peuple et le clergé parcouraient en procession la vallée de Josaphat. Comme il entrait par la porte d'Ephraïm, les dépouilles funèbres de Baudouin, accompagnées de ses guerriers en deuil, entraient par la porte de Damas. A cet aspect, des cris lugubres se mêlèrent aux cantiques des chrétiens. Les Latins étaient dans l'affliction; les Syriens pleuraient, et les Sarrasins, dit Foulcher de Chartres, témoins de ce douloureux spectacle, ne pouvaient retenir leurs larmes. Au milieu de tout ce peuple affligé, le comte d'Edesse accompagna le convoi funèbre jusqu'au pied du Calvaire, où Baudouin fut enseveli près de Godefroy (1).

Quoique le dernier roi eût désigné Baudouin du Bourg pour son successeur, les barons et les prélats se réunirent pour choisir un nouveau prince. Plusieurs proposèrent d'offrir la couronne à Eustache de Boulogne, frère de Godefroy. Josselin de Courtenay, l'un des premiers comtes du royaume, se déclara en faveur de Baudouin du Bourg. Josselin,

(1) Voici l'épitaphe de Baudouin :

Rex Balduinus Juda alter Machabeus
Spes patriæ vigor ecclesiæ virtus utriusque
Qui formidabant cui dona tributa ferebant
Cades et Ægyptus ac homicidus damnens
Proh dolor! in modico hoc clauditur Tumulo.

1118 en arrivant en Asie, avait été accueilli et comblé de bienfaits par le comte d'Édesse, qui lui donna plusieurs villes sur l'Euphrate. Chassé ensuite ignominieusement par son bienfaiteur, qui l'accusait d'ingratitude, il s'était réfugié dans le royaume de Jérusalem, où il avait obtenu la principauté de Tibériade. Soit qu'il voulût réparer d'anciens torts, soit qu'il espérât obtenir de nouveaux bienfaits, il représenta aux barons assemblés, « que Baudouin » du Bourg appartenait à la famille du dernier » roi; que sa piété, sa sagesse, sa bravoure étaient » connues de tout l'Orient; qu'aucune contrée, ni » en-deçà ni au-delà des mers, ne pouvait offrir » un prince plus digne de la confiance et de l'a- » mour des chrétiens. Les bénédictions des habi- » tans d'Édesse le désignaient aux choix des barons » et des chevaliers; la Providence venait de l'en- » voyer à Jérusalem pour consoler le peuple chré- » tien de la mort du frère de Godefroy. » Ce discours réunit tous les suffrages en faveur de Baudouin du Bourg, qui fut couronné peu de jours après, et transmit le comté d'Édesse à Josselin de Courtenay.

1119 Tandis que le royaume de Jérusalem célébrait en paix l'avènement de Baudouin du Bourg au trône de Godefroy, la principauté d'Antioche se trouvait de nouveau exposée à tous les fléaux de la guerre. Tous les Musulmans de la Perse, de la Mésopotamie et de la Syrie, que leurs précédentes défaites n'avaient point découragés, jurèrent d'exterminer la race des chrétiens et marchèrent vers

l'Oronte sous les ordres d'Ylgazi, prince de Maridin et d'Alep, le plus farouche des guerriers de l'islamisme. Roger de Sicile, fils de Richard, qui, depuis la mort de Tancrède, gouvernait Antioche pendant la minorité du fils de Bohémond, avait appelé à son secours le roi de Jérusalem, le comte de Tripoli, celui d'Édesse (1); mais sans attendre leur arrivée, il eut l'imprudence de livrer une bataille dont la perte devait mettre en péril toutes les colonies chrétiennes. Avant le combat, Ylgazi harangua ses soldats, et le cadi d'Alep parcourut les rangs, excitant, par la violence de ses discours, la fureur des barbares. Dans le camp des chrétiens, l'archevêque d'Apamée recommanda à tous les guerriers de confesser leurs péchés et de communier, *afin que s'étant fortifiés du pain céleste, ils pussent vivre ou mourir comme il convenait à des soldats du Christ*. Les chrétiens repoussèrent d'abord leurs ennemis; mais Dieu ne voulut point qu'ils restassent victorieux. Au milieu des deux armées on vit tout-à-coup s'élever un tourbillon qui ressemblait à un tonneau de soufre enflammé montant dans les airs. Ce phénomène jeta l'effroi parmi les chrétiens, accablés déjà par la multi- 1119

(1) Gauthier le Chancelier a raconté dans les plus grands détails les guerres du prince d'Antioche contre les Musulmans; Gauthier, chancelier de Roger, fut présent et combattit sous les drapeaux de ce prince: son ouvrage a été traduit. (*Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 105 et suiv.) Il faut comparer avec ce récit celui des auteurs arabes, qui lui est presque toujours conforme. (*Bibl. des Croisades*, t. II, §. 9.)

1119 tude des infidèles. Roger, qui s'efforça de retenir ses soldats, tomba percé de coups, et sa mort fut le signal de la sanglante défaite des chrétiens. Gauthier le Chancelier, qui assistait à cette bataille, attribue le désastre de l'armée chrétienne à la légèreté, à l'imprévoyance du prince d'Antioche qu'il nous représente peu d'heures avant le combat, parcourant les vallées et les collines avec son équipage de chasse, prenant des oiseaux avec ses faucons et forçant les bêtes fauves avec ses chiens. Cette bataille fut livrée près d'Artésie, dans un lieu appelé *le champ du sang*. Les Musulmans firent un grand nombre de prisonniers. Gautier, qui fut lui-même chargé de chaînes, nous peint les affreux tourmens qu'on fit souffrir aux captifs; mais il n'ose pas dire tout ce qu'il a vu, dans la crainte, dit-il, que les chrétiens apprenant ces excès de barbarie, ne soient portés un jour à les imiter (1).

1120 L'armée victorieuse d'Ylgazi se répandit dans tous les pays chrétiens du voisinage, portant partout la destruction et la mort. Ce fut au milieu de la désolation générale que le roi de Jérusalem arriva dans Antioche. Cette ville avait perdu ses plus braves défenseurs. Des ecclésiastiques et des moines gardaient les tours et les remparts, et veillaient sous le commandement du patriarche à la sûreté de la place, menacée par la population grecque et armé-

(1) Voyez l'extrait de Gauthier le Chancelier. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 123.)

nienne, qui supportait avec peine le joug des Latins (1). La présence de Baudouin du Bourg auquel on donna l'autorité suprême, rétablit l'ordre et dissipa les alarmes. Après avoir pourvu à la défense de la ville, il visita les églises d'Antioche en habit de deuil. Son armée reçut à genoux la bénédiction du patriarche et sortit de la ville pour aller à la poursuite des Musulmans. Le roi, ainsi que ses chevaliers et ses barons, marchaient les pieds nus au milieu d'une foule immense qui invoquait pour eux l'appui du Dieu des armées. 1120

L'armée chrétienne alla camper sur la montagne 1121
de Danitz, où les Musulmans vinrent l'attaquer. Ceux-ci étaient pleins de confiance dans leur multitude; mais les chrétiens mettaient leur espoir dans la puissance divine, et surtout dans la présence de la croix véritable, que Baudouin avait apportée de Jérusalem. Après un combat sanglant, les infidèles furent vaincus et dispersés. Ylgazi et le chef des Arabes, Dobais, avaient pris la fuite pendant la bataille; cette victoire répandit l'effroi dans Alep et jusque dans les murs de Moussoul, tandis que la croix de Jésus-Christ, reportée avec pompe dans la ville sainte, annonça aux habitans les miracles qu'elle avait produits au milieu des soldats chrétiens. Baudouin, après avoir donné la paix à Antioche, revint dans sa capitale; et pour

(1) On peut lire à ce sujet des réflexions fort curieuses de Gauthier le Chancelier. Voyez son extrait, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 117.

1121 qu'il ne manquât rien aux victoires des chrétiens, Dieu permit alors que le redoutable chef des Turcomans, Ylgazi, terminât sa carrière, frappé par une mort subite et violente (1).

Telle est l'époque de l'histoire que nous avons à décrire, que les circonstances les plus graves s'y succèdent comme les scènes d'un drame, et qu'un espace de quelques mois suffit à des événemens qui auraient pu remplir les annales d'un siècle. A peine l'historien des colonies chrétiennes vient-il de parler d'une bataille, d'une révolution, d'une grande calamité, que d'autres combats, des révolutions nouvelles, des calamités plus grandes encore se présentent sous sa plume et viennent mettre une sorte de confusion dans ses récits. Nous avons vu la fin malheureuse du prince Roger, et la désolation d'Antioche, dont tout le territoire était envahi par les Musulmans; maintenant c'est le comté d'Édesse qui pleurera la captivité de ses princes, et quelques jours seront à peine écoulés que de ce nouveau malheur naîtront d'autres infortunes qui mettront en péril tous les états chrétiens de la Syrie.

Balac, neveu et successeur d'Ylgasi, répandait

---

(1) *Voyez* dans Gauthier le Chancelier la manière singulière dont il raconte la mort d'Ylgazi; l'historien arabe de la ville d'Alep en parle aussi. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 123; tom. II, §. 10.) En rapportant la mort d'Ylgazi, Foulcher de Chartres s'exprime en ces termes : *Laudavimus omnes et benediximus Deum quia suffocatus est draco ille sævissimus qui christianissimum diù tribulavit.*

la terreur sur les rives de l'Euphrate, et semblable au lion de l'Écriture, qui rôde sans cesse pour chercher sa proie, il parvint à surprendre Josselin de Courtenay et son cousin Galeran, qu'il fit conduire chargés de chaînes vers les confins de la Mésopotamie. Cette nouvelle étant parvenue dans le royaume de Jérusalem, Baudouin du Bourg accourut à Édesse, soit pour consoler les habitans, soit pour chercher l'occasion et les moyens de briser les fers des princes captifs. Mais se confiant trop à sa bravoure, et victime de sa générosité, il tomba lui-même dans les embûches de l'émir Balac; et conduit dans la forteresse de *Quart-Pierre* (1), il devint le compagnon d'infortune de ceux qu'il avait voulu délivrer. 1122

Les vieilles chroniques ont célébré la valeur 1123
héroïque de cinquante Arméniens qui se dévouèrent pour la délivrance des princes chrétiens. Après avoir invoqué la protection du Tout-Puissant, ils s'introduisirent dans la forteresse de *Quart-Pierre*, déguisés, selon quelques historiens, en marchands, selon d'autres en moines (2). A peine entrés dans

(1) Les auteurs arabes appellent cette forteresse Khartpert, et les Turcs Kharpout. Elle est située à l'orient de l'Euphrate, au nord-ouest d'Édesse.

(2) Guillaume de Tyr, qui raconte ces événemens, ajoute que l'espoir de grandes récompenses fut un des mobiles qui déterminèrent les Arméniens (lib. XII, §. 17). Orderic Vital, selon son usage, mêle encore des détails romanesques à la vérité historique. (*V. Bibliot. des Croisades*, tom. I, pag. 319.) La chronique d'Orderic n'est souvent qu'un recueil de contes contemporains.

1123 la citadelle, cette élite de braves quittant leur déguisement et montrant leurs armes, massacrèrent la garnison musulmane et brisèrent les fers des illustres captifs. Ce château, dont les chrétiens venaient ainsi de se rendre maîtres, renfermait des vivres en abondance et toutes sortes de munitions de guerre. Balac y avait laissé ses trésors, ses femmes et les plus précieuses dépouilles des pays dévastés par ses armes. Les guerriers chrétiens se réjouirent d'abord du succès de leur entreprise; mais bientôt les Turcs du voisinage se réunirent en foule et vinrent assiéger la forteresse où flottait l'étendard du Christ. L'émir Balac, qui, selon les récits du temps, avait été averti en songe des projets formés contre lui, rassemble son armée et jure d'exterminer Baudouin, Josselin et tous leurs libérateurs. Ceux-ci ne pouvaient résister long-temps à toutes les forces réunies des Turcs, s'ils n'étaient secourus par leurs frères les chrétiens. On décide alors que Josselin sortira de la forteresse, et qu'il ira dans les villes chrétiennes implorer le secours des barons et des chevaliers. Josselin part aussitôt, après avoir juré qu'il laissera croître sa barbe et qu'il ne boira point de vin, jusqu'à ce qu'il ait rempli sa mission périlleuse; il s'échappe à travers la multitude menaçante des Musulmans, passe l'Euphrate, porté sur deux outres de peau de chèvre, et, traversant toute la Syrie, arrive enfin à Jérusalem, où il dépose dans l'église du saint sépulcre les chaînes qu'il avait portées chez les Turcs, et raconte en gémissant les aven-

tures et les périls de Baudouin et de ses compagnons. A sa voix, un grand nombre de chevaliers et de guerriers chrétiens jurent de marcher à la délivrance de leur monarque captif. Josselin se met à leur tête; il s'avançait vers l'Euphrate; les plus braves des guerriers d'Edesse et d'Antioche avaient rejoint ses drapeaux, lorsqu'on apprit que le farouche Balac venait de rentrer de force dans le château de Quart-Pierre. Après le départ de Josselin, Baudouin, Galeran et les cinquante guerriers d'Arménie avaient résisté longtemps aux forces musulmanes; mais les fondemens du château ayant été minés, les guerriers chrétiens se trouvèrent tout-à-coup au milieu des ruines. Balac, laissant la vie au roi de Jérusalem, l'avait fait conduire dans la forteresse de Charan. Les braves Arméniens étaient morts au milieu des supplices, et la palme du martyre avait été le prix de leur dévouement. Quand Josselin et les guerriers qui le suivaient apprirent ces tristes nouvelles, ils perdirent tout espoir d'exécuter leur projet, et retournèrent les uns à Edesse et à Antioche, les autres à Jérusalem, désolés de n'avoir pu donner leur vie pour la liberté d'un prince chrétien. 1123

Cependant les Sarrasins d'Egypte cherchaient à profiter de la captivité de Baudouin, et se rassemblaient dans les plaines d'Ascalon, avec le dessein de chasser les Francs de la Palestine. De leur côté, les chrétiens de Jérusalem et des autres villes du royaume, se confiant dans leur courage et dans la protection de Dieu, se préparaient à défendre

1123 leur territoire. Comme on attribuait toujours les succès des infidèles aux péchés des chrétiens, les préparatifs d'une guerre devaient toujours commencer par l'expiation et par la prière. Le peuple et le clergé de la Terre-Sainte suivirent en cette occasion l'exemple des habitans de Ninive, et cherchèrent d'abord à fléchir la colère du ciel par les signes d'une pénitence rigoureuse. Un jeûne fut ordonné, pendant lequel les femmes refusèrent le lait de leurs mamelles à leurs enfans au berceau; les troupeaux même furent éloignés de leurs pâturages et privés de leur nourriture accoutumée (1).

La guerre fut ensuite proclamée au son de la grosse cloche de Jérusalem. L'armée chrétienne, dans laquelle on comptait à peine trois mille combattans, était commandée par Eustache d'Agrain, comte de Sidon, nommé régent du royaume en l'absence de Baudouin. Le patriarche de la ville sainte portait, à la tête de l'armée, le bois de la vraie croix. Il était suivi, dit Robert du Mont, de Ponce (2), abbé de Cluny, portant la lance avec laquelle on avait percé le flanc du Sauveur, et

---

(1) Les circonstances de ce jeûne rigoureux sont rapportées dans la chronique de Sigebert. (*Biblioth. des Croisades*, t. II, p. 46.) Guillaume de Tyr, qui a beaucoup parlé des préparatifs qu'on fit à Jérusalem pour résister aux ennemis, ne fait point mention de ce jeûne, lib. XII, §. 21.

(2) Ce Ponce avait été remplacé comme abbé de Cluny par Pierre-le-Vénérable; en revenant de la Terre-Sainte, il rentra de force dans son abbaye, dont il fut encore une fois chassé.

de l'évêque de Bethléem, qui tenait dans ses mains 1123
un vase miraculeux où l'on prétendait avoir conservé le lait de la Vierge, mère de Jésus-Christ.

Au moment où les guerriers chrétiens sortirent de Jérusalem, les Égyptiens assiégeaient Joppé par terre et par mer. A l'approche des Francs, la flotte musulmane pleine d'effroi s'éloigna du rivage. L'armée de terre, campée dans un lieu nommé Ibellin, attendait avec inquiétude l'armée chrétienne. Enfin les deux armées sont en présence; au milieu du combat, une lumière semblable à celle de la foudre brilla dans le ciel, et tout-à-coup éclata dans les rangs des infidèles. Ceux-ci restent comme immobiles de terreur; les chrétiens, armés de leur foi, redoublent de courage; les ennemis sont vaincus, et les débris de leur armée, qui était deux fois plus nombreuse que celle des chrétiens, se réfugient avec peine dans les murs d'Ascalon. Les Francs, victorieux et chargés de butin, revinrent à Jérusalem en chantant les louanges de Dieu.

Quoique l'armée des Francs eût triomphé ainsi des Sarrasins, toujours occupée de la défense des villes et des frontières sans cesse menacées, elle ne pouvait sortir du royaume pour faire des conquêtes. Les guerriers qu'on retenait dans les cités chrétiennes, après une si grande victoire, s'affligeaient de leur inaction, et semblaient placer encore leur espoir dans les secours de l'Occident. Ce fut alors qu'il arriva une flotte vénitienne sur les côtes de Syrie.

1123 Les Vénitiens qui, depuis plusieurs siècles, s'enrichissaient par le commerce de l'Orient, et craignaient de rompre d'utiles relations avec les puissances musulmanes de l'Asie, n'avaient eu que très peu de part à la première croisade et aux événemens dont elle fut suivie. Ils attendaient l'issue de cette grande entreprise pour prendre un parti, et s'associer sans péril aux victoires des chrétiens; mais à la fin, jaloux des avantages qu'avaient obtenus les Génois et les Pisans en Syrie, ils voulurent aussi partager les dépouilles des Musulmans, et préparèrent une expédition formidable contre les infidèles. Leur flotte, en traversant la Méditerranée, rencontra celle des Génois qui revenait de l'Orient; la fureur de la jalousie alluma tout-à-coup la guerre; les vaisseaux génois, chargés des richesses de l'Asie, furent attaqués et forcés de fuir en désordre. Après avoir rougi la mer du sang des chrétiens (1), les Vénitiens poursuivirent leur route vers les côtes de la Palestine, où ils rencontrèrent la flotte des Sarrasins, sortie des ports de l'Egypte; bientôt il s'engagea un violent combat, dans lequel tous les vaisseaux égyptiens furent dispersés et couvrirent les flots de leurs débris. Le doge de Venise, qui commandait la flotte vénitienne, entra dans le port de Ptolémaïs, et fut conduit en triomphe à Jérusalem. En célébrant les dernières vic-

(1) Consultez sur ce combat, Guillaume de Tyr, lib. XII, §. 23; les eaux de la mer furent rougies du sang des vaincus, et l'air fut infecté par l'odeur de leurs cadavres.

toires remportées sur les infidèles, on s'occupa de 1123
les mettre à profit par une expédition importante. Dans un conseil, tenu en présence du régent du royaume et du doge de Venise, on proposa d'aller assiéger la ville de Tyr ou la ville d'Ascalon. Comme les avis étaient partagés, on convint d'interroger Dieu et de suivre sa volonté. Deux billets de parchemin, sur lesquels on avait écrit les noms d'Ascalon et de Tyr, furent déposés sur l'autel du Saint-Sépulcre. Au milieu d'une foule nombreuse de spectateurs, un jeune orphelin s'avança vers l'autel, prit l'un des deux billets, et le sort tomba sur la ville de Tyr (1).

Les Vénitiens, qui n'oubliaient point les intérêts de leur commerce et de leur nation, demandèrent, avant de commencer le siége de Tyr, qu'on leur accordât une église, une rue, un four banal, un tribunal particulier dans toutes les villes de la Palestine. Ils demandèrent encore d'autres priviléges et la possession d'un tiers de la ville conquise. La conquête de Tyr paraissait si importante, que le régent, le chancelier du royaume et les grands vassaux de la couronne acceptèrent sans hésiter les conditions des Vénitiens dans un acte que l'histoire a conservé (2).

(1) Guillaume de Tyr, lib. xii et xiii; ce sont ces deux livres qu'il faut consulter pour tous les événemens que nous venons de raconter.

(2) Cette pièce intéressante, et qui montre quel était l'esprit que les Italiens apportaient dans les croisades, pourra se lire dans les pièces justificatives de ce volume.

1123 Lorsqu'on eut ainsi partagé par un traité la ville qu'on allait conquérir, on s'occupa des préparatifs du siége. L'armée chrétienne partit de Jérusalem et la flotte des Vénitiens du port de Ptolémaïs vers le commencement du printemps. L'historien du royaume de Jérusalem, qui fut long-temps archevêque de Tyr, s'arrête ici pour décrire les antiques merveilles de sa métropole. Dans son récit à-la-fois religieux et profane, il invoque tour-à-tour le témoignage d'Isaïe et de Virgile; après avoir parlé du roi Hyram et du tombeau d'Origène, il ne dédaigne point de célébrer la mémoire de Cadmus et la patrie de Didon (1). Le bon archevêque vante surtout l'industrie et le commerce de Tyr, la fertilité de son territoire, ces teintures si célèbres dans l'antiquité, ce sable qui se changeait en vases transparens (2), et ces cannes à sucre dont le miel, dès ce temps-là, était recherché dans toutes les régions de l'univers. La cité de Tyr, au temps du roi Baudouin, rappelait à peine le souvenir de cette ville somptueuse, dont les riches marchands,

(1) La description que fait de Tyr l'historien du royaume de Jérusalem, est pleine d'intérêt. (*Voy.* lib. XIII, §. 1.)

(2) *Vitri genus elegantissimum et in eodem rerum genere facilè obtinens principatum, de arenâ quâ in eâdem planitiâ colligitur mirabiliter conficitur quod indè ad remotas etiam delatum provincias aptam vasis mirabilibus et perspicuâ sinceritate præcipuè materiam præbet...... Canamellas undè pretiosissima et saluti mortalium necessaria maximè conficitur Zuchara.* (Guillaume de Tyr, lib. XII., §. 3.)

au rapport d'Isaïe, étaient des princes; mais on la 1123
regardait encore comme la plus peuplée et la plus commerçante des villes de Syrie; elle s'élevait sur un rivage délicieux que les montagnes mettaient à l'abri des frimas du nord; elle avait deux grands môles qui, comme deux bras, s'avançaient dans les flots pour enfermer un port où la tempête ne trouvait point d'accès. La ville de Tyr, qui avait soutenu plusieurs siéges fameux, était défendue, d'un côté, par les flots de la mer et des rochers escarpés; de l'autre, par une triple muraille surmontée de hautes tours.

Le doge de Venise, avec sa flotte, pénétra dans le port et ferma toute issue du côté de la mer. Le patriarche de Jérusalem, le régent du royaume, Ponce, comte de Tripoli, commandaient l'armée de terre. Dans les premiers jours du siége, les chrétiens et les Musulmans combattirent avec une opiniâtre ardeur, mais avec des succès partagés. La désunion des infidèles vint bientôt seconder les efforts des Francs. Le calife d'Égypte avait cédé la moitié de la place au prince de Damas, pour l'engager à la défendre contre les chrétiens. Les Turcs et les Égyptiens étaient divisés entre eux et ne voulaient point combattre ensemble; les Francs profitaient de ces divisions et remportaient chaque jour de grands avantages. Après quelques mois d'attaques sans cesse renouvelées, les remparts s'écroulaient devant les machines des chrétiens; les vivres commençaient à manquer dans la place. Les infidèles étaient prêts à capituler, lorsque la dis-

6..

1124 corde vint désunir à leur tour les chrétiens, et fut sur le point de rendre inutiles les prodiges de la valeur et les travaux d'un long siége (1).

L'armée de terre se plaignait hautement de supporter seule les combats et les fatigues; les chevaliers et leurs soldats menaçaient de rester immobiles sous leurs tentes, comme les Vénitiens sur leurs vaisseaux. Pour prévenir l'effet de leurs plaintes, le doge de Venise vint dans le camp des chrétiens avec ses marins armés de leurs rames, et déclara qu'il était prêt à monter à l'assaut. Dès-lors une généreuse émulation enflamma le zèle et le courage des soldats de l'armée et de la flotte. Des Musulmans partis de Damas pour secourir les assiégés s'avancèrent jusque dans le voisinage de Tyr. Une armée égyptienne, sortie en même temps d'Ascalon, ravagea le pays de Naplouse et menaça Jérusalem. Toutes ces tentatives ne purent ralentir l'ardeur des chrétiens et retarder les progrès du siége (2). Bientôt on apprit que Balac, le plus redoutable des émirs turcomans, avait péri devant les murs

(1) Sur les causes de ces divisions, il faut consulter Ibn-Giouzi, au tom. II. (*Biblioth. des Croisades*, §. II, an 518 de l'hégire.)

(2) Pendant le siège de Tyr des jeunes gens de la cité résolurent de mettre le feu aux machines des chrétiens; un jeune pélerin en sauva une des flammes à force de jeter de l'eau dessus malgré les traits des assiégés; les chrétiens appelèrent un Arménien habile, afin de diriger les pierriers; par son zèle et son savoir, il mérita une récompense publique. (Guillaume de Tyr, lib. XIII, §. 9.)

de Maubeg. Josselin, qui l'avait tué de sa propre 1125
main, en fit donner la nouvelle à toutes les villes chrétiennes. La tête du farouche ennemi des Francs fut portée en triomphe devant les murs de Tyr, où ce spectacle redoubla l'enthousiasme belliqueux des assiégeans (1).

Les Musulmans, sans espoir de secours, furent obligés de se rendre après un siége de cinq mois et demi. Les drapeaux du roi de Jérusalem et du doge de Venise flottèrent ensemble sur les murailles de Tyr; les chrétiens firent leur entrée triomphante dans la ville, tandis que les habitans, d'après la capitulation, en sortaient avec leurs femmes et leurs enfans (2).

Le jour où l'on reçut à Jérusalem la nouvelle de la conquête de Tyr fut une fête pour tout le peuple de la ville sainte. Au bruit des cloches on chanta le *Te Deum* en actions de grâces; des dra-

(1) Guillaume de Tyr rapporte que, pour faire honneur au comte d'Édesse, le comte de Tripoli arma chevalier, en présence de l'armée, celui qui apporta la tête de Balac (lib. XII, §. 11); l'auteur arabe Ibn-Giouzi raconte différemment la mort de cet émir. (*Biblioth. des Crois.*, t. II, §. 11.)

(2) Guillaume de Tyr interrompt son récit du siége de Tyr, pour nous dire que la garnison musulmane d'Ascalon, voyant Jérusalem sans défense, marcha sur cette cité dans l'espérance de la surprendre; lib. XIII, Marin Sancty, historien de Venise, donne un récit fort circonstancié du siége de Tyr, qu'on peut comparer à celui de Guillaume de Tyr et des Arabes. (Voyez la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 630 et suiv., et tom. II, les extraits des historiens arabes.)

1125 peaux furent arborés sur les tours et sur les remparts de la ville; des branches d'oliviers et des bouquets de fleurs étaient semés dans les rues et sur les places publiques; de riches étoffes ornaient les dehors des maisons et les portes des églises. Les vieillards rappelaient dans leurs discours la splendeur du royaume de Juda, et les jeunes vierges répétaient en chœur les psaumes dans lesquels les prophètes avaient célébré la ville de Tyr (1).

Pendant que les chrétiens ajoutaient ainsi une cité opulente au royaume de Jérusalem, Baudouin du Bourg était toujours prisonnier dans la ville de Charan, brûlant de s'associer aux exploits de ses guerriers et de mêler quelque gloire au souvenir de ses malheurs. Ses ennemis durent s'apercevoir que la captivité d'un prince franc n'arrêtait point les progrès des armes chrétiennes. L'illustre captif profita de la confusion et de l'esprit de discorde que les dernières victoires des chrétiens avaient répandus parmi les Musulmans de Syrie, pour traiter de sa rançon et recouvrer sa liberté. A peine

(1) *Quo audito clamor jucundissimum attolitur*, Te Deum laudamus; *illico vocibus altisonis decantatur, signa pulsantur; processio ad templum Domini deducitur; vexilla in muris et turribus elevantur per omnes viros, ornamenta multicoloria extenduntur.* (Foulcher de Chartres, année 1124.) On ne nomma un archevêque de Tyr que quatre ans après la prise de la ville. Guillaume de Tyr fait à ce sujet de grandes plaintes; il déplore surtout la servitude et l'état de misère où se trouva long-temps l'église de Tyr. (Voyez Guillaume de Tyr, lib. XIII.)

fut-il sorti de sa prison, qu'il rassembla quelques 1125
guerriers et marcha contre la ville d'Alep (1). Le chef des Arabes, Dobais, et quelques émirs de la contrée se réunirent à l'armée chrétienne; bientôt les habitans se trouvèrent réduits aux dernières extrémités, et la ville était prête à se rendre lorsque le prince de Moussoul accourut à la tête d'une armée; Baudouin du Bourg, obligé d'abandonner le siége (2), revint enfin dans sa capitale, où tous les chevaliers chrétiens remercièrent le ciel de sa délivrance, et vinrent se ranger sous ses drapeaux. La fortune leur offrit bientôt l'occasion de signaler leur valeur, sous un chef qu'ils paraissaient avoir oublié et dont ils reconnurent avec joie l'autorité, lorsqu'il leur promit de les conduire à de nouveaux combats. Les Turcs, qui avaient passé l'Euphrate pour secourir Alep, dévastaient alors la principauté d'Antioche. Baudouin accourt à la tête de ses guerriers, livre un combat sanglant aux troupes infidèles, s'enrichit de leurs dépouilles, et les force d'abandonner les terres des chrétiens. A peine rentré triomphant dans Jérusalem, il donne de nouveau le signal de la guerre, et met en fuite l'armée de Damas, près du lieu où Saül

(1) Le siége d'Alep a été raconté fort au long par l'historien musulman de cette cité; son récit curieux a été traduit. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 12.)

(2) Les auteurs arabes ont accusé Baudouin d'avoir manqué à ses engagemens. (Voy. les plaintes de Kemaleddin, tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 11.)

1125 avait entendu ces paroles; *Saül, Saül, pourquoi me persécutez-vous?* Les guerriers chrétiens, dans ces campagnes rapides, avaient fait un butin immense, et les dépouilles de l'ennemi servirent à racheter les otages que le roi de Jérusalem avait laissés entre les mains des Turcs. C'est ainsi que les Francs réparaient leurs revers à force de bravoure, et qu'ils acquittaient leurs promesses par des victoires (1).

1128 Les états chrétiens avaient alors pour ennemis les califes de Bagdad et du Caire, le prince de Damas, les émirs de Mossoul, d'Alep et les descendans d'Ortoc, maître de plusieurs places dans la Mésopotamie. Les Égyptiens étaient fort affaiblis par leurs nombreuses défaites, et ne conservaient que la ville d'Ascalon de leurs anciennes conquêtes sur les côtes de Syrie; mais la garnison de cette place, formée de plusieurs armées vaincues, menaçait encore le territoire des chrétiens. Quoique les Égyptiens eussent perdu les villes de Tyr, de Tripoli, de Ptolémaïs, ils restaient toujours les maîtres de la mer, et leurs flottes dominaient, sans obstacle, dans les parages de la Syrie, lorsque les peuples maritimes de l'Europe ne venaient pas au secours des Francs établis en Palestine.

Les Turcs, accoutumés à la vie militaire et pas-

---

(1) Comparez le récit de Guillaume de Tyr, lib. XIII, §§. 14 et suiv., avec les extraits des auteurs arabes. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II.)

torale, ne disputaient ni aux Egyptiens ni aux 1128
Francs l'empire de la mer; mais ils se faisaient redouter par leurs incursions continuelles dans les provinces chrétiennes. Dociles et patiens, ils supportaient mieux que leurs ennemis la faim, la soif, la fatigue; la connaissance du pays, l'habitude du climat, les intelligences qu'ils avaient avec les habitans leur donnaient un grand avantage sur les chrétiens dans leurs courses guerrières. Ils se montraient plus habiles que les Francs à lancer des flèches; leur cavalerie était plus exercée aux évolutions militaires. Il n'était pas jusqu'à la crainte, fille du despotisme, qui ne favorisât leurs armes, en maintenant parmi leurs soldats le respect pour la discipline. Leur tactique consistait à fatiguer leurs ennemis, à leur dresser des embûches, à les attirer dans une position désavantageuse où ils pouvaient triompher sans combat. La discorde qui divisait sans cesse les princes musulmans de la Syrie, les empêchait de suivre long-temps le même plan de défense ou d'attaque; lorsqu'une tranquillité passagère succédait à leurs guerres civiles, tantôt excités par l'ardeur du pillage, tantôt animés par les prières et les conseils du calife de Bagdad, ils fondaient avec impétuosité sur le territoire d'Antioche, d'Édesse, de Tripoli, ou sur le royaume de Jérusalem. Si les Musulmans éprouvaient une défaite, ils se retiraient avec l'espoir de trouver une occasion plus favorable; s'ils étaient vainqueurs, ils ravageaient les villes et les campagnes, et retournaient dans leur pays, chargés

1128 de dépouilles, en chantant ces paroles : *l'Alcoran est dans la joie, et l'Évangile est dans les larmes.*

Une foule de nations différentes de mœurs, de caractère et d'origine, se partageaient les débris de l'empire des Seljoucides, souvent armées les unes contre les autres, mais, dans le moment du péril, toujours prêtes à se réunir contre les Francs. Les tribus arabes qui avaient abandonné les villes à la domination des Turcs, erraient dans les provinces qu'elles avaient autrefois possédées et combattaient sans cesse, non plus pour la gloire et pour la patrie, mais pour le butin et pour l'islamisme. D'autres peuplades, celles des Curdes, attirées par l'espoir du pillage, traversaient le Tigre et l'Euphrate et venaient se mettre à la solde des conquérans qui ravageaient la Syrie. Nourris dans les montagnes qui avoisinent la grande Arménie, ils conservaient des mœurs féroces et sauvages; plusieurs de leurs guerriers servirent avec éclat la cause des Musulmans, et ce fut de cette tribu des Curdes que sortit dans la suite la dynastie de Saladin.

La plus redoutable de toutes les nations que les chrétiens eurent alors à combattre, était celle des Turcomans. Ces hordes errantes étaient originaires des bords de la mer Caspienne, et ressemblaient, pour leurs mœurs et leurs usages militaires, aux Tartares dont ils tiraient leur origine. Ils avaient pénétré dans la Syrie quelque temps avant la première croisade; et lorsque l'armée des Francs traversait l'Asie mineure, les Turcomans de la famille

d'Ortock étaient maîtres de Jérusalem. Vaincus 1128
par les Égyptiens, ils se retirèrent vers le nord de la Mésopotamie d'où ils menaçaient sans cesse les provinces que les Francs venaient de conquérir sur l'Euphrate et l'Oronte. On ne les redoutait pas moins pour leur bravoure que pour leur férocité. Nos vieux chroniqueurs ne parlent qu'en frémissant des cruautés que les Turcomans exerçaient sur les vaincus. L'historien du royaume de Jérusalem, qui leur donne le nom de Parthes, compare leur nation à l'Hydre de Lerne, et nous apprend que chaque année on voyait arriver des rivages du Tigre et des frontières de la Perse une si grande multitude de ces barbares, qu'*elle aurait suffi pour couvrir toute la terre*.

Parmi les peuples établis en Syrie, l'histoire ne doit pas oublier les *Assassins* ou *Ismaéliens*, dont la secte avait pris naissance vers le onzième siècle, dans les montagnes de la Perse. Peu de temps avant la première croisade, ils s'emparèrent d'une partie du Liban et fondèrent une colonie entre Tripoli et Tortose : cette colonie était gouvernée par un chef que les Francs appelaient *le Vieux*, *ou le Seigneur de la Montagne* (1). Le chef des Ismaéliens ne régnait que sur une vingtaine de

(1) M. de Sacy a fait des travaux utiles et approfondis sur les Ismaéliens. (Voyez à la fin du volume l'éclaircissement C.) Guillaume de Tyr, son continuateur Jacques de Vitry, et Bernard le Trésorier, ont longuement parlé de cette secte et du Vieux de la Montagne.

1128 châteaux ou bourgades. Il comptait à peine soixante mille sujets; mais il avait fait du despotisme une espèce de culte et son autorité était sans bornes. Ses sujets le regardaient comme le seul dépositaire des lois de Mahomet; tous ceux qui résistaient à ses volontés méritaient la mort. Le Vieux de la Montagne, selon la croyance des Ismaéliens, pouvait distribuer à ses serviteurs les délices du Paradis: celui qui mourait pour obéir à son chef, montait au ciel où l'attendait le prophète de la Mecque; celui qui mourait dans son lit, souffrait de longues douleurs dans un autre monde.

Les Ismaéliens étaient divisés en trois classes: le peuple, les soldats et les gardes. Le peuple vivait de la culture des terres et du commerce; il était docile, laborieux, sobre et patient. Rien n'égalait l'adresse, la force et l'audace des guerriers. On vantait leur habileté dans la défense et le siége des places. La plupart des princes musulmans cherchaient à les avoir à leur solde.

La classe la plus distinguée était celle des gardes ou fédaïs; on ne négligeait rien pour leur éducation. Dès leur enfance, ils fortifiaient leur corps par des exercices violens; ils cultivaient leur esprit par l'étude des arts. On leur apprenait les langues de l'Asie et de l'Europe, pour qu'ils pussent aller dans tous les pays exécuter les ordres de leur maître. On employait toutes sortes de prestiges pour enflammer leur imagination et leur courage; pendant leur sommeil, provoqué par des boissons enivrantes, ils étaient transportés dans des jardins

délicieux, et se réveillaient entourés des séductions 1128
de la volupté. C'est là que le Vieux de la Montagne, en leur montrant les images des joies du Paradis, leur inspirait une aveugle obéissance. Au milieu des illusions qui enivraient leur sens, égaraient leur esprit, le chef des Ismaéliens pouvait leur ordonner de se jeter du haut d'une tour, de se précipiter dans les flammes, de se percer d'un fer mortel (1). Lorsque le Vieux de la Montagne leur avait désigné celui qu'il voulait punir, ils allaient, armés d'un poignard, le chercher dans les palais, au milieu des camps, et ne connaissaient ni les obstacles, ni les dangers.

Souvent les princes chargeaient le chef des Ismaéliens du soin de leur vengeance, et lui demandaient le trépas de leurs rivaux ou de leurs ennemis. Les rois étaient ses tributaires. La crainte qu'il inspirait, les meurtres commis par ses ordres grossissaient ses trésors. Son château s'élevait au milieu de rochers escarpés et dans un lieu presque inaccessible. Semblable à l'aigle du Liban, l'effroi des campagnes où il va chercher sa proie, et qui vit tranquille sur les lieux élevés qu'il a choisis pour sa retraite, le Vieux de la Montagne, entouré de sa milice intrépide et retranché dans la forteresse de Massiat, répandait partout la terreur de son nom, et lui-même bravait en paix les menaces des puissans monarques.

(1) Voyez le Voyage du comte de Champagne dans les états du Vieux de la Montagne. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 372.)

1128 Les Ismaéliens, implacables sectaires, et secrètement attachés à la doctrine des califes égyptiens, avaient une profonde aversion pour les Turcs de Syrie; plusieurs d'entr'eux servaient les émirs et les sultans de cette nation, mais ils faisaient payer cher leurs services et se mêlaient souvent aux révolutions sanglantes qui précipitaient du trône les dynasties musulmanes de l'Orient. Ils avaient moins de haine pour les chrétiens, parce que ceux-ci combattaient les Turcs; quelquefois même ils furent pour les Francs d'utiles auxiliaires. Après la captivité de Baudouin, ils avaient offert de lui livrer Damas en échange de la ville de Tyr; l'armée chrétienne passa le Liban au milieu de l'hiver; mais les pluies ne lui permirent point de s'approcher de la ville, et le complot ayant été découvert, plus de six mille Ismaéliens furent égorgés par les habitans. Quelque temps après, un Ismaélien qui commandait la ville de Panéas, ou Césarée de Philippe, bâtie aux sources du Jourdain, livra cette place aux chrétiens de Jérusalem. A-peu-près à la même époque, le Vieux de la Montagne avait ordonné la mort de Borsaqui, prince de Moussoul, le plus redoutable ennemi des Francs: ce meurtre, commis au milieu d'une mosquée, jeta la Syrie dans le trouble et l'agitation; mais les chrétiens ne surent point en profiter, et, du sein du désordre, il s'éleva une puissance nouvelle et formidable. Zenguy, fils d'Acksancar, l'un des plus habiles capitaines de son temps, s'empara de Moussoul, d'Alep, de plusieurs autres villes de Syrie et forma la dynastie des Ata-

becks, ou *gouverneurs du prince* (1), dont l'empire 1128
devait s'étendre sur une grande partie de l'Orient.

L'histoire orientale, en parlant de l'avènement de Zenguy, déplore la faiblesse où étaient alors tombées les puissances musulmanes, et remarque avec douleur que *les étoiles de l'islamisme avaient pâli devant l'étendard victorieux des Francs.* En effet, les colonies chrétiennes, quoiqu'elles eussent éprouvé des revers, n'avaient pas laissé, au milieu de la confusion générale, de faire de grands progrès et d'élever une puissance redoutable.

Le comté d'Édesse s'étendait sur les deux rives de l'Euphrate et sur le revers du mont Taurus. Son territoire comptait plusieurs villes florissantes; les rivages de la mer, depuis le golfe d'Issus jusqu'à Laodicée; les contrées qui s'étendaient depuis la ville de Tharse en Cilicie jusqu'aux portes d'Alep, et depuis le mont Taurus jusqu'au voisinage d'Émesse et aux ruines de Palmire, formaient la principauté d'Antioche, la plus vaste et la plus riche des provinces chrétiennes. Le comté de Tripoli, défendu d'un côté par le Liban, de l'autre par la mer de Phénicie, et placé au centre de l'em-

(1) Ce titre, qui revient à ce que l'histoire de France appelle les *maires du palais*, est composé de deux mots grecs *ata* et *bek*, qui signifient *père du prince.* Aujourd'hui le sultan de Constantinople appelle son grand visir *lala*, ou père. M. Reinaud a expliqué l'origine et le sens de cette dénomination, en faisant, d'après les auteurs arabes, le portrait de Zengui. (Voy. le deuxième volume de la *Bibliothèque des Croisades*, au 543 de l'hégire, §. 17.)

1128 pire des Francs, comprenait plusieurs villes fortifiées, un grand nombre de bourgs, des campagnes fertiles. Vers le nord, il avait pour limites le château de Margath; vers le midi, le fleuve Adonis; ce fleuve célèbre dans l'antiquité profane et sacrée, formait les limites du royaume de Jérusalem, qui, d'un autre côté, portait ses frontières jusqu'aux portes d'Ascalon et jusqu'au désert de l'Arabie. Cet empire des Francs avait pour ennemis tous les peuples musulmans de l'Égypte, de la Syrie et de la Mésopotamie; il devait aussi avoir pour alliés et pour auxiliaires tous les chrétiens répandus alors en Orient, et cet esprit de fraternité qui unit tous les hommes de la même croyance, ajoutait sans doute à la force d'une confédération formée au nom de Jésus-Christ. On se rappelle quels secours les croisés, à leur arrivée en Asie, avaient reçu de la population chrétienne des provinces qu'ils traversèrent. A l'époque dont nous parlons, on comptait encore un grand nombre de chrétiens dans l'Asie mineure, à Alep, à Damas, dans toutes les villes d'Égypte; et, quoiqu'ils fussent violemment comprimés par les Musulmans, on doit croire qu'ils n'étaient pas toujours spectateurs indifférens de cette grande lutte élevée entre l'Alcoran et l'Évangile. La petite Arménie, défendue par ses montagnes, par sa population guerrière, devint alors un royaume chrétien. Elle fut quelquefois pour les Francs un puissant auxiliaire, et se déclara toujours contre l'ennemi commun, l'islamisme. Une autre puissance chrétienne s'était

formée dans les vastes régions de l'Ibérie ou 1128
de la Géorgie. Guillaume de Tyr célèbre la bravoure et les services du peuple géorgien, qui, vers le milieu du XIIe. siècle, mit un frein à la puissance des nations de la Perse, et ferma le passage des Portes-Caspiennes aux barbares de la Tartarie (1).

Quels que fussent cependant les secours que les colonies des Francs pouvaient attendre des peuples chrétiens de l'Asie, ces secours n'étaient rien sans doute à côté de ceux qu'ils recevaient de l'Occident. L'Europe voyait avec orgueil ces puissances chrétiennes de la Syrie qui lui avaient coûté tant de sang; on s'affligeait de leurs revers; on se réjouissait de leurs progrès; le salut de la chrétienté paraissait attaché à leur conservation. Les plus braves des chrétiens étaient toujours prêts à se dévouer pour l'héritage et la cause de Jésus-Christ (2).

(1) Il est certain que les Géorgiens furent sur le point de changer la face d'une partie de l'Asie. Déjà ils avaient conquis l'Arménie et repoussé les Musulmans de la Perse. Ce furent les Karismiens et les Tartares, conduits par Gengiskan, qui non-seulement remirent ces pays sous le joug de Mahomet, mais pénétrèrent jusqu'au cœur de la Géorgie. (Voyez les *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. I, pag. 378 et suiv., tom. II, pag. 79 et suiv.)

(2) Pour se former une juste idée des colonies chrétiennes d'Orient, on peut consulter la carte placée au commencement du volume, où la démarcation de chaque état est positivement déterminée; nous examinerons, dans un éclair-

1128 La dévotion des pélerinages amenait chaque jour en Orient une foule d'hommes impatiens d'échanger le bourdon et la panetière contre le glaive des combats. La piété inspirait la valeur, et près du tombeau du Christ, tout devenait belliqueux, jusqu'à la charité évangélique. Du sein d'un hôpital consacré au service des pauvres et des pieux voyageurs, on vit sortir des héros armés contre les infidèles. On admirait également l'humanité et la bravoure des chevaliers de Saint-Jean (1). Tandis que les uns veillaient aux soins de l'hospitalité, les autres allaient combattre les ennemis de la foi. A l'exemple de ces pieux chevaliers, quelques gentilshommes se réunirent près du lieu où avait été bâti le temple de Salomon, et firent le serment de protéger et de défendre les pélerins qui se rendaient à Jérusalem. Leur réunion donna naissance à l'ordre des Templiers, qui, dès son origine, fut approuvé par un concile, et dut ses statuts à saint Bernard.

Ces deux ordres étaient dirigés par le même mobile qui avait fait naître les croisades, la réunion de l'esprit militaire et de l'esprit religieux. Retirés du monde, ils n'avaient plus d'autre patrie que Jérusalem, d'autre famille que celle de Jésus-Christ. Les biens, les maux, les dangers, tout était

---

cissement spécial, quelles furent les forces militaires et féodales de ces états chrétiens. (Voyez Eclaircissement D, à la fin du volume.

(1) Nous consacrerons un éclaircissement spécial aux Ordres de chevalerie. (Voy. Eclairciss. E à la fin de ce volume.)

commun entr'eux ; une seule volonté, un seul es- 1128
prit dirigeait toutes leurs actions et toutes leurs pensées; tous étaient réunis dans une même maison qui semblait habitée par un seul homme. Ils vivaient dans une grande austérité, et plus leur discipline était sévère, plus elle avait de liens pour enchaîner leurs cœurs. Les armes formaient leur seule parure; des ornemens précieux ne décoraient point leurs habitations ni leurs églises; mais on y voyait partout des lances, des boucliers, des étendards pris sur les infidèles. A l'approche du combat, dit saint Bernard, ils s'armaient de foi au dedans et de fer au dehors; ils ne craignaient ni le nombre, ni la fureur des barbares; ils étaient fiers de vaincre, heureux de mourir pour Jésus-Christ, et croyaient que toute victoire vient de Dieu.

La religion avait sanctifié les périls et les violences de la guerre. Chaque monastère de la Palestine était comme une forteresse où le bruit des armes se mêlait à la prière. D'humbles cénobites cherchaient la gloire des combats; des chanoines institués par Godefroy pour prier auprès du saint tombeau, à l'exemple des Hospitaliers et des Templiers, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et, sous le nom de chevaliers du Saint-Sépulcre, se distinguaient parmi les soldats de Jésus-Christ.

La gloire de ces ordres militaires se répandit bientôt dans tout le monde chrétien. Leur renommée pénétra jusque dans les îles et chez les peuples lointains de l'Occident. Tous ceux qui avaient des péchés à expier accoururent dans la ville sainte

1128 pour partager les travaux des guerriers chrétiens. Une foule d'hommes qui avaient dévasté leur propre pays, vinrent défendre le royaume de Jérusalem et s'associer aux périls des plus fermes défenseurs de la foi.

L'Europe n'avait point de famille illustre qui ne fournît un chevalier aux ordres militaires de la Palestine. Les princes mêmes s'enrôlaient dans cette sainte milice et quittaient les marques de leur dignité pour prendre la cotte-d'arme rouge des Hospitaliers, ou le manteau blanc des chevaliers du Temple. Chez tous les peuples de l'Occident, on leur donnait des châteaux et des villes qui offraient un asile et des secours aux pélerins, et devenaient des auxiliaires du royaume de Jérusalem; de simples religieux, des soldats de Jésus-Christ, avaient un legs dans tous les testamens, et souvent ils furent les héritiers des princes et des monarques.

Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple méritèrent long-temps les plus grands éloges: heureux et plus dignes des bénédictions de la postérité; si, dans la suite, ils ne s'étaient pas laissé corrompre par leurs succès et par leurs richesses; s'ils n'avaient pas souvent troublé l'état dont leur bravoure était l'appui! Ces deux ordres étaient comme une croisade qui se renouvelait sans cesse, et qui entretenait l'émulation dans les armées chrétiennes.

Les mœurs militaires des Francs qui combattaient alors dans la Palestine, présentent un spectacle digne de fixer l'attention de l'historien et du philosophe, et peuvent servir à expliquer les pro-

grès rapides et la décadence inévitable du royaume 1128
de Jérusalem. Le principe d'honneur qui animait les guerriers et les empêchait de fuir, même dans un combat inégal, était le mobile le plus actif de leur bravoure, et leur tenait lieu de discipline (1). Abandonner son compagnon dans le péril, se retirer devant l'ennemi, était une action infâme aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. Dans les combats, leurs rangs serrés, leur haute stature, leurs chevaux de bataille, couverts comme eux de fer, renversaient, dispersaient les nombreux bataillons des Sarrasins. Malgré la pesanteur de leurs armes, rien n'égalait la rapidité avec laquelle ils se transportaient dans les lieux les plus éloignés. On les voyait combattre, presque dans le même temps, en Égypte, sur l'Euphrate et sur l'Oronte; ils ne s'éloignaient de ces théâtres accoutumés de leurs exploits que pour menacer la principauté de Damas, ou quelques villes de l'Arabie. Au milieu de leurs expéditions, ils ne connaissaient d'autre loi que la victoire, abandonnaient et rejoignaient

(1) Il faut voir dans les chroniqueurs, qui étaient presque tous des moines et des ecclésiastiques, le mépris profond qu'ils affectent pour ceux qui fuyaient dans les combats; ces bons chroniqueurs ne trouvent point d'expressions assez fortes pour flétrir le manque de courage dans un guerrier chrétien. Aux yeux de Guillaume de Tyr, c'est toujours une honte d'avoir été battu, à moins qu'on ne meure sur le champ de bataille. Dans tous ses jugemens sur les soldats du Christ, on retrouve quelque chose du *Qu'il mourût* du vieil Horace.

1128 à leur gré les drapeaux qui les conduisaient à l'ennemi, et ne demandaient à leurs chefs que l'exemple de la bravoure.

Comme leur milice avait sous ses drapeaux des guerriers de plusieurs nations, l'opposition des caractères, la différence des mœurs et du langage, entretenaient parmi eux une généreuse émulation, et quelquefois faisaient naître la jalousie et la discorde. Souvent le hasard, une circonstance imprévue, décidaient une entreprise et le sort d'une campagne. Lorsque les chevaliers chrétiens se croyaient en état de combattre l'ennemi, ils allaient le chercher sans se mettre en peine de cacher leur marche; la confiance dans leur force, dans leurs armes, et surtout dans la protection du ciel, leur faisait négliger les stratagêmes et les ruses de la guerre, et même les précautions les plus nécessaires au salut d'une armée. La prudence dans leurs chefs ne leur paraissait souvent qu'une marque de timidité et de faiblesse, et plusieurs de leurs princes payèrent de leur vie ou de leur liberté la vaine gloire d'affronter les périls sans utilité pour la cause des chrétiens.

Les Francs de la Palestine ne connaissaient guère d'autres dangers, d'autres ennemis que ceux qui se présentaient devant eux sur le champ de bataille. Mais plusieurs entreprises importantes que la fortune seule semblait diriger, devaient assurer le salut et la prospérité des états chrétiens en Asie. La première de ces entreprises était d'abaisser la puissance des califes d'Égypte; la seconde de con-

quérir et de conserver les villes maritimes de la 1128
Syrie, afin de recevoir les flottes et les secours de l'Occident; la troisième, de défendre les frontières et d'opposer de toutes parts une barrière aux Turcs et aux Sarrasins. Chacun de ces grands intérêts, ou plutôt tous ces intérêts réunis occupaient sans cesse les Francs établis en Asie, sans que la plupart d'entr'eux sentissent les dangers et les avantages de leur position, sans qu'ils employassent, pour réussir, d'autre moyen que leur épée. C'est là qu'il faut admirer leurs efforts, et que leur bravoure, qui suffisait à tout, paraît tenir du prodige.

Nous venons de faire connaître l'état des colonies chrétiennes en Syrie; nous allons reprendre la suite des événemens les plus remarquables de cette époque. Parmi les illustres pélerins qui se rendaient alors dans la Palestine et s'associaient aux travaux des chevaliers chrétiens, l'histoire ne doit pas oublier Foulque, comte d'Anjou (1); il était fils de Foulque le Rechin et de Bertrade de Montfort, qui devint la femme de Philippe Ier., et pour laquelle le roi de France avait bravé toutes les fou-

---

(1) Voici le portrait que tracent du comte d'Anjou les chroniques contemporaines : « Foulque, comte d'Anjou, » qui tant estoit renommé et prisié aux armes. » (*Grande chronique de France*, *Collect. des histor.*, t. XII, p. 183.) *Vir honestus strenuus armis*, disent les *gesta consulum Andigaven.* (DACHERY, *specileg.*, tom. III, pag. 262.) Guillaume de Tyr a fait son portrait physique et moral, comme de tous les rois de Jérusalem. (Voy. *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 144.)

1128 dres de l'Église. Foulque d'Anjou ne pouvait se consoler de la mort de sa femme Eremberge, fille d'Élie, comte du Maine. Son chagrin le conduisit dans la Palestine, où il entretint pendant un an cent hommes d'armes qu'il menait lui-même au combat. Il réunissait la piété à la bravoure, et mérita l'estime des chrétiens, par son zèle à défendre la cause de la religion. Baudouin, qui n'avait point d'enfant mâle, lui offrit en mariage sa fille Mélisende, et promit de le faire reconnaître pour son successeur. Foulque accepta cette proposition avec joie, et devint le gendre et l'héritier du roi de Jérusalem (1).

1131 Baudouin devait bientôt *acquitter sa dette envers la mort*, et, selon la pieuse expression des chroniques contemporaines, *entrer dans la voie de toute chair*. Voyant approcher sa dernière heure, il se fit transporter au lieu même où Jésus-Christ était ressuscité, et mourut entre les bras de sa fille et de son gendre, auxquels il recommanda la gloire des chrétiens en Orient. Baudouin avait un esprit droit, une âme élevée, une douceur inaltérable. La religion présidait à ses moindres actions, inspirait toutes ses pensées; mais il avait plus de dévotion peut-être qu'il ne convenait à un prince et à un guerrier. On le voyait sans cesse prosterné contre terre, et, si l'on en croit Guillaume de Tyr, il avait les mains et les genoux endurcis par les pratiques de la piété. Il passa dix-huit ans sur le trône d'É-

(1) Guillaume de Tyr, lib. XIII, §. 24.

desse, douze sur celui de Jérusalem; il fut fait 1131
deux fois prisonnier et resta sept ans dans les fers des infidèles. Il n'eut ni les défauts ni les qualités de son prédécesseur; son règne fut illustré par des conquêtes et des victoires auxquelles il n'eut point de part; mais il n'emporta pas moins au tombeau les regrets des chrétiens, qui aimaient à voir en lui le dernier des compagnons de Godefroy.

Les malheurs qui troublèrent sa vie et les soins qu'il fut obligé de donner à la principauté d'Antioche, ne l'empêchèrent pas de porter son attention sur l'administration intérieure de son royaume. Afin que la ville sainte fût toujours pourvue de subsistances nécessaires, il permit, par une charte, aux Arméniens, aux Syriens, aux Grecs, et même aux Sarrasins, de transporter dans Jérusalem, en franchise de tous droits, le riz, le bled et toute espèce de grains propres à la nourriture des habitans (1). De telles concessions, dit à ce sujet Guillaume de Tyr, lui méritèrent l'amour des peuples. Sous le règne de Baudouin II, les mœurs commencèrent à se corrompre; par les soins de ce prince, un concile s'assembla à Naplouse, pour mettre un frein au libertinage et réprimer les infractions à la morale et à l'ordre public. Mais les décrets de ce concile ne servirent qu'à montrer les désordres des chrétiens et n'arrêtèrent point les progrès de la corruption, qui ne fit que s'accroître sous les règnes suivans.

(1) Guillaume de Tyr, lib. XII, §. 15.

1131 Le concile de Naplouse (1) était le second qui eût été convoqué dans la Terre-Sainte depuis la conquête de Jérusalem. Le premier avait été tenu sous le règne de Baudouin, frère de Godefroy, pour juger la conduite et les droits d'Arnould de Rohes, nommé patriarche de Jérusalem. Ce serait peut-être ici l'occasion de parler du clergé latin qui s'établit dans les villes et les provinces conquises par les croisés. Nous avons raconté les démêlés de Baudouin Ier. avec le patriarche Daimbert. Ces démêlés, dont la violence dut scandaliser les chrétiens, ne se terminèrent que par la mort du patriarche qui, parti d'Antioche avec Bohémond, s'était rendu à Rome pour solliciter l'appui du pape, et qui à son retour avait fini en Sicile une vie plus remplie de périls et d'orages que d'actions édifiantes. Souvent les patriarches de Jérusalem et ceux d'Antioche, dont les noms rappellent quelquefois aux vieux chroniqueurs celui de Marius (2), voulurent usurper l'autorité temporelle

(1) Voyez dans les pièces justificatives, à la fin du volume, où les décrets de ce concile sont rapportés en entier.

(2) Guillaume de Tyr apporte toujours, dans ce qu'il raconte des querelles de Baudouin et du patriarche, les préventions et les préjugés dont nous avons parlé; il va jusqu'à accuser par des paroles ambiguës, le roi de Jérusalem d'avoir empoisonné le patriarche: « En effet, dit-il, le roi étant allé voir le patriarche gravement malade, lui demanda comment il se portait.—Je me porte, répondit le prélat, comme vous voulez, *sic est nobis inpresenti domine rex secut vultis*. Ce soupçon de Guillaume de Tyr

et firent entendre leurs plaintes ou leurs me- 1131
naces contre les chefs des colonies chrétiennes. Comme ces plaintes, qui tiennent beaucoup de place dans l'histoire contemporaine, n'eurent aucune influence marquée sur les grands événemens, nous avons cru devoir les passer sous silence. Les princes chrétiens établis en Orient, qui combattaient pour le triomphe de l'Évangile, se trouvant en quelque sorte revêtus d'un sacerdoce militaire, pouvaient lutter avec avantage contre les prétentions injustes du clergé. Il s'éleva aussi des contestations entre le patriarche d'Antioche et celui de Jérusalem sur l'étendue de leur juridiction ecclésiastique. Ces débats furent déférés à la cour de Rome, qui fit triompher la cause du patriarche de la ville sainte. Les papes appelés à juger les querelles élevées entre le clergé et les princes chrétiens de la Syrie, ne parurent jamais y mettre une grande importance, ce qui excita souvent les murmures des prélats, et quelquefois même la vive censure des chroniqueurs du temps. On doit ajouter ici que le clergé latin en Orient était loin d'avoir la considération et la puissance dont jouissait le clergé en Europe. Il n'obtint qu'une part très médiocre dans les dépouilles des vaincus, et ses propriétés ne pouvaient être comparées à celles des princes et des barons,

---

ne s'accorde guère avec la piété exemplaire qui, au témoignage de l'archevêque, était une des vertus caractéristiques de Baudouin.

1131 encore moins à celles des ordres de Saint-Jean et du Temple. Dans l'éloignement où il était des écoles les plus célèbres de la chrétienté, il n'avait point dans son sein assez d'hommes distingués pour que les principales dignités ecclésiastiques fussent toujours le prix du mérite et du savoir (1). En un mot, le clergé des états chrétiens en Syrie n'eut jamais ni l'ascendant des richesses, ni celui des lumières, et si l'on en croit Guillaume de Tyr et Jacques de Vitry, il n'eut pas toujours celui des vertus évangéliques.

Foulque, comte d'Anjou, fut couronné roi de Jérusalem après la mort de Baudouin. A son avènement au trône, la discorde troublait les états chrétiens et menaçait d'une ruine prochaine la principauté d'Antioche. Le fils de Bohémond, jeune prince rempli de bravoure, était arrivé d'Italie pour recueillir l'héritage de son père; d'abord attaqué par Josselin, comte d'Édesse, qui ne craignit point de s'allier aux Musulmans pour envahir et ravager les terres d'un prince chrétien, obligé ensuite de repousser chaque jour les agressions des Turcomans, il avait péri les armes à la main

(1) Quelquefois de simples moines étaient élevés aux premières dignités ecclésiastiques. On lit, dans une chronique, qu'un pélerin flamand fut élevé en 1130 au siége patriarchal de Jérusalem, et cela parce que son cierge s'était allumé le premier, le jour des miracles du feu sacré. (*Histoire littéraire de France*, tom. v, pag. 341.)

dans la Cilicie (1). Sa mort jeta la principauté 1131
d'Antioche dans les plus grands désordres; il ne laissait qu'une fille, à qui la faiblesse de son âge et de son sexe ne permettait pas de prendre les rênes du gouvernement. Sa veuve, Alyse, fille de Baudouin, tourmentée, dit Guillaume de Tyr, par *l'esprit du démon* (2), et voulant à toute force se faire *la dame du pays*, pour satisfaire son ambition de régner, osa solliciter le secours de Zengui, auquel elle envoya *un palefroi aussi blanc que la neige, ferré d'argent, avec un frein d'argent, et couvert d'une housse blanche, symbole de la candeur de ses promesses.* Baudouin II, par sa fermeté, avait réprimé et puni les complots d'Alyse, en qui l'esprit de domination étouffait tout-à-la-fois la tendresse maternelle et la piété filiale, l'amour de son Dieu et l'amour de sa patrie. Mais à la mort de son père, cette princesse, *étant sur toutes autres femmes, fière et cauteleuse*, s'était hâtée de reprendre ses projets ambitieux. Foulque fut obligé de quitter deux fois son royaume, soit pour rétablir l'ordre troublé par les prétentions d'Alyse, soit pour repousser les invasions des Turcomans, toujours prêts à profiter des discordes élevées parmi les chrétiens. Les esprits étaient

(1) Guillaume de Tyr, qui a raconté la mort de Bohémond, le considère comme un grand prince, *et agréable à Dieu; Deo amabilis.* (Lib. XII, §. 27.)

(2) La princesse Alyse avait aussi entraîné dans son parti le jeune comte d'Édesse. (Lib XIII, §. 28.)

1131 tellement animés, que Pons, comte de Tripoli, attiré dans le parti de la fille de Baudouin, osa livrer un combat au roi de Jérusalem dans les plaines de Rugia; une sanglante défaite punit la félonie du comte, et la paix se rétablit dans Antioche. Au second voyage qu'il fit sur les bords de l'Oronte, Foulque fut plus heureux, car il n'eut point à combattre des chrétiens, et la victoire qu'il remporta sur les Turcs accourus en foule de la Perse et du pays de Moussoul, augmenta tellement sa considération et son crédit, que tous les partis qui divisaient encore la ville d'Antioche, se réunirent à sa voix, et ne voulurent plus être dirigés que par ses conseils. Il profita habilement de cette disposition des esprits, et pour achever son ouvrage, il résolut de donner à la fille de Bohémond un époux qui pût défendre ses droits et mériter la confiance des guerriers chrétiens.

La Syrie n'offrait au roi de Jérusalem aucun prince, aucun chevalier qui fût digne de son choix. Il jeta les yeux sur les princes de l'Occident, et choisit Raymond de Poitiers pour gouverner Antioche, comme Baudouin II l'avait choisi lui-même pour gouverner Jérusalem. Ainsi l'Europe, qui avait fourni des défenseurs aux états chrétiens d'Orient, leur fournissait aussi des princes et des rois. Raymond de Poitiers, pour tromper tous les regards, et déconcerter tous les projets ennemis, fut obligé d'arriver en Orient sous l'humble costume d'un pélerin. La veille de son entrée dans Antioche, Alyse était persuadée que Raymond ve-

nait en Asie pour l'épouser elle-même ; on avait 1132
opposé ainsi la ruse à la ruse, et le patriarche parut se prêter à cette supercherie pour éviter le trouble et le scandale; le mariage de la fille de Bohémond fut célébré avec une grande solennité dans l'église de Saint-Pierre, et l'ambitieuse Alyse alla cacher sa honte et son dépit dans Laodicée, qu'elle avait reçue en apanage.

Foulque d'Anjou, après avoir rétabli la paix dans Antioche, avait trouvé à son retour la discorde dans ses états, et jusque dans sa propre maison. Gauthier, comte de Césarée, gendre de Hugues, comte de Jaffa, accusa son beau-père du crime de félonie envers le roi. Ce dernier s'était attiré la haine de Foulque d'Anjou et des seigneurs du royaume; les uns disent par son orgueil et son esprit de désobéissance, les autres par de coupables liaisons avec la reine Mélisende. Lorsque les barons eurent entendu Gauthier de Césarée, ils proposèrent, d'après la coutume du royaume, un combat en champ clos entre l'accusé et l'accusateur, et comme le comte de Jaffa ne se rendit point au lieu désigné, il fut déclaré coupable.

Hugues descendait du fameux seigneur de Puyset qui leva l'étendard de la révolte contre le roi de France, et qui, vaincu à la fin par Louis-le-Gros (1),

(1) Le château de Puyset, près d'Orléans, fut assiégé trois fois par toutes les forces de Louis-le-Gros; ce château fut à la fin pris et démoli. Velly et tous les historiens français font mourir le seigneur de Puyset dans le royaume de Naples, parce qu'ils ont négligé de lire Guillaume de Tyr.

1132 dépouillé de ses possessions, banni de sa patrie, s'était réfugié dans la Palestine, où ses exploits lui avaient fait obtenir le comté de Jaffa qu'il transmit à son fils. Hugues avait le caractère bouillant et impétueux de son père, et, comme lui, ne savait ni pardonner une injure, ni supporter un acte d'autorité. En apprenant qu'il était condamné sans être entendu, il ne peut retenir sa colère, et court dans Ascalon implorer le secours des infidèles contre les chrétiens. Les Musulmans, charmés de la division qui s'élevait parmi leurs ennemis, se mirent aussitôt en campagne et ravagèrent tout le pays jusqu'à la ville d'Arsur. Hugues, après avoir contracté une alliance criminelle avec les Sarrasins, vint s'enfermer dans Jaffa, où il fut bientôt assiégé par le roi de Jérusalem.

La soif de la vengeance animait les deux partis; Foulque d'Anjou avait juré de punir la félonie de son vassal; Hugues était déterminé à s'ensevelir sous les murs de Jaffa. Avant qu'on commençât l'attaque, le patriarche de Jérusalem interposa sa médiation et rappela aux guerriers chrétiens les préceptes de la charité évangélique. Hugues rejeta d'abord la paix avec indignation; mais ayant été abandonné par les siens, il prêta enfin l'oreille aux discours pacifiques du patriarche, et consentit à déposer les armes. Le roi de Jérusalem renvoya son armée, et le comte de Jaffa s'engagea à quitter le royaume, où il ne devait rentrer qu'après trois ans d'exil. Il attendait à Jérusalem le moment favorable pour son départ, lorsqu'une circonstance im-

prévue fut sur le point de renouveler les querelles 1132
assoupies. Un soldat breton, que l'histoire ne nomme point, attaqua le comte, *jouant aux dés devant la boutique d'un marchand*, et le frappa de plusieurs coups d'épée qui le renversèrent sans vie sur la place (1).

A la vue de cette scène tragique on accourt en foule, on se presse, on s'interroge; toute la ville est en rumeur; on déplore le sort du comte de Jaffa; on ne songe plus à sa rébellion; de toutes parts se font entendre des plaintes contre le roi, qu'on accuse d'avoir dirigé lui-même le poignard homicide. Cependant le roi fait arrêter le meurtrier, qui est jugé selon la rigueur des lois. Le jugement portait que les membres du coupable seraient rompus. Foulque confirma la sentence, en ajoutant seulement que l'assassin n'aurait point la langue coupée, afin qu'il pût nommer ses complices. Ce malheureux expira en déclarant qu'aucun ordre ne lui avait été donné, mais qu'il croyait avoir servi sa religion et son roi. Chacun resta ainsi le maître de faire des conjectures, selon la passion qui l'animait et le parti qu'il avait embrassé. Le comte de Jaffa ne tarda pas à guérir de ses blessures; au bout de quelques mois, il quitta la Palestine et se rendit en Sicile, où il mourut avant le terme fixé pour son exil.

La reine Mélisende conserva un profond ressen-

(1) Guillaume de Tyr nous a fourni la plus grande partie de ces détails. Voyez son livre XIV.

1132 timent de tout ce qui s'était passé, et montra par-là qu'elle n'était point étrangère à l'origine de ces discordes fatales. « Depuis le jour où le comte partit » du royaume, dit Guillaume de Tyr, tous ceux » qui, contre lui, avaient été délateurs envers le » roi, et l'avaient incité à le mettre en sa male » grâce, tellement encoururent l'indignation de » la reine, qu'ils n'étaient pas en trop grande sû- » reté de leurs propres personnes, et même le roi » n'avait pas l'air trop assuré entre les favoris et les » parens de la reine. » Toutefois le courroux de Mélisende s'apaisa dans la suite et ne survécut point au comte de Jaffa. Foulque lui-même, soit que le temps eût affaibli son ressentiment, soit qu'il lui parût sage d'effacer les dernières traces d'une affaire malheureuse, se repentit d'avoir compromis l'honneur de la reine, et ne négligea rien pour lui faire oublier l'excès de sa jalousie et les rigueurs de son autorité.

1137 Cependant les différentes révolutions qui avaient troublé la principauté d'Antioche, firent renaître les prétentions des empereurs de Constantinople; Jean Comnène, fils et successeur d'Alexis, rassembla une armée, et s'avança dans l'Asie mineure et la Cilicie, combattant tour-à-tour les Turcs, les Arméniens et les Francs. Les Grecs victorieux vinrent enfin camper sous les murs d'Antioche (1), et leur présence répandit l'effroi dans

(1) Voyez l'extrait de l'historien grec Cinnam, dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II.

toutes les villes chrétiennes de Syrie. La situation 1138
des Francs devenait d'autant plus critique en cette circonstance, que Raymond, comte de Tripoli, dont le père avait été surpris dans une embuscade et tué par les Musulmans de Damas, se trouvait alors en butte à toutes les forces du prince de Moussoul et d'Alep; le roi de Jérusalem, que le prince d'Antioche implorait contre l'invasion des Grecs, avait quitté sa capitale pour voler à la défense de la Phénicie, et lui-même, assiégé dans le château de Montferrand ou de Barin, était sur le point de tomber entre les mains de Zengui, et mettait son dernier espoir dans le prompt secours des autres princes chrétiens. Les Francs, environnés de périls, ne durent alors leur salut qu'à la modération du puissant monarque dont ils redoutaient les desseins(1); Jean Comnène, touché de leurs malheurs, suspendit la guerre qu'il avait déclarée, et se contentant de l'hommage du prince d'Antioche, réunit ses troupes à celles des Latins, pour défendre les colonies chrétiennes et combattre les puissances musulmanes de la Syrie. On résolut d'assiéger d'abord la ville de Schaizar ou Césarée, bâtie sur l'Oronte; on devait marcher ensuite contre Alep; cette guerre sainte, dont le premier signal fit rentrer tous

(1) Guillaume de Tyr, qui partageait les préventions des Latins, rend lui-même hommage à la modération de l'empereur grec : *Johanes patre multò humanior et meritis exigentibus populo nostro patre longè acceptior.* (Lib. XIV, §. 5.)

1138 les infidèles sur leur territoire, ne pouvait manquer de réussir, si elle avait été suivie avec persévérance. Mais la discorde ne tarda point à éclater dans le camp des nouveaux alliés. Le comte d'Édesse et le prince d'Antioche, qui avaient suivi l'armée au siége de Schaizar, au lieu de seconder les efforts des Grecs, passaient leur temps au milieu des plaisirs et des fêtes (1); les Grecs restés seuls occupés des travaux du siége, suspendirent tout-à-coup leurs attaques, et l'empereur, soit qu'il voulût punir l'inaction de ses auxiliaires, soit qu'il désespérât de la victoire, conclut une trève avec un ennemi qui avait tremblé à son approche. Après avoir passé quelques jours à Antioche, il fut forcé de quitter la ville au milieu d'une sédition excitée contre lui, et retourna dans ses états, abandonnant à leurs propres forces des alliés qu'aveuglaient sans cesse d'injustes préventions, et qui montraient d'ailleurs si peu de zèle pour une guerre dont ils devaient profiter (2). Plus tard, lorsqu'il revint en Syrie avec une nouvelle armée, quoique sa modération fût un gage de sa bonne foi, et que les Francs eux-mêmes l'eussent appelé, son arrivée devant Antioche réveilla les anciennes défiances, et fit tout-à-coup oublier la puissance toujours plus menaçante des Turcs. Il crut dissiper toutes les inquiétudes des Latins, en

(1) Nous renvoyons, pour les détails, aux Arabes, t. II, de la *Biblioth. des Croisades*.

(2) Voyez des détails intéressans sur cette guerre à la *Biblioth. des Croisades*, tom. II, dans les extraits des historiens grecs.

annonçant le projet d'aller en pèlerinage au tombeau du Sauveur; mais ce projet même ne fit qu'augmenter les alarmes, et Foulque se hâta de lui envoyer des ambassadeurs pour l'avertir qu'il devait déposer l'appareil de la puissance impériale avant d'entrer dans la ville des pèlerins. L'empereur, sans s'irriter de cette espèce de refus, repassa le mont Taurus, et lorsqu'il mourut, blessé par une flèche empoisonnée, les Francs se crurent délivrés d'un redoutable ennemi (1). On put alors faire aux Francs le reproche qu'eux-mêmes firent souvent aux Grecs, de ne point connaître leurs véritables alliés, et d'éloigner, par des préventions injurieuses, ceux dont ils invoquaient le secours. Dans les circonstances dont nous parlons, la réunion des Grecs et des Latins aurait pu délivrer l'Asie mineure et la Syrie de la présence et de la domination des Turcs; c'est ici surtout qu'il faut déplorer cet esprit de discorde et de jalousie qui favorisa tant de fois les progrès des Musulmans, et causa plus tard la ruine de l'empire grec et celle de toutes les colonies chrétiennes d'Orient. 1138

Le prince de Moussoul et d'Alep, que Guillaume de Tyr compare souvent dans son récit au ver de terre qui s'agite sans cesse, avait alors formé le projet de s'emparer de Damas. Le prince musulman qui gouvernait cette cité, n'hésita point à implorer le secours des chrétiens. Ceux-ci avaient 1139

(1) Voyez, sur la mort de Jean Comnène, Cinnam, analysé dans les extraits des historiens grecs, *Biblioth. des Croisades*, tom. II.

1139 un grand intérêt à ne pas laisser s'accroître dans leur voisinage une puissance redoutable. L'armée chrétienne fut bientôt sous les armes, et lorsqu'elle eut traversé le Liban, Zengui, qui s'était approché de la capitale de la Syrie, renonça à son dessein. Comme le prince de Damas avait promis, par les conditions du traité fait avec le roi de Jérusalem, de l'aider à reconquérir Panéas, enlevée aux chrétiens quelques années auparavant, et livrée récemment à Zengui, les nouveaux alliés allèrent mettre le siége devant cette ville; les assauts se multiplièrent pendant plusieurs semaines; du haut de leurs tours roulantes, construites avec du bois apporté de Damas, les assiégeans envoyaient chaque jour la destruction et la mort dans la place, et ces tours formidables s'élevaient à une telle hauteur, que les assiégés, remplis de surprise et d'effroi, croyaient avoir affaire, selon l'expression de Guillaume de Tyr, non à des hommes, mais à des habitans du ciel. On voyait dans le camp flotter ensemble l'étendard de Jésus-Christ et celui de Mahomet; jamais les chrétiens et les Musulmans n'avaient montré plus d'accord et d'harmonie. D'un côté, le légat du pape et le patriarche de Jérusalem exhortaient les soldats du Christ à braver tous les périls de la guerre; de l'autre, les imans et les cadis n'épargnaient point les exhortations pour redoubler l'ardeur des soldats de Mahomet. Panéas ne put résister à cette réunion de deux ennemis redoutables; l'émir qui la commandait, proposa et fit accepter une capitulation; les Musulmans

retournèrent à Damas, satisfaits d'avoir arraché à 1139
Zengui une de ses conquêtes, et les chrétiens de Jérusalem prirent possession d'une ville qui devait assurer leurs frontières du côté du Liban.

Cette conquête fut l'événement le plus important qui signala les dernières années du règne de Foulque d'Anjou. Le roi de Jérusalem, traversant la plaine de Ptolémaïs (1), tomba de cheval et mourut de sa chute, ne laissant pour lui succéder que deux enfans en bas âge. Guillaume de Tyr, qui loue les vertus de Foulque, remarque, avec une naïveté digne de ces temps reculés, que ce prince avait les cheveux roux, et qu'on ne pouvait néanmoins lui reprocher aucun des défauts attribués aux hommes de cette couleur. Foulque avait plus de soixante ans lorqu'il monta sur le trône de Jérusalem; dans les dernières années de sa vie, sa mémoire était si fort affaiblie, qu'il ne reconnaissait pas ses propres serviteurs; il n'avait plus assez de forces et d'activité pour être le chef d'un royaume

1145 (marginal date beside "Cette conquête fut l'événement le plus important")

(1) Voici comment s'exprime à ce sujet la chronique de Tours. *Eodem anno, in festo B. Martini æstivali, dùm rex Ierosolymitanus venatum iret, et leporem sequeretur, equo cespitante ruens, mortuus est per miraculum rupto collo. Ipse enim quamdiù comitatum Andegavensem tenuit, ecclesiam B. Martini Turonensis in quantùm potuit infestavit.* (Ampliss. collec. de Martenne et Durand, tom. v, col. 1015.) Guillaume de Tyr raconte de la même manière, et cependant avec des détails un peu différens, la mort du roi de Jérusalem : il s'arrête surtout à peindre le désespoir de la reine Mélisende. (Lib. xv, §. 27.)

1145 environné d'ennemis. Aussi s'occupa-t-il plus de bâtir des forteresses que de rassembler des armées, et de défendre ses frontières que de faire de nouvelles conquêtes. Sous son règne, l'esprit militaire des chrétiens parut s'affaiblir et fut remplacé par l'esprit de discorde, qui amena des calamités plus grandes que celles de la guerre. Au moment où Foulque d'Anjou avait été couronné roi de Jérusalem, les états chrétiens étaient au plus haut degré de leur prospérité; vers la fin de son règne, ils penchaient déjà vers leur décadence.

Baudouin III, âgé de douze ans, succéda à son père Foulque d'Anjou. La reine Mélisende fut régente du royaume; ainsi, les rênes du gouvernement tombaient des mains faibles et impuissantes d'un vieillard dans celles d'une femme et d'un enfant. Bientôt des partis s'élevèrent autour du trône; le clergé, les chevaliers, les barons, le peuple lui-même, prirent une part dangereuse aux affaires de l'État. L'autorité du prince, qui jusque-là n'avait été que celle d'un général d'armée, perdit, sous la régence de la reine Mélisende, la considération et l'éclat qu'elle tenait de la victoire. Le gouvernement prenait insensiblement les formes turbulentes de la république; et dans les relations politiques que les chrétiens eurent à cette époque avec les Sarrasins, ceux-ci croyaient voir plusieurs chefs à la tête du royaume de Jérusalem.

Baudouin n'attendit point la majorité pour se faire couronner roi; il avait à peine quatorze ans, lorsqu'en présence des barons et du clergé, il re-

çut (1) l'épée avec laquelle il devait défendre la religion et la justice; l'anneau, symbole de la foi; le sceptre et la couronne, marques de la dignité et de la puissance; et la pomme, image de la terre et du royaume qu'il était appelé à gouverner. Le jeune Baudouin déployait déjà une bravoure au-dessus de son âge (2); dès les premiers jours de son règne, il fit au-delà du Jourdain une expédition glorieuse, dans laquelle il s'empara du Val de Moïse; mais il n'avait point assez d'expérience pour connaître les ennemis qu'il fallait attaquer, les alliés qu'il fallait défendre. Revenu de son expédition du Jourdain, il entreprit une guerre injuste et malheureuse, présage d'un funeste avenir pour le royaume de Jérusalem. 1145

Un Arménien, qui gouvernait la ville de Bosra (3) au nom du prince de Damas, vint à Jérusalem proposer de livrer aux chrétiens la place qu'il

---

(1) Les assises de Jérusalem parlent ainsi du couronnement du roi : *ly met l'anneau au doigt, qui sinefie foi, et asprès l'y ceint l'espée, qui sinefie justice à deffendre foy et sainte esglise, et asprès la couronne, qui sinefie la dignité, et asprès le sceptre, qui sinefie chastier et deffendre; et après la pome, qui sinefie la terre dou royaume.*

(2) Voyez le portrait de ce prince d'après Guillaume de Tyr, dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 146.

(3) Bosra ou Bostra est la capitale de la partie de l'Arabie située au midi de Damas, et appelée l'Hauranitide ou le pays de Hauran. C'est une contrée presque déserte, qui n'est abreuvée que par les eaux pluviales, et dont il est souvent question dans la Bible.

1145 commandait; les barons et les grands du royaume furent convoqués pour entendre les propositions du commandant arménien. Les plus sages rappelèrent l'alliance faite avec les Sarrasins de Damas; les promesses d'un guerrier inconnu leur paraissaient sans garantie et ne leur inspiraient aucune confiance. Le royaume de Jérusalem ne manquait point d'ennemis à combattre, ni de conquêtes à faire; on devait attaquer les puissances les plus formidables et protéger les autres comme d'utiles auxiliaires. Cet avis, qui était le plus raisonnable, fut celui qui réunit le moins de suffrages. On racontait des choses merveilleuses du pays qu'on allait conquérir sans peine et sans danger; Bosra était la capitale de la haute Arabie; toutes les richesses de cette belle contrée semblaient déjà appartenir aux chrétiens; ceux qui s'opposaient à une conquête si brillante et si facile, étaient accusés de trahison. On délibérait dans le tumulte; les cris d'une multitude abusée achevèrent d'étouffer la voix de la prudence et de la raison; le conseil des grands et des barons décida qu'on entreprendrait l'expédition sur laquelle se fondaient tant d'espérances (1).

Bientôt l'armée chrétienne se mit en marche et traversa les montagnes du Liban. Arrivée dans le

(1) Voyez ce que rapporte Guillaume de Tyr sur les vaines représentations du gouverneur de Damas, et sur l'ardente obstination des chrétiens. Nous avons suivi Guillaume de Tyr dans notre récit. (Lib. XVI, §. 8.)

territoire de Damas, elle eut à combattre les Sarrasins, réunis pour s'opposer à son passage. Lorsque les chrétiens, après avoir soutenu plusieurs combats, furent entrés dans le pays appelé Traconite, ils ne trouvèrent que des campagnes brûlées par les ardeurs du soleil. Les chemins étaient difficiles; les sauterelles, tombées dans les puits et dans les citernes, avaient empoisonné les eaux. Les habitans, enfermés dans des cavernes souterraines, tendaient partout des embûches à l'armée chrétienne; des archers musulmans, placés sur toutes les collines, ne laissaient point de repos aux guerriers de Jérusalem. Les maux de l'armée (c'est Guillaume de Tyr qui parle) s'accroissaient chaque jour, *et était tiré sur les chrétiens une telle quantité, et quasi continuelle, de toutes sortes de flèches, qu'elles semblaient descendre sur eux ainsi que grêle et grosse pluie sur des maisons couvertes d'ardoises et de thuiles, estant hommes et bêtes cousues d'iscelles.* 1145

Cependant l'espoir de s'emparer d'une riche cité soutenait le courage et l'ardeur des soldats chrétiens; mais lorsqu'ils furent arrivés à la vue de Bosra, on vint leur annoncer que la femme du commandant arménien venait de faire prendre les armes à la garnison, et se disposait à défendre la ville que son époux avait promis de livrer au roi de Jérusalem. Cette nouvelle inattendue répandit tout-à-coup la consternation et le découragement dans l'armée chrétienne. Les chevaliers et les barons, frappés des malheurs qui menaçaient les sol-

1145 dats de Jésus-Christ, pressèrent le roi de Jérusalem d'abandonner son armée, de sauver sa personne et la sainte croix. Le jeune Baudouin rejeta le conseil de ses fidèles barons, et voulut partager tous leurs périls (1).

Dès qu'on eut donné l'ordre de la retraite, les Musulmans jetèrent de grands cris et se mirent à la poursuite des chrétiens; les soldats de Jérusalem pressaient leurs rangs et marchaient en silence, l'épée nue à la main, emportant leurs morts et leurs blessés. Les Sarrasins, qui ne pouvaient ébranler leurs ennemis, et qui, dans leur poursuite, ne trouvaient aucune trace du carnage, croyaient avoir à combattre des hommes de fer. La région que traversaient les chrétiens était couverte de bruyères, de chardons et de plantes desséchées par la chaleur de l'été. Les Sarrasins y mirent le feu; le vent portait la flamme et la fumée vers l'armée chrétienne; les Francs s'avançaient dans une plaine embrasée; sur leurs têtes flottaient des nuages de fumée et de poussière. Guillaume de Tyr, dans son histoire, les compare à des forgerons, tant leurs habits et leurs visages étaient noircis par l'incendie qui dévorait la plaine. Les chevaliers et les soldats, le peuple qui suivait l'armée, se rassem-

(1) L'expédition de Bosra eut lieu entre la prise d'Édesse par Zengui, et la reprise par Nourreddin. Pour la clarté de notre narration, nous n'avons pas cru devoir séparer ces deux événemens, qui n'en font qu'un en quelque sorte.

blèrent en foule autour de l'évêque de Nazareth 1145
qui portait le bois de la vraie croix, et le conjurèrent en pleurant de faire cesser, par ses prières, des maux qu'ils ne pouvaient plus supporter.

L'évêque de Nazareth, touché de leur désespoir, éleva la croix en implorant la miséricorde du ciel; et, dans le même temps, le vent changea de direction. La flamme et la fumée qui désolaient les chrétiens, se portèrent tout-à-coup sur les Musulmans. Les Francs poursuivirent leur marche, persuadés que Dieu avait fait un miracle pour les sauver. Un cavalier qu'on n'avait jamais vu, monté sur un cheval blanc et portant un étendard rouge, précédait l'armée chrétienne et la conduisait loin des dangers. Le peuple et les soldats le prirent pour un ange du ciel; sa présence miraculeuse ranima leur force et leur courage. Enfin l'armée de Baudouin, après avoir éprouvé toutes sortes de misères, revint à Jérusalem, où les habitans se réjouirent de son retour en chantant ces paroles de l'Évangile : *Livrons-nous à la joie, car ce peuple qui était mort est ressuscité; il était perdu et le voilà retrouvé.*

Mais tandis que les habitans de Jérusalem se réjouissaient du retour de leurs guerriers, les États chrétiens de la Mésopotamie et du nord de la Syrie éprouvaient sans cesse de nouveaux échecs. Zengui, que le calife de Bagdad et les vrais Musulmans regardaient comme le bouclier et l'appui de l'islamisme, étendait son empire depuis Moussoul jusqu'aux frontières de Damas, et poursui-

1145 vait sans relâche le cours de ses victoires et de ses conquêtes. Les chrétiens firent peu d'efforts pour arrêter les progrès d'une puissance si redoutable. Zengui les entretenait dans une sécurité trompeuse, et ne voulait les réveiller de leur sommeil qu'en portant des coups mortels à leur empire. Il savait, par l'expérience, que rien n'était plus funeste aux chrétiens qu'un trop long repos; les Francs, qui devaient tout à leurs armes, s'affaiblissaient presque toujours dans la paix; et lorsqu'ils n'avaient point à combattre les Sarrasins, ils se faisaient la guerre entr'eux (1).

Le royaume de Jérusalem avait deux barrières formidables, la principauté d'Antioche et le comté d'Édesse. Raymond de Poitiers défendait l'Oronte de l'invasion des Sarrasins; le vieux Josselin de Courtenay avait été long-temps, sur les bords de l'Euphrate, la terreur des infidèles, mais il venait de mourir; jusqu'à son dernier soupir il avait combattu les ennemis des chrétiens, et dans son lit de mort il fit encore respecter ses armes et son territoire.

1131 Josselin assiégeait un château près d'Alep, lorsqu'une tour s'écroula près de lui et le couvrit de

(1) Voyez, sur le caractère et les qualités de Zengui, les détails intéressans dans lesquels est entré l'auteur de l'histoire des Atabecks; ces détails sont d'autant plus curieux, que l'auteur était né sujet de Zengui, et que tout ce qu'il dit de ce prince, il le tenait de son père, qui occupait un poste important à la cour de Mossoul. (Voy. le tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §§. 16 et 17.)

ses ruines ; il fut transporté mourant à Édesse ; 1131
comme il languissait dans son lit, où il n'attendait que la mort, on vint lui annoncer que le sultan d'Iconium avait mis le siége devant une de ses places-fortes. Aussitôt il fait appeler son fils, et lui ordonne d'aller attaquer l'ennemi. Le jeune Josselin hésite, et représente à son père qu'il n'a point assez de troupes pour combattre les Turcs. Le vieux guerrier, qui n'avait jamais connu d'obstacles, voulut, avant de mourir, donner un exemple à son fils, et se fit porter à la tête de ses soldats dans une litière. Comme il approchait de la ville assiégée, on vint lui apprendre que les Turcs s'étaient retirés ; alors il fait arrêter sa litière, et les yeux levés au ciel comme pour le remercier de la fuite des Sarrasins, il expire au milieu de ses fidèles guerriers.

Ses dépouilles mortelles furent transportées à Édesse ; tous les habitans accoururent au devant de cette pompe funèbre, qui présentait le plus attendrissant spectacle. D'un côté, on voyait des soldats en deuil portant le cercueil de leur chef ; de l'autre, tout un peuple pleurait son appui, son défenseur, et célébrait la dernière victoire d'un héros chrétien.

Le vieux Josselin était mort en déplorant le sort du comté d'Édesse, qui allait être gouverné par un prince faible et pusillanime ; dès son enfance, le fils du vieux Courtenay s'était adonné à l'ivrognerie et à la débauche ; dans un siècle et dans un pays où ces vices étaient communs, les excès du jeune

1131 Josselin avaient souvent scandalisé les guerriers chrétiens. Dès qu'il fut le maître, il quitta la ville d'Édesse pour se retirer à Turbessel (1), séjour délicieux sur les bords de l'Euphrate (2). Là, tout entier livré à ses penchans, et négligeant la solde des troupes, les fortifications des places, il oublia les soins du gouvernement et les menaces des Sarrasins.

1144 Pendant ce temps-là, Zengui ne négligeait aucun moyen d'accroître ses états, et veillait sans cesse pour profiter de la discorde des chrétiens, de leur inaction, ou de leur imprudence. Les historiens arabes prodiguent les plus grands éloges au génie et au caractère du prince de Mossoul; ils vantent sa bravoure et son habileté à la guerre; sa libéralité, qui le faisait chérir de ses serviteurs et de ses soldats; son activité infatigable, qui le rendait présent en tous lieux, et surtout le soin qu'il mettait à connaître les plus secrètes pensées de ses ennemis, en dérobant à tous les regards ses propres desseins. Malgré les louanges données à sa modération et à sa justice, l'histoire impartiale nous le

(1) C'est la ville que les auteurs arabes appellent Tell-Bascher : elle est située un peu au midi de Samosathre, à l'occident d'Édesse.

(2) *Comes civitatis illius contrà prædecessores suos morem, illius dimissâ urbis habitatione, circà Euphratem, in loco quo dicitur Turbessel, jugem et assiduam constituerat conversationem, tum propter loci ubertatem, tum propter otium.* (Guillaume de Tyr, lib. XVI, §. 4.)

représente employant plus d'une fois la violence 1144
et la perfidie pour élever ou soutenir sa puissance, et s'environnant toujours d'un appareil si terrible, qu'on vit des hommes mourir de frayeur à son aspect. Ce héros barbare eut sans doute quelques qualités brillantes; mais, à l'exemple de tous ceux qui arrivaient à l'empire au milieu de la confusion et du désordre où se trouvait l'Orient, on doit penser que ses vices et ses excès le secondèrent beaucoup mieux que ses vertus. La grande habileté de Zengui, ou plutôt toute sa force dans la guerre contre les chrétiens, ce fut de faire croire aux Musulmans, et peut-être de croire lui-même, que le ciel l'avait envoyé pour défendre la religion de Mahomet: « Quand Dieu voulut, dit l'historien des Atabecks, renverser les démons de la croix, comme il avait foudroyé les anges rebelles, il jeta ses regards sur l'élite des fidèles champions de l'islamisme, et n'en trouva pas de plus propre à remplir ses desseins que le martyr Emadeddin Zengui. »

Depuis long-temps Zengui, maître d'une grande partie de la Syrie et de la Mésopotamie, cherchait l'occasion d'ajouter la ville d'Édesse à son empire. Cette conquête, qui flattait son ambition et son orgueil, devait accréditer, aux yeux des vrais croyans, la mission divine dont il se disait chargé. Pour entretenir Josselin dans sa funeste sécurité, le prince de Moussoul feignit de faire la guerre aux Sarrasins, et lorsqu'on le croyait occupé de l'attaque de quelques châteaux musulmans de la Mé-

1144 sopotamie, il se présenta tout-à-coup avec une armée formidable devant les murs d'Édesse.

La ville avait des remparts très élevés, de nombreuses tours, une forte citadelle (1); mais toutes ces choses, selon l'expression naïve de l'archevêque de Tyr, sont bonnes pour un peuple qui veut combattre; elles deviennent inutiles, *s'il n'y a gens par le dedans qui les défendent.* Les habitans d'Édesse étaient presque tous des Chaldéens et des Arméniens, peu exercés au métier des armes et tout occupés de leur commerce et de leurs marchandises. La plupart des Francs avaient suivi le jeune Josselin à Turbessel, et ceux qui restaient à Édesse manquaient de chefs qui pussent les conduire au combat et diriger leur bravoure. Zengui, en arrivant sous les murs de la ville, dressa son camp près de la *Porte des Heures*, et l'étendit jusqu'à *l'Église des Confesseurs.* Aussitôt de nombreuses machines furent dirigées contre les murailles. Les habitans, le clergé, les moines même se présentèrent sur les remparts; les femmes et les enfans leur apportaient de l'eau, des vivres, des armes. L'espoir d'être bientôt secourus soutenait leur zèle et leur tenait lieu de courage. Ils attendaient, dit un auteur arménien, des secours de la nation *qu'on appelle vaillante*, et chaque jour croyaient voir du haut de leurs tours les étendards

(1) Guillaume de Tyr, lib. XVI. C'est le seul historien latin qui ait écrit l'histoire des colonies chrétiennes à cette époque, et qui ait suivi les événemens du siége d'Édesse.

des Francs victorieux. Vaines espérances! Quand 1144
la renommée eut répandu dans la Syrie la nouvelle du siége d'Édesse, la désolation régna parmi les chrétiens, mais personne ne prit les armes.

Jérusalem se trouvait séparée d'Édesse par une trop grande distance, et l'ordre de faire partir des troupes, donné par Mélisende, qui gouvernait le royaume avec son fils Baudouin, resta sans exécution. Les guerriers d'Antioche auraient pu arriver à temps, mais Raymond, qui avait voué une haine mortelle à Josselin, ne vit, dans les progrès effrayans des barbares, que l'humiliation d'un rival et la ruine d'un ennemi. Josselin, sorti de son sommeil, envoya partout des députés, appela tous ses guerriers, et montra le dessein de marcher au secours d'Édesse; mais au lieu de répondre à ses exhortations, on se plaignait de son imprévoyance, et lui, qui n'avait rien fait pour le salut de ses sujets, on l'accusait de se préparer pour leurs funérailles.

Cependant Zengui poursuivait sans relâche le siége d'une ville qui semblait abandonnée par les chrétiens. Chaque jour l'armée musulmane recevait des renforts, et les Curdes, les Arabes, les Turcomans, accouraient de toutes parts, attirés par l'espoir du butin. La ville était environnée de tous côtés. Sept énormes tours de bois s'élevaient plus haut que les remparts de la place. Des machines formidables ne cessaient de battre les murailles ou de lancer dans la ville des pierres, des javelots et des matières enflammées. Des mineurs,

1144 venus d'Alep, creusant des routes souterraines, avaient pénétré jusqu'aux fondemens des murs, et plusieurs tours de la ville, comme suspendues sur un abîme, n'attendaient plus qu'un signal pour couvrir la terre de leurs débris et laisser un passage aux soldats musulmans. Alors les travaux du siége furent tout-à-coup interrompus, et Zengui fit sommer la ville de se rendre. Les Francs, et après eux les Syriens et les Arméniens, répondent qu'ils périront tous plutôt que de livrer une ville chrétienne aux infidèles. Ils s'exhortent les uns les autres à mériter la couronne du martyre : « Ne craignons point, disaient-ils entr'eux, ces pierres » lancées pour abattre nos tours et nos maisons; » celui qui a fait le firmament et créé des légions » d'anges, nous défend contre ses ennemis et nous » prépare des demeures dans le ciel (1). »

Il y avait dans ces discours plus de résignation que de vertu guerrière. Aussi lorsque le vingt-huitième jour du siége, plusieurs tours, au signal de Zengui, s'écroulèrent avec fracas, un cri d'effroi se fit entendre d'un bout de la ville à l'autre. Quelques-uns des guerriers les plus intrépides accoururent pour défendre la brèche; mais, au même instant, presque tous les postes des remparts furent abandonnés, et l'ennemi put entrer de tous les côtés dans la place. Dès-lors Édesse n'eut plus de défenseurs; cette cité malheureuse ne vit plus dans son

(1) Ces discours sont tirés du poëme élégiaque du patriarche Nerses, dont le manuscrit est à la Bibliothèque du Roi.

sein qu'un peuple consterné et des barbares armés 1144
du glaive exterminateur. Des prêtres en cheveux blancs portaient dans les rues les châsses des saints martyrs, en invoquant la miséricorde du ciel. Mais lorsqu'ils aperçurent les premiers signes du *jour de la colère*, ils s'arrêtèrent tout-à-coup, ils restèrent muets d'épouvante, et bientôt le glaive les *condamna au silence éternel*. Ainsi commença le massacre du peuple chrétien. L'un des auteurs orientaux dont nous empruntons le récit(1), ajoute que le glaive des infidèles s'enivra du sang des vieillards et des enfans, des pauvres et des riches, des vierges, des évêques et des ermites. La foule éperdue courait se réfugier dans les églises où elle était immolée au pied des autels. D'autres fuyaient vers la citadelle; mais ils trouvaient aux portes l'ennemi couvert du sang de leurs frères, et tombaient eux-mêmes sous ses coups parmi des monceaux de morts. Dans ces scènes de désolation où le père n'attendait pas son fils, où l'ami ne cherchait plus son ami, où tous les liens de la nature étaient brisés, on vit encore quelques traces des vertus humaines. L'histoire contemporaine nous représente des mères appelant leurs enfans autour d'elles, *comme la poule appelle ses petits*. Ces familles éplorées se réunissaient ainsi pour périr ensemble par l'épée du vainqueur ou pour être ensemble traînées en servitude.

(1) Nous avons tiré une partie de ce récit de la chronique syriaque d'Aboulfarage. (Voyez la *Biblioth. des Croisades*, tom. II.)

1144 Le carnage, qui avait commencé au lever du soleil, dura jusqu'à la troisième heure du jour. De vénérables prélats, échappés au fer des Turcs, furent chargés de liens. On vit un évêque arménien, dépouillé de ses vêtemens, traîné dans les rues et battu de verges (1). Un savant religieux qui avait composé l'histoire d'Édesse et dont nous avons souvent invoqué le témoignage, ne survécut point à la ruine de sa patrie, et périt avec la foule de ses concitoyens. Hugues, archevêque latin, ayant voulu prendre la fuite, fut égorgé par les infidèles avec tout son clergé. Ses trésors qu'il emportait avec lui et qui auraient pu être employés utilement pour la défense de la ville, devinrent la proie des infidèles. De pieux historiens imputent à l'avarice de ce prélat la perte d'Édesse, et paraissent croire qu'il fut puni dans une autre vie pour avoir préféré son or au salut des chrétiens (2).

Lorsque les Musulmans furent maîtres de la ville et que la citadelle leur eut ouvert ses portes, les imans montèrent dans les clochers des églises pour proclamer ces paroles : « O Mahomet! prophète du ciel, nous venons de remporter une » victoire en ton nom. Nous avons détruit ce peu- » ple qui adorait la pierre, et des torrens de sang » ont coulé pour faire triompher ta loi. » A cette

(1) C'est Mathieu d'Édesse. Voyez l'extrait que nous avons donné de son histoire. (*Biblioth.*, tom. II, *in fine.*)

(2) Guillaume de Tyr, liv. XVI, §. 5.

proclamation, toute l'armée musulmane répondit 1144
par des chants de victoire et des transports d'une joie barbare. Le pillage, l'incendie et les plus horribles excès signalèrent le triomphe du Coran. Les cadavres des vaincus furent mutilés, leurs têtes envoyées à Bagdad et jusqu'au Korasan. Tout ce qui restait de chrétiens vivans dans la ville d'Édesse fut vendu comme un vil troupeau sur les places publiques; les disciples du Christ, chargés de chaînes, après avoir perdu leurs biens, leur patrie, leur liberté, eurent encore la douleur de voir les vainqueurs insulter à la religion, qui seule leur restait pour les consoler dans leurs maux. Les vases sacrés servirent aux orgies de la victoire, et le sanctuaire devint le théâtre des plus horribles débauches. Plusieurs des fidèles qu'avaient épargnés les fureurs de la guerre ne purent supporter la vue de tant de profanations, et moururent de désespoir (1).

Ainsi tomba au pouvoir des Musulmans une ville

(1) Suivant l'historien arabe Ibn-Alatir, la ville d'Édesse n'aurait pas éprouvé toutes ces calamités, lorsqu'elle fut prise pour la première fois; Zengui aurait commandé à ses soldats de remettre dans leurs maisons, les hommes, les femmes et les enfans; ce ne fut que lorsque cette cité tomba, pour la seconde fois, au pouvoir des Musulmans, que le vainqueur se livra à tous les excès de la victoire. Ibn-Alatir naquit quatorze ans après la prise d'Édesse; il fut occupé dans les affaires publiques, et mit un soin particulier à s'instruire de l'histoire de son pays; on trouve son ouvrage analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II.

1144 que sa citadelle, ses remparts, sa position sur deux montagnes, rendaient une des places les plus fortes de l'Asie. Les traditions de la religion et de l'histoire faisaient remonter son origine à la plus haute antiquité. Le patriarche Nersés déplore, dans une élégie pathétique, la chute de cette ville célèbre, et la fait parler elle-même de son ancienne splendeur. « J'étais, dit-elle, comme une reine au milieu de sa cour; soixante bourgs élevés autour » de moi formaient mon cortége; mes nombreux » enfans coulaient leurs jours dans la joie; on ad» mirait la fertilité de mes campagnes, la fraîcheur » et la limpidité de mes eaux, la beauté de mes » palais. Mes autels, chargés de richesses, jetaient » au loin leur éclat et semblaient être la demeure » des anges. Je surpassais en magnificence les plus » belles cités de l'Asie, et j'étais comme un édifice » céleste bâti sur la terre (1). »

1146 La conquête d'Édesse remplit de joie les Musulmans de la Syrie. Les historiens arabes rapportent que la nouvelle s'en répandit aussitôt dans tout l'Orient et jusque sur les côtes de l'Afrique et de l'Italie, et que plusieurs événemens miraculeux annoncèrent la victoire de Zengui. Le farouche vainqueur, après avoir laissé une garnison dans Édesse, voulut poursuivre le cours de

(1) Le poëme de Nerses, dont M. Cerbied nous a traduit quelques fragmens, est en sept chants; il fut composé pour réveiller le zèle des défenseurs de la religion chrétienne contre les Turcs. C'est une composition froide et diffuse,

ses triomphes; mais son heure était venue, et la 1146
force de son bras et de ses armées ne put éloigner de lui *la palme douloureuse du martyre :* tandis que l'Asie célébrait sa gloire et sa puissance, dit l'historien des Atabecks, *la mort l'étendit dans la poussière, et la poussière devint sa demeure.* Occupé du siége d'un château musulman, non loin de l'Euphrate, il fut assassiné par ses esclaves, et son âme, selon l'opinion des Musulmans, alla recevoir dans le ciel la récompense promise au conquérant d'Édesse.

La nouvelle de cette mort consola les chrétiens de leurs défaites; ils montrèrent une joie immodérée, comme s'ils avaient vu tomber à-la-fois toutes les puissances musulmanes. Cette joie devait être courte; de nouveaux ennemis, de nouveaux malheurs étaient prêts à fondre sur eux.

L'histoire rapporte qu'après la prise d'Édesse et le massacre de sa population, Zengui, frappé de la beauté et de la magnificence de la ville, conçut le projet de la repeupler et de lui rendre une partie de ses habitans (1). Un grand nombre de familles syriennes et arméniennes, d'abord chargées de chaînes, avaient reçu leur liberté et la permission de rentrer dans leurs biens et dans leurs maisons. Lorsqu'on apprit la mort de Zengui, toutes ces familles chrétiennes firent éclater leur aversion pour leurs maîtres nouveaux, et le comte Jos-

(1) Voyez les extraits des historiens arabes, et surtout de Kemaleddin. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II.)

1146 selin crut alors l'occasion favorable pour reconquérir sa capitale. Ayant rassemblé plusieurs guerriers intrépides, il se présenta au milieu de la nuit sous les murs d'Édesse, et, favorisé par les habitans, il fut introduit dans la ville à l'aide de cordes et d'échelles. Ceux qui avaient ainsi escaladé les murs ouvrirent ensuite les portes à leurs compagnons; s'élançant sur les Turcs surpris et effrayés, ils passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent dans les rues, et qui n'eurent point le temps de se réfugier dans les tours et la citadelle. Josselin, rentré ainsi dans Édesse, envoya des messagers à tous les princes chrétiens de la Syrie, les conjurant de venir à son secours, et de l'aider à conserver une cité chrétienne. Cette nouvelle, disent les anciens chroniqueurs, répandit partout la joie, mais la joie est voisine du deuil; aucun des princes chrétiens ne vint secourir Josselin, et tandis qu'il mettait dans leur arrivée l'unique et dernière espérance de son salut, Nourreddin, second fils de Zengui, et devenu maître d'Alep, parut tout-à-coup devant les portes d'Édesse avec un appareil formidable. Il avait juré, en partant de sa capitale, d'exterminer les chrétiens, et toutes les armées musulmanes étaient accourues pour accomplir ses menaces et servir sa vengeance. Josselin et ses compagnons, entrés par surprise dans Édesse, n'avaient eu ni les moyens ni le temps de s'y fortifier, et la citadelle se trouvait encore au pouvoir de leurs ennemis, quand la ville fut investie par les troupes de Nourreddin. Les guer-

riers chrétiens, placés entre la garnison de la forteresse et l'armée musulmane, virent alors le péril où ils s'étaient engagés. Ils avaient l'ennemi devant eux et derrière eux, et n'espéraient plus aucun secours du dehors. Comme il arrive dans les circonstances désespérées, mille résolutions sont prises et rejetées tour-à-tour. Pendant qu'ils délibèrent, l'ennemi les presse et les menace. Bientôt il n'y a plus de salut pour eux dans une ville où ils venaient d'entrer en vainqueurs; après avoir affronté la mort pour s'en emparer, ils sont décidés à braver tous les périls pour en sortir. Les soldats de Josselin, tous les chrétiens qui étaient accourus dans la ville, le petit nombre d'habitans qui avaient survécu au massacre de leurs frères, ne songent plus qu'à échapper par la fuite à la barbarie des Musulmans. Ils font en silence les préparatifs de leur départ; les portes s'ouvrent au milieu de la nuit, chacun emporte ce qu'il a de plus précieux; une foule éplorée se presse dans les rues. Déja un grand nombre de ces malheureux fugitifs ont franchi les portes de la ville; les guerriers commandés par Josselin sont à la tête de la multitude, et s'avancent les premiers dans la plaine où campaient les Sarrasins. La garnison de la citadelle, avertie par le tumulte, fait une sortie et se réunit aux soldats de Nourreddin, qui accourent vers la ville et s'emparent des portes par lesquelles s'écoulait la foule des chrétiens; là il se livre plusieurs combats dont les ténèbres redoublent le désordre et l'horreur. Les chrétiens parviennent à s'ouvrir un passage et

1146

1146 se répandent dans les campagnes voisines; ceux qui portent des armes se réunissent en bataillons et cherchent à traverser le camp des ennemis; les autres, séparés de la troupe des guerriers, marchent au hasard, s'égarent dans la plaine, et trouvent partout la mort sous leurs pas. En racontant les événemens de cette nuit horrible, Guillaume de Tyr ne peut retenir ses larmes. « O nuit désas» treuse! s'écrie l'historien Aboulfarage; aurore » de l'enfer, jour sans pitié, jour de malheur qui » se leva sur les enfans d'une ville autrefois digne » d'envie (1)! » Dans Édesse, hors d'Édesse, on n'entendait que des cris de mort! Les guerriers réunis en bataillons, après avoir traversé l'armée des infidèles, furent poursuivis jusqu'aux rives de l'Euphrate; les chemins étaient couverts de leurs armes et de leurs bagages. Mille d'entr'eux seulement purent arriver à Samosate, qui les reçut dans ses murs, et déplora leurs malheurs sans pouvoir les venger.

L'histoire rapporte que plus de trente mille chrétiens avaient été tués par les soldats de Noureddin et de Zengui. Seize mille furent faits prisonniers, et traînèrent leur vie dans la misère et la servitude. Noureddin, dans sa vengeance, n'épargna pas même les remparts et les édifices d'une ville rebelle; il fit abattre les tours, la citadelle et les églises d'Édesse. Il en bannit tous les chrétiens, et ne permit qu'à un petit nombre de pau-

(1) Voyez Guillaume de Tyr, lib. XVI, §§. 15 et suiv.

vres et de mendians d'habiter au milieu des ruines 1146
de leur patrie.

On sait que Zengui avait été regardé comme un saint, comme un guerrier chéri de Mahomet, pour avoir conquis la ville d'Édesse; la sanglante expédition de Noureddin le rendit cher aux Musulmans, contribua beaucoup à étendre sa renommée et sa puissance, et déjà les imans et les poëtes promettaient à ses armes la conquête plus glorieuse de Jérusalem.

Les habitans de la ville sainte et des autres villes chrétiennes versèrent des larmes de désespoir, en apprenant la chute et la destruction d'Édesse; des présages sinistres ajoutaient à la terreur que leur inspiraient les nouvelles arrivées des bords de l'Euphrate. La foudre tomba sur les églises du Saint-Sépulcre et du mont Sion; une comète à la chevelure étincelante se montra dans le ciel; plusieurs autres signes, dit Guillaume de Tyr, apparurent, *contre la coutume et la saison des temps significatifs des choses futures*. Pour comble de malheur, Rodolphe, chancelier de Jérusalem, fut porté par la violence sur le siége de Tyr, et le scandale régna dans le sanctuaire. Tous les fidèles d'Orient furent persuadés que le ciel s'était déclaré contre eux, et que d'horribles calamités allaient tomber sur le peuple chrétien.

FIN DU LIVRE V.

HISTOIRE
DES CROISADES.

LIVRE VI.

1145 Les colonies chrétiennes, menacées par les Musulmans, appelèrent les princes de l'Europe à leur secours. L'évêque de Gabale, en Syrie, accompagné d'un grand nombre de prêtres et de chevaliers, se rendit à Viterbe, où se trouvait le souverain pontife. Les récits de l'ambassade chrétienne firent couler les larmes du chef des fidèles (1); les malheurs d'Édesse, les malheurs qui menaçaient Jérusalem, répandirent partout la consternation et la douleur. Des cris d'alarmes retentirent dans tout l'Occident : quarante-cinq ans s'étaient écoulés depuis la délivrance du Saint-Sépulcre ; l'esprit des peuples n'était point changé ; de toutes part on courut aux armes.

Ce fut à la voix de saint Bernard que les peuples et les rois de la chrétienté vinrent se ranger sous les drapeaux de la croix. Né d'une famille noble de Bourgogne, huit ans avant la conquête

(1) Odon de Deuil, *Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 129.

de Jérusalem, saint Bernard, dès sa plus tendre 1145
jeunesse, s'était enseveli dans le monastère de Citeaux avec trente de ses parens et de ses compagnons qu'il avait persuadés par ses discours et par son exemple (1). Il fut envoyé, deux ans après, à Clairvaux, retraite alors sans nom, qu'il vivifia par sa présence, et qu'il rendit célèbre entre tous les monastères de la chrétienté. Plusieurs docteurs consultèrent les lumières de l'abbé de Clairvaux; plusieurs conciles obéirent à ses décisions. Par les seules armes de son éloquence, il terrassa l'antipape Léon, et fit asseoir Innocent II sur la chaire de Saint-Pierre. Le pape Eugène III et l'abbé Suger étaient ses disciples. Les prélats, les princes, les monarques se faisaient une gloire de suivre ses conseils, et croyaient que Dieu parlait par sa bouche.

Lorsque les ambassadeurs d'Orient arrivèrent en Europe, Louis VII venait de monter sur le trône de France; ce jeune monarque avait vu commencer son règne sous les plus heureux auspices. La plupart des grands vassaux, révoltés contre l'autorité royale, avaient déposé les armes et renoncé à leurs prétentions. Par un mariage avec la fille de Guillaume IX, Louis-le-Jeune venait de réunir le duché d'Aquitaine à son royaume. La France agrandie n'avait rien à craindre des états voisins;

(1) M. Vilken a donné tout un livre à la vie de saint Bernard. (*Geschichte der Kreuzzügge*, t. III, p. 1.) Nous avons craint qu'un si long épisode ne nuisît à la rapidité du récit.

1145 et tandis que les guerres civiles désolaient à-la-fois l'Angleterre et l'Allemagne, elle florissait en paix sous l'administration de Suger (1).

La paix ne fut un moment troublée que par les injustes prétentions du pape et par les intrigues de Thibault, comte de Champagne, qui profitait de l'ascendant qu'il avait sur le clergé pour armer les foudres de l'Église contre son souverain (2). Louis résista avec fermeté aux entreprises du Saint-Siége, et voulut punir un vassal dangereux et rebelle. Poussé par une vengeance aveugle, il mit tout à feu et à sang dans les états de Thibault; il assiégea Vitry, monta lui-même à l'assaut, et fit passer au

(1) *Vita Sugerii*, Collection des Historiens de France, par Dom. Bouquet, tom. XII.

(2) Saint Bernard eut d'abord à se reprocher d'avoir excité le comte de Champagne et le pape lui-même contre le roi : il l'avoue dans une lettre qu'il écrit à Innocent II.

Les querelles de Louis VII avec le Saint-Siége avaient leur principe dans l'élection de l'évêque de Bourges, élection qui n'avait pas été approuvée par le pape : on accusa le comte de Champagne d'avoir appelé l'interdit sur le royaume que le pape lança à cette occasion; et c'est pourquoi Louis VII envahit la Champagne. Quelque temps après, un nouvel incident s'éleva à cause du mariage incestueux du comte de Vermandois avec Alix d'Aquitaine, sœur de la reine Eléonore. Louis favorisa cette union; nouvelle querelle entre lui et le Saint-Siége, et c'est alors qu'il envahit, pour la seconde fois, le comté de Champagne, qu'il assiégea et prit Vitry. Le comte de Champagne, l'ennemi naturel de Louis, avait été l'instigateur de la colère de Rome. (*Vita Ludovici VII*, lib. I.)

fil de l'épée tous ceux qu'on rencontra dans la ville (1). 1145

Un grand nombre d'habitans de tout âge et de tout sexe s'étaient réfugiés dans une église, croyant trouver au pied des autels un sûr asile contre la colère d'un prince chrétien. Le roi y fit mettre le feu, et treize cents personnes furent la proie des flammes. Une action si barbare répandit l'effroi parmi les peuples que la Providence avait soumis au sceptre de Louis. Lorsqu'il revint de cette expédition, sa capitale le reçut dans un morne silence; ses ministres laissèrent voir sur leur visage l'abattement de la douleur; et saint Bernard, comme un autre Ambroise, osa faire entendre les plaintes de la religion et de l'humanité.

Dans une lettre éloquente, l'abbé de Clairvaux représenta au monarque la patrie désolée; il lui montra l'Église méprisée et foulée aux pieds. « Je » combattrai pour elle, disait-il, jusqu'à la mort; » au lieu de bouclier et d'épée, j'emploierai les » armes qui me conviennent, je veux dire mes » pleurs et mes prières devant Dieu. » A la voix du saint abbé, Louis reconnut enfin sa faute, et la vue des jugemens du ciel fit sur son esprit une profonde impression. On parlait alors dans toute la chrétienté de la prise et de la destruction d'Édesse

(1) Le siége de Vitry est rapporté par tous les historiens contemporains, mais avec tous les ménagemens dus à la majesté royale. Saint Bernard éleva la voix avec indignation contre le prince. (*Epist. S. Bernardi apud Chifflet.*)

1145 par les Sarrasins; on déplorait le massacre du peuple chrétien, l'incendie des églises, la profanation des lieux saints; et ces récits lamentables rappelaient, chaque jour, au jeune monarque, les violences qu'il venait de commettre dans les murs de Vitry. Louis, livré aux plus tristes pensées, croyait voir sans cesse la main de Dieu prête à le frapper. Il renonça à tous les plaisirs, et ses larmes ne pouvaient être comparées qu'à celles du psalmiste lorsqu'il s'écrie : *Mes pleurs m'ont servi de pain le jour et la nuit.* Le jeune roi, pour se livrer tout entier à sa douleur, abandonna même le soin de cette autorité dont il s'était montré si jaloux. L'abbé de Clairvaux, qui avait éveillé ses remords, fut obligé de calmer son désespoir et de ranimer son courage, en lui parlant des miséricordes de Dieu. Le roi de France revint alors à lui-même; et comme, dans l'opinion du temps, les grands crimes ne pouvaient s'absoudre que par le pélerinage de la Terre-Sainte, l'envie d'expier les violences que lui reprochait l'Église, et dont il s'accusait lui-même avec tant d'amertume, lui fit prendre la résolution d'aller combattre les infidèles en Orient (1).

(1) Quelques historiens prétendent que l'incendie de Vitry ne fut pas la seule cause du pélerinage de Louis; qu'il y fut encore déterminé par le désir d'accomplir le vœu qu'avait fait son père. Otton de Freisingen dit son frère. *Ludovicus dum occultè Jerusalem eundi desiderium habebat, eo quod frater suus Philippus eodem voto astrictus morte preventus fuerat.* (Otto Freising. lib. 1, c. 34.)

A l'époque des fêtes de Noël, il convoqua à Bourges une assemblée dans laquelle il annonça son projet aux barons et aux prélats de son royaume. Godefroy, évêque de Langres, applaudit à son zèle, et, dans un discours pathétique, déplora la captivité d'Édesse, les dangers et les désastres des chrétiens d'Orient. Son éloquence émut tous les auditeurs; mais l'oracle de l'assemblée, celui qui tenait tous les cœurs dans sa main, n'avait point encore parlé. Soit qu'il ne fût point alors pénétré de l'utilité de la croisade, soit qu'il voulût lui donner plus de solennité, saint Bernard conseilla au roi de France de consulter le Saint-Siége avant de rien entreprendre. Cet avis fut généralement approuvé. Louis envoya des ambassadeurs à Rome, et résolut de convoquer une nouvelle assemblée lorsqu'on aurait reçu la réponse du souverain pontife. 1146

Eugène III, qui venait de succéder à Innocent II, avait déjà, dans plusieurs de ses lettres, sollicité le secours des fidèles contre les Sarrasins. Jamais le Saint-Siége n'avait eu plus de motifs pour faire prêcher une croisade. Un esprit de sédition et d'hérésie commençait à s'introduire parmi les peuples, et même parmi le clergé d'Occident, et menaçait à-la-fois la puissance des papes et les doctrines de l'Église. Eugène se trouvait en butte aux troubles suscités par Arnaud de Bresse. On ne parlait dans la capitale du monde chrétien que de rebâtir le Capitole et de substituer à l'autorité pontificale celle des consuls et des tribuns de l'an-

1146 cienne Rome (1). Dans cet état de choses, un grand événement comme celui de la croisade devait détourner les esprits des nouveautés dangereuses et les rallier autour du sanctuaire. Le souverain pontife pouvait voir, dans une guerre sainte, le double avantage de défendre Jérusalem contre les entreprises des infidèles, l'Église et lui-même contre les attaques des hérétiques et des novateurs. Eugène félicita le roi de France sur sa pieuse résolution; il exhorta de nouveau, par ses lettres, tous les chrétiens à prendre la croix et les armes, et leur promit les mêmes priviléges, les mêmes récompenses qu'Urbain II avait accordées aux guerriers de la première croisade. Retenu en Italie, où il s'occupait d'apaiser les troubles de Rome (2), il regrettait de ne pouvoir, comme Urbain, venir au-delà des Alpes et ranimer le zèle des fidèles par sa présence et ses discours (3).

Cependant Suger, qui voyait avec douleur la résolution que le roi de France avait prise de quitter

(1) Gibbon a présenté un tableau savant et animé des révolutions qui agitèrent Rome chrétienne à cette époque.

(2) Odon de Deuil excuse, par ce motif, le pape de n'avoir point encore prêché la croisade. *Optabat ipse tam sancto operi manum primam præsens imponere, sed tyrannide romanorum non potuit.* (Voyez cet historien analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 229.)

(3) Guillaume de Tyr, l. xvi, §. 18, parle des personnes religieuses, puissantes en œuvres et en paroles, que le pape envoya pour prêcher la croisade : « Entre lesquelles, ajoute-t-il, fut le premier et principal délégué à cette

son royaume (1), écrivit secrètement au pape, et, lui communiquant ses craintes, conjura le souverain pontife de reculer l'époque de ce grand sacrifice. Dans sa réponse, Eugène ne dissimule point que le projet de Louis lui avait d'abord donné quelque surprise, même quelques inquiétudes, mais que le zèle ardent que faisait éclater le monarque permettait enfin de croire que son dessein venait de Dieu. Le pontife conseillait d'ailleurs à Suger d'examiner par lui-même si l'ardeur que montrait le roi n'était point un feu trop facile à s'éteindre, si les barons qui devaient l'accompagner cédaient à l'inspiration d'une véritable piété. Il cherchait en même temps à calmer les alarmes du fidèle ministre de Louis, en lui annonçant que l'Église allait renouveler ses prières et déployer toute sa puissance pour assurer le salut du prince et la paix du royaume (2). 1146

---

charge, le sieur Bernard, abbé de Clairvaux, homme de sainte conversation, et en tout et partout, d'immortelle récordation.

(1) *Verùm nemo æstimet ipsius voluntate vel consilio regem iter peregrinationis aggressum : in quo licet illi longè aliter quam sperabat successaris, prolam en desiderio ac Dei zelo illud arripuit. Porrò providus hic et præsciens futurorum nec illud, principi suggessit, nec auditum approbavit, quin potiùs cum inter ipsa statim initia obviare frustrà conatus, regium cohibere non posset impetum, tempori cededum adjudicavit. Suggerii voluntai vel consiliis rex iter perigrinationis apperuit.* (Vita Sugg. tom. XII, pag. 108; *Hist. de France* de Dom. Bouquet.)

(2) *Epistol. Eugenii pap. ap. Baronius ad Ann.* 1146.

1146 La réponse du pape à Suger n'était arrivée en France qu'après la bulle qui proclamait la croisade(1). Cette bulle donnait à l'abbé de Clairvaux la mission d'exhorter les fidèles à prendre la croix. Dès qu'on connut la décision du pontife, une nouvelle assemblée fut convoquée à Vézelay (2), petite ville de Bourgogne. La réputation de saint Bernard, les lettres adressées par le pape à toute la chrétienté firent accourir à cette assemblée un grand nombre de seigneurs, de chevaliers, de prélats et d'hommes de toutes les conditions. Le dimanche des Rameaux, après avoir invoqué le Saint-Esprit, tous ceux qui étaient arrivés pour entendre l'abbé de Clairvaux se réunirent sur le penchant d'une colline, aux portes de la ville. Une vaste tribune fut élevée, où le roi, dans l'appareil de la royauté, et saint Bernard, dans le costume modeste d'un cénobite, furent salués par les acclamations d'un peuple immense (3). L'orateur de la croisade lut d'abord les lettres du souverain pontife, et parla ensuite à ses auditeurs de la prise d'Édesse par les Sarrasins et de la désolation des saints lieux. Il leur montra l'univers plongé dans la terreur, en apprenant que Dieu avait commencé à perdre sa terre chérie. Il leur représenta la ville

(1) Voy. cette bulle dans les pièces justific. de ce volume.

(2) *Gesta Ludovici reg. franc. Anony.* (*Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 212.)

(3) *Ascendit sanctus Bernardus*, dit Odon de Deuil, *vastam machinam cum rege cruce ornato.* (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 229.)

de Sion implorant leur secours, Jésus-Christ 1146
prêt à s'immoler une seconde fois pour eux, et la Jérusalem céleste ouvrant toutes ses portes pour recevoir les glorieux martyrs de la foi. « Vous le
» savez, ajouta-t-il, nous vivons dans un temps de
» châtiment et de ruine; l'ennemi des hommes a
» répandu de toutes parts le souffle de la corrup-
» tion; on ne voit partout que brigandages impu-
» nis. Les lois de la patrie et les lois de la religion
» n'ont plus assez d'empire pour arrêter le scan-
» dale des mœurs et le triomphe des méchans. Le
» démon de l'hérésie s'est assis dans la chaire de
» la vérité. Dieu a donné sa malédiction à son
» sanctuaire. O vous tous qui m'écoutez! hâtez-
» vous donc d'apaiser la colère du Ciel, et n'im-
» plorez plus sa bonté par de vains gémissemens;
» ne vous couvrez plus du cilice, mais de vos bou-
» cliers invincibles. Le bruit des armes, les dan-
» gers, les travaux, les fatigues de la guerre, voilà
» la pénitence que Dieu vous impose. Allez expier
» vos fautes par des victoires sur les infidèles, et
» que la délivrance des lieux saints soit le noble
» prix de votre repentir. »

Ces paroles de l'orateur excitèrent un vif enthousiasme dans l'assemblée des fidèles, et comme Urbain, au concile de Clermont, saint Bernard fut interrompu par des cris répétés : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Alors il éleva la voix, comme s'il eût été l'interprète du ciel, promit, au nom de Dieu, le succès de la sainte expédition, et poursuivit ainsi son discours :

1146 « Si on venait vous annoncer que l'ennemi est
» entré dans vos cités, qu'il a ravi vos épouses et
» vos filles, profané vos temples, qui de vous ne
» volerait aux armes? Eh bien, tous ces malheurs
» et des malheurs plus grands encore sont arrivés :
» la famille de Jésus-Christ, qui est la vôtre, a été
» dispersée par le glaive des païens; des barbares
» ont renversé la demeure de Dieu, et se sont par-
» tagé son héritage. Qu'attendez-vous donc pour
» réparer tant de maux, pour venger tant d'ou-
» trages? Laisserez-vous les infidèles contempler
» en paix les ravages qu'ils ont faits chez des peu-
» ples chrétiens? Songez que leur triomphe sera
» un sujet de douleur inconsolable pour tous les
» siècles, et d'éternel opprobre pour la généra-
» tion qui l'a souffert. Oui, le Dieu vivant m'a
» chargé de vous annoncer qu'il punira ceux qui
» ne l'auront pas défendu contre ses ennemis. Vo-
» lez donc aux armes! qu'une sainte colère vous
» anime au combat! et que le monde chrétien re-
» tentisse de ces paroles du prophète : *Malheur*
» *à celui qui n'ensanglante pas son épée!*

» Si le Seigneur vous appelle à sa propre dé-
» fense, vous ne croirez pas sans doute que sa
» main est devenue moins puissante; il ne tien-
» drait qu'à lui d'envoyer douze légions d'anges,
» ou de dire seulement une parole, et ses ennemis
» tomberaient en poussière; mais Dieu a regardé
» les fils des hommes, et veut leur ouvrir le che-
» min de sa miséricorde; sa bonté a fait lever pour
» vous le jour du salut. C'est vous qu'il a choisis

» pour être les instrumens de ses vengeances; 1146
» c'est à vous seuls qu'il veut devoir la ruine de » ses ennemis, le triomphe de sa justice. Oui, le » Dieu tout-puissant vous appelle à expier vos » péchés en défendant sa gloire et son nom. Guer- » riers chrétiens, voilà des combats dignes de » vous, des combats où la victoire vous attirera » les bénédictions de la terre et du ciel, où la » mort même sera pour vous comme une autre » victoire. Illustres chevaliers, généreux défen- » seurs de la croix, rappelez-vous l'exemple de » vos pères qui ont conquis Jérusalem, et dont le » nom est écrit au livre de vie; abandonnez » comme eux des biens périssables pour cueillir » des palmes éternelles, et conquérir un royaume » qui ne finit point (1). »

Tous les barons et les chevaliers applaudirent à l'éloquence de l'abbé de Clairvaux, et furent persuadés qu'il avait exprimé la volonté de Dieu. Louis VII, vivement ému des paroles qu'il venait

(1) Il n'existe plus le moindre fragment des discours de saint Bernard; mais Baronius (*ad Ann.* 1146) a rapporté les deux lettres que le saint prélat adressa aux habitans du Rhin et à l'évêque de Brixen. C'est d'après ces deux lettres, seuls monumens de la prédication qui nous restent, que nous avons rédigé ce discours : ces lettres ont été insérées dans la *Collection des OEuvres de saint Bernard*. M. Wilken a réuni toutes les lettres de saint Bernard sur la croisade, afin d'en faire connaître l'esprit. Nous avons craint, en l'imitant, d'interrompre l'intérêt général qui s'attache à la marche des événemens.

1146 d'entendre, se jeta, en présence de tout le peuple, aux pieds de saint Bernard, et lui demanda la croix. Revêtu de ce signe révéré, il parla lui-même à l'assemblée des fidèles pour les exhorter à suivre son exemple. Dans son discours, il leur montra l'impie Philistin versant l'opprobre sur la maison de David, et leur rappela la sainte détermination que Dieu lui-même lui avait inspirée. Il invoqua, au nom des chrétiens d'Orient, l'appui de la nation généreuse dont il était le chef, de cette nation qui ne pouvait supporter la honte ni pour elle, ni pour ses alliés, et portait sans cesse la terreur parmi les ennemis de son culte et de sa gloire. A ce discours tout l'auditoire fut attendri et fondit en larmes (1). La piété touchante du monarque acheva de persuader tous ceux que l'éloquence de saint Bernard n'avait point entraînés. La colline sur laquelle était rassemblé un peuple innombrable, retentit long-temps de ces mots : *Dieu le veut, Dieu le veut! la croix, la croix!* Eléonore de Guienne, qui accompagnait Louis, reçut comme son époux

(1) La chronique de Morigny rapporte le discours que Louis VII prononça dans cette assemblée; on le trouvera dans la *Biblioth. des Croisades* (tom. 1, p. 210). La chaire de saint Bernard est restée à Vézelai jusqu'à la révolution de 1789. Consultez, sur l'assemblée de Vézelai, Odon de Deuil, en le comparant à l'auteur anonyme *des Gestes* de Louis VII. (*Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 212 et 219.) Ces deux historiens, dont l'un est obscur, mais concis, et l'autre prolixe, mais clair, offrent un tableau complet des événemens de la croisade.

le signe des croisés des mains de l'abbé de Clair- 1146
vaux. Alfonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse; Henri, fils de Thibaut, comte de Champagne; Thierri, comte de Flandre; Guillaume de Nevers; Renaud, comte de Tonnerre; Yves, comte de Soissons; Guillaume, comte de Ponthieu; Guillaume, comte de Varennes; Archambaud de Bourbon; Enguerrand de Coucy; Hugues de Lusignan; le comte de Dreux, frère du roi; son oncle le comte de Maurienne, une foule de barons et de chevaliers suivirent l'exemple de Louis et d'Eléonore. Plusieurs prélats, parmi lesquels l'histoire remarque Simon, évêque de Noyon; Godefroy, évêque de Langres; Alain, évêque d'Arras; Arnould, évêque de Lisieux, se jetèrent aux pieds de saint Bernard, en faisant le serment de combattre les infidèles (1). Les croix que l'abbé de Clairvaux avait apportées ne purent suffire au grand nombre de ceux qui se présentaient. Il déchira ses vêtemens pour en faire de nouvelles, et plusieurs de ceux qui l'environnaient mirent à leur tour leurs habits en lambeaux, afin de satisfaire à l'impatience de tous les fidèles qu'il avait embrasés du feu de la guerre sainte (2). Pour conserver la mémoire de cette journée, Pons, abbé de Véze-

(1) Odon de Deuil, pag. 2 et 8; Anonyme des Gestes de Louis VII. (*Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 212.)

(2) *Coactus est vestes suas in cruces scindere et seminare; in hoc laboravit quandiù fuit in villâ.* (Odon de Deuil, pag. 12.)

1146 lay, fonda sur la colline où les chevaliers et les barons s'étaient assemblés, une église qu'il dédia à la sainte croix. La tribune du haut de laquelle saint Bernard avait prêché la croisade, y resta long-temps exposée à la vénération des fidèles (1).

Après l'assemblée de Vézelay, l'abbé de Clairvaux continua à prêcher la croisade dans les villes et dans les campagnes voisines. Bientôt la France retentit du bruit des miracles par lesquels Dieu semblait autoriser et consacrer en quelque sorte sa mission (2). On le regardait partout comme l'en-

(1) *Pontius, venerabilis abbas Vizeliacencis, propter reverentiam Sanctæ-Crucis quam rex cum sociis accepit inter escouanum et visiliacum, ecclesiam in honore Sanctæ-Crucis construxit. Gest. Ludovicis VII.* (Analysé dans la *Bibl. des Croisades.*)

(2) Philippe, archidiacre de Liége, ensuite moine de Clairvaux, a fait une relation détaillée des miracles de saint Bernard, depuis le premier dimanche de l'Avent, premier jour de décembre 1146, jusqu'au jeudi, second jour de janvier suivant; il fait parler dans sa relation, dix témoins oculaires, dont il cite les noms. Le père Maimbourg, dans son *Histoire des Croisades*, ne paraît point croire à l'authenticité des miracles de saint Bernard; l'auteur de la vie de Suger, 3 vol. in-12, reprend vivement le père Maimbourg sur son incrédulité. Nous n'entreprendrons point d'examiner cette question; nous pensons qu'il suffit de savoir que les contemporains de saint Bernard croyaient à ses miracles, et que cette croyance leur fit faire des choses que la raison elle-même pourrait appeler miraculeuses. *Sapui ideo*, dit Odon de Deuil, *scilicet miracula quæ tàm ibidem accederant, quibus visum est id domino placuisse, ne si pauca scripsero non credantur plura fuisse, vel si multa, mate-*

voyé du ciel, comme un autre Moïse qui devait 1146
conduire le peuple de Dieu. Tous les chrétiens étaient persuadés que l'heureux succès de la croisade dépendait de saint Bernard, et, dans une assemblée tenue à Chartres, où se trouvaient plusieurs barons, plusieurs princes illustres par leurs exploits, on résolut d'un consentement unanime de lui donner le commandement de la guerre sainte. Les croisés, disait-on, ne pouvaient manquer d'être toujours victorieux sous les lois d'un chef à qui Dieu semblait avoir confié sa toute-puissance. L'abbé de Clairvaux, qui se rappelait l'exemple de Pierre-l'Ermite, refusa le périlleux emploi dont on voulait le charger; il fut même si effrayé du suffrage des barons et des chevaliers, qu'il s'adressa au pape, et conjura le souverain-pontife de ne pas l'abandonner aux fantaisies des hommes (1).

Le pape répondit à saint Bernard qu'il devait se contenter de prendre la trompette évangélique pour annoncer la guerre (2). L'abbé de Clairvaux ne

---

riam videar obmisisse. « J'ai su qu'il se fit alors bien des » miracles; si je n'en racontais que quelques-uns, on ne » croirait pas qu'il y en eût davantage; si j'en racontais » plusieurs, je paraîtrais encore en avoir omis à ceux qui » pensent qu'il plût à Dieu d'en faire tant. » (Voy. *Bibliot. des Croisades*, tom. 1, pag. 229.)

(1) *Annales de Baronius, ad. ann.* 1146. On y trouve analysée la lettre de saint Bernard.

(2) Saint Bernard rappelle à Pierre le Vénérable cet ordre du pape : *Decretum est*, écrivait-il à l'abbé de Cluny, *mihi egredi non ultrà monasterio nisi ad conventum ordinis. Exspecto donec veniat immutatio mea.*

1146 s'occupa plus alors que de remplir sa mission; il s'en acquitta avec tant de zèle, ses prédications eurent un succès si extraordinaire, et j'oserai dire si malheureux, qu'elles dépeuplèrent les campagnes et les villes. Il écrivait au pape Eugène : *Les villages et les châteaux sont déserts; on ne voit que des veuves et des orphelins dont les maris et les pères sont vivans* (1).

Tandis que saint Bernard prêchait ainsi la croisade dans les provinces de France, un moine allemand nommé Rodolphe, qui était aussi chargé de la mission d'appeler les fidèles à prendre la croix, exhortait les peuples du Rhin à massacrer les Juifs, qu'il représentait dans ses discours véhémens comme les alliés des Sarrasins, et les plus dangereux ennemis de la religion chrétienne. L'abbé de Clairvaux, redoutant l'effet de ces prédications, accourut en Allemagne pour imposer silence à l'apôtre séditieux. Comme le moine allemand avait flatté les passions de la multitude, saint Bernard eut besoin, pour le combattre, de tout l'ascendant de sa vertu et de sa renommée (2); il osa faire entendre sa voix au milieu d'un peuple irrité; il lui fit sentir que les chrétiens ne devaient pas

(1) *Vacuantur urbes et castella, et penè jam non inveniunt quem apprehendant septem mulieres virum unum, adeo ut ubique viduæ viris remanent.* (*Epistol.* 246. *Baronius, ad. ann* 1146.)

(2) Consultez, sur les prédications de ce moine Rodolphe, presque tous les historiens contemporains, et particulièrement les *Annales de Baronius, ad ann.* 1146.

persécuter les juifs, mais prier le ciel pour leur 1146
conversion; qu'il était de la piété chrétienne de pardonner aux faibles, et de ne déclarer la guerre qu'aux superbes. Le prédicateur de la croisade fit taire enfin l'orateur turbulent, et le renvoya dans son monastère, en lui rappelant que le devoir des moines n'était pas de prêcher, mais de pleurer; qu'ils devaient regarder *les villes comme des prisons, et la solitude comme leur paradis.*

Cette action de saint Bernard honore son caractère, en même temps qu'elle nous montre le véritable esprit de l'Église. Les annales des juifs, au moyen âge, en ont conservé la mémoire, et l'historien de la guerre sainte doit ici opposer leur témoignage au jugement passionné de quelques écrivains modernes (1). Lorsque le saint orateur arriva en Allemagne, l'empire germanique commençait à respirer des longs troubles qui avaient suivi l'élection de Lothaire. Conrad III, revêtu de la pourpre, venait de convoquer à Spire une diète générale. L'abbé de Clairvaux s'y rendit avec l'intention

(1) Consultez sur les massacres des juifs qui se renouvelèrent à toutes les croisades, l'Éclaircissement E, à la fin de ce volume. Nous y avons fait connaître un manuscrit contemporain, ouvrage d'un juif, témoin oculaire, qui rend un hommage éclatant au beau caractère de saint Bernard. Nous renvoyons d'ailleurs, pour de plus amples renseignemens, à l'*Histoire générale des Juifs pendant le moyen âge*, par M. Capefigue, ouvrage couronné par l'Institut, et qui s'imprime actuellement à l'imprimerie royale.

1146 de prêcher la guerre contre les Musulmans et la paix entre les princes chrétiens. Saint Bernard pressa plusieurs fois l'empereur Conrad de prendre la croix; il l'exhorta d'abord dans des conférences particulières, et renouvela ensuite ses exhortations dans des sermons prêchés en public. Conrad ne pouvait se décider à faire le serment d'aller combattre les infidèles en Asie, alléguant les troubles récens de l'empire germanique (1). Saint Bernard lui répondit que le Saint-Siége l'avait placé sur le trône impérial, que le pape et l'église maintiendraient leur ouvrage. « Pendant que vous défen» drez son héritage, lui disait-il, Dieu lui-même » se chargera de défendre le vôtre; il gouvernera » vos peuples, et votre règne sera l'objet de son » amour. » Plus l'empereur montrait d'irrésolution, plus saint Bernard redoublait d'ardeur et d'éloquence pour le persuader. Un jour que l'orateur de la croisade disait la messe devant les princes et les seigneurs convoqués à Spire, il interrompit tout-à-coup le service divin pour prêcher la guerre contre les infidèles. A la fin de son discours, il transporta la pensée de ses auditeurs au jour du jugement dernier, et leur fit entendre les trompettes qui devaient appeler toutes les nations de la terre devant le tribunal de Dieu, Jésus-Christ, armé de sa croix, entouré de ses anges,

(1) *Gaudefred. vita sancti Bernardi*, p. 1158. On peut suivre l'itinéraire de saint Bernard, d'après le respectable témoignage de Godefroy.

s'adressant à l'empereur d'Allemagne, lui rappelait 1146
tous les biens dont il l'avait comblé, et lui reprochait son ingratitude (1). Conrad fut si touché de cette apostrophe véhémente, qu'il interrompit le prédicateur et s'écria les larmes aux yeux : *Je sais ce que je dois à Jésus-Christ, et je jure d'aller où sa volonté m'appelle.* Alors le peuple et les grands, qui crurent être témoins d'un miracle (2), se jetèrent à genoux et rendirent à Dieu des actions de grâces. Conrad reçut des mains de l'abbé de Clairvaux le signe des croisés, avec un drapeau qui était déposé sur l'autel, et que le *ciel lui-même avait béni.* Un grand nombre de barons et de chevaliers prirent la croix à l'exemple de Conrad, et la diète qui s'était rassemblée pour délibérer sur les intérêts de l'empire, ne s'occupa plus que du salut des colonies chrétiennes en Asie (3).

Une nouvelle diète fut convoquée en Bavière, où les lettres de saint Bernard et les discours d'Adam, évêque d'Yorck, déterminèrent un grand nombre d'évêques et de seigneurs allemands à prendre la croix. Ladislas, duc de Bohême; Odoacre, marquis de Styrie; Bernard, comte de Carin-

(1) *Gaudefred., de Miracul.*, pag. 1288.

(2) Le moine Philippe assure qu'il n'y eut point de miracle dans cette assemblée. *Quia*, dit-il, *non crebra solent in illis conventibus apparere miracula; nec dignatur Deus, ubi tantum est concursus multitudinis curiosæ revelare gloriam suam.*

(3) *Ott. Frising., de Gest. Frederic*, tom. 1, chap. 39.

1146 thie; Amédée, duc de Turin; le marquis de Mailferrat firent le serment d'aller en Orient combattre les Sarrasins. Parmi les prélats qui s'enrôlèrent sous les bannières de la croix, l'histoire remarque l'évêque de Passaw, celui de Ratisbonne et le sage Otton de Freisingen, frère de l'empereur, à qui la postérité doit une relation des premiers événemens de cette croisade (1).

Les intérêts les plus chers, les plus tendres affections ne pouvaient retenir les chevaliers et les princes dans leur patrie. Frédéric, neveu de l'empereur, qui avait pris la croix, ne se laissa point toucher par les larmes de son vieux père, le duc de Souabe, qui mourut de douleur, malgré les consolations de saint Bernard (2). Un cri de guerre s'était fait entendre depuis le Rhin jusqu'au Danube; l'Allemagne, long-temps ravagée par des troubles, trouva partout des guerriers pour la sainte expédition. Des hommes de toutes les conditions obéissaient à la voix du prédicateur de la guerre sainte et suivaient l'exemple des rois et des princes. « Chose admirable, dit Otton de Freisingen, on vit accourir des voleurs et des brigands » qui faisaient pénitence et juraient de verser » leur sang pour Jésus-Christ. Tout homme rai» sonnable, ajoute le même historien, témoin

(1) Sur l'ouvrage et la vie d'Otton de Freisengen, consultez la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 528.

(2) Otton de Freisengen, chap. 37, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 528.

» des changemens opérés en eux, y voyait l'œu- 1146
» vre de Dieu et n'en était pas moins étonné (1). »

Les Allemands étaient si faciles à persuader, qu'ils venaient entendre l'abbé de Clairvaux qui leur parlait une langue étrangère (2), et retournaient convaincus de la vérité et de la sainteté de ses discours. La vue du prédicateur révéré semblait donner un sens merveilleux à chacune de ses paroles. Les miracles qu'on lui attribuait et qu'il faisait, dit Otton de Freisingen, *tantôt en secret, tantôt en public*, étaient comme un langage divin qui échauffait les plus indifférens et persuadait les plus incrédules (3). Les bergers et les laboureurs abandonnaient les champs pour le suivre dans les bourgs et les cités; lorsqu'il arrivait dans une ville, tous les travaux étaient suspendus. La guerre contre les infidèles et les prodiges par lesquels Dieu promettait sa protection aux soldats de la croix, devenaient le seul intérêt, la seule affaire du clergé, de la noblesse et du peuple. Saint

(1) *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 528.

(2) Voy. à ce sujet le moine Godefroy, qui témoigne son étonnement de ce que saint Bernard s'était fait entendre à des peuplades qui parlaient une autre langue. (*Vita S. Bernardi*, pag. 135.) Cependant M. Vilken a justement observé que la langue franque était alors entendue par les peuples des bords du Rhin et d'une partie de l'Allemagne. (*Geschichte der Kreuzzüge*, lib. III, cap. 10.)

(3) *Stabat vir sanctus in fenestrâ et per scalam ascendebantur infirmis si quidem ostibus domus nullus aperire audebat tantus erat impetus et tumultus.* (*Gaudefred., de Miracul. S. Bernard.*, pag. 1194.)

1146 Bernard parcourut toutes les villes du Rhin, depuis Constance jusqu'à Maestricht; dans chaque ville, disent les vieilles légendes, il rendait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds; il guérissait les boiteux et les malades; on racontait trente-six miracles qu'il avait faits dans une seule journée; à chaque prodige, proclamé par le son des cloches, la multitude s'écriait: *Jésus-Christ, ayez pitié de nous; tous les saints, secourez-nous.* Chaque maison dans laquelle l'abbé de Clairvaux daignait entrer, était réputée heureuse; tout ce qu'il avait touché semblait conserver quelque chose de saint; ceux qui devaient aller en Asie se glorifiaient d'avoir une croix bénie de ses mains, ou formée d'une étoffe qu'il avait portée, et plus d'une fois ses vêtemens furent déchirés par la foule de ses auditeurs, empressés de s'en partager les lambeaux pour en faire le signe révéré de leur pélerinage (1). La multitude qui se pressait autour de lui était si grande, qu'il fut un jour sur le point d'être étouffé (2).

---

(1) Le saint fut obligé de se faire faire plusieurs habillemens, parce que la multitude l'entourait et lui arrachait pièce à pièce ses vêtemens pour en faire des croix, ce qui ne laissait pas, disait-il, d'être désagréable. (*Gaudefred., de Miraculis sancti Bernardi.*)

(2) La foule était si grande, dit le moine Godefroy, qu'on ne pouvait voir les miracles, et on n'en apprenait le saint accomplissement que par le son des cloches (*de Miraculis,* saint Bernard, p. 1158). Un moine de Clairvaux, compagnon de Bernard, ne put pas entrer dans l'auberge où logeait le saint homme, et fut obligé d'attendre depuis neuf heures du matin jusqu'au soir dans la rue.

Il ne dut son salut qu'à l'empereur d'Allemagne, qui le prit entre ses bras, le transporta dans une église, et le déposa devant une image miraculeuse de la Vierge (1). 1146

Après avoir embrasé l'Allemagne par ses prédications, et réveillé le zèle des peuples d'Italie par des lettres pathétiques, saint Bernard revint en France annoncer le succès de sa mission. Son absence avait tout suspendu, et cette multitude de croisés que son éloquence avait entraînés, semblaient n'avoir ni chef, ni direction, ni lien, tant qu'il n'était point au milieu d'eux. Le roi de France et les grands du royaume, assemblés à Étampes (2), n'avaient pris aucune résolution; le retour de saint Bernard ranima le conseil des princes et des barons, et fit reprendre avec une nouvelle ardeur l'entreprise de la guerre sainte. Lorsqu'il fit devant les seigneurs et les prélats le récit de son voyage et des prodiges que Dieu avait opérés par ses mains; lorsqu'il parla de la résolution qu'il avait fait prendre à l'empereur d'Allemagne, résolution qu'il appelait lui-même le miracle des miracles, tous les cœurs s'ou- 1147

(1) La chronique de Cornerius Harmann rapporte que la Vierge dit à saint Bernard, en langue romane : *Ben venia mi fra Bernharde;* et que le saint lui répondit : *Gran merce, mi domnra.* (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, pag. 74.)

(2) Voy. sur cette assemblée d'Étampes, les détails qu'a donnés Odon de Deuil. (Analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 230.)

1147 vrirent à l'enthousiasme et furent remplis d'espérance et de joie (1).

On vit paraître en même temps à l'assemblée d'Étampes, plusieurs ambassadeurs qui venaient annoncer que leur prince avait formé le projet de s'enrôler sous les drapeaux de la croix; on lut des lettres venues des pays les plus éloignés, par lesquelles un grand nombre de seigneurs et de barons étrangers promettaient de se réunir aux Français contre les Sarrasins. Dès-lors on ne douta plus de l'heureuse issue de la croisade; et le zèle que montraient tous les peuples de l'Europe fut regardé comme l'expression manifeste des volontés du ciel (2).

Parmi les ambassadeurs qui assistèrent à l'assemblée d'Étampes, on remarquait ceux de Roger, roi de Pouille et de Sicile, qui offrait aux croisés des vaisseaux, des vivres, et promettait d'envoyer son fils dans la Terre-Sainte, si on prenait la résolution d'y aller par mer. Le sage conseil que les Siciliens donnaient aux croisés et qu'ils accompa-

(1) Le pape Eugène blâma l'empereur d'Allemagne de s'être enrôlé sous l'étendard de la croisade, sans avoir sollicité l'avis et l'assentiment du St.-Siége. (*Vibald.*, *ep.* 151.) Conrad envoya des ambassadeurs pour calmer le courroux du pape, et s'excuser auprès de lui.

(2) Au rapport d'Odon de Deuil, Louis VII avait envoyé des ambassadeurs à tous les princes chrétiens de l'Europe, pour leur annoncer le dessein qu'il avait d'aller en pélerinage, et les inviter à le suivre dans son expédition ou à le seconder. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 229.)

gnaient d'offres généreuses n'était pas tout-à-fait 1147
désintéressé. Quelque temps avant la prise d'Édesse, les Sarrasins d'Afrique ayant fait une invasion sur les côtes de Sicile, étaient entrés dans Syracuse et l'avaient livrée au pillage. Le roi de Sicile espérait que le passage des croisés dans ses états, lui offrirait les moyens de repousser les attaques des Musulmans, ou de porter la guerre sur leur territoire. Au reste, les députés dissimulant leurs craintes ou leurs espérances, et ne parlant que de leur zèle pour la croisade, s'efforcèrent de prouver à l'assemblée que le passage de la mer offrait moins de difficultés et de périls à l'armée chrétienne, qu'un voyage à travers des pays inconnus, où les pélerins auraient sans cesse à lutter contre le climat et la disette, contre les agressions de plusieurs nations barbares, et surtout contre la perfidie des Grecs (1).

On délibéra sur les propositions du roi de Sicile et sur la route qu'on devait suivre pour se rendre dans la Palestine; la plupart des barons pleins de confiance dans leurs armes et dans la protection de Dieu, ne pouvaient regarder les Grecs comme des ennemis redoutables. La route de mer semblait offrir moins de merveilles à leur curiosité et moins

(1) C'est principalement sur ce dernier motif que s'arrêtèrent les ambassadeurs du prince de Pouille; ils rappelèrent au roi de France toutes les perfidies des Grecs durant la première croisade. (Voy. Odon de Deuil, analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 230.)

1147 d'occasions de montrer leur bravoure. D'ailleurs, les vaisseaux que devait fournir Roger ne pouvaient suffire à transporter tous ceux que le zèle religieux entraînait dans la guerre sainte. On donna la préférence à la route par terre. L'historien Odon de Deuil parle en gémissant de cette résolution qui devint si funeste aux croisés, et sur laquelle on avait négligé *de consulter le Saint-Esprit*. Les envoyés de Sicile ne cachèrent point leur douleur et retournèrent dans leur pays en annonçant tous les maux qui devaient arriver (1).

L'assemblée d'Étampes parut mieux inspirée lorsqu'il fallut choisir ceux qui devaient être chargés de l'administration du royaume pendant le pèlerinage de Louis VII. Après que les barons et les prélats eurent délibéré sur ce choix important, saint Bernard, qui était leur interprète, adressa la parole au roi, et lui montrant l'abbé Suger et le comte de Nevers : Sire, lui dit-il, *voilà deux glaives, et cela nous suffit* (2). Ce choix de l'assemblée devait obtenir l'approbation du roi et les suffrages du peuple. L'abbé de saint Denis avait donné une longue paix à la France et fait la gloire de deux règnes; il s'était opposé à la croisade; et, ce qui atteste à-la-fois son mérite et son ascendant,

(1) Odon de Deuil. (Traduit dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 228.)

(2) Comparez Odon de Deuil, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 228, avec les *Annales de Baronius, ad. ann.* 1146.

il avait conservé sa popularité sans partager les opi- 1147
nions dominantes. Suger conseillait au roi de ne point abandonner ses sujets, et lui représentait que ses fautes seraient beaucoup mieux réparées par une sage administration de son royaume que par des conquêtes en Orient. Celui qui osait donner ce conseil se montrait plus digne que tout autre de représenter son souverain; mais Suger refusa d'abord un emploi dont il sentait le fardeau et le danger. L'assemblée ne voulut point faire un autre choix; le roi lui-même eut recours aux prières pour déterminer son ministre à le remplacer dans le gouvernement du royaume. Le pape, qui arriva peu de temps après en France (1), ordonna à Suger de se rendre aux vœux du monarque, des grands et de la nation. Le souverain pontife, pour faciliter à l'abbé de Saint-Denis la tâche honorable qui lui était imposée, lança d'avance les foudres de l'église contre tous ceux qui attenteraient à l'autorité royale pendant l'absence du roi.

Le comte de Nevers, désigné par l'assemblée des barons et des évêques, refusa comme l'abbé de Saint-Denis la charge dangereuse qu'on lui proposait. Comme il était vivement pressé d'accepter le gouvernement du royaume, il déclara qu'il avait

(1) L'arrivée du pape en France a induit quelques historiens en erreur; ils ont confondu les époques, et supposé qu'à l'exemple d'Urbain II, le souverain pontife vint prêcher la croisade dans un concile tenu à Reims; le pape alla résider à Saint-Denis.

1147 fait le vœu d'entrer dans l'ordre de St.-Bruno (1). Tel était l'esprit du siècle, que cette intention pieuse fut respectée comme la volonté de Dieu; et tandis qu'on se félicitait de voir un moine sortir de son cloître pour gouverner la France, on vit sans étonnement un prince s'éloigner pour jamais du monde et s'ensevelir dans un monastère.

Dès-lors on ne s'occupa plus que des préparatifs du départ, et tout fut en mouvement dans les provinces de France et d'Allemagne. Les mêmes motifs qui avaient armé les compagnons de Godefroi dans la première expédition, enflammaient le courage des nouveaux croisés. La guerre d'Orient offrait à leur ambition et à leur piété les mêmes espérances et les mêmes avantages. La plupart des peuples chrétiens étaient animés par le souvenir toujours présent de la conquête de Jérusalem. Les rapports que cette conquête avait établis entre la Syrie et l'Europe, ajoutaient encore au zèle et à l'ardeur des soldats de la croix; il n'était point de famille dans l'Occident qui n'eût fourni un défenseur aux saints lieux, un habitant aux villes de la Palestine. Les colonies chrétiennes en Asie étaient pour les Francs comme une nouvelle patrie; les guerriers qui avaient pris la croix ne semblaient s'armer que pour défendre une autre France, chère à tous les chrétiens, et qu'on pouvait appeler *la France d'Orient* (2).

(1) *Vita Suggerii.*

(2) Les entreprises des croisades avaient alors un but

L'exemple de deux monarques dut aussi faire 1147
accourir un grand nombre de guerriers sous les drapeaux de la croisade. Plusieurs de ces seigneurs turbulens, qu'on appelait alors du nom honteux de *prædones*, devaient avoir, comme Louis VII, de coupables violences à expier. L'esprit de chevalerie, qui faisait chaque jour des progrès, ne fut pas un mobile moins puissant pour une noblesse toute guerrière. Un grand nombre de femmes, entraînées par l'exemple de la reine Éléonore de Guienne, prirent la croix, et s'armèrent de la lance et de l'épée. Une foule de chevaliers se précipitèrent sur leurs pas; une espèce de honte s'attachait à tous ceux qui n'allaient pas combattre les infidèles. Les historiens rapportent qu'on envoyait une quenouille et des fuseaux à ceux qui hésitaient à prendre les armes (1).

Cependant l'enthousiasme des croisés n'avait pas tout-à-fait le même caractère que dans la première croisade. Le monde n'était plus, à leurs yeux, rempli de ces prodiges qui proclamaient les volontés du ciel; les grands phénomènes de la nature ne frappaient plus aussi vivement l'imagination des

---

utile; s'il est dans les intérêts de l'Europe moderne de secourir les colonies d'Amérique, il était alors dans la politique des princes chrétiens de secourir des colonies fondées par les armes des guerriers de l'Occident.

(1) Cet usage dura bien long-temps, car il se reproduisit à la troisième croisade. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 660.)

1147 pélerins (1). Dieu semblait avoir confié sa toute-puissance à un seul homme, qui entraînait les peuples par son éloquence et ses miracles.

Partout où saint Bernard n'avait pu faire entendre sa voix, ses lettres éloquentes étaient lues dans les chaires des églises et réchauffaient l'ardeur des fidèles. La plupart des orateurs sacrés répétaient ses paroles et s'associaient à ses travaux apostoliques. Arnoul, prédicateur flamand, parcourut plusieurs provinces de l'Allemagne et de la France orientale, exhortant les peuples à s'enrôler dans la milice de la croix. L'austérité de sa vie et la singularité de ses vêtemens attiraient sur lui les regards et la vénération de la multitude; mais il n'avait point, ainsi que l'abbé de Clairvaux, le privilége d'émouvoir tous les cœurs par sa seule présence; et comme il ignorait la langue romane et la langue tudesque, il était suivi, dans ses courses, d'un interprète appelé Lambert, qui répétait dans la langue du pays les exhortations pieuses que son compagnon, les yeux tournés vers le ciel, et tenant à la main la croix de Jésus-Christ, prononçait en latin ou en flamand.

Dans les provinces qui ne furent point visitées par les missionnaires de la croisade, et chez tous les peuples où ne parvinrent point les lettres de saint

(1) C'est peut-être le caractère qui distingue cette croisade de la première et de la troisième, où des prodiges sans nombre vinrent annoncer les volontés du ciel.

Bernard, chaque pasteur, en lisant les brefs du 1147
souverain pontife, exhortait son troupeau à s'armer pour la délivrance de la Terre-Sainte. Ceux que ses paroles avaient touchés venaient au pied des autels, et faisant le signe de la croix sur le front, sur la bouche, sur le cœur et sur la poitrine, ils promettaient, à genoux, d'aller combattre en Orient pour la cause de Jésus-Christ. Le pasteur leur distribuait les marques du pélerinage, et répétait le signe de la croix sur la bouche, sur le front et sur le cœur de chaque croisé, en disant : *Que tous vos péchés vous soient remis, si vous faites ce que vous promettez* (1).

Tandis que la France et l'Allemagne se levaient

(1) Ménage, dans son *Histoire de Sablé*, a donné une notice qui contient le catalogue des gentilshommes du Maine qui, en 1158, se croisèrent avec Geoffroi de Mayenne; on y lit que tous ces seigneurs s'assemblèrent dans l'église de Notre-Dame de Mayenne, et qu'ils reçurent la croix des mains de Guillaume, évêque du Mans; qu'ils firent eux-mêmes le signe de la croix au front, sur la bouche, sur la poitrine et sur le cœur, et que chacun se revêtit du scapulaire de la croix, *scapulâ crucis*, de couleur blanche et rouge. On peut voir dans cette notice les autres cérémonies, qui étaient sans doute les mêmes dans tous les cas où les nobles recevaient la croix des mains des évêques. L'évêque Guillaume fit ensuite le signe de la croix sur le front de chacun des croisés, en disant : *Remittantur tibi omnia peccata tua, si facis quod promittis*. Suivent les noms des croisés au nombre de cent deux. L'auteur remarque qu'il en revint trente-cinq. (Voyez l'*Histoire littéraire des Bénédictins*, vol. XIII, page 366.)

1147 en armes à la voix des orateurs de la croisade, la parole de Dieu ne restait point stérile dans plusieurs contrées de l'Italie. Les habitans des Alpes et des rivages du Rhône, les peuples de la Lombardie et du Piémont se préparaient à la guerre sainte, et devaient accompagner le marquis de Montferrat et le comte de Maurienne, oncle maternel de Louis VII. Les Flamands étaient aussi accourus en foule sous les bannières de la croix, et suivaient leur comte Thierri, qui déjà, dans un premier pélerinage à Jérusalem, avait signalé sa bravoure contre les infidèles. La croisade fut prêchée avec le même succès dans le royaume d'Angleterre. Les croisés anglais s'embarquèrent dans les ports de la Manche, et se rendirent sur les côtes d'Espagne. Roger de Hoveden remarque que ces croisés partirent avec un esprit d'humilité; et c'est pour cela, ajoute-t-il, qu'ils firent de plus grandes choses que ceux qui accompagnaient les rois et les princes (1).

Comme, à l'approche de la première croisade, les guerres entre particuliers, les troubles civils, les brigandages cessèrent tout-à-coup, les préparatifs des croisés furent accompagnés de moins de désor-

(1) Roger de Hoveden a soin de nous apprendre qu'une grande partie des pélerins qui avaient fait l'expédition de Portugal, étaient partis d'Angleterre. Voyez, sur cette expédition, la lettre d'Arnould analysée. (*Biblioth. des Croisades*, t. 1.) M. Wilkem a consacré un chapitre tout entier à cette croisade, lib. III.

dres que dans la précédente expédition. Les pèlerins ne montrèrent ni la même imprudence dans le choix de leurs chefs, ni la même impatience de se mettre en route. La France et l'Allemagne n'eurent point à souffrir des excès d'une multitude indisciplinée. La première croisade, où plusieurs armées furent commandées par des aventuriers et des moines, montra la licence et les passions tumultueuses du peuple livré à lui-même. Dans la seconde guerre sainte, dirigée par deux puissans monarques, on put voir d'abord plus d'harmonie, plus d'ensemble et de régularité. Les petits vassaux se réunirent autour de leurs seigneurs, et ceux-ci attendirent le signal du roi de France et de l'empereur d'Allemagne. Un ordre si régulier dans les préparatifs de la sainte entreprise ne laissait prévoir aucun de ces désastres que l'avenir destinait aux armées chrétiennes, et devait inspirer la plus grande sécurité aux peuples de l'Occident (1). 1147

Ratisbonne était le rendez-vous des croisés allemands; la ville de Metz celui des croisés français (2). Les chemins qui mènent à ces deux villes

(1) Cependant, dit Guillaume de Neubrige, l'exemple du roi qui avait emmené la reine Éléonore, autorisait les barons à y conduire leur femme : on vit les plus grands désordres. *Regis exemplum secuti multi alii nobiles uxores suas secum duxerunt : quibus cum cubiculariæ deesse non possent, in castris illis christianis quæ casta esse oportebat feminarum multitudo versabatur, quod utique factum est exercitui nostro in scandalum.* (Lib. 1, c. 31.)

(2) Les croisés du Piémont et de la Lombardie passèrent par l'Illyrie.

1147 furent pendant plusieurs mois couverts de pèlerins. Un grand nombre de croisés se rendirent aussi dans les ports de la Flandre et de l'Italie, où se trouvaient rassemblées des flottes prêtes à partir pour l'Orient.

Le souverain pontife avait recommandé aux barons et aux chevaliers de n'emmener avec eux ni chiens ni oiseaux de chasse. Ceux-ci, renonçant au luxe de leurs châteaux, consentirent à se revêtir des habits de la pénitence; heureux si tous les guerriers avaient suivi cet exemple, et si, dans le cours du saint pèlerinage, et sous les drapeaux de la croix, la volupté et la débauche ne s'étaient pas montrées confondues avec le repentir et la piété (1).

La plus grande difficulté était de trouver de l'argent pour fournir aux dépenses de la guerre sainte. Ceux que leurs infirmités ou des circonstances particulières retenaient en Europe, voulurent contribuer par leurs offrandes à l'entreprise de la croisade. D'après la dévotion du temps, un grand nombre de fidèles qui mouraient sans avoir vu Jé-

(1) Saint Bernard s'éleva beaucoup contre le luxe des croisés : *Quoniam*, dit-il, *illi qui Deo militant nequaquam in vestibus preciosis, nec cultu formæ, nec faribus vel accipitribus, vel aliis quæ portendent lasciviam, debent incedere; prudentiam vestram in Domino commonemus ut qui tam sanctum opus incipere decreverint ad hoc non intendant, sed in armis, equis et catenis quibus infideles expugnant, totis viribus studium et diligentiam adhibeant.* (Epist. p. 469-470.)

rusalem, léguaient, par leur testament, une somme 1147 pour les pélerinages d'Orient. Tous ces dons de la piété étaient sans doute considérables, mais ils ne pouvaient suffire à l'entretien d'une grande armée. Pour se procurer l'argent nécessaire, Louis VII fit des emprunts, leva des impôts qui furent approuvés et réglés par le souverain pontife. Saint Bernard et Pierre-le-Vénérable (1) s'étaient élevés avec courage contre la persécution des juifs; mais l'abbé de Cluny pensait qu'il fallait les punir dans ce qu'ils avaient de plus cher, *les dépouiller de leurs trésors amassés par l'usure et même par le sacrilége* (2). Il conseillait au roi de France de prendre sur les juifs l'argent nécessaire pour faire la guerre aux Sarrasins. Il est probable que le conseil de Pierre-le-Vénérable ne fut point dédaigné, et que les juifs contribuèrent aux frais du voyage de Jérusalem. La France avait souffert une cruelle disette durant sept années; pendant cette calamité, on avait vu des nobles, qu'on appelait *riches hommes*, vendre tout ce qu'ils possédaient, et partir pour les pays étrangers en demandant l'aumône. Ceux qui étaient restés ne pouvaient ni engager ni vendre leurs biens, et lorsqu'ils trouvaient des acheteurs, l'argent qu'ils retiraient des plus vastes domaines leur suffisait à peine pour acheter un cheval de bataille et des armes. Le

(1) Pierre-le-Vénérable appartenait à l'illustre famille de Montboissier.

(2) Voyez l'éclaircissement à la fin de ce volume.

1147 clergé, qui s'était enrichi dans la première guerre sainte, fut obligé de donner des sommes considérables pour la nouvelle expédition. Un monument historique, qui nous reste, nous apprend que les moines de Saint-Benoît-sur-Loire (1) livrèrent à leur abbé un encensoir de huit marcs d'argent, trois onces d'or avec deux candelabres d'un grand prix, pour l'aider à s'acquitter du tribut qui lui était imposé. Les prélats qui avaient pris la croix, après avoir payé la contribution du roi, se trouvèrent forcés de dépouiller leurs propres églises pour les frais de leur pélerinage. Les chroniques du temps citent un abbé de Sainte-Colombe, près de Sens, qui engagea à des juifs de Troyes une couronne d'or garnie de pierreries, offrande pieuse du roi Rodolphe, et une croix d'or travaillée de la main de saint Éloy (2).

Les dépenses de la croisade ne ruinaient pas seulement la noblesse et le clergé, mais encore les

(1) Fragmens historiques de l'abbaye de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 246.) Aussi le clergé ne vit-il pas avec plaisir la conduite de Louis VII; nous en trouvons un exemple remarquable dans Alberic de Trois-Fontaines, qui rapporte que le clergé s'étant rendu processionnellement avec le pape Eugène à l'église Sainte-Geneviève pour exciter le zèle de la multitude, fut reçu à coup de verges et battu jusqu'au sang. *Eodem tempore in majore litaniâ cum papa Eugenius apud Sanctam-Genovefam solemni festu processionum receptus, clericos ecclesiæ et papæ ministros fustigaverunt et intrà ecclesiam eorum sanguinem effunderunt.*

(2) *Histoire littéraire de France*, 12e. siècle.

laboureurs et les artisans. La pauvreté même ne 1147
fut point exempte des taxes imposées soit par le roi, soit par les grands vassaux, ce qui excita beaucoup de plaintes et commença à refroidir l'enthousiasme des fidèles. « Il n'y eut, dit un vieux historien, état, condition, âge ni sexe qui ne fût forcé » de contribuer à la subvention du roi et des » princes allant avec lui, d'où s'ensuivit le mé- » contentement de chacun et une infinité de malé- » dictions tant sur le roi que sur ses troupes (1). » Ce qu'il y eut de plus fâcheux encore, c'est que le produit de tous ces tributs, arrachés à la misère publique, ne suffit point à Louis VII pour l'entretien de son armée, car dans toutes ses lettres adressées après son départ à Suger, il ne cesse de conjurer son fidèle ministre de lui envoyer l'argent dont il avait besoin soit pour nourrir ses soldats, soit pour payer des dettes contractées envers les chevaliers de Saint-Jean et du Temple.

Au milieu de ces plaintes qui retentissaient dans toutes les provinces, le roi de France se préparait à son voyage par des actes de dévotion; il visitait

(1) Nous citons ici les paroles de l'historien de France, Belle-Forest, que nous n'aurions point rapportées, si elles n'étaient la traduction des chroniques contemporaines. Nous ne rappellerons qu'un seul passage, qui est tiré de *Raoul de Dicette. Per totam Galliam fit descriptio generalis; non sexus, non ordo, non dignitas quempiam excusavit, quin auxilium regi conferet, cujus iter multis imprecationibus persequebatur.*

1147 les hôpitaux et ordonnait des prières dans toutes les églises. A l'approche de son départ, il se rendit à Saint-Denis pour y prendre le fameux oriflamme que les rois de France faisaient porter devant eux dans les batailles. L'église de Saint-Denis était alors décorée avec une grande magnificence; parmi les monumens historiques qu'on y voyait rassemblés, les portraits de Godefroy de Bouillon, de Tancrède, de Raymond de Saint-Gilles, les batailles de Dorylée, d'Antioche (1), d'Ascalon, retracées sur les vitraux du chœur, durent fixer les regards et l'attention de Louis et de ses compagnons d'armes. Le roi, prosterné au pied des autels, implora la protection du saint apôtre de la France et celle de ses pieux ancêtres dont les cendres reposaient au même lieu. Le pape, qui s'était rendu à Saint-Denis, mit de nouveau le royaume sous la sauvegarde de la religion, et présenta à Louis VII la pannetière et le bourdon, marques de son pèlerinage. Après cette cérémonie, Louis se mit en route, accompagné de la reine Éléonore et d'une grande partie de sa cour (2).

(1) Odon de Deuil, *Biblioth. des Croisades*, tome I, pag. 228; et le récit naïf des Chroniques de saint Denis, résumé de tous les monumens contemporains, tome I, pag. 481. Les peintures des vitraux de Saint-Denis, qui retraçaient la première croisade, ont été gravées dans Montfaucon. (*Monumens de la Monarchie française*, tom. II.)

(2) Odon de Deuil ajoute qu'avant de partir, le roi de France fit une chose très méritoire, en visitant les léproseries, *laudabilem et inimitabilem*. (*Biblioth. des Croi-*

L'abbé Suger, qu'il embrassa en pleurant, ne put lui-même retenir ses larmes. La douleur que causa le départ du roi fit taire tout-à-coup les murmures qui s'étaient élevés parmi les peuples, et l'on n'entendit plus que les prières qu'on adressait au ciel pour son expédition contre les infidèles, surtout pour son heureux retour au milieu de ses sujets. Il partit de Metz à la tête de cent mille croisés, traversa l'Allemagne, et marcha vers Constantinople, où il devait se réunir aux autres soldats de la croix (1). 1147

Depuis qu'il avait pris la croix, l'empereur Conrad s'occupait des préparatifs de son expédition (2). Ce qui doit exciter notre surprise, c'est que sa pieuse résolution ne fut point encouragée par les lettres du Saint-Siége, et que le chef de l'Église,

---

sades, tom. 1, pag. 228.) Guillaume de Neubrige attribue au vif amour qu'avait Louis pour la reine Éléonore la résolution qu'il prit de la conduire à la croisade, ce qui répugnait un peu à la reine, dans la crainte de perdre sa beauté. *Dùm iter arrepturus et uxorem juvenculam vehementius æmulatur, eam nequaquam domi esse relinquendam, sed suum ad prœlia proficisci decerneret.* (Guill. Neubrig., *de Rebus angl.*, lib. 1, cap. 31.)

(1) Le même Odon de Deuil rapporte que le roi fit des lois pour son armée, et établit des règles de discipline. L'auteur ne s'en souvient pas ; car, ajoute-t-il, comme elles ne furent pas exécutées, je ne les ai pas retenues: *Sed quia ipsæ non benè tenuerunt, eas nec ego retinui.* (*Biblioth. des Croisades*, ibid.)

(2) Le pape vit avec peine que l'empereur Conrad ne l'eût point consulté avant de prendre la croix.

1147 qui avait passé les monts, dédaigna de réchauffer le zèle des Allemands par sa présence. Conrad fit couronner son fils comme roi des Romains, et confia l'administration de son empire à l'abbé de Corby, dont la sagesse peut être comparée à celle de Suger. Après avoir fait ces dispositions salutaires, l'empereur partit de Ratisbonne au commencement du printemps. Il traînait à sa suite une armée si nombreuse, qu'au rapport d'Otton de Freisingen, les fleuves ne suffisaient point à la transporter, et que les campagnes manquaient d'espace pour contenir tous ses bataillons.

Déjà des ambassadeurs envoyés par Conrad s'étaient rendus à Constantinople, pour annoncer les intentions pacifiques de leur souverain, et demander le passage de son armée sur le territoire de l'empire grec. Manuel, dans sa réponse, loua le zèle des pèlerins allemands, et protesta de son amitié pour leur chef. Au milieu de ces protestations réciproques, l'armée de Conrad s'avança vers la capitale de la Grèce, et dès qu'elle eut atteint les frontières de la Thrace, elle eut à se plaindre de la perfidie des Grecs, et ceux-ci de la violence des croisés.

Au temps de la première croisade, les Turcs menaçaient Constantinople, ce qui fit supporter les Francs; mais depuis cette époque la capitale des Grecs était sans alarmes et ne craignait plus les attaques des Musulmans. Une opinion d'ailleurs s'était répandue dans toutes les provinces de l'empire, que les guerriers de l'Occident

avaient le projet de s'emparer de Constantinople. 1147
Cette opinion assez vraisemblable, accréditée par les menaces des croisés eux-mêmes, était peu propre à rétablir la paix et l'harmonie entre des peuples qui se méprisaient réciproquement, et s'accusaient avec une égale raison de violer la foi des traités (1).

Manuel Comnène, qu'Odon de Deuil ne veut point nommer, parce que son nom, dit-il, n'est point écrit au livre de vie (2), était le petit-fils d'Alexis Ier., qui régnait au temps de la première croisade. Fidèle à la politique de son aïeul, plus habile et surtout plus dissimulé que lui, il ne négligea aucun moyen pour perdre et ruiner l'armée des Allemands. Dans son conseil, on regardait les guerriers d'Occident comme des hommes de fer dont les yeux lançaient des flammes, et qui répandaient des torrens de sang avec la même indifférence que s'ils eussent versé de l'eau (3). Tandis qu'il leur envoyait des ambassadeurs et leur fournissait des vivres, Manuel s'alliait avec les Turcs et faisait fortifier sa capitale.

En approchant de Constantinople, les Allemands avaient déployé leurs tentes dans une riche

(1) Voyez l'extrait de l'historien grec Cinnam, analysé dans la *Bibliothèque des Croisades*, tom. II.

(2) Odon de Deuil, *Biblioth. des Croisades*, t. I, p. 228.

(3) C'est presque toujours l'image qu'employent les historiens grecs pour peindre les mœurs farouches des Francs. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II.)

1147 vallée arrosée par le fleuve Mélas. Tout-à-coup un violent orage éclata sur les montagnes voisines; le fleuve, grossi par les torrens, inonda la plaine où l'armée chrétienne célébrait la fête de l'Assomption. Otton de Freisingen, qui était présent, s'arrête ici pour décrire cet incident désastreux; il nous peint les flots renversant tout sur leur passage, entraînant les bagages, les hommes et les chevaux. Ce qu'il y a de plus curieux dans son tableau, c'est de voir quelques pélerins cherchant un abri contre cette espèce de déluge dans la tente du duc de Souabe, et chantant, au milieu de la désolation générale, le psaume qui commence par ces mots: *Réjouissons-nous, mes frères*. Le bon évêque, après avoir parlé fort longuement de cet orage, qui avait éclaté sous un beau ciel, et qui répandit tout-à-coup le deuil sur une campagne riante, se livre à des réflexions plus naïves que philosophiques sur l'instabilité des choses humaines, et déclare ensuite qu'il ne dira plus rien de la croisade, alléguant pour motif qu'il n'avait pris la plume que pour faire une histoire agréable, et non pour raconter des malheurs semblables à ceux qu'on trouve dans les tragédies (1).

---

(1) Comparez le récit d'Otton de Freisingen, qui assista à cette scène déplorable, et l'historien grec Cinnam, qui l'a décrite d'après des témoins oculaires de sa nation. (*Bibliothèque des Croisades*, tom. II.) *Fateor*, ajoute Otton de Freisingen, *toto expeditionis tempore nunquam lætiora habuimus tabernacula, nunquam quantum ad sensus judi-*

Constantinople (1), à l'arrivée de Conrad, 1147
présenta le spectacle nouveau de deux empereurs qui avaient hérité des débris de l'empire de Rome, et qui se disaient tous les deux successeurs de César et de Constantin. Le cérémonial de l'entrevue excita de longs débats; à la fin on décida que Manuel et Conrad monteraient à cheval, et s'approcheraient ainsi l'un de l'autre pour se donner le baiser fraternel (2). Tout ce qu'on pouvait espérer de cette entrevue singulière, c'est que la rivalité des deux monarques n'éclatât point par une guerre ouverte. L'empereur d'Occident avait une puissante armée pour défendre ses droits; le souverain de Bysance n'osa point insister sur ses prétentions; mais la vanité blessée, au rapport même des historiens de Bysance, ne craignit point d'invoquer le mensonge et la trahison, et ne fut effrayée ni des malheurs qu'elle pouvait attirer sur le monde

---

cium majorem ambitum occupaverant tentoria. (Ot. Freisin., *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 528.) Quelques lignes plus bas il dit : *Divinam id animadversionem potiùs quam naturalem inundationem esse considerantes amplius attoniti sumus.* (Ibid.)

(1) Rien n'est plus remarquable que la description qu'a faite Odon de Deuil de Constantinople; nous l'avons traduite en entier, *Biblioth. des Croisades*, tome 1, pag. 234, 236. Il est facile de concevoir quelle foule d'impressions devaient éprouver les pélerins à l'aspect des richesses et de la splendeur de la *reine du monde*, comme l'appellent les historiens grecs.

(2) Voyez Odon de Deuil, qui a rapporté ce fait. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 228.)

1147 chrétien, ni des triomphes qu'elle préparait aux infidèles (1).

La jalousie et la haine qui animaient les deux empereurs passèrent facilement dans l'esprit des peuples; les préventions que les Grecs et les Francs avaient les uns contre les autres, devinrent une guerre déclarée entre la barbarie, armée de toutes ses fureurs, et la perfidie avec toutes ses trahisons. Dans la ville de Nicopopolis, un saltimbanque, montrant un serpent qu'il portait dans son sein, irrita la superstition grossière des Allemands, et ce spectacle, que la foule ignorante regardait comme un artifice du démon, devint le signal des scènes les plus sanglantes. Dans Andrinople, la mort d'un parent de Conrad, tué dans son lit, avait provoqué l'incendie de la ville et le massacre des habitans (2). Les Grecs n'entreprirent jamais d'opposer la force à la force, mais, pour se venger des Latins, ils ne négligèrent aucun des moyens suggérés par la haine qui n'osait se montrer; les Allemands, dans leur marche en-deçà et au-delà du Bosphore, s'avançaient au milieu des embûches et des piéges partout semés sous leurs pas. Les croisés, lorsqu'ils s'écartaient de l'armée, étaient égorgés par les soldats de Comnène; on leur fermait les portes des villes; lorsqu'ils demandaient des vivres, on les

(1) Voyez l'extrait de Cinnam dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II.

(2) Voyez l'extrait d'Odon de Deuil, *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 228.

forçait de mettre de l'argent dans des paniers 1147
qu'on leur descendait du haut des tours, et souvent ils n'obtenaient que d'insultantes railleries. L'historien grec Nicétas nous apprend lui-même qu'on mêlait de la chaux aux farines qu'on leur fournissait. On avait créé une fausse monnaie qu'on leur donnait lorsqu'ils avaient quelque chose à vendre, et qu'on refusait lorsqu'ils avaient quelque chose à acheter (1). Enfin, si on en croit les accusations des Latins, l'ennemi fut averti de la marche des pélerins allemands; des guides qu'on leur avait donnés à Constantinople égarèrent l'armée dans les montagnes de la Cappadoce, et la livrèrent, déjà vaincue par les fatigues, la disette et le désespoir, au glaive des infidèles. Les Français, qui vinrent ensuite, se montrèrent moins indisciplinés que les Allemands, et furent mieux traités par les peuples qu'ils trouvèrent sur leur passage (2). Lorsqu'ils arrivèrent dans la Hongrie, les habitans de cette contrée les reçurent comme des frères (3). La présence de Louis VII inspirait

(1) Voyez l'historien grec Nicétas analysé dans la *Bibliot. des Croisades*, tom. II.

(2) Odon de Deuil attribue les malheurs des Allemands à leur intempérance : *Incedunt igitur Alemani satis audacter, sed minus sapienter quia dum in terrâ illâ ubique inveniunt opulentiam et in eâ non habent reverentiam pedites eorum remanentes ebrii semper.* (Odon de Deuil, lib. II, pag. 20.)

(3) Sur la marche de Louis VII, consultez Odon de Deuil, *Bibliot. des Croisades*, tom. I, pag. 228 et suiv.

1147 partout le respect et la joie; sa tente même devint un asile pour des Hongrois poursuivis par les discordes civiles; et ce fut alors qu'il dit ces belles paroles : *La demeure d'un roi est comme une église, ses pieds sont comme un autel* (1). A chaque ville qu'ils traversaient, les croisés rencontraient des ambassadeurs que l'empereur de Constantinople envoyait au roi de France; ces ambassadeurs se prosternaient devant le roi et lui prodiguaient les louanges les plus exagérées (2). La fierté française fut plus surprise que touchée d'un pareil hommage, et ne répondit que par un silence dédaigneux à la flatterie des cours d'Orient. A l'approche de ceux qu'il faisait ainsi complimenter, Manuel tremblait dans son palais; les grands de l'empire allèrent, par ses ordres, recevoir, aux portes de Constantinople, le monarque français, qui, prenant pitié des craintes de l'empereur, devança son armée, et se rendit sans escorte au palais impérial. Dans leur première entrevue, ces deux princes se témoignèrent une amitié réciproque, Manuel avec l'affectation des Grecs, Louis avec la franchise d'un roi chevalier. Pendant leur séjour à Constantinople,

(1) Ces belles paroles de Louis VII, qu'on ne retrouve dans aucune histoire de France, sont tirées de la Chronique hongroise de Jean Thuroz. (Voy. la *Biblioth. des Croisades*, tom. II, pag. 121.)

(2) Il faut lire dans Odon de Deuil, qui est toujours indigné contre les Grecs, la description de la curieuse ambassade de l'empereur de Constantinople auprès de Louis VII. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 228.)

l'empereur ne négligea rien pour obtenir l'affection de Louis VII et de ses barons; tantôt il se 1147
plaisait à leur montrer le luxe de sa cour et les merveilles de sa capitale; tantôt il visitait le camp des pélerins, applaudissant à leur entreprise, et leur promettant tous les secours nécessaires : c'étaient tous les jours de nouveaux spectacles et de nouvelles protestations d'amitié. Les croisés néanmoins ne tardèrent pas à reconnaître combien ces démonstrations avaient peu de sincérité, car au milieu même des fêtes qu'on leur donnait, ils apprirent que la cour impériale entretenait d'étroites liaisons avec le sultan d'Iconium, et que les Turcs étaient exactement avertis des projets du roi de France (1).

Cette trahison excita l'indignation des seigneurs français, et lorsque l'empereur demanda qu'ils lui rendissent hommage, comme les chefs de la première croisade, et que les croisés remissent entre ses mains les villes de l'ancien empire grec qu'ils viendraient à conquérir, pour toute réponse on proposa dans le conseil de s'emparer de Constantinople. « Vous avez entendu, dit l'évêque de Langres, » les Grecs qui vous proposent de reconnaître leur » empire et de vous soumettre à leurs lois; ainsi » donc la faiblesse doit commander à la force, la » lâcheté à la bravoure! Qu'a donc fait cette na-

(1) Voyez l'extrait des *Gestes de Louis VII*, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 212, en le comparant avec Odon de Deuil.



1147 » tion ? qu'ont fait ses ancêtres pour montrer tant » d'orgueil ? Je ne vous parlerai point des piéges » et des embûches qu'ils ont partout semés sur vos » pas; nous avons vu les prêtres de Bysance, mê- » lant la raillerie à l'outrage, purifier par le feu les » autels où nos prêtres avaient sacrifié. Ils nous » demandent aujourd'hui des sermens que l'hon- » neur désavoue. N'est-il pas temps de nous ven- » ger des trahisons et de repousser les injures? » Jusqu'ici les croisés ont eu plus à souffrir de » leurs perfides amis que de leurs ennemis décla- » rés. Dès long-temps Constantinople est une bar- » rière importune entre nous et nos frères d'Orient. » Nous devons enfin nous ouvrir le libre chemin de » l'Asie.

» Les Grecs, vous le savez, ont laissé tomber » aux mains des infidèles le sépulcre de Jésus- » Christ et toutes les villes chrétiennes de l'Orient. » Constantinople, n'en doutez pas, sera bientôt » elle-même la proie des Turcs et des barbares, » et, par sa lâche faiblesse, elle leur ouvrira un » jour les barrières de l'Occident. Les empereurs » de Bysance ne savent ni défendre leurs provin- » ces, ni souffrir qu'on les défende. Ils ont tou- » jours arrêté les généreux efforts des soldats de » la croix; naguère encore, cet empereur, qui se » déclare votre appui, a voulu disputer aux La- » tins leurs conquêtes et leur ravir la principauté » d'Antioche; il veut aujourd'hui livrer les armées » chrétiennes aux Sarrasins. Hâtons-nous donc de » prévenir notre ruine par celle des traîtres; ne

» laissons pas derrière nous une ville insolente et 1147
» jalouse, qui ne cherche que les moyens de nous
» détruire, et faisons retomber sur elle les maux
» qu'elle nous prépare. Si les Grecs accomplissent
» leurs perfides desseins, c'est à vous que l'Occi-
» dent redemandera un jour ses armées. Puisque
» la guerre que nous entreprenons est sainte, ne
» paraît-il pas juste d'employer tous les moyens
» de réussir? La nécessité, la patrie, la religion
» vous ordonnent de faire ce que je vous propose;
» les aqueducs qui fournissent l'eau à la ville sont
» en notre pouvoir, et nous offrent un moyen fa-
» cile de réduire ses habitans. Les soldats de Ma-
» nuel ne pourront supporter l'aspect de nos
» bataillons; une partie des murailles et des tours
» de Bysance viennent de s'écrouler devant nous,
» comme par une espèce de miracle. Il semble
» que Dieu lui-même nous appelle dans la ville
» de Constantin, et qu'il vous en ouvre les portes
» comme il ouvrit à vos pères celles d'Édesse,
» d'Antioche et de Jérusalem.»

Quand l'évêque de Langres eut cessé de parler, plusieurs des chevaliers et des barons élevèrent la voix pour lui répondre. « Les chrétiens étaient
» venus en Asie pour expier leurs péchés, et non
» pour punir les crimes des Grecs. Ils avaient pris
» les armes pour défendre Jérusalem, et non pour
» détruire Constantinople. On devait regarder, il
» est vrai, les Grecs comme des hérétiques, mais
» non comme des ennemis déclarés; on avait res-
» pecté les juifs, les Grecs devaient être respectés

1147 » de même. Lorsque les guerriers chrétiens avaient » pris la croix, Dieu ne leur avait pas remis le » glaive de sa justice. » En un mot, les barons trouvaient plus de politique que de religion dans ce qu'ils venaient d'entendre, et ne pouvaient concevoir qu'on pût tenter une entreprise qui n'était point d'accord avec les règles de l'honneur. Ils ne pouvaient croire d'ailleurs aux malheurs qu'on leur annonçait, et se reposaient sur la Providence et sur leur valeur pour surmonter les obstacles. Les plus fervens des pélerins craignaient de voir retarder la marche des croisés, et cette crainte ajoutait encore à leurs scrupules; enfin la loyauté des chevaliers, la pieuse impatience de voir les saints lieux, et peut-être aussi les présens et les séductions de Manuel, firent triompher le parti de la modération.

Cependant l'empereur fut alarmé de voir des guerriers pleins de fierté et d'audace, délibérer si près de lui sur la conquête de sa capitale. L'hommage que lui firent les barons et les chevaliers ne le rassurait point contre leurs entreprises. Pour hâter leur départ, il fit répandre le bruit que les Allemands avaient remporté de grandes victoires sur les Turcs, et qu'ils s'étaient rendus maîtres d'Iconium. Ce moyen réussit à Manuel au-delà de ses espérances (1).

(1) Voyez, en les comparant, Odon de Deuil et l'auteur des *Gestes de Louis VII*. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 212 et 228.)

Lorsque les croisés s'éloignaient de Constantinople, impatiens de poursuivre les Turcs, une éclipse de soleil frappa tout-à-coup leurs regards. Une multitude superstitieuse ne vit dans ce phénomène qu'un présage funeste, et crut y trouver l'avertissement de quelque grande calamité, ou d'une nouvelle trahison de Manuel. Les craintes des pélerins ne tardèrent pas à se réaliser; à peine étaient-ils entrés dans la Bithynie qu'ils purent apprécier les mensonges de la renommée et les perfides récits des Grecs. Louis, campé sur les bords du lac Ascanius, dans le voisinage de Nicée, apprit la déroute complète des Allemands. Le sultan d'Iconium, à l'approche des chrétiens de l'Occident, avait assemblé toutes ses forces et sollicité le secours des puissances musulmanes pour défendre les passages de l'Asie mineure. Conrad, que Guillaume de Tyr appelle *vir simplex*, un homme simple, et que le père Maimbourg compare à une victime couronnée de fleurs qu'on mène égorger, s'était avancé, sur la foi de quelques guides inconnus, jusque dans les montagnes de la Lycaonie. N'ayant d'autre crainte que celle d'être devancé par les Français, il marchait sans connaître les chemins, et n'ayant point de vivres pour faire subsister la multitude dont il était suivi. Tout-à-coup il est surpris par les Turcs qui couvrent le sommet des montagnes et se précipitent sur les chrétiens exténués de faim et de fatigues. Les soldats musulmans, montés sur des chevaux légers et rapides, ne portaient qu'un arc et des flèches. Les cavaliers allemands, au con- 1147

1147 traire, ne pouvaient se mouvoir sous leur armure de fer, et les infidèles les attaquaient dans tous les défilés, dans tous les passages difficiles. Ceux des croisés dont l'armure était moins pesante, et qui portaient des peaux de mouton pour boucliers, s'élançaient quelquefois au-devant de l'ennemi et le mettaient en fuite; mais les Turcs se ralliaient bientôt sur les hauteurs et fondaient de nouveau, comme des oiseaux de proie, sur la troupe consternée des chrétiens. Une foule de pélerins qui n'avaient, pour se présenter au combat, que le bourdon et la pannetière, portaient le trouble et la confusion dans l'armée des croisés. Les Musulmans profitaient du désordre et ne laissaient point de repos à leurs ennemis. Le désespoir et la terreur avaient achevé de détruire la discipline parmi les croisés; ils n'obéissaient plus à leurs chefs; chacun cherchait son salut dans la fuite. Enfin la déroute fut générale; les campagnes étaient couvertes de fugitifs qui erraient au hasard et ne trouvaient point d'asile contre leurs vainqueurs. Les uns périssaient de misère, les autres tombaient sous le fer des Musulmans. Les femmes et les enfans étaient enlevés avec les bagages, et faisaient partie du butin de l'ennemi. Conrad, qui avait conservé à peine la dixième partie de son armée, fut percé lui-même de deux flèches, et n'échappa que par une espèce de miracle à la poursuite des Sarrasins (1).

(1) L'examen des lettres de Conrad à son ministre Wibald, peut jeter quelque lumière sur la défaite de l'empe-

La nouvelle de ces désastres jeta la consternation parmi les Français. Louis, accompagné de ses plus braves chevaliers, vola au-devant de Conrad; les deux monarques s'embrassèrent en versant des larmes. Conrad raconta sa défaite, et se plaignit d'autant plus de la perfidie de Manuel, qu'il avait à excuser sa propre imprudence. Il attribua sa retraite à la crainte de répandre des torrens de sang. Louis VII et ses barons offrirent tout ce qu'ils avaient à l'empereur et à ses malheureux compagnons(1); et les deux monarques renouvelèrent le serment de se rendre ensemble dans la Palestine; mais la plupart des barons allemands, qui avaient tout perdu et qui manquaient d'argent, ne purent suivre long-temps l'armée française. Conrad lui-même n'ayant plus qu'un petit nombre de soldats, et malade de ses blessures, ou plutôt des chagrins que lui causait la perte de son armée, se sépara bientôt du roi de France pour retourner à Constantinople. Manuel, qui n'avait vu d'abord dans le monarque allemand qu'un rival et un ennemi, se ressouvenant alors qu'ils étaient unis par des liens de famille, s'empressa de consoler 1147

---

reur d'Allemagne. (*Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 397.) Dom. Martenne, en tête de son deuxième volume, a cherché à éclaircir plusieurs points historiques par cet examen.

(1) L'empereur Conrad rend le plus éclatant hommage à la conduite de Louis VII et de ses barons, dans sa correspondance avec Wibald. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 398.)

1147 une infortune qu'il avait souhaitée et qu'on pouvait croire son ouvrage. Les sujets imitèrent l'exemple de leur maître, et ce redoutable empereur d'Occident, pour lequel les Grecs avaient montré tant de mépris et tant de haine, dont ils méconnaissaient tous les droits et qu'ils regardaient comme un chef de barbares, fut reçu dans leur capitale avec d'autant plus de pompe et d'éclat, nous dirons même avec d'autant plus de joie, qu'il paraissait plus abattu et plus humilié par les victoires des Sarrasins (1).

1148 Cependant l'armée française poursuivit sa marche, et laissant à sa gauche le mont Olympe, à sa droite le mont Ida, elle traversa l'ancienne Phrygie. Les croisés trouvèrent sur leur passage les villes de Pergame, d'Éphèse et plusieurs autres cités que les Grecs laissaient tomber en ruines. L'hiver venait de commencer, l'abondance des pluies et la fonte des neiges avaient fait déborder les rivières et rendaient les chemins impraticables. Les habitans des montagnes, peuple barbare et sauvage, fuyaient à l'approche des chrétiens, emmenant avec eux leurs troupeaux et tout ce qu'ils possédaient. Les villes fermaient leurs portes et refusaient des vivres aux croisés, ou n'en procuraient qu'à ceux qui avaient des trésors à leur donner. Tandis que l'armée chrétienne traversait

(1) Voyez, pour tous ces détails, les historiens grecs Cinnam et Nicétas, analysés dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II.

ainsi la Phrygie, Manuel envoya au roi de France 1148
des ambassadeurs, pour lui annoncer que les Turcs s'assemblaient de toutes parts pour l'attaquer dans sa marche. Il offrait aux croisés un asile dans les villes de son empire; mais cette offre, accompagnée de menaces, parut un piége, et Louis VII aima mieux braver les attaques des Turcs que de se fier aux promesses des Grecs. L'armée chrétienne, continuant sa route vers les frontières de la Phrygie, arriva enfin sur les bords du Méandre, vers l'embouchure du Lycus. Les Turcs, qui avaient détruit l'armée des Allemands, se préparaient à disputer aux Français le passage du fleuve. Ils étaient campés les uns sur les montagnes, les autres sur le rivage. Les pluies avaient grossi le Méandre; le passage était difficile et dangereux. Rien n'arrêta les Français, animés par les discours et l'exemple de leur roi. En vain les Turcs firent pleuvoir une grêle de traits et se présentèrent en bataille sur la rive. L'armée française traversa le fleuve, enfonça les rangs des barbares, en fit un grand carnage, et les poursuivit jusqu'au pied des montagnes. Les deux bords du Méandre restèrent couverts des cadavres des Turcs. L'historien Nicétas, qui vit quelques années après leurs ossemens entassés (1), ne put s'empêcher de dire, en louant

(1) Voyez, pour tous les détails de la marche de Louis VII, Odon de Deuil, analysé *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 228, et pour ce fait particulier, Nicétas, analysé au tome II.

1148 le courage des Francs, que « si de pareils hommes » n'avaient pas pris Constantinople, il fallait ad» mirer leur modération et leur patience. »

Après la bataille qu'on venait de livrer aux Sarrasins, quelques-uns des pélerins assurèrent avoir vu un cavalier vêtu de blanc marcher à la tête de l'armée chrétienne, et donner le signal de la victoire. Odon de Deuil, témoin oculaire, raconte cette apparition sans y ajouter foi, et se contente de dire que les chrétiens n'auraient pas triomphé des Turcs sans la protection et la volonté de Dieu.

Cette victoire donna une grande confiance aux croisés, et rendit leurs ennemis plus prudens. Les Turcs se défiant de leurs forces, et n'osant attaquer une armée qui les avait vaincus, épièrent le moment de la surprendre. L'imprudence d'un chef qui commandait l'avant-garde française, vint bientôt leur en offrir l'occasion. En quittant Laodicée, ville située sur le Lycus, les croisés avaient dirigé leur marche du côté de l'Orient, et s'avançaient vers la Pamphylie. L'armée française était divisée en deux corps, commandés chaque jour par deux nouveaux chefs qui prenaient les ordres du roi. Chaque soir on arrêtait dans le conseil la route qu'on suivrait le lendemain, et le lieu où l'armée irait camper pendant la nuit. Un jour qu'on devait traverser une haute montagne, l'ordre avait été donné à l'avant-garde de s'arrêter sur les hauteurs et d'attendre le reste de l'armée pour descendre le lendemain dans la plaine en ordre de bataille. Geoffroi de Rançon, seigneur de Taillebourg,

commandait ce jour-là le premier corps des Français, et portait l'oriflamme ou l'étendard royal. Il arriva de bonne heure au lieu où l'on devait passer la nuit; ce lieu n'offrait pour retraite aux soldats que des bois, des ravins et des rocs sauvages. Au pied des monts se présentait à leurs yeux une vallée étendue et commode; la journée était belle, les troupes pouvaient, sans fatigue, marcher encore plusieurs heures. Le comte de Maurienne, frère du roi, la reine Éléonore et toutes les dames de sa suite qui avaient suivi l'avant-garde, pressèrent Geoffroy de Rancon de descendre dans la plaine. Il eut la faiblesse de céder à leurs instances; mais à peine fut-il descendu dans la vallée, que les Turcs s'emparèrent des hauteurs qu'il venait de quitter, et s'y rangèrent en bataille.

1148

Pendant ce temps, l'arrière-garde de l'armée, où se trouvait le roi, s'avançait pleine de confiance et de sécurité; en voyant des troupes au milieu des bois et des rochers, elle les prit pour des Français et les salua par des cris de joie. Elle marchait sans ordre, les bêtes de somme et les chariots étaient pêle-mêle avec les bataillons, et la plupart des soldats avaient laissé leurs armes parmi les bagages. Les Turcs, toujours immobiles, attendent en silence que l'armée chrétienne soit engagée dans des défilés; lorsqu'ils se croyent sûrs de la victoire, ils s'ébranlent en poussant des hurlemens affreux, et se jettent l'épée à la main sur les chrétiens désarmés, qui n'ont pas le temps de se rallier. On ne peut décrire le désordre et la confusion de l'armée

1148 française. Au-dessus des croisés, dit un témoin oculaire, des rochers escarpés s'élevaient jusqu'aux cieux; au-dessous, des précipices s'enfonçaient jusqu'aux enfers (1). Les menaces des Turcs, les cris des blessés et des mourans, se mêlaient au sifflement des flèches, au hennissement des chevaux épouvantés, au bruit confus des torrens, au fracas des pierres détachées du sommet de la montagne et roulant dans les vallées. Dans cet effroyable tumulte, les chefs ne donnaient aucun ordre, les soldats ne pouvaient plus ni fuir, ni combattre. Cependant les plus braves se rallient autour du roi et s'avancent vers le haut de la montagne. Trente des principaux seigneurs qui accompagnaient Louis, périssent à ses côtés en vendant chèrement leur vie. Ce prince resta presque seul sur le champ de bataille, et se réfugia au pied d'un rocher, d'où il brava l'attaque des infidèles qui le poursuivaient. Adossé contre un arbre, il résista lui seul aux efforts de plusieurs Sarrasins, qui, le prenant pour un soldat, s'éloignèrent de lui pour courir au pillage. Si on en croit une vieille chronique, le roi de France, aux prises avec un si grand péril, eut la douleur d'entendre à ses côtés quelques-uns de ses barons qui ne le reconnaissaient point, et qui, parlant entre eux, lui reprochaient avec amer-

(1) Voyez toujours Odon de Deuil, en le comparant aux *Gestes de Louis VII*. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 228.)

tume les désastres de cette journée (1). Cependant 1148
la nuit était avancée, et les Musulmans, craignant d'être attaqués ou surpris à leur tour par les croisés qui n'avaient point encore combattu, abandonnèrent le théâtre de leur victoire. Ce fut alors que Louis, quittant son asile, monta sur un cheval abandonné, et rejoignit son avant-garde qui pleurait sa mort.

Après cette défaite, où le roi avait couru tant de dangers, le bruit de son trépas se répandit dans tout l'Orient, et parvint jusqu'en Europe, où il remplit les chrétiens, et surtout les Français, de douleur et d'effroi. Guillaume de Tyr, en racontant la défaite désastreuse des croisés, s'étonnait que Dieu, toujours plein de miséricorde, eût laissé périr si misérablement tant d'illustres guerriers armés pour sa cause.

Les croisés qui formaient l'avant-garde de l'armée, en déplorant la mort de leurs frères, élevèrent leurs voix contre Geoffroy de Rancon, et demandèrent tous ensemble que tant de sang versé retombât sur lui. Le roi n'eut point assez de fermeté pour punir une faute irréparable, et ne se rendit au vœu des barons et des soldats qu'en leur donnant pour chef un vieux guerrier nommé *Gilbert*, dont toute l'armée vantait l'habileté et la bravoure. Gilbert partagea le commandement avec Évrard des Barres, grand-maître des Templiers,

(1) Voyez les *Gestes de Louis VII*. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 212.)

1148 qui était venu avec un grand nombre de ses chevaliers au-devant de l'armée chrétienne. Sous ces deux chefs, auxquels le roi lui-même obéissait, les croisés continuèrent leur marche et vengèrent plusieurs fois leur défaite sur les Musulmans.

Arrivés dans la Pamphylie, les Français n'eurent pas seulement à se défendre des agressions des Turcs, mais l'armée eut beaucoup à souffrir des rigueurs de la saison. Chaque jour il tombait des torrens de pluie; le froid et l'humidité énervaient les forces des soldats; la plupart des chevaux, privés de fourrage, périssaient et ne servaient plus qu'à nourrir l'armée qui manquait de vivres. Les vêtemens des soldats tombaient en lambeaux; les croisés abandonnaient ou vendaient leurs armes; les tentes, les bagages restaient dispersés sur les chemins; l'armée traînait avec elle une foule de malades et de pauvres pélerins qui faisaient retentir l'air de leurs gémissemens. Le roi de France les consolait par ses discours, les soulageait par ses aumônes. La piété soutenait son courage. « Jamais, dit Odon de Deuil, il ne laissa » passer un seul jour sans entendre la messe, sans » adresser à Dieu de ferventes prières. »

Enfin les croisés arrivèrent devant les murs d'Attalie, située sur les côtes de la Pamphilie, à l'embouchure du fleuve Cestius. Cette ville, habitée par des Grecs, était gouvernée au nom de l'empereur de Constantinople. Les Turcs occupaient les forteresses du voisinage, et répandaient la désolation dans toute la contrée. Les habitans d'Attalie,

enfermés dans leurs remparts, refusèrent de recevoir l'armée chrétienne. Dès-lors cette armée ne put voir de terme à ses souffrances, et la multitude des pélerins, presque nus, manquant de tout, se vit obligée, en présence de l'ennemi, au milieu de la saison la plus rigoureuse, de camper pendant plus d'un mois dans les plaines voisines de la ville, chaque jour exposée à périr par la faim, par le froid et par le glaive. A mesure que les croisés perdaient toute espérance de voir finir leurs maux, leur résignation et leur courage les abandonnaient. Louis VII ayant rassemblé un conseil, les seigneurs et les barons lui représentèrent que les soldats de la croix, sans chevaux, sans armes, sans vivres, ne pouvaient plus supporter ni les travaux de la guerre, ni les fatigues du voyage. Il ne nous reste plus, ajoutaient-ils, d'autre ressource que de nous abandonner aux périls de la mer. Le roi ne partageait pas leur avis, et voulait qu'on embarquât seulement la multitude des pélerins qui embarrassaient la marche de l'armée. « Pour nous, leur » disait-il, nous redoublerons de courage, et nous » suivrons la route qu'ont suivie nos pères, vain» queurs d'Antioche et de Jérusalem. Tant qu'il » me restera quelque chose, je le partagerai avec » mes compagnons; quand je n'aurai plus rien, » qui de vous ne supportera avec moi la pauvreté » et la misère? » Les barons, touchés de ce discours, jurèrent de mourir avec leur roi, mais ils ne voulaient point mourir sans gloire. Animés par l'exemple de Louis, ils pouvaient triompher des 1148

1148 Turcs, franchir les déserts, braver tous les périls; mais ils étaient sans défense contre la famine et contre la perfidie des Grecs. Ils reprochèrent à Louis VII de n'avoir point suivi les conseils de l'évêque de Langres, d'avoir pardonné à des ennemis plus cruels que les Musulmans, plus dangereux que les tempêtes et les écueils de la mer.

Comme à la suite de ce conseil, des murmures s'élevaient contre les Grecs dans l'armée chrétienne, le gouverneur d'Attalie craignit les effets du désespoir, et vint proposer à Louis VII des vaisseaux pour embarquer tous les croisés. Cette proposition fut acceptée, mais on attendit les vaisseaux promis pendant plus de cinq semaines, et les vaisseaux qui arrivèrent enfin, ne se trouvèrent pas assez grands, ni assez nombreux pour embarquer toute l'armée chrétienne. Les croisés virent alors l'abîme de maux dans lequel ils allaient tomber; mais telle était leur résignation ou plutôt l'état déplorable de leur armée, qu'ils ne commirent aucune violence envers les Grecs, et ne menacèrent point une ville qui refusait de les secourir.

Une foule de pauvres pélerins, parmi lesquels se trouvaient des barons et des chevaliers, se présentèrent devant le roi, et lui parlèrent en ces termes : « Nous n'avons pas de quoi payer notre » passage, et nous ne pouvons vous suivre en Syrie; nous restons ici accablés par la misère et » par la maladie; quand vous nous aurez quittés, » nous serons livrés aux plus grands périls, et la ren- » contre des Turcs est le moindre des malheurs

» que nous ayons à redouter. Rappelez-vous que 1148
» nous sommes des Français, que nous sommes
» des chrétiens; donnez-nous des chefs qui puis-
» sent nous consoler de votre absence et nous
» aider à supporter la fatigue, la faim, la mort,
» qui nous attendent loin de vous. » Louis, pour les rassurer, leur adressa les paroles les plus touchantes, et leur fit distribuer des sommes considérables. Il leur prodigua des secours, dit Odon de Deuil, comme s'il n'eût rien perdu ou qu'il n'eût besoin de rien pour lui-même. Il fit venir le gouverneur d'Attalie, et lui donna cinquante marcs d'argent pour soigner les malades qui restaient dans la ville, et faire conduire l'armée de terre jusque sur les côtes de Cilicie.

Louis VII donna pour chefs à tous ceux qui ne pouvaient s'embarquer, Thierri, comte de Flandre, et Archambaud de Bourbon. Il monta ensuite sur la flotte qu'on lui avait préparée, avec la reine Éléonore, les principaux seigneurs de sa cour et ce qui restait de sa cavalerie. A l'aspect des croisés qu'il laissait à Attalie, le roi de France ne put retenir ses larmes. Une multitude de pèlerins assemblés sur la rive, suivaient des yeux le vaisseau qu'il montait, en faisant des vœux pour son voyage; et lorsqu'ils l'eurent perdu de vue, ils ne songèrent qu'à leurs propres dangers, et tombèrent dans un morne abattement.

Le lendemain du départ de Louis VII, les pèlerins qui attendaient l'escorte et les guides qu'on leur avait promis, virent arriver les Turcs, accou-



1148 rus de toutes les contrées voisines. Il se livra plusieurs combats dans lesquels les chrétiens se défendirent vaillamment; mais les infidèles renouvelaient chaque jour leurs attaques. Les croisés, affaiblis par la fatigue et par la faim, accablés par leurs ennemis, demandèrent en vain un asile dans les murs d'Attalie. Les Grecs se montrèrent impitoyables. Il ne restait plus aux malheureux pélerins aucun moyen de salut. L'excès de leur misère abattant leur courage, les rendit comme insensibles à leurs propres périls; ils ne cherchaient plus leurs drapeaux; ils semblaient fuir leurs compagnons; ils ne connaissaient plus, ne suivaient plus leurs chefs. Les chefs eux-mêmes n'écoutaient plus ni la religion, ni l'humanité, ni l'honneur. Au milieu du plus horrible désordre, Archambaud de Bourbon et le comte de Flandre ne songent plus qu'à éviter la mort, et se jettent dans un vaisseau, laissant sur la rive une multitude éperdue qui leur tendait des mains suppliantes et remplissait l'air de ses cris déchirans (1).

Deux troupes de pélerins, l'une de trois mille, l'autre de quatre mille, animées par le désespoir, résolurent de marcher vers la Cilicie. Ils n'avaient point de bateaux pour traverser plusieurs rivières débordées; ils n'avaient point d'armes pour combattre les Turcs; ils périrent presque tous. D'autres qui les suivirent eurent le même sort. Tous les

(1) Odon de Deuil donne tous ces détails. (*Bibl. des Crois.*, t. 1, p. 218 et suiv.) Mais il ne pousse pas plus loin son récit.

malades restés dans Attalie périrent aussi sans 1148
qu'on pût savoir quelle avait été leur fin. L'histoire n'a pu conserver qu'avec peine quelques détails de ces effroyables désastres; et c'est ici qu'on doit répéter les expressions des vieilles chroniques: « Dieu seul connaît le nombre des martyrs dont » le sang coula sous le glaive des Turcs et même » sous le fer des Grecs. »

Plusieurs chrétiens, égarés par le désespoir, crurent que le Dieu qui les laissait en proie à tant de maux, n'était point le Dieu véritable (1). Trois mille d'entre eux embrassèrent la foi de Mahomet et se réunirent aux Musulmans qui prirent pitié de leur misère. Les Grecs d'Attalie ne jouirent pas long-temps du fruit de leur trahison; ils furent tour-à-tour dépouillés par les Turcs et par les agens du fisc impérial. L'air, empoisonné par les cadavres de leurs victimes, répandit dans leurs murs le deuil et la mort. Ainsi ce peuple, qui s'était montré sans pitié pour le malheur, fut lui-même en proie à toutes sortes de maux. Peu de temps après le départ de Louis VII et le désastre des croisés, Attalie restait presque sans habitans, et ses ruines abandonnées, pour exprimer l'opinion des contemporains, attestèrent dans la suite aux voyageurs et aux pélerins l'inévitable justice de Dieu.

Lorsque Louis arriva dans la principauté d'An-

(1) Voyez ce passage remarquable d'Odon de Deuil. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 230.)

1148 tioche, il avait perdu les trois quarts de son armée; mais il n'en fut pas accueilli avec moins d'empressement par Raymond de Poitiers. Les Français qui l'accompagnaient oublièrent, au milieu des plaisirs, les fatigues d'un long voyage et la mort déplorable de leurs compagnons. Antioche avait alors dans ses murs la comtesse de Toulouse, la comtesse de Blois, Sibylle de Flandre, Maurille, comtesse de Roussy, Talcquery, duchesse de Bouillon, et plusieurs autres dames célèbres par leur naissance ou par leur beauté. Les fêtes que leur donna Raymond reçurent surtout leur éclat de la présence d'Éléonore de Guienne. Cette jeune princesse, fille de Guillaume IX, et nièce du prince d'Antioche, réunissait les dons les plus séduisans de l'esprit aux grâces de la figure; elle s'était fait admirer à Constantinople, et n'avait point trouvé de rivale à la cour de Manuel. On lui reprochait, avec quelque raison, d'avoir plus de désir de plaire qu'il ne convient à une reine chrétienne. Une piété sincère, l'envie de faire pénitence, ne la conduisait point à Jérusalem. Les fatigues, les dangers d'un long pélerinage, les malheurs des croisés, le souvenir des saints lieux, toujours présens à l'esprit des pélerins, n'avaient point affaibli son goût trop vif pour les plaisirs et son extrême penchant à la galanterie.

Raymond de Poitiers, au milieu des fêtes données à la reine Éléonore, ne négligeait point les intérêts de sa principauté; il voulait affaiblir la puissance de Noureddin, le plus formidable en-

nemi des colonies chrétiennes, et désirait ardemment que les croisés pussent l'aider dans cette entreprise; les caresses, les prières, les présens, rien ne fut épargné pour les engager à prolonger leur séjour dans ses états. Le prince d'Antioche s'adressa d'abord au roi de France, et lui proposa, dans le conseil des barons, d'assiéger les villes d'Alep et de Césarée (1). « Comme les ennemis les plus formi- 1148
» dables des chrétiens arrivaient toujours des rives
» du Tigre et de l'Euphrate, il n'y avait pas de
» moyen plus sûr de prévenir leurs invasions que
» de s'emparer des villes qu'ils trouvaient sur leur
» passage, et qui étaient pour eux comme les
» portes de la Syrie. Que de malheurs n'avaient
» point affligé les colonies chrétiennes, parce
» qu'on avait laissé ces villes aux mains des bar-
» bares! On n'avait point oublié la captivité de
» Bohémond, compagnon de Godefroy, celle d'un
» Roi de Jérusalem, la mort de Roger, et de tant
» d'autres princes surpris et vaincus par les Tur-
» comans et par les hordes accourues de la Perse,
» des bords de la mer Caspienne et du territoire
» de Moussoul. Pouvait-on oublier la prise d'É-
» desse, qui venait de remplir d'effroi toute la
» chrétienté, et les menaces du farouche conqué-
» rant de la Mésopotamie, qui avait juré de s'em-
» parer d'Antioche et de soumettre Jérusalem aux
» lois de l'islamisme? » Toutes ces raisons et plu-

(1) On appelle plus communément cette ville *Schaizar*. Elle se trouve à quelques lieues d'Antioche, sur l'Oronte.

1148 sieurs autres que faisait valoir Raymond de Poitiers, ne pouvaient être appréciées par des guerriers arrivés de l'Occident, et qui ne connaissaient ni la situation des colonies chrétiennes, ni la puissance de leurs ennemis. Louis VII, qui n'était d'ailleurs conduit en Asie que par un esprit de dévotion, se contenta de répondre qu'il ne pouvait s'engager dans une guerre avant d'avoir visité les saints lieux.

Le prince d'Antioche ne se laissa point décourager par cette réponse. Il mit tous ses soins à toucher le cœur de la reine, et résolut de faire servir l'amour à ses desseins. Guillaume de Tyr, qui nous a laissé le portrait de Raymond, nous apprend qu'il était *d'un parler doux et affable, représentant dans son habitude et contenance je ne sais quelle grâce singulière et maintien d'un excellent et magnanime prince.* Il entreprit de persuader à la reine Éléonore de prolonger son séjour dans la principauté d'Antioche. On était alors au commencement du printemps; les bords riants de l'Oronte, les bosquets de Daphné, le beau ciel de la Syrie devaient sans doute seconder l'éloquence de Raymond. La reine, séduite par les prières de ce prince, subjuguée par les hommages d'une cour voluptueuse et brillante, et, si l'on en croit les historiens, par des plaisirs et des penchans indignes d'elle, sollicita vivement le roi de retarder son départ pour la ville sainte (1). Louis VII avait une dévotion aus-

(1) Voyez Guillaume de Tyr, l. XVI. « Méconnaissant,

tère, un esprit défiant et jaloux; les motifs qui re- 1148
tenaient la reine d'Antioche ne faisaient que l'affermir lui-même dans sa résolution d'aller à Jérusalem. Les instances d'Éléonore lui donnèrent des soupçons, et ces soupçons le rendirent inébranlable. Alors Raymond, trompé dans son attente, fit éclater ses plaintes et ne songea qu'à se venger. Ce prince, dit Guillaume de Tyr, était impétueux dans ses volontés, *et d'une telle colère, que lorsqu'il était courroucé, il n'y avait en lui ni rime ni raison*. Il fit passer facilement son indignation dans l'âme d'Éléonore. Cette princesse annonça hautement le projet de se séparer de Louis VII et de faire casser son mariage, sous prétexte de parenté. Raymond lui-même jura d'employer la force et la violence pour retenir sa nièce dans ses états. Enfin, le roi de France, outragé comme souverain et comme époux, résolut de précipiter son départ, et fut obligé d'enlever sa propre femme et de la ramener de nuit dans son camp.

La conduite de la reine dut scandaliser les infidèles et les chrétiens de l'Orient; son exemple pouvait avoir des suites funestes dans une armée où se trouvaient un grand nombre de femmes. Parmi la foule des chevaliers, et même des Musulmans, qui, pendant son séjour à Antioche, attirèrent tour-à-tour les regards d'Éléonore, on citait un jeune Turc qui avait reçu d'elle des présens, et pour

» dit-il, la dignité royale, la reine oublia ses devoirs de » fidélité envers son époux. »

1148 lequel elle voulut abandonner le roi de France (1). Dans ces choses-là, remarque ingénieusement Mézeray, on en dit souvent plus qu'il n'y en a; mais quelquefois aussi il y en a plus qu'on n'en dit. Quoi qu'il en soit, Louis VII ne put oublier son déshonneur, et se crut obligé, quelques années après, de répudier Éléonore, qui épousa Henri II, et donna le duché de Guienne à l'Angleterre, ce qui fut pour la France une des suites les plus déplorables de cette seconde croisade.

Le roi et les barons de Jérusalem qui redoutaient le séjour de Louis VII à Antioche, lui envoyèrent des députés pour le conjurer, au nom de Jésus-Christ, de presser sa marche vers la Palestine. Le roi de France se rendit à leurs vœux, et traversa la Syrie et la Phénicie, sans s'arrêter à la cour du comte de Tripoli, qui avait les mêmes projets que Raymond de Poitiers. Son arrivée dans la Terre-Sainte excita le plus vif enthousiasme, et ranima les espérances des chrétiens. Le peuple de Jérusalem, les princes, les prélats sortirent au-devant de lui, portant dans les mains des branches d'olivier, et chantant ces paroles par lesquelles on salua le Sauveur du monde : *Béni soit celui qui*

(1) Quelques historiens ont avancé qu'Éléonore de Guienne avait été éprise des charmes de Saladin. Saladin naquit la même année que fut célébré le mariage d'Éléonore : il avait donc à peine dix ans dans le temps de la seconde croisade. Il est à remarquer que l'auteur des *Gestes de Louis VII* ne parle point de la conduite de la reine.

vient au nom du Seigneur. Vers le même temps, 1148
l'empereur d'Allemagne, après avoir quitté l'Europe avec une puissante armée, n'étant plus suivi que de quelques-uns de ses barons, venait d'arriver dans la Terre-Sainte, non point avec la magnificence d'un grand prince, mais avec la simplicité d'un pèlerin. Les deux monarques pleurèrent sur les malheurs qu'ils avaient soufferts dans leur pèlerinage, et réunis dans l'église de la Résurrection, adorèrent ensemble les profonds décrets de la Providence.

Baudouin III, qui régnait alors à Jérusalem, jeune prince d'une grande espérance, aussi impatient d'étendre sa renommée que d'agrandir son royaume, ne négligea rien pour obtenir la confiance des croisés et presser la guerre qu'on devait faire aux Sarrasins. Une grande assemblée fut convoquée à Ptolémaïs (1). L'empereur Conrad, le roi de France, le jeune roi de Jérusalem, s'y rendirent accompagnés de leurs barons et de leurs chevaliers. Les chefs des armées chrétiennes et les chefs du clergé délibérèrent ensemble sur la guerre sainte, en présence de la reine Mélisende, de la marquise d'Autriche et de plusieurs dames françaises et allemandes qui avaient suivi les croisés en Asie. Dans cette réunion brillante, les chrétiens s'étonnèrent de ne point apercevoir la reine Éléonore de Guienne, et se rappelèrent avec dou-

(1) Guillaume de Tyr donne les noms des barons et des chevaliers qui y assistaient. (Lib. XVI et XVII.)

1148 leur le séjour d'Antioche. L'absence de Raymond de Poitiers, des comtes d'Édesse et de Tripoli, qui n'avaient point été appelés à l'assemblée, dut faire naître aussi de tristes pensées et présager les malheureux effets de la discorde parmi les chrétiens d'Orient.

Le nom de l'infortuné Josselin fut à peine prononcé dans le conseil des barons et des princes; on ne parla point de la ville d'Édesse, dont la perte avait fait prendre les armes à l'Occident, ni de la conquête d'Alep, proposée par Raymond d'Antioche. Depuis le commencement du règne de Baudouin, les princes et les seigneurs de la Palestine avaient le projet de porter leurs conquêtes au-delà du Liban et de s'emparer de Damas. Comme les chrétiens, lorsqu'ils entraient dans une province ou dans une ville musulmane, se distribuaient entre eux les terres et les maisons des vaincus, le peuple, qui habitait les montagnes stériles de la Judée, la plupart des guerriers de Jérusalem, le clergé lui-même, semblaient porter tous leurs vœux sur le territoire de Damas, qui offrait aux vainqueurs un riche butin, des habitations riantes et des campagnes couvertes de moissons. Une sage politique pouvait aussi leur inspirer le désir de devancer, pour cette conquête, les Atabecks, et surtout Noureddin, dont elle devait accroître la puissance. Dans l'assemblée de Ptolémaïs, on résolut de commencer la guerre par le siége de Damas.

Toutes les troupes se réunirent dans la Galilée, au commencement du printemps, et s'avancèrent

vers la source du Jourdain, commandées par le roi de France, l'empereur d'Allemagne, le roi de Jérusalem, et précédées du patriarche de la Sainte-Cité, qui portait la vraie croix. L'armée chrétienne, à laquelle s'étaient réunis les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, partit, dans les premiers jours de juin, de Melchisapar (1), petite ville remplie encore du souvenir de la conversion miraculeuse de saint Paul; elle traversa les chaînes du Liban, et vint camper près du bourg de Darie, d'où elle put apercevoir la ville de Damas. 1148

Damas est située au pied de l'Anti-Liban, à quarante-cinq lieues de Jérusalem; des collines couvertes d'arbres et de verdure s'élèvent dans le voisinage de la ville; dans son territoire se trouvent plusieurs bourgs, dont quelques-uns ont conservé un nom dans l'histoire. Une rivière qui tombe à grand bruit du haut des montagnes, roule sur un sable couleur d'or, se sépare en plusieurs bras, arrose la ville, et porte la fraîcheur et la fertilité dans la vallée *d'Abennefsage* ou *des Violettes*, plantée de toutes sortes d'arbres fruitiers. La ville de Damas était déjà célèbre dans la plus haute antiquité; elle avait vu s'élever et tomber la ville de Palmire, dont on admire encore les ruines dans son voisinage. Ézéchiel vante ses vins délicieux, ses nombreux ateliers et ses laines d'une couleur

(1) C'est la plaine que les auteurs arabes appellent *Mergi-Safar*, et où se rassemblaient ordinairement les armées musulmanes.

1148 admirable. Plusieurs passages de l'Écriture représentent Damas comme un séjour de délices et de volupté. On admirait la beauté de ses jardins, la magnificence de ses édifices, dont plusieurs étaient construits en marbre de différentes couleurs (1).

Damas, conquise tour-à-tour par les Hébreux, par les rois d'Assyrie, par les successeurs d'Alexandre, était tombée au pouvoir des Romains. Dès le siècle d'Auguste, les prédications de saint Paul l'avaient remplie de chrétiens; vers le commencement de l'hégire, elle fut assiégée et prise par les lieutenans des califes; une grande partie des habitans qui, après une capitulation, allaient chercher un asile à Constantinople, furent poursuivis dans leur fuite, atteints et massacrés par leurs farouches vainqueurs dans le territoire de Tripoli.

Depuis cette époque, Damas, qui forma un gouvernement ou une principauté, resta toujours au pouvoir des Musulmans. Au temps de la seconde croisade, cette principauté, attaquée tour-à-tour par les Francs, les Ortokides, les Atabecks, et presque réduite à sa seule capitale, appartenait à un prince musulman qui n'avait pas moins à se défendre de l'ambition des émirs que de l'invasion des ennemis étrangers. Noureddin, maître d'Alep et de plusieurs autres villes de Syrie, avait déjà fait plusieurs tentatives pour s'emparer de Damas,

(1) L'auteur des *Gestes de Louis VII* a donné une description assez intéressante des jardins de Damas. (*Bibliothèq. des Croisades*, tom. 1, pag. 212.)

et n'abandonnait point l'espoir de la réunir à ses 1148
autres conquêtes, lorsque les chrétiens résolurent de l'assiéger.

La ville était défendue par de hautes murailles du côté de l'orient et du midi (1); vers l'occident et le nord, elle n'avait pour défenses que ses nombreux jardins plantés d'arbres, où s'élevaient de toutes parts des palissades, des murs de terre et de petites tours dans lesquelles on pouvait placer des archers. Les croisés, prêts à commencer le siége, résolurent, dans un conseil, de s'emparer d'abord des jardins. On espérait y trouver de l'eau et des fruits en abondance, mais l'entreprise n'était pas sans de grandes difficultés; les vergers, qui s'étendaient jusqu'au pied de l'Anti-Liban, présentaient comme une vaste forêt traversée par des sentiers étroits, où deux hommes pouvaient à peine marcher de front. Les infidèles avaient fait partout des retranchemens où ils pouvaient résister sans périls aux attaques des croisés. Rien ne put cependant ralentir la bravoure et l'ardeur de l'armée chrétienne, qui pénétra de plusieurs côtés dans les jardins. Du haut des tourelles, du milieu des enceintes fermées de murailles, du sein des arbres touffus, il partait des nuées de traits et de javelots. Chaque pas que faisaient les chrétiens dans ces lieux couverts, était

(1) Guillaume de Tyr et l'auteur des *Gestes de Louis VII*, sont les seuls historiens latins qui donnent des détails étendus sur le siége de Damas. (Guill. de Tyr, lib. x, §. 13.) Les Arabes en parlent aussi, tom. II, §. 15 et suiv.

1148 marqué par un combat opiniâtre. Cependant les infidèles, attaqués sans relâche, furent à la fin forcés d'abandonner les positions qu'ils occupaient et qu'ils avaient fortifiées. Le roi de Jérusalem marchait le premier à la tête de son armée et des chevaliers de Saint-Jean et du Temple; après les chrétiens d'Orient, s'avançaient les croisés français, commandés par Louis VII. L'empereur d'Allemagne, qui avait rassemblé les débris de son armée, formait le corps de réserve, et devait garantir les assiégeans des surprises de l'ennemi (1).

Le roi de Jérusalem poursuivait les Musulmans avec ardeur; ses soldats se précipitaient avec lui dans les rangs ennemis, et comparaient leur chef à David, qui, au rapport de Josèphe, avait vaincu un roi de Damas. Les Sarrasins combattant toujours, s'étaient réunis sur le bord de la rivière qui coule sous les murs de la ville, pour en écarter à coups de traits et de pierres les chrétiens accablés par la chaleur, la soif et la fatigue. En vain les guerriers commandés par Baudouin s'efforcèrent plusieurs fois d'enfoncer l'armée des Musulmans, ils trouvèrent toujours une résistance invincible. Ce fut alors que l'empereur d'Allemagne signala sa bravoure par un fait d'armes digne des héros de la

(1) Voyez l'analyse des *Gestes de Louis VII*, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, en le comparant au récit des historiens arabes, t. II, §. 19. Les historiens latins, en parlant de l'armée allemande qui assiégea Damas, ne disent pas comment, après la défaite de Conrad, elle s'était rassemblée.

première croisade. Suivi d'un petit nombre des 1148
siens, il traverse l'armée française, que la difficulté des lieux empêchait de combattre, et vient prendre sa place à l'avant-garde des croisés. Rien ne résiste à son attaque impétueuse; tous les ennemis qu'il rencontrait tombaient sous ses coups, lorsqu'un Sarrasin, d'une taille gigantesque et couvert de ses armes, s'avança au-devant de lui pour le défier et le combattre. L'empereur allemand accepte le défi, et vole aussitôt à la rencontre du guerrier musulman. A la vue de ce combat singulier, les deux armées immobiles attendaient dans la crainte qu'un des deux champions eût terrassé son adversaire pour recommencer la bataille. Bientôt le guerrier sarrasin est renversé de son cheval; Conrad, d'un coup d'épée déchargé sur l'épaule du Musulman, avait partagé son corps en deux parties. Ce prodige de force et de valeur redoubla l'ardeur des chrétiens et jeta (1) l'effroi parmi les infidèles. Dès-lors les Musulmans se préparèrent à chercher leur sûreté dans la ville, et laissèrent les croisés maîtres des bords de la rivière.

Les auteurs orientaux parlent de l'effroi des habitans de Damas après la victoire des chrétiens; les Musulmans (2) couchèrent sur la cendre pendant plusieurs jours; on exposa au milieu de la

(1) L'auteur des *Gestes de Louis VII*, consacre tout un chapitre au récit de ce combat singulier.

(2) Voyez Déhebi, *Biblioth. des Croisades*, t. II, §. 19.

1148 grande mosquée l'Alcoran recueilli par Ostman; les femmes, les enfans se rassemblèrent autour du livre sacré, en invoquant le secours de Mahomet contre leurs ennemis. Déjà les assiégés songeaient à abandonner la ville; ils placèrent dans les rues, vers l'entrée des jardins, de grosses poutres, des chaînes et des amas de pierres, afin d'arrêter la marche des assiégeans, et de se donner ainsi le temps de fuir avec leurs richesses et leurs familles par les portes du nord et du midi.

Les chrétiens étaient si persuadés qu'ils allaient se rendre maîtres de Damas, qu'on ne s'occupa plus, parmi les chefs, que de savoir à qui serait donnée la souveraineté de la ville. La plupart des barons et des seigneurs qui se trouvaient dans l'armée chrétienne implorèrent la faveur du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, et négligèrent tout-à-coup le siége de la ville pour en briguer la possession. Thierri d'Alsace, comte de Flandre, venu deux fois dans la Palestine avant la croisade, et qui avait abandonné à sa famille toutes ses possessions en Europe, sollicita la principauté de Damas plus vivement que tous les autres, et l'emporta sur ses concurrens et ses rivaux. Cette préférence fit naître la jalousie et porta le découragement dans l'armée; tant que la ville qu'on allait conquérir était promise à leur ambition, les chefs se montrèrent pleins de zèle et d'ardeur; mais lorsqu'ils furent sans espérance, les uns restèrent dans l'inaction, les autres ne regardèrent plus la gloire des chrétiens comme leur propre cause, et cherchèrent à faire

échouer une entreprise dont ils ne devaient tirer 1148
aucun avantage.

Les chefs des assiégés profitèrent de cette disposition des esprits pour ouvrir des négociations avec les croisés. Leurs menaces, leurs promesses, leurs présens achevèrent de détruire ce qui restait de zèle et d'enthousiasme parmi les chrétiens; ils s'adressaient surtout aux barons de Syrie, et les exhortaient à se défier des guerriers venus, disaient-ils, de l'Occident pour s'emparer des villes chrétiennes de l'Asie. Ils les menaçaient de livrer Damas au prince de Moussoul, ou bien au nouveau maître de l'Orient, Noûreddin, auquel rien ne pouvait résister, et qui s'emparerait bientôt du royaume de Jérusalem. Les barons de Syrie, soit qu'ils fussent entraînés par ces discours, soit qu'au fond de l'âme ils craignissent les entreprises des Francs qui étaient venus les secourir, ne s'occupèrent plus que de ralentir les opérations d'un siége qu'ils avaient eux-mêmes désiré avec ardeur; abusant de la confiance des croisés, ils proposèrent un avis qu'on adopta trop légèrement, et qui acheva de ruiner toutes les espérances qu'on avait fondées sur cette croisade.

Dans un conseil, les barons de Syrie proposèrent aux chefs des croisés de changer l'attaque de la place; le voisinage des jardins et de la rivière, disaient-ils, empêchait qu'on ne plaçât les machines de guerre d'une manière avantageuse. L'armée chrétienne, dans la position qu'elle occupait, pouvait être surprise et courait le danger d'être

1148 enfermée par l'ennemi sans pouvoir se défendre; il paraissait plus sûr et plus facile de livrer un assaut à la ville du côté du midi et de l'orient (1).

La plupart des chefs avaient plus de valeur que de prudence; la confiance que leur inspirait la victoire, leur faisait croire tout possible; d'ailleurs ils ne pouvaient se défier des chrétiens d'Orient qui étaient leurs frères, et pour lesquels ils avaient pris les armes : la crainte de voir traîner le siége en longueur, fit adopter l'avis des barons de Syrie. Après avoir changé son point d'attaque, l'armée chrétienne, au lieu de trouver un accès facile dans la place, ne vit devant elle que des tours et des remparts inexpugnables. A peine les croisés venaient-ils d'asseoir leur nouveau camp, que la ville de Damas reçut dans ses murs une troupe de vingt mille Curdes et Turcomans, déterminés à la défendre. Les assiégés, dont le courage était relevé par l'arrivée de ces auxiliaires, se revêtirent, dit un historien arabe, du bouclier de la victoire, et firent plusieurs sorties dans lesquelles ils obtinrent l'avantage sur les chrétiens. Les croisés livrèrent plusieurs assauts à la ville, et furent toujours repoussés. Campés dans une plaine aride, ils n'avaient point d'eau; toutes les campagnes voisines avaient été dévastées par les infidèles, et les blés échappés aux ravages de la guerre, étaient cachés dans des souterrains qu'on ne pouvait découvrir. L'armée chrétienne allait

(1) Voyez toujours l'auteur des *Gestes de Louis VII*, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 212.

être en proie à toutes les horreurs de la famine; 1148
alors la discorde se ralluma parmi les assiégeans : on ne parla plus que de perfidie et de trahison dans le camp des croisés; les chrétiens de Syrie et les chrétiens d'Europe ne réunissaient plus leurs efforts pour attaquer la ville; bientôt on apprit que les princes d'Alep et de Mossoul arrivaient avec une armée nombreuse : on désespéra de prendre Damas, et le siége fut levé. Ainsi les chrétiens, sans avoir éprouvé leur constance et leur courage, abandonnèrent au bout de quelques jours une entreprise dont les préparatifs avaient occupé l'Europe et l'Asie (1).

Une des circonstances de ce siége les plus dignes de remarque, c'est qu'Ayoub, le chef de la dynastie des Ayoubites, commandait alors les troupes de Damas, et qu'il avait auprès de lui son fils, le jeune Saladin, qui devait un jour porter des coups si funestes aux chrétiens et se rendre maître de Jérusalem. Le fils aîné d'Ayoub ayant été tué dans une sortie, les habitans de Damas lui élevèrent un tombeau de marbre, qu'on voyait encore plusieurs siècles après sous les remparts de la ville.

Un vieux prêtre musulman, qui avait passé plus de quarante ans dans une caverne du voisinage, fut obligé de quitter sa retraite, et vint dans la ville qu'assiégeaient les chrétiens. Il regrettait sa soli-

(1) Voyez l'auteur des *Gestes de Louis VII*, dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 212.

1148 tude, troublée par le bruit de la guerre, et brûlait de cueillir la palme du martyre. Malgré les représentations de ses disciples, il s'avança sans armes au-devant des croisés, trouva sur le champ de bataille la mort qu'il désirait, et fut honoré comme un saint par le peuple de Damas (1).

Si l'on en croit les historiens arabes, les ecclésiastiques chrétiens qui suivaient l'armée ne négligèrent aucun moyen de ranimer l'enthousiasme des soldats de la croix. Dans un combat livré sous les murs de la ville, on vit s'avancer entre les deux armées un prêtre chrétien en cheveux blancs, monté sur une mule et portant une croix à la main; il exhortait les croisés à redoubler de bravoure et d'ardeur, et leur promettait, au nom de Jésus-Christ, la conquête de Damas. Les Musulmans dirigeaient tous leurs traits contre lui; les chrétiens se pressaient à ses côtés pour le défendre. Le combat fut vif et sanglant; le prêtre chrétien tomba enfin percé de coups sur des monceaux de

(1) Voyez à ce sujet le curieux récit des auteurs arabes, dans le deuxième volume de la *Bibliothèque des Croisades*. Quelques fervens Musulmans ayant voulu détourner le vieux prêtre d'aller au combat, il répondit qu'il avait vendu sa vie à Dieu, lequel devait lui *donner en retour la vie éternelle*. M. Wilken qui, dans le troisième volume de son *Histoire des Croisades*, page 25, a cité le passage arabe, n'en a pas rendu le véritable sens, ainsi que les paroles du vieux prêtre à un de ses compagnons qui se fit tuer avec lui. Nous renvoyons à cet égard à la *Bibliothèque des Croisades*, tom. II, §§. 19 et 20.

morts, et les croisés abandonnèrent le champ de bataille. 1148

La plupart des auteurs arabes et latins racontent le siége de Damas avec des circonstances différentes; mais tous s'accordent à dire que la retraite des chrétiens fut l'ouvrage de la trahison. Un historien oriental assure que le roi de Jérusalem reçut des habitans de Damas des sommes considérables, et qu'il fut trompé par les assiégés, qui lui donnèrent des pièces de plomb revêtues d'une lame d'or (1).

Quelques chroniqueurs latins accusent en cette occasion l'avidité des Templiers; d'autres laissent tomber leurs soupçons sur Raymond, prince d'Antioche, qui brûlait de se venger du roi de France. Guillaume de Tyr, déplorant la retraite des croisés, expose avec impartialité les jugemens divers qu'on avait portés sur cet événement; les uns l'attribuaient à l'esprit de jalousie et de rivalité qui animait les chefs de l'armée chrétienne; les autres pensaient que plusieurs des princes et des barons s'étaient laissé corrompre, et que Dieu, pour les punir, changea en un vil métal l'argent qu'ils avaient reçu pour trahir la cause des chrétiens. Après avoir ainsi rapporté les différentes assertions des contemporains, le grave historien du royaume de Jérusalem avoue qu'il n'a pu néanmoins découvrir la vérité, et termine son récit en invoquant la

(1) Voyez la *Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 19, extrait de la Chronique syriaque d'Aboulfarage.

1148 justice de Dieu contre les auteurs inconnus d'un si grand crime (1). Une observation qu'il n'est pas inutile de faire ici, et qui s'applique à beaucoup d'événemens de cette histoire, c'est que, dans les circonstances malheureuses, les chroniques sont presque toujours l'expression des sentimens de la multitude, et l'on sait que la multitude de tous les temps est toujours portée à croire que l'on est trahi lorsqu'on est vaincu. Il est probable que les chefs de la croisade eurent d'autres motifs que ceux que leur prêtent les chroniques, pour abandonner leur entreprise; car s'il était vrai de dire que les princes chrétiens cédèrent à des conseils dont il leur était si facile de reconnaître la perfidie, et que, par suite de ces conseils, ils furent conduits à prendre une résolution désespérée, on devrait moins s'étonner encore de la trahison dont ils furent le jouet et les victimes, que de leur crédule simplicité.

Après une tentative si malheureuse, on devait désespérer du succès de cette guerre; on proposa dans le conseil des chefs le siége d'Ascalon; mais les esprits étaient aigris, les courages abattus. L'empereur d'Allemagne ne songea plus qu'à retourner en Europe, où le pape, pour le consoler de ses revers, lui donna le titre de *défenseur de l'Église*

(1) Guillaume de Tyr, lib. 17, dit qu'on l'attribue tout-à-la-fois aux prétentions du comte de Flandre, aux intrigues du prince d'Antioche, et à la trahison des barons chrétiens

romaine (1). Le roi de France resta près d'une année en Palestine; mais il n'y montra plus que la dévotion d'un pélerin. Depuis cette époque, dit Guillaume de Tyr, les états chrétiens en Asie marchèrent vers une rapide décadence. Les Musulmans apprirent à ne plus redouter les princes d'Occident, et ceux-là même qui auparavant osaient à peine se défendre contre les Francs, n'hésitèrent plus à leur déclarer la guerre. Les croisés, de retour en Europe, exagéraient la perfidie des Grecs, les forces des Sarrasins, la trahison des chrétiens de Syrie, et leurs discours portèrent le découragement ou l'indifférence dans tous les pays où les colonies chrétiennes d'Orient avaient jusqu'alors trouvé des défenseurs. 1148

Un grand nombre d'écrivains contemporains ont raconté la première croisade. La seconde n'a eu que trois historiens (2); et par une singularité digne de remarque, comme s'ils avaient craint de révéler au monde les revers des soldats chrétiens, tous les trois interrompent leur récit au milieu des événemens, et parlent à peine de la fin d'une guerre dont ils ont décrit longuement les préparatifs. Leur silence peut servir du moins à nous faire connaître l'opinion qu'on avait alors de la croisade.

---

(1) Voyez la lettre du pape rapportée par Baronius, *ad ann.* 1149.

(2) Odon de Deuil, l'auteur des *Gestes de Louis VII*; Otton de Freisingen et quelques autres historiens, n'ont raconté qu'une partie du grand pélerinage.

1148 Dans cette guerre, aucun genre de gloire ne racheta les revers des chrétiens. Les chefs commirent les mêmes fautes que Godefroy et ses compagnons; ils négligèrent, comme ceux qui les avaient devancés, de fonder une colonie dans l'Asie mineure, et de s'emparer des villes qui pouvaient protéger la marche des pèlerins vers la Syrie. On admire la patience avec laquelle ils supportèrent les outrages et les perfidies des Grecs; mais cette modération, plus religieuse que politique, les conduisit à leur perte. On doit ajouter qu'ils méprisèrent trop les Turcs, et ne s'occupèrent pas assez des moyens de les combattre. Les armées chrétiennes, comme dans la première guerre sainte, traînaient à leur suite un grand nombre d'enfans, de femmes, de vieillards, qui ne pouvaient rien pour la victoire, et presque toujours augmentaient le désordre et le désespoir après une défaite. Au milieu de cette multitude, la discipline ne pouvait s'établir; les chefs d'ailleurs ne firent aucune tentative pour prévenir les effets de la licence.

Geoffroy de Rancon, dont l'imprudence fit périr la moitié de l'armée française, et mit le roi de France dans le plus grand péril, n'eut d'autre punition que son repentir, et crut avoir expié sa faute en se prosternant avec ses compagnons sur le tombeau de Jésus-Christ (1). Ce qui nuisit encore à la

(1) Odon de Deuil rapporte la délibération des barons et des chevaliers sur la punition à infliger à Geoffroy de Rancon; des considérations qu'on peut voir dans la *Bibliothèq.*

discipline, ce fut le désordre des mœurs qui s'était 1148
introduit dans l'armée chrétienne; ce désordre vint surtout de ce qu'un grand nombre de femmes avaient pris les armes et se mêlaient dans les rangs des soldats. On vit dans cette croisade une troupe d'amazones commandées par un général, dont on admirait plus la parure que le courage, et que ses bottes dorées faisaient appeler *la dame aux jambes d'or* (1).

Une autre cause de la dissolution des mœurs fut l'extrême facilité avec laquelle on reçut parmi les croisés les hommes les plus corrompus, et même les malfaiteurs. Saint Bernard, qui regardait la croisade comme le chemin du ciel, y appelait les plus grands pécheurs, et se réjouissait de les voir entrer ainsi dans la voie du salut. Dans un concile de Reims, dont l'abbé de Clairvaux était l'oracle, on arrêta que les incendiaires feraient, pendant un an, le service de Dieu à Jérusalem ou en Espagne. L'ardent prédicateur de la guerre sainte ne songeait pas que les grands pécheurs enrôlés sous les bannières de la croix, allaient être exposés à de nouvelles tentations, et que dans un long voyage il leur serait plus facile de pervertir leurs compagnons que de changer de conduite. Les désordres furent malheureusement tolérés par les chefs, qui croyaient le

des Croisades, tom. I, pag. 240, arrêtèrent le roi et ses barons.

(1) Cette circonstance est rapportée par l'historien grec Cinnam, analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II.

1148 ciel toujours plein d'indulgence pour les croisés, et ne voulurent pas se montrer plus sévères que lui.

Toutefois l'armée chrétienne, à côté des mœurs les plus scandaleuses, offrait les exemples d'une piété austère. Au milieu des dangers de la guerre et des fatigues d'un long pèlerinage, le roi de France remplit exactement les pratiques les plus minutieuses de la religion (1). La plupart des chefs le prenaient pour modèle; on faisait dans les camps plus de processions que d'évolutions militaires, et plus d'un guerrier avait moins de confiance dans ses armes que dans ses prières. En général, dans cette croisade, on n'employa pas assez les moyens de la prudence humaine, et l'on se reposa un peu trop sur la Providence, qui ne protége point ceux qui s'écartent des voies de la raison et de la sagesse.

La première croisade eut deux caractères distincts : la piété et l'héroïsme. La seconde n'eut guère pour mobile qu'une piété qui tenait plus de la dévotion des cloîtres que de l'enthousiasme. On reconnaît aisément dans cette guerre l'influence des moines qui l'avaient prêchée, et qui se mêlaient alors de toutes les affaires. Le roi de France ne montra dans ses malheurs que la résignation d'un martyr, et sur le champ de bataille n'eut que le courage et l'ardeur d'un soldat. L'em-

(1) Odon de Deuil et l'auteur des *Gestes de Louis VII* analysé *Biblioth. des Croisades*, tom. II, admirent la pieuse exactitude du roi à remplir les devoirs de la religion.

pereur d'Allemagne ne se conduisit pas avec plus 1148
d'habileté; il perdit tout par une folle présomption, et pour avoir cru qu'il pouvait vaincre les Turcs sans le secours des Français. L'un et l'autre avaient des vues peu étendues, et manquaient de cette énergie qui produit les grandes actions. Dans l'expédition qu'ils dirigeaient, rien ne s'éleva audessus d'eux, et tout prit la mesure de leur caractère. En un mot, cette guerre ne développa point d'héroïques passions et des qualités chevaleresques; les camps n'admirèrent point de grands capitaines, et l'époque que nous venons de décrire, ne vit paraître que deux hommes de génie: celui qui avait soulevé tout l'Occident par son éloquence, et le sage ministre de Louis, qui devait réparer pour la France les malheurs de la croisade.

Toutes les forces de cette croisade ne furent 1147
pas dirigées contre l'Asie; plusieurs prédicateurs, autorisés par le Saint-Siége, avaient exhorté les habitans de la Saxe et du Danemarck à prendre les armes contre quelques peuples de la Baltique, plongés encore dans les ténèbres du paganisme. Cette croisade avait pour chefs Henri de Saxe, plusieurs autres princes, un grand nombre d'évêques et d'archevêques. Une armée, composée de cent cinquante mille croisés, attaqua la nation barbare et sauvage des Slaves (1) qui ravageaient

(1) M. Wilken a traité cette croisade contre les peuples du Nord avec beaucoup d'étendue, parce qu'elle offre un intérêt particulier par rapport à l'histoire des nations ger-

1147 les côtes de la mer et le pays des chrétiens. Les guerriers portaient sur leur poitrine une croix rouge, au-dessous de laquelle était une figure ronde, image et symbole de la terre qui devait être soumise aux lois de Jésus-Christ. Les prédicateurs de l'Évangile les accompagnaient dans leur marche, et les exhortaient à reculer, par leurs exploits, les limites de l'Europe chrétienne. Les croisés livrèrent aux flammes plusieurs temples d'idoles et détruisirent la ville de Malclon, où les prêtres du paganisme avaient coutume de se rassembler. Dans cette guerre sainte, les Saxons traitèrent un peuple païen comme Charlemagne avait traité leurs pères; mais ils ne purent subjuguer les Slaves. Après une guerre de trois ans, les croisés de la Saxe et du Danemarck se lassèrent de poursuivre un ennemi défendu par la mer, et surtout par son désespoir. Ils firent des propositions de paix; les Slaves, de leur côté, promirent de se convertir au christianisme et de respecter les villes et les pays qu'habitaient les chrétiens (1); mais ils ne faisaient ces promesses que pour désarmer leurs ennemis.

---

maniques. Voyez *Geschichte der Kreuzzüge*, lib. IV. Elle est indiquée par Otton de Frisingue; Saxon, le grammairien, donne de plus amples détails dans son livre XIII. On peut consulter aussi l'Histoire latine d'Allemagne, par Krauntz. L'histoire de Danemarck, de Mallet, ne dit pas un mot de cette guerre.

(1) La chronique des Slaves, où l'on trouve quelques faits curieux sur cette croisade, a été analysée dans la *Biblioth.*, tom. I.

Lorsqu'on eut déposé les armes, ils retournèrent 1147
à leurs idoles et recommencèrent leurs brigandages.

D'autres croisés, sur lesquels la chrétienté n'avait point les yeux, firent une guerre plus heureuse sur les bords du Tage. Depuis plusieurs siècles l'Espagne était envahie par les Sarrasins; deux peuples rivaux s'y disputaient l'empire, et combattaient pour le territoire au nom de Mahomet et de Jésus-Christ. Les Maures, vaincus plusieurs fois par le Cid et par ses compagnons, avaient été chassés de plusieurs provinces, et lorsque la seconde croisade partit pour l'Orient, les Espagnols assiégeaient la ville de Lisbonne. L'armée chrétienne, peu nombreuse, attendait des renforts, quand elle vit arriver, dans l'embouchure du Tage, une flotte qui transportait, en Orient, un grand nombre de croisés français. Alphonse, prince de la maison des ducs de Bourgogne, et petit-fils du roi Robert, commandait le siége; il se rendit auprès des guerriers, que le ciel semblait envoyer à son secours, et leur promit la conquête d'un royaume florissant. Il les exhorta à venir combattre ces mêmes Sarrasins, qu'ils allaient chercher en Asie à travers les périls de la mer. « Le Dieu qui les envoyait, devait bénir » leurs armes ; un glorieux salaire et de riches » possessions allaient récompenser leur valeur. » Il n'en fallait pas davantage pour persuader les guerriers qui avaient fait vœu de combattre les infidèles et qui cherchaient des aventures guerrières. Ils abandonnent leurs vaisseaux et se réunissent aux

1147 assiégeans; les Maures leur opposèrent une vive résistance; mais, au bout de quatre mois, Lisbonne fut prise d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée. On assiégea ensuite plusieurs autres villes qui furent enlevées aux Sarrasins ; le Portugal resta soumis à Alphonse, qui prit alors le titre de roi. Au milieu de ces conquêtes, les croisés oublièrent l'Orient; et, sans courir beaucoup de dangers, ils fondèrent un royaume qui jeta plus d'éclat et dura plus long-temps que celui de Jérusalem (1).

On se rappelle qu'avant cette croisade, les Musulmans des côtes d'Afrique avaient fait une invasion en Sicile et qu'ils s'étaient rendus maîtres de Syracuse. Ils furent bientôt obligés d'abandonner leur conquête; et Roger, après les avoir mis en fuite, arma une flotte, et les poursuivit jusque dans leur propre pays. Les Siciliens surprirent la ville de Tripoli d'Afrique, et revinrent dans leurs foyers chargés de dépouilles; dans le temps même

(1) Pour tous les détails de cette expédition, consultez la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 339, et tom. II, p. 47.

Arnoul, prédicateur flamand, à la publication de la seconde croisade, exhorta les peuples de la France et de l'Allemagne à s'enrôler dans cette pieuse milice; il suivit les croisés qui firent le siége de Lisbonne, et qui étaient commandés par Arnoul, comte d'Arschot. Arnoul envoya la relation de ce siége à Milon, évêque de Térouane, dans une lettre publiée par dom Martène, au premier tome de sa grande Collection. La relation d'Arnoul, témoin oculaire, est différente de celle de Robert Dumont, adoptée par Fleury. L'historien de Portugal, Manoel de Faria y Souza, parle aussi de cette expédition des croisés.

où les croisés allemands et français arrivaient 1147
en Syrie, Roger entreprit une nouvelle guerre contre les Africains ; et tandis que Louis VII et Conrad assiégeaient Damas, les guerriers de Sicile s'emparaient de Mahadyah (1), dont une horrible famine leur avait ouvert les portes. Ces expéditions sur les côtes d'Afrique se renouvelèrent souvent pendant les croisades, et quoiqu'elles n'aient jamais eu de résultats remarquables, elles peuvent du moins nous servir à expliquer les motifs de la dernière croisade de saint Louis.

On peut juger par ces croisades, dirigées à-la-fois contre les peuples du Nord, contre ceux de l'Orient et du Midi, que l'esprit des guerres saintes commençait à prendre un caractère nouveau. On ne se battait plus seulement pour la possession d'un sépulcre, mais on prenait les armes pour défendre la religion partout où elle était attaquée, pour la faire triompher chez tous les peuples qui repoussaient ses lois, ses bienfaits ; et presque toujours des vues mercantiles ou des projets de conquête se mêlaient à l'idée de ces pieuses entreprises. La diversité des intérêts qui faisaient agir les croisés, divisa leurs forces, affaiblit leur enthousiasme et dut nuire au succès de la guerre sainte.

Cependant la France, troublée par les complots de quelques seigneurs ambitieux, ne portait plus ses regards vers la Palestine que pour demander le

(1) Voyez les historiens arabes dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 20.

1149 retour d'un roi, dont la présence devait réparer ses malheurs. Depuis long-temps Suger, qui ne pouvait plus supporter le poids de l'autorité royale, rappelait son maître par ses lettres pleines de tendresse et de dévouement (1). Leur entrevue, spectacle touchant pour les Français, alarma la cour, qui chercha à faire naître des soupçons sur la fidélité du ministre. L'ordre maintenu dans le royaume, les factions domptées par une administration ferme et prudente, les bénédictions du peuple et de l'Église, furent la réponse de Suger. Le roi loua son zèle, et lui donna le titre de *Père de la patrie*. L'abbé Suger avait alors un grand avantage; il était le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade. De toutes parts on vantait sa sage prévoyance, et toutes les plaintes se dirigeaient contre saint Bernard. La présence de Louis n'avait point changé les sentimens des peuples; et la douleur publique, loin de céder au temps, devenait chaque jour plus grave et plus profonde. Le royaume n'avait point de famille qui ne fût en deuil: on n'avait jamais tant vu de veuves et d'orphelins. La gloire du martyre, promise à ceux dont on regrettait la perte, ne pouvait essuyer les larmes de la France. On accusait l'abbé de Clairvaux d'avoir envoyé les chrétiens mourir en Orient, comme si l'Europe avait manqué de sépulcres. Les partisans de saint Bernard, qui avaient vu sa

(1) Voyez la dernière lettre de Suger à Louis VII, où il peint l'état du royaume. (*Bibl. des Croisades*, t. 1.)

mission attestée par des miracles, ne savaient que répondre et restaient dans la stupeur et l'étonnement. « Dieu dans ces derniers temps, disaient-ils » entre eux, n'avait épargné ni son peuple, ni son » nom; les enfans de l'Église avaient été livrés à la » mort dans le désert, ou moissonnés par le glaive, » ou dévorés par la faim; le mépris du Seigneur » s'était répandu jusque sur les princes; Dieu les » avait laissés s'égarer dans des routes inconnues, » et toutes sortes de peines et d'afflictions avaient » été semées dans leur carrière. » Tant de malheurs arrivés dans une guerre sainte, dans une guerre entreprise au nom de Dieu, confondaient la raison des chrétiens qui avaient le plus applaudi à la croisade, et saint Bernard lui-même s'étonnait que Dieu eût voulu juger l'Univers avant le temps et sans se ressouvenir de sa miséricorde. « Quelle honte pour nous, disait-il dans une » apologie adressée au Pape, pour nous qui avons » été partout annoncer la paix et le bonheur! » Nous sommes-nous donc conduits téméraire- » ment? nos courses ont-elles été faites par fan- » taisie? n'avons-nous pas suivi les ordres du chef » de l'Église et ceux de Dieu? pourquoi Dieu n'a- » t-il pas regardé nos jeûnes? pourquoi a-t-il paru » ignorer nos humiliations? avec quelle patience » entend-il aujourd'hui les voix sacriléges et les » blasphèmes des peuples d'Arabie qui l'accusent » d'avoir conduit les siens dans le désert pour les » faire périr? Tout le monde sait, ajoutait-il, que » les jugemens du Seigneur sont véritables; mais

1149

1149 » celui-ci est un si profond abîme, qu'on peut appeler heureux celui qui n'en est pas scandalisé. » Saint Bernard était si persuadé que la malheureuse issue de la croisade devait être pour les méchans un motif d'insulter à la Divinité, qu'il s'applaudissait de voir tomber sur lui les malédictions des hommes et d'être comme le bouclier du Dieu vivant (1).

Dans son apologie, il attribua les mauvais succès de la guerre sainte aux désordres et aux crimes des

---

(1) On porta divers jugemens sur le mauvais succès de la croisade; la chronique du prieur Geoffroy en explique ainsi le déplorable résultat : Cette croisade, dit-il, ne réussit pas, *quia antè iter thesauros ecclesiarum auferebant et infirmam plebem diris exactionibus affligebant.* (*Gaufred, prior Vosiens, apud Labbe*, t. II.) Otton de Frisingue calcule d'une manière bien singulière les bons et les mauvais résultats; il excuse saint Bernard d'une manière bien plus bizarre encore. (Voyez *Bibliothèque des Croisades*, t. I, extrait d'Otton de Frisingue.) L'apologie de l'abbé de Clairvaux a été tout entière copiée par Baronius (*ad ann.* 1149). Ce savant a aussi recueilli une lettre écrite par frère Jean de Clairvaux, dans laquelle il cherche à consoler son abbé; on doit se réjouir que tant de pèlerins soient morts; car rien qu'un mort pour Dieu peut être capable d'effacer tous les péchés dont ils s'étaient couverts. On lui avait rapporté que beaucoup de pèlerins disaient, en expirant, qu'ils aimaient mieux mourir que de retourner en Europe pour y pécher encore; comme il avait interrogé son confesseur sur l'efficacité de cette mort, celui-ci lui avait répondu que les âmes des croisés allaient directement recruter la milice des anges. *Multitudinem angelorum qui ceciderunt de illis qui ibi mortui sunt, restauratam esse.*

chrétiens; il compara les croisés aux Hébreux, à 1149
qui Moïse avait promis, au nom du ciel, une terre de bénédiction, et qui périrent tous pendant le voyage, parce qu'ils avaient fait mille choses contre Dieu. On aurait pu répondre à saint Bernard qu'il était facile de prévoir les excès et les désordres d'une multitude indisciplinée, dans laquelle, comme nous l'avons vu, on avait admis des hommes pervers, des femmes de mauvaise vie, et même des voleurs et des brigands. Au reste, les raisons que donnait saint Bernard étaient appuyées sur les croyances du temps, et ne laissaient pas de produire quelqu'impression sur les esprits. Dans la persuasion où l'on était qu'une guerre contre les Musulmans ne pourrait qu'être agréable à la Divinité, lorsque cette guerre entraînait après elle de grands malheurs, la dévotion des fidèles croyait devoir justifier la Providence, et, pour la justifier, rien ne paraissait plus simple que d'accuser les croisés. C'est ainsi que chaque siècle a des sentimens et des opinions dominantes, d'après lesquelles les hommes se laissent facilement persuader; et lorsque ces opinions viennent à être remplacées par d'autres, les raisonnemens dont elles étaient la force et l'appui, ne persuadent plus personne et ne servent qu'à montrer les faiblesses de l'esprit humain.

Au reste, on déplorait les maux présens; mais l'avenir en préparait de plus grands encore que personne ne prévoyait. S'il est vrai que le divorce d'Éléonore fut une des suites de la croisade, on peut le compter parmi les plus grands malheurs

1149 qui résultèrent pour la France de cette expédition. Par ce divorce malheureux, la France perdit alors l'Aquitaine; et plus tard la puissance anglaise, en deçà de la mer, s'accrut tellement, qu'on vit la royale postérité de Louis VII presque réduite à chercher un asile sur des terres étrangères, tandis que les descendans d'Éléonore et de Henri II se faisaient couronner rois de France et d'Angleterre, dans l'église de Notre-Dame de Paris.

La flatterie entreprit de consoler Louis-le-Jeune des revers qu'il avait éprouvés en Asie, et le représenta dans plusieurs médailles comme le vainqueur de l'Orient (1). Il était parti de la Palestine avec le projet d'y retourner; et, dans son passage à Rome, il avait promis au Pape de se mettre à la tête d'une nouvelle croisade.

Jamais les colonies chrétiennes n'avaient eu plus besoin d'être secourues; depuis que les Français avaient quitté la Palestine, chaque jour on apprenait de nouveaux malheurs arrivés aux chrétiens établis en Syrie. Peu de temps après le siége de Damas, Raymond perdit la vie dans une bataille livrée entre Apamée et Rugia, et sa tête, envoyée au calife de Bagdad, montra l'importance de la victoire remportée par les Musulmans. Plusieurs

(1) La légende de l'une de ces médailles est ainsi conçue:

Regi invicto ab Oriente reduci,
Frementes lætitiâ cives.

Dans une autre médaille, on avait représenté le Méandre, et un trophée élevé sur ses bords, avec cette inscription:

Turcis ad ripas Menandrii cæsis, fugatis.

places de la principauté d'Antioche avaient ouvert 1152
leurs portes aux soldats de Noureddin, et conduit par la fortune de ses armes jusqu'aux rives de la mer, qu'il n'avait jamais vue, ce héros barbare s'était baigné dans ses flots comme pour en prendre possession (1). Josselin, après avoir perdu la ville d'Édesse, tomba lui-même aux mains des infidèles, et mourut de misère et de désespoir dans les prisons d'Alep. La province d'Édesse, menacée par les Turcs, abandonnée aux Grecs, perdit la plupart de ses habitans, et toute la population latine de cette contrée, poursuivie comme le peuple d'Israël par un autre Pharaon, se réfugia, à travers mille dangers, sur les terres d'Antioche et sur celles de Jérusalem (2). Le comte de Tripoli périt assassiné par une main inconnue, au milieu de sa capitale (3), et toutes les villes de son comté furent plongées dans le deuil. Au milieu de tant de périls qui menaçaient les colonies chrétiennes, la reine Mélisende et son fils se disputaient le gouverne-

(1) On peut lire, dans la *Biblioth. des Croisades,* des détails curieux sur la manière dont Josselin fut fait prisonnier, tom. II, §. 20.

(2) Guillaume de Tyr fait, dans son dix-septième livre, une description intéressante de la retraite des familles chrétiennes qui habitaient le comté d'Édesse.

(3) Raymond fut tué dans un lieu appelé *la Fontaine Murle,* l'an 1148, le 27 juin, le jour de la fête des saints apôtres saint Pierre et saint Paul. (Voy. Guillaume de Tyr, lib. XVII.)

1152 ment du royaume de Jérusalem (1). La division arriva au point que Baudouin assiégea la tour de David, où sa mère s'était réfugiée avec tous ses partisans. Enfin tous les malheurs semblaient se réunir pour accabler les puissances chrétiennes de la Syrie, et les Musulmans se disaient entre eux que le moment était enfin venu de renverser l'empire des Francs. Deux jeunes princes de la famille d'Ortock osèrent concevoir le projet de conquérir Jérusalem sur les chrétiens (2); une armée qu'ils avaient rassemblée dans la Mésopotamie vint camper sur le mont des Oliviers, et la ville sainte ne dut son salut qu'à la bravoure de quelques chevaliers, qui ranimèrent le peuple effrayé, et l'exhortèrent à défendre avec eux l'héritage de Jésus-Christ.

Le roi de Jérusalem, le patriarche de la ville sainte, celui d'Antioche, les chefs des ordres militaires de Saint-Jean et du Temple, ne cessaient d'adresser leurs gémissemens et leurs prières aux fidèles d'Occident. Le pape, touché de tant de calamités, exhorta les peuples chrétiens à porter des secours à leurs frères d'Orient. On parlait déjà, en Allemagne, en Angleterre, en France, de re-

(1) Les démêlés de Baudouin et de Mélisende sont racontés longuement dans Guillaume de Tyr; on peut lire un extrait de son récit dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1.

(2) Notre extrait de Guillaume de Tyr renferme quelques détails sur cette expédition des enfans d'Ortock. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 149.)

prendre la croix et les armes; mais les princes qui n'avaient point oublié les revers de la dernière croisade, et que n'épargnaient point les plaintes et même les railleries du peuple, n'osèrent point encourir d'autres reproches et braver de nouveaux périls. Le clergé et la noblesse que la guerre sainte avait ruinés, n'échauffèrent point par leur exemple l'enthousiasme renaissant de la multitude; Godefroi, évêque de Langres, revenu de l'Orient, avait abdiqué sa dignité épiscopale, et s'était renfermé dans le monastère de Clairvaux, où il déplorait, au milieu des austérités de la pénitence, une guerre pour laquelle il avait montré un zèle plus ardent qu'éclairé. Ce qui acheva d'éteindre l'ardeur nouvelle des peuples, l'abbé de Clairvaux, dont l'éloquence miraculeuse avait remué l'Occident, ne fit plus entendre sa voix, et son silence fut comme un saint avertissement, ou plutôt comme un autre miracle qui retint dans une paix profonde le monde chrétien prêt à s'ébranler une seconde fois. 1152

On vit alors, chose difficile à croire, l'abbé Suger, qui s'était opposé à l'expédition de Louis VII, prendre la résolution de secourir Jérusalem, et, dans une assemblée tenue à Chartres, exhorter les princes, les barons et les évêques à s'enrôler sous les drapeaux de la guerre sainte (1). Comme on ne

(1) Consultez la Vie de l'abbé Suger, écrite par son secrétaire. Nous avons en français une Vie de l'abbé de Saint-Denis, en trois volumes.

1152 répondait à ses discours que par le silence de la douleur et de l'étonnement, il forma le projet de tenter lui seul une entreprise dans laquelle avaient échoué deux monarques. Suger, à l'âge de 70 ans, résolut de lever une armée, de l'entretenir à ses frais et de la conduire lui-même dans la Palestine. Selon la dévotion du temps, il alla visiter à Tours le tombeau de saint Martin, afin d'obtenir la protection du ciel, et déjà plus de dix mille pélerins avaient pris les armes et se disposaient à le suivre en Asie, lorsque la mort vint arrêter l'exécution de ses desseins.

Dans ses derniers momens, Suger invoqua l'assistance et les prières de saint Bernard, qui soutint son courage et l'exhorta à ne plus détourner ses pensées de la Jérusalem céleste, dans laquelle ils devaient bientôt se revoir. Malgré les conseils de son ami, l'abbé de Saint-Denis regrettait en mourant de n'avoir pu secourir la ville sainte. Saint Bernard ne tarda pas à suivre Suger au tombeau, emportant avec lui le regret d'avoir prêché une guerre malheureuse.

La France perdit, la même année, deux hommes qui l'ont illustrée; l'un, par des qualités et des talens utiles à la patrie; l'autre, par son éloquence et des vertus chères aux chrétiens. Dans un temps où l'on ne songeait qu'à défendre les priviléges de l'Église, Suger défendit ceux de la royauté et ceux du peuple; tandis que d'éloquens prédicateurs animaient le zèle des guerres saintes, qui étaient toujours accompagnées de quelques désastres, l'habile

ministre de Louis VII préparait la France à re- 1153
cueillir un jour les fruits salutaires de ces grands événemens. On l'accusait de s'être laissé introduire bien avant dans les affaires du siècle; mais la politique ne lui fit point oublier les préceptes de l'Évangile. Au jugement de ses contemporains, il vivait à la cour en sage courtisan, et dans son cloître en saint religieux. S'il y a dans l'Église de France, écrivait saint Bernard au pape Eugène, quelque vase de prix qui embellisse le palais du roi des rois, c'est sans doute le vénérable abbé Suger. Comme abbé de Saint-Denis, il possédait peut-être plus de richesses qu'un moine ne doit en avoir, puisqu'il se proposait d'entretenir une armée; mais il n'employa jamais ses trésors que pour le service de la patrie et de l'Église, et jamais l'état n'avait été plus riche que sous son administration. Toute sa vie fut une longue suite de prospérités et d'actions dignes de mémoire. Il réforma les moines de son ordre sans mériter leur haine; il fit le bonheur des peuples sans éprouver leur ingratitude; il servit les rois et obtint leur amitié. La fortune le favorisa dans toutes ses entreprises, et pour qu'il n'y eût rien de malheureux dans sa vie, et qu'on ne pût lui reprocher aucune faute, il mourut lorsqu'il allait conduire une armée en Orient.

Suger et saint Bernard, unis par la religion et par l'amitié, eurent une destinée différente : le premier, né dans une basse condition, se laissa aller aux faveurs de la fortune, qui le porta aux plus grandes dignités; le second, né dans un rang

1152 plus élevé, se hâta d'en descendre, et ne fut rien que par son génie. Saint Bernard rendit peu de services à l'état, mais il défendit la religion avec un zèle infatigable; et comme on plaçait alors l'Église avant la patrie, il fut plus grand aux yeux de ses contemporains que l'abbé Suger. Tant qu'il vécut, toute l'Europe eut les yeux fixés sur l'abbé de Clairvaux; il était comme une lumière placée au milieu des chrétiens; toutes ses paroles avaient la sainte autorité de la religion qu'il prêchait. Il étouffa tous les schismes, fit taire tous les imposteurs, et, par ses travaux, mérita dans son siècle le titre de *dernier père de l'Église*, comme le grand Bossuet l'a mérité dans le nôtre.

On pourrait reprocher à saint Bernard d'être trop souvent sorti de sa retraite et de n'avoir pas toujours été, comme il le dit lui-même, le disciple des chênes et des hêtres. Il ne fut étranger à aucun événement politique de son temps; il se mêla de toutes les affaires du St.-Siége. Les chrétiens se demandaient quel était le chef de l'Église; les papes, les princes murmurèrent quelquefois contre son autorité; mais il ne faut pas oublier qu'il rappela sans cesse la justice et la modération aux grands de la terre, l'obéissance et le respect des lois aux peuples, la pauvreté et l'austérité des mœurs au clergé, à tous, les saintes maximes de l'humanité et de la morale évangélique.

FIN DU LIVRE VI.

HISTOIRE

DES CROISADES.

LIVRE VII.

A mesure que le grand tableau des croisades se 1152
déroule devant nos yeux, on peut s'apercevoir que les guerres saintes ont presque toujours le même mobile, et que les mêmes passions animent toujours les croisés. Lorsqu'on ne jette qu'un coup-d'œil rapide sur ces temps reculés, on pourrait d'abord penser que des événemens, qui paraissent tous se ressembler entre eux, doivent à la fin, par la confusion des objets et l'uniformité du spectacle, affaiblir la curiosité et lasser l'attention du lecteur; mais quand on approfondit les époques historiques dont nous parlons, quand on entre plus avant dans l'étude des passions et des affaires humaines, on se pénètre de l'idée que tous les événemens ont une physionomie qui leur est propre, et qu'il en est des faits de l'histoire comme des êtres d'une même espèce dans la nature. Tous ces êtres se ressemblent au premier aspect, et néanmoins ils présentent une variété infinie à la vue attentive de l'observateur. Dans la carrière qui

1152 nous reste à parcourir, de grandes révolutions se mêlent partout au récit des guerres saintes, et nous offrent une foule de leçons et de scènes diverses; à chaque révolution, ce sont des peuples nouveaux qui se montrent sur la scène politique, ce sont des lois différentes que la fortune ou la victoire impose aux sociétés. Ici, c'est un empire qui s'élève, et dont la puissance nouvelle change tout-à-coup la face du monde; plus loin, c'est un empire qui tombe, et dont les ruines attestent l'instabilité des grandeurs de la terre. Non-seulement les révolutions se succèdent sans cesse; mais, à chaque époque mémorable, nous voyons apparaître des hommes que leurs qualités élèvent au-dessus du vulgaire, et qui diffèrent entre eux par leur génie, leurs passions ou leurs vertus; ces hommes extraordinaires, comme les figures qui animent les productions des grands peintres, impriment leur caractère à tout ce qui les environne, et l'éclat qu'ils répandent autour d'eux, l'intérêt qu'ils font naître par leurs actions et leurs sentimens, nous aideront souvent à rajeunir et à varier les récits et les tableaux de cette histoire.

Ceux qui ont étudié les mœurs et les révolutions de l'Orient, ont pu remarquer que la religion de Mahomet, quoiqu'elle soit toute guerrière, ne donnait point à ses disciples cette bravoure opiniâtre, cette persévérance dans les revers, ce dévouement sans bornes dont les croisés avaient offert tant d'exemples. Le fanatisme des Musulmans avait besoin de la victoire pour conserver sa force

et sa violence. Élevés dans les idées d'un aveugle 1152 fatalisme, ils étaient accoutumés à regarder les succès ou les revers comme un arrêt du ciel : victorieux, ils se montraient pleins de confiance et d'ardeur ; vaincus, ils se laissaient abattre et cédaient sans honte à un ennemi qu'ils regardaient comme l'instrument du destin. L'envie d'acquérir de la renommée excitait rarement leur audace, et dans les accès même de leur ferveur belliqueuse, la crainte des châtimens et des supplices les retenait sur le champ de bataille bien plus que la passion de la gloire. Il leur fallait un chef à redouter pour oser braver leurs ennemis, et le despotisme semblait nécessaire à leur valeur.

Après la conquête des chrétiens, les dynasties des Sarrasins et des Turcs furent dispersées et presque anéanties, les Seljoukides eux-mêmes étaient relégués au fond de la Perse, et les peuples de Syrie connaissaient à peine le nom de ces princes dont les ancêtres avaient régné sur l'Asie. Tout, jusqu'au despotisme, fut détruit en Orient. L'ambition des émirs profita du désordre ; les esclaves se partagèrent les dépouilles de leurs maîtres ; les provinces, les villes mêmes devinrent autant de principautés dont on se disputait la possession incertaine et passagère. Le besoin de défendre la religion musulmane, menacée par les chrétiens, avait conservé quelque crédit aux califes de Bagdad. Ils étaient encore les chefs de l'islamisme ; leur approbation semblait nécessaire au pouvoir des usurpateurs et des conquérans ; mais leur puis-

1152 sance, fantôme sacré, ne s'exerçait que par des prières, que par de vaines cérémonies, et n'inspirait point la crainte. Dans cet abaissement, ils ne paraissaient occupés qu'à consacrer le fruit de la trahison et de la violence. Ils ne suffisaient point à donner des villes ou des emplois qu'ils ne pouvaient refuser. Tous ceux que la victoire et la licence avaient favorisés, venaient se prosterner devant les vicaires du Prophète; et des nuées d'émirs, de visirs, de sultans, pour nous servir d'une expression orientale, semblaient *sortir de la poussière de leurs pieds.*

Les chrétiens ne connurent point assez l'état de l'Asie, qu'ils pouvaient conquérir, et, peu d'accord entre eux, ils ne profitèrent jamais de la division de leurs ennemis. Il suffit d'avoir connu l'esprit de désordre et d'imprévoyance qui régnait dans les croisades, pour connaître aussi l'esprit de cette république chrétienne que les croisades avaient fondée en Syrie, et dont elles étaient l'âme et l'appui. Les Francs poursuivirent avec assez d'activité la conquête des villes et des provinces maritimes, conquête à laquelle le commerce de l'Europe se trouvait intéressé, et qui assurait leurs fréquentes relations avec l'Occident; mais leur attention et leurs efforts se dirigèrent rarement sur les villes et les provinces de l'intérieur du pays, dont les peuples entretenaient des rapports continuels avec le nord de l'Asie, et recevaient chaque jour des secours et des encouragemens de Moussoul, de Bagdad, et de toutes les contrées musul-

manes de l'Orient (1). Tous ces peuples, long-temps 1152
affaiblis, comme nous l'avons vu, par la division de leurs chefs, étaient animés par une haine commune contre les chrétiens, et cette haine, qui leur tenait lieu de patriotisme, tendait sans cesse à les rapprocher. Les Francs, tout occupés de conserver leurs possessions sur les côtes de la mer, n'employèrent aucun moyen pour empêcher que, d'un autre côté, leurs ennemis ne parvinssent à se rallier, et qu'une puissance sortant tout-à-coup du sein des ruines, ne vînt leur disputer le fruit de leurs victoires. Les plus sages ou les moins imprévoyans ne virent point alors que toute cette population de Syrie, abattue, mais non anéantie, dispersée, mais non vaincue, n'attendait pour réunir ses forces et déployer sa redoutable énergie, qu'un chef habile et heureux, poussé à-la-fois par le fanatisme religieux et par l'ambition des conquérans.

Noureddin, fils de Zengui, qui s'était emparé de la ville d'Édesse avant la seconde croisade, avait hérité des conquêtes de son père et les avait augmentées par sa valeur. Il fut élevé par des guerriers qui avaient juré de verser leur sang pour la cause du Prophète; et lorsqu'il monta sur le trône, il rappela l'austère simplicité des premiers

---

(1) Nous avons remarqué que la domination de la Syrie était attachée à la possession des villes de Damas et d'Alep. Les chrétiens ne purent jamais y être les maîtres, parce qu'ils ne possédèrent jamais ces deux villes.

1152 califes. « Noureddin, dit un poète arabe, réunissait l'héroïsme le plus noble à la plus profonde » humilité. Lorsqu'il priait dans le temple, ses » sujets croyaient voir un sanctuaire dans un au- » tre sanctuaire. » Il encourageait les sciences, cultivait les lettres, et s'appliquait surtout à faire fleurir la justice dans ses états. Ses peuples admiraient sa clémence et sa modération; les chrétiens mêmes vantaient son courage et son héroïsme profane. A l'exemple de son père Zengui, il devint l'idole des guerriers par ses libéralités, et surtout par son zèle à combattre les ennemis de l'islamisme (1). Au milieu des armées qu'il avait formées lui-même, et qui le respectaient comme le vengeur du Prophète, il contint l'ambition des émirs, et répandit la terreur parmi ses rivaux; chacune de ses conquêtes, faites au nom de Mahomet, ajoutait à sa renommée comme à sa puissance; de toutes parts les peuples, entraînés par le zèle de la religion et par l'ascendant de la victoire, se précipitèrent au devant de son autorité; enfin l'Orient trembla devant lui, et le despotisme se relevant au milieu des nations musulmanes, le

(1) On trouvera au tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 31, le tableau fort intéressant qu'un auteur arabe fait des qualités de Noureddin. Ce portrait est d'autant plus curieux qu'il nous vient d'un homme qui était contemporain de Noureddin, et qui avait pu le bien connaître. L'historien arabe est surtout curieux lorsqu'il nous parle des soins que prit le sultan de soumettre les émirs eux-mêmes aux lois de la justice.

despotisme avec la confiance et la crainte qu'il 1152
inspire tour-à-tour à ses esclaves, fut rendu aux disciples de l'islamisme qui semblaient l'implorer comme un moyen de salut. Dès-lors toutes les passions et tous les efforts des peuples de la Syrie furent dirigés vers un même objet, le triomphe du Coran et la destruction des colonies chrétiennes.

Baudouin III, qui entreprit d'arrêter les progrès de Noureddin, avait fait admirer sa valeur dans plusieurs combats. On se rappelle que les chrétiens dirigèrent souvent leurs armes contre Ascalon, le plus ferme boulevard de l'Égypte, du côté de la Syrie. Baudouin, suivi de ses chevaliers, s'était approché de cette place dans l'intention de ravager son territoire (1). L'approche des chrétiens répandit la terreur parmi les habitans, ce qui inspira au roi de Jérusalem la résolution de former le siége de la ville; il envoya aussitôt des messagers dans toutes les cités chrétiennes, annonçant son entreprise inspirée par Dieu lui-même, et conjurant tous les guerriers de se rendre à l'armée. Bientôt on vit accourir les barons et les chevaliers; les prélats et les évêques de la Judée et de la Phénicie vinrent aussi prendre part à la sainte expédition; le patriarche de Jérusalem était à leur tête, portant avec lui la vraie croix de Jésus-Christ.

La ville d'Ascalon s'élevait en cercle sur le bord

---

(1) Voyez le livre XVII, §§. 23 et suiv. de Guillaume de Tyr, de qui nous empruntons tous les détails relatifs à ce siége.

1153 de la mer, et présentait du côté de la terre des remparts et des tours inexpugnables; tous les habitans étaient exercés au métier de la guerre, et l'Égypte, qui avait un si grand intérêt à la conservation de cette place, y envoyait, quatre fois chaque année, des vivres, des armes et des soldats. Tandis que l'armée chrétienne attaquait les remparts de la ville, une flotte de quinze navires à éperons, commandée par Gérard de Sidon, secondait les efforts des assiégeans. L'abondance régnait dans le camp des chrétiens; la discipline y était sévèrement observée; on veillait jour et nuit, dans la crainte d'une surprise. La vigilance n'était pas moins grande parmi les assiégés; les chefs ne quittaient point les tours et les remparts, encourageant sans cesse leurs soldats; et pour que la ville ne pût être surprise au milieu des ténèbres, des lanternes de verre suspendues aux créneaux des tours les plus élevées, répandaient pendant la nuit une lumière semblable à celle du jour.

Le siége durait depuis deux mois, lorsqu'aux environs des fêtes de Pâques on vit débarquer dans les ports de Ptolémaïs et de Jaffa un grand nombre de pélerins venus d'Occident. Les chefs de l'armée chrétienne s'étant assemblés, on décida que les navires arrivés d'Europe dans les ports de la Palestine seraient retenus par ordre du roi, et qu'on inviterait les pélerins à venir au secours de leurs frères qui assiégeaient Ascalon. Une foule de ces pélerins, répondant aux espérances qu'on mettait ainsi dans leur piété et dans leur bravoure, accou-

rurent aussitôt au camp des assiégeans, et plusieurs navires vinrent se réunir à la flotte de Gérard de Sidon. A leur arrivée, toute l'armée fut dans la joie et pleine de confiance dans la victoire. 1153

On construisit un grand nombre de machines avec du bois tiré des navires; parmi ces machines, on voyait avec étonnement une tour roulante d'une immense hauteur, semblable à une forteresse avec sa garnison. Cette tour, poussée vers les remparts, portait d'affreux ravages dans la ville. Toutes les machines agissaient ensemble; les unes lançant des pierres, les autres ébranlant les murs; les assauts, les combats sanglans se renouvelaient sans cesse. Cinq mois s'étaient écoulés depuis le commencement du siége, et les forces de l'ennemi s'épuisaient, lorsqu'une flotte égyptienne de soixante-dix voiles entra dans le port d'Ascalon, apportant des renforts et tous les secours dont la ville avait besoin. Le courage des assiégés redoubla avec leur nombre; cependant l'ardeur des chrétiens ne se ralentissait point; leurs attaques devenaient plus fréquentes et plus meurtrières; leur tour mobile, que rien ne pouvait atteindre, répandait chaque jour plus d'effroi parmi les assiégés. A la fin ceux-ci, déterminés à détruire cette machine formidable, jetèrent entre la tour et le rempart une grande quantité de bois, sur lequel on répandit de l'huile, du soufre et d'autres matières combustibles; on y mit ensuite le feu; mais le vent qui venait de l'Orient, au lieu de pousser la flamme contre la

1153 tour, la poussa contre la ville; cet incendie dura tout le jour et toute la nuit, et comme le vent ne changea point de direction, les pierres de la muraille se trouvèrent calcinées par le feu; le lendemain au point du jour le mur tout entier s'écroula avec un fracas horrible; les guerriers chrétiens accoururent au bruit, couverts de leurs armes, et la ville allait tomber en leur pouvoir, lorsqu'un incident singulier vint tout-à-coup leur dérober la victoire. Les Templiers (1) étaient déjà entrés dans la place, et pour s'emparer seuls des dépouilles de l'ennemi, ils avaient placé sur la brèche des sentinelles chargées d'écarter tous ceux qui se présenteraient pour les suivre; tandis qu'ils se répandaient dans les rues et pillaient les maisons, la foule des Musulmans s'aperçoit de leur petit nombre et s'étonne d'avoir pris la fuite. Les soldats et les habitans se rallient, reviennent au combat, et les Templiers dispersés tombent sous les coups de leurs ennemis, ou s'enfuient par la brèche dont ils avaient interdit le passage à leurs compagnons d'armes.

---

(1) Guillaume de Tyr, en racontant ce fait, cite un vers latin :

Non habet eventus sordida præda bonos.

Le vieux traducteur Dupréau a rendu ainsi ce vers :

De proie avare et sordide butin,
N'advient jamais que bonne en soit la fin.

Aboulfarage, dans sa *Chronique syriaque*, fait mention de ce trait si honteux pour les Templiers.

Les chrétiens perdant l'espoir de s'emparer de la 1153
ville, et pressés par les Musulmans, qu'anime une ardeur nouvelle, se retirent tristes et confus dans leur camp; le roi de Jérusalem convoqua aussitôt les prélats et les barons, et leur demanda d'une voix émue quel parti on devait prendre dans une circonstance si fâcheuse. Lui-même, ainsi que les principaux chefs des guerriers, désespérait de la conquête d'Ascalon, et proposait d'abandonner le siége; le patriarche et les évêques, pleins de confiance dans la bonté divine, s'opposaient au parti de la retraite, et, pour appuyer leur avis, invoquaient les passages de l'Écriture dans lesquels Dieu promet de secourir tous ceux qui combattent ou qui souffrent pour sa cause. L'avis du patriarche et des prélats ayant prévalu dans le conseil, on se prépara à de nouvelles attaques, et le lendemain l'armée chrétienne se présenta devant les murailles de la ville, animée par les exhortations des prêtres et par la présence de la vraie croix. Pendant toute la journée on combattit de part et d'autre avec une ardeur égale; mais la perte des Musulmans fut plus grande que celle des chrétiens; le lendemain, on convint d'une trève pour ensevelir les morts. En voyant le grand nombre de guerriers qu'ils avaient perdus, les infidèles tombèrent dans le découragement; la vue de leurs murailles renversées ajoutait encore à leur douleur; des bruits sinistres venus du Caire ne leur laissaient plus l'espérance d'être secourus par le calife d'Égypte. Tout-à-coup le peuple s'assemble en tu-

1153 multe; tous demandent à grands cris qu'on mette un terme à leurs maux. « Hommes d'Ascalon, s'écriaient ceux dont la foule éperdue semblait » invoquer les conseils et l'appui, nos pères sont » morts en combattant les Francs; leurs fils sont » morts à leur tour, sans espoir de vaincre *une* » *nation de fer*. Le sable stérile de ce rivage, et » ces ruines qu'on nous a données à défendre, ne » nous montrent partout que des images funèbres; » ces murailles, élevées au milieu des provinces » chrétiennes, sont pour nous comme des sépul- » cres sur une terre étrangère. Retournons donc » en Égypte, et laissons à nos ennemis une » cité que Dieu a frappée de sa malédiction. » La multitude en pleurs applaudissait à ces discours, et personne ne songeait plus à prendre les armes. Enfin, des députés furent nommés pour se rendre au camp des chrétiens et proposer une capitulation au roi de Jérusalem. On offrait d'ouvrir aux assiégeans les portes de la ville, à la seule condition que les habitans auraient la faculté de se retirer dans trois jours avec leurs biens et leurs bagages. Tandis que les assiégés prenaient une résolution dictée par le désespoir, le souvenir des derniers combats répandait encore la tristesse et le deuil dans l'armée chrétienne. Les députés musulmans se présentèrent au camp, sans que personne pût soupçonner l'objet de leur mission. Ils furent admis devant les chefs assemblés, et, dans une attitude suppliante, ils annoncèrent la capitulation proposée. A cette proposition inattendue,

tout le conseil fut frappé d'une si grande surprise, 1153
que lorsqu'on demanda aux barons et aux prélats leur avis, aucun d'eux ne trouva de paroles pour répondre, et que tous se mirent à remercier Dieu, en versant des larmes de joie. Peu d'heures après, lorsqu'on vit l'étendard de la croix flotter sur les murs d'Ascalon, toute l'armée applaudit par des cris d'allégresse à une victoire qu'elle regardait comme un miracle du ciel.

Les Musulmans abandonnèrent la ville avant le troisième jour: les chrétiens y entrèrent en procession (1), et consacrèrent la grande mosquée à l'apôtre saint Paul. La conquête d'Ascalon leur offrait un grand avantage, en ce qu'elle leur ouvrait le chemin de l'Égypte, et qu'elle fermait aux Égyptiens l'accès de la Palestine. Mais tandis que d'un côté ils rejetaient leurs ennemis au-delà du désert, de nouveaux périls les menaçaient du côté de la Sy-

(1) Guillaume de Tyr rapporte que la population d'Ascalon abandonna la ville avant le troisième jour. Le roi de Jérusalem lui donna des guides pour la conduire jusqu'à Élarisch; mais, à peine entrés dans le désert, tous ces malheureux furent dépouillés par les Turcs, leurs compagnons d'armes, qui voulaient sans doute les punir d'avoir livré aux chrétiens une ville musulmane. On peut consulter, sur les causes de la prise d'Ascalon et de l'abandon où les laissa le gouvernement égyptien, les auteurs arabes, les seuls qui en aient parlé. (Voy. la *Bibliothèque des Croisades*, tom. II, §. 21. M. Reinaud, par la comparaison des auteurs chrétiens et arabes, y fait voir combien les troubles d'Égypte contribuèrent à la prise d'Ascalon.)

1154 rie. Noureddin, à force de séductions et de promesses, s'était rendu maître de Damas; et cette possession, qu'il ambitionnait depuis long-temps, rendait sa puissance redoutable à tous les peuples de son voisinage (1).

Cependant les colonies chrétiennes restèrent quelque temps dans un état d'inaction qui ressemblait à la paix. Le seul événement remarquable de cette époque, fut une expédition de Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, dans l'île de Chypre. Renaud et ses chevaliers fondirent à l'improviste sur une population paisible et désarmée; ces guerriers barbares, ne respectant ni les lois de la religion, ni celles de l'humanité, pillèrent les villes, les monastères et les églises, et revinrent à Antioche chargés des dépouilles d'un peuple chrétien. Renaud avait entrepris cette guerre impie, pour se venger de l'empereur grec, qu'il accusait de n'avoir pas tenu ses promesses (2).

Dans le même temps, le roi de Jérusalem fit une expédition qui ne blessait pas moins les lois de la justice. Quelques tribus arabes avaient obtenu de lui et de ses prédécesseurs la faculté de faire paître leurs troupeaux dans la forêt de Pa-

(1) Voyez au deuxième volume de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 22 les singuliers motifs par lesquels, aux yeux des Musulmans, Noureddin justifia son entreprise sur la capitale de la Syrie.

(2) Tous ces détails, ainsi que ceux qui précèdent et ceux qui suivent, sont tirés de Guillaume de Tyr, lib. XVIII.

néas. Depuis plusieurs années elles vivaient dans 1156
une sécurité profonde, se reposant sur la foi des traités. Tout-à-coup Baudouin et ses chevaliers tombent, l'épée à la main, sur ces pasteurs sans armes; ils massacrent ceux qui résistent, dispersent les autres, et rentrent à Jérusalem avec les troupeaux et les dépouilles des Arabes. Baudouin fut conduit à cette honteuse entreprise par la nécessité de payer ses dettes, qu'il ne pouvait acquitter avec ses ressources ordinaires. Guillaume de Tyr n'en condamne pas moins le roi de Jérusalem, et trouve la juste punition de cette iniquité dans la défaite qu'essuya ensuite Baudouin près du gué de Jacob. Surpris par Noureddin, le roi de Jérusalem resta presque seul sur le champ de bataille, 1157
et se réfugia, au milieu des plus grands périls, dans la forteresse de Sephet, bâtie au sommet d'une montagne voisine. Lorsque le bruit de cette défaite se répandit dans les cités des Francs, les fidèles, couverts de deuil, coururent au pied des autels, en répétant ces paroles du psalmiste : *Domine, salvum fac regem* (*Seigneur, sauvez le roi*). Le ciel ne repoussa point les prières d'un peuple désolé, et le retour de Baudouin à Ptolémaïs rendit bientôt aux chrétiens l'espoir de réparer leurs malheurs.

La plupart des seigneurs de la Palestine, Hugues d'Ibelin, Odon de Saint-Aman, Richard et Balian de Joppé, le grand-maître du Temple, étaient restés entre les mains des infidèles. Tous les prisonniers chrétiens furent conduits à Da-

1157 mas, enchaînés les uns aux autres avec des cordes. Au milieu de la foule des captifs, on avait forcé deux chevaliers francs de porter un étendard de la croix, auquel était suspendue la chevelure de leurs compagnons d'armes tués sur le champ de bataille. Tout le peuple sortit de Damas pour courir au-devant de ce spectacle, et plus la victoire était barbare, plus elle causa d'enthousiasme et de joie (1).

1159 Ce fut alors qu'on vit débarquer à Ptolémaïs, comme par un miracle de la Providence, plusieurs navires montés par Étienne, comte du Perche, avec des croisés du Mans et d'Angers, et Thierri, comte de Flandre, accompagné d'un grand nombre de pélerins flamands. Dès-lors les chrétiens oublièrent leurs défaites, et l'ange du grand conseil, dit Guillaume de Tyr, leur inspira des résolutions généreuses. Réunis aux renforts qu'ils venaient de recevoir, le roi et ses chevaliers allèrent combattre les Musulmans dans le comté de Tripoli et dans la principauté d'Antioche; ils s'emparèrent de Césarée et de la forteresse du Harenc, et ce qui acheva, peu de temps après, de réparer la honte des armes chrétiennes, le sultan de Damas, ayant traversé le Liban, fut vaincu dans une sanglante bataille, entre le Jourdain et le lac de Genesareth. Baudouin qui n'avait plus rien à redou-

(1) Nous empruntons ces détails de la compilation arabe intitulée *les Deux Jardins*. (Voyez au deuxième volume de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 22.)

ter de ses ennemis, obtint alors en mariage la 1160
nièce de l'empereur de Constantinople; cette alliance lui procura de grands avantages, et surtout des richesses et des trésors faits pour éblouir les chevaliers chrétiens, qui ne cessaient jamais de connaître la pauvreté que le jour ou le lendemain d'une victoire.

Cependant de nouveaux malheurs menaçaient la principauté d'Antioche, dont la victoire venait de reculer les limites. Renaud, dans une excursion sur les rives de l'Euphrate, était tombé entre les mains des Musulmans, et le peuple qu'il gouvernait restait sans chef et sans appui. Baudouin accourut avec ses chevaliers sur les rives de l'Oronte pour repousser les invasions des Turcs, et prévenir les discordes prêtes à éclater parmi les chrétiens. La confiance qu'il inspirait suffit pour rétablir l'ordre; mais à peine avait-il pourvu au salut de la principauté, qu'il tomba malade, empoisonné par un médecin syrien (1). Dès qu'il sentit 1163
son mal, il se mit en route pour retourner à Jérusalem, et mourut dans la ville de Bérithe. Ses dépouilles mortelles furent transportées dans la

(1) Le médecin s'appelait Barak; il était attaché au comte de Tripoli. Guillaume de Tyr rapporte qu'une petite chienne fut empoisonnée avec les mêmes pilules qu'on avait données au roi de Jérusalem. Le même historien se plaint, à ce sujet, de la confiance que les princes francs de Syrie, à la suggestion de leurs femmes, accordaient aux médecins juifs, syriens et arabes, de préférence aux médecins latins, qui étaient moins ignorans.

1160 ville sainte. Sur toute la route on n'entendait que des plaintes et des gémissemens; les peuples descendaient des montagnes du Liban pour suivre le convoi de Baudouin, et pour assister au douloureux spectacle de la mort d'un roi pleuré par ses sujets (1). Le peuple de Jérusalem, qui l'avait vu partir dans la fleur de la santé et de la jeunesse (2), ne pouvait se consoler à l'aspect de son cercueil, et tout le royaume, plongé dans l'affliction, crut voir alors le commencement des jours malheureux.

On regrettait d'autant plus Baudouin III qu'on n'aimait point son frère Amaury, qui devait lui succéder (3). On redoutait dans ce dernier une avarice funeste pour les peuples, une ambition dangereuse pour le royaume, un orgueil insupportable pour les barons et les seigneurs. Ces défauts étaient exagérés par la haine, et surtout par la secrète prétention de quelques-uns des grands du pays à la couronne de Jérusalem. On alla jusqu'à proposer de changer l'ordre de la succession au

(1) Guillaume de Tyr rapporte que Noureddin, à qui on proposa alors d'attaquer les chrétiens, répondit : «A Dieu ne plaise que j'aille troubler la douleur que fait éclater un peuple tout entier pour la perte d'un si grand prince! » Ce fait ne nous a point paru assez authentique pour être consigné dans notre histoire. (Voy. Guill. de Tyr.)

(2) Baudouin mourut à trente-trois ans.

(3) Guillaume de Tyr fait un long portrait d'Amaury; nous en avons donné un abrégé dans la *Biblioth. des Crois.*, tom. 1.

trône, et de choisir un roi qui, dans les jours de 1160
péril, méritât plus qu'Amaury l'amour et la confiance des chrétiens. De toutes parts il s'éleva des factions, et la guerre civile allait éclater, lorsque les plus sages des barons représentèrent que le droit d'hérédité était la sauve-garde du royaume; ils ajoutaient que ceux qui voulaient changer l'ordre établi, allaient, comme le traître Judas, livrer le Sauveur du monde à ses ennemis. Leurs discours, appuyés par la présence des troupes qu'Amaury avait réunies pour défendre sa cause, ramenèrent la concorde et la paix; le frère de Baudouin fut couronné roi de Jérusalem.

Dès qu'Amaury fut monté sur le trône, il diri- 1163
gea toutes ses entreprises vers l'Égypte, affaiblie par ses propres divisions et par les victoires des chrétiens; le calife du Caire ayant refusé de payer le tribut qu'il devait aux vainqueurs d'Ascalon, le nouveau roi de Jérusalem se mit à la tête de son armée, traversa le désert, porta la terreur de ses armes sur les bords du Nil, et ne revint dans son royaume qu'après avoir forcé les Égyptiens d'acheter la paix. L'état où se trouvait alors l'Égypte devait bientôt y rappeler les chrétiens, heureux si leurs tentatives, renouvelées plusieurs fois, n'avaient dans la suite favorisé les progrès d'une puissance rivale.

L'Égypte était alors le théâtre d'une guerre civile occasionnée par l'ambition de deux chefs qui se disputaient l'empire. Depuis long-temps les califes du Caire, enfermés dans leur sérail, comme

1163 ceux de Bagdad, ne ressemblaient plus à ce guerrier dont ils tiraient leur origine, et qui disait, en montrant ses soldats et son épée : *Voilà ma famille et ma race*. Enervés par la mollesse et les plaisirs, ils avaient abandonné le gouvernement à leurs esclaves, qui les adoraient à genoux et leur imposaient des lois. Ils n'exerçaient plus leur empire que dans les mosquées, et ne conservaient que le honteux privilége de confirmer le pouvoir usurpé des visirs qui corrompaient les armées, troublaient l'état, et se disputaient sur le champ de bataille le droit de régner sur le peuple et sur le prince. Chacun des visirs, pour faire triompher sa cause, invoquait tour-à-tour les armes des puissances voisines. A l'arrivée de ces dangereux auxiliaires, tout était dans la confusion sur les bords du Nil. Le sang coulait dans toutes les provinces, versé tantôt par les bourreaux, tantôt par les soldats; l'Égypte était désolée à-la-fois par ses ennemis, ses alliés et ses habitans (1).

Chaver qui, au milieu de ces révolutions, s'était élevé de l'humble condition d'esclave à la place de visir, avait été vaincu et remplacé par Dargam, un des principaux officiers de la milice égyptienne. Obligé de fuir et d'abandonner l'Égypte où régnait son rival, il alla chercher un asile à Damas; il im-

(1) Les notions les plus justes sur l'état déplorable de l'Égypte à cette époque, nous sont fournies par les auteurs arabes. Nous y renvoyons. (Voyez au deuxième volume de la *Bibliothèque des Croisades*.)

plora les secours de Noureddin, et lui promit des 1164
tributs considérables, si ce prince lui fournissait des troupes pour protéger son retour en Égypte. Le sultan de Damas se rendit aux prières de Chaver. Pour commander l'armée qu'il résolut d'envoyer en Égypte, il choisit Chirkou, le plus habile de ses émirs, qui, s'étant toujours montré dur et farouche dans ses expéditions militaires, devait être sans pitié pour les vaincus, et mettre à profit, pour la fortune de son maître, les malheurs d'une guerre civile. Le visir Dargam ne tarda pas à être averti des projets de Chaver et des préparatifs de Noureddin. Pour résister à l'orage prêt à fondre sur lui, il implora les armes des chrétiens de la Palestine, et leur promit de leur livrer ses trésors, s'ils l'aidaient à conserver sa puissance.

Tandis que le roi de Jérusalem, séduit par cette promesse, rassemblait son armée, Chaver, accompagné des troupes de Noureddin, traversait le désert et s'approchait des bords du Nil. Dargam, qui vint à sa rencontre avec l'armée égyptienne, fut vaincu par les Syriens, et perdit la vie dans la bataille. Bientôt la ville du Caire ouvrit ses portes au vainqueur; Chaver, que la victoire avait délivré de son ennemi, fit répandre des flots de sang dans la capitale pour assurer son triomphe, et reçut, au milieu de la consternation générale, les félicitations du calife.

Cependant la division ne tarda pas à s'élever entre le général de Noureddin, qui mettait chaque jour un prix plus excessif à ses services, et le visir

1164 que Chirkou accusait de perfidie et d'ingratitude. Chaver voulut en vain renvoyer les Musulmans de Syrie; on lui répondit par des menaces; il fut sur le point d'être assiégé dans le Caire par ses propres libérateurs. Au milieu d'un si pressant danger, le visir met son dernier espoir dans les guerriers chrétiens, dont il redoutait l'approche. Il fait au roi de Jérusalem les promesses qu'il avait faites à Noureddin; Amaury, qui voulait entrer en Égypte, quel que fût le parti qui pouvait y dominer, se met en marche pour défendre Chaver avec la même armée qu'il avait rassemblée pour le combattre. Arrivé sur les bords du Nil, il réunit ses troupes à celles du visir, et vint assiéger Chirkou, qui s'était retiré dans la ville de Bilbéis. Le général de Noureddin résista pendant trois mois à toutes les attaques des chrétiens et des Égyptiens; et lorsque le roi de Jérusalem lui proposa la paix, il exigea qu'on lui payât les frais de la guerre. Après une négociation dans laquelle il montra tout l'orgueil d'un vainqueur, il sortit de Bilbéis, en menaçant encore les chrétiens, et reconduisit à Damas son armée chargée des dépouilles de ses ennemis (1).

1163 Pendant que les Francs poursuivaient la guerre en Égypte, les provinces d'Antioche et de Tripoli se trouvaient exposées aux attaques de Noureddin.

(1) On peut voir, *Biblioth. des Croisades*, §. 25, le singulier discours que l'auteur arabe Ibn-Alatir met en cette occasion dans la bouche de Chirkou.

Les chrétiens, menacés par cet ennemi formidable, 1163
avaient plusieurs fois imploré les secours de l'Occident. La Palestine vit arriver, pour la quatrième fois, le comte de Flandre, qui ne se lassait point de traverser les mers pour combattre les infidèles; des guerriers du Poitou et de l'Aquitaine vinrent aussi visiter et défendre les saints lieux, ayant à leur tête Hugues Lebrun et Geoffroy, frère du duc d'Angoulême; Hugues Lebrun amenait avec lui ses deux fils, Geoffroy de Lusignan, déjà célèbre par sa bravoure, et Guy de Lusignan, que la fortune devait plus tard élever au trône de Jérusalem.

Aidés de ces renforts, les guerriers chrétiens qui restaient à la garde de la Syrie, entreprirent plusieurs expéditions contre les Musulmans. Dans l'une de ces expéditions, Noureddin fut surpris et vaincu (1) dans le territoire de Tripoli. Les auteurs arabes rapportent la prière que le sultan de Damas adressa au Dieu de Mahomet sur le champ de bataille, et dans laquelle il se plaignait d'être abandonné par son armée. Après sa défaite, il écrivit, disent les mêmes historiens, à tous les *hommes pieux et dévots*; sa lettre, qui fut lue dans les chaires des mosquées, réveilla l'enthousiasme des

(1) Dans un lieu que les chroniques arabes et latines appellent *la Boquée*. Guillaume de Tyr n'a presque rien dit de cette journée, sans doute parce que les chrétiens ne s'étaient pas fait une juste idée des pertes de Noureddin. Les auteurs arabes sont, à cet égard, fort curieux. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 24.)

1164 soldats de l'islamisme, et tous les émirs de la Syrie et de la Mésopotamie accoururent sous ses drapeaux. Noureddin fondit sur le territoire d'Antioche, et reprit la forteresse de Harenc. Non loin de cette forteresse, une grande bataille se livra, dans laquelle les chrétiens furent vaincus; plusieurs de leurs princes faits prisonniers. Parmi ces derniers, on remarquait Raymond, comte de Tripoli, que les Sarrasins appelaient le *Satan des Francs*, et Bohémond III, prince d'Antioche, qui alla rejoindre dans les prisons d'Alep son prédécesseur, Renaud de Châtillon, que Noureddin retenait en captivité depuis plusieurs années.

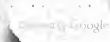
A la suite de cette victoire, les Musulmans s'emparèrent de Panéas, et firent plusieurs incursions dans la Palestine. Tous ces revers des chrétiens donnaient à Noureddin la facilité de suivre sans péril ses entreprises contre l'Égypte. Chirkou avait reconnu les richesses de ce pays et la faiblesse de son gouvernement. Revenu à Damas, il fit adopter à Noureddin le projet de réunir cette riche contrée à son empire. Le sultan de Syrie envoya des ambassadeurs au calife de Bagdad, non point pour lui demander des secours, mais pour donner un motif religieux à son entreprise. Depuis plusieurs siècles les califes de Bagdad et du Caire étaient divisés par une haine implacable; chacun d'eux se vantait d'être le vicaire du Prophète, et regardait son rival comme l'ennemi de Dieu. Dans les mosquées de Bagdad, on maudissait les califes d'Égypte et leurs sectateurs; dans celles du Caire, on dé-

vouait aux puissances de l'enfer les abassides et 1165
leurs partisans.

Le calife de Bagdad n'hésita point à se rendre aux vœux de Noureddin. Tandis que le sultan de Syrie ne s'occupait que d'étendre son empire, le vicaire du Prophète cédait à l'ambition de présider seul à la religion musulmane. Il chargea les imans de prêcher la guerre contre les fatimites, et promit les délices du Paradis à tous ceux qui prendraient les armes dans la sainte expédition. A la voix du calife, un grand nombre de fidèles Musulmans accouraient sous les drapeaux de Noureddin; et Chirkou, par les ordres du sultan, se préparait à retourner en Égypte à la tête d'une puissante armée.

Le bruit de ces préparatifs se répandit dans tout l'Orient et surtout en Égypte, où il causa les plus vives alarmes. Amaury, qui était revenu dans ses états, reçut à Jérusalem des ambassadeurs de Chaver, chargés de solliciter ses secours et son alliance contre les entreprises de Noureddin. Les états du royaume de Jérusalem s'étant rassemblés à Naplouse, le roi leur exposa les avantages d'une nouvelle expédition en Égypte. Un impôt extraordinaire fut levé pour une guerre sur laquelle on fondait les plus grandes espérances, et bientôt l'armée chrétienne partit de Gaza pour aller combattre sur les bords du Nil les troupes de Noureddin.

Pendant ce temps-là, Chirkou traversait le désert, où il courut les plus grands dangers. Une



1166 violente tempête le surprit dans sa marche; tout-à-coup le ciel s'obscurcit, et la terre que foulaient les Syriens fut semblable à une mer orageuse. Des flots de sable étaient emportés par les vents (1), et s'élevaient en tourbillons ou formaient des montagnes mouvantes qui dispersaient, entraînaient, engloutissaient les hommes et les chevaux. Dans cette tempête, l'armée syrienne abandonna ses bagages, perdit ses provisions et ses armes, et lorsque Chirkou arriva sur les bords du Nil, il n'avait pour sa défense que le souvenir de ses premières victoires. Il eut soin de cacher la perte qu'il venait d'éprouver, et les débris d'une armée dispersée par la tempête suffirent pour jeter l'effroi dans toutes les villes d'Égypte.

Le visir Chaver, épouvanté de l'approche des Syriens, envoya de nouveaux ambassadeurs aux chrétiens pour leur promettre d'immenses richesses et les presser de hâter leur marche. De son côté, le roi de Jérusalem députa auprès du calife d'Égypte, Hugues de Césarée et Foulcher, chevalier du Temple, pour obtenir la ratification du traité d'alliance avec les Égyptiens. Les députés d'Amaury furent introduits dans un palais où jamais on n'avait vu entrer un chrétien (2). Après avoir traversé

(1) Cette tempête est décrite par Guillaume de Tyr.

(2) Guillaume de Tyr a donné une description du palais du calife. Cet auteur est le seul des historiens latins que nous ayons consulté avec fruit sur les guerres d'Égypte. Voyez tout le livre XIX et le commencement du livre XX.

plusieurs galeries remplies de gardes maures, un grand nombre de salles et de cours où resplendissaient toutes les merveilles de l'Orient, ils arrivèrent dans l'espèce de sanctuaire où les attendait le calife, assis sur un trône tout éclatant d'or et de pierreries. Chaver, qui les conduisait, se prosterna aux genoux de son maître, et le supplia d'accepter le traité d'alliance fait avec le roi de Jérusalem. Le commandant des croyans, toujours docile aux volontés du dernier de ses esclaves, fit un signe d'approbation et tendit sa main nue aux députés chrétiens, en présence de ses officiers et de ses courtisans, qu'un spectacle si nouveau remplissait de douleur et de surprise. 1167

Bientôt l'armée des Francs s'approcha du Caire; mais comme la politique d'Amaury était de faire durer la guerre pour prolonger son séjour en Égypte, il négligea les occasions d'attaquer les Syriens avec avantage, et leur donna le temps de réparer leurs forces. Après les avoir laissés plusieurs jours en repos, il leur livra enfin bataille dans l'île de Maallé, non loin de la ville du Caire, enleva leurs retranchemens, mais ne poursuivit point sa victoire. Chirkou, dans sa retraite vers la haute Égypte, s'efforça de réveiller l'ardeur des soldats de Noureddin; ceux-ci se rappelaient tous les maux qu'ils avaient éprouvés dans le passage du désert. Ce souvenir, encore récent, et les premiers succès des chrétiens semblaient abattre leur courage, lorsqu'un des lieutenans de Chirkou s'écria dans un conseil des émirs: « Vous qui craignez la

1167 » mort ou l'esclavage, retournez en Syrie; allez » dire à Noureddin, qui vous a comblés de ses bienfaits, que vous abandonnez l'Égypte aux infidèles, pour vous enfermer dans vos sérails avec des » femmes et des enfans (1). » Ces paroles ranimèrent le zèle et le fanatisme des guerriers de Damas. Les Francs et les Égyptiens qui poursuivaient l'armée de Chirkou, furent vaincus dans une bataille, et forcés d'abandonner en désordre les collines de Baben. Le général de Noureddin, profitant de sa victoire, alla mettre une garnison dans Alexandrie, qui avait ouvert ses portes aux Syriens, et revint assiéger la ville de Koutz, capitale de la Thébaïde. L'habileté avec laquelle Chirkou avait discipliné son armée et disposé l'ordre du dernier combat, ses marches et ses contre-marches dans les plaines et les vallées de l'Égypte, depuis le tropique jusqu'à la mer, annonçaient les progrès des Musulmans de Syrie dans la tactique militaire, et faisaient d'avance connaître aux chrétiens l'ennemi qui devait bientôt borner le cours de leurs victoires et de leurs conquêtes.

Les Turcs se défendirent pendant plusieurs mois dans Alexandrie contre les séditions des habitans et contre les attaques multipliées des chrétiens. Ils obtinrent à la fin une capitulation honorable, et comme leur armée s'affaiblissait chaque jour par la disette et la fatigue, ils se retirèrent une seconde

(1) Nous suivons ici le récit de l'auteur arabe Ibn-Alatir. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 25.)

fois à Damas, après avoir fait payer chèrement la tranquillité passagère qu'ils laissaient aux peuples d'Égypte. 1167

Délivré de ses ennemis, le visir Chaver se hâta de renvoyer les chrétiens dont il redoutait la présence. Il s'engagea à payer au roi de Jérusalem un tribut annuel de cent mille écus d'or, et consentit à recevoir une garnison dans le Caire. Il combla de riches présens les chevaliers et les barons; les soldats mêmes eurent part à ses largesses, proportionnées à la crainte que lui inspiraient les Francs. Les guerriers chrétiens revinrent à Jérusalem, emportant avec eux des richesses dont la vue éblouit le peuple et les grands, et dut leur inspirer une autre pensée que celle de défendre l'héritage de Jésus-Christ (1).

Tandis qu'Amaury revenait vers sa capitale, la

(1) Cette campagne, ainsi que celle qui précède et celle qui suit, a été longuement rapportée par les auteurs arabes, dont plusieurs étaient contemporains. Les principaux sont Ibn-Aboutaï, originaire d'Alep, et Ibn-Alatir, l'un et l'autre fort bien instruits des événemens. Leur récit sert à éclaircir celui des Latins. Nous avons cru devoir nous borner ici à présenter les résultats généraux; mais on trouvera les détails dans le tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 25 et suiv. M. Reinaud y a rassemblé tout ce que les Arabes nous offrent de curieux et d'intéressant sur l'époque. Parmi les auteurs latins qui ont parlé sur le même sujet, on doit citer principalement Guillaume de Tyr, lib. 17; il n'alla pas lui-même en Égypte; mais il vivait au temps de ces expéditions, et connaissait les chefs de l'armée chrétienne.

1167 vue de ses provinces montueuses et stériles, la pauvreté de ses sujets, les étroites limites de son royaume, lui faisaient regretter d'avoir manqué l'occasion de conquérir un grand empire. A son retour, il épousa une nièce de l'empereur Manuel. Tandis que le peuple et la cour se livraient à la joie et formaient des vœux pour la prospérité de son royaume et de sa famille, une seule pensée l'occupait nuit et jour et le suivait au milieu des fêtes. Les richesses du calife du Caire, la population et la fertilité de l'Égypte, ses nombreuses flottes, la commodité de ses ports, se présentaient sans cesse à l'esprit d'Amaury.

Il voulut d'abord mettre à profit, pour l'exécution de ses projets, l'union qu'il venait de contracter, et fit partir pour Constantinople des ambassadeurs chargés d'engager Manuel à l'aider dans la conquête de l'Égypte. Manuel applaudit aux projets du roi de Jérusalem; il promit de lui envoyer des flottes et de partager les périls et la gloire d'une conquête qui devait intéresser le monde chrétien. Alors Amaury ne craignit plus d'annoncer hautement ses desseins, et convoqua les barons et les grands de son royaume. Dans cette assemblée, où l'on proposa de porter la guerre en Égypte, les plus sages, parmi lesquels on remarqua le grand-maître du Temple, déclarèrent hautement que l'entreprise était injuste.

« Les chrétiens, disaient-ils, ne devaient point » donner aux Musulmans l'exemple de la viola- » tion des traités. Il était facile de conquérir

» l'Égypte, difficile de la conserver. On n'a- 1167
» vait rien à craindre de la puissance égyptienne,
» et tout à redouter de Noureddin; c'est contre
» ce dernier qu'il fallait réunir toutes les forces
» du royaume. L'Égypte devait appartenir à celui
» qui resterait le maître de la Syrie; il n'était
» pas sage de hâter les faveurs de la fortune,
» et d'envoyer des armées dans un pays dont on
» ne ferait qu'ouvrir les portes au fils de Zengui,
» comme on lui avait déjà ouvert les portes de
» Damas. On sacrifiait les villes chrétiennes, Jé-
» rusalem elle-même, à l'espoir de conquérir une
» contrée lointaine. Déjà Noureddin avait profité
» du moment où le roi de Jérusalem était occupé
» sur les bords du Nil, pour s'emparer de plusieurs
» places qui appartenaient aux chrétiens. Bohé-
» mond, prince d'Antioche, Raymond, comte de
» Tripoli, avaient été faits prisonniers de guerre,
» et gémissaient dans les fers des Musulmans, vic-
» times d'une ambition qui avait entraîné le roi
» de Jérusalem loin de son royaume, loin des
» colonies chrétiennes dont il devait être l'appui
» et le défenseur (1). »

Les chevaliers et les barons qui s'exprimaient de la sorte, ajoutaient que la vue seule de l'É-

(1) Ce qu'il y a de singulier, c'est que le discours qu'on voit ici dans la bouche des barons, les auteurs arabes le mettent dans celle du roi. A les en croire, le roi ne se porta à cette expédition que comme malgré lui. (Voy. au tom. II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 26.)

1167 gypte ne manquerait pas de corrompre les guerriers chrétiens, et d'amollir le courage et le patriotisme des habitans et des défenseurs de la Palestine. Ces discours pleins de sagesse ne purent convaincre ni le roi de Jérusalem ni les partisans de la guerre, parmi lesquels se faisait remarquer le grand-maître des Hospitaliers, qui avait épuisé les richesses de son ordre par de folles dépenses, et levé des troupes dont il avait assigné
1168 la solde sur les trésors de l'Égypte. Le plus grand nombre des seigneurs et des chevaliers, que la fortune semblait attendre sur les bords du Nil pour leur distribuer ses faveurs, se laissèrent aisément entraîner à la guerre, et n'eurent point de peine à regarder comme leurs ennemis les souverains d'un pays qui leur offrait un immense butin.

Tandis qu'on pressait à Jérusalem les préparatifs d'une guerre contre l'Égypte, les mêmes projets occupaient les émirs et le conseil de Noureddin. A son retour des bords du Nil, Chirkou avait annoncé au prince de Damas, « que le gouvernement du Caire manquait d'officiers et de soldats; que la guerre civile, l'avidité des Francs et » la présence des Syriens avaient affaibli et ruiné » la puissance des fatimites. Le peuple égyptien, » ajoutait l'ambitieux émir, accoutumé à changer » de maître, n'était attaché ni au calife, qu'il ne » connaissait point, ni au visir, qui lui attirait » toutes sortes de calamités. Ce peuple, long- » temps troublé par ses propres discordes, ne sou- » pirait qu'après le repos, et semblait disposé à

» reconnaître toute domination qui le protégerait 1168
» contre ses ennemis et contre lui-même. Les
» chrétiens ne connaissaient que trop l'état de dé-
» cadence de l'empire du Caire, toute leur poli-
» tique était de s'en emparer; il fallait donc les
» dévancer dans leurs projets, et ne pas dédaigner
» une conquête que la fortune offrait en quelque
» sorte à la première puissance qui se présenterait
» en Égypte. »

Ainsi le roi de Jérusalem et le prince de Damas avaient la même pensée et formaient les mêmes desseins. Dans les églises des chrétiens, comme dans les mosquées des Musulmans, on adressait au ciel des prières pour le succès de la guerre qu'on allait porter sur les bords du Nil. Comme chacune des deux puissances rivales cherchait à légitimer ses projets et ses démarches, on accusait à Damas le calife d'Égypte d'avoir contracté une alliance impie avec les disciples du Christ; tandis qu'on disait à Jérusalem, que le visir Chaver, manquant à la foi des sermens, entretenait une correspondance perfide avec Noureddin (1).

Les chrétiens furent les premiers à violer les traités; à la tête d'une nombreuse armée, Amaury se mit en marche, et parut en ennemi devant Bilbéis qu'il avait promise aux chevaliers de Saint-Jean, pour prix de l'ardeur et du zèle qu'ils montraient dans cette expédition; cette ville, située

(1) Voyez, sur tous ces événemens, le récit des auteurs arabes. (*Bibliothèque des Croisades*, §. 26.)

1168 sur la rive droite du Nil, fut prise d'assaut, et toute la population passée au fil de l'épée; car moins on avait de motifs pour commencer cette guerre, plus on la poursuivait avec fureur.

Les malheurs de Bilbéis jetèrent la consternation dans toute l'Égypte; le peuple s'irrita au récit des cruautés exercées par les Francs, prit les armes et chassa du Caire la garnison chrétienne. Chaver rassembla des troupes dans les provinces, fortifia la capitale, et pour réveiller dans les peuples le courage du désespoir, fit mettre le feu à l'ancienne Fostât (1) dont l'incendie dura plus de six semaines. Le calife du Caire implora de nouveau les armes de Noureddin, et lui envoya dans une lettre les cheveux des femmes de son sérail, gage de sa confiance et signal de sa détresse profonde. Le prince de Damas se rendit avec joie aux prières du calife d'Égypte, et comme son armée était prête à se mettre en marche, il donna l'ordre à Chirkou de traverser le désert et d'accourir sur les bords du Nil.

Après la prise de Bilbéis, si le roi de Jérusalem avait marché avec rapidité sur le Caire, il aurait pu prévenir ses ennemis et s'emparer de la capitale; mais par une politique qu'on ne peut expli-

(1) C'est ainsi qu'un héroïque désespoir a fait, dans les temps modernes, brûler la ville de Moscou. Voyez d'ailleurs, pour cette expédition, Guillaume de Tyr, lib. xx, et les auteurs arabes analysés. (*Bibliothèque des Croisades*, tom. II, §. 26.)

quer, et comme si tout-à-coup il eût été lui-même 1168
effrayé de son entreprise, ce prince, qui avait méprisé les traités et ne voulait rien devoir qu'à la victoire, écouta les ambassadeurs du calife, dont la voix suppliante s'adressait tantôt à sa pitié, tantôt à son avarice. Amaury n'était pas moins entraîné par l'amour de l'argent que par l'ambition des conquêtes, et l'offre d'une somme exhorbitante suffit pour l'arrêter dans sa marche et lui faire suspendre les hostilités. Tandis qu'il attendait les trésors promis, et qu'il prêtait l'oreille aux propositions de ceux auxquels il avait lui-même manqué de foi, les Égyptiens achevaient leurs préparatifs de défense; on relevait les fortifications des villes, le peuple s'assemblait en armes. Les Francs, environnés d'ennemis, attendirent vainement la flotte que les Grecs devaient leur envoyer. Enfin,
après un mois de négociations, dans lesquelles le 1169
visir n'épargna ni les flatteries, ni les fausses promesses, au lieu de recevoir les trésors qu'on lui promettait, et de voir arriver des auxiliaires, Amaury apprit tout-à-coup que Chirkou entrait pour la troisième fois en Égypte, à la tête d'une armée formidable (1).

Ce fut alors seulement qu'il reconnut le piége dans lequel il était tombé; il vola au-devant des Syriens pour les combattre; mais leur chef évita sa rencontre et se joignit aux Égyptiens. Les chré-

(1) Voyez, pour les détails, le récit des auteurs arabes, tom. II de la *Bibliothèque des Croisades*.

1169 tiens ne pouvaient résister à deux armées réunies. Dès-lors toutes les négociations furent rompues; on menaça ceux qu'on avait flattés; l'Égypte n'offrit plus ses trésors, mais montra ses soldats irrités. Le roi de Jérusalem, attaqué de toutes parts, précipita sa retraite vers le désert, et rentra dans son royaume, avec la honte d'avoir échoué dans une guerre que le succès seul pouvait lui faire pardonner, et qui paraissait d'autant plus injuste qu'elle avait été mal conduite et qu'elle était malheureuse.

Non-seulement les chrétiens avaient à regretter les avantages qu'ils retiraient d'un pays voisin et tributaire, mais cette riche contrée, dont ils s'étaient fermé l'accès, allait passer entre les mains du plus redoutable de leurs ennemis, dont elle devait accroître la puissance. Chirkou fit arborer ses drapeaux sur les tours du Caire; l'Égypte, qui croyait recevoir un libérateur, ne vit bientôt qu'un conquérant. Le visir Chaver paya de sa vie les maux qu'il avait attirés sûr sa patrie; il fut tué dans le camp même de Chirkou, et son autorité devint le partage du vainqueur. Le calife qui, pour se sauver lui-même, avait demandé la tête de son premier ministre, lui donna pour successeur le général de Noureddin, qu'il appela, dans ses lettres, *le prince victorieux*. C'est ainsi que le monarque avili de l'Égypte se jouait de ses propres faveurs, en flattant un homme qu'il ne connaissait point, et dont il avait peut-être souhaité la mort: image de l'aveugle fortune, qui répand au hasard

les biens et les maux, et voit avec la même indifférence ses favoris et ses victimes. 1169

Deux mois après son élévation, Chirkou mourut subitement. Pour le remplacer, le calife choisit le plus jeune des émirs de l'armée de Noureddin. Saladin, à peine âgé de trente ans, quoiqu'il se fût distingué au siége d'Alexandrie, n'avait point encore de renommée; mais bientôt son nom devait occuper l'Orient et l'Occident. Il était neveu de Chirkou et fils d'Ayoub; son oncle et son père avaient quitté les montagnes sauvages du Curdistan pour servir les puissances musulmanes de la Mésopotamie, et s'étaient attachés à la fortune des Atabecks, quelque temps avant la seconde croisade. Saladin, dans sa jeunesse, aima la dissipation et les plaisirs, et resta long-temps étranger aux soins de la politique et de la guerre; mais, arrivé aux dignités suprêmes, il changea sa conduite et réforma ses mœurs; jus- 1170
qu'alors il semblait fait pour (1) les loisirs et l'obscurité d'un sérail; tout-à-coup on vit en lui un homme nouveau, qui paraissait né pour l'empire; sa gravité inspira le respect aux émirs; ses libéralités lui attirèrent les suffrages de l'armée; l'austérité de sa dévotion le rendait cher à tous les vrais croyans.

---

(1) Bernard le Trésorier, rapporte que Saladin avait la surveillance des femmes prostituées. (Voy. la *Bibliothèque des Croisades*, tom. I.) Pour le portrait et la jeunesse de Saladin, voyez Ibn-Alatir, Ibn-Aboutaï et Aboulféda, analysés dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. II, §§. 27 et 28.

1170 Les Francs, qui ne voyaient point dans Saladin un ennemi redoutable, n'avaient pas encore renoncé à leurs projets sur l'Égypte. La flotte grecque, vainement attendue dans l'expédition précédente, arriva enfin dans le port de Ptolémaïs. Dès-lors on résolut de retourner sur les bords du Nil. La flotte et l'armée chrétienne, commandée par le roi de Jérusalem, allèrent mettre le siége devant la ville de Damiette. Dans cette expédition, les chrétiens perdirent la moitié de leurs soldats, moissonnés par la famine ou le fer de l'ennemi, et tous leurs vaisseaux brûlés par le feu grégeois ou dispersés par la tempête; ils se virent enfin obligés de renoncer à leur entreprise, après cinquante jours d'un siége où leurs chefs furent accusés de manquer à-la-fois de courage, de prudence et d'habileté. Ainsi l'opiniâtreté d'Amaury à poursuivre une guerre malheureuse, ne fit que servir les progrès des Musulmans, et dut rappeler aux Francs de la Palestine ces paroles que les prophètes répétaient aux Hébreux : *Fils d'Israël, ne dirigez ni vos regards ni vos pas vers l'Égypte.*

Comme les députés qu'on avait envoyés en Occident étaient revenus en Syrie sans espérance de secours, le roi de Jérusalem plaça tout son espoir dans les Grecs, et partit pour Constantinople, laissant, ainsi qu'il le disait lui-même, à Jésus-Christ, dont il était le ministre, *le soin de gouverner son royaume.* Les chroniques contemporaines s'étendent longuement sur la brillante réception que reçut Amaury à la cour de Bysance, mais elles

ne font point connaître les traités conclus avec 1170
Manuel, qui restèrent d'ailleurs sans exécution. Quand le roi retourna à Jérusalem, il trouva son royaume de toutes parts menacé par les forces toujours croissantes de Noureddin.

Si la guerre avait cessé un moment ses ravages, cet intervalle de paix n'était dû qu'à un horrible fléau qui venait de désoler la Syrie. Un tremblement de terre avait ébranlé toutes les cités; Tyr, Tripoli, Antioche, Émesse, Alep, n'offraient plus que des pierres entassées; là plupart des places-fortes virent tomber leurs plus solides remparts, et perdirent à-la-fois leurs habitans et leurs défenseurs. Chaque prince, chaque peuple, occupé de ses alarmes et de ses calamités, ne songea plus à s'armer contre ses voisins, et *la crainte des jugemens de Dieu*, dit Guillaume de Tyr, devint comme un traité de paix entre les chrétiens et les Musulmans.

Cependant Saladin achevait de soumettre l'É- 1171
gypte à l'empire de Noureddin; et pour qu'il ne manquât rien à sa conquête, il réussit à réformer les opinions religieuses du peuple vaincu. L'autorité des fatimites fut abolie, et peu de temps après, le calife Aded, toujours invisible dans son palais, mourut sans savoir qu'il avait perdu son empire. Les chrétiens accusèrent alors Saladin de l'avoir tué de sa propre main (1); mais aucun des historiens

---

(1) Guillaume de Tyr accuse ici Saladin; on peut voir à ce sujet le conte singulier et invraisemblable que fait Ber-

1170 musulmans n'a révélé cet horrible secret de la politique orientale. Les trésors du calife servirent à apaiser les murmures du peuple et des soldats. La couleur noire des abassides remplaça la couleur blanche des enfans d'Aly, et le nom du calife de Bagdad fut seul prononcé dans les mosquées. La dynastie des fatimites, qui régnait depuis plus de deux siècles, et pour laquelle on avait versé tant de sang, s'éteignit dans un seul jour, et ne trouva pas un défenseur. Dès-lors les Musulmans d'Égypte et de Syrie n'eurent plus qu'une même religion et qu'une seule cause à défendre.

Saladin n'avait plus rien à redouter de ses ennemis; mais une fortune si rapide, une si grande puissance devaient exciter à-la-fois la jalousie de ses rivaux et les défiances de son maître. Le souverain de Damas ne jetait plus que des regards inquiets sur une conquête qui avait fait sa joie. On doit croire néanmoins que Saladin ne songea point d'abord à l'empire; mais telle était la position où les circonstances l'avaient placé, qu'il ne fut plus le maître de choisir le parti qu'il avait à prendre, et que le pouvoir suprême qu'on l'accusait de vouloir usurper, devint pour lui comme le seul
1174 moyen qui lui restait de se sauver. C'est un spectacle curieux de voir dans les historiens arabes

---

nard le Trésorier. (*Bibliothèque des Croisades*, tom. I.) Quant aux auteurs orientaux, aucun écrivain musulman ne fait mention d'un trait aussi déshonorant pour Saladin. Voyez au reste le tome II de la *Bibl. des Croisades*, §. 30.

comment le sultan de Damas et le fils d'Ayoub 1174
emploient tour-à-tour le mensonge et la dissimulation, l'un pour prévenir les projets d'un lieutenant infidèle, l'autre pour échapper aux soupçons d'un maître irrité. Noureddin, afin de faire sortir Saladin de l'Égypte où il était tout puissant, l'appela plusieurs fois en Syrie, pour l'associer, disait-il, à ses entreprises contre les chrétiens (1); Saladin, feignant d'obéir, traversait le désert, ravageait les frontières de l'Idumée, et se hâtait de retourner sur les bords du Nil, alléguant tantôt une nouvelle conquête à faire en Nubie ou vers la mer Rouge; tantôt un soulèvement à réprimer dans quelques villes égyptiennes. Cependant la ruse et la perfidie ne pouvaient long-temps suffire à cacher les secrets desseins d'une ambition impatiente ou d'une autorité jalouse, et la guerre, avec tous ses périls, allait éclater, lorsqu'on apprit tout-à-coup la mort de Noureddin (2). A cette nouvelle, les chrétiens se réjouirent, et crurent n'avoir plus d'ennemi formidable à combattre; le sultan de Damas ne laissait qu'un fils en bas âge, incapable de gouverner ses vastes états, et d'assurer le triomphe de la foi mu-

(1) Sur tous ces événemens nous n'avons guère eu d'autres guides que les auteurs arabes. Voyez au tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 30.

(2) Rien n'est plus curieux que le portrait que les auteurs arabes font de Noureddin et de sa politique. Voyez au tome II de la *Bibliot. des Crois.*, §. 31 et suiv. On y verra aussi dans quel état se trouva la Syrie après sa mort, et comment Saladin rencontra si peu d'obstacle dans ses projets.

1174 sulmane; mais ce qui fit alors la sécurité des Francs, devait plus tard amener leur ruine; car Saladin, resté maître de l'armée victorieuse, et profitant du désordre qui troublait la Syrie, s'empara de l'empire des Atabecs, et, devenu l'héritier de la puissance et des projets de Noureddin, dirigea bientôt toutes les forces des Musulmans contre les colonies chrétiennes.

Amaury mourut dans le même temps, sans prévoir les progrès d'une puissance, ouvrage de sa politique imprudente. Il laissait à sa mort un royaume désolé, et pour lui succéder au trône de Jérusalem, un fils âgé de treize ans, malade et couvert de lèpre. Raymond, comte de Tripoli, et Milon de Plansy, seigneur de Caraç et de Montroyal, se disputèrent la régence pendant la minorité du jeune Baudouin. Milon, que Guillaume de Tyr nous représente comme un homme sans vertus, sans remords et sans craintes, obtint à force de brigues les suffrages des barons, et quelque temps après on le trouva percé de plusieurs coups d'épée dans une rue de Ptolémaïs. Raymond succéda à son rival, dont toute la Palestine lui reprochait la mort.

Le père du comte de Tripoli avait été tué par les Ismaéliens, et lui-même était resté huit ans dans les fers des infidèles. Quatrième descendant du fameux comte de St.-Gilles, il avait la bravoure, l'activité, l'ambition du héros dont il tirait son origine, et surtout cet indomptable caractère qui, dans les temps difficiles, irrite les passions et pro-

voque des haines implacables. Plus impatient de 1174
régner sur les chrétiens que de vaincre les infidèles, Raymond regardait le droit de commander aux hommes comme le seul prix des maux qu'il avait soufferts; il demandait avec hauteur la récompense de ses services, de ses longs travaux, et ne voyait le triomphe de la justice, le salut du royaume que dans sa propre élévation.

Si, au milieu des désordres qui sans cesse agitaient les états chrétiens, le nouveau régent avait eu assez d'autorité pour diriger la politique des Francs, et faire à son gré la paix et la guerre, l'histoire devrait l'accuser d'avoir favorisé la puissance de Saladin et préparé la chute du royaume de Jérusalem. Après la mort de Noureddin, le fils 1176
d'Ayoub avait eu à combattre la famille de son ancien maître, les émirs fidèles à la dynastie des Atabecks, et tous ceux qui voulaient profiter des troubles de la Syrie pour se faire des états indépendans. La prudence commandait aux chrétiens d'entretenir la discorde parmi les infidèles, et de s'allier à tous les partis qui résistaient à Saladin (1).

Le gouverneur musulman d'Émesse et plusieurs émirs de Syrie vinrent solliciter l'appui des Francs; mais ceux-ci mirent à leur service un prix extraordinaire, et lorsqu'ils entrèrent en campagne, ils menacèrent ceux qu'ils allaient défendre, et

(1) Voyez les auteurs arabes au tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 33.

1176 ravagèrent à-la-fois le territoire de leurs alliés et de leurs ennemis. Cependant les progrès de leurs armes et leur alliance passagère avec les princes musulmans alarmèrent Saladin qui faisait la guerre au fils de Noureddin, enfermé dans la ville d'Alep. Le sultan résolut de les éloigner du théâtre de ses conquêtes; il fit à leurs chefs de brillantes promesses, leur distribua de riches présens, et bientôt il obtint une trève dont il profita pour affermir sa puissance et reculer les limites de son empire.

Les Francs rentrèrent à Jérusalem, contens d'avoir forcé Saladin à leur demander la paix. Après avoir imprudemment consenti à une trève, ils firent une seconde faute; ce fut de violer le traité qu'ils venaient de signer, non point pour tenter quelque entreprise importante, mais pour faire une incursion sur les terres de Damas. Ils ravagèrent les campagnes, pillèrent les bourgs et les villages qu'ils trouvèrent sans défense, tandis que Saladin faisait d'utiles conquêtes en Syrie et se rendait assez puissant pour punir ses ennemis de la violation des traités.

Au milieu des périls qui menaçaient le royaume de Jérusalem, les chrétiens célébrèrent, par des transports d'allégresse, l'arrivée de Philippe, comte de Flandre, accompagné d'un grand nombre de chevaliers. Philippe était le fils de Thiéri, qui avait quatre fois visité la Terre-Sainte; il inspira d'abord tant de confiance que Baudouin lui offrit l'administration et la régence du royaume; ce qu'il re-

fusa, en disant qu'il était venu non pour gouverner les chrétiens, mais pour combattre leurs ennemis. Lorsqu'il arriva dans la Palestine, les Siciliens venaient de faire une tentative malheureuse sur Alexandrie, et l'empereur grec, que tant de revers n'avaient point éclairé, offrait encore des soldats et des vaisseaux pour recommencer la guerre en Égypte; on proposa au comte de Flandre le commandement de cette expédition, qu'il n'accepta point. N'alléguant aucun motif raisonnable de son refus, et n'obéissant, dit Guillaume de Tyr, qu'à l'inconstance de son caractère, ce prince se rendit avec ses chevaliers sur les terres d'Antioche, où il ne signala son zèle et sa bravoure par aucune entreprise (1) importante contre les infidèles.

1176

1177

Bientôt le sultan du Caire et de Damas rassembla une armée formidable et s'avança vers la Palestine. Toutes les campagnes étaient en flammes sur le passage des Sarrasins; à leur approche, les chrétiens avaient abandonné les villes et les bourgs pour se retirer dans les montagnes et les cavernes. Baudouin IV, qui venait de prendre les rênes du gouvernement, se mit à la tête de l'armée des Francs; mais craignant de se mesurer avec Saladin, il s'enferma dans Ascalon, d'où il contemplait avec effroi ses provinces désolées.

(1) Voyez, sur ce comte de Flandre, Guill. de Tyr, liv. xxi, §. 14 et suiv., et *Biblioth. des Crois.*, t. i, p. 160; voyez aussi les *Annales* de Meyer, t. ii du même ouvrage, pag. 53.

1177 Tout semblait présager la chute prochaine du royaume, et déjà Saladin en partageait les villes entre ses émirs, lorsque la Providence, qui prit enfin pitié de la situation des chrétiens, leur offrit une occasion de réparer leurs malheurs. Les menaces des Sarrasins et la vue des ravages de la guerre, indignèrent les soldats chrétiens. L'armée, commandée par le roi de Jérusalem, sortit d'Ascalon et surprit les Musulmans dans ces mêmes plaines où Godefroy et les autres chefs de la première croisade avaient remporté une célèbre victoire sur les Égyptiens. Saladin ne put résister à l'impétuosité de ses ennemis, et perdit la bataille après s'être défendu vaillamment au milieu de ses Mameloucks, milice intrépide, qu'il avait formée lui-même, et dont il était toujours entouré dans les dangers de la guerre. Les chrétiens s'étaient fait précéder dans le combat du bois de la vraie croix, et plusieurs guerriers croyaient avoir vu les branches de cette croix miraculeuse s'élever d'un côté jusqu'au ciel, de l'autre s'étendre jusqu'aux extrémités de l'horizon. Saladin avait vu périr toute son armée dans cette bataille, dont le souvenir ne s'effaça jamais de sa mémoire, et qui fit pâlir, comme il le dit lui-même dans une lettre, l'étoile de la famille d'Ayoub. Monté sur un chameau, et suivi de quelques officiers, Saladin courut les plus grands dangers dans sa fuite à travers le désert. A son retour au Caire, animé par le souvenir de sa défaite, il condamna à mort tous les prisonniers chrétiens qu'on lui avait envoyés de la principauté

d'Antioche; et, si on en croit les chroniques musulmanes, il leur fit trancher la tête par la main *des hommes pieux et dévôts* (1). 1178

Cependant les chrétiens ne profitèrent point de leur victoire, et se contentèrent de bâtir une forteresse sur les bords du Jourdain, au gué de Jacob. Saladin rassembla de nouvelles troupes en Égypte, et revint bientôt menacer le royaume de Jérusalem. La victoire d'Ascalon avait enflé l'orgueil des chrétiens et les rendait téméraires. Saladin, au contraire, devenu plus prudent depuis sa défaite, mit à profit les fautes des chrétiens, leur dressa des embuscades, employa toutes les ruses de la guerre et les battit plusieurs fois sur les rives du Jourdain et dans le voisinage de Panéas. Baudouin, qui avait été sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, réunit toutes les forces qui restaient dans ses états, mais il ne put obtenir aucun avantage sur Saladin, et fut obligé de demander la paix, que l'état de son royaume et ses infirmités lui rendaient chaque jour plus nécessaire.

L'intérêt des colonies chrétiennes exigeait alors

(1) Voyez, sur ce combat, les détails que donne Guillaume de Tyr, liv. xx et suiv., et Bernard le Trésorier. *Biblioth. des Crois.*, tom. I, pag. 568. Les auteurs arabes appellent cette bataille, *Combat de Ramla.* Aboulfarage attribue, dans sa Chronique syriaque, la victoire des chrétiens à un vent miraculeux qui tout-à-coup porta la poussière dans les yeux des Musulmans. (Voyez au tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 34.)

1178 qu'on observât la trêve faite avec les Musulmans ; mais telle était la destinée des états chrétiens en Syrie, que personne n'avait assez d'ascendant et de puissance pour maintenir la paix, et que le dernier des barons et des chevaliers pouvait à son gré provoquer la guerre. La témérité et l'imprudence d'un seul homme attirèrent de nouveau dans la Palestine toutes les forces de Saladin (1).

Les vieilles chroniques ont raconté les aventures romanesques et la fortune extraordinaire de Renaud de Châtillon. Né à Châtillon-sur-Indre, il
1148 avait suivi en Asie l'armée de Louis-le-Jeune, et s'était enrôlé dans les troupes de Raymond de Poitiers, prince d'Antioche. Raymond ayant perdu la vie dans une bataille, sa veuve Constance fut sollicitée de prendre un nouvel époux pour l'associer à son gouvernement. Cette princesse refusa les plus illustres d'entre les princes et les chevaliers ; elle avait remarqué la beauté et la bravoure chevaleresque de Renaud de Châtillon ; elle ne voulut point avoir d'autre époux, et par un mariage qui, au rapport de Guillaume de Tyr, remplit de surprise tous les barons chrétiens, elle éleva tout-à-coup un jeune chevalier inconnu en Orient sur le trône d'Antioche (2).

(1) Guillaume de Tyr ne peut s'expliquer ce changement de fortune pour les chrétiens, et s'arrête pour demander à la Providence elle-même les motifs qui lui avaient fait retirer son appui aux chrétiens. (Guillaume de Tyr, liv. xxi. Voyez la *Bibliot. des Crois.*, t. 1, p. 48.)

(2) On s'étonne que Guillaume de Tyr, auteur contem-

Renaud de Châtillon, qui avait obtenu l'amour de Constance, ne sut point mériter la confiance et l'estime de ses nouveaux sujets. Il se forma contre lui un parti puissant, à la tête duquel était le patriarche Amaury. Renaud, plein de dépit et de colère, fit jeter dans les fers tous ceux qui lui étaient opposés. Par ses ordres le patriarche d'Antioche fut conduit sur les tours de la citadelle, et, dans la chaleur de l'été, la tête découverte et enduite de miel, il resta tout un jour exposé aux mouches et aux insectes. Renaud de Châtillon, après avoir rempli la ville d'Antioche de terreur et de deuil, voulut signaler son règne par quelques entreprises guerrières. Devenu le chef d'une armée dans laquelle il avait été simple chevalier, il fit la guerre à l'empereur de Constantinople, arma quelques vaisseaux et ravagea l'île de Chypre. L'empereur grec voulut se venger et vint camper avec une armée à la vue d'Antioche (1). Renaud n'ayant point assez de forces pour se défendre, eut recours à la bassesse pour désarmer son ennemi, et vint la corde au cou, ses vêtemens déchirés, déposer son épée aux pieds de l'empereur, qui lui accorda la paix. Lors- 1158

porain, et qui se trouvait sur les lieux, ait pu ignorer que Renaud était de l'illustre famille de Châtillon. Voici, au reste, les paroles mêmes de l'archevêque : *Non sine multorum admiratione quod tam præclara, potens et illustris fœmina ei tam excellentis uxor viri militi quasi Gregorio nubere dignaretur*; liv. XVII, §. 26.

(1) Voyez, pour les détails, Guill. de Tyr, liv. XVIII, §. 5, et *Biblioth. des Crois.*, t. I, p. 150.

1178 que les Grecs eurent repris la route de Constantinople, Renaud recommença ses courses, tantôt contre les Sarrasins, tantôt contre les chrétiens, et surpris dans une embuscade par le père de Saladin, il fut conduit dans les prisons d'Alep, où les Musulmans le retinrent pendant plusieurs années. Enfin, quelques-uns de ses anciens compagnons vinrent briser ses fers, et ce qui n'est pas indigne de remarque, le produit du butin fait dans une incursion sur le territoire de Damas, fut le prix de sa liberté.

Lorsque Renaud de Châtillon sortit de sa captivité, sa femme Constance n'était plus, et le fils de Raymond, délivré lui-même de ses fers, et parvenu à l'âge de majorité, gouvernait la principauté d'Antioche. Renaud se rendit à Jérusalem, où le souvenir de ses exploits et de ses malheurs soufferts pour la cause des chrétiens, le fit accueillir du roi et des barons. Ayant épousé en secondes
1180 noces la veuve de Homfroy de Thoron, il devint seigneur de Carac et de quelques châteaux situés sur les confins de la Palestine et de l'Arabie. Renaud conduisit dans les villes et les forteresses qui lui appartenaient, un grand nombre de Templiers, qu'il associa à sa fortune. Il venait de s'établir dans ses nouvelles possessions, et déjà il avait ravagé les frontières de l'Arabie, lorsque la trève fut conclue
1182 avec Saladin. Rien ne put déterminer Renaud de Châtillon à déposer les armes; chaque jour il faisait des courses dans le voisinage de Carac, et dépouillait les caravanes des pélerins musulmans qui se rendaient à la Mecque.

Saladin se plaignit à Baudouin de cette infrac- 1182
tion aux traités; mais le roi de Jérusalem ne put lui donner la satisfaction qu'il demandait. Le sultan, irrité de la conduite des Francs, fit arrêter quinze cents pèlerins jetés par la tempête sur les côtes d'Égypte, et menaça de les retenir dans les fers si les prisonniers musulmans n'étaient promptement remis en liberté. Ni les demandes de Saladin, ni les prières du roi de Jérusalem, ni le sort des prisonniers chrétiens, ne purent toucher Renaud de Châtillon et les Templiers, accoutumés à se jouer des traités faits avec les Musulmans.

Alors Saladin recommença la guerre, et partit une troisième fois des bords du Nil pour entrer avec une armée dans la Palestine. A l'approche du danger, les chrétiens réunirent leurs efforts pour arrêter les progrès des Sarrasins. Une assemblée, formée de toutes les classes de citoyens, ordonna la levée d'une contribution générale, dont le produit fut employé aux fortifications des châteaux et des villes (1); tous les barons et les chevaliers volèrent aux armes; mais le moment n'était point encore venu où Saladin devait envahir le royaume de Jérusalem. Dans chacune de ses expéditions, il semblait essayer les forces des chrétiens, et lorsqu'il trouvait quelque résistance, il attendait patiemment un moment plus favorable. Après avoir

(1) Voyez, pour cette contribution et la répartition qui en fut faite, Guillaume de Tyr, analysé dans la *Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 151.

1182 fait ravager la Galilée par ses lieutenans, et commencé le siége de Bérithe (1), il s'éloigna tout-à-coup pour aller faire la guerre aux Atabecks, maîtres de Mossoul et de plusieurs villes de la Mésopotamie.

Les chrétiens ne profitèrent de son absence que pour renouveler leurs incursions sur le territoire de Damas. Renaud de Châtillon fit en même temps plusieurs expéditions sur les bords de la mer Rouge, et conçut le hardi projet d'aller jusque dans les villes de la Mecque et de Médine, piller la kaaba et le tombeau de Mahomet. Une troupe d'intrépides guerriers s'était mise en marche sous ses ordres, et, précédée de la terreur, s'avançait en triomphe dans un pays qui n'avait jamais vu les chrétiens. Renaud et ses compagnons étaient déjà parvenus à la vallée de Rabi, située à dix lieues de Médine, lorsqu'ils furent surpris et attaqués par une armée musulmane accourue de l'Égypte. Après un combat opiniâtre et sanglant, la victoire se décida pour les Sarrasins. Renaud de Châtillon échappa comme par miracle à la poursuite des vainqueurs, et retourna avec un petit nombre des siens au château de Carac. Quelques-uns des prisonniers furent conduits en Égypte, où

(1) Les auteurs arabes présentent beaucoup de détails sur les diverses guerres de Saladin et sur les causes qui y donnèrent lieu. Nous nous contentons de renvoyer le lecteur à leur récit, tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 35 et suiv.

la sentence des cadis les condamna à mourir comme 1182
de vils criminels. On conduisit les autres à la Mecque, où leur sang fut versé avec celui des victimes immolées à la cérémonie du grand Bairam (1).

Cette horrible exécution ne suffisait point à la vengeance de Saladin. Lorsqu'il apprit l'expédition des chrétiens, qu'il regardait comme un affreux sacrilége, il jura sur l'Alcoran de venger l'outrage fait à la religion musulmane.

Saladin profitait des momens de paix qu'il laissait aux chrétiens pour accroître sa puissance et préparer leur ruine; à chaque trêve ou dans chaque guerre qu'il faisait loin d'eux, il s'emparait d'une ville, d'une province; il étendait ses états, et rangeait sous ses lois des peuples qui devenaient autant d'ennemis pour les Francs. Les chrétiens, au contraire, lorsque les combats étaient suspendus, se livraient avec fureur à leurs divisions intérieures; la paix enfantait parmi eux mille factions nouvelles, et le royaume trouvait alors dans son sein des ennemis plus dangereux que ceux qui lui avaient fait la guerre.

La maladie dont le roi Baudouin se trouvait at-

(1) Tous ces détails sont extraits des auteurs arabes avec lesquels Guillaume de Tyr n'est pas ici tout-à-fait d'accord; car il attribue la rupture du traité fait avec Saladin, à Saladin lui-même, et ne dit rien du projet de Renaud de Châtillon d'aller attaquer la Mecque et Médine. Voyez, au sujet des prisonniers, la lettre singulière qu'écrivit Saladin à son frère Malek-Adel, tome II de la *Biblioth. des Crois.*, §. 36.

1182 teint, faisait des progrès alarmans; il avait perdu la vue, et ne pouvait plus s'occuper du soin du royaume; on le pressa de nommer une régence, d'oublier dans la retraite ses propres souffrances et celles de son peuple, de déposer enfin une couronne qu'on ne pouvait comparer qu'à la couronne d'épines de Jésus-Christ. Raymond, comte de Tripoli, paraissait le seul capable de tenir les rênes du gouvernement dans les circonstances difficiles où se trouvaient les colonies chrétiennes; mais le roi redoutait son caractère et son ambition; les courtisans redoutaient son habileté. Au milieu des débats élevés à ce sujet, un homme auquel personne ne pensait, parut tout-à-coup, et l'emporta sur tous ses rivaux. Gui de Lusignan, arrivé naguère avec son père Hugues Lebrun dans la Terre-Sainte, avait porté ses prétentions sur la fille d'Amaury, veuve du marquis de Montferrat, et promise au duc de Bourgogne. Pour forcer en quelque sorte Baudouin à consentir à son mariage, Gui, qu'on admirait pour sa grâce et sa beauté, plut d'abord à la sœur du roi (1), entretint avec elle un commerce de galanterie qu'il fallut enfin consacrer par une union légitime, et ce fut pour lui le chemin du trône de David et de Salomon.

---

(1) C'est Benoît de Pétersbourg qui nous a transmis ce fait, sur lequel Guillaume de Tyr garde le silence; on peut voir dans notre extrait de Benoît les expressions singulières dont il se sert, comme celles-ci, par exemple, *cum illâ dormivit*, etc. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 844.)

Gui, nommé comte d'Ascalon et régent du 1182
royaume, ne justifia son élévation par aucun talent ni par aucune vertu. Guillaume de Tyr, qui l'avait connu, lui reproche dans son histoire de s'être chargé d'un fardeau qu'il ne pouvait porter.
L'excès de sa présomption acheva de mécontenter 1184
tous les esprits; et lorsque Saladin, revenu de la Mésopotamie, vint ravager les campagnes de la Galilée, tout le royaume accusa le nouveau régent qui commandait l'armée chrétienne, d'avoir négligé l'occasion de vaincre l'ennemi, et de prévenir par une victoire facile de nouvelles invasions. Saladin revint une seconde fois, et conduisit son armée devant le château de Carac, appartenant à Renaud de Châtillon, dont il voulait se venger(1); il y resta plus d'un mois, livrant tout le pays au pillage; personne ne lui résistait, et Baudouin lui-même fut obligé de sortir de sa retraite, où le retenait sa

(1) Guillaume de Tyr, dans son XXIe. livre, §§. 28 et suiv., s'étend longuement sur ces deux campagnes de Saladin; il rapporte entr'autres particularités, qu'au moment où Saladin s'approchait de Carac, on y célébrait le mariage de la jeune Isabelle, sœur de Baudouin, avec le fils d'Homfroy de Thoron, dont Renaud avait épousé la veuve. Le château se trouvait plein de baladins, de musiciens, de danseurs, et tous les habitans du voisinage étaient venus pour assister aux fêtes qui se préparaient. Le même historien ajoute que Carac fut sauvé par un jeune guerrier nommé d'Asvènes ou Ivenne, qui arrêta seul l'impétuosité des Sarrasins, tandis qu'on rompait derrière lui le pont qui formait la communication de la ville au château. Ce trait de courage pourrait rappeler celui d'Horatius-Coclès.

1184 maladie, pour aller au secours d'une ville et d'une province chrétienne qu'il n'était plus chargé de défendre.

Ce fut alors que ce monarque infortuné, qui n'avait quitté qu'à regret l'exercice de l'autorité royale, écouta les plaintes des barons, et résolut de remonter sur un trône chancelant. Il entreprit de faire casser le mariage de Sybille, et cita Gui de Lusignan devant le patriarche de Jérusalem et les grands du royaume. Comme Gui ne parut point au jour indiqué, Baudouin, quoiqu'il fût infirme et aveugle, se rendit devant Ascalon, en trouva les portes fermées, les frappa plusieurs fois de sa main sans pouvoir les faire ouvrir (1). Ce malheureux prince prit le ciel à témoin de cet outrage, et revint à Jérusalem en jurant de se venger de Gui de Lusignan. Baudouin, dans l'excès de son ressentiment, ne trouva pas d'autre moyen de punir l'époux de Sybille, que de le dépouiller des comtés d'Ascalon et de Jaffa, et de lui opposer un autre régent et un nouveau roi. Le comte de Tripoli, qu'il haïssait moins que Gui de Lusignan, obtint la régence et prit les rênes du gouvernement. Baudouin V, âgé de cinq ans, né du premier mariage de Sybille avec le marquis de Monferrat, fut couronné dans l'église du Saint-Sépulcre, en présence du clergé et du peuple. On adressa au ciel des prières pour le règne d'un enfant et pour

(1) Il faut voir ici le continuateur de Guillaume de Tyr, *Biblioth. des Crois.*, t. 1, p. 365.

le salut du royaume qu'il devait gouverner; mais 1184
ces prières étaient de celles qui ne sont exaucées que lorsque la sagesse humaine s'associe à la Providence. Les fêtes par lesquelles on célébra le couronnement de Baudouin V furent les dernières joies du peuple chrétien d'Orient.

Le royaume de Jérusalem menacé de toutes parts, envoya alors en Occident le patriarche Héraclius, et les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital, chargés d'implorer les secours de la chrétienté. Lorsque ces députés arrivèrent en Italie, le pape Lucius, chassé de Rome, avait convoqué à Vérone un congrès auquel assistait Frédéric, empereur d'Allemagne, pour délibérer sur les moyens de rétablir la paix dans le monde chrétien. Les députés de la Palestine furent entendus dans cette assemblée, et rappelèrent les périls et les calamités de la Terre-Sainte. Ils traversèrent les Alpes, et sollicitèrent la piété et la valeur des guerriers français. Philippe-Auguste, qui régnait alors, les reçut avec les plus grands honneurs; mais comme il venait de monter sur le trône, l'intérêt de son royaume ne lui permit pas d'aller lui-même à la défense de Jérusalem. Henri II, roi d'Angleterre, dont la réputation militaire s'étendait jusqu'en Orient, semblait être la dernière espérance des chrétiens de Syrie. Comme ce prince, pour expier le meurtre de l'archevêque de Cantorbéry, avait promis au pape de conduire une armée dans la Terre-Sainte, Héraclius se rendit à sa cour, et lui présentant les clefs et le drapeau du Saint-Sé-

1184 pulcre, le pressa d'accomplir son serment. L'Angleterre était alors remplie de troubles, et l'esprit de révolte avait pénétré jusque dans la famille du monarque. Henri protesta de son zèle pour la délivrance des saints lieux, il promit de fournir aux dépenses de la guerre sacrée; mais il refusa de prendre la croix: « Gardez vos trésors, s'écria le patriar- » che irrité de ce refus, car nous cherchons un » homme qui ait besoin d'argent, et non de l'ar- » gent qui ait besoin d'un homme. » Ces paroles qui n'étaient point inspirées par l'esprit de l'Évangile, semblaient plus propres à irriter qu'à persuader le monarque anglais; et comme Henri II en témoigna sa surprise, le patriarche redoubla d'insolence et d'orgueil. « Vous avez juré, s'é- » cria-t-il, de partir avec une armée pour la Terre- » Sainte, et dix ans se sont écoulés sans que vous » ayez rien fait pour remplir votre promesse. » Vous avez trompé Dieu; mais ignorez-vous ce » que Dieu réserve à ceux qui refusent de le ser- » vir? » En écoutant ce discours, le monarque ne put retenir son indignation. « Je vois, pour- » suivit Héraclius, que j'excite votre colère; mais » vous pouvez me traiter comme vous avez traité » mon frère Thomas; car il m'est indifférent de » mourir en Syrie de la main des infidèles, ou » de périr ici par vous, qui êtes plus méchant » que les Sarrasins (1). »

(1) Brompton est le premier qui ait raconté ces circonstances de l'ambassade d'Héraclius; un autre historien an-

Ce qui doit nous étonner aujourd'hui, c'est qu'un 1184
puissant monarque n'osa point punir un envoyé des chrétiens d'Orient, qui lui parlait de la sorte, et qu'il fut obligé de tolérer des outrages auxquels se mêlait le nom de Jérusalem. Henri persistant dans sa résolution de ne point abandonner son royaume, offrit d'envoyer une partie de ses trésors dans la Palestine, et permit à ses sujets de prendre les armes contre les infidèles.

Cependant le temps n'était point encore venu où les souvenirs de la ville sainte devaient ébranler l'Occident. Déjà plusieurs ambassadeurs arrivés de Jérusalem, dont les paroles étaient plus persuasives que celles d'Héraclius, n'avaient pu réveiller l'enthousiasme belliqueux des chrétiens. Si on excepte Pierre de Courtenai, frère de Louis VII; Philippe, fils du comte Robert de Dreux, évêque de Beauvais; le comte de Troyes; un comte de Louvain; Philippe, comte de Flandre; un duc de Nevers, qui, dans ces époques malheureuses, visitèrent les saints lieux, tous les barons et les chevaliers de l'Occident ne songeaient plus à combattre pour l'héritage de Jésus-Christ. Le pape, affligé de l'abandon dans lequel on laissait les colonies chrétiennes de la Syrie, et se confiant à la seule puissance de ses paroles, avait écrit à Saladin et à son frère Malek-Adel, pour les conjurer de mettre un terme à l'effusion du sang, et de

glais, Henri Knigton, en a parlé aussi d'après Brompton. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 734 et 754.)

1184 rendre la liberté aux prisonniers chrétiens. On doit croire que le pontife employa ces moyens de persuasion, parce qu'il n'en trouvait point d'autre (1). L'ardeur des croisades n'était point éteinte dans les esprits; mais pour reprendre toute son énergie parmi les guerriers, elle avait besoin de quelques événemens extraordinaires, de quelques grandes calamités qui pussent émouvoir les cœurs et frapper l'imagination des peuples chrétiens.

1185 Au retour d'Héraclius en Orient, les colonies chrétiennes n'avaient presque plus de moyens de défense contre leurs ennemis, et la sécurité du royaume de Jérusalem ne reposait plus que sur une trève qu'on venait de conclure avec Saladin.

C'est ici que la tâche de l'historien devient plus pénible, et qu'il a sans cesse sous les yeux le triste spectacle d'un empire qui tombe. Depuis la mort de Baudouin III, la royauté s'affaiblissait de règne en règne, soit par les victoires des Musulmans, soit par les embarras et les abus du système féodal, qui ébranlait alors tous les trônes de l'Europe, et qui causait plus de désordres en Orient, où ses excès et ses violences mettaient sans cesse en péril une société combattant moins encore pour des droits et des priviléges, que pour sa conservation et ses croyances. Au milieu des troubles qui agitaient sans cesse les colonies chrétiennes, un roi de Jérusalem ne

(1) Voyez la lettre du pape dans Raoul de Dicette. Cette correspondance a été aussi conservée par Baronius.

pouvait venger ni ses propres injures, ni celles de l'état, ni celles de Jésus-Christ. Le manque de bravoure était le seul crime qu'il pouvait punir sans exciter des murmures, parce que les lâches ne trouvaient point de défenseurs parmi les barons. Amaury avait fait mourir ignominieusement douze Templiers, accusés d'avoir négligé la défense d'une forteresse; mais il ne fut point le maître d'accueillir un ambassadeur envoyé par *le Vieux de la Montagne*, à qui l'espoir de s'affranchir d'un tribut payé au grand-maître du Temple, avait inspiré l'envie d'embrasser la foi chrétienne (1). Lorsque l'ambassadeur fut assassiné dans le comté de Tripoli par un Templier, Amaury ne put infliger une punition au coupable : déplorable impuissance d'un roi qui n'avait pas la première prérogative de la royauté, celle de maintenir la justice et de faire respecter le droit des gens. 1185

Le royaume était couvert de châteaux-forts dont les commandans reconnaissaient à peine l'autorité du roi. La plupart des places des frontières appartenaient à des barons ou seigneurs, occupés sans cesse de leur agrandissement, rarement de la défense commune. Les forces des Francs, ainsi dissé-

(1) Cette ambassade et le meurtre de l'ambassadeur du Vieux de la Montagne, ainsi que les circonstances qui l'accompagnèrent, sont longuement racontés dans Guillaume de Tyr, liv. xx. C'est dans le même auteur que nous avons puisé la plupart des faits qui composent le tableau que nous avons tracé du royaume de Jérusalem.

1185 minées, ne présentaient nulle part un obstacle aux entreprises de l'ennemi, et les chemins de Jérusalem se trouvaient toujours ouverts à l'invasion des armées musulmanes.

La plupart des barons et des chevaliers n'avaient plus pour supporter les fatigues, pour braver les périls de la guerre, l'héroïque résignation des soldats de la croix. Depuis qu'on avait songé à la conquête de l'Égypte, ils regardaient la guerre comme un moyen de s'enrichir. On ne demandait plus quel ennemi il fallait attaquer, quel allié il fallait défendre, mais quelle province on pouvait livrer au pillage. La discipline s'était affaiblie au milieu des camps, et l'anarchie régnait dans l'armée comme dans le royaume; plusieurs des chefs, dans les circonstances les plus périlleuses, abandonnaient les drapeaux et vendaient leur inaction ou leur neutralité; quelques-uns, comme l'Arménien Meslier (1), oubliaient leurs sermens, et ravageaient les provinces chrétiennes; d'autres, poussés par l'ambition ou la vengeance, se retiraient chez les Sarrasins (2), et venaient à la tête des guerriers musulmans attaquer les villes où flottait l'étendard de la croix.

---

(1) Ce Meslier s'était agrégé à l'ordre des Templiers: tout-à-coup il abandonna l'ordre pour disputer la su[illegible]ssion d'un roi d'Arménie, ce qui fit naître des guerres ci[illegible] quelles furent appelés les Musulmans. (Guill. de T[illegible] xx.)

(2) Voyez ce que dit Benoît Péterbourg d'un [illegible]ais, nommé Saint-Alban, qui se rendit auprès de Sal[illegible] *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 844.)

Lorsqu'il arrivait des guerriers de l'Occident, 1185
ils étaient rarement d'accord avec les habitans de la Palestine; les barons de Syrie se servaient des forces de leurs auxiliaires pour leur ambition personnelle; ceux-ci, par leur orgueil et leur dédain, faisaient payer chèrement leurs services. Presque toujours à leur arrivée on violait un traité, on rompait une trêve pour tenter des incursions sur le territoire des Sarrasins, et souvent, sans avoir vu l'ennemi, les pélerins abandonnaient la Palestine aux périls d'une guerre qu'ils avaient provoquée.

Dans les villes, et surtout dans les villes maritimes, plusieurs nations habitaient ensemble et se disputaient la prééminence et la souveraineté, les armes à la main. Tous ceux qui venaient s'établir dans la Terre-Sainte conservaient le souvenir et les préjugés de leur ancienne patrie. Dans les villes d'Ascalon, de Tyr, de Ptolémaïs, on s'occupait plus de la gloire et des intérêts de Pise, de Gènes, de Venise, que du salut du royaume de Jérusalem. On peut ajouter que l'esprit mercantile qui animait la population des cités maritimes ne s'alliait point avec le caractère belliqueux des Francs de la Palestine; tous ces étrangers qu'attirait en Asie le désir d'amasser des trésors, accouraient dans les momens de prospérité, et ne montraient ni la même activité, ni le même zèle dans les temps malheureux et dans les jours de péril.

Les ordres militaires, véritables soutiens de l'état, lorsqu'ils prenaient les armes, songeaient plus à étendre leurs domaines qu'à défendre celui de

1185 Jésus-Christ. Plus d'une fois ils exigèrent qu'on leur donnât la moitié (1) des villes ou des terres pour lesquelles on implorait leur secours ; pour comble de malheur, l'ordre des Templiers et celui des Hospitaliers étaient presque toujours divisés entr'eux, et l'autorité d'un concile de Latran put à peine étouffer pour quelque temps les passions de la discorde, toujours plus puissantes sur leurs cœurs que les lois de l'Évangile et les décrets de Rome.

Non-seulement les Templiers et les Hospitaliers étaient divisés entr'eux, mais ils avaient sans cesse des débats violens avec le clergé. Le clergé, qui n'avait jamais renoncé à la prétention de commander dans les saints lieux, ne pouvait supporter l'altière indépendance d'une chevalerie armée pour la cause de l'Église. Entraînés par l'esprit de discorde, les chevaliers de l'Hôpital refusaient de payer la dîme du butin, et ne voulaient, dans aucune circonstance, reconnaître la juridiction ecclésiastique du patriarche. Dans l'intention de faire un outrage à leurs adversaires, ils élevèrent des murailles devant l'église même de la Résurrection, et plusiers fois, par le bruit de leurs armes, étouffèrent la voix du clergé, qui célébrait les louanges de Dieu au pied des autels. Quel-

(1) Guillaume de Tyr nous apprend qu'Homfroy de Thoron fut obligé de céder ainsi aux Hospitaliers la moitié de la ville de Panéas; ils la rendirent ensuite, lorsqu'ils eurent vu que la défense de la place leur devenait trop dispendieuse, liv. XVIII.

ques-uns d'entr'eux s'emportèrent jusqu'à pour- 1185
suivre des prêtres à coups de flèches dans le sanctuaire. Pour toute vengeance, les prêtres ramassèrent en faisceaux les flèches qu'on leur avait lancées, et les placèrent dans un lieu élevé, sur le mont Calvaire, afin que tout le monde pût voir le sacrilége.

Ces querelles, qui se renouvelaient chaque jour, étaient portées au tribunal du Saint-Siége, dont les décisions ne faisaient souvent qu'enflammer les esprits. L'Église de Rome, bien loin de rendre la paix aux chrétiens d'Orient, jetait souvent parmi eux de nouvelles semences de discorde. Les schismes qui troublaient l'Occident allumèrent plus d'une fois la guerre dans les lieux saints, et sur le tombeau même de Jésus-Christ.

La religion, qui devait être le lien naturel des chrétiens établis dans la Terre-Sainte, et qui seule pouvait remplacer parmi eux le sentiment du patriotisme, la religion avait perdu son empire sur les esprits. Quoiqu'on fît encore la guerre en son nom, ses lois étaient méconnues. La conversion des Maronites du Liban, qui se réunirent à l'Église de Rome sous le règne de Baudouin IV, fut célébrée à Jérusalem comme une victoire remportée sur l'hérésie; mais elle ne ramena point les chrétiens à l'esprit de l'Évangile. Les hommes pieux qui vivaient au milieu d'un siècle corrompu, gémissaient sur la dépravation des mœurs, qui s'accroissait chaque jour. Le respectable archevêque de Tyr ne retrace qu'en tremblant l'histoire

1185 de cette époque malheureuse, et craint que la vérité ne donne à ses récits les couleurs de la satire. Les chefs des colonies chrétiennes, les chefs du clergé donnaient eux-mêmes l'exemple de la licence. Les chrétiens avaient vu une reine de Jérusalem, la veuve de Baudouin III, entretenir un commerce criminel avec Andronic et s'enfuir chez les Sarrasins avec le complice de ses débauches. Bohémond, prince d'Antioche, avait répudié sa femme Érine, pour épouser une autre femme qu'on accusait d'avoir employé les enchantemens du démon. Le patriarche, révolté d'un si grand scandale, excommunia le jeune Bohémond, jeta un interdit sur ses états; et les coupables amours d'un prince chrétien plongèrent tout un peuple dans le trouble et la désolation. La vue même du tombeau de Jésus-Christ n'inspirait plus de saintes pensées. Le patriarche de Jérusalem, Héraclius, qui ne devait son élévation qu'à des qualités mondaines et profanes, prodiguait à d'infâmes prostituées les trésors des pauvres et des pélerins, et plusieurs fois le peuple chrétien s'étonna de voir la fameuse Pâque de Rivery étaler, jusque dans le sanctuaire, une parure achetée avec les aumônes des fidèles (1).

Le malheureux Baudouin avait entièrement perdu les facultés du corps et de l'esprit; et, tour-

(1) Voyez les détails curieux que Bernard le Trésorier donne sur les mœurs de ce patriarche et sur Pâque de Rivery. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 570.)

menté par l'excès des douleurs, il s'approchait 1185
chaque jour du tombeau, image trop fidèle de la décadence et de l'affaiblissement de son royaume. Tandis que l'approche de la mort remplissait son palais de deuil, tous les partis se disputaient l'autorité suprême, et ne laissaient pas un moment de repos à ce royaume qu'ils voulaient gouverner. Lorsqu'il eut fermé les yeux, le mal ne fit que s'accroître et la discorde n'eut plus de frein. Le comte de Tripoli voulait conserver les rênes du gouvernement comme régent du royaume; Sybille voulait donner le sceptre à son époux. Au milieu de ces dissensions, Baudouin V, faible et fragile espoir du royaume, mourut subitement. On accusa de sa mort tous ceux qui aspiraient à l'autorité : époque malheureuse, où de pareilles accusations étaient vraisemblables, où tout un peuple pouvait reprocher à une reine le trépas de son fils !

A peine Baudouin V venait d'expirer, que sa mère voulut régner à sa place; et, pour satisfaire son ambition et celle de Gui de Lusignan, elle ne dédaigna ni la ruse ni les perfides promesses. Tandis que le comte de Tripoli rassemblait à Naplouse les barons et les grands du royaume, la fille d'Amaury, conseillée par le patriarche et le grand-maître des Templiers, annonça qu'elle allait se séparer de son époux et choisir un guerrier qui pût défendre le royaume. Lorsque cette nouvelle est répandue dans Jérusalem, Sybille fait tout-à-coup fermer les portes de la ville, et se rend à l'église du Saint-Sépulcre. En présence du tombeau de

1185 Jésus-Christ, Héraclius lui prête serment au nom du clergé et du peuple, prononce à haute voix son divorce, et lui commande, au nom du ciel, de donner sa main et le sceptre à celui qu'elle en jugera le plus digne. A ces mots, Sybille place la couronne sur la tête de son mari, à genoux devant elle, en disant que les hommes ne pouvaient séparer ce que le ciel avait uni (1).

Tandis qu'une partie du peuple et quelques barons séduits par de vaines promesses, applaudissaient au choix de Sybille, les partisans de Raymond s'indignaient d'avoir été trompés par une femme. Le couronnement de Gui de Lusignan devait alarmer tous ceux qui pensaient que Jérusalem avait moins besoin d'un roi que d'un défenseur. Baudouin de Ramla, un des plus habiles guerriers de son temps, désespéra du salut du royaume, et se retira dans la principauté d'Antioche, en répétant les menaces des prophètes contre Jérusalem. Geoffroi de Lusignan, lorsqu'il apprit l'élévation de son frère, ne put s'empêcher de s'écrier : *Puisqu'ils en ont fait un roi, ils auraient fait de moi un dieu s'ils m'avaient connu.*

1186 Lorsqu'on vint annoncer aux barons assemblés à Naplouse ce qui s'était passé à Jérusalem, la plupart résolurent d'abandonner la Palestine ; mais

(1) Le continuateur de Guillaume de Tyr raconte avec beaucoup d'étendue le couronnement de Sybille et de Gui de Lusignan, ainsi que les circonstances qui l'avaient précédé et qui le suivirent. (*Biblioț. des Crois.*, t. 1, p. 368.)

le comte de Tripoli les retint, en leur conseillant 1186
de nommer un nouveau roi, et de donner la couronne à Homfroy de Thoron, qui venait d'épouser Isabelle, seconde fille d'Amaury. Il promit même de faire appuyer cette élection par Saladin, et parvint à persuader l'assemblée des barons. Tandis qu'on délibérait encore, le jeune Homfroy, effrayé du fardeau qu'on lui imposait, s'enfuit secrètement au milieu de la nuit, et courut dans la capitale demander grâce à la reine Sybille, en protestant qu'il préférait le repos et la vie au trône de Jérusalem. Cette fuite déconcerta toutes les mesures et changea tous les projets. Plusieurs barons ne sachant plus à quel parti se rallier, vinrent prêter serment à Gui de Lusignan; d'autres allèrent dans leurs châteaux attendre l'issue des événemens qui se préparaient. Raymond se retira dans le comté de Tibériade, dont il avait obtenu la souveraineté.

La retraite et les murmures des ennemis de Gui de Lusignan ne firent qu'irriter son orgueil. Plus il avait besoin de douceur et de modération, plus il montra de hauteur et de sévérité. Ses dédains éloignèrent plusieurs des barons qui lui restaient fidèles. Animé par le grand-maître du Temple, qui s'était déclaré l'ennemi du comte de Tripoli (1),

(1) Cette inimitié avait son principe dans l'obstacle que le comte de Tripoli avait mis au mariage du comte de Ribefort avec une femme qu'il aimait; ce dernier, dans son désespoir, se fit Templier et devint grand-maître. (Voyez l'extrait du continuateur de Guillaume de Tyr, *Bibliothèq. des Croisades*, tom. 1, pag. 368.)

1186 il fit des préparatifs pour assiéger la ville de Tibériade; Raymond résolut de se défendre, et, dans l'excès de sa colère, il implora le secours de Saladin contre le roi de Jérusalem.

Au milieu du désordre et de l'agitation générale, l'esprit superstitieux des chrétiens ne voyait dans l'avenir que de grandes calamités, et tout semblait offrir à leurs yeux de sinistres présages. « Les signes qui se montraient au ciel (1), dit » un des continuateurs de Guillaume de Tyr, faisaient assez voir que Dieu avait ce qui se passait » en abomination. Vents impétueux, tempêtes et » orages s'élevaient de tous côtés; la lumière du » soleil s'obscurcit pendant plusieurs jours, et la » grêle tomba du ciel comme un œuf d'oie. La » terre, pareillement agitée de fréquens et horribles tremblemens, nous avertissait des prochaines ruines et destructions, esclandres et déconfitures, de guerres qui devaient bientôt advenir » au royaume. Ni la mer même ne se put contenir dans ses bornes et limites qu'elle ne nous annonçât, par ses flots horribles ou des vagues plus » impétueuses que de coutume, l'ire de Dieu sur » nous. On voyait le feu courir par l'air ainsi » qu'une maison enflammée; vous auriez juré que » tous les élémens et architecture de Dieu étaient

(1) Ce passage est copié d'Hérold, continuateur latin de Guillaume de Tyr; nous citons la traduction qu'en a faite Dupréau.

» irrités, et détestaient les excès, meschancetés, 1186
» dissolution et forfaitures des humains. »

Tels étaient les présages qui frappaient le plus grand nombre des chrétiens; mais les hommes éclairés pouvaient voir des signes plus certains de la chute prochaine du royaume de Jérusalem. Mossoul, Alep et toutes les villes musulmanes de la Syrie et de la Mésopotamie, avaient reconnu les lois de Saladin. Le fils d'Ayoub avait triomphé des émirs et de la famille dispersée des Atabecks. Tous les trésors de l'Égypte, toutes les forces de l'Asie étaient dans ses mains; il ne lui restait plus qu'une conquête à faire, et la fortune, qui venait d'aplanir devant lui tous les obstacles, devait bientôt lui fournir le prétexte et l'occasion de porter les derniers coups à la puissance des chrétiens.

La trève faite avec le roi de Jérusalem fut rom- 1187
pue à-la-fois par les chrétiens et les Musulmans. Renaud de Châtillon continuait ses excursions sur le territoire des infidèles, et ne répondait aux plaintes de Saladin que par de nouvelles violations des traités (1). Une armée musulmane que le sultan de Damas avait envoyée au secours de Raymond de Tripoli, s'avança dans le pays de Galilée; cinq cents chevaliers de Saint-Jean et du Temple accoururent pour défendre le territoire chrétien, et livrèrent un combat aux Sarrasins. Ils furent bien-

(1) On peut voir au tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 36, la manière dont les auteurs arabes se plaignent des brigandages de Renaud.

1187 tôt accablés par le nombre, et périrent tous sur le champ de bataille. Les vieilles chroniques, en célébrant la bravoure des chevaliers chrétiens, rappellent des prodiges qu'on aura peine à croire. On vit ces guerriers indomptables, après avoir épuisé leurs flèches, arracher de leurs corps celles dont ils étaient percés, et les lancer à l'ennemi. On les vit, altérés par la chaleur et la fatigue, s'abreuver de leur sang, et reprendre des forces par le moyen même qui devait les affaiblir. On les vit enfin, après avoir brisé leurs lances et leurs épées, s'élancer sur leurs ennemis, se battre corps à corps, se rouler dans la poussière avec les guerriers musulmans, et mourir en menaçant leurs vainqueurs. Rien n'égala surtout la valeur héroïque de Jacques de Maillé, chevalier du Temple. Monté sur un cheval blanc, il était resté seul debout sur le champ de bataille, et combattait parmi des monceaux de morts. Quoiqu'il fût entouré de toutes parts, il refusait de se rendre. Le cheval qu'il montait, épuisé de fatigue, s'abat et l'entraîne dans sa chute; mais bientôt l'intrépide chevalier se relève, et, la lance à la main, couvert de sang et de poussière, tout hérissé de flèches, se précipite dans les rangs des Musulmans étonnés de son audace; enfin il tombe percé de coups, et combat encore. Les Sarrasins le prirent pour saint Georges, que les chrétiens croyaient voir descendre du ciel au milieu de leurs batailles. Après sa mort, les soldats turcs, qu'un historien appelle *les enfans de Babylone et de Sodome*, s'approchèrent avec respect de son corps meurtri

de mille blessures; ils essuyaient son sang, se partageaient les lambeaux de ses habits, les débris de ses armes, et, dans leur brutale ivresse, lui témoignaient leur admiration par des actions (1) qui font rougir la pudeur. 1187

Le grand-maître du Temple, avec deux de ses chevaliers, échappèrent seuls au carnage. Ce combat fut livré le premier jour de mai 1187. Dans la saison, dit une ancienne chronique, où l'on cueillait parmi les champs des fleurs et des roses, les chrétiens de Nazareth n'y trouvèrent que les traces du carnage et les cadavres de leurs frères. Ils les ensevelirent dans l'église de Sainte-Marie, en répétant ces paroles prophétiques: *Filles de Galilée, prenez vos habits de deuil; et vous, filles de Sion, pleurez sur les malheurs qui menacent les rois de Juda.* L'effroi que répandit cette sanglante défaite apaisa un moment les discordes des chrétiens. Le roi de Jérusalem consentit à se rapprocher du comte de Tripoli. De son côté, Raymond résolut d'oublier ses propres injures, et de faire tous ses efforts pour réparer les malheurs qu'il avait attirés sur le royaume. Il se rendit à Jérusalem; Gui de Lusignan vint au-devant de lui, et le reçut avec tous

(1) La chronique de Gauthier Vinisauf renferme ce passage curieux: *Quidam vero, ut fama ferebat, ardentius cæteris movebatur, et abscissis viri genitalibus, ea tanquam in usum gignendi reservare disposuit, ut vel mortua membra, si fieri posset, virtutis tantæ suscitarent hæredem.* (Voyez le Recueil de Bongars, pag. 1151.)

1187 les témoignages d'une sincère affection. Les deux princes s'embrassèrent à la vue de tout le peuple, et jurèrent de combattre ensemble pour l'héritage de Jésus-Christ.

Depuis la rupture de la trêve, Saladin s'était occupé de rassembler une armée formidable. Des Turcs, des Arabes, des Curdes, des Égyptiens, étaient accourus sous ses drapeaux; il avait promis les dépouilles des chrétiens aux familles musulmanes chassées de la Palestine; il distribuait d'avance à ses fidèles émirs les villes et les provinces, et promettait à tous ses soldats le pillage ou la gloire du martyre. Le calife de Bagdad et tous les imans de l'Égypte, de la Syrie et de la Mésopotamie, faisaient des prières pour le triomphe de ses armes et pour la délivrance de Jérusalem. Il traversa le Jourdain, et s'avança dans la Galilée à la tête de quatre-vingt mille cavaliers.

Dans un conseil tenu à Jérusalem, Gui de Lusignan, le comte de Tripoli et les barons, avaient délibéré sur les mesures à prendre pour sauver le royaume. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple, les troupes du roi et des seigneurs, les garnisons des villes, tous les chrétiens en état de porter les armes reçurent l'ordre de se rendre dans la plaine de Séphouri. On résolut d'employer aux frais de la guerre les trésors que le roi Henri II avait envoyés à Jérusalem, et qui étaient gardés dans la maison du Temple. Pour associer le monarque anglais à la gloire de cette sainte expédition, les armes de l'Angleterre furent représentées

sur les drapeaux de l'armée chrétienne. Le bois de 1187
la vraie croix, qui avait si souvent animé les chrétiens dans les combats, fut montré au peuple comme un dernier moyen de salut, et porté en triomphe dans le lieu où se rassemblaient les défenseurs du royaume de Jérusalem.

Une armée composée de cinquante mille combattans était réunie dans la plaine de Séphouri, lorsqu'on apprit que Saladin venait d'emporter d'assaut la ville de Tibériade, et menaçait la citadelle où s'étaient enfermés la femme et les enfans du comte de Tripoli. Les chrétiens, échappés au fer des Sarrasins, se réfugièrent, pleins d'effroi, dans le camp de Séphouri, et conjurèrent le roi de Jérusalem et les chefs de l'armée de mettre un terme aux ravages des infidèles. Les barons se rassemblèrent dans la tente de Gui de Lusignan, et tous s'écrièrent qu'il fallait marcher à l'ennemi. Alors Raymond se lève et demande à parler(1). « Je » vais ouvrir, dit-il à l'assemblée, un avis qui va » vous surprendre; mais je l'exprime avec d'autant plus de confiance, qu'il est contraire à mes » intérêts. Mon pays désolé, mes villes en cendres, » mes sujets prêts à subir la mort ou l'esclavage, » ma femme exposée aux outrages des Musulmans, implorent aujourd'hui vos secours et les

(1) On peut consulter ici Bernard le Trésorier et Raoul de Coggeshale, qui ne sont pas d'accord avec les autres chroniqueurs, et qui paraissent mieux instruits. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 496 et 555.)

1187 » miens; mais je dois m'occuper du salut de toutes » les villes chrétiennes qui sont restées sans garnison. Cette armée assemblée dans la plaine de » Séphouri, est le seul espoir qui reste aux chrétiens d'Orient. Vous voyez ici tous les soldats » de Jésus-Christ, tous les défenseurs de Jérusalem : s'ils périssent, les Musulmans n'ont plus » d'ennemis à redouter. Gardez-vous donc de » conduire cette multitude d'hommes et de chevaux dans un pays sec et aride, où l'ardeur de la » saison, la soif et la faim, les livreront sans défense à l'ennemi.

» Le nombre même des soldats chrétiens m'effraie plus qu'il ne me rassure. Ils n'offrent » qu'une troupe confuse d'hommes assemblés à la » hâte, et qui ne supporteront point la fatigue. » Les archers musulmans sont plus habiles que » nos soldats à lancer des javelots, et peuvent nous » harceler dans notre marche sans que nous puissions nous défendre; la cavalerie de Saladin est » plus nombreuse, mieux exercée que celle des chrétiens, et peut nous attaquer avec avantage dans » les plaines que nous allons traverser. Abandonnez donc, croyez-moi, Tibériade aux Musulmans, et sauvons une armée qui pourra réparer » nos pertes.

» Je jure aujourd'hui devant Dieu et devant les » hommes que j'abandonnerais volontiers le comté » de Tripoli, toutes les terres que je possède pour » sauver la ville de Jésus-Christ. Notre seul intérêt est de détruire la puissance de Saladin et

» de conserver des défenseurs au royaume de Jé- 1187
» rusalem. Si nous allons au-devant de l'ennemi, » et que nous soyons vaincus, Dieu lui-même ne » pourra sauver les chrétiens, et permettra que » nous soyons tous livrés aux infidèles. Si l'en- » nemi, au contraire, vient s'offrir à nos coups, » toutes nos pertes sont réparées, et les maux qui » tomberont sur moi deviendront pour moi-même » une source de biens, puisque je les aurai souf- » ferts pour la cause de Jésus-Christ et le salut de » son peuple (1). »

Plus il y avait de générosité dans cette opinion, moins elle paraissait sincère. Le grand-maître des Templiers, aveuglé par sa haine contre Raymond, l'interrompit plusieurs fois; il rappelait l'alliance du comte de Tripoli avec Saladin, et disait hautement qu'on apercevait encore *le poil du loup sous la peau du mouton*. Lorsque Raymond invoquait le nom de Jésus-Christ, le grand-maître répétait avec amertume que le nom de *Mahomet* eût été mieux placé dans la bouche d'un traître. Le comte de Tripoli ne répondit point aux paroles injurieuses du grand-maître, et termina son discours par ces mots prononcés avec l'accent de la conviction : *Je me soumets au supplice de la mort, si les choses n'arrivent pas comme je l'ai dit.*

Le conseil des barons et des chevaliers adopta

---

(1) Nous suivons ici le récit de Bernard le Trésorier; celui de l'auteur arabe Ibn-Alatin y est conforme. (Voyez au tom. II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 36.)

1187 l'avis de Raymond; mais lorsque Gui de Lusignan fut resté seul dans sa tente, le grand-maître du Temple vint auprès de lui, et jeta dans son esprit les plus noirs soupçons sur la conduite et les desseins cachés du comte de Tripoli. Le faible Lusignan, qui avait déjà donné plusieurs ordres opposés, donna celui de marcher au-devant de l'ennemi. Pour la première fois, le roi de Jérusalem se fit obéir, et ce fut pour la ruine des chrétiens.

L'esprit d'incertitude qu'avait montré Lusignan se communiquait aux autres chefs, et cette incertitude jetait le trouble et la confusion dans l'armée. Les soldats, découragés, quittèrent avec peine le camp de Séphouri; ils voyaient partout des présages d'une défaite prochaine (1). L'armée chrétienne s'avançait vers Tibériade, et marchait en silence à travers une plaine que les voyageurs modernes appellent la plaine de *Batouf*, lorsqu'elle aperçut les drapeaux de Saladin.

L'armée musulmane, campée sur les hauteurs de Loubi, avait derrière elle le lac de Tibériade; elle couvrait le sommet des collines et dominait tous les défilés par lesquels devaient s'avancer les chrétiens. Alors les barons et les chevaliers se ressouvinrent de l'avis du comte de Tripoli, mais il n'était plus temps de le suivre, et la bravoure des soldats chrétiens pouvait seule réparer les torts

(1) Bernard le Trésorier rapporte, à ce sujet, la prédiction d'une vieille sorcière, qui fut tuée par les chrétiens. (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 555.)

qu'avaient eus les chefs de l'armée ; on prit la résolution hardie et désespérée de s'ouvrir un chemin à travers l'armée ennemie pour atteindre les rives du Jourdain. Le 2 juillet, les chrétiens se rangèrent en bataille et se mirent en marche ; leurs bataillons s'avancèrent au milieu d'une grêle de pierres et de flèches lancées de toutes parts par les Sarrasins. Bientôt la cavalerie musulmane descendit des collines et vint leur disputer le passage (1) : les chrétiens conservèrent leurs rangs, et supportèrent sans être ébranlés l'impétueuse attaque de l'ennemi. Les exhortations des chefs et des prêtres, le sentiment de leurs propres périls ; et surtout la présence de la vraie croix, soutenaient leur ardeur intrépide. Saladin, dans une de ses lettres, dit que 1187

(1) Parmi les historiens qui ont parlé de la bataille de Tibériade, on peut consulter Bernard le Trésorier, Raoul de Coggeshale, le continuateur de Guillaume de Tyr ; néanmoins les chroniques chrétiennes sont ici fort incomplètes, et pour connaître cette bataille de Tibériade, il est nécessaire de lire avec attention les auteurs arabes. Les récits les plus importans sont ceux d'Emad-eddin, secrétaire particulier de Saladin, qui assista à la bataille, et d'Ibn-Alatir, qui en connut les acteurs principaux. M. Reinaud a traduit ces diverses relations dans le tom. II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 37.

Les auteurs arabes appellent ce combat la bataille *d'Hétin.* M. Lepaute nous a fourni quelques documens sur la position des lieux ; c'est par lui que nous savons que la plaine dans laquelle s'avancèrent d'abord les chrétiens, porte aujourd'hui le nom de *Batouf.*

1187 les Francs combattaient autour de la croix de Jésus avec une bravoure extraordinaire, qu'ils la regardaient comme le plus ferme de leurs liens, comme leur bouclier invincible (1). Cependant ils avaient plus de courage que de force; et manquant d'eau et de vivres, accablés par la chaleur du jour, les plus robustes tombaient d'épuisement et de lassitude. Quoiqu'ils eussent fait des prodiges de valeur, ils commençaient à perdre l'espérance de repousser les Sarrasins, lorsque la nuit vint séparer les deux armées. Les Francs et les Sarrasins restèrent dans la plaine où ils avaient combattu toute la journée, et se préparèrent à recommencer la bataille le lendemain.

Les Sarrasins étaient pleins de confiance dans la victoire; Saladin parcourut les rangs de son armée; sa présence et ses discours enflammèrent tous les courages. « C'est aujourd'hui, leur disait-il, une » fête pour les vrais croyans; car c'est le ven- » dredi que les Musulmans font la prière, et que » Mahomet exauce les vœux qui lui sont adres- » sés; prions-le de nous donner demain la vic- » toire sur ses ennemis. » Les Musulmans répondirent au sultan par de bruyantes acclamations. Saladin plaça ensuite des archers sur les hauteurs, fit distribuer quatre cents charges de flè-

(1) Saladin ajoute dans sa lettre, que les Francs voltigeaient autour de la croix comme les papillons autour de la lumière.

ches, et disposa ses troupes pour que l'armée 1187
chrétienne fût enveloppée dès le commencement du combat. Les soldats chrétiens profitèrent des ténèbres de la nuit pour se rallier et préparer leurs armes. Tantôt ils s'exhortaient les uns et les autres à braver la mort, tantôt ils levaient les yeux au ciel et le conjuraient de déployer toute sa puissance pour les sauver. Ils menaçaient encore les Sarrasins, qui étaient assez près d'eux pour les entendre, mais de sinistres pressentimens semblaient leur ôter tout espoir de salut. Pour cacher leurs alarmes, ils firent, pendant toute la nuit, retentir leur camp du bruit des tambours et des trompettes.

Enfin le jour parut et fut le signal de la ruine entière de l'armée chrétienne. Dès que les Francs aperçurent toutes les forces de Saladin, et qu'ils se virent environnés de toutes parts, ils furent saisis de surprise et de crainte. Les deux armées restèrent long-temps en présence; Saladin attendait que le soleil eût embrasé l'horizon pour commencer l'attaque. Dès le matin il s'éleva un grand vent qui soufflait contre les chrétiens et les couvrait de nuages de poussière. Quand Saladin donna le signal, les Sarrasins fondirent de tous côtés sur leurs ennemis en jetant tous ensemble des cris épouvantables. Ce fut alors, pour nous servir des expressions employées par les auteurs orientaux, que *les fils du Paradis et les enfans du Feu vidèrent leur terrible querelle; les flèches retentirent dans l'air comme le vol bruyant des passereaux;*

1187 *l'eau des glaives* (le sang des guerriers) *jaillit du sein de la mêlée et couvrit la terre comme l'eau de la pluie* (1). Les chrétiens se défendirent d'abord vaillamment; mais Saladin ayant fait mettre le feu à des herbes sèches qui couvraient la plaine, la flamme environna leur armée et pénétra sous les pieds des hommes et des chevaux.

Quoique la confusion et le désordre se missent dans leurs rangs, ils se montraient encore redoutables. On voyait briller les glaives à travers les flammes; les plus braves s'élançaient du sein des tourbillons de fumée, et se précipitaient la lance à la main contre les bataillons musulmans; les efforts inouïs de la valeur et du désespoir ne rencontraient partout qu'une résistance invincible. Sans cesse les guerriers chrétiens revenaient à la charge, et sans cesse ils étaient repoussés. En proie à la faim, à la soif dévorante, ils ne voyaient autour d'eux que des rochers brûlans et les épées étincelantes de leurs ennemis. La montagne d'Hé-

(1) L'auteur arabe Ibn-Alatir parle avec beaucoup de détails de cette bataille; son récit est fort instructif. Quant à Emad-eddin, secrétaire de Saladin, il montre, dans la description qu'il fait de cette journée, tout l'enthousiasme d'un Musulman. On trouve dans son récit plus de mots que de choses, plus de figures orientales que de circonstances historiques. On peut cependant le consulter avec fruit, en le comparant à ceux des Latins. (Voy. au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 37.)

tin s'élevait à leur gauche, ils y cherchèrent un 1187
asile, et, poursuivis par les Sarrasins, ils les repoussèrent trois fois jusque dans la plaine. Le courage que montrèrent les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, aurait sauvé l'armée chrétienne si elle avait pu l'être; mais le ciel, pour exprimer ici les opinions contemporaines, avait détourné de ses serviteurs les trésors de sa miséricorde. La vraie croix, autour de laquelle les guerriers chrétiens n'avaient cessé de se rallier, tomba entre les mains des infidèles, souillée du sang des évêques qui la portaient dans la mêlée : en voyant le signe de leur salut au pouvoir de leurs ennemis, ceux qui combattaient encore, restèrent tout-à-coup immobiles de douleur et d'effroi. Les uns jetaient leurs armes et attendaient la mort; les autres se précipitaient sur les glaives des Musulmans. Cent cinquante chevaliers restés autour de l'étendard royal ne purent défendre le roi de Jérusalem; Gui de Lusignan fut fait prisonnier avec son frère Geoffroy, le grand-maître des Templiers, Renaud de Châtillon, et tout ce que la Palestine avait de plus illustres guerriers. Raymond, qui commandait l'avant-garde de l'armée chrétienne, après avoir combattu vaillamment, s'ouvrit un passage à travers l'armée des Sarrasins et s'enfuit à Tripoli (1), où, peu de temps après, il mourut de

(1) Plusieurs historiens chrétiens accusent Raymond d'avoir servi la cause de Saladin. Aucun historien musulman

1187 désespoir, accusé par les Musulmans d'avoir violé les traités, et par les chrétiens d'avoir trahi sa religion et sa patrie. Le fils du prince d'Antioche, Renaud de Sidon, le jeune comte de Tibériade, avec un petit nombre de soldats, suivirent Ray-

---

ne partage cette opinion; plusieurs d'entr'eux parlent de Raymond comme du plus cruel ennemi des Sarrasins. Ibn-Alatir, dont on peut lire le récit au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 36, dit formellement que le comte de Tripoli s'opposa à ce que les Francs marchassent vers Tibériade. Ce même historien, en parlant de la bataille de Tibériade, rapporte que le comte s'apercevant que les Francs étaient inférieurs aux Musulmans, se précipita avec sa troupe sur ceux qui lui étaient opposés, et que Taki-eddin, craignant son désespoir, fit ouvrir ses rangs et lui livra passage. Le comte s'étant échappé, les ennemis reprirent aussitôt leurs rangs.

M. Marin, dans son histoire de Saladin, a discuté ce point d'histoire, et les preuves qu'il donne ne laissent aucun doute sur la sincérité des intentions de Raymond. Aboulféda, dans la courte description qu'il donne de la journée d'Hétin, loue la valeur de Raymond, et dit qu'il mourut de la douleur que lui avait causée la défaite des chrétiens. Dans une lettre écrite par Saladin au calife de Bagdad, on trouve ces mots remarquables : *Aucun personnage connu d'entre les chrétiens ne put échapper, si ce n'est le comte* (de Tripoli), *que Dieu le maudisse! Dieu le fit mourir ensuite, et l'envoya du royaume de la mort aux Enfers.* Cette lettre de Saladin, qui parle aussi de la prise de Jérusalem, nous a été conservée par Ebn-Khilcan, dans sa *Biographie des hommes illustres de l'islamisme*. On en trouvera un extrait dans le second volume de la *Biblioth. des Croisades*.

mond dans sa fuite et furent les seuls qui échappèrent au désastre de cette journée, si funeste au royaume de Jérusalem. 1187

Les historiens orientaux, en racontant la victoire des Sarrasins, ont célébré la bravoure et la constance que montrèrent dans cette journée les chevaliers francs, couverts de leurs cuirasses faites d'anneaux de fer. Ces braves guerriers présentèrent d'abord une muraille impénétrable aux coups des Sarrasins; mais lorsque leurs chevaux tombèrent, épuisés par la fatigue ou blessés par les lances et les javelots, ils succombèrent eux-mêmes, accablés et vaincus par le poids de leurs propres armes. Un auteur arabe, secrétaire et compagnon de Saladin, qui se trouvait présent à ce terrible combat, décrit le spectacle des collines et des vallées couvertes des traces du carnage. Il avait vu les drapeaux des chrétiens déchirés en lambeaux, souillés de poussière et de sang, des têtes séparées de leur tronc, des bras, des jambes, des cadavres jetés pêle-mêle comme des pierres. Le même historien parle avec une joie barbare des *parfums suaves* (1) qui s'exhalaient pour lui de ce vaste champ de mort. Un autre auteur musulman qui traversa, un an après la bataille, la campagne de Tibériade et d'Hétin, y trouva en-

(1) Ces expressions d'un auteur arabe rappellent le mot de Vitellius, qui disait que le cadavre d'un ennemi sentait toujours bon.

1187 core les misérables débris d'une armée vaincue, qu'on voyait entassés çà et là, et qui s'offraient de loin aux regards du voyageur. A chaque pas qu'on faisait dans la plaine, on foulait quelques ossemens des soldats chrétiens; on en rencontrait jusque dans les vallées et sur les montagnes voisines, où ils avaient été portés par les torrens et les animaux sauvages.

Après ce carnage horrible, on aurait dû croire qu'aucun soldat de la croix n'était tombé vivant entre les mains du vainqueur; mais lorsqu'à la fin de cette sanglante journée on vit la foule des prisonniers, on aurait pu croire aussi que personne n'avait péri dans la mêlée. Les cordes des tentes ne pouvaient suffire à lier les guerriers échappés au glaive et condamnés à l'esclavage. On voyait jusqu'à quarante cavaliers attachés ensemble par un seul lien, deux cents gardés par un seul homme. Enfin la multitude des captifs était si grande, qu'au rapport d'une chronique arabe, les Musulmans victorieux ne trouvaient plus à les vendre, et qu'un chevalier chrétien fut donné pour une chaussure.

Saladin fit dresser au milieu de son camp une tente où il reçut Gui de Lusignan et les principaux chefs de l'armée chrétienne que la victoire venait de mettre entre ses mains. Il traita le roi des Francs avec bonté, et lui fit servir une boisson rafraîchie dans de la neige. Comme le roi, après avoir bu, présentait la coupe à Renaud de Châtillon qui se trouvait près de lui, le sultan l'arrêta,

et lui dit : « Ce traître ne doit point boire en ma 1187
» présence, car je ne veux pas lui faire grâce. »
S'adressant ensuite à Renaud, il lui fit les reproches les plus sanglans sur la violation des traités, et le menaça de la mort s'il n'embrassait la religion du Prophète qu'il avait outragé. Renaud de Châtillon répondit avec une noble fermeté, et brava les menaces de Saladin qui le frappa de son sabre. Des soldats musulmans, au signal de leur maître, se jetèrent sur le prisonnier désarmé, et la tête d'un martyr de la croix alla tomber aux pieds du roi de Jérusalem.

Le lendemain le sultan fit amener devant lui les chevaliers du Temple et de St.-Jean qui se trouvaient au nombre des prisonniers, et dit, en les voyant passer devant lui : « Je veux délivrer la » terre de ces deux races immondes. » Le grand-maître des Templiers trouva grâce devant lui, sans doute parce que ses conseils imprudens avaient livré l'armée chrétienne aux coups des Sarrasins. Un grand nombre d'émirs, de docteurs de la loi, entouraient le trône de Saladin ; le sultan permit à chacun d'eux de tuer un chevalier chrétien. Quelques-uns refusèrent de répandre le sang, et détournèrent leurs regards d'un spectacle odieux ; mais les autres s'armèrent du glaive et massacrèrent, sans pitié, des chevaliers couverts de chaînes, tandis que Saladin, assis sur son trône, applaudissait à cette horrible exécution. Les chevaliers reçurent avec joie la palme du martyre; la plupart des prisonniers désiraient la mort; plusieurs d'en-

1187 tr'eux, quoiqu'ils n'appartinssent point aux ordres militaires, criaient à haute voix qu'ils étaient Hospitaliers ou Templiers; et, comme s'ils eussent craint de manquer de bourreaux, on les voyait se presser à l'envi l'un de l'autre, pour tomber les premiers sous le glaive des infidèles (1).

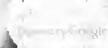
Les Musulmans remercièrent leur Prophète sur le champ de bataille, de la victoire qu'il venait d'accorder à leurs armes; Saladin s'occupa ensuite de la mettre à profit. Maître de la citadelle de Tibériade, il renvoya la femme de Raymond à Tripoli, et bientôt la ville de Ptolémaïs le vit devant ses remparts. Cette ville, pleine de marchands, et qui, dans la suite, soutint l'attaque des plus formidables armées de l'Occident pendant deux années, ne résista que deux jours à Saladin. La terreur qui précédait son armée ouvrit au sultan victorieux les portes de Naplouse, de Jéricho, de Ramla et d'un grand nombre d'autres villes qui restaient presque sans habitans. Les villes de Césarée, d'Arsuf, de Jaffa, de Bérouth, eurent le sort de Ptolémaïs, et virent flotter sur leurs murailles les éten-

(1) Gauthier Vinisauf rapporte en ces termes les circonstances de ce dévouement des chevaliers chrétiens : *O zelus fidei! ô fervor animi! certatim ad carnifices confluunt, et sub ipso novæ professionis mendacio lætam ferientium gladiis cervicem dependunt.* Cet historien remarque que, pendant les trois nuits qui suivirent le massacre, la puissance miraculeuse de Dieu se manifesta par un rayon de feu céleste qui brilla sur les corps non ensevelis de ces martyrs. (*Itinéraire du roi Richard*, lib. 1, cap. 5.)

dards jaunes de Saladin. Sur les rivages de la mer, 1187
les seules villes de Tyr, de Tripoli, d'Ascalon, restaient encore aux chrétiens.

Saladin attaqua sans succès la ville de Tyr, et résolut d'attendre un moment plus favorable pour en recommencer le siége. Ascalon lui présentait une conquête plus importante, en assurant ses communications avec l'Égypte. Cette ville fut assiégée par les Musulmans; mais elle opposa d'abord à Saladin une résistance qu'il ne prévoyait point. Quand la brèche fut ouverte, le sultan fit proposer la paix; les habitans, à qui le désespoir tenait lieu de courage, renvoyèrent les députés sans les entendre. Le roi de Jérusalem, que Saladin conduisait avec lui en triomphe, engagea lui-même les défenseurs d'Ascalon à ne pas compromettre le sort de leurs familles et celui des chrétiens par une défense inutile. Alors les principaux d'entr'eux vinrent dans la tente du sultan : « Ce n'est point » pour nous, lui dirent-ils, que nous venons vous » implorer, mais pour nos femmes et nos enfans. » Que nous importe une vie périssable? Nous dé» sirons un bien plus solide, et c'est la mort qui » doit nous le procurer. Dieu seul, maître des » événemens, vous a donné la victoire sur les mal» heureux chrétiens; mais vous n'entrerez point » dans Ascalon si vous ne prenez pitié de nos fa» milles, et si vous ne promettez de rendre la li» berté au roi de Jérusalem. »

Saladin, touché de l'héroïsme des habitans d'Ascalon, accepta les conditions proposées. Un



1187 pareil dévouement méritait de racheter un prince plus habile et plus digne de l'amour de ses sujets que Gui de Lusignan. Au reste, Saladin ne consentit à briser les fers du monarque captif qu'après le délai d'une année (1).

Le moment était venu où Jérusalem devait retomber de nouveau au pouvoir des infidèles; tous les Musulmans imploraient Mahomet pour ce dernier triomphe des armes de Saladin. Après avoir pris Gaza et plusieurs forteresses du voisinage, le sultan fit rassembler son armée et marcha vers la ville sainte. Une reine en pleurs, les enfans des guerriers morts à la bataille de Tibériade, quelques soldats fugitifs, quelques pèlerins venus de l'Occident, étaient les seuls gardiens du St.-Sépulcre. Un grand nombre de familles chrétiennes qui avaient quitté les provinces dévastées de la Palestine, remplissaient la capitale, et, bien loin d'apporter des secours, ne faisaient qu'augmenter le trouble et la consternation qui régnaient dans la ville.

Lorsque Saladin s'approcha de la ville sainte, il fit venir auprès de lui les principaux des habitans, et leur dit : « Je sais, comme vous, que Jé» rusalem est la maison de Dieu; je ne veux point

(1) C'est à quoi Gauthier Vinisauf fait allusion quand il dit que Saladin promit de rendre sur-le-champ la liberté au roi Gui; mais que le *tyran parjure et perfide* l'envoya à Damas, où il le retint prisonnier jusqu'au mois de mai suivant. (*Itinéraire de Richard*, lib. 1, cap. VIII.)

» en profaner la sainteté par l'effusion du sang ; 1187
» abandonnez ses murailles, et je vous livrerai une
» partie de mes trésors ; je vous donnerai autant
» de terres que vous pourrez en cultiver. — Nous
» ne pouvons, lui répondirent-ils, vous céder une
» ville où notre Dieu est mort ; nous pouvons en-
» core moins vous la vendre. » Saladin, irrité de leur refus, jura sur l'Alcoran de renverser les tours et les remparts de Jérusalem, et de venger la mort des Musulmans égorgés par les compagnons et les soldats de Godefroy de Bouillon.

Au moment où Saladin parlait aux députés de Jérusalem, une éclipse de soleil laissa tout-à-coup le ciel dans les ténèbres, et parut comme un présage sinistre pour les chrétiens. Cependant les habitans, encouragés par le clergé, se préparaient à défendre la ville ; ils avaient choisi pour leur chef Baléan d'Ibelin, qui s'était trouvé à la bataille de Tibériade. Ce vieux guerrier, dont l'expérience et les vertus inspiraient la confiance et le respect, s'occupa de faire réparer les fortifications de la place, et de former à la discipline les nouveaux défenseurs de Jérusalem. Comme il manquait d'officiers, il créa cinquante chevaliers parmi les bourgeois de la ville ; tous les chrétiens en état de combattre prirent les armes et jurèrent de verser leur sang pour la cause de Jésus-Christ. On n'avait point d'argent pour payer les frais de la guerre, mais tous les moyens d'en trouver parurent légitimes au milieu du danger qui menaçait la cité de Dieu. On dépouilla les églises, et le peuple, effrayé

1187 de l'approche de Saladin, vit, sans scandale, convertir en monnaie (1) le métal précieux qui couvrait la chapelle du Saint-Sépulcre.

Bientôt on vit flotter les étendards de Saladin sur les hauteurs d'Émaüs; l'armée musulmane vint asseoir son camp aux lieux mêmes où Godefroy, Tancrède et les deux Robert avaient déployé leurs tentes lorsqu'ils assiégèrent la ville sainte. Les assiégés opposèrent d'abord une vive résistance, et firent de fréquentes sorties, dans lesquelles on les voyait tenir d'une main la lance ou l'épée, et de l'autre une pelle, avec laquelle ils jetaient de la poussière aux Sarrasins. Un grand nombre de chrétiens reçurent alors la palme du martyre, et montèrent, disent les historiens, dans la Jérusalem céleste. Plusieurs Musulmans, tombés sous le glaive de leurs ennemis, allèrent habiter les *rivages du fleuve qui arrose le Paradis.*

Saladin, après avoir campé quelques jours à

(1) On peut consulter, pour le siége de Jérusalem, le récit des auteurs arabes, tom. II, §. 39 de la *Bibliothèque des Croisades.* Ceux qui donnent à ce sujet les détails les plus intéressans, sont Ibn-Alatir et Emad-eddin, secrétaire de Saladin, qui fut témoin de la prise de la ville sainte. Son récit est empreint de tout l'enthousiasme d'un dévot Musulman.

Parmi les chroniques latines qui ont parlé du siége de Jérusalem, on peut consulter Bernard le Trésorier et Raoul de Coggeshale, témoin oculaire. Ce dernier y fut blessé d'une flèche au visage. (Voyez *Bibliothèque des Croisades*, tom. I, pag. 353.)

l'occident de la ville, dirigea ses attaques vers le nord, et fit miner les remparts qui s'étendent depuis la porte de Josaphat jusqu'à celle de Saint-Étienne. Les plus braves des chrétiens sortirent de la ville, et s'efforcèrent de détruire les machines et les travaux des assiégeans; ils s'encourageaient les uns les autres, en répétant ces mots de l'Écriture : *Un seul de nous fera fuir dix infidèles, et dix en mettront en fuite dix mille.* Ils firent des prodiges de valeur, mais ils ne purent interrompre les progrès du siége; repoussés par les Sarrasins, ils rentrèrent dans la ville, où leur retour porta le découragement et l'effroi. Les tours et les remparts étaient prêts à s'écrouler au premier signal d'un assaut général. Alors le désespoir s'empara des habitans, qui ne trouvèrent plus pour leur défense que des larmes et des prières. Les soldats couraient aux églises au lieu de voler aux armes; la promesse de cent pièces d'or ne pouvait les retenir pendant une nuit sur les remparts menacés. Le clergé faisait des processions dans les rues pour invoquer la protection du ciel (1). Les uns se frappaient la poitrine avec des pierres; les autres se déchiraient le corps avec des cilices, en criant *miséricorde!* On n'entendait que des gémissemens dans Jérusalem; 1187

(1) Gauthier Vinisauf dit que les prêtres et les clercs coururent aux armes et combattirent pour la maison du Seigneur; *se ressouvenant*, ajoute-t-il, *que toutes les lois et tous les droits permettent de repousser la force par la force.* (*Itinéraire de Richard,* liv. 1, cap. 9.)

1187 mais *notre sir Jésus-Christ*, dit une vieille chronique, *ne les voloit ouïr, car la luxure et l'impureté qui en la Cisté étoient, ne laissoient monter oraison ni prière devant Dieu.* Le désespoir des habitans leur inspirait à-la-fois mille projets contraires. Tantôt ils prenaient la résolution de sortir de la ville et de chercher une mort glorieuse dans les rangs des infidèles, tantôt ils mettaient leur dernière espérance dans la clémence de Saladin.

Au milieu du trouble et de l'agitation générale, les chrétiens grecs et syriens, et les chrétiens melchites, supportaient avec peine l'autorité des latins, et les accusaient des malheurs de la guerre. On découvrit un complot qu'ils avaient formé pour livrer Jérusalem aux Musulmans (1); cette découverte redoubla les alarmes, et détermina les principaux de la ville à demander une capitulation à Saladin. Accompagnés de Baléan d'Ibelin, ils vinrent proposer au sultan de lui rendre la place aux conditions qu'il avait lui-même imposées avant le siége. Mais Saladin se rappela qu'il avait fait le serment de prendre la ville d'assaut et de passer au fil de l'épée tous les habitans. Il renvoya les dé-

(1) Ce fait est raconté par l'auteur arabe de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*. Cet auteur était lui-même chrétien, mais du rite jacobite; rien n'est plus curieux que le ton d'indifférence avec lequel il raconte cette barbare perfidie. (Voyez tom. II, §. 39, de la *Biblioth. des Croisades.*)

putés sans leur donner aucune espérance; Baléan 1187
d'Ibelin revint plusieurs fois, renouvela ses supplications et ses prières, et trouva toujours Saladin inexorable. Un jour que les députés chrétiens le conjuraient vivement d'accepter leur capitulation, se tournant vers la place et leur montrant ses étendards qui flottaient sur les murailles : « Comment » voulez-vous, leur dit-il, que j'accorde des con» ditions pour une ville prise? »

Cependant les Sarrasins furent repoussés. Alors Baléan, ranimé par les succès que venaient d'obtenir les chrétiens, répondit au sultan : « Vous » voyez que Jérusalem ne manque pas de défen» seurs; si nous ne pouvons obtenir de vous au» cune miséricorde, nous prendrons une résolu» tion terrible, et les excès de notre désespoir vous » rempliront d'épouvante. Ces temples et ces palais » que vous voulez conquérir, seront renversés de » fond en comble; toutes nos richesses, qui excitent » l'ambition et l'avidité des Sarrasins, deviendront » la proie des flammes. Nous détruirons la mos» quée d'Omar; et la pierre mystérieuse de Jacob, » objet de votre culte, sera brisée et mise en pous» sière. Jérusalem renferme cinq mille prisonniers » musulmans; ils périront tous par le glaive. Nous » égorgerons de nos propres mains nos femmes, » nos enfans, et nous leur épargnerons ainsi la » honte de devenir vos esclaves. Quand la ville » sainte ne sera plus qu'un amas de ruines, un vaste » tombeau, nous en sortirons, suivis des mânes » irrités de nos amis, de nos proches; nous en

1187 » sortirons le fer et la flamme à la main. Aucun » de nous n'ira en Paradis sans avoir envoyé en » Enfer dix Musulmans. Nous obtiendrons ainsi » un trépas glorieux, et nous mourrons en appe- » lant sur vous la malédiction du Dieu de Jéru- » salem (1). »

Ce discours effraya Saladin, qui invita les députés à revenir le jour suivant. Il consulta les docteurs de la loi, qui décidèrent qu'il pouvait accepter la capitulation proposée par les assiégés, sans violer son serment. Les conditions furent signées le lendemain dans la tente du sultan; ainsi Jérusalem retomba au pouvoir des infidèles, après avoir été quatre-vingt-huit ans sous la domination des chrétiens. Les historiens latins ont remarqué que les croisés étaient entrés dans la ville sainte un vendredi, à l'heure même où Jésus-Christ avait subi la mort pour expier les crimes du genre humain. Les Sarrasins reprirent la ville (2), l'anni-

(1) Ce même discours se retrouve presque mot pour mot dans l'auteur arabe Ibn-Alatir. (Voyez au tome II de la *Bibliot. des Croisades*, §. 30.)

(2) Baronius et Pagi citent les diverses dates que les historiens ont données à la prise de Jérusalem par Saladin. Le savant commentateur Mansi démontre, par l'autorité de Coggeshale, témoin oculaire, que cette prise eut lieu le 3 octobre 1187, le samedi, et non le vendredi, et que le siége de cette ville ayant commencé le 20 septembre, ne dura que treize jours, et non vingt-trois, comme quelques historiens le prétendent. Toutefois, les historiens arabes disent que Saladin choisit le vendredi pour traiter de la capitulation de la place.

versaire du jour où, selon leur croyance, Mahomet partit de Jérusalem pour monter au ciel. Cette circonstance, qui put déterminer Saladin à signer la capitulation qu'on lui proposait, ne manqua pas d'ajouter un nouvel éclat à son triomphe parmi les Musulmans, et le fit regarder comme le favori du Prophète. 1187

Le vainqueur accorda la vie aux habitans, et leur permit de racheter leur liberté. La rançon fut fixée à dix pièces d'or pour les hommes, à cinq pour les femmes, à deux pour les enfans. Ceux qui ne pouvaient se racheter devaient rester dans l'esclavage. Tous les guerriers qui se trouvaient à Jérusalem, à la signature de la capitulation, obtinrent la permission de se retirer à Tyr ou à Tripôli (1).

Ces conditions avaient d'abord été reçues avec joie par les chrétiens; mais lorsqu'ils virent s'approcher le jour où ils devaient sortir de Jérusalem, ils n'éprouvèrent plus que la douleur de quitter les saints lieux; ils arrosaient de leurs larmes le tombeau de Jésus-Christ, et regrettaient de n'être pas morts pour le défendre; ils parcouraient en gémissant le calvaire et les églises qu'ils ne devaient plus revoir; ils s'embrassaient, les

(1) Un historien arabe reproche cette politique à Saladin; il se préparait ainsi des obstacles, et donnait à ses ennemis des moyens de résistance. C'est par une suite de cette politique qu'il échoua devant la ville de Tyr, qui se trouva défendue par tous ceux qu'il y avait envoyés.

1187 larmes aux yeux dans les rues, et déploraient leurs fatales divisions. Ceux qui ne pouvaient payer leur rançon, et qui allaient devenir les esclaves des Sarrasins, se livraient à tous les excès du désespoir. Mais tel était, dans ces momens déplorables, leur attachement à la religion dont ils n'avaient pas toujours suivi les préceptes, que les outrages faits aux objets sacrés de leur culte, les affligeaient plus que leurs propres malheurs. Une croix d'or ayant été arrachée du dôme de l'église des Templiers, et traînée dans les rues par les Sarrasins, tous les chrétiens jetèrent des cris de douleur et d'indignation, et Jérusalem, désarmée, fut sur le point de se soulever contre ses vainqueurs.

Enfin arriva le jour fatal où les chrétiens (1) devaient s'éloigner de Jérusalem. On ferma toutes les portes de la ville, excepté celle de David. Saladin, élevé sur un trône, vit passer devant lui un peuple désolé. Le patriarche, suivi du clergé, parut le premier, emportant les vases sacrés, les ornemens de l'église du St.-Sépulcre, et des trésors, dont Dieu seul, dit un auteur arabe, connaissait la valeur. La reine de Jérusalem (2), ac-

(1) Un délai de quarante jours avait été accordé aux chrétiens. Marin, dans son *Histoire de Saladin*, s'est trompé en croyant que Saladin attendit l'expiration des quarante jours et la sortie de tous les habitans de Jérusalem, pour faire son entrée dans la ville sainte. M. Reinaud a éclairci ce point, d'après l'auteur arabe Ibn-Kalekan. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 40.)

(2) Marin et la plupart des historiens modernes ont dit

compagnée des principaux barons et chevaliers, venait ensuite; Saladin respecta sa douleur, et lui adressa des paroles pleines de bonté. La reine était suivie d'un grand nombre de femmes qui portaient leurs enfans dans leurs bras, et faisaient entendre des cris déchirans. Plusieurs d'entr'elles s'approchèrent du trône de Saladin : « Vous voyez à vos » pieds, lui dirent-elles, les épouses, les mères, » les filles des guerriers que vous retenez prison- » niers; nous quittons pour toujours notre patrie, » qu'ils ont défendue avec gloire; ils nous aidaient » à supporter la vie; en les perdant, nous avons » perdu notre dernière espérance; si vous daignez » nous les rendre, ils soulageront les misères de » notre exil, et nous ne serons plus sans appui sur » la terre. » Saladin fut touché de leurs prières, et promit d'adoucir les maux de tant de familles malheureuses. Il rendit aux mères leurs enfans, aux épouses leurs maris qui se trouvaient parmi les captifs. Plusieurs chrétiens avaient abandonné leurs meubles et leurs effets les plus précieux, et portaient sur leurs épaules, les uns leurs parens affaiblis par l'âge, les autres leurs amis, in- 1187

que la reine Sybille n'était point à Jérusalem pendant le siége; ils ont commis une erreur. Les auteurs arabes, particulièrement Emad-eddin, disent formellement que cette princesse sortit de Jérusalem avec les autres captifs, suivie de ses trésors et de ses serviteurs. Elle demanda à Saladin la permission de rejoindre son mari, qui était retenu à Naplouse et gardé comme prisonnier.

1187 firmes et malades. Saladin fut attendri par ce spectacle, et récompensa, par ses aumônes, la vertu et la piété de ses ennemis; prenant pitié de toutes les infortunes, il permit aux Hospitaliers de rester dans la ville pour soigner les pélerins, et ceux que des maladies graves empêchaient de sortir de Jérusalem (1).

Lorsque les Sarrasins avaient commencé le siége, la ville sainte renfermait plus de cent mille chrétiens (2). Le plus grand nombre d'entr'eux avaient racheté leur liberté; Baléan d'Ibelin, dépositaire des trésors destinés aux dépenses du siége, les employa à délivrer une partie des habitans. Malek-Adel, frère du sultan, paya la rançon de deux mille captifs; Saladin suivit son exemple, en brisant les fers d'une grande quantité de pauvres et

(1) Il est à remarquer que la générosité de Saladin, à l'égard des chrétiens, est célébrée avec plus d'éclat par les historiens latins, et principalement par le continuateur de Guillaume de Tyr, que par les historiens arabes; on trouve même dans ces derniers historiens quelques passages obscurs à la vérité, mais qui indiquent que les Musulmans avaient vu avec peine les sentimens généreux du sultan; ce qui prouve que, dans les guerres religieuses, les chefs ne sont pas toujours les maîtres de montrer la tolérance qui est dans leur caractère. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 370, tom. II, §§. 40 et 41.)

(2) La multitude de ceux qui avaient cherché un refuge à Jérusalem était si grande, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, *qu'ils ne pouvoient estre dedans les maisons; ains les convenoit estre parmi les rues.* (*Biblioth. des Croisades*; t. I, p. 370.)

d'orphelins. Il ne resta dans l'esclavage que quatorze mille chrétiens, parmi lesquels se trouvaient quatre à cinq mille enfans en bas âge, qui ne sentaient point leur infortune, mais dont les fidèles déplorèrent d'autant plus le sort que ces innocentes victimes de la guerre allaient être élevées dans l'idolâtrie de Mahomet. 1187

Plusieurs écrivains modernes ont opposé la conduite généreuse de Saladin aux scènes révoltantes qui accompagnèrent l'entrée des premiers croisés dans Jérusalem; mais on ne doit pas oublier que les chrétiens offrirent de capituler, tandis que les Musulmans soutinrent un long siége avec une constance opiniâtre, et que les compagnons de Godefroy, qui se trouvaient dans un pays inconnu, au milieu de nations ennemies, emportèrent la ville d'assaut après avoir essuyé mille périls et souffert tous les genres de misère. Les premiers croisés, après la conquête de la ville sainte, avaient encore tout à craindre des Musulmans de Syrie et d'Égypte, et cette crainte les rendit barbares; le sultan de Damas ne se montra pas plus humain, tant qu'il eut à redouter les armes des Francs, et la victoire même de Tibériade(1), qui ne calma pas toutes ses inquiétudes, ne lui avait point inspiré des sentimens généreux envers ses prisonniers.

(1) Tant il est vrai que la force seule peut être modérée; mais il faut pour cela que la force croye à elle-même. Si on examinait bien tous les actes de barbarie commis par la politique, on en trouverait presque toujours la source dans la crainte.

1187 Au reste ces observations, que nous livrons au jugement de nos lecteurs, n'ont point pour but de justifier les excès commis par les guerriers de la première croisade, encore moins d'affaiblir les éloges que l'histoire doit à Saladin, et qu'il obtint de ceux même qu'il avait vaincus.

Quand le peuple chrétien eut quitté la ville conquise, Saladin ne s'occupa plus que de célébrer son triomphe. Il entra à Jérusalem, précédé de ses étendards victorieux; un grand nombre d'imans, de docteurs de la loi, les ambassadeurs de plusieurs princes musulmans, formaient son cortège. Toutes les églises, excepté celle du St.-Sépulcre, avaient été converties en mosquées. Le sultan fit laver avec de l'eau rose, venue de Damas, les murs et le parvis de la mosquée d'Omar; il y plaça lui-même la chaire construite par Noureddin. Le premier vendredi qui suivit son entrée dans Jérusalem, le peuple et l'armée s'assemblèrent dans la principale mosquée; le chef des imans monta dans la chaire du Prophète, et remercia Dieu des victoires de Saladin. « Gloire (1) » à Dieu, dit-il à ses nombreux auditeurs; gloire » à Dieu qui a fait triompher l'islamisme, qui a » brisé la puissance des infidèles! Louez avec moi » le Seigneur, qui nous a rendu Jérusalem, la » demeure de Dieu, le séjour des saints et des

(1) Ce discours est un extrait de celui qui fut prononcé: il nous a été conservé par l'auteur arabe Ibn-Kalekan; on le trouvera au volume II de la *Biblioth. des Croisades*.

» prophètes ; c'est du sein de cette demeure sacrée 1187
» que Dieu a fait voyager son serviteur pendant
» les ténèbres de la nuit ; c'est pour faciliter à Jo-
» sué la conquête de Jérusalem que Dieu arrêta
» autrefois la course du soleil. C'est dans cette
» ville que doivent, à la fin des jours, se réunir
» les peuples de la terre. » Après avoir rappelé les
merveilles de Jérusalem, le prédicateur de l'isla-
misme s'adressa aux soldats de Saladin, et les féli-
cita d'avoir bravé les périls, d'avoir versé leur sang
pour accomplir la volonté de Mahomet. « Les sol-
» dats du Prophète, ajouta-t-il, les compagnons
» d'Omar et d'Aboubekre ont marqué votre place
» dans leur milice sainte et vous attendent parmi
» les élus de l'islamisme. Témoins de votre dernier
» triomphe, les anges se sont réjouis à la droite de
» l'Éternel ; le cœur des envoyés de Dieu a tres-
» sailli de joie. Louez donc avec moi le Seigneur ;
» mais ne vous laissez point aller aux faiblesses de
» l'orgueil, et ne croyez pas, surtout, que ce soient
» vos épées d'acier, vos chevaux rapides comme le
» vent, qui ont triomphé des infidèles. Dieu est
» Dieu ; Dieu seul est puissant ; Dieu seul vous a
» donné la victoire ; il vous ordonne de ne pas
» vous arrêter dans une carrière glorieuse où lui-
» même vous conduit par la main. *La guerre*
» *sainte! la guerre sainte!* voilà la plus pure de
» vos adorations, la plus noble de vos coutumes.
» Abattez tous les rameaux de l'impiété ; faites
» triompher partout l'islamisme ; délivrez la terre
» des nations contre lesquelles Dieu est irrité. »

1187 Le chef des imans pria ensuite pour le calife de Bagdad, et terminant la prière en nommant Saladin : « O Dieu ! s'écria-t-il, veille sur les jours de » ton fidèle serviteur, qui est ton glaive tranchant, » ton étoile resplendissante, le défenseur de ton » culte, le libérateur de ta demeure sacrée ! O » Dieu ! fais que tes anges environnent son em- » pire, et prolonge ses jours pour la gloire de » ton nom ! »

Ainsi, le peuple, les lois, la religion, tout était changé dans la malheureuse Jérusalem. Tandis que les saints lieux retentissaient des hymnes d'un culte étranger, les chrétiens s'éloignaient tristement, plongés dans la plus profonde misère et détestant la vie que leur avaient laissée les Sarrasins. Repoussés par leurs frères d'Orient, qui les accusaient d'avoir livré le tombeau de leur Dieu aux infidèles, ils erraient dans la Syrie, sans secours et sans asile; plusieurs moururent de faim et de douleur; la ville de Tripoli leur ferma ses portes. Au milieu de leur foule éperdue, une femme, poussée par le désespoir, jeta son enfant à la mer, en maudissant la barbarie de ses frères les chrétiens. Ceux qui se rendirent en Égypte furent moins malheureux, et touchèrent le cœur des Musulmans(1); plusieurs s'embarquèrent pour l'Europe, où ils vinrent an-

(1) On peut consulter à ce sujet le récit singulier de Bernard le Trésorier. (*Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 578.) Le récit de Bernard est confirmé par l'auteur arabe de l'histoire des patriarches d'Alexandrie. (*Ibid.*, tom. II, §. 40.)

noncer, en gémissant, que Jérusalem était tombée 1187
au pouvoir de Saladin.

La perte de la sainte cité fut généralement attribuée aux crimes de ses habitans. Telle était la politique de ce temps-là, qu'elle expliquait tout par la corruption ou la sainteté des chrétiens; comme si le crime n'avait pas ses momens de bonheur, et la vertu ses jours de calamité. On ne peut douter que la corruption des mœurs (1) n'eût affaibli les ressorts du gouvernement, n'eût énervé les courages; mais les éternelles discordes des chrétiens ne contribuèrent pas moins que la licence et l'oubli de la morale évangélique, à préparer les désastres de Jérusalem. Lorsqu'on pense, d'ailleurs, que ce faible royaume, environné d'ennemis, put éviter sa ruine pendant quatre-vingt-huit années, la raison s'étonne moins de sa chute qu'elle ne s'étonne de sa durée. Le royaume de Jérusalem dut sa conservation et son éclat aux divisions des Turcs et des Sarrasins, aux nombreux secours arrivés d'Europe; il tomba quand il fut livré à lui-même, et que ses ennemis se réunirent pour l'attaquer.

Cependant, comme on était persuadé alors que le salut de la foi chrétienne, que la gloire même de Dieu se trouvait liée à la conservation de Jérusalem, la dernière conquête de Saladin répandit la consternation dans tout l'Occident. La nouvelle en

(1) Jacques de Vitry a fait des mœurs des chrétiens dans la Palestine, un tableau hideux qu'on peut lire dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 175.

1187 arriva d'abord en Italie; le pape Urbain III, qui était alors à Ferrare, en fut affligé jusqu'à la mort, et ne put survivre à une si grande calamité; tous les chrétiens, oubliant leurs propres misères, n'eurent plus qu'un seul sujet d'affliction, et le nom de Jérusalem volait de bouche en bouche, mêlé aux cris du désespoir (1). On déplorait dans des chants lugubres la captivité du roi de Jérusalem et de ses chevaliers, la ruine des cités chrétiennes de l'Orient. Des prêtres portaient de ville en ville des images (2), où l'on voyait le Saint-Sépulcre foulé sous les pieds des chevaux, et Jésus-Christ terrassé par Mahomet. De si grands malheurs avaient été annoncés au monde chrétien par des prodiges sinistres. Le jour que Saladin était entré dans la ville sainte, dit Rigord, les moines d'Argenteuil avaient vu la lune descendre du ciel sur la terre, et remonter ensuite vers le ciel. Dans plusieurs églises, le crucifix et les images des saints avaient versé des larmes de sang en présence de tous les

(1) Les chroniques contemporaines consacrent des pages entières à déplorer les malheurs de Jérusalem; d'autres, dans leur laconisme même, expriment encore la profonde douleur qui s'était répandue dans l'univers chrétien. (Voyez le dix-huitième volume du recueil des historiens de France, consacré au règne de Philippe-Auguste.)

(2) Ce fait, qui n'est point rapporté dans nos auteurs occidentaux, est raconté avec beaucoup de détails par Bohaeddin et par Ibn-Alatir. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 45.)

fidèles. Un chevalier chrétien avait vu en songe 1187
un aigle, volant au-dessus d'une armée, tenant dans ses serres sept javelots, et proférant ces paroles d'une voix terrible (1) : *Malheur à Jérusalem !*

Chacun s'accusait d'avoir, par ses fautes, excité la vengeance du ciel; tous les fidèles cherchaient à fléchir, par la pénitence, un Dieu qu'ils croyaient irrité. « Le Seigneur, disaient-ils entr'eux, a ré» pandu partout les flots de sa colère, et les flèches » de son courroux se sont enivrées du sang de ses » serviteurs. Que notre vie tout entière s'écoule » dans la douleur, puisque nous avons entendu » une voix gémissante sur la montagne de Sion, » et que les enfans de Dieu ont été dispersés. » Les orateurs sacrés s'adressaient à Dieu lui-même, et faisaient retentir les églises de leurs invocations et de leurs prières. « O Dieu puissant! s'écriaient» ils, ta main s'est armée pour le triomphe de ta » justice. Remplis de larmes, nous venons implo» rer ta bonté, afin que tu te souviennes de ton » peuple, et que tes miséricordes surpassent nos » misères; ne livre point ton héritage à l'opprobre, » et que les anges de la paix obtiennent, pour » Jérusalem, les fruits de la pénitence. »

(1) Ces prodiges rappellent le souvenir de ceux que raconte l'historien Josèphe, dans le récit de la conquête de Jérusalem, par Titus. Une voix aussi s'était fait entendre dans le temple et avait prononcé ces mêmes paroles : *Malheur à Jérusalem !*

1187 En pleurant la perte du tombeau de Jésus-Christ, on se ressouvint des préceptes de l'Évangile, et les hommes devinrent tout-à-coup meilleurs. Le luxe fut banni des villes; on oubliait les injures, on prodiguait les aumônes. Les chrétiens couchaient sur la cendre et se couvraient de cilice; ils expiaient leur vie déréglée par le jeûne et les mortifications (1). Le clergé donna l'exemple; les mœurs des cloîtres furent réformées; les cardinaux se condamnèrent à la pauvreté des apôtres, et promirent de se rendre dans la Terre-Sainte en demandant l'aumône.

1188 Ces pieuses réformes ne durèrent pas longtemps; mais les esprits n'en furent pas moins préparés à une nouvelle croisade, et toute l'Europe se leva bientôt à la voix de Grégoire VIII, qui exhorta les fidèles à prendre la croix et les armes (2). Le premier soin du souverain pontife fut de rétablir la paix parmi les peuples chrétiens, et dans cette vue il se rendit à Pise, pour terminer les vives querelles qui s'étaient élevées entre les Pisans et les Génois. Grégoire mourut avant d'avoir achevé l'ouvrage qu'il avait commencé, et laissa la direction de la croisade à son successeur Clément III, qui, dès son avènement au trône ponti-

(1) Voyez, dans l'extrait de Benoît de Péterborough, la lettre que Pierre de Blois écrit à ce sujet au roi d'Angleterre, Henri II. (*Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 842.)

(2) Voyez la lettre de Grégoire VIII dans les pièces justificatives de ce volume.

fical, ordonna des prières pour la paix de l'Occident et la délivrance de la terre des pélerins. 1188

Guillaume, archevêque de Tyr (1), avait quitté l'Orient pour venir en Europe solliciter les secours des princes chrétiens; il fut chargé, par le pape, de prêcher la guerre sainte. Guillaume était plus habile, plus éloquent qu'Héraclius, qui l'avait précédé dans cette mission, et surtout plus digne, par ses vertus, d'être l'interprète des chrétiens et de parler au nom de Jésus-Christ. Après avoir enflammé le zèle des peuples d'Italie, il se rendit en France, et se trouva dans une assemblée convoquée près de Gisors, par Henri II, roi d'Angle-

---

(1) Marin, dans son *Histoire de Saladin*, et plusieurs autres après lui, ont prétendu que Guillaume, venu en Europe pour prêcher la croisade, n'était point celui qui a écrit l'histoire du royaume de Jérusalem. Cette assertion n'est fondée que sur un passage assez obscur du continuateur de cet historien. Voyez ce que nous en avons dit dans l'extrait de Guillaume de Tyr. (*Biblioth. des Croisades*, t. 1, pag. 133.)

Le continuateur de Baronius disserte sur l'époque de la mort de Guillaume, et ne trouve rien de certain à cet égard. Cependant son commentateur Mansi croit que cette mort dut arriver avant 1193, puisqu'au commencement de cette année, Jocsius occupait le siége de Tyr, et qu'en qualité de chancelier royal, il souscrivit une charte de Henri de Troyes, comte palatin, en faveur de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. L'auteur de l'*Oriens christianum* n'a point éclairci les doutes des gens éclairés; cependant il paraît porté à croire que Guillaume mourut en 1191.

1188 terre, et le roi de France, Philippe-Auguste. A l'arrivée de Guillaume de Tyr, ces deux rois, qui se faisaient la guerre pour le Vexin, avaient déposé les armes; les plus braves guerriers de la France et de l'Angleterre, réunis par les périls de leurs frères d'Orient, s'étaient rendus à l'assemblée, où l'on devait s'occuper de la délivrance des saints lieux. Guillaume y fut accueilli avec enthousiasme, et lut à haute voix, devant les princes et les chevaliers, une relation de la prise de Jérusalem par Saladin. Après cette lecture, qui arracha des larmes à tous les assistans, le pieux envoyé exhorta les fidèles à prendre la croix. « La montagne de Sion, » leur dit-il, retentit encore de ces paroles d'Ezé- » chiel : *O fils des hommes, ressouvenez-vous de* » *ce jour où le roi de Babylone a triomphé de Jé-* » *rusalem!* Dans un seul jour est arrivé tout ce que » les prophètes ont annoncé de malheurs à la ville » de Salomon et de David. Cette cité, remplie de » tous les peuples chrétiens, est restée seule, ou » plutôt elle n'est plus habitée que par un peuple » sacrilége. La souveraine des nations, la capitale » de tant de provinces a payé le tribut imposé » aux esclaves. Toutes ses portes ont été brisées et » ses gardiens exposés avec les vils troupeaux » dans les marchés des villes infidèles. Les états » chrétiens d'Orient qui faisaient fleurir la reli- » gion de la croix en Asie, et devaient défendre » l'Occident de l'invasion des Sarrasins, sont ré- » duits à la ville de Tyr, à celles d'Antioche et de » Tripoli. Nous avons vu, selon l'expression d'I-

» saïe, le Seigneur *étendant sa main et ses plaies* 1188
» *depuis l'Euphrate jusqu'au torrent de l'Égypte.*
» Les habitans de quarante cités ont été chassés
» de leurs demeures; dépouillés de leurs biens, ils
» errent, avec leurs familles éplorées, parmi les
» peuples de l'Asie, *sans trouver une pierre où*
» *reposer leur tête.* »

Après avoir retracé ainsi les malheurs des chrétiens d'Orient, Guillaume reprocha aux guerriers qui l'écoutaient de n'avoir point secouru leurs frères, d'avoir laissé ravir l'héritage de Jésus-Christ. Il s'étonnait qu'on pût avoir une autre pensée, qu'on pût chercher une autre gloire que celle de délivrer les saints lieux; et s'adressant aux princes et aux chevaliers : « Pour arriver jusqu'à
» vous, leur dit-il, j'ai traversé les champs du
» carnage; à la porte même de cette assemblée,
» j'ai vu se déployer l'appareil de la guerre : quel
» sang allez-vous répandre? Pourquoi sont ces
» glaives dont vous êtes armés? Vous vous battez
» ici pour le rivage d'un fleuve, pour les limites
» d'une province, pour une renommée passagère,
» tandis que les infidèles foulent les rives du Siloé,
» qu'ils envahissent le royaume de Dieu, et que la
» croix de Jésus-Christ est traînée ignominieuse-
» ment dans les rues de Bagdad. Vous versez des
» flots de sang pour de vains traités, tandis qu'on
» outrage l'Évangile, ce traité solennel entre Dieu
» et les hommes! Avez-vous oublié ce qu'ont fait
» vos pères? Un royaume chrétien a été fondé par
» eux au milieu des nations musulmanes. Une

1188 » foule de héros, une foule de princes nés dans » votre patrie, sont venus le défendre et le gouverner. Si vous avez laissé périr leur ouvrage, » venez du moins délivrer leurs tombeaux qui » sont au pouvoir des Sarrasins. Votre Europe ne » produit-elle donc plus de guerriers comme Godefroy, Tancrède et leurs compagnons? Les prophètes et les saints ensevelis à Jérusalem, les » églises changées en mosquées, les pierres même » des sépulcres, tout vous crie de venger la gloire » du Seigneur et la mort de vos frères. Eh quoi! » le sang de Naboth, le sang d'Abel, qui s'est » élevé vers le ciel, a trouvé un vengeur, et le sang » de Jésus-Christ s'éleverait en vain contre ses » ennemis et ses bourreaux!

» L'Orient a vu de lâches chrétiens, que l'avarice et la crainte avaient rendus les alliés de Saladin; sans doute qu'ils ne trouveront point d'imitateurs parmi vous; mais rappelez-vous que » Jésus-Christ a dit : *Celui qui n'est pas pour moi » est contre moi*. Si vous ne servez point la cause » de Dieu, quelle cause oserez-vous défendre? Si » le roi du ciel et de la terre ne vous trouve point » sous ses drapeaux, où sont les puissances dont » vous suivrez les étendards? Pourquoi donc les » ennemis de Dieu ne sont-ils plus les ennemis de » tous les chrétiens? Quelle sera la joie des Sarrasins au milieu de leurs triomphes impies, lorsqu'on leur dira que l'Occident n'a plus de guerriers fidèles à Jésus-Christ, et que les princes » et les rois de l'Europe ont appris avec indiffé-

» rence les désastres et la captivité de Jérusa- 1188
» lem (1) ! »

Ces reproches, faits au nom de la religion, touchèrent vivement le cœur des princes et des chevaliers. Henri II et Philippe-Auguste, jusqu'alors implacables ennemis, s'embrassèrent en pleurant, et se présentèrent les premiers pour recevoir la croix ; Richard, fils de Henri et duc de Guyenne ; Philippe, comte de Flandre ; Hugues, duc de Bourgogne ; Henri, comte de Champagne ; Thibaut, comte de Blois ; Rotrou, comte de Perche ; les comtes de Soissons, de Nevers, de Bar, de Vendôme ; les deux frères Josselin et Mathieu de Montmorenci, une foule de barons et de chevaliers, plusieurs évêques et archevêques de France et d'Angleterre, firent le serment de délivrer la Terre-Sainte. Toute l'assemblée répéta ces mots : *la croix ! la croix !* et ce cri de guerre retentit dans toutes les provinces (2).

Le lieu où les fidèles s'étaient réunis fut appelé le *Champ sacré*. On y fit bâtir une église pour conserver le souvenir du pieux dévouement des chevaliers chrétiens. Bientôt toute la France et tous les pays voisins furent animés du vif enthousiasme que l'éloquence de Guillaume de Tyr avait

(1) Voyez, sur la prédication de Guillaume de Tyr, l'extrait de Benoît de Péterborough. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 847.)

(2) Sur cette assemblée, consultez Rigord, l'historien de Philippe-Auguste, et Guillaume de Breton, analysés *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 276 et 283.

1188 fait naître dans l'assemblée des barons et des princes : l'Église ordonna des prières pour le succès de la croisade. Chaque jour de la semaine on récitait à l'office divin des psaumes qui rappelaient la gloire et les malheurs de Jérusalem. A la fin de l'office, tous les assistans répétaient en chœur ces paroles : « O Dieu tout-puissant! qui tiens dans tes » mains le sort des empires, daigne jeter un regard » de miséricorde sur les armées chrétiennes, afin » que les nations infidèles qui se reposent dans leur » orgueil et leur vaine gloire, soient abattues par » la force de ton bras (1). » En priant ainsi, les guerriers chrétiens sentaient leur courage se ranimer, et juraient de prendre les armes contre les Sarrasins.

Comme on manquait d'argent pour la sainte entreprise, on résolut, dans le conseil des princes et des évêques, que tous ceux qui ne prendraient point la croix, paieraient la dixième partie de leurs revenus et de la valeur de leurs meubles. La terreur qu'avaient inspirée les armes de Saladin, fit donner à cet impôt le nom de *Dîme saladine* (2). On publia des excommunications contre tous ceux qui refusaient d'acquitter une dette si sacrée. En vain le clergé, dont Pierre de Blois entreprit la défense, allégua la liberté, l'indépendance de l'É-

(1) Voyez les pièces rapportées par Baronius à l'année 1188.

(2) Le décret sur la dîme saladine, conservé par Rigord, est traduit dans la *Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 276.

glise, et prétendit n'aider les croisés que de ses 1188
prières; on répondit aux ecclésiastiques qu'ils devaient donner l'exemple, que le clergé n'était point l'Église, et que les biens de l'Église appartenaient à Jésus-Christ. L'ordre des Chartreux, les ordres de Cîteaux et de Fontevrault, les hospices des lépreux, furent seuls exempts d'un tribut levé pour une cause qu'on croyait être celle de tous les chrétiens.

L'histoire a conservé les statuts d'après lesquels les évêques et les princes avaient réglé la levée de la dîme saladine. Cette levée se faisait dans chaque paroisse, en présence d'un prêtre, d'un archiprêtre, d'un Templier, d'un Hospitalier, d'un homme du roi, d'un homme et d'un clerc du baron, et d'un clerc de l'évêque. Lorsque ces hommes réunis jugeaient que quelqu'un donnait moins qu'il ne devait, on choisissait dans la paroisse quatre ou six prud'hommes qui le taxaient et l'obligeaient à payer selon la justice. Cependant les produits de cette dîme ne suffisaient pas aux préparatifs de l'expédition, et Philippe s'occupait avec sollicitude des moyens de pourvoir à toutes les dépenses de son pélerinage, lorsque le frère Bernard, solitaire de Vincennes, se présenta devant le monarque, et lui dit du ton d'un prophète : *Qu'Israël soit confondu*(1). Après avoir entendu ces paroles,

(1) Ce trait est tiré de l'*Histoire des Juifs au moyen âge*, mémoire de M. Capefigue, couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

1188 qu'on regarda comme un avertissement du ciel, le roi de France fit arrêter les juifs dans leurs synagogues, et les força de verser cinq mille marcs d'argent dans son trésor.

La dîme fut levée en Angleterre comme en France par des commissaires (1); mais tous ceux qui se trouvèrent revêtus d'une mission qu'on appelait sainte, ne donnèrent pas l'exemple d'un désintéressement apostolique; les chroniques du temps nous parlent de la conduite honteuse d'un Templier (2) qui fut surpris dérobant les tributs des fidèles, et les cachant dans les larges replis des vêtemens de son ordre. Henri II ne dédaigna point de présider lui-même à la levée d'un impôt établi en quelque sorte par les opinions dominantes, et que ses sujets regardaient comme une dette envers Dieu. Il manda devant lui les habitans les plus riches des premières villes de son royaume, et d'après l'estimation des arbitres (3), il exigea d'eux la dîme de leurs revenus et de leur mobilier : tous ceux qui refusaient ou différaient de payer la taxe qu'on leur imposait, étaient mis en prison, d'où ils ne pouvaient sortir qu'après s'être entièrement

(1) Elle fut levée aussi dans tous les états de l'Allemagne et même en Pologne.

(2) Voyez, dans l'extrait de Benoît de Péterborough, le récit de cette aventure honteuse du Templier. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 818.)

(3) Voyez, pour les détails, les extraits de Roger de Hoveden, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 767.

acquittés ; ces violences exercées au nom de Jésus- 1188
Christ, excitèrent beaucoup de mécontentement, et l'on doit croire que les bourgeois de Londres, de Lancaster, d'Yorck, auxquels le roi demandait ainsi la dîme saladine, ne furent pas de ceux qui montrèrent le plus d'enthousiasme pour la croisade.

Dans les deux premières croisades, la plupart des villageois avaient pris la croix pour se soustraire à la servitude. Il devait en résulter quelques désordres ; les campagnes pouvaient rester désertes, les terres sans culture ; on entreprit de mettre des bornes au zèle trop empressé des laboureurs : tous ceux qui s'enrôlaient pour la guerre sainte, sans la permission de leurs seigneurs, furent condamnés à payer la dîme saladine, comme ceux qui ne prenaient point la croix.

Cependant la paix qui venait d'être jurée par les rois de France et d'Angleterre, ne tarda pas à être troublée ; Richard, qui était duc de Guyenne, ayant eu un démêlé avec le comte de Toulouse, Henri prit les armes pour secourir son fils. Philippe vola à la défense de son vassal ; tout fut en feu dans la Normandie, le Berry et l'Auvergne. Les deux monarques, poussés par les sollicitations des seigneurs et des évêques, se réunirent un moment dans le champ sacré où ils avaient mis bas les armes, mais on ne put s'entendre sur les conditions de la paix ; et l'orme sous lequel on tenait les conférences, fut abattu par les ordres de Philip-

1188 pe(1). On reprit plusieurs fois les négociations sans pouvoir arrêter les fureurs de la guerre : le roi de France demandait que Richard fût couronné roi d'Angleterre, du vivant de son père, et qu'il épousât sur-le-champ Alix, princesse française, que Henri retenait en prison. Le roi d'Angleterre, jaloux de son autorité, ne put se résoudre à accepter ces conditions, et ne voulut céder ni sa couronne,

(1) Voici ce qu'on lit dans un historien de France, au sujet de cet orme : « Il y avait devant Gisors un orme dont le tronc était d'une grosseur si prodigieuse que huit hommes pouvaient à peine l'embrasser. Ses branches s'étendaient si loin que, l'art ayant aidé la nature, elles couvraient un espace de plusieurs arpens. Des milliers de personnes se garantissaient, sous cet arbre touffu, des ardeurs du soleil et de l'incommodité de la pluie. Le temps était alors fort chaud. Pendant qu'on traitait de la paix, Philippe et les Français se tenaient au soleil et souffraient beaucoup de la chaleur : le roi Henri, avec un grand nombre d'Anglais, étaient au frais sous l'orme. Les Anglais se moquaient des Français, et riaient à gorge déployée de les voir brûlés par l'ardeur du soleil. Les trois jours de trève étant écoulés sans qu'on n'eût rien conclu, les Français, indignés des insultes des Anglais, tombèrent sur eux, et les forcèrent à prendre la fuite vers la ville. La presse fut grande à la porte; plusieurs furent étouffés; d'autres, voulant se sauver du côté de la rivière, furent tués par les Français qui les serraient de près, ou se noyèrent en essayant de passer à l'autre rive. Alors les Français, pour se venger des railleries des Anglais, coupèrent l'orme par le pied, ce qui déplut extrêmement au roi Henri. (*Montfaucon, Monarchie française*, tom. III.)

ni la sœur de Philippe, dont il était épris (1). Richard, irrité, se jeta dans le parti de Philippe-Auguste, et se déclara contre son père; de toutes parts on courut aux armes, et les produits de la dîme saladine furent employés à soutenir une guerre sacrilége qui outrageait la morale et la nature. 1189

Cette guerre n'était pas d'un bon augure pour celle qu'on devait faire en Asie; le légat du pape excommunia Richard, et menaça Philippe de mettre son royaume en interdit. Philippe méprisa les menaces du légat, et lui répondit qu'il n'appartenait point au Saint-Siége de se mêler des querelles des princes; Richard, plus violent, tira son épée, et fut sur le point de frapper le légat. La paix s'éloignait tous les jours davantage; en vain des cris d'indignation s'élevèrent parmi les peuples; en vain les grands vassaux refusèrent de prendre part à une guerre qui n'intéressait ni la religion ni la patrie. Henri, qui avait consenti à une entrevue, rejetait toujours avec hauteur les conditions qui lui étaient proposées; il résista long-temps aux prières de ses sujets, aux conseils des évêques. La terreur que lui inspira la foudre du ciel, tombée à ses côtés pendant les conférences, put seule vaincre son obstination. Il accepta enfin les conditions de Philippe, mais il ne tarda pas à s'en repentir; et, peu de temps après, il mourut de douleur, en chargeant de malédictions Richard, qui lui avait

(1) Il la tenait, disent les historiens, étroitement gardée.

1189 fait une guerre ouverte, et le plus jeune de ses fils, qui avait conspiré contre lui.

Richard s'accusa en gémissant de la mort de son père; et, pressé par le repentir, il se rappela le serment qu'il avait fait dans le champ sacré. Devenu roi d'Angleterre, il ne s'occupa qu'à faire les préparatifs de la sainte expédition; il se rendit dans son royaume, et convoqua, près de Northampton, l'assemblée des barons et des prélats, dans laquelle Baudouin, archevêque de Cantorbéry, prêcha la croisade (1). Le prédicateur de la guerre sainte parcourut ensuite les provinces pour exciter le zèle et l'émulation des fidèles. Des aventures miraculeuses (2) attestèrent la sainteté de sa mission, et firent accourir sous les drapeaux de la croix les sauvages habitans du pays de Galles et de plusieurs contrées où l'on n'avait point encore parlé des malheurs de Jérusalem. Dans tous les pays que traversa Baudouin, l'enthousiasme de la croisade dépeupla les campagnes; une vieille chronique

(1) Le moine Gervais a donné les capitulaires qui furent arrêtés dans cette assemblée. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 791.)

(2) Il nous reste une relation en latin du voyage de l'archevêque Baudouin dans le pays de Galles, intitulée *Itinerarium Cambriæ*, rédigée par Barry, qui accompagnait le prédicateur de la croisade. Ce voyage est curieux par les prodiges et les miracles singuliers qui y sont rapportés, et qu'on racontait alors parmi le peuple. (Voyez l'extrait de l'itinéraire du pays de Galles, *Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 785.)

rapporte que le prélat donna la croix à un grand nombre d'hommes qui étaient accourus presque nus, parce que leurs femmes avaient caché leurs vêtemens. Partout la multitude abandonnait les travaux des champs et des villes, pour entendre l'archevêque de Cantorbéry. On recueillait avec respect la terre sur laquelle était marquée l'empreinte de ses pas, et la poussière que ses pieds avaient touchée, guérissait les infirmes et les malades. Chacune de ses paroles convertissait des pécheurs, consolait les malheureux, et donnait des soldats à Jésus-Christ. Cette ardeur religieuse et guerrière qu'il répandait parmi ses auditeurs, se communiquait de ville en ville, de province en province, et pénétra jusque dans les îles qui avoisinent l'Angleterre. 1189

L'enthousiasme des Anglais pour la croisade se manifesta d'abord par une persécution violente contre les juifs, qui furent massacrés dans les villes de Londres et d'Yorck (1). Un grand nombre de ces malheureux ne purent échapper à la poursuite de leurs meurtriers qu'en se donnant eux-mêmes la mort. Ces scènes horribles se renouvelaient à chaque croisade. Comme on avait besoin d'argent pour la sainte expédition, on s'apercevait alors que les juifs étaient les dépositaires de toutes les richesses; et la vue des trésors accumulés dans leurs mains,

---

(1) Voyez l'éclaircissement sur les juifs, dans les pièces justificatives à la fin de ce volume.

1189 conduisait le peuple à se ressouvenir qu'ils avaient crucifié leur Dieu.

Richard ne mit pas trop d'empressement à contenir une multitude égarée, et profita de la persécution des juifs pour augmenter ses trésors; mais ni les dépouilles des juifs, ni les produits de la dîme saladine toujours exigée avec une cruelle rigueur, ne suffisaient point au roi d'Angleterre. Richard aliéna les domaines de la couronne, et mit toutes les grandes dignités du royaume à l'encan; il aurait vendu, disait-il, la ville de Londres, s'il eût trouvé un acheteur. Il vint ensuite en Normandie, où les barons lui permirent d'épuiser cette riche province, et lui donnèrent tous les moyens de soutenir une guerre à laquelle les peuples prenaient un si grand intérêt (1).

Un grand nombre de guerriers avaient pris la croix dans les deux royaumes de France et d'Angleterre, et les préparatifs de la croisade s'achevaient au milieu de la fermentation générale. Cependant plusieurs barons, plusieurs seigneurs n'annonçaient point encore l'époque de leur départ, et retardaient, sous différens prétextes, le pèlerinage

(1) Roger de Hoveden a donné des détails fort curieux sur les mesures rigoureuses qui furent employées par le roi Henri II et son fils Richard pour la levée de la dîme. Le même historien raconte des faits merveilleux sur l'entreprise de la croisade. Il cite, entr'autres, une fille qui fut accouchée par le diable, et qui prédit le mauvais succès de l'expédition. (*Bibliothèque des Croisades*, t. 1, p. 774 et suiv.)

auquel ils s'étaient engagés par serment. Le célèbre 1189
Pierre de Blois leur adressa une exhortation pathétique, dans laquelle il les compara à des moissonneurs qui attendaient, pour se mettre à l'ouvrage, que la moisson fût finie. L'orateur de la guerre sainte leur représentait que les hommes forts et courageux trouvaient partout leur patrie, et que les véritables pélerins devaient ressembler aux oiseaux du ciel (1). Il rappelait à leur ambition l'exemple d'Abraham, qui abandonna sa demeure pour s'élever parmi les nations, qui traversa le Jourdain avec un bâton, et revint suivi de deux troupes de guerriers. Cette exhortation ranima l'enthousiasme de la croisade, qui commençait à se ralentir. Les monarques de France et d'Angleterre eurent une entrevue à Nonancourt, où ils convinrent de se rendre par mer dans la Palestine. Ils firent en même temps plusieurs règlemens pour assurer l'ordre et la discipline dans les armées qu'ils devaient conduire en Asie. Les lois de la re-

(1) Le discours de Pierre de Blois, qui est imprimé dans ses œuvres, a pour titre : *Tractatus de Jerosolymitanâ peregrinatione*. Après avoir cité plusieurs passages de la Bible et de l'Écriture-Sainte, pour exhorter les croisés à partir, il cite deux vers de la dixième satire de Juvénal et deux vers des fastes d'Ovide. Il ne se contente pas de donner aux pélerins l'exemple d'Abraham; il cite tous les rois et les capitaines de l'antiquité profane. Pierre de Blois, dans son discours, n'épargne pas les princes et les seigneurs qui faisaient payer des tributs au clergé pour les frais de la guerre sainte.

1189 ligion et les peines qu'elle inflige ne leur parurent point suffisantes dans cette circonstance. La justice de ces siècles barbares fut chargée de réprimer les passions et les vices des croisés (1) : quiconque donnait un soufflet devait être plongé trois fois dans la mer; on coupait le poing à celui qui frappait de l'épée; celui qui disait des injures, donnait à l'offensé autant d'onces d'argent qu'il avait proféré d'invectives; lorsqu'un homme était convaincu de vol, on versait de la poix bouillante sur sa tête rasée qu'on couvrait de plumes, et le coupable était abandonné sur le rivage; le meurtrier, lié au cadavre de sa victime, devait être jeté dans les flots ou enterré vivant.

Comme la présence des femmes, dans la première croisade, avait occasionné beaucoup de désordres, on leur défendit le voyage de la Terre-Sainte (2). Le jeu de dés (3) et tous les jeux de hasard furent sévèrement interdits aux croisés; on ré-

(1) Ces dispositions pénales se trouvent dans une ordonnance de Richard, conservée par Benoît de Péterborough. (Voyez la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 847.)

(2) Il y eut une exception pour les femmes chargées de laver le linge. La défense d'ailleurs ne fut pas observée sévèrement, car il y avait plusieurs femmes au siége de Ptolémaïs. On peut consulter à ce sujet Emad-eddin et Mogir-eddin. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 11, §. 48.)

(3) Une des pièces les plus curieuses de ce temps est le Règlement sur les Jeux; on le trouvera tome 1, *Biblioth. des Croisades*.

prima, par une loi, le luxe de la table et des habits. 1189
L'assemblée de Nonancourt fit beaucoup d'autres règlemens, et ne négligea rien pour rappeler les soldats de Jésus-Christ à la simplicité et aux vertus de l'Évangile.

Toutes les fois que les princes, les seigneurs et les chevaliers partaient pour la guerre sainte, ils faisaient leur testament comme s'ils n'eussent jamais dû revenir en Europe. A son retour dans sa capitale, Philippe exprima ses dernières volontés (1), et régla, pour le temps de son absence, l'administration de son royaume, qu'il confia à la reine Adèle, sa mère, et à son oncle, le cardinal de Champagne. Après avoir rempli les devoirs d'un roi, il quitta le sceptre pour prendre à Saint-Denis la panetière et le bourdon du pélerin, et se rendit à Vézelay, où il devait avoir une nouvelle entrevue avec Richard. Là, les deux rois se jurèrent encore un attachement éternel, et tous les deux appelèrent les foudres de l'Église sur la tête de celui qui manquerait à ses sermens. Ils se quittèrent pleins d'amitié l'un pour l'autre; Richard alla s'embarquer à Marseille, et Philippe à Gènes. Un historien anglais remarque qu'ils furent les deux seuls rois d'Angleterre et de France qui aient combattu ensemble pour la même cause; mais cette harmonie, ouvrage de circonstances extraordi-

(1) L'histoire a conservé le testament que fit alors Philippe. (Voyez l'extrait de Rigord, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 276.)

1189 naires, ne devait pas durer long-temps entre deux princes qui avaient tant de sujets de rivalité. Tous deux jeunes, ardens, braves, magnifiques, Philippe plus grand roi, Richard plus grand capitaine, avaient la même ambition et la même passion pour la gloire. La soif de la renommée, bien plus que la piété, les entraînait à la Terre-Sainte; l'un et l'autre pleins de fierté, prompts à venger une injure, ne connaissaient, dans leurs différends, d'autre juge que leur épée; la religion n'avait pas assez d'empire sur leur esprit pour faire plier leur orgueil, et chacun d'eux aurait cru s'abaisser s'il avait demandé ou reçu la paix. Pour savoir quelle espérance on pouvait fonder sur l'union de ces deux princes, il suffira de dire que Philippe, en montant sur le trône, s'était montré le plus ardent ennemi de l'Angleterre, et que Richard était le fils de cette Éléonore de Guienne, première femme de Louis VII, qui, après la seconde croisade, avait quitté son époux en menaçant la France.

Après la conférence de Gisors, l'archevêque de Tyr s'était rendu en Allemagne pour solliciter Frédéric Barberousse de prendre la croix. Ce prince avait signalé sa valeur dans quarante batailles; un règne long et fortuné avait illustré son nom; mais son siècle ne connaissait de véritable gloire que celle qu'on allait chercher en Asie. Il voulut mériter les éloges de ses pieux contemporains, et prit les armes pour la délivrance de la Terre-Sainte; il fut sans doute entraîné aussi par les scrupules que lui avaient laissés ses démêlés avec le pape, et par

l'envie d'achever sa réconciliation avec le Saint-Siége. 1189

Une diète générale fut assemblée à Mayence. Les seigneurs et les prélats ne voulurent point que la Germanie restât indifférente pour une cause qui avait allumé le zèle des autres peuples de l'Europe. Frédéric, dont ils avaient encouragé le dévouement, descendit de son trône au milieu des acclamations générales, et reçut le signe des croisés des mains de l'archevêque de Tyr. Son exemple fut suivi par son fils, Frédéric, duc de Souabe, par Léopold, duc d'Autriche, et Berthold, duc de Moravie; Herman, marquis de Bade, le comte de Nassau, les évêques de Besançon, de Munster, d'Osnabruk, de Passau; une foule de barons et de chevaliers jurèrent de délivrer le tombeau de J.-C.

Dans toutes les églises on prêchait la guerre contre les infidèles. Heureux, disaient les orateurs sacrés, ceux qui partent pour le saint voyage; plus heureux ceux qui ne doivent point revenir, et qui mourront pour la cause du Sauveur! Parmi les prodiges qui semblaient annoncer la volonté du ciel, on citait la vision miraculeuse d'une vierge de Lœwenstein. Elle avait appris la conquête de Jérusalem par Saladin, le jour même que les Sarrasins étaient entrés dans la ville sainte, et se réjouissait de cet événement lamentable, en disant qu'il allait être un moyen de salut pour les guerriers de l'Occident (1).

(1) Ce trait est rapporté par Besoldo, *De regibus Hyerosolimitanorum*, pag. 274.

1189 La multitude de ceux qui se présentèrent pour recevoir la croix était si grande, qu'on fut obligé de réprimer leur ardeur. Frédéric, qui avait suivi son oncle Conrad dans la seconde croisade, avait connu les désordres, les malheurs qui pouvaient résulter du trop grand nombre des croisés. Il ne reçut sous ses drapeaux que ceux qui pouvaient emporter avec eux trois marcs d'argent (1); il éloigna par-là les vagabonds et les aventuriers qui, dans les autres expéditions, avaient commis tant d'excès et déshonoré la cause des chrétiens par toutes sortes de brigandages. Frédéric obtint du pape que ceux qui ne pourraient partir après avoir pris la croix, paieraient un tribut pour l'entretien des pélerins; ce moyen d'obtenir de l'argent, qu'on employait pour la première fois, et qu'on employa souvent dans la suite, augmenta de beaucoup les ressources et les trésors de l'empereur.

Frédéric, avant son départ, envoya des ambassadeurs à l'empereur de Constantinople, au sultan d'Iconium, pour demander le passage sur leurs terres; il écrivit à Saladin pour lui déclarer la guerre, s'il ne rendait point aux Francs Jérusalem et les autres villes chrétiennes tombées au pouvoir de ses armes (2). L'ambassade adressée à Saladin

---

(1) Gauthier Vinisauf ajoute qu'on fit construire plusieurs chariots pour transporter les pélerins malades, afin que l'armée ne fût point retardée dans sa marche, et que les malades ne périssent point faute de secours. (*Itinéraire de Richard*, lib. 1, cap. 20.)

(2) La lettre écrite par Frédéric à Saladin, et la réponse

montre l'esprit chevaleresque que Frédéric portait 1189
dans cette croisade. Ce qui le détermina sans doute à s'adresser au sultan d'Iconium, ce fut l'opinion répandue alors en Europe, que ce prince musulman avait témoigné le désir d'embrasser la religion chrétienne (1). Frédéric partit de Ratisbonne à la tête d'une armée composée de cent mille combattans, et traversa la Hongrie, la Bulgarie, comme les premiers croisés. Il arriva dans les provinces de l'empire grec avant que Richard et Philippe ne se fussent embarqués pour la Palestine (2).

---

de Saladin à Frédéric, ont été conservées par Gauthier Vinisauf : nous les avons données au tome 1 de la *Biblioth. des Croisades*, pag. 664.

(1) On trouve, dans les œuvres de Pierre de Blois, une lettre d'Alexandre III qui écrit au sultan d'Iconium, et lui donne des conseils pour le diriger dans sa conversion. La même lettre est dans plusieurs autres recueils. Il paraît que le sultan d'Iconium avait donné lieu à ce bruit ; car les auteurs arabes, Ibn-Alatir et Boha-eddin, l'un et l'autre contemporains, l'accusent d'être un mauvais Musulman, et d'avoir du penchant pour le christianisme. (Voyez au t. II de la *Biblioth. des Croisades*, §§. 31 et 51.)

(2) Plusieurs chroniques latines ont raconté l'expédition de l'empereur Frédéric Ier., telles sont la chronique d'Othon de saint Blaise, celle de Tagenon, celle de Reichesperg ; l'histoire impériale de Ricobaldo, l'itinéraire de Richard par Gauthier Vinisauf, et les *Annales de Cologne* par le moine Godefroy. Nous en avons donné un extrait assez étendu dans la *Bibliothèque des Croisades*. La chronique de Reichesperg et celle de Tagenon ont beaucoup de ressemblance, parce que toutes deux sont en grande partie la copie d'une lettre de l'évêque de Passaw, qui suivit l'em-

1189 Isaac l'Ange était alors assis sur le trône de Constantinople; ce prince n'avait été brave qu'un seul jour, et son courage lui valut un empire. Andronic, le Néron des Grecs, ayant été averti par les devins qu'il serait détrôné par un de ses sujets qui portait le nom d'Isaac, voulut se défaire d'Isaac l'Ange, et lui envoya un de ses officiers pour le conduire en prison. Isaac, poussé par le désespoir, au lieu d'obéir, se jeta sur le ministre d'Andronic, l'étendit par terre et courut sur une place publi-

---

pereur Frédéric. Tagenon, doyen de l'église de cette ville, accompagna aussi son évêque, et son témoignage est d'une grande autorité. La chronique de Reichesperg contient de plus des détails fort intéressans sur les relations de Saladin avec les empereurs de Constantinople. L'histoire impériale de Ricobaldo donne une description assez curieuse de l'armée de l'empereur et des tribus turcomanes avec lesquelles elle eut à combattre. Othon de Saint-Blaise et le moine Godefroy entrent dans de grands détails sur les préparatifs de l'expédition et sur la marche de l'armée à travers la Bulgarie. Gauthier Vinisauf s'est aussi fort étendu sur les victoires de Frédéric et sur la perfidie de l'empereur grec. En lisant et comparant le récit de ces historiens, on aura une idée complète de cette partie ou plutôt de cet épisode de la troisième croisade. Les auteurs arabes eux-mêmes ont parlé de Frédéric d'une manière qui prouve qu'ils redoutaient beaucoup l'arrivée de ce prince, dont la haute réputation s'était répandue jusque dans l'Orient. Les historiens de l'Occident, qui ont fait mention de cette expédition, s'accordent tous dans les éloges qu'ils font de ce prince, et dans les regrets qu'ils donnent à sa mort. (Voy. la *Biblioth. des Croisades*, t. I, p. 540, 616, 664, et t. II, §§. 51 et 53.)

que de Constantinople, en criant : *J'ai tué le* 1189
Diable! Au bruit de cet événement, le peuple s'assemble en foule et proclame Isaac empereur. En vain Andronic veut conjurer l'orage; il est arrêté par ses propres soldats et chargé de chaînes. Traîné dans les rues par une multitude furieuse, il éprouva plus de tourmens en un jour qu'il n'en avait fait souffrir à ses ennemis pendant tout son règne, et Constantinople vit alors un peuple cent fois plus barbare que tous ses tyrans.

Ce fut au milieu de ces scènes sanglantes qu'Isaac fut revêtu de la pourpre impériale; il n'eut pas le caractère farouche et cruel d'Andronic, mais il ne sut point défendre l'empire contre ses ennemis. Au lieu de lever des armées, il avait rassemblé dans son palais une troupe de moines qui entretenaient sa sécurité par leurs prières, et le détournaient des soins de la politique par leurs visions et leurs prophéties. La haine des Grecs et des Latins n'avait fait que s'accroître sous son règne et sous celui d'Andronic (1). Les Latins qui habitaient Constantinople avaient été chassés de la ville, leurs maisons livrées aux flammes, un grand nombre d'entr'eux mis à mort. Ceux qui échappèrent au carnage, réfugiés sur leurs vaisseaux et sur leurs galères, avaient exercé de sanglantes représailles dans les îles et sur les rives de l'Hellespont. Les moines qui en-

(1) Consultez, sur ces événemens, le récit impartial des historiens grecs Cinnam et Nicétas, au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, et celui de Guillaume de Tyr, lib. XXII.

1189 touraient Isaac; partageaient l'aveugle haine du peuple pour les chrétiens de l'Occident et redoutaient leur vengeance. Ils conseillèrent au successeur d'Andronic de se défier de l'empereur d'Allemagne, et de le trahir s'il ne pouvait le vaincre.

Fidèle à leurs conseils, Isaac promit d'accueillir les Allemands dans ses états, et fit en même temps une alliance avec Saladin (1). Il envoya à ses gouverneurs l'ordre de harceler les croisés, et même de les attaquer par la force ouverte. Ces hostilités imprudentes montrèrent la faiblesse des Grecs et servirent les Allemands; l'empereur d'Allemagne, après avoir mis en fuite les troupes d'Isaac, usa de tous les avantages de la victoire. Isaac, toujours enivré de l'encens de ses courtisans, séduit par les promesses des moines, ne répondait aux victoires de Frédéric que par des lettres pleines de hauteur et de menaces; il ne voulait point le reconnaître pour empereur, et ne voyait qu'un vassal dans un prince qui marchait en triomphe vers sa capitale. Tandis que ses sujets fuyaient de toutes parts devant les Allemands, il se donnait à lui-même, dans ses lettres, le titre de *très sublime*, *très puissant empereur*, *d'ange de toute la terre;* il faisait arrêter les ambassadeurs de Frédéric. Le patriarche de

(1) Suivant Gauthier Vinisauf et l'auteur arabe Boha-eddin, l'un et l'autre contemporains, Isaac fit élever une mosquée à Constantinople. Boha-eddin ajoute qu'il envoya une ambassade solennelle à Saladin. Il vit lui-même le chef de la députation. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 668, et tom. II, §. 51.)

Constantinople prêchait par ses ordres, dans l'é- 1189
glise de Sainte-Sophie, le meurtre des Latins.

Cependant la terreur vint s'emparer de la cour d'Isaac; dès-lors ce prince changea de langage et descendit aux humbles supplications. Frédéric fut pour lui, *le très victorieux empereur des Allemands*; il lui accorda beaucoup plus qu'il ne lui avait d'abord refusé. Après avoir exigé des otages, il en donna lui-même, et nourrit pendant plusieurs mois une armée qu'il avait juré de détruire. Il souffrit sans murmure les violences que les croisés exerçaient sur leur passage, et traita ceux qui ravageaient ses provinces comme s'ils avaient sauvé l'empire. L'empereur d'Allemagne reçut des présens magnifiques, et tous les vaisseaux de la marine grecque furent employés à transporter les croisés en Asie (1).

Les Allemands s'embarquèrent à Gallipoli et 1190
traversèrent l'Hellespont. La vue des côtes de l'Asie, et les victoires faciles qu'ils avaient remportées sur les Grecs, leur faisaient oublier les obstacles et les dangers d'une marche longue et pénible. Ils ne voyaient plus, dans les régions qu'ils allaient traverser, que des lauriers à cueillir, des royaumes à détruire ou à fonder; mais cette brillante perspective ne tarda pas à s'évanouir. Tant qu'ils restèrent sur les terres d'Isaac, ils eurent à souffrir de

(1) Tant de bassesse de la part d'Isaac indigna Saladin. Nous avons traduit la lettre que l'empereur écrivit à Saladin pour se justifier auprès du sultan. (Voyez tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 51.)

1190 la perfidie des Grecs; et lorsqu'ils arrivèrent chez les Turcs, ils eurent de nouveaux ennemis à combattre. Le sultan d'Iconium, qui avait fait les mêmes promesses que l'empereur de Constantinople, ne se montra pas plus fidèle à sa parole. Les Allemands étant parvenus aux rives du Méandre, près de Laodicée, trouvèrent les Turcs rangés en bataille sur les hauteurs et prêts à les surprendre dans les défilés; ces nouveaux ennemis furent punis de la trahison de leur maître et taillés en pièces; les débris de leur armée couvrirent les passages qu'ils étaient chargés de défendre.

Les croisés, toujours persuadés que le ciel protégeait leurs armes, attribuèrent cette victoire à des miracles. Plusieurs chevaliers attestèrent par serment, sur l'Évangile, qu'ils avaient vu saint Georges et saint Victor, vêtus de blanc, armés d'une lance et combattant à la tête des soldats chrétiens; mais les puissances célestes qui avaient ainsi fait triompher les Allemands des armes de leurs ennemis, ne détruisaient point les obstacles qui arrêtaient leur marche victorieuse. Les croisés manquaient de vivres dans un pays ravagé à-la-fois par les vainqueurs et les vaincus. La neige, la pluie et les rigueurs de l'hiver rendaient leur marche pénible au milieu d'un pays montueux et coupé de plusieurs torrens débordés; la disette, les maladies firent périr un grand nombre de soldats. Pour remédier aux maux qui menaçaient son armée d'une ruine entière, Frédéric fut obligé d'attaquer Iconium. C'est dans cette capitale qu'il devait trouver

la paix et les vivres dont il avait besoin. La multitude des Musulmans qui défendaient les approches de la ville, fut dispersée au premier choc par une armée poussée à-la-fois par l'enthousiasme et par la faim. Les portes d'Iconium s'ouvrirent devant cette dernière victoire; le sultan, vaincu, remplit enfin ses promesses, et l'abondance revint dans le camp des croisés. 1190

Dès-lors l'armée des Allemands répandit partout l'épouvante. Les Arméniens sollicitèrent leur alliance; les tribus indépendantes des Turcomans éprouvèrent plusieurs fois leur courage. Dans leur marche triomphante ils faisaient admirer leur discipline; et les émirs chargés d'annoncer leur arrivée à Saladin, vantaient leur indomptable valeur dans les combats, leur patience héroïque dans les travaux et les fatigues de la guerre (1).

Le chef de cette formidable armée avait vaincu plusieurs peuples, dicté des lois à deux empires, sans avoir rien fait encore pour le but de son voyage. Après avoir traversé le mont Taurus, auprès de Larenda, il s'était remis en marche pour la Syrie au commencement du printemps, et côtoyait la rivière de Sélef (2). Attiré par la fraîcheur

(1) Rien de plus curieux que l'éloge que les auteurs arabes font de la discipline et de la bravoure des Allemands. Boha-eddin nous a conservé à ce sujet une lettre écrite par un évêque d'Arménie à Saladin. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 51.)

(2) La plupart des historiens font périr Frédéric dans le fleuve Cydnus où se baigna Alexandre; on a confondu le

1190 et la limpidité des eaux, il voulut s'y baigner; mais saisi tout-à-coup d'un froid mortel, il en fut retiré sans vie, et mourut en bénissant les volontés de Dieu, qui ne lui permettait pas de voir la terre qu'il allait défendre. Sa mort fut plus funeste à son armée que la perte d'une grande bataille; tous les Allemands pleurèrent un chef qui les avait fait vaincre tant de fois, et dont le nom seul était l'effroi des Sarrasins. Les ossemens de ce monarque infortuné furent recueillis par la piété filiale,

---

Cydnus avec le Sélef, cité par les auteurs du temps. Le Cydnus, qui se nomme aujourd'hui *Kara-sou*, c'est-à-dire *eau noire*, vient de l'Antitaurus, dans la petite Arménie, près de l'ancienne *Diannée;* il entre dans la Cilicie, passe par la ville de Tarse, et se jette dans la mer à deux lieues de cette ville. Le Sélef, petite rivière, prend sa source dans les montagnes d'Isaurie et va baigner les murs de Séleucie: les habitans du pays appellent communément cette rivière *l'eau de Sélefké*. D'après les historiens d'Arménie, ce fut dans cette rivière que se noya Frédéric Barberousse. Saint Narsès de Lamperon, chargé par les Arméniens d'aller complimenter l'empereur d'Allemagne, raconte que ce prince voulut se baigner dans la rivière de Sélef; les flots qui étaient rapides l'entraînèrent; affaibli par l'âge, il ne put résister à la force du courant, et fut noyé. (Ces renseignemens précieux et authentiques nous sont donnés par M. Chahan de Cerbied, professeur arménien.) L'historien arabe Emad-eddin raconte que Frédéric Barberousse se noya en voulant traverser le fleuve à cheval; la force de l'eau l'entraîna vers un arbre contre lequel il frappa de sa tête. On le tira de l'eau, ajoute l'auteur, et son âme était prête à le quitter; l'ange de la mort s'empara de l'empereur et le conduisit à l'Enfer.

pour être déposés dans cette Jérusalem qu'on avait juré de délivrer. Mais la cendre des princes de la croix ne devait plus reposer dans la ville sainte. Guillaume, qui était venu en Europe prêcher la croisade, reçut à Tyr les restes de Frédéric. Ce fut dans cette ville, couverte alors de deuil, qu'on ensevelit le chef d'un grand empire d'Occident, dont l'arrivée en Asie et les victoires sur les infidèles avaient d'abord rempli de joie tous les chrétiens de Syrie. 1190

Après la mort de Frédéric, la douleur abattit le courage de ses soldats; les uns désertèrent les drapeaux de la croisade, les autres poursuivirent tristement leur marche sous les ordres de Frédéric, duc de Souabe, qui leur rappelait les vertus de son père, mais qui ne put les conduire à la victoire. Les batailles qu'ils eurent encore à soutenir avec les Sarrasins, la disette, la fatigue, les maladies, réduisirent l'armée des Allemands à six ou sept cents chevaux, et à cinq mille fantassins. Ces malheureux débris d'une armée formidable traversèrent la Syrie; le bruit de leurs malheurs les avait partout devancés : leur arrivée dut inspirer plus d'effroi que de confiance aux chrétiens qui poursuivaient alors le siége de Ptolémaïs (1).

(1) On peut consulter, pour les détails des malheurs qu'éprouvèrent les débris de l'armée des Allemands, les auteurs arabes, tom. II, §§. 51 et 52 de la *Biblioth. des Croisades.*

FIN DU LIVRE VII.

HISTOIRE
DES CROISADES.

LIVRE VIII.

1187 PENDANT qu'on prêchait la croisade en Europe, Saladin poursuivait le cours de ses victoires dans la Palestine. La bataille de Tibériade et la prise de Jérusalem avaient jeté tous les chrétiens dans l'abattement et le désespoir. Cependant au milieu de la consternation générale, une seule ville, celle de Tyr, arrêta toutes les forces réunies du nouveau vainqueur de l'Orient (1). Saladin avait rassemblé deux fois ses flottes et ses armées pour attaquer cette place dont il désirait ardemment la conquête; mais tous les habitans avaient juré de mourir plutôt que de se rendre aux Musulmans : cette généreuse détermination était l'ouvrage de Conrad, qui

(1) Nous avons parlé, dans une note précédente, du reproche que l'historien arabe Ibn-Alatir fait à Saladin d'avoir, après la prise de Jérusalem, accordé trop facilement aux prisonniers chrétiens la liberté de se rendre dans la ville de Tyr. Ce défaut de prévoyance de la part du vainqueur, fut en quelque sorte la cause qui arrêta tout-à-coup le cours de ses triomphes. (Voyez tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 41.)

venait d'arriver dans la place, et que le ciel semblait avoir envoyé pour la sauver. 1187

Conrad, fils du marquis de Montferrat, portait un nom célèbre dans l'Occident, et le bruit de ses exploits l'avait précédé en Asie. Dès sa plus tendre jeunesse, il se distingua dans la guerre du Saint-Siége contre l'empereur d'Allemagne. La passion de la gloire et le besoin de chercher des aventures l'amenèrent ensuite à Constantinople, où il dissipa une sédition qui menaçait le trône impérial, et tua sur le champ de bataille le chef des rebelles. La sœur d'Isaac l'Ange et le titre de César furent le prix de son courage et de ses services; mais son caractère inquiet ne lui permit pas de jouir long-temps de sa fortune. Au milieu de ses paisibles grandeurs, éveillé tout-à-coup par le bruit de la guerre sainte, il se déroba à la tendresse de son épouse, à la reconnaissance d'un empereur, pour voler dans la Palestine. Conrad arriva sur les côtes de la Phénicie quelques jours après la bataille de Tibériade (1). Avant son arrivée, la ville de Tyr avait nommé des députés pour demander une capitulation à Saladin; sa présence ranima les cou-

---

(1) Gauthier de Vinisauf, dans le chap. VII de son premier liv., *Collect. de Th. Gale*, tom. II, raconte comment le marquis échappa au danger d'être pris par les Sarrasins qui venaient de se rendre maîtres de Ptolémaïs. Aboulféda et Ibn-Alatir donnent aussi à cet égard quelques détails curieux qu'on peut lire au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 41.

1187 rages; tout changea de face. Il se fit donner le commandement de la ville, agrandit les fossés, répara les fortifications; les habitans de Tyr, attaqués par terre et par mer, devenus tout-à-coup d'invincibles guerriers, apprirent sous ses ordres à combattre les armées et les flottes des Sarrasins (1).

Le vieux marquis de Montferrat, père de Conrad, qui, pour visiter la Terre-Sainte, avait quitté ses paisibles états, s'était trouvé à la bataille de Tibériade. Fait prisonnier par les Musulmans, il attendait dans les prisons de Damas que ses enfans pussent le délivrer ou racheter sa liberté.

Saladin le fit venir dans son armée, et promit au brave Conrad de lui rendre son père et de lui donner de riches possessions en Syrie s'il lui ouvrait les portes de Tyr. Il le menaça en même temps de faire placer le vieux marquis de Montferrat devant les rangs des Sarrasins et de l'exposer aux traits des assiégés (2). Conrad répondit avec fierté qu'il méprisait les présens des infidèles; que la vie de

---

(1) Les auteurs arabes appellent Conrad le plus *vorace des loups* de la chrétienté, le plus *rusé des chiens* de la foi du Messie. (Voyez tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 41.)

(2) Les auteurs arabes gardent le silence sur cette circonstance, mais Gauthier Vinisauf et Sicardi la rapportent avec plus ou moins de détails. (Voyez la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 518, et le xe. chap. du liv. I de Gauthier Vinisauf, collection déjà citée.)

son père lui était moins chère que la cause des chrétiens. Il ajouta que rien n'arrêterait ses coups, et que si les Sarrasins étaient assez barbares pour faire mourir un vieillard qui s'était rendu sur sa parole, il se ferait gloire de descendre d'un martyr. Après cette réponse, les soldats de Saladin recommencèrent leurs attaques, et les Tyriens se défendirent avec fureur. Les Hospitaliers, les Templiers, les plus braves guerriers qui restaient encore dans la Palestine, étaient accourus dans les murs de Tyr pour partager l'honneur d'une si belle défense. Parmi les Francs qui se distinguaient par leur valeur, on remarquait surtout un gentilhomme espagnol, connu dans l'histoire sous le nom de *chevalier aux armes vertes* (1). Lui seul, disent les vieilles chroniques, repoussait et dispersait des bataillons ennemis; il se battit plusieurs fois en combat singulier, terrassa les plus intrépides des Musulmans, et fit admirer de Saladin sa bravoure et ses faits d'armes. 1187

La ville n'avait point de citoyen qui ne sût combattre; les enfans mêmes étaient autant de soldats; les femmes animaient les guerriers par leur présence et leurs discours. Sur les flots, au pied des remparts, il se livrait sans cesse de nouveaux com-

(1) Bernard le Trésorier parle beaucoup de ce chevalier; il raconte que Saladin voulut le voir, et qu'il lui fit de belles offres que le chevalier refusa avec beaucoup de noblesse. (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 579.)

1188 bats. Partout les Sarrasins retrouvaient ces héros chrétiens qui les avaient fait trembler tant de fois (1).

Saladin désespéra de prendre la ville de Tyr, et résolut de lever le siége pour attaquer la place de Tripoli. Il ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle expédition. Guillaume, roi de Sicile, instruit des malheurs de la Palestine, avait envoyé des secours aux chrétiens. L'amiral Margarit, que ses talens et ses victoires avaient fait surnommer *le roi de la mer et le nouveau Neptune*, arriva sur les côtes de Syrie avec soixante galères, trois cents cavaliers et cinq cents fantassins (2). Les guerriers siciliens volèrent à la défense de Tripoli, et, commandés par le *chevalier aux armes vertes*, qui s'était distingué au siége de Tyr, forcèrent Saladin d'abandonner son entreprise.

La ville et le comté de Tripoli, depuis la mort de Raymond, appartenaient à Bohémond, prince d'Antioche. Saladin, plein de colère et de dépit, porta les ravages de la guerre sur les bords de l'Oronte, et força Bohémond d'acheter une trève de huit mois. Dans cette guerre, les Musulmans s'emparèrent de Tortose et de quelques châteaux bâtis

---

(1) Le siége de Tyr, d'après Ibn-Alatir, dura long-temps. Saladin se présenta deux fois devant cette place qu'il ne put soumettre. Il y eut durant ce siége plusieurs engagemens que l'auteur arabe a racontés, et dont on trouvera le détail au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*.

(2) Voyez Sicardi, tom. I de la *Biblioth. des Croisades*, pag. 519.

sur les hauteurs du Liban. La forteresse de Carac, d'où était sortie cette guerre si funeste aux chrétiens, se défendait depuis un an contre une armée musulmane (1). Les assiégés, privés de tous les secours, en proie à toutes sortes de maux et de privations, avaient porté jusqu'à l'héroïsme la résignation et la bravoure. *Devant qu'ils se rendissent*, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, *ils vendirent los fames et los enfans as Sarrasins, et ne demora beste ne chose nule à chastel qu'ils ne pussent mangier* (2). Ils furent enfin obligés de se rendre à Saladin; le sultan leur accorda la vie et la liberté, et leur fit rendre les femmes et les enfans qu'un héroïsme barbare avait condamnés à l'esclavage. 1188

Au milieu de ses conquêtes, Saladin retenait toujours Guy de Lusignan dans les fers. Maître de Carac et de la plus grande partie de la Palestine, il rendit enfin la liberté au malheureux roi de Jérusalem, après lui avoir fait jurer sur l'Évangile de

(1) Suivant l'auteur arabe, Ibn-Alatir, c'était le frère de Saladin, Malek-Adel, qui dirigeait le siége de Carac pendant que le sultan faisait d'autres conquêtes. Après la reddition de Carac, il prit possession des places voisines telles que Schaubek, etc. (Voyez la *Biblioth. des Croisades*, tom. II, §§. 42 et suiv. On y trouvera un long développement des conquêtes de Saladin, dont nous n'avons pu parler ici qu'en peu de mots.)

(2) Voyez le continuateur de Guillaume de Tyr dans le tom. v de l'*ampliss. Collect.* de Martenne, pag. 590, année 1188.

1188 renoncer à son royaume et de retourner en Europe. Cette promesse, arrachée par la violence, ne pouvait être regardée comme une loi dans une guerre où le fanatisme faisait mépriser, de part et d'autre, la foi du serment. Saladin lui-même ne pensait pas que le roi de Jérusalem tiendrait sa parole; et s'il consentit à le renvoyer, ce fut sans doute dans la crainte qu'on ne choisît un prince plus habile, et dans l'espoir que sa présence jetterait la discorde parmi les chrétiens.

1189 A peine sorti de sa captivité, Guy de Lusignan fit annuler son serment par un conseil d'évêques (1), et chercha l'occasion de relever un trône où la fortune l'avait un moment fait asseoir. Il se présenta en vain devant la ville de Tyr, qui s'était donnée à Conrad, et ne voulait pas reconnaître pour roi un prince qui n'avait pas su défendre ses

(1) Gauthier Vinisauf, en parlant de ce serment fait par le roi Guy, dit que ce prince eut raison de le faire annuler par le clergé; d'abord parce que les promesses faites par crainte méritent d'être révoquées; ensuite parce que la foule des croisés qui arrivaient trouvait un chef et un guide. Il ajoute ces autres raisons : « l'artifice doit être trompé » par l'artifice; la perfidie d'un tyran doit être frustrée » par son exemple; car un trompeur invite à le tromper. » Saladin avait le premier manqué à sa foi, et il avait » arraché à un roi captif l'engagement de se retirer en » exil! Cruelle liberté que celle qu'on achète par l'exil! » Cruelle délivrance que celle qui fait renoncer au trône! » Mais le dessein de *Bélial* fut détruit par l'ordre de Dieu.» (Voyez chap. XXV du liv. I de l'*Itinéraire de Richard.*)



PLAN DE PTOLEMAÏS
au temps des Croisades

RENVOIS

A *Port intérieur.*
B *Jettée pour couvrir le Port.*
C *Tour des Mouches.*
D *Tour du Patriarche.*
E *Tour du Pont.*
F *Tour saint Nicolas.*
G *Tour Maudite.*
H *Tour des Anglais.*
J *Garde des Vénitiens*
K *G. des Chevaliers de S.t Jean.*
L *Garde des Templiers.*
M *Tour du Diable.*
N *Porte saint Lazare.*
O *Porte et couvent saint Antoine.*
P *Tour des Pelerins.*
Q *Tour des Allemands.*
R *Porte de Fer.*
S *Chateau.*
T *Palais du Patriarche.*
V *Hopital.*
X *le Temple.*
Y *Habitation des Templiers.*
Z *Bourg du Temple.*
1 *Quartier des Vénitiens.*
2 *Q. des Pisans.*
3 *Quart des Génois.*
4 *Q. des Allemands.*
5 *Palais actuel du Pacha.*
6 *Mosquée de Djezzar.*
enceinte actuelle.

Echelle
10 000
50

Tom. II. p. 391.

C.M.P. del.



états (1). Le roi de Jérusalem erra long-temps dans son propre royaume, accompagné de quelques serviteurs fidèles, et résolut enfin de tenter quelque entreprise qui pût fixer sur lui les regards et réunir sous ses drapeaux des guerriers accourus de toutes les parties de l'Europe pour délivrer la Terre-Sainte. 1189

Guy de Lusignan alla mettre le siége devant Ptolémaïs, qui s'était rendue à Saladin quelques jours après la bataille de Tibériade. Cette ville, que les historiens appellent tour-à-tour *Acca*, *Accon*, *Acre*, était bâtie à l'occident d'une vaste plaine; la Méditerranée baignait ses murailles; elle appelait, par la commodité de son port, les navigateurs de l'Europe et de l'Asie, et méritait de régner sur les mers comme la ville de Tyr qui s'élevait dans son voisinage. Des fossés profonds entouraient ses murailles du côté de la terre; on avait bâti de distance en distance des tours formidables, parmi lesquelles on remarquait la *tour maudite*, qui dominait sur la ville et sur la plaine. Une digue construite de pierre fermait le port vers le midi, et se terminait par une forteresse bâtie sur une roche isolée au milieu des flots (2).

(1) Le même Gauthier Vinisauf donne, dans le chapitre XXVI, des détails sur ces démêlés entre le roi Guy et le marquis de Tyr; on peut en voir le récit dans le tom. I de la *Biblioth. des Croisades*, pag. 680. Les auteurs arabes en parlent aussi. (Voy. le tom. II du même ouvrage, §. 44.)

(2) Gauthier Vinisauf a fait, dans son XXXIIe. chap., lib. I,

1189 La plaine de Ptolémaïs est bornée au nord par le Mont-Saron, que les Latins appelaient *Scala Tyrorum*, l'Échelle des Tyriens; à l'Orient, par les montagnes de la Galilée; au midi, par le mont Carmel qui s'avance dans la mer. La plaine est coupée vers la ville par deux collines, le *Turon* ou la montagne du Priant, et le *Mahameria* ou la colline du Prophète. Plusieurs rivières ou torrens descendent de la montagne de Saron ou des montagnes de Galilée, et vont se jeter dans la mer à quelque distance de Ptolémaïs. Le plus considérable de ces torrens est le Belus, qui a son embouchure au sud de la ville. Dans la saison des pluies, il inonde ses rivages et forme des marais couverts de joncs et de roseaux. Les autres torrens, dont le lit n'offre en été qu'une aride poussière, s'enflent en hiver comme le Belus. Pendant quelques mois de l'année, une grande partie de la plaine de Ptolémaïs est cachée sous les flots; et lorsque l'été vient dessécher les campagnes long-temps submergées, les exhalaisons corrompent l'air et répandent partout le germe des maladies épidémiques.

Cependant les plaines de Ptolémaïs étaient fertiles et riantes; des bosquets, des jardins couvraient les campagnes voisines de la ville; quelques villages s'élevaient sur le penchant des montagnes; des maisons de plaisance étaient bâties sur les collines.

---

une description de la ville d'Acre, qui renferme quelques détails historiques dont nous ne garantissons pas la vérité.

Les traditions religieuses et profanes avaient donné 1189
des noms à plusieurs sites du voisinage; un tertre élevé rappelait aux voyageurs le tombeau de Memnon, et l'on montrait sur le Carmel la retraite d'Élie et de Pythagore. Tels étaient les lieux qui allaient être bientôt le théâtre d'une guerre sanglante, et devaient voir combattre ensemble les armées de l'Europe et de l'Asie.

Ce fut à la fin du mois d'août 1189, le jour de la Saint-Augustin, que commença le siége de Ptolémaïs qui dura deux ans. Guy de Lusignan avait à peine sous ses drapeaux neuf mille hommes lorsqu'il vint camper devant cette ville. Les Pisans, qui étaient arrivés sur leur flotte, s'emparèrent d'abord du rivage et fermèrent toutes les avenues de la place du côté de la mer. La petite armée des chrétiens alla dresser ses tentes sur la colline du Turon. Trois jours après leur arrivée, les croisés commencèrent leurs attaques; sans se donner le temps de préparer leurs machines, couverts de leurs simples boucliers, ils appliquèrent leurs échelles contre les murs, et montèrent à l'assaut. Une chronique contemporaine (1) ne craint pas d'affirmer que

(1) Cette chronique est celle de Gauthier Vinisauf : ce jour, dit l'auteur, aurait tout terminé si la malice de l'antique ennemi du genre humain et une nouvelle trompeuse n'eussent détruit une entreprise presque achevée; car au bruit de l'arrivée de Saladin, les nôtres retournèrent aussitôt à leur camp. (Voy. le xxviie. chap. du liv. 1 de l'*Itinéraire de Richard.*)

1189 la ville aurait pu tomber alors au pouvoir des chrétiens, si tout-à-coup on n'avait répandu la nouvelle de l'arrivée de Saladin. A cette nouvelle, qui les remplit d'une terreur panique, ils abandonnèrent à la hâte l'attaque des remparts, et se retirèrent sur la colline où ils avaient établi leur camp.

Bientôt on vit arriver cinquante vaisseaux voguant à pleines voiles. En les apercevant des hauteurs de Turon, les chrétiens n'osaient croire à un secours qu'ils n'attendaient point. De leur côté, les croisés montés sur les navires ne savaient que penser de ce camp qui s'offrait à leur vue. Mais à mesure qu'ils s'approchaient, ils reconnurent les étendards de la croix; un cri de joie s'éleva sur la flotte et dans le camp des chrétiens; tous les yeux se mouillent de larmes; on accourt sur le rivage; on se précipite dans les flots pour embrasser plus tôt ceux qui arrivent. On se félicite réciproquement, on débarque les armes, les vivres, les munitions de guerre; et douze mille guerriers de la Frise et du Danemarck, sortis de leurs vaisseaux, viennent planter leurs drapeaux entre la colline de Turon et la ville de Ptolémaïs (1).

La flotte danoise, partie des mers du Nord, avait partout excité, sur son passage, l'enthousiasme et le zèle impatient des peuples qui habitent les côtes de l'Océan. Elle fut bientôt suivie d'une autre

(1) Ces détails sont extraits de Gauthier Vinisauf, qui s'est longuement étendu sur ce siége de Ptolémaïs.

flotte qui portait un grand nombre de guerriers 1189
anglais et flamands. L'archevêque de Cantorbéry, qui avait prêché la guerre de la croix en Angleterre, conduisait les croisés anglais. Ceux de la Flandre étaient conduits par Jacques d'Avesnes, déjà célèbre par ses exploits, et que les palmes du martyre attendaient dans la Terre-Sainte.

Tandis qu'il arrivait par mer aux chrétiens de nombreux renforts, Saladin, abandonnant ses conquêtes de la Phénicie, accourut avec son armée. Il plaça ses tentes et ses pavillons aux extrémités de la plaine, sur la montagne du Kaisan, qui s'élevait derrière la colline de Turon. D'un côté, son camp s'étendait jusqu'à la rivière du Belus; de l'autre, jusqu'à *Mahameria*, ou la colline de la Mosquée (1). Les Musulmans attaquèrent plusieurs fois les chrétiens; mais ils les trouvèrent toujours semblables

(Voy. le même endroit déjà cité.) L'historien Bromton a fait une espèce de journal des opérations des chrétiens devant cette ville. Les détails qu'il contient se retrouvent dans Roger de Hoveden et dans Benoît de Peterborough. (Voy. la *Collect. de dix écrivains anglais*, tom. I, pag. 1202, et le tom. XVII du *Recueil des Historiens de France* par les Bénédictins.)

(1) On peut voir, pour la position des armées ennemies devant Ptolémaïs, Gauthier Vinisauf et les auteurs arabes. On peut aussi comparer le récit de ces historiens sur les divers combats qui furent livrés. Aucune époque des Croisades n'est racontée avec plus de détails dans les auteurs orientaux, que le siége de Ptolémaïs. (Voy. la *Biblioth. des Croisades*, t. I, p. 675 et suiv., et tom. II, §§. 45 et suiv.)

1189 *à une montagne qu'on ne peut abattre ni faire reculer.* Saladin, pour animer ses soldats, résolut de livrer une bataille générale, un vendredi, à l'heure même où tous les peuples de l'islamisme sont en prières. Ce moment, choisi pour le combat, redoubla le fanatisme et l'ardeur de l'armée musulmane. Les chrétiens furent obligés d'abandonner les postes qu'ils occupaient sur le bord de la mer, du côté du nord, et le sultan victorieux pénétra jusque dans les murs de Ptolémaïs. Après avoir reconnu du haut des tours la position des croisés, il sortit avec la garnison, les surprit et les repoussa dans leur camp: Saladin avait ranimé par sa présence le courage des habitans et des défenseurs de la place. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, il laissa dans la ville l'élite de ses guerriers, et choisit pour les commander deux de ses plus fidèles émirs, Hossam-eddin, ancien compagnon de ses victoires, et Karacoush (1), dont il avait plusieurs fois éprouvé la sagesse et la bravoure dans la conquête de l'Égypte.

(1) Karacoush était le premier ministre de Saladin en Égypte : c'est lui qui a fait creuser le puits de Joseph, qui a fait bâtir la citadelle et commencé l'enceinte du Caire. Karacoush était petit et bossu ; son nom est donné aujourd'hui en Égypte à une espèce de polichinelle qui amuse le peuple dans les rues et dans la bouche duquel on met des obscénités. Karacoush jouissait cependant parmi les chrétiens d'une sorte de considération. Un historien latin le fait vivre encore un siècle après, à l'époque de la ruine de Saint-Jean-d'Acre, en 1290.

Le sultan revint ensuite sur la colline de Kaisan, prêt à combattre l'armée des croisés. 1189

Les chrétiens ne cessaient de creuser des fossés autour de leur camp, et de s'entourer de retranchemens formidables. Tous ces préparatifs de défense donnaient sans doute quelques alarmes aux Musulmans; mais ce qui devait surtout les remplir d'effroi, c'était la vue de cette foule de vaisseaux francs qui, semblables à une vaste forêt, couvraient tout le rivage de la mer. A mesure que quelques-uns de ces navires s'éloignaient, il en arrivait d'autres en plus grand nombre, et tous amenaient en Syrie des guerriers de l'Occident. On vit d'abord débarquer des croisés accourus de toutes les villes d'Italie, conduits par leurs tribuns et leurs évêques. Ils furent suivis d'un grand nombre de guerriers venus de la Champagne et de plusieurs provinces de France. Parmi les chefs des croisés se faisait remarquer l'évêque de Beauvais, que les vieilles chroniques comparent à l'archevêque Turpin, et que la gloire des armes, bien plus que la dévotion, conduisait pour la seconde fois en Orient (1). Après les croisés français arrivèrent des guerriers d'Allemagne qui obéissaient au landgrave de Thuringe. Conrad, marquis de Tyr, ne voulut point rester oisif dans cette guerre. Il arma des vaisseaux, leva des troupes, et vint réunir ses forces à celles de l'armée des croisés. Enfin, de

(1) Voyez le récit de Gauthier Vinisauf déjà cité, tom. 1, pag. 672 et 673 de la *Biblioth. des Croisades*.

1189 toutes les parties du monde chrétien on voyait accourir des défenseurs de la croix, et plus de cent mille guerriers se trouvèrent rassemblés devant Ptolémaïs, lorsque les puissans monarques qui s'étaient mis à la tête de la croisade s'occupaient encore des préparatifs de leur départ.

L'arrivée de ces innombrables auxiliaires ranima l'ardeur des croisés; les chevaliers chrétiens, suivant l'expression d'un historien arabe, revêtus de leurs longues cuirasses à écailles de fer, ressemblaient de loin à des serpens qui couvraient la plaine; lorsqu'ils volaient aux armes, ils ressemblaient à des oiseaux de proie, et dans la mêlée à des lions indomptables. Dans un conseil, plusieurs émirs avaient proposé à Saladin de se retirer devant un ennemi aussi nombreux, disaient-ils, que les sables de la mer, plus violent que les tempêtes, plus impétueux que les torrens.

Une vaste plaine qui s'étendait entre les collines occupées par les deux camps ennemis, avait été le théâtre des combats les plus sanglans. Depuis quarante jours les Francs assiégeaient Ptolémaïs, et sans cesse ils avaient à combattre la garnison ou les troupes de Saladin. Le quatrième jour d'octobre leur armée descendit dans la plaine et se rangea en bataille. Elle couvrait un espace immense. Les chevaliers et les barons d'Occident avaient déployé tout leur appareil de guerre, et marchaient à la tête de leurs soldats, couverts d'un casque de fer, armés de la lance et de l'épée. Le clergé lui-même avait pris les armes. Les ar-

chevêques de Ravennes, de Pise, de Cantorbéry, 1189
de Besançon, de Nazareth, de Montréal; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Cambrai, de Ptolémaïs, de Bethléem, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et conduisaient les guerriers de Jésus-Christ. L'armée chrétienne présentait un aspect si redoutable et paraissait si pleine de confiance, qu'un chevalier franc s'écria dans son enthousiasme: *Que Dieu reste neutre, et la victoire est à nous* (1).

Le roi de Jérusalem, devant lequel quatre chevaliers portaient le livre des Évangiles, commandait les Français et les Hospitaliers. Ses lignes s'étendaient à la droite jusqu'au Belus. Les Vénitiens et les Lombards formaient, avec les Tyriens, l'aile gauche qui s'appuyait à la mer, et marchaient sous les drapeaux de Conrad. Le centre de l'armée était occupé par les Allemands, les Pisans et les Anglais, que commandait le landgrave de Thuringe. Le grand-maître du Temple avec ses chevaliers, le duc de Gueldre avec ses soldats, formaient le corps de réserve, et devaient se porter partout où les appellerait le danger; la garde du camp avait été con-

(1) Gauthier Vinisauf, qui rapporte ces paroles du chevalier franc, ajoute aussitôt: *Vox certè pessima et omnino damnabilis quæ in homine non in numine belli eventum constituit, cum sine deo nil possit homo.* « Parole très mauvaise et tout-à-fait condamnable, qui plaçait l'événement » du combat dans l'homme et non dans la Divinité; car » sans Dieu l'homme ne peut rien.» (Voy. chap. XXIX du liv. I de l'*Itinéraire de Richard.*)

1189 fiée à Gérard d'Avesnes et à Geoffroy de Lusignan.

Lorsque l'armée chrétienne eut déployé son ordre de bataille dans la plaine, les Sarrasins sortirent de leurs retranchemens et se préparèrent à soutenir le choc des croisés. Les historiens arabes disent que Saladin implora le secours de Dieu, et sa dévotion fut sans doute mêlée de quelque sentiment de crainte. Les archers et la gendarmerie des chrétiens commencèrent le combat. Dès le premier choc, l'aile gauche des Musulmans, commandée par Taki-eddin, neveu du sultan, se retira en désordre. Les Francs, dit l'historien Emad-eddin, se répandaient partout comme un déluge, et marchaient au combat *avec l'ardeur d'un cheval qui va au pâturage* (1). Bientôt leurs étendards flottent sur la colline de la Mosquée, et le vaillant comte de Bar pénètre jusque dans la tente de Saladin. Les Francs victorieux descendent sur le revers de la colline, et chassent devant eux les Musulmans éperdus. La terreur fut si grande parmi les infidèles, qu'un grand nombre d'entr'eux s'enfuirent jusqu'à Tibériade. Les esclaves qui suivaient l'armée musulmane prirent la fuite, emportant les bagages et tout ce qu'ils avaient trouvé dans le camp. Cette fuite des esclaves augmenta le désordre général, et Saladin, qui commandait le centre de son armée, ne put retenir autour de lui que quelques-uns de ses Mamelucks.

(1) Expression de l'auteur arabe Emad-eddin. (Voyez pour les détails de ce combat au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 47.)

La victoire des chrétiens était complète, s'ils 1189
avaient connu les lois de la discipline; mais une fois maîtres de la colline, ils crurent n'avoir plus d'ennemis à combattre; les uns poursuivaient ceux qui fuyaient, les autres se répandirent dans les tentes des Musulmans pour les piller. Cependant les Musulmans de l'aile gauche, que commandait Taki-eddin, s'étaient ralliés à la voix de leurs chefs. Leur aile droite, du côté de la mer, n'avait point encore combattu et s'avançait pour attaquer les chrétiens. Saladin était parvenu à ramener sous ses drapeaux une partie des troupes qui avaient pris la fuite; le combat s'engage de nouveau; on se bat sur la colline; on se bat dans la plaine; la plupart des guerriers chrétiens se trouvaient dispersés, les différens corps de leur armée séparés les uns des autres. Si on en croit le récit des vieilles chroniques, un incident singulier vint augmenter le trouble des combattans (1), et fut cause de tous les malheurs de cette journée; un cheval arabe pris sur les ennemis s'étant échappé au milieu de la mêlée, quelques soldats le poursuivent. On croit que ces soldats prennent la fuite devant les Sarrasins; tout-à-coup le bruit se répand que les infidèles sont partout victorieux. D'un autre côté on dit que la garnison de la ville a fait une sortie et que le camp des chrétiens est livré au pillage.

(1) Gauthier Vinisauf parle de cet incident et croit en effet que ce fut une des principales causes des malheurs de cette journée. (Voy. le même chap. déjà cité.)

1189 Dès-lors les Francs ne songent plus qu'à fuir; ils abandonnent leurs drapeaux; ils jettent leurs armes; en vain leurs chefs les plus intrépides s'efforcent de les retenir, ils sont eux-mêmes entraînés par une multitude éperdue. André de Brienne est renversé de son cheval, en cherchant à rallier les croisés. Il implore en vain le secours de ses compagnons. Érard de Brienne, en précipitant sa fuite, foule aux pieds son frère expirant (1). Le marquis de Tyr, abandonné des siens, allait tomber sous les coups des ennemis, si Guy de Lusignan ne fût accouru à son secours. Gérard d'Avesnes, près de succomber, ne dut son salut qu'à la générosité d'un de ses guerriers qui lui donna son cheval et périt lui-même dans le combat, victime de son dévouement. La milice du Temple, qui résista presque seule aux Sarrasins, perdit ses plus braves chevaliers, et son grand-maître, fait prisonnier, fut tué après la bataille par l'ordre de Saladin. A la suite de cette déroute générale et vers la fin de la journée, les Francs, égarés long-temps dans la plaine, durent s'étonner et rendre grâce à Dieu d'avoir pu rentrer dans leur camp, de toutes parts menacé par une armée victorieuse.

Les Francs se montrèrent dans cette bataille tels qu'on les verra dans toute cette guerre; d'abord

(1) Gauthier Vinisauf, qui rapporte ce fait, s'exprime ainsi : « Appelé là, il craignit de s'arrêter, et la lâcheté lui fit abandonner une gloire que le hasard lui offrait. » (Voy. liv. 1, chap. xxx de l'*Itinéraire de Richard.*)

pleins d'audace, confians dans leurs armes, mais 1198
prompts à se décourager, abattus par le moindre obstacle. Un historien arabe (1) qui était présent, nous peint avec une franchise remarquable les premiers succès des croisés dans cette journée, et tout rempli encore du souvenir de ses propres périls, il suspend tout-à-coup son récit pour exprimer ses alarmes. « Lorsque nous vîmes, dit Emad-eddin, » l'armée musulmane en déroute, nous ne songeâ- » mes qu'à notre salut, et nous arrivâmes à Tibé- » riade avec ceux qui avaient pris le même chemin » que nous. Nous trouvâmes les habitans saisis de » frayeur, le cœur brisé de la défaite de l'islamisme. » Nous tenions d'une main ferme les rênes de nos » chevaux, et nous respirions à peine. » Le récit de l'auteur arabe que nous abrégeons, nous donne à-la-fois l'idée du désordre des Musulmans et de l'habileté de Saladin, qui parvint à les rallier. Les chefs des chrétiens ne montrèrent ni la même habileté, ni la même présence d'esprit; chacun d'eux conduisait avec peine la troupe qu'il commandait, et personne n'inspirait assez de confiance ou de crainte pour se faire obéir de l'armée, qui semblait n'avoir d'autre guide que l'étendard porté au milieu des rangs. Tous les croisés accourus de plusieurs régions de la chrétienté, qui ne se connaissaient point entr'eux, qui parlaient des langues diverses, qui n'avaient point la même manière de combattre, présentaient une multitude confuse dont on

(1) Voyez au tome II de la *Biblioth. des Crois.*, §. 47.

1189 pouvait facilement enflammer l'ardeur en lui montrant les ennemis de J.-C., mais qu'il était difficile, impossible même, de retenir en présence du danger et de rallier dans une défaite.

Dans les plaines de Ptolémaïs, foulées pendant le combat par plus de deux cent mille guerriers, on ne vit plus le lendemain, pour nous servir d'une image orientale, que des oiseaux de proie et des loups attirés par l'odeur du carnage et de la mort. Les chrétiens n'osaient plus sortir de leurs retranchemens (1); la victoire elle-même ne put rassurer Saladin, qui pendant plusieurs heures avait vu fuir toute son armée. Le plus grand désordre régnait dans le camp des Sarrasins, qui avait été pillé par les esclaves. Les soldats et les émirs s'étaient mis à la poursuite de ces esclaves fugitifs; chacun cherchait ses bagages; tout le camp retentissait de plaintes (2). Au milieu de la confusion et du tumulte, le sultan ne put poursuivre l'avantage qu'il venait de remporter sur les Francs.

L'hiver approchait, et la plupart des émirs con-

(1) Gauthier Vinisauf raconte qu'un Franç nommé Ferrand, laissé au nombre des morts, revint dans la nuit au camp si défiguré par les blessures qu'il avait reçues, qu'on ne put le reconnaître, et qu'il eut beaucoup de peine à se faire recevoir parmi les croisés. (Voy. liv. 1, chap. xxx de l'*Itinéraire de Richard*.)

(2) Voyez, dans l'extrait d'Emad-eddin et d'Ibn-Alatir, le tableau du trouble et de la confusion qui régnaient dans le camp des Musulmans, et les raisons qui empêchèrent Saladin de profiter de sa victoire. (Tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 47.)

seillaient à Saladin de quitter les plaines de Ptolémaïs. Dans un conseil réuni par le sultan, ils lui représentèrent que l'armée affaiblie par les combats, que lui-même, qui était tombé malade, avaient besoin de repos. On discuta long-temps, dit Emad-eddin, tous les avis qui furent proposés, *comme on agite le lait pour en tirer le beurre;* à la fin, on décida que l'armée musulmane irait camper sur la montagne de Karouba (1). 1189

Les chrétiens, qui attribuèrent cette retraite à la crainte, sentirent se ranimer leur courage, et reprirent avec ardeur les travaux du siége. Restés maîtres de la plaine, ils étendirent leurs lignes sur toute la chaîne des collines qui entourent la ville de Ptolémaïs; le marquis de Montferrat avec ses troupes, les Vénitiens, les Pisans, et les croisés commandés par l'archevêque de Ravenne et l'évêque de Pise, campaient vers le nord, et s'étendaient depuis la mer jusqu'à la route de Damas. Près du camp de Conrad, les Hospitaliers avaient déployé leurs tentes dans un vallon qui leur appartenait avant la prise de Ptolémaïs par les Sarrasins. Les Génois occupaient la colline que les historiens contemporains appellent le mont *Musard*. Les Français et les Anglais, qui voyaient devant eux la *Tour-Maudite*, étaient placés au centre, sous les ordres des comtes de Dreux, de Blois, de Clermont, des archevêques de Besançon, de Cantor-

(1) Voyez pour les détails le récit d'Emad-eddin et d'Ibn-Alatir, au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 48.

1189 béry. Près du camp des Français flottaient les étendards des Flamands que commandaient l'évêque de Cambrai, et Raymond II, vicomte de Turenne. Guy de Lusignan campait avec ses soldats et ses chevaliers sur la colline de Turon; cette partie du camp servait comme de citadelle et de quartier-général à toute l'armée. Le roi de Jérusalem avait auprès de lui la reine Sibylle, ses deux frères, Geoffroy et Aimar de Lusignan; Homfroy de Toron, l'époux de la seconde fille d'Amaury; le patriarche Héraclius, et le clergé de la ville sainte. Les chevaliers du Temple et la troupe de Jacques d'Avesnes avaient placé leurs quartiers entre la colline de Turon et le Belus, et gardaient le chemin qui conduit de Ptolémaïs à Jérusalem. Au midi du Belus, on voyait les tentes des Allemands, des Danois et des Frisons; ces guerriers du Nord, commandés par le landgrave de Thuringe et le duc de Gueldre, bordaient la rade de Ptolémaïs et protégeaient le débarquement des chrétiens qui arrivaient d'Europe par la mer.

Telle était la disposition de l'armée chrétienne devant Ptolémaïs et l'ordre qui fut conservé pendant tout le siége. Les chrétiens creusèrent des fossés au penchant des collines dont ils occupaient les hauteurs; ils élevèrent autour de leurs quartiers de hautes murailles, et leur camp fut tellement fermé, dit un historien arabe, que les oiseaux pouvaient à peine y pénétrer. Tous les torrens qui tombaient des montagnes voisines avaient franchi leurs rivages et couvraient la plaine de

leurs eaux. Les croisés n'avaient plus à craindre 1189
d'être surpris par l'armée de Saladin, et poursuivaient sans relâche le siége de Ptolémaïs. Leurs machines battaient jour et nuit les remparts de la ville. La garnison, qui leur opposait une résistance opiniâtre, ne pouvait plus se défendre long-temps sans le secours de l'armée musulmane. Chaque jour des pigeons qui portaient des billets sous leurs ailes, des plongeurs qui se jetaient à la mer, venaient avertir Saladin des dangers de Ptolémaïs.

Ainsi se passa la saison des pluies : aux appro- 1190
ches du printemps, plusieurs princes musulmans de la Mésopotamie et de la Syrie vinrent se ranger avec leurs troupes sous les étendards du sultan. Alors Saladin quitta la montagne de Karouba, et son armée, descendant vers la plaine de Ptolémaïs, s'avança à la vue des chrétiens, les enseignes déployées, au bruit des timballes et des trompettes; les croisés eurent bientôt des combats à soutenir (1) ; les fossés qu'ils avaient creusés furent

(1) On peut lire dans les auteurs arabes le récit de ces différens combats que Gauthier Vinisauf a aussi rapportés. Cet historien y a ajouté des incidens qu'on trouvera dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 678. Il en est quelques-uns que nous avons omis et que nous indiquerons ici.

Un émir, à la tête d'une troupe d'assiégés, vint pour mettre le feu aux machines des chrétiens. Ceux-ci repoussèrent sa troupe dans la ville. Il resta seul, résolu à faire tête aux croisés, soit pour les éloigner, soit pour incendier les machines, comme il s'en était vanté; mais un chevalier, l'attaquant par derrière, le renversa de cheval. Dans sa

1190 souillés de leur sang et devinrent *leurs propres sépulchres.* L'espoir qu'ils avaient de s'emparer de la ville s'évanouit à l'aspect d'un ennemi formidable. Ils avaient construit, pendant l'hiver, trois tours roulantes semblables à celles que montait Godefroy de Bouillon à la prise de Jérusalem. Ces trois tours s'élevaient au-dessus des murailles de Ptolémaïs et menaçaient de ren-

---

chute, la fiole de feu grégeois qu'il portait fut brisée, et le feu qui devait brûler les machines des chrétiens brûla les parties honteuses du Musulman.

Les assiégés, pour se moquer des chrétiens, plaçaient sur les murs de la ville des croix et d'autres images du culte chrétien qu'ils battaient à coups de verges, et contre lesquelles ils se permettaient des actions indécentes. Un Turc se préparant à uriner contre une de ces images, fut aussitôt frappé à l'aine d'un trait lancé par un chrétien qui l'aperçut dans cette posture. Le Turc mourut sur-le-champ. Voici les expressions de Gauthier que nous n'avons osé traduire : *Quod eum die quâdam Turcum quemdam nostrorum quidam vidisset agentem, et crucem quemdam cum Salvatoris nostri imagine turpi quâdam representatione et nefanda moribus agitasset obscenis, vociferatione, blasphema, impia verba nostræ religionis inimica proferret, tandemque extractis membris genitalibus in eminentiori loco urinam stillando contumeliose, proposuit perfundere, zelo ductus, in blasphemum, emisso pilo vulnere lethali transfodit inguine Turcum sicque moriendo persensit quam nihil fit quicquid quispiam contra Dominum agendum tentaverit.* Ce succès et plusieurs autres semblables, dit Vinisauf, apprêtaient à rire aux chrétiens, et les aidaient à supporter leurs adversités. (Voy. chap. LIV. et suiv. du liv. 1 de l'*Itinéraire de Richard.*)

verser la ville. Tandis que les croisés s'occupaient 1190
de repousser les attaques de Saladin, des flèches enflammées, des pots remplis de naphte étaient lancés sur leurs machines abandonnées au pied des remparts. Tout-à-coup ils voient de loin la flamme s'élever dans les airs; leurs tours de bois, atteintes par un feu qu'on ne pouvait éteindre, venaient d'être consumées et réduites en cendres, comme si elles eussent été frappées par la foudre du ciel (1). A la vue de cet incendie, la consternation des croisés fut si grande que le landgrave de Thuringe crut que Dieu ne protégeait plus la cause des chrétiens, et quitta le siége de Ptolémaïs pour retourner en Europe.

Saladin attaquait sans cesse les croisés et ne leur laissait point de repos. Toutes les fois qu'on livrait un assaut à la ville, le bruit des timballes et des tambours retentissait sur les remparts pour avertir les troupes musulmanes, qui volaient aux armes et venaient menacer le camp des chrétiens.

La rade de Ptolémaïs était souvent couverte de vaisseaux venus d'Europe et de vaisseaux musulmans sortis des ports de l'Égypte et de la Syrie. Les uns apportaient des secours à la ville, les autres à l'armée chrétienne. De loin on voyait flotter dans les airs et se mêler ensemble les

(1) On peut consulter à ce sujet le récit vif et animé de l'auteur arabe Boha-eddin, témoin oculaire; celui d'Ibn-Alatir est également curieux. (Voyez au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 49.)

1190 mâts surmontés de l'étendard de la croix, et les mâts qui portaient les drapeaux de Mahomet. Plusieurs fois les Francs et les Sarrasins furent témoins des combats que leurs flottes, chargées d'armes et de vivres, se livraient près du rivage; la victoire ou la défaite apportait tour-à-tour l'abondance ou la famine dans la ville ou dans le camp des chrétiens. A la vue d'un combat naval, les guerriers de la croix et ceux de Saladin frappant sur leurs boucliers, annonçaient par leurs cris leurs espérances ou leurs alarmes; quelquefois même les deux armées s'ébranlaient, s'attaquaient dans la plaine pour assurer la victoire ou venger la défaite de ceux qui combattaient sur les flots.

Dans les combats qui se livraient, tantôt sur les rives du Belus, tantôt au pied des collines ou sous les murs de Ptolémaïs, les Sarrasins tendaient souvent des embûches aux chrétiens, et ne dédaignaient point d'employer tous les stratagêmes de la guerre. Les croisés, au contraire, n'avaient de confiance qu'en leur valeur et dans leurs armes. Un char sur lequel s'élevait une tour surmontée d'une croix et d'un drapeau blanc, leur servait de point de ralliement et les conduisait au milieu des batailles (1). Quand l'armée s'ébranlait, l'ardeur

(1) Dans le chap. x de son liv. iv, Gauthier Vinisauf fait la description de ce char qu'il appelle le *standart*, et que les Italiens nommaient *carroccio*. Il en est aussi question dans le récit de l'auteur arabe Boha-eddin, témoin oculaire. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, t. II, §§. 54 et 60.)

du butin leur faisait bientôt abandonner leurs rangs; leurs chefs, presque toujours sans autorité dans le tumulte des combats, devenaient eux-mêmes de simples soldats au milieu de la mêlée, et ne pouvaient opposer à l'ennemi que leur lance ou leur épée. Saladin, plus respecté des siens, commandait une armée disciplinée, et profitait souvent du désordre et de la confusion des chrétiens, pour les combattre avec avantage et leur arracher la victoire. Chaque bataille commençait au lever du jour; les chrétiens étaient presque toujours victorieux jusqu'au milieu de la journée : quelquefois ils avaient envahi et pillé le camp des Musulmans; et le soir, lorsqu'ils revenaient chargés de dépouilles, leur camp se trouvait attaqué, envahi par l'armée de Saladin ou par la garnison de Ptolémaïs. 1190

Depuis que le sultan avait quitté la montagne de Karouba, une flotte égyptienne était entrée dans le port de Ptolémaïs. En même temps, Saladin avait reçu dans son camp son frère Malek-Adel, qui lui amenait des troupes levées en Égypte. Ce double renfort donnait aux infidèles l'espérance de triompher des chrétiens; mais leur joie ne tarda pas à être troublée par les bruits qui se répandaient alors en Orient. On venait d'apprendre que l'empereur d'Allemagne avait quitté l'Europe à la tête d'une nombreuse armée, et qu'il s'avançait vers la Syrie (1). Saladin envoya

(1) Nous avons déjà fait remarquer, d'après l'auteur

1190 des troupes au-devant d'un si redoutable ennemi ; plusieurs princes musulmans quittèrent l'armée du sultan pour aller défendre leurs états, menacés par les croisés qui arrivaient d'Occident. Des ambassadeurs furent envoyés au calife de Bagdad, aux princes de l'Afrique et de l'Asie, aux puissances musulmanes de l'Espagne (1), pour les engager à réunir leurs efforts contre les ennemis de l'islamisme. Tandis que les Sarrasins imploraient ainsi des secours, les croisés demandaient chaque jour à grands cris qu'on les conduisît au combat. Dans leur impatience, ils craignaient que les Allemands ne vinssent partager avec eux la conquête de Ptolémaïs. La multitude presse les chefs de donner le signal d'une bataille et de déployer les enseignes victorieuses de la croix. Les chefs, qui ne jugeaient point l'occasion favorable, cherchent par leurs discours à calmer cette ardeur imprudente; le clergé fait parler le ciel pour ramener les

---

arabe Boha-eddin, qui parle assez longuement du départ de l'empereur Frédéric à la tête d'une puissante armée, que Saladin fut averti de l'approche de ce prince par l'empereur grec. Son témoignage confirme ce que dit la chronique allemande de Reichesperg, des intelligences du sultan avec le prince grec. (Voy. *Biblioth. des Croisades*, tom. II, pag. 64 et suiv.)

(1) On trouvera au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 52, le récit de l'ambassade envoyée par Saladin à l'empereur de Maroc, et une analyse de la lettre qu'il lui écrivit. Rien ne montre mieux l'esprit qui animait alors les puissances musulmanes.

soldats à la discipline. Mais tous les efforts des ecclésiastiques et des princes sont inutiles. Le plus grand nombre des pélerins méprisent à-la-fois les conseils de la prudence humaine et les menaces de la colère divine. Le jour de la fête de saint Jacques, la révolte et la violence ouvrent toutes les portes du camp, et bientôt la plaine est couverte d'une foule innombrable que les auteurs arabes comparent à celle qui s'assemblera dans la vallée de Josaphat au dernier jugement (1). Cette multitude impétueuse, se précipitant contre les Sarrasins, pénètre jusqu'au milieu de leur camp, et, dans l'ivresse de son triomphe, croit avoir mis en fuite tous les ennemis de Jésus-Christ. Mais tandis qu'elle se laisse emporter à l'ardeur du butin, les Musulmans, d'abord saisis d'effroi, ont le temps de se rallier, et viennent surprendre les vainqueurs qui pillaient la tente du frère de Saladin. Comme la plupart des croisés avaient jeté leurs armes, ils ne peuvent opposer aucune résistance et sont frappés d'une terreur semblable à celle qu'ils avaient inspirée à leurs ennemis. Tous ceux qui s'étaient montrés les plus ardens au pil- 1190

---

(1) Le malheureux combat dont il est ici question fut livré le jour de la fête de St.-Jacques. Gauthier Vinisauf nous en a fourni les détails dans le XLe. chap. de son liv. Ier.; nous avons aussi fait usage du récit des auteurs arabes, entr'autres de Boha-eddin et d'Emad-eddin, témoins oculaires. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 677, et tom. II, §. 50.)

1190 lage, perdent la vie avec les dépouilles dont ils étaient chargés, et sont égorgés sans défense dans les tentes même qu'ils venaient d'envahir.

« Les ennemis de Dieu (nous nous servons des » expressions de Boha-eddin) osèrent entrer dans » le camp des lions de l'islamisme ; mais ils éprou- » vèrent les effets terribles de la colère divine; ils » tombèrent sous le fer des Musulmans comme » les feuilles tombent en automne sous les coups » de la tempête. La terre fut couverte de leurs » cadavres amoncelés les uns sur les autres, sem- » blables à des branches abattues qui remplissent » les vallées et les collines dans une forêt qu'on a » coupée. » Un autre historien arabe parle ainsi de cette sanglante bataille : « Les chrétiens tom- » bèrent sous le fer des vainqueurs, comme les » méchans tomberont au dernier jour dans la de- » meure du feu. Neuf rangs de morts couvraient » le terrain qui s'étend entre la colline et la mer, » et chaque rang était de mille guerriers. »

Tandis que les chrétiens étaient vaincus et dispersés par l'armée de Saladin, la garnison de Ptolémaïs fit une sortie, pénétra dans leur camp, emmena avec elle un grand nombre de femmes et d'enfans restés sans défense. Les croisés, que la nuit avait sauvés de la poursuite du vainqueur, rentrèrent dans leurs retranchemens, en déplorant leur double défaite. La vue de leurs tentes dépouillées, les pertes qu'ils venaient de faire, abattirent leur courage ; bientôt ils apprirent la mort de Frédéric Barberousse et les désastres éprouvés par l'armée

des Allemands. Les deux armées se préparaient, l'une à la défense, l'autre à l'attaque, lorsque cette nouvelle leur arriva. On resta toute la journée sans combattre, les Sarrasins se livrant à la joie, les chrétiens à la douleur. Dans leur désespoir, les chefs des pélerins ne songeaient plus qu'à retourner en Europe, et pour assurer leur départ, ils cherchaient à obtenir une paix honteuse de Saladin, lorsqu'une flotte parut dans la rade de Ptolémaïs et débarqua un grand nombre de Français, d'Anglais, d'Italiens, conduits par Henri, comte de Champagne (1). 1190

Alors l'espérance fut rendue à l'armée des croisés; les chrétiens se trouvèrent de nouveau maîtres de la mer, et purent à leur tour faire trembler Saladin, qui se retira une seconde fois sur les hauteurs de Karouba. Leurs attaques recommencèrent contre la ville; le comte de Champagne, qui avait ranimé le courage des soldats de la croix, fit construire à grands frais des béliers d'une grandeur prodigieuse, et deux énormes tours compo-

(1) Les auteurs arabes désignent Henri, comte de Champagne, sous le titre de *grand-comte*, et semblent avoir une haute opinion de ce prince. Ils disent que son arrivée rendit le courage et l'espoir aux croisés. Gauthier Vinisauf n'en parle pas avec tant d'estime; il se contente de dire en deux mots qu'il arriva avec une brave troupe de guerriers, et qu'il fut mis à la tête de l'armée que le landgrave et Jacques d'Avesnes avaient jusque-là commandée tour-à-tour. (Voy. *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 678, et tom. II, §. 52.)

1190 sées de bois, d'acier, de fer et d'airain, dont la construction lui coûta quinze cents pièces d'or. Tandis que ces machines formidables menaçaient les remparts (1), les croisés montèrent plusieurs fois à l'assaut, et plusieurs fois furent sur le point d'arborer l'étendard des chrétiens sur les murs des infidèles.

Les Musulmans, enfermés dans la ville, supportaient les horreurs d'un long siége avec une constance héroïque. Les émirs Karacoush et Hossam-eddin relevaient sans cesse le courage des soldats. Vigilans, présens partout, employant tantôt la force, tantôt la ruse, ils ne laissaient échapper aucune occasion de surprendre les chrétiens et de faire échouer toutes leurs entreprises; les Musulmans brûlèrent toutes les machines des assiégeans et firent plusieurs sorties, dans lesquelles ils repoussèrent les croisés jusque dans leur camp.

La garnison recevait chaque jour des renforts et des secours par la mer; tantôt des barques côtoyaient le rivage et se jetaient dans le port de Ptolémaïs à la faveur des ténèbres; tantôt des vaisseaux partis de Bérithe et montés par des Musulmans habillés à la franque, arboraient le pavillon blanc avec une croix rouge, et trompaient ainsi la

(1) L'historien anglais, Gauthier Vinisauf, parle de la construction de ces machines; l'auteur arabe Emad-eddin dit que *ce qu'elles lançaient était semblable au feu lancé contre les diables*. (Voy. *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 688, et tom. II, §§. 52 et 53.)

vigilance des assiégeans (1). Les croisés, pour empêcher toute communication entre la ville et la mer, résolurent de s'emparer de la *Tour des Mouches*, qui dominait le port de Ptolémaïs. Un vaisseau sur lequel on avait placé une tour de bois, s'avança vers le fort qu'on voulait attaquer, tandis qu'une barque remplie de matières combustibles, auxquelles on avait mis le feu, fut lancée dans le port pour brûler les vaisseaux musulmans; tout semblait annoncer le succès de cette tentative hardie; mais le vent, qui changea tout-à-coup, dirigea le bateau embrasé vers la tour de bois des chrétiens, qu'on vit bientôt consumée par les flammes. Le duc d'Autriche, qui commandait cette expédition périlleuse, suivi des plus braves de ses guerriers, était déjà monté, l'épée à la main, dans la tour des infidèles. A la vue de l'incendie qui dévorait le vaisseau sur lequel il était arrivé, il se jeta à la mer, couvert de son sang et de celui des Sarrasins, et revint presque seul sur le rivage. 1190

Pendant que le duc d'Autriche attaquait la Tour des Mouches, l'armée chrétienne était sortie de son camp pour livrer un assaut à la ville. Les assiégeans firent sans succès des prodiges de valeur, et furent bientôt obligés de venir défendre leurs

(1) Ibn-Alatir donne quelques détails sur cette ruse employée par les Musulmans pour faire entrer des secours d'hommes et des provisions dans la place assiégée. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 52.)

1190 tentes, livrées aux flammes et au pillage par l'armée de Saladin.

Ce fut au milieu de cette double défaite que Frédéric, duc de Souabe, arriva sous les murs de Ptolémaïs, avec cinq mille hommes, restes déplorables d'une nombreuse armée. Lorsqu'on avait appris en Syrie les préparatifs des Allemands, on ne parlait que de leurs forces invincibles, et les chrétiens étaient remplis d'espérance. Lorsqu'on les vit arriver, on ne parla plus que de leurs désastres, et leur présence répandit le deuil et la tristesse dans l'armée chrétienne.

Frédéric voulut signaler son arrivée par un combat livré aux Sarrasins; les chrétiens, disent les auteurs arabes, sortirent de leur camp, *semblables à des fourmis qui courent au butin*, et couvrirent les vallées et les collines. Ils vinrent attaquer les avant-postes de l'armée musulmane, qui gardaient les hauteurs d'Aidhia; mais leurs bataillons ne purent ébranler les rangs des infidèles. Après avoir plusieurs fois renouvelé leurs attaques intrépides, accablés de fatigue et perdant l'espoir de triompher de leurs ennemis, ils rentrèrent dans leur camp, où la disette, qui commençait à se faire sentir, ne leur permettait point de réparer leurs forces épuisées (1).

(1) Pour tous ces événemens, on pourra consulter avec fruit le récit des auteurs arabes, particulièrement de Bohaeddin, témoin oculaire. (Voy. au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 53 et suiv.)

Chaque chef, au milieu de cette multitude de croisés, était chargé de nourrir la troupe qu'il commandait, et n'avait jamais de vivres pour une semaine. Une foule de pélerins ne reconnaissaient point de chefs, et n'avaient apporté en Syrie que le bâton et la pannetière du pélerinage. Lorsqu'il arrivait une flotte, les guerriers chrétiens étaient dans l'abondance, et lorsqu'il ne leur arrivait point de vaisseaux, ils manquaient des choses les plus nécessaires à la vie; à mesure que l'hiver approchait et que la mer devenait plus orageuse, la disette se faisait sentir davantage. 1190

Les croisés n'attendaient plus aucun secours de l'Occident, et n'avaient plus d'espoir que dans leurs armes; ils sortaient chaque jour de leur camp pour attaquer les Sarrasins et se procurer des vivres. Dans une de leurs excursions, ils pénétrèrent jusqu'aux montagnes voisines de Karouba, où campait Saladin; mais les plus braves d'entr'eux tombèrent entre les mains des infidèles, et leur valeur toujours malheureuse ne put les sauver de la famine, dont les ravages s'accroissaient chaque jour (1). Une charge

(1) Les auteurs anglais et arabes s'accordent sur la disette qui se fit sentir dans l'armée des chrétiens; mais, selon Gauthier Vinisauf, elle s'était déjà manifestée avant l'arrivée du comte Henri. Les derniers chapitres de son liv. 1er. sont consacrés presque tous au récit des extrémités auxquelles elle porta les croisés. C'est de lui que nous empruntons tous les traits qui composent le tableau qu'on va lire. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 682.)

1190 de farine, qui pesait deux cent cinquante livres, se vendait jusqu'à quatre-vingts écus, somme exhorbitante que les princes mêmes ne pouvaient payer. Le conseil des chefs voulut fixer le prix des provisions apportées au camp. Alors ceux qui avaient des vivres les cachèrent dans la terre, et la disette s'accrut par les mesures même qu'on avait prises pour la faire cesser (1). Des cavaliers, pressés par la faim, tuèrent leurs chevaux; on vendait les intestins d'un cheval ou d'une bête de somme jusqu'à dix sous d'or; ceux à qui les plus vils alimens restaient pour dernière ressource, en vinrent jusqu'à se cacher pour faire leur misérable repas, devenu un objet d'envie. Des seigneurs, des barons accoutumés aux délices de la vie, dévorèrent les herbes sauvages et recherchèrent avec avidité des plantes et des racines qu'ils n'auraient jamais cru être à l'usage de l'homme. On voyait des croisés errer dans le camp et autour du camp, comme des animaux qui cherchent leur pâ-

(1) Florentinus, évêque de Ptolémaïs, rapporte que lorsque la famine commençait à régner parmi les assiégeans, pour mettre un frein à l'avidité de ceux qui vendaient les vivres à un trop haut prix :

Barones constituunt uno prorsùs ore
Ne dentur cibaria pretio minore,
Sed error novissimus pejor fit priore:
Dùm non audet vendere consueto more.
Non enim tum cibaria inveniuntur
Per forum venalia; sed effodiuntur
Pavimenta, domini recluduntur.
Sic inops et locuples famem patiuntur.

ture. On vit des gentilshommes qui n'avaient pas 1190
de quoi acheter du pain, en dérober publiquement; et ce qui achève de peindre les horreurs du fléau qui désolait l'armée chrétienne, plusieurs soldats de la croix s'enfuirent chez les Sarrasins; les uns embrassèrent l'islamisme pour obtenir quelque secours dans leurs misères; les autres, montés sur des vaisseaux musulmans, et bravant les périls d'une mer orageuse, allèrent piller l'île de Chypre et les côtes de Syrie (1).

L'hiver avait commencé; les eaux couvraient la plaine, et la multitude des croisés restait entassée pêle-mêle sur les collines. Les cadavres abandonnés sur le rivage ou jetés dans les torrens, exhalaient une odeur pestilentielle. Bientôt les maladies contagieuses se réunirent aux horreurs de la famine. Le camp des chrétiens fut rempli de deuil et de funérailles; on enterrait chaque jour deux ou trois cents pèlerins. Plusieurs des plus illustres chefs de l'armée trouvèrent dans la contagion la mort qu'ils avaient souvent cherchée sur le champ de bataille. Frédéric, duc de Souabe, échappé à tous les périls de la guerre, mourut dans sa tente, de misère et de maladie. Ses malheureux compagnons d'armes, donnant des larmes

(1) On trouve dans le récit des auteurs arabes, surtout dans celui de Boha-eddin, tom. 1 de la *Biblioth. des Croisades*, §§. 54 et 55, quelques détails sur cette désertion des croisés. Cependant les Arabes s'accordent à faire l'éloge de la constance héroïque que les chrétiens montrèrent en général.

1190 à son trépas, errèrent long-temps, selon l'expression d'une vieille chronique, *comme des brebis sans pasteur*. Ils allèrent à Caïfas; ils revinrent au camp de Ptolémaïs; plusieurs périrent de faim, et ceux qui restaient, désespérant de la cause des chrétiens, pour laquelle ils avaient souffert tant de maux, retournèrent en Occident.

Pour comble de malheur, Sibylle, femme de Guy de Lusignan, mourut avec ses deux enfans, et sa mort jeta la discorde parmi les croisés. Isabelle, seconde fille d'Amaury et sœur de la reine Sibylle, était l'héritière du trône de Jérusalem. Conrad (1), maître de Tyr, eut tout-à-coup l'am-

(1) Gauthier Vinisauf, en parlant des efforts du marquis pour arriver au trône, le compare à *Sinon* pour la duplicité, à *Ulysse* pour l'éloquence, et à *Mithridate* pour la diversité des langues qu'il parlait. Il dit ensuite que son mariage avec l'épouse de Honfroy de Thoron fut plus honteux et plus offensant que l'enlèvement d'Hélène; car Hélène fut ravie furtivement à un mari absent, au lieu qu'Isabelle fut arrachée de force à son mari présent. (Voyez chap. LXIII du liv. I de l'*Itinéraire de Richard*.)

Nous croyons devoir rappeler ici ce que nous avons dit dans la *Bibliothèque des Croisades*, que l'ouvrage de Gauthier Vinisauf, dont le recueil de Bongars ne contient qu'un fragment sous le titre de : *Historia hierosolymitana*, et sans nom d'auteur, n'a été connu d'aucun des historiens qui ont parlé des croisades avant nous. C'est depuis notre première édition et en recherchant tous les recueils d'historiens anglais, que nous l'avons trouvé en entier sous son vrai titre, et sous le nom de son véritable auteur. Il nous a fourni, pour la troisième croisade, des documens précieux et nouveaux. En le lisant

bition de régner sur la Palestine, et résolut d'é- 1190
pouser Isabelle, déjà mariée à Honfroy de Thoron. Il fallait faire casser le mariage de cette princesse; et pour y amener les esprits, il flatta le peuple, il caressa les grands, il prodigua les dons et les promesses. En vain l'archevêque de Cantorbéry lui opposa les lois de la religion et le menaça des foudres de l'Église; un conseil d'ecclésiastiques cassa le mariage de Honfroy de Thoron, et l'héritière du royaume devint l'épouse de Conrad, à qui on reprocha, dans l'armée chrétienne, d'avoir deux femmes vivantes, l'une en Syrie, l'autre à Constantinople.

Un si grand scandale n'apaisa point les querelles. Guy de Lusignan ne cessa point de réclamer ses droits à la couronne. Les croisés, mourant de faim, en proie aux maladies contagieuses, à tous les fléaux de la guerre, ne s'occupèrent plus, dans leur camp, que des prétentions des deux princes rivaux. Les uns étaient touchés des malheurs de Lusignan, et se déclaraient pour sa cause; les autres admiraient la bravoure de Conrad, et pensaient que le royaume de Jérusalem avait besoin d'un maître qui sût le défendre. On reprochait à Guy de Lusignan d'avoir préparé la puissance de Sala-

---

attentivement, nous avons reconnu dans Gauthier Vinisauf un écrivain fort supérieur aux écrivains de son temps. Le fragment inséré dans le recueil de Bongars, ne renferme pas le premier livre entier de l'ouvrage; il s'arrête au mariage du marquis Conrad avec l'épouse de Honfroy de Thoron.

1190 din ; on louait au contraire le marquis de Tyr d'avoir sauvé les seules villes qui restassent aux Francs.

Les dissensions passèrent des chefs aux soldats; on allait s'égorger pour savoir à qui appartiendrait un sceptre brisé et le vain titre de roi. Les évêques calmèrent enfin la fureur des débats, et déterminèrent les deux partis à remettre cette affaire au jugement de Richard et de Philippe; dont on attendait la prochaine arrivée.

Ces deux monarques, partis de Gênes et de Marseille, s'étaient d'abord rendus à Messine (1). A leur arrivée, Guillaume II venait de mourir au

(1) Les historiens anglais, Roger de Hoveden, Bromton, Benoît de Péterborough et Gauthier Vinisauf, ont donné, sur le séjour de ces deux rois dans la Sicile et sur les causes de leurs querelles, des détails qu'on ne lira point sans intérêt, quoiqu'ils soient un peu étrangers à l'objet des croisades. On y remarquera toutefois que la jalousie entre ces deux princes fut la principale cause du peu de succès qu'eut la troisième croisade, et rendit à-peu-près nuls tous les brillans exploits par lesquels Richard se signala en Palestine. (Voy. *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 684, 738.) Gauthier Vinisauf dit qu'à la nouvelle de l'approche du roi de France à Messine, tous les habitans de l'île coururent sur le rivage pour voir ce prince, dont la renommée publiait les vertus, mais que Philippe-Auguste trompa leur curiosité en se rendant furtivement au château de la ville; ce qui déplut beaucoup aux Messinois. Richard, au contraire, fit son débarquement avec un grand appareil, et se fit voir à la foule charmée qui était accourue au-devant de lui. (Voy. chap. XIII du liv. II de l'*Itinéraire de Richard*.)

milieu des préparatifs de la guerre sainte, et sa 1190
succession avait allumé la guerre entre la Sicile et l'empire germanique. Constance, héritière de Guillaume, avait épousé Henri VI, roi des Romains, et l'avait chargé de défendre son héritage; mais Tancrède, frère naturel de Constance, qui s'était fait aimer de la noblesse et du peuple, avait usurpé le trône de sa sœur et s'y maintenait par la force des armes. Déjà des troupes allemandes, pour soutenir les droits de Constance, ravageaient la Pouille, triste prélude des fléaux qui fondirent plus tard sur ce malheureux royaume, et dont le douloureux récit se mêlera bientôt à l'histoire d'une autre croisade.

L'approche des princes croisés alarma Tancrède, mal affermi dans son autorité. Il craignait dans Philippe un allié de l'empereur d'Allemagne, et dans Richard, le frère de la reine Jeanne, veuve de Guillaume, qu'il avait maltraitée et qu'il retenait en prison. Ne pouvant les combattre, il entreprit de les désarmer par sa soumission et ses caresses. Il réussit d'abord au-delà de ses espérances auprès de Philippe; il eut beaucoup plus de peine à apaiser Richard, qui, dès les premiers jours de son arrivée, réclama avec hauteur la dot de Jeanne, et s'empara de deux forts qui dominaient Messine. Bientôt les Anglais se trouvèrent aux prises avec les sujets de Tancrède, et l'étendard du roi d'Angleterre fut arboré dans la capitale même de la Sicile. Par cet acte de violence et d'autorité, Richard faisait outrage à Philippe, dont

1190 il était le vassal. Le roi de France donna des ordres pour faire disparaître le drapeau des Anglais; l'impétueux Richard obéit en frémissant. Cette soumission, quoiqu'elle fût accompagnée de menaces, parut apaiser Philippe et fit cesser la guerre; dès-lors Richard se rapprocha de Tancrède, qui chercha à faire naître des soupçons sur la loyauté du roi de France, et, pour s'assurer la paix, jeta la division parmi les croisés (1).

Les deux rois s'accusèrent tour-à-tour de trahison et de perfidie; les Français et les Anglais s'associèrent à la haine de leur monarque. Au milieu de ces divisions, Philippe pressa Richard d'épouser la princesse Alix, qui lui était promise en mariage; mais les circonstances avaient changé, et le roi d'Angleterre rejeta avec mépris une sœur du roi de France, qu'il avait recherchée lui-même, et pour laquelle il avait fait la guerre à son père.

Depuis long-temps Éléonore de Guienne, qui n'avait cessé d'être la reine des Français que pour devenir leur implacable ennemie, cherchait à détourner Richard de ce mariage exigé par Philippe. Pour achever son ouvrage et jeter pour jamais la division entre les deux rois, elle amenait en Sicile Bérengère, fille de don Sanche de Navarre, qu'elle devait faire épouser au roi d'Angleterre. Le bruit

(1) Consultez sur ces divisions Guillaume le Breton et Rigord, historiens de Philippe-Auguste, dans le dix-huitième volume de don Bouquet : ils sont favorables au roi de France.

de son arrivée augmenta les soupçons de Philippe, et fut pour lui un sujet de plaintes nouvelles. La guerre était sur le point d'éclater ; quelques hommes sages et pieux s'efforcèrent d'apaiser les esprits ; les deux rois firent de nouveaux sermens et formèrent une nouvelle alliance. La discorde fut un moment étouffée ; mais on devait se défier d'une amitié qui avait besoin d'être jurée si souvent, et d'une paix pour laquelle on faisait chaque jour un traité. 1190

Richard, qui venait de faire la guerre à des croisés, se livra tout-à-coup à tous les excès du repentir et de la pénitence ; il fit assembler, dans une chapelle, les évêques qui l'avaient accompagné, se présenta devant eux en chemise, et tenant à la main, dit un historien anglais (1), *trois paquets de verges flexibles*, se jeta à leurs genoux, leur confessa ses péchés, écouta leurs remontrances, et se soumit avec docilité à la flagellation qu'avait subie, devant Pilate, le Sauveur du monde. Quelque temps après cette cérémonie singulière, comme son esprit était naturellement enclin à la superstition, il eut le désir d'entendre l'abbé Joachim, qui

---

(1) Bromton est l'historien qui raconte ce fait singulier. Un autre écrivain anglais, Gauthier d'Hemingford, le place à la mort du roi Richard qui, sentant sa fin approcher, se fit fustiger en expiation de ses péchés. Gauthier Vinisauf garde le silence sur cet acte de pénitence. (Voy. la *Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 738.)

1190 vivait retiré dans les montagnes de la Calabre, et qui passait pour un prophète (1).

Dans un voyage à Jérusalem, ce solitaire avait, disait-on, reçu de Jésus-Christ la faculté d'expliquer l'Apocalypse, et d'y lire, comme dans une histoire fidèle, tout ce qui devait se passer sur la terre. Sur l'invitation du roi d'Angleterre, il quitta sa retraite et se rendit à Messine, précédé du bruit de ses visions et de ses miracles. L'austérité de ses mœurs, la singularité de ses manières, l'obscurité mystique de ses discours, lui attirèrent d'abord la confiance et la vénération des croisés. On l'interrogea sur l'issue de la guerre qu'on allait faire en Palestine; il prédit aux croisés que Jérusalem serait délivrée sept ans après la conquête de Saladin. « Pourquoi donc, lui dit Richard, sommes-nous venus sitôt? — Votre arrivée, répliqua Joachim, est fort nécessaire; Dieu vous donnera la victoire sur ses ennemis, et rendra votre nom célèbre sur tous les princes de la terre (2). »

---

(1) Bromton, qui rapporte aussi cette anecdote, raconte aussitôt un combat ou plutôt un divertissement qui eut lieu à Messine, le jour de la Purification, entre plusieurs chevaliers français et anglais à coups de roseaux ou de cannes, et dans lequel le roi Richard fut vaincu par *Guillaume des Barres*. On trouvera ce récit curieux dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 738.

(2) C'est Roger de Hoveden qui donne ces détails sur l'abbé Joachim et sur son entretien avec le roi Richard. (Voy. la Collect. des écrivains anglais, par Henri Saville, pag. 401, année 1189.)

Cette explication, qui ne flattait point la passion 1191
et l'impatience des croisés, ne pouvait satisfaire l'amour-propre de Richard. Philippe fut peu frappé d'une prédiction qui se trouva d'ailleurs démentie par l'événement, et il ne songea plus qu'à affronter Saladin, ce vainqueur si redoutable, dans lequel l'abbé Joachim voyait une des sept têtes du dragon de l'Apocalypse. Dès que le printemps eut rendu la mer navigable, il s'embarqua pour la Palestine. Il y fut reçu comme l'ange du Seigneur : sa présence ranima la valeur et l'espérance des chrétiens, qui depuis deux ans assiégeaient Ptolémaïs. Les Français placèrent leur quartier à la portée du trait de l'ennemi ; et dès qu'ils eurent déployé leurs tentes, ils s'occupèrent de livrer un assaut. Ils auraient pu, dit-on, se rendre maîtres de la ville ; mais Philippe, inspiré par un esprit chevaleresque bien plus que par une sage politique, voulut que Richard fût présent à cette première conquête. Cette généreuse condescendance devint funeste aux entreprises des chrétiens, et donna le temps aux Sarrasins de recevoir des secours.

Saladin avait passé l'hiver sur la montagne de Karouba ; les fatigues, les combats, la disette et les maladies avaient affaibli son armée ; il était affaibli lui-même par un mal que les médecins ne pouvaient guérir, et qui, plusieurs fois, l'avait empêché de suivre ses guerriers sur le champ de bataille. Lorsqu'il apprit l'arrivée de deux puissans monarques chrétiens, il sollicita de nouveau,

1191 par ses ambassadeurs, les secours des princes musulmans. Dans toutes les mosquées on fit des prières pour le triomphe des ses armes et la délivrance de l'islamisme; dans toutes les villes musulmanes les imans exhortaient les peuples à s'armer contre les ennemis de Mahomet.

« D'innombrables légions de chrétiens, disaient-» ils, sont venues des pays situés au-delà de Cons-» tantinople, pour nous enlever les conquêtes qui » avaient plongé l'Alcoran dans la joie, et pour » nous disputer une terre où les compagnons d'O-» mar avaient planté l'étendard du Prophète. N'é-» pargnez ni votre vie, ni vos richesses pour les » combattre. Vos marches contre les infidèles, vos » périls, vos blessures, tout, jusqu'au passage du » torrent, est écrit dans le livre de Dieu. La soif, » la faim, la fatigue, la mort même, deviendront » pour vous des trésors dans le ciel, et vous ouvri-» ront les jardins et les bocages délicieux du Pa-» radis. En quelque lieu que vous soyez, la » mort vous surprendra; ni vos maisons, ni vos » tours élevées ne vous défendront contre ses » coups. Quelques-uns d'entre vous ont dit : *N'al-» lons point chercher les combats pendant les » chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver;* mais » l'Enfer sera plus terrible que les rigueurs de l'hi-» ver et que les chaleurs de l'été. Allez donc com-» battre vos ennemis dans une guerre entreprise » pour la religion. La victoire ou le Paradis vous » attendent; craignez Dieu plus que les infidèles; » c'est Saladin qui vous appelle sous ses drapeaux.

» Saladin est l'ami du Prophète, comme le Pro- 1191
» phète est l'ami de Dieu. Si vous n'obéissez, vos
» familles seront chassées de la Syrie, et Dieu met-
» tra à votre place d'autres peuples meilleurs que
» vous. Jérusalem, la sœur de Médine et de la
» Mecque, retombera au pouvoir des idolâtres
» qui donnent un fils, un compagnon, un égal
» au Très-Haut, et veulent éteindre les lumières
» de Dieu. Armez-vous donc du bouclier de la
» victoire; dispersez les enfans du feu, les fils
» de l'Enfer que la mer a vomis sur nos rivages, et
» rappelez-vous ces paroles du Coran : *Celui qui*
» *abandonnera ses foyers pour défendre la reli-*
» *gion sainte, trouvera l'abondance et un grand*
» *nombre de compagnons.* »

Animés par ces discours, les Musulmans volèrent aux armes, et de toutes parts ils accoururent dans le camp de Saladin, qu'ils regardaient comme le bras de la victoire et le fils chéri du Prophète.

Pendant ce temps-là, Richard était retardé dans sa marche par des intérêts étrangers à la croisade. Tandis que son rival l'attendait pour prendre une ville sur les Sarrasins et voulait tout partager avec lui, jusqu'à la gloire, il se rendait maître d'un royaume, et le retenait pour lui (1).

---

(1) Gauthier Vinisauf est celui des historiens anglais qui donne le plus de détails sur cette conquête de l'île de Chypre par le roi Richard. Cependant le récit que Bromton en a fait n'est pas sans intérêt et peut être comparé avec celui de Vinisauf. (Voyez les chapitres XXXI et suivans du

1191 En sortant du port de Messine, la flotte anglaise fut dispersée par une violente tempête; trois vaisseaux périrent sur les côtes de Chypre; les malheureux échappés au naufrage furent maltraités par les habitans et jetés dans les fers; un navire qui portait Bérengère de Navarre et Jeanne, reine de Sicile, s'étant présenté devant Limisso, ne put obtenir l'entrée du port. Peu de temps après, Richard arrive avec sa flotte qu'il avait réunie; il éprouve lui-même un refus outrageant. Isaac, de la famille des Comnènes, qui, pendant les troubles de Constantinople, s'était emparé de l'île de Chypre, et la gouvernait sous le titre fastueux d'empereur, osa menacer le roi d'Angleterre.

Ces menaces devinrent le signal de la guerre, et de part et d'autre on courut aux armes. Isaac ne put résister au premier choc des Anglais; ses troupes furent battues et dispersées; ses villes ouvrirent leurs portes aux vainqueurs; l'empereur de Chypre tomba lui-même au pouvoir de Richard, qui, pour insulter à sa vanité et à son avarice, le fit charger de chaînes d'argent. Le roi d'Angleterre, après avoir délivré les habitans de Chypre d'un maître qu'ils appelaient un tyran, leur fit payer ce service de la moitié de leurs biens, et prit possession de l'île qui fut érigée en royaume,

---

liv. II de l'*Itinéraire de Richard*, et la Collection des écrivains anglais de Roger Twisden, tom. I, pag. 725, année 1189.)

et qui resta plus de trois cents ans sous la domination des Latins. 1190

Ce fut dans cette île, au sein même de sa victoire, et dans le voisinage de l'ancienne Amathonte, que Richard célébra son mariage avec Bérengère de Navarre; il partit ensuite pour la Palestine, traînant après lui Isaac, chargé de chaînes, et la fille de ce malheureux prince, dans laquelle, dit-on, la nouvelle reine trouva une dangereuse rivale. Avant d'arriver sur les côtes de Syrie, il rencontra un vaisseau sarrasin monté par des guerriers intrépides et chargé de toutes sortes de provisions de guerre; à la suite d'un combat meurtrier (1), le vaisseau musulman disparut, englouti dans les flots, et la nouvelle de cette victoire précéda Richard au camp des chrétiens. Son arrivée fut célébrée par des feux de joie allumés dans toute la campagne de Ptolémaïs (2).

Lorsque les Anglais eurent réuni leurs forces à celles de l'armée chrétienne, la ville assiégée vit devant ses murs tout ce que l'Europe avait d'illustres capitaines et de vaillans guerriers. Les tentes des Francs couvraient une vaste plaine, et leur ar-

---

(1) Lisez, dans la *Biblioth. des Croisades*, t. I, p. 686, les détails curieux que Gauthier Vinisauf donne sur ce combat naval, et sur la perte qu'y firent les Sarrasins.

(2) Voyez les ch. I et II du liv. III de l'*Itinéraire de Richard*, sur l'arrivée de ce prince à Ptolémaïs. Voyez aussi le récit de l'auteur arabe Boha-eddin, tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 56.



1191 mée présentait le plus imposant spectacle; en voyant sur le rivage de la mer, d'un côté les tours et les murs de Ptolémaïs, de l'autre le camp des chrétiens, où l'on avait bâti des maisons, tracé des rues, élevé des forteresses, on aurait dit deux cités rivales qui s'étaient déclaré la guerre.

La présence des deux monarques jeta l'inquiétude et l'effroi parmi les Sarrasins; le roi de France passait en Orient pour un des princes les plus illustres de la chrétienté; les Musulmans se disaient entr'eux que le roi d'Angleterre surpassait tous les autres princes chrétiens par son courage et l'activité de son génie. Richard et Philippe se témoignèrent d'abord une amitié réciproque; et toute l'armée, à leur exemple, parut avoir oublié ses anciennes divisions.

Si cette union avait pu subsister quelque temps, les chrétiens auraient facilement triomphé de leurs ennemis; mais quelle union pouvait résister aux souvenirs du passé et aux motifs de rivalité que chaque jour faisait naître. On célébrait sans cesse dans le camp la conquête de l'île de Chypre, et les louanges données à Richard importunaient Philippe-Auguste, qui réclamait en vain la moitié du pays conquis (1), d'après les conditions du

(1) On peut voir, sur ces prétentions de Philippe-Auguste, la chronique de Bromton déjà citée, p. 1202, et la réponse de Richard, qui dit que la conquête de l'île de Chypre n'avait été faite que pour venger une injure atroce et récente, et non dans le dessein d'acquérir une île chrétienne.

traité de Vézelai. L'armée de Richard était beaucoup plus nombreuse que celle de Philippe; et comme le premier avait épuisé son royaume avant de s'embarquer, son trésor se trouvait beaucoup plus considérable que celui du roi de France. Philippe, à son arrivée, avait promis trois écus d'or par mois aux chevaliers qui étaient sans solde, et tous louaient sa générosité; Richard leur promit quatre pièces d'or, et fit oublier les bienfaits du monarque Français. Philippe ne pouvait voir sans jalousie qu'un prince, qui était son vassal, eût plus de crédit que lui sur l'armée, et Richard dédaignait d'obéir à un souverain qu'il surpassait en puissance, et peut-être en bravoure. 1191

Cependant les travaux du siége se poursuivaient sans relâche; on dressait des machines, on livrait chaque jour des assauts; mais rarement les Français et les Anglais combattaient ensemble, et chaque combat devenait un sujet de discorde; car les croisés restés au camp reprochaient à ceux qui avaient combattu de n'avoir pas triomphé de l'ennemi, et ceux-ci reprochaient aux autres de ne les avoir pas secourus dans le péril.

Les débats occasionnés par les prétentions au trône de Jérusalem, se renouvelèrent alors avec plus de fureur; Philippe, à son arrivée, s'était déclaré pour Conrad; ce fut une raison pour que Richard se déclarât pour Guy de Lusignan. L'armée chrétienne fut remplie de troubles et divisée de nouveau en deux partis. On voyait d'un côté les Français, les Allemands, les Templiers, les Gé-

1191 nois; de l'autre, les Anglais, les Pisans, les Hospitaliers; au milieu de ces dissensions, Conrad se retira dans la ville de Tyr, et montra qu'il ne voulait faire aucun sacrifice à l'union des chrétiens (1).

Le roi d'Angleterre et le roi de France étaient tombés malades à leur arrivée au camp de Ptolémaïs; cette circonstance malheureuse ralentit un moment les progrès du siége, et rendit quelque espérance aux assiégés. Philippe ne resta que quelques jours dans sa tente, et ne tarda pas à monter à cheval pour encourager les combattans par sa présence; Richard, dont la maladie était plus grave, se montrait impatient de combattre, et cette impatience, dit son historien, le tourmentait plus que la fièvre qui brûlait son sang (2).

Pendant leur maladie, Philippe et Richard avaient envoyé des députés à Saladin, et l'histoire se plaît à remarquer les procédés généreux, les recherches de politesse qui accompagnèrent les négociations entre des souverains qui se faisaient la guerre (3). Ces manières, inconnues jusqu'alors, offraient un étrange contraste avec l'animosité bar-

---

(1) Voyez Bromton, pag. 1203, au tome de la collection déjà citée.

(2) *Graviùs enim torquebatur ille* (rex) *Turcorum importunis irruptionibus quam ferventissimis quibus urebatur febribus.* (Gauthier Vinisauf, liv. III, chap. VII.)

(3) Bromton dit que Saladin envoya aux rois chrétiens des poires de Damas et d'autres fruits, et que ceux-ci lui renvoyèrent des bijoux et des joyaux, *De jocosis et joca-*

bare des combattans. Aussi la multitude des croisés ne pouvait s'expliquer ces relations qui causaient sa surprise, et dans l'état de trouble et d'agitation où se trouvaient les esprits, on se montra plus disposé à croire à la perfidie et à la trahison qu'à la générosité. Les partisans de Richard accusèrent Philippe, et ceux de Philippe reprochèrent à Richard d'entretenir de coupables intelligences avec les Musulmans. Le roi de France répondait à ces accusations en livrant chaque jour des combats aux Sarrasins, et le roi d'Angleterre, toujours malade, se faisait souvent porter au pied des remparts de la ville, pour exciter par son exemple l'ardeur des assiégeans. 1191

Cependant les périls de l'armée, la gloire de la religion, l'intérêt de la croisade, étouffèrent un moment la voix des factions, et persuadèrent aux croisés de se réunir contre l'ennemi commun. Après de longues discussions, on décida que Guy de Lusignan conserverait le titre de roi pendant sa vie, et que Conrad et ses descendans lui succéderaient au royaume de Jérusalem (1). On convint en

---

libus suis ei remiserunt, pag. 1202. Les auteurs arabes parlent aussi de présens envoyés de part et d'autre. Bohaeddin et Ibn-Alatir sont ceux qui se sont le plus étendus à ce sujet. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 57.)

(1) La décision prise à l'égard de Guy n'eut lieu qu'après la reddition d'Acre; mais on dut convenir d'abord des bases de l'arrangement.

1191 même temps que lorsque l'un des deux monarques attaquerait la ville, l'autre veillerait à la sûreté du camp et contiendrait l'armée de Saladin : cet accord rétablit l'harmonie ; les guerriers chrétiens qui avaient été sur le point de prendre les armes les uns contre les autres, ne se disputèrent plus que la gloire de vaincre les infidèles.

Le siége fut repris avec une nouvelle ardeur ; mais les Musulmans avaient employé à fortifier la ville, le temps que les chrétiens venaient de perdre en de vaines disputes. Les assiégeans, lorsqu'ils se présentèrent devant les murailles, trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point. L'armée de Saladin secondait sans cesse les efforts des assiégés, en attaquant l'armée chrétienne. Dès le lever du jour, le bruit des timbales et des trompettes, signal du combat, retentissait dans le camp des Sarrasins et sur les remparts de Ptolémaïs ; Saladin animait ses soldats par sa présence ; son frère, Malek-Adel, donnait l'exemple de la bravoure à tous les émirs. Plusieurs grandes batailles furent livrées au pied des collines où campaient les chrétiens. Deux fois les croisés donnèrent un assaut général, et deux fois ils furent obligés de revenir sur leurs pas pour défendre leur camp, menacé par Saladin.

Dans une de ces attaques, un chevalier chrétien défendit seul une des portes du camp contre une foule de Sarrasins. Les auteurs arabes comparent ce chevalier à un démon animé par tous les feux de l'Enfer. Une énorme cuirasse le couvrait tout

entier; les flèches, les pierres, les coups de lance 1191
ne pouvaient l'atteindre; tous ceux qui l'approchaient recevaient la mort, et lui seul, au milieu des ennemis, tout hérissé de javelots, semblait n'avoir rien à redouter. Ce brave chevalier ne put être mis hors de combat que par le feu grégeois jeté sur sa tête; dévoré par les flammes, il périt, semblable à ces machines énormes des chrétiens, que les assiégés avaient brûlées sous les murailles de la ville (1).

Chaque jour les croisés redoublaient d'efforts, et tour-à-tour repoussaient l'armée de Saladin, ou menaçaient la ville de Ptolémaïs. Dans un de leurs assauts, on les vit combler les fossés de la ville avec leurs chevaux morts et les cadavres de leurs compagnons tombés sous le fer de l'ennemi, ou moissonnés par les maladies. Les Sarrasins relevaient les morts entassés sous leurs murailles par les chrétiens, et les rejetaient en lambeaux sur le bord des fossés, où le glaive des combats frappait sans cesse de nouvelles victimes. Ni le spectacle de la mort, ni les obstacles, ni les fatigues, rien ne pouvait arrêter les chrétiens. Lorsque leurs tours de bois et leurs béliers étaient réduits en cendres, ils creusaient la terre et s'avançaient, par des chemins souterrains, jusque sous les fondemens des remparts. Chaque jour ils employaient un nouveau moyen, de nouvelles machines pour

(1) Nous suivons ici le récit de Boha-eddin. (Voyez au tom. II de la *Bibliothèque des Croisades*, § 58.)

1191 battre la place. Un historien arabe rapporte qu'ils élevèrent auprès de leur camp une colline de terre d'une hauteur prodigieuse; en jetant sans cesse la terre devant eux, ils firent avancer peu à peu cette montagne vers les remparts de la ville. Elle n'en était plus séparée que par la moitié de la distance que parcourt une flèche; les Musulmans sortirent de la place, et se précipitèrent au-devant de cette masse énorme qui s'approchait chaque jour et menaçait leurs murailles. Armés de glaives, de pioches, de pelles, ils combattirent ceux qui la faisaient mouvoir, et ne purent l'arrêter qu'en creusant de vastes fossés sur son passage.

Les Français se distinguaient parmi tous les guerriers chrétiens, et dirigeaient leurs attaques sur la *Tour-Maudite*, à l'est de la ville. Une grande partie des murailles commençaient à s'ébranler, et devaient bientôt offrir aux assaillans un chemin pour entrer dans la place. La guerre, les maladies, la disette, avaient affaibli la garnison; la ville manquait de vivres, de munitions de guerre et de feu grégeois; les guerriers qui avaient résisté à toutes les fatigues, tombaient dans le découragement; le peuple murmurait contre Saladin et contre les émirs; dans cette extrémité, le commandant de la ville se rendit à la tente de Philippe-Auguste (1);

(1) Le commandant se nommait Meschtoub. (Voyez le récit des Arabes, tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 58.) Gauthier Vinisauf et Bromton disent que Meschtoub

et lui dit : « Il y a quatre années que nous sommes 1191
» maîtres de Ptolémaïs ; lorsque les Musulmans y
» entrèrent, ils laissèrent à tous les habitans la
» liberté de se transporter partout où ils vou-
» draient avec leurs familles ; nous vous offrons
» aujourd'hui de vous rendre la ville, et nous ne
» vous demandons que les conditions que nous
» avons accordées aux chrétiens. » Le roi de France, après avoir fait rassembler les principaux chefs de l'armée, répondit que les croisés ne consentiraient point à épargner les habitans et la garnison de Ptolémaïs, si les Musulmans ne rendaient Jérusalem et toutes les villes chrétiennes tombées en leur pouvoir depuis la bataille de Tibériade. Le chef des émirs, irrité de ce refus, se retira en jurant par Mahomet de s'ensevelir sous les ruines de la ville ; nos derniers efforts seront terribles, s'écria-t-il, et *lorsque l'ange Redouân conduira l'un de nous en Paradis, le sinistre Malek en précipitera cinquante des vôtres en Enfer.*

A son retour dans la place, le commandant des Sarrasins fit passer son courage et son indignation dans toutes les âmes ; lorsque les chrétiens re-

---

et Carakous, gouverneurs de la place, se présentèrent aux deux rois pour demander une trève ; Gauthier prétend que Philippe paraissait décidé à y consentir, mais que Richard ne le voulut pas. Bromton dit que les deux rois s'y refusèrent. (Voy. Gauthier Vinisauf, liv. III, chap. 15, et Bromton, pag. 1203.)

1191 commencèrent leurs assauts, ils furent repoussés avec une vigueur qui les remplit de surprise. « Les » flots tumultueux des Francs, pour emprunter » le langage des auteurs arabes, roulaient vers les » murs de la place avec la rapidité d'un torrent » qui va se jeter dans un lac; ils montaient sur » les remparts à demi-ruinés, comme les chèvres » sauvages montent sur les roches escarpées, tan- » dis que les Sarrasins se précipitaient sur les as- » siégeans comme les pierres détachées du som- » met des montages. »

Le courage des Musulmans leur était inspiré par le désespoir; mais l'ardeur qu'inspire le désespoir est passagère; bientôt les soldats de l'islamisme retombèrent dans l'abattement. Les secours que Saladin avait promis n'arrivaient point, et rien ne pouvait sauver la ville; plusieurs émirs se jetèrent la nuit dans une barque pour aller chercher un asile dans le camp de Saladin, aimant mieux s'exposer aux reproches du sultan, ou périr au milieu des eaux, que de mourir sous le glaive des chrétiens. Cette désertion et la vue des tours ruinées ajoutèrent à l'effroi des Musulmans; tandis que les pigeons et les plongeurs annonçaient à Saladin l'horrible détresse des assiégés, ceux-ci formèrent le projet de sortir de la ville au milieu de la nuit, et de braver tous les périls pour rejoindre l'armée du sultan; mais leur projet fut découvert par les chrétiens, qui gardèrent tous les passages par lesquels l'ennemi pouvait leur échapper. Dès-lors les assiégés ne songèrent plus qu'à

sauver leur vie par une capitulation qui fut acceptée. Ils promettaient de faire rendre aux Francs le bois de la vraie croix avec seize cents prisonniers; ils s'engagèrent en outre à payer deux cent mille pièces d'or aux chefs de l'armée chrétienne. Des otages musulmans, et tout le peuple enfermé dans Ptolémaïs, devaient rester au pouvoir du vainqueur jusqu'à l'entière exécution du traité (1). 1191

Un soldat musulman sorti de la ville, vint annoncer à Saladin que la garnison était forcée de capituler. Le sultan, qui se proposait de faire un dernier effort pour sauver la place, apprit cette nouvelle avec une profonde douleur. Il fit assembler son conseil pour savoir s'il approuverait la capitulation; mais à peine les principaux émirs étaient réunis dans sa tente, qu'on vit flotter sur les murs et les tours de Ptolémaïs les étendards des croisés.

Tel fut le siége de Ptolémaïs qui dura plus de deux années, et dans lequel les croisés versèrent plus de sang et montrèrent plus de bravoure qu'il n'en fallait pour conquérir l'Asie. « Dans l'espace » de deux ans, dit Emad-eddin, le fer des Musul- » mans immola plus de soixante mille infidèles; à » mesure qu'ils périssaient sur terre, ils se multi-

(1) Voy. les articles de cette capitulation dans Gauthier Vinisauf et dans Bromton. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 691 et 741.) Boha-eddin et les autres auteurs arabes en ont aussi parlé. (Voy. au tom. II de la *Bibliot. des Croisades*, §§. 58 et 59.)

1191 » pliaient sur mer; toutes les fois qu'ils osèrent » nous attaquer, ils furent tués ou faits prison- » niers; néanmoins d'autres leur succédaient, et » pour cent qui succombaient, il en reparaissait » mille. » Quel sujet de méditation et de surprise que cette guerre à laquelle accouraient des peuples du Nord et du Midi, qui, sans s'être entendus entr'eux, sans être excités ou contraints par aucune puissance de la terre, venaient combattre sous les murs d'une ville de Syrie, un ennemi qu'ils ne connaissaient point, et dont ils n'avaient rien à craindre pour eux-mêmes.

Lorsqu'on reporte sa pensée sur les événemens que nous venons de décrire, on admire l'héroïsme, la constance, la résignation des croisés; mais on s'étonne en même temps de la direction que des circonstances peu importantes en elles-mêmes donnent quelquefois aux affaires humaines. Un roi fugitif, qui ne trouve pas un asile dans ses états, va tout-à-coup, suivi de quelques soldats, mettre le siége devant une ville; dès-lors c'est sur ce point que toute la chrétienté a les yeux et que se dirigent toutes les forces de l'Occident, sans qu'aucun prince, aucun monarque songe à tenter une entreprise plus importante. D'un côté, on voit les empires s'agiter et se lever en armes à la voix de la religion éplorée; que voit-on de l'autre? la colline de Turon et les rives stériles du Bélus, sur lesquelles vient se concentrer et mourir ce violent orage qui a ébranlé le monde. Ce long siége de Ptolémaïs, si rempli de gloire, ne fut-il pas, pour les

Francs, comme un piége de la fortune des Sarra- 1191
sins, et l'opiniâtreté qu'on mit alors à la conquête d'une ville qui n'était point la ville sainte, ne contribua-t-elle pas à sauver l'Orient, et peut-être l'islamisme des entreprises du monde chrétien?

Dans les nombreux combats que se livrèrent les vaisseaux sarrasins et les vaisseaux francs, pendant le siége de Ptolémaïs, on a pu remarquer que les chrétiens avaient le plus souvent l'avantage sur leurs ennemis, et ce fut cette supériorité de la marine de l'Occident qui sauva l'armée chrétienne. Souvent une tempête et la saison des pluies et des orages firent plus de mal aux croisés que tous les guerriers de Saladin. Si les Musulmans s'étaient rendus redoutables par leurs forces navales, et si Saladin, au lieu de rassembler des armées, avait rassemblé des flottes pour garder les côtes de la Syrie, les armées de l'Europe n'auraient jamais pu se réunir, et la faim aurait moissonné tous les guerriers chrétiens arrivés en Palestine (1).

C'est au milieu des grands événemens que se montrent la force, le génie et les passions de l'homme; c'est dans cette longue lutte entre les chrétiens et les Musulmans qu'on peut connaître leur force et leur puissance, qu'on peut étudier leur caractère et leurs mœurs.

Nous ne parlerons point ici de leurs armures

---

(1) Gauthier Vinisauf donne sur l'état de la marine au moyen âge des détails assez curieux dans son liv. I, ch. XXXIV. (Voyez aussi *Biblioth. des Croisades*, tom. I., pag. 675.)

1191 différentes, ni de leur tactique et de leurs évolutions militaires. Dans le siége de Ptolémaïs, les Francs et les Sarrasins perfectionnèrent tour-à-tour les moyens d'attaque et de défense. Les Musulmans donnèrent au feu grégeois une force et une activité qu'on n'avait point connues dans les guerres précédentes (1); de leur côté, les chrétiens construisirent des machines de guerre qui furent à-la-fois l'admiration et l'effroi de leurs ennemis. De part et d'autre, on ne négligea rien de tout ce qui peut rendre la guerre plus meurtrière et plus cruelle; et dans la fureur qui animait les combattans, on s'étonne qu'ils n'aient point fait usage des flèches empoisonnées qu'on connaissait alors en Asie. Dans un vaisseau musulman qui portait des munitions de guerre à Ptolémaïs, et dont Richard se rendit maître en arrivant en Syrie, on trouva des serpens et des crocodiles destinés à porter la mort et la terreur parmi les assiégeans (2). Les chrétiens n'eurent point recours à ces horribles auxiliaires; mais ils avaient apporté de la Sicile des pierres noires (3) provenant des laves de l'Etna, qui

(1) On trouvera à ce sujet des détails curieux, au t. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 49. Ces détails nous sont fournis par Boha-eddin et Ibn-Alatir, écrivains dont l'un assista au siége de Saint-Jean-d'Acre, et l'autre fut contemporain.

(2) Nous avons déjà renvoyé à l'article de Gauthier-Vinisauf pour les détails de ce combat naval. (Voyez aussi *Sicardi*, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, page 550.)

(3) Le même historien dit qu'une de ces pierres noires

causaient un grand ravage dans la ville, et que les 1191
Musulmans comparaient aux foudres lancées contre les anges rebelles.

Au milieu des combats et des assauts qui se livraient chaque jour, nous ne voyons point le courage des soldats de la croix soutenu par des visions et des miracles comme dans les autres guerres saintes. Une seule chronique (1) rapporte que la Vierge, mère du Sauveur, dans un costume d'une blancheur éclatante, apparut pendant la nuit à quelques guerriers qui veillaient sous les remparts de la ville ; mais le récit de cette apparition ne fit aucune sensation dans l'armée chrétienne. Néanmoins l'enthousiasme religieux n'avait point de bornes, et jamais on ne vit un plus grand nombre de prélats et d'ecclésiastiques sous les armes. Le clergé latin qui, dans ses prédications, avait si souvent répété que la mort, dans une guerre contre les Sarrasins, ouvrait aux pèlerins les portes du ciel, ne voulut point se priver lui-même de ce moyen de salut. Quoique les prêtres de l'islamisme ne prissent point les armes, nous avons vu déjà qu'ils

---

fut envoyée à Saladin comme un objet de curiosité. (Gauthier Vinisauf, liv. III, chap. VII.)

(1) C'est celle de Bromton, pag. 1205. (Voyez aussi *Bibliothèque des Croisades*, tom. I, pag. 740.) L'auteur musulman Boha-eddin cite de son côté une légion d'anges habillés de vert qui descendit du ciel pendant la nuit pour secourir la garnison de Saint-Jean-d'Acre. (Voy. au t. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 58.)

1191 ne regardaient pas moins cette guerre comme une guerre religieuse, et le plus illustre des cadis musulmans écrivait à Saladin: *La langue de nos épées est assez éloquente pour nous obtenir le pardon de nos fautes* (1).

Le fanatisme redoubla souvent les fureurs du carnage; les Musulmans, du haut des tours de Ptolémaïs, insultaient aux cérémonies religieuses des chrétiens (2). On les voyait sur leurs remparts élever des croix, les battre de verges, les couvrir de poussière et de boue, les briser en mille pièces à la vue des assiégeans. A cet aspect, les chrétiens juraient de venger leur culte outragé, et menaçaient les Sarrasins de renverser toutes les chaires de Mahomet. Dans l'excès de leur animosité religieuse, les Musulmans massacrèrent plusieurs fois les captifs désarmés; on les vit brûler des prisonniers chrétiens sur le champ de bataille; les croisés imitèrent la barbarie de leurs ennemis.

Tel est néanmoins l'ascendant de l'humanité sur les cœurs les plus féroces, qu'on vit alors des guerriers reculer d'horreur en présence du carnage qu'ils avaient fait, et se dérober eux-mêmes

(1) On trouvera cette lettre en entier au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 55.

(2) Florentinus, évêque de Ptolémaïs, rapporte avec horreur l'impiété des Turcs.

Milites aspiceres super muros stantes,
Turcos, sanctam manibus crucem elevantes
Cum flagellis asperis eam verberantes
Et cum improperiis nobis minitantes.

aux transports de leur propre furie. Dans un assaut livré à la ville, des mineurs musulmans et chrétiens se rencontrèrent dans les souterrains, et comme si la vue des débris accumulés autour d'eux, comme si l'aspect du tombeau qu'ils avaient creusé, leur eût tout-à-coup donné des sentimens généreux, ils déposèrent les armes, et firent entr'eux un traité de paix, laissant à d'autres le soin de poursuivre une guerre qui les rendait plus barbares qu'ils n'auraient voulu l'être. 1191

On a comparé le siége de Ptolémaïs au siége de Troie (1), et cette comparaison ne manque pas de vérité. Les guerriers musulmans et chrétiens se provoquaient souvent dans des combats singuliers, et s'accablaient d'injures comme les héros d'Homère; des femmes couvertes du casque et de la cuirasse disputèrent aux guerriers le prix de la bravoure, et furent trouvées parmi les morts qui couvraient le champ de bataille (2); l'enfance même ne resta point étrangère à cette guerre; on vit des

(1) Voyez Gauthier Vinisauf, liv. 1, ch. XXXII. (Voyez aussi la *Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 661.)

(2) Les chroniques d'Occident ne disent rien de ces femmes qui combattaient parmi les chrétiens; les auteurs arabes qui en parlent, nous apprennent qu'elles furent reconnues parmi les morts ou parmi les prisonniers. Le seul Gauthier Vinisauf cite un acte de dévouement d'une femme chrétienne qui, blessée à mort, demanda à être jetée dans le fossé de la ville, afin que son corps pût contribuer à le combler. (Voyez l'extrait de Gauthier Vinisauf, tome 1, *Biblioth. des Croisades*.)

1191 enfans sortir de la ville assiégée, et se battre contre les enfans des chrétiens, en présence des deux armées (1).

Quelquefois les fureurs de la guerre faisaient place aux plaisirs de la paix; les Francs et les Sarrasins oubliaient pour un moment la haine qui leur avait fait prendre les armes. Pendant le cours du siége, on célébra dans la plaine de Ptolémaïs plusieurs tournois, où les Musulmans furent invités. Les champions des deux partis, avant d'entrer en lice, se haranguaient les uns les autres; le vainqueur était porté en triomphe, et le vaincu racheté comme prisonnier de guerre. Dans ces fêtes guerrières, qui réunissaient les deux nations, les Francs dansaient souvent au son des instrumens arabes, et leurs ménestrels chantaient ensuite pour faire danser les Sarrasins.

La plupart des émirs musulmans, à l'exemple de Saladin, affectaient une austère simplicité dans leurs vêtemens et leurs manières. Un auteur arabe compare le sultan, au milieu de sa cour, entouré de ses fils et de ses frères, à l'astre des nuits qui jette une lueur sombre au milieu des étoiles; toute leur parure était dans la beauté de leurs chevaux, dans l'éclat de leurs armes et dans leurs étendards, sur lesquels ils faisaient peindre des plantes, des fleurs, des abricots et d'autres fruits à la couleur d'or (2). Les principaux chefs de la croisade n'a-

(1) Voyez en un exemple singulier, rapporté par Bohaeddin, tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 46.

(2) La couleur adoptée par Saladin était le jaune; à l'é-

vaient point la même simplicité; les chroniques anglaises se plaisent à vanter le faste et la magnificence que déploya le roi Richard dans son pélerinage ; comme on l'avait vu dans la première guerre sainte, les princes et les barons s'étaient fait suivre en Asie de leurs équipages de pêche et de chasse, et du luxe de leurs palais et de leurs châteaux. Parmi les faucons du roi de France, dit un auteur arabe, il s'en trouvait un de couleur blanche et d'une espèce rare; *le roi* (nous répétons ici le récit naïf du chroniqueur oriental) *aimait beaucoup cet oiseau, et l'oiseau aimait le roi de même;* ce faucon s'étant échappé, alla se percher sur les remparts de la ville; toute l'armée chrétienne fut en mouvement pour rattraper l'oiseau fugitif; comme il fut pris par les Musulmans et porté à Saladin, Philippe envoya un ambassadeur au sultan pour le racheter, et fit offrir une somme d'or qui aurait suffi à la rançon de plusieurs guerriers chrétiens (1). 1191

Le camp de Ptolémaïs ressemblait à une grande ville d'Europe, où tous les métiers et les arts mécaniques avaient suivi les pélerins. On y trouvait des marchés où s'étalaient toutes les productions de l'Orient et de l'Occident; le mouvement du commerce, les travaux de l'insdustrie se mêlaient partout à l'activité de la guerre et au bruit des ar-

gard des fruits qu'il avait fait peindre sur ses étendards, voyez le récit d'Emad-eddin, tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 42.

(1) Voy. au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 56.

1191 mes. On doit croire que la cupidité et l'avarice profitèrent souvent de la misère des croisés; les chroniques parlent d'un Pisan (1), qui, au milieu de la disette, avait ramassé une grande quantité de blé, et refusait de le vendre, dans l'espoir d'en tirer une somme excessive. Les flammes consumèrent le magasin de cet avide marchand, et les pauvres pélerins ne manquèrent pas de reconnaître en cette occasion l'éclatante justice de Dieu.

La misère qui affligea si souvent le camp des croisés, n'empêchait point un grand nombre d'entr'eux de se livrer à tous les excès de la licence et de la débauche. On voyait rassemblés dans le même lieu tous les vices de l'Europe et de l'Asie. Si on en croit un historien arabe, au moment même où les Francs étaient en proie à la disette, aux maladies contagieuses, il arriva dans leur camp une troupe de trois cents femmes qui venaient des pays d'Occident. Ces trois cents femmes, dont la présence dans l'armée chrétienne était un scandale pour les Sarrasins, se prostituaient aux soldats de la croix, et n'avaient pas besoin, pour les corrompre, d'employer les enchantemens de l'Armide du Tasse (2).

Cependant le clergé exhortait sans cesse les pélerins à suivre les préceptes de l'Évangile. Dans le camp des chrétiens, on voyait des églises surmontées d'un clocher de bois où se rassemblaient cha-

(1) Voyez Gauthier Vinisauf, liv. 1, chap. LXXX.

(2) Voy. au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 48.

que jour les fidèles. Souvent les Sarrasins profi- 1191
taient du moment où les croisés assistaient au service de la messe, pour attaquer leurs retranchemens dégarnis de soldats. Au milieu de la corruption générale, le siége de Ptolémaïs présenta plusieurs sujets d'édification. Dans les camps, sur le champ de bataille, la charité veillait sans cesse autour des soldats chrétiens pour soulager leur misère, pour soigner les malades et les blessés.

Il s'était formé des associations d'hommes pieux pour assister les mourans et ensevelir les morts; un pauvre prêtre d'Angleterre fit construire à ses frais, dans la plaine de Ptolémaïs, une chapelle consacrée aux trépassés; il avait fait bénir autour de la chapelle un vaste cimetière dans lequel, chantant lui-même l'office des morts, il suivit les funérailles de plus de cent mille pélerins.

Pendant le siége, les guerriers du Nord s'étaient trouvés dans la plus grande détresse et ne pouvaient se faire entendre des autres nations. Quelques gentilshommes de Lubeck et de Brême vinrent à leur secours, formèrent des tentes avec les voiles de leurs vaisseaux pour y recevoir les pauvres soldats de leur nation, et les soignèrent dans leurs maladies; quarante seigneurs allemands prirent part à cette généreuse entreprise, et leur association fut l'origine de l'ordre hospitalier et militaire des chevaliers teutoniques (1). C'est aussi à

(1) Voy. l'Éclaircissement sur les ordres de chevalerie, à la fin du volume.

1191 cette époque que s'établit l'institution de la Trinité, qui avait pour objet de racheter les chrétiens retenus en captivité chez les Musulmans.

Lorsque les émirs qui commandaient dans Ptolémaïs, eurent signé la capitulation, plusieurs chevaliers chrétiens entrèrent dans la place pour y recevoir les otages et prendre possession des tours et des forteresses. Quand la garnison musulmane sortit de la ville, toute l'armée chrétienne était rangée en bataille sur son passage; on voyait dans la démarche et dans la contenance des guerriers sarrasins une sorte d'assurance et de fierté qu'on aurait pu prendre pour l'orgueil de la victoire (1). Ce spectacle irrita les soldats chrétiens, déjà mécontens de ce qu'on n'avait pas pris la ville de vive-force pour la livrer au pillage; ce mécontentement augmenta encore lorsque les deux rois firent placer des sentinelles à toutes les portes pour défendre l'entrée de la place à la multitude des croisés qui l'avaient conquise. Richard et Philippe se partagèrent les vivres, les munitions, toutes les richesses qu'on trouva dans la ville, et tirèrent au sort les otages et les prisonniers de guerre. « Que l'Église » et la postérité, s'écrie ici l'évêque de Cré-

(1) Voici les expressions de Gauthier Vinisauf : *Nec rerum amissio dejecerat, sed nec vultus perierat constantia, imo animositatis habitudine simulabant victoriam.* Plus haut il dit en parlant des Turcs : *Gens illa Turcorum probitatis admirandæ, virtutis eximiæ, bellicis exercitiis viri strenuissimi, magnificentiâ insignes*, etc. (Liv. III, ch. XVII.)

» mone (1), jugent s'il convenait que tout fût 1191
» donné ainsi à deux princes, arrivés à peine depuis trois mois, lorsque les autres pélerins avaient sur les dépouilles de l'ennemi tant de droits acquis par de longs travaux, et par leur sang prodigué pendant plusieurs hivers. »

Lorsque Philippe et Richard eurent partagé le prix de la victoire, toute l'armée entra dans la ville. Le clergé purifia les églises qui avaient été changées en mosquées, et remercia le Ciel du dernier triomphe accordé aux armes des croisés (2). Les chrétiens qui avaient été chassés de Ptolémaïs lors de la conquête de Saladin, vinrent réclamer leurs anciennes possessions, et ce ne fut qu'à la pressante sollicitation du roi de France qu'on leur permit de rentrer (3) dans leurs demeures. Richard usait de la victoire sans ménagement, non-seulement envers les infidèles, mais envers les croisés. On rapporte que Léopold d'Autriche, qui s'était distingué par des prodiges de valeur, avait arboré sa bannière sur une tour de la ville; par l'ordre de Richard, cette bannière fut enlevée et jetée dans les fossés (4); les guerriers allemands

(1) Sicardi, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, p. 552.

(2) Voyez Bromton, pag. 1206 de la collection déjà citée; et l'histoire arabe des patriarches d'Alexandrie, tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 59.

(3) Pour ce fait remarquable, voyez l'extrait du continuateur de Guillaume de Tyr, *Bibl. des Crois.*, tom. 1, p. 370.

(4) Ce fait est rapporté par Gauthier d'Hémingford. (Voy. *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 657.)

1191 prenaient déjà les armes pour venger cet outrage; mais Léopold dissimula son ressentiment; la fortune devait bientôt lui offrir une occasion d'en tirer une vengeance cruelle. Conrad, mécontent, se retira brusquement à Tyr (1) avec ses troupes; et lorsque des prélats et des barons lui furent envoyés pour l'engager à rejoindre les drapeaux de la croisade, il déclara qu'il ne se croyait point en sûreté dans une ville et dans une armée où commandait Richard. Ce fut alors que Philippe, soit qu'il fût mécontent de la conduite du roi d'Angleterre, soit qu'il manquât d'argent pour poursuivre la guerre, soit enfin que sa maladie eût fait des progrès, annonça son dessein de retourner dans ses États. Cette résolution affligea vivement tous les croisés (2). Bromton rapporte que le duc de Bourgogne et les barons qu'il envoya à Richard pour lui faire part de son projet, ne purent proférer une seule parole, tant leur voix était étouffée

(1) Bromton dit que le 27 de juillet, c'est-à-dire six jours après l'entrée des chrétiens dans Acre, le marquis vint se jeter aux pieds du roi d'Angleterre, lui demanda pardon et l'obtint. Ce même jour il réclama le royaume de Jérusalem, et la décision fut prise à son égard telle qu'on l'a rapportée plus haut : cet arrangement ne ramena point la paix, et la discorde ne tarda pas à se rallumer.

(2) Voyez, sur ce départ du roi de France, Gauthier Vinisauf, Bromton, Sicardi, Rigord et Guillaume le Breton, *Bibliothèque des Croisades*, tome 1, pages 692-743-553.

par les sanglots; les barons du roi d'Angleterre se mirent aussi à pleurer; mais Richard, qui n'était pas fâché de n'avoir plus de rival dans l'armée chrétienne, consentit sans peine au départ de Philippe, et se contenta d'exiger de lui sa promesse royale, qu'à son retour en France il n'entreprendrait rien contre les domaines et les provinces de la couronne d'Angleterre. Philippe alla s'embarquer à Tyr, et laissa en Palestine dix mille Français sous les ordres du duc de Bourgogne; lorsqu'il sortit de Ptolémaïs, ses fidèles chevaliers et les croisés qui avaient embrassé son parti contre Richard, lui adressaient de touchans adieux; tous les autres l'accablaient de malédictions, et lui reprochaient en face de déserter la cause de Jésus-Christ. 1191

Richard restait seul chargé de faire exécuter la capitulation de Ptolémaïs. Plus d'un mois s'était écoulé, et Saladin ne payait point les deux cent mille besans qu'on avait promis en son nom; il n'avait point rendu le bois de la vraie croix, et les prisonniers chrétiens qu'il devait délivrer étaient encore dans les fers. « Alors le roi d'Angleterre, dit » Gauthier Vinisauf, dont toute l'ambition était » d'abattre l'orgueil des Sarrasins, de confondre » leur malice et leur arrogance, de punir l'islamisme des outrages faits à la chrétienté, fit sortir » de la ville, le vendredi après l'Assomption, » deux mille sept cents Sarrasins enchaînés, et » donna l'ordre de les mettre à mort. Ceux qui » étaient chargés d'exécuter cet ordre s'empres-

1191 » sèrent avec joie de faire subir aux captifs mu-
» sulmans la peine du talion, et de venger par
» leur mort celle des prisonniers chrétiens tués
» à coups de traits et de flèches (1). » Nous avons cru devoir copier ici la relation d'un témoin oculaire, parce que dans une circonstance aussi grave, l'historien doit toujours craindre de dénaturer un fait et de changer quelque chose aux circonstances qui le caractérisent. Nous ajouterons, d'après le récit de l'auteur anglais, que Richard ne doit pas être seul accusé de cet acte de barbarie, car l'exécution des captifs avait été résolue dans un conseil des chefs de l'armée chrétienne. Les chroniques arabes ne manquent point de raconter le massacre des prisonniers musulmans; et si on en juge d'après les

(1) Voyez Gauthier Vinisauf, liv. IV, ch. 4. Au rapport de Bromton, Saladin avait déjà fait trancher la tête aux prisonniers chrétiens qu'il devait échanger contre des prisonniers musulmans, et le roi Richard attendit, pour se venger, le terme fixé pour l'exécution du traité. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, p. 693 et 746.) Les auteurs arabes ne font pas mention d'un trait aussi honteux pour Saladin. Ils disent, au contraire, que déjà Saladin avait fait venir de Damas une partie des prisonniers chrétiens pour les rendre, suivant le traité; et qu'à la nouvelle du massacre de ses soldats, il se contenta de les renvoyer à Damas, sans leur faire aucun mal. Boha-eddin, témoin oculaire, ajoute seulement que, dans le mois qui suivit, Saladin exaspéré fit mourir tous les chrétiens qui tombèrent entre ses mains. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §§. 59 et 60.)

circonstances qu'elles rapportent, Saladin aurait 1191
été sommé plusieurs fois d'accomplir ses promesses; les chrétiens l'auraient menacé plusieurs fois de mettre à mort les Musulmans qu'ils avaient entre les mains, s'il ne remplissait les conditions des traités; ce fut alors que les croisés, suivis de leurs prisonniers, s'avancèrent dans la plaine jusqu'au lieu où campait Saladin, et leurs terribles menaces ne furent accomplies qu'en présence de l'armée musulmane, qui sortit de ses retranchemens et livra un combat à l'armée chrétienne. Il n'est pas inutile d'ajouter ici que les chroniques orientales, sans caractériser cette scène barbare, se bornent à dire que les prisonniers, martyrs de l'islamisme, *allèrent boire les eaux de la miséricorde dans le fleuve du Paradis* (1); on ne doit pas douter que les croisés n'eussent préféré à ces actes de sanglantes représailles, le paisible accomplissement d'un traité qui leur offrait de grands avantages; et ce fut sans doute pour ne point leur donner ces avantages que la politique de Saladin sacrifia la vie des captifs et des otages qu'il lui était facile de racheter. Lorsque la guerre allait se poursuivre avec une

(1) Ce sont les expressions d'Émad-eddin. Cet auteur représente ensuite les Musulmans tués par Richard, comme ayant pour l'instant recouvré la parole, et met dans leur bouche le récit de leurs souffrances et de la récompense éclatante qu'ils avaient reçue de Dieu. (Voyez au tome II, *Biblioth. des Crois.*, §. 59.)

1191 nouvelle fureur, le sultan, honteux de ses défaites, craignant d'autres revers, ne pouvait se résoudre à remettre entre les mains des croisés plus de deux mille prisonniers prêts à s'armer de nouveau contre lui, deux cent mille pièces d'or qui devaient servir à l'entretien de cette armée qu'il n'avait pu vaincre, et le bois de la vraie croix, dont l'aspect échauffait dans les combats l'enthousiasme et l'ardeur des guerriers chrétiens (1). Au reste, la plupart des Musulmans que ne frappaient point ces considérations d'une politique inflexible, et qui d'ailleurs avaient souvent égorgé leurs captifs sans avoir à leur reprocher l'inexécution des traités, n'accusèrent point en cette occasion la barbarie de leurs ennemis, et ne reprochèrent qu'à Saladin la mort de leurs frères, abandonnés au glaive des Francs. Les plaintes même qui s'élevèrent à ce sujet contre lui parmi ses émirs et ses soldats (2), nuisirent beaucoup dans la suite aux progrès de ses armes, et le forcèrent enfin de terminer la guerre, sans avoir pu, comme il en avait le projet, anéantir les colonies chrétiennes de la Syrie.

Les croisés victorieux jouirent enfin dans Ptolémaïs d'un repos qu'ils n'avaient point connu

(1) Emad-eldin remarque que Saladin garda cette croix non parce qu'il y mettait du prix, mais parce qu'il savait que rien ne ferait tant de peine aux chrétiens que de la savoir entre les mains de leurs ennemis. §. 62.

(2) Voyez le récit des auteurs arabes au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §§. 62 et 64.

depuis leur arrivée en Syrie. Les plaisirs de la 1191
paix, l'abondance des vivres, le vin de Chypre, des femmes venues des îles voisines, leur firent oublier un moment le but de leur entreprise. Lorsqu'un hérault d'armes annonça à haute voix que l'armée allait se mettre en marche et se diriger vers Jaffa, le plus grand nombre des pélerins eurent quelque peine à s'éloigner d'une ville remplie de délices. Cependant le clergé leur rappela la captivité de Jérusalem, et lorsqu'après avoir campé quelques jours hors de la ville, Richard donna le signal du départ, cent mille croisés traversèrent le Bélus, s'avançant entre la mer et le mont Carmel. Une flotte, partie du port de Ptolémaïs, côtoyait le rivage, chargée de bagages, de vivres et de munitions de guerre. Un char, monté sur quatre roues recouvertes de fer, portait l'étendard de la guerre sainte suspendu à un mât élevé. C'est autour de ce char qu'on transportait les blessés au milieu des combats; c'est là que l'armée se ralliait dans les périls (1); les croisés marchaient lentement, parce que les Sarrasins les at-

(1) Voyez la description de ce char et la marche pénible de l'armée des croisés, à l'article de Gauthier Vinisauf. (*Biblioth. des Crois.*, tom. I, pag. 693 et suiv.) On fera bien de comparer au récit de Gauthier celui de l'auteur arabe Boha-eddin, qui y est conforme. L'un et l'autre écrivains étaient témoins oculaires, et ils se complètent réciproquement. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 60.)

1191 tendaient partout sur leur passage, et cherchaient à les surprendre dans tous les lieux difficiles. Ceux-ci n'étaient point, comme les soldats chrétiens, chargés d'une pesante armure ; chaque soldat n'avait qu'une épée, un poignard, un javelot ; quelques-uns portaient une massue hérissée de pointes de fer ; montés sur des chevaux arabes, ils erraient autour de l'armée chrétienne, fuyant lorsqu'ils étaient poursuivis, revenant à la charge lorsqu'on cessait de les poursuivre ; une chronique contemporaine compare leurs évolutions, tantôt au vol de l'hirondelle, tantôt au rapide essor de ces mouches importunes dont l'essaim s'envole quand on les chasse, et reparaît quand on les a chassées. Dans les montagnes qu'elle traversait, l'armée chrétienne avait sans cesse à lutter contre la difficulté des chemins, coupés par des ravins et des torrens ; dans les plaines, des herbes et des plantes qui s'élevaient à la hauteur de l'homme, embarrassaient la marche des cavaliers et des fantassins. Des animaux sauvages s'échappaient de leurs retraites et fuyaient à travers les soldats qui abandonnaient leurs rangs pour les poursuivre. Pendant le jour le soleil embrasait la terre ; pendant la nuit les croisés se trouvaient en proie à une multitude d'insectes qu'on appelait *tarentes* (1), dont les

(1) Nous avons déjà parlé des *tarentes* dans notre troisième livre, d'après Albert d'Aix. Cet historien dit que ces animaux étaient des serpens, ce qui n'est pas croyable. Gauthier Vinisauf qui était sur les lieux et au témoignage duquel on doit ajouter foi, les représente comme des insectes, *ver-*

piqûres faisaient enfler leurs corps et leur cau- 1191
saient d'insupportables douleurs. Dans cette marche pénible, l'armée perdit un grand nombre de ses chevaux blessés par les traits de l'ennemi; plusieurs soldats périrent de l'excès de la fatigue. Lorsqu'un pélerin rendait le dernier soupir, la troupe à laquelle il appartenait, l'ensevelissait au lieu même où il avait expiré, et poursuivait sa route en chantant les hymnes des morts. L'armée faisait à peine trois lieues par jour; chaque soir elle dressait ses tentes; avant que les soldats se livrassent au sommeil, un hérault d'armes criait dans tout le camp : *Seigneur, secourez le Saint-Sépulcre;* il prononçait trois fois ces paroles; toute l'armée les répétait en levant les yeux et les mains vers le ciel. Le lendemain, à la pointe du jour, le char qui portait l'étendard de l'armée, s'ébranlait au signal des chefs; les croisés s'avançaient en silence, et les prêtres, dans leurs chants religieux, rappelaient les voyages, les souffrances, les périls d'Israël marchant à la conquête de la Terre-Promise.

Enfin l'armée chrétienne, après six jours de fatigue, arriva à Césarée; elle avait repoussé dans sa marche périlleuse plusieurs attaques des Sarrasins; mais de plus grands obstacles lui restaient à vaincre. Saladin avait rassemblé toute son armée, impatiente de venger la perte de Ptolémaïs et le massacre des captifs musulmans. Les croisés durent éprouver

---

miculi, dont les piqûres aiguës ne tourmentaient les croisés que pendant la nuit.

1191 quelqu'effroi en voyant la contenance, les préparatifs et la multitude de leurs ennemis ; si on en croit les historiens orientaux, le roi d'Angleterre proposa la paix au frère de Saladin; mais comme il demandait Jérusalem et qu'il irrita l'orgueil des Sarrasins (1), les menaces et l'appareil d'une guerre sanglante succédèrent bientôt aux négociations pacifiques. L'armée du sultan tantôt devançait les croisés, tantôt menaçait de les attaquer en flanc ou sur leurs derrières. A chaque passage d'un torrent, à chaque défilé, à chaque village, on livrait un combat; les archers musulmans, placés sur les hauteurs, ne cessaient de lancer des flèches; les armures des guerriers chrétiens étaient hérissées de traits (2); l'armée chrétienne avait toujours la mer à sa droite; à sa gauche s'élevaient les montagnes escarpées de Naplouse, couvertes de guerriers sarrasins. Les croisés ne traversèrent point sans crainte la forêt célébrée par le Tasse, et toujours serrant leurs rangs, toujours prêts à combattre, ils descendirent dans de vastes plaines qui s'étendaient jusqu'à la rivière d'Arsur. C'est dans ces plaines que deux cent mille Musulmans attendaient l'armée chrétienne pour lui disputer le passage ou lui livrer une bataille décisive (3).

(1) Voyez le récit de Boha-eddin au tome II de la *Bibliot. des Croisades*, §. 60.

(2) Emad-eddin compare à ce sujet les guerriers chrétiens à des porcs-épics.

(3) Tous les détails que nous donnons ici sur la bataille

Lorsqu'on aperçut l'armée musulmane, le roi Richard se prépara au combat. L'armée chrétienne fut partagée en cinq corps; les Templiers formaient le premier, les guerriers de la Bretagne et de l'Anjou, le second; le roi Guy et les Poitevins occupaient le troisième rang; le quatrième corps était composé des Anglais et des Normands rangés autour du grand étendard; les Hospitaliers marchaient ensuite, et derrière eux s'avançaient lentement les archers, l'arc tendu et le dos chargé de flèches et de javelots. Le comte de Champagne, avec ses chevaliers, s'était approché des montagnes, pour observer les mouvemens des Sarrasins; le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne avec une troupe d'élite, se transportaient, tantôt vers le front, tantôt sur les derrières et sur les flancs de l'armée. Les bataillons des chrétiens étaient si serrés, dit Gauthier Vinisauf, qu'un fruit jeté au milieu d'eux n'aurait pu tomber sans toucher un homme ou un cheval. Tous les guerriers avaient reçu l'ordre de ne point quitter leur rang et de rester immobiles à l'approche de l'ennemi. 1191

Vers la troisième heure du jour, l'armée était ainsi rangée en bataille; tout-à-coup on vit arriver

---

d'Arsur sont extraits de Gauthier Vinisauf, liv. IV, ch. XIV et suiv. (Voy. aussi *Biblioth. des Crois.*, tom. I, pag. 695 et suiv.) Nous avons aussi fait usage du récit de Boha-eddin, témoin oculaire, et des autres auteurs arabes. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 61.)

1191 une multitude de Sarrasins, descendus des montagnes et s'approchant de l'arrière-garde des croisés. Dans cette foule d'ennemis, se faisaient remarquer des Arabes Bédouins, portant des arcs, des carquois et des boucliers ronds; des Scythes à la longue chevelure, montés sur de grands chevaux, armés de flèches; des Éthiopiens au teint noir, d'une taille élevée, le visage peint de blanc et de rouge. Après cette troupe, accouraient plusieurs autres phalanges, portant au bout de leurs lances des drapeaux de toutes sortes de couleurs. Tous ces barbares s'avançaient contre les chrétiens avec la rapidité de l'éclair, et la terre tremblait sous leurs pas. Le bruit de leurs cistres, de leurs clairons, de leurs timbales, n'aurait pas permis d'entendre les éclats du tonnerre. Ils avaient parmi eux des hommes dont l'unique emploi était de pousser d'affreux hurlemens, et tout ce fracas n'avait pas seulement pour but d'effrayer leurs ennemis, mais d'échauffer au carnage les guerriers musulmans, d'entretenir dans leur cœur, avec l'oubli du péril, l'ardeur des combats et l'ivresse de la victoire. Leurs bataillons, ainsi animés, se précipitaient vers les croisés; de nouveaux bataillons suivaient les premiers, et d'autres les suivaient encore; bientôt l'armée musulmane, pour parler comme les historiens arabes, entoura l'armée chrétienne *comme le cil environne l'œil*. Les archers et les balistaires arrêtèrent la première impétuosité de l'ennemi; mais semblables aux eaux qui se débordent, les Turcs, poussés

par ceux qui arrivaient après eux, revinrent à la 1191
charge : l'attaque des Musulmans s'était dirigée à-la-fois vers la mer et vers les montagnes ; ils se portèrent en plus grand nombre sur l'arrière-garde, où se trouvaient les Hospitaliers. Ils avaient quitté leurs flèches, et combattaient avec la lance, la massue et l'épée. Une chronique anglaise les compare à des forgerons, et les croisés à l'enclume qui retentit sous les coups redoublés. Cependant l'armée chrétienne n'avait point interrompu sa marche vers Arsur, et les Sarrasins, qui ne pouvaient ébranler les Francs, les appelaient une *nation de fer* (1).

Richard avait renouvelé l'ordre de rester sur la défensive, et de ne se porter contre l'ennemi qu'au signal qui devait être donné par six trompettes, deux à la tête de l'armée, deux au centre, deux à l'arrière-garde. Ce signal était impatiemment attendu ; les barons et les chevaliers pouvaient tout supporter, excepté la honte de rester ainsi sans combattre en présence d'un ennemi qui redoublait à chaque instant ses attaques. Ceux de l'arrière-garde reprochaient à Richard de les abandonner ; ils appelaient à leur secours saint Georges, le patron des braves. A la fin quelques-uns des plus ardens et des plus intrépides, oubliant l'ordre qu'ils avaient reçu, se précipitent sur les

(1) Les Grecs se servent aussi de cette comparaison. (Voy. l'extrait de Cinnam, au tom. II de la *Biblioth. des Croisades.*)

1191 Sarrasins; leur exemple entraîne la valeureuse milice des Hospitaliers. Aussitôt le comte de Champagne avec sa troupe d'élite, Jacques d'Avesnes avec ses Flamands, Robert de Dreux et son frère l'évêque de Beauvais, accourent vers le lieu où le péril était plus pressant. Après eux, s'ébranlent les Bretons, les Angevins, les Poitevins; la bataille devient générale, et les scènes du carnage s'étendent depuis la mer jusqu'aux montagnes. Le roi Richard se montrait partout où les chrétiens avaient besoin de son secours; partout la fuite des Turcs annonçait sa présence et marquait son passage. La mêlée était si confuse et la poussière si épaisse, que plusieurs croisés tombèrent sous les coups de leurs compagnons, qui les prenaient pour des Musulmans. Des étendards déchirés, des lances rompues, des épées brisées jonchaient la plaine. Vingt chariots, dit un témoin oculaire, n'auraient pu porter les javelots et les traits qui couvraient la terre. Ceux des combattans qui avaient perdu leurs chevaux et leurs armes, se cachaient dans des buissons, montaient sur des arbres, où le trait mortel venait les atteindre; d'autres fuyaient vers la mer, et du haut des rochers escarpés se précipitaient dans les flots.

A chaque moment le combat s'animait davantage et devenait plus sanglant; toute l'armée chrétienne se trouvait engagée dans la bataille; et revenant sur ses pas, le char qui portait le grand étendard s'était rapproché du fort de la mêlée. Bientôt les Sarrasins ne peuvent plus supporter le

choc impétueux des Francs; Boha-eddin, témoin 1191
oculaire, nous apprend lui-même qu'ayant quitté le centre de l'armée musulmane, mis en déroute, il voulut se retirer à l'aile gauche qui prenait la fuite, et qu'il se réfugia enfin vers le pavillon de Saladin, où il trouva le sultan, qui n'avait plus autour de lui que dix-sept mamelucks. Tandis que leurs ennemis fuyaient ainsi, les chrétiens croyant à peine à leur victoire, restent immobiles dans le lieu où ils avaient vaincu. Ils s'occupaient de soigner les blessés et de ramasser les armes éparses sur le champ de bataille, lorsque tout-à-coup vingt mille Sarrasins, que leur chef avait ralliés, accoururent pour recommencer le combat. Les croisés, accablés par la chaleur et la fatigue, et ne s'attendant plus à être attaqués, éprouvent d'abord une surprise qui ressemble à la crainte. Taki-eddin, neveu du sultan et le plus valeureux des émirs, conduisait la milice musulmane, à la tête de laquelle on remarquait les mamelucks de Saladin avec leurs bannières jaunes. Les chrétiens, qui s'étaient repliés autour de leur étendard, eurent besoin, pour résister au choc de l'ennemi, d'être encouragés par la présence et l'exemple de Richard, devant lequel aucun Sarrasin ne pouvait rester debout, et que les chroniques contemporaines comparent, dans l'horrible mêlée, au moissonneur abattant les épis. Au moment où les chrétiens victorieux se remettaient en marche et s'avançaient vers Arsur, les Musulmans, poussés par le désespoir, vinrent encore attaquer l'arrière-garde. Richard, qui

1191 avait repoussé deux fois l'ennemi, vole au lieu du combat, suivi seulement de quinze chevaliers, et répétant à haute voix le cri de guerre des chrétiens : *Dieu, secourez le Saint-Sépulcre !* Les plus braves suivent le roi ; les Musulmans sont dispersés au premier choc, et leur armée, vaincue trois fois, eût été détruite si la forêt d'Arsur n'avait recueilli leurs débris et dérobé leur retraite précipitée.

Dans cette bataille, Saladin perdit plus de huit mille de ses soldats et trente-deux de ses émirs. La victoire ne coûta aux chrétiens que mille de leurs guerriers. Le roi d'Angleterre nous apprend lui-même dans une de ses lettres, qu'il fut légèrement blessé (1). Ce fut avec une profonde douleur que les croisés reconnurent parmi les morts un de leurs chefs les plus habiles et les plus intrépides, l'illustre Jacques d'Avesnes. On le trouva couvert de blessures au milieu de ses compagnons et de ses parens tués à ses côtés. Après avoir eu un bras et une jambe coupés, il n'avait point cessé de combattre ; il s'écria en mourant : « *O Richard, venge ma mort!* » Le lendemain du combat il fut enseveli à Arsur, dans l'église de la Vierge. Tous les soldats de la croix assistèrent en pleurant à ses funérailles (2).

---

(1) *Quodam pilo vulnerati fuimus in latere sinistro.* (Voyez la lettre de Richard, dans l'extrait de Benoît de Péterborough, *Biblioth. des Croisades*, tome I.)

(2) Voy., sur la mort de ce guerrier, Gauthier Vinisauf, liv. IV, ch. XX, et Bromton, pag. 1213. L'auteur arabe

La bataille d'Arsur aurait pu décider du sort de cette croisade; tout ce que la chrétienté et l'islamisme avaient de braves défenseurs combattirent en cette circonstance; si Saladin (1) avait été victorieux, aucune ville de la Syrie n'aurait vu désormais flotter sur ses murailles les bannières de la croix; si les Francs avaient profité de leur victoire et poursuivi leurs ennemis vaincus, la Syrie et l'Égypte auraient pu échapper à la puissance des Musulmans. Malheureusement pour les chrétiens, cette journée leur apporta plus de gloire que de véritables avantages. Les Sarrasins, appuyés sur leur territoire, environnés de leurs alliés, conservaient une nombreuse armée et pouvaient réparer leurs pertes; les Francs, au contraire, éloignés de leur pays, n'espérant point de nouveaux secours ni de l'Orient ni de l'Occident, avaient encore, après une grande bataille gagnée, les mêmes obstacles à surmonter et les mêmes ennemis à combattre. 1191

Les Sarrasins restaient les maîtres de la plupart des villes et des places-fortes de la Palestine; mais, d'un côté, les forteresses qu'ils venaient de conquérir pouvaient avoir besoin d'être réparées pour

Emad-eddin en parle aussi. (Voy. au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 61.)

(1) Voyez, dans Gauthier Vinisauf, le discours singulier que Saladin adresse aux émirs après sa défaite. (*Bibliothèque des Croisades*, tom. I, pag. 998.) On lit dans Bohaeddin, qu'à la suite de cette bataille il n'y eut pas un Musulman qui n'eût le corps ou le cœur blessé, et que Saladin surtout fut inconsolable.

1191 soutenir l'attaque des ennemis; de l'autre, les soldats musulmans, effrayés par les souvenirs du siége de Ptolémaïs, hésitaient à s'enfermer dans des remparts. Ces considérations réunies donnèrent à Saladin la pensée de détruire les villes et les châteaux qu'il ne pouvait défendre, et lorsque l'armée chrétienne arriva à Jaffa, elle en trouva les murailles et les tours démolies.

Les chefs de l'armée se réunirent en conseil pour délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre. Les uns voulaient qu'on marchât sur Jérusalem, persuadés que la terreur qui s'était emparée des Musulmans, en faciliterait la conquête. Les autres pensaient que pour assurer leur marche et le succès de leur entreprise, les croisés devaient, avant tout, fortifier les cités et relever les places démolies qu'ils trouveraient sur leur passage. Ce dernier avis était celui de Richard; le duc de Bourgogne et quelques autres chefs soutenaient un avis contraire, moins sans doute par conviction que par cet esprit d'opposition et de rivalité dont ils étaient dès-lors animés contre le roi d'Angleterre : déplorable germe de discorde, qui éclata dans la suite d'une manière si funeste pour la croisade. Cependant Richard fit prévaloir son opinion, et les croisés s'occupèrent de relever les murailles de Jaffa.

La reine Bérengère, la veuve de Guillaume, roi de Sicile, et la fille d'Isaac, vinrent rejoindre le roi d'Angleterre; l'armée chrétienne campait dans des vergers et des jardins où les arbres courbaient sous le poids des figues, des pommes et des gre-

nades. Le spectacle d'une cour, l'abondance des vivres, les charmes du repos et les beaux jours de l'automne, firent oublier aux croisés la conquête de Jérusalem. 1191

Ce fut pendant le séjour de l'armée chrétienne à Jaffa, que le roi d'Angleterre courut le danger de tomber entre les mains des Musulmans. Étant un jour à la chasse dans la forêt de Saron, il s'arrêta et s'endormit sous un arbre; tout-à-coup il est réveillé par les cris de ceux qui l'accompagnaient; une troupe de Sarrasins accourait pour le surprendre; il monte à cheval et se met en défense; mais entouré de toutes parts, il allait succomber sous le nombre, lorsqu'un chevalier de sa suite, que les chroniques nomment Guillaume de Pratelles, s'écrie dans la langue des Musulmans: *Je suis le roi! sauvez ma vie.* A ces mots, ce généreux guerrier est entouré par les Musulmans, qui le font prisonnier et le conduisent à Saladin; le roi d'Angleterre, sauvé ainsi par le dévouement d'un chevalier français, échappe à la poursuite des ennemis et revient à Joppé, où son armée apprend avec effroi le danger qu'elle a couru de perdre son chef. Guillaume de Pratelles fut conduit dans les prisons de Damas, et Richard ne crut point trop payer dans la suite la liberté de son fidèle serviteur, en rendant à Saladin dix de ses émirs tombés au pouvoir des croisés (1).

---

(1) Voyez à l'article de Gauthier Vinisauf le récit du

1191 Les Musulmans, après avoir démoli Joppé, avaient aussi détruit la ville d'Ascalon, les forteresses de Ramla, de Gaza, de Natron, et tous les châteaux bâtis dans les montagnes de la Judée et de Naplouse. A la fin de septembre, l'armée chrétienne se mit de nouveau en marche, et vers la fête de tous les saints vint camper entre le château Desplants et celui de Mahei, qu'elle trouva en ruines et dont elle releva les murailles. C'était un singulier spectacle que celui de deux armées qu'on avait vues si redoutables sur le champ de bataille, ne cherchant plus de nouveaux combats et parcourant un pays ravagé par leurs victoires, l'une pour renverser, l'autre pour rebâtir les tours et les cités. Cependant quelques exploits guerriers se mêlaient encore aux travaux de l'armée chrétienne. Un jour que les Templiers parcouraient les plaines et les vallées pour chercher du fourrage, ils furent surpris par une troupe de Sarrasins; les chroniques du temps célèbrent ici la bravoure du comte de Leicestre et du comte de Saint-Paul; mais les croisés, malgré leurs exploits héroïques, étaient près de céder au nombre, et par leurs cris ils appelaient à leur secours leurs compagnons d'armes restés au camp. Aussitôt Richard s'élance sur son cheval fauve de Chypre et

dévouement de Guillaume de Pratelles, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 699. Boha-eddin et les autres auteurs arabes en parlent aussi. (Voy. au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 62.)

vole au lieu du péril ; son escorte était si peu nom- 1191
breuse qu'on voulut le retenir en lui disant qu'il s'exposait inutilement à une mort certaine. « Quand » tous ces guerriers, répondit le monarque en co- » lère, ont suivi une armée dont je suis le chef, » je leur ai promis de ne jamais les abandonner ; » s'ils trouvaient la mort sans être secourus, se- » rais-je digne de les commander et pourrais-je » encore prendre le titre de roi? » En proférant ces paroles, Richard s'élance contre les ennemis ; de toutes parts les Musulmans tombent sous ses coups ; son exemple relève le courage des guerriers chrétiens ; les bataillons ennemis se dispersent et prennent la fuite ; les croisés victorieux retournent à leur camp, traînant à leur suite un grand nombre de captifs et célébrant les louanges de Richard (1).

Ainsi, dans toutes les rencontres, le roi d'Angleterre triomphait des Sarrasins ; mais il avait des ennemis plus redoutables parmi les chefs des chrétiens qu'irritaient chaque jour l'éclat de ses exploits et l'indomptable fierté de son caractère. Le duc de Bourgogne, et ses Français, supportaient avec peine le joug de son autorité et semblaient rester neutres entre les croisés et les Sarrasins. Conrad s'obstinait à demeurer dans la ville de Tyr sans prendre part à la guerre ; et comme bientôt cette fatale inaction ne devait plus suffire à sa haine, il

(1) Voyez l'article de Gauthier Vinisauf, *Biblioth. des Crois.*, tom. 1, pag. 690, et le chap. xxx du liv. IV de son ouvrage.

1191 offrit aux Musulmans de s'allier avec eux contre Richard. Le roi d'Angleterre, informé des négociations du marquis de Tyr, voulut le prévenir, et de son côté envoya des ambassadeurs à Saladin. Il renouvelle la promesse qu'il avait faite à Malek-Adel (1), de retourner en Europe, si on rendait aux chrétiens Jérusalem et le bois de la vraie croix. « Jérusalem, lui répondit le sultan, ne vous a jamais appartenu ; nous ne pouvons sans crime vous l'abandonner, car c'est là *que les anges ont coutume de s'assembler ; c'est de là que le Prophète, dans une nuit mémorable, est monté au ciel.* » Pour le bois de la vraie croix, Saladin le regardait comme un objet de scandale, comme un outrage à la Divinité. Il avait refusé de le céder au roi de Géorgie, à l'empereur de Constantinople, qui lui offraient, pour l'obtenir, des sommes considérables. « Tous les avantages de la paix, disait-il, ne pouvaient le faire consentir à rendre aux chrétiens ce honteux monument de leur idolâtrie. » Ainsi les divisions qui existaient parmi les croisés, enflaient l'orgueil de Saladin ; et plus ces divisions

(1) On peut comparer, sur ces négociations, les historiens arabes et Gauthier Vinisauf. Ce dernier dit que Saladin amusa Richard par de trompeuses promesses. Pendant les négociations, les deux rois s'envoyèrent des présens ; le roi Richard donna un repas somptueux à Malek-Adel : mais ce ne fut pas lui-même qui le traita ; il chargea Étienne de Torneham d'en faire les honneurs. (Voy. liv. IV, ch. XXXI, de son ouvrage, et la *Bibliothèque des Croisades*, tom. I, pag. 700, et tom. II, §§. 63 et suiv.)

s'échauffaient, plus le sultan se montrait difficile 1191
sur les conditions de la paix.

Richard fit d'autres propositions auxquelles il intéressa adroitement l'ambition de Malek-Adel, frère du sultan. La veuve de Guillaume de Sicile fut proposée en mariage au prince musulman; sous les auspices de Saladin et de Richard, les deux époux devaient régner ensemble sur les Musulmans et les chrétiens, et gouverner le royaume de Jérusalem; l'historien Boha-eddin fut chargé de communiquer cette proposition à Saladin, qui parut l'adopter sans répugnance; le projet de cette union singulière causa une grande surprise aux imans et aux docteurs de la loi; de leur côté, les évêques chrétiens, lorsqu'ils en furent instruits, firent éclater leur indignation et menacèrent Jeanne et Richard des foudres de l'Église; l'exécution d'un pareil projet paraissait impossible au milieu d'une guerre religieuse. Richard ne put vaincre l'opposition du clergé; les auteurs arabes rapportent qu'une autre cause fit échouer la négociation; et l'un d'eux ajoute que *cette cause était connue de Dieu seul* (1).

---

(1) Cette négociation est rapportée par les principaux historiens arabes. Quoique les auteurs chrétiens n'en aient point parlé, il serait difficile de la révoquer en doute et d'affaiblir le témoignage d'écrivains qui s'étaient mêlés eux-mêmes de cette affaire. C'est cette négociation qui a donné à Mme. Cottin l'idée de son roman de *Mathilde*, ouvrage rempli de peintures éloquentes et de sentimens héroïques puisés dans l'histoire de la chevalerie.

1191 Richard et Malek-Adel, que les chroniques latines représentent comme un ami des Francs, avaient eu plusieurs entrevues, où ils se témoignèrent des égards qui ressemblaient à une amitié réciproque; mais toutes ces démonstrations, qui n'amenaient aucun résultat, finirent par exciter des murmures dans l'armée musulmane et surtout dans l'armée chrétienne (1). On accusait Richard de sacrifier la gloire des chrétiens à son ambition; il s'en justifia par une action barbare; tous les captifs qu'il avait entre ses mains furent décapités, et leurs têtes exposées au milieu du camp.

Pour achever de regagner la confiance des croisés, et pour effrayer Saladin, il s'avança vers les montagnes de la Judée, annonçant le projet de délivrer enfin Jérusalem. On était au milieu de l'hiver, les pluies faisaient périr un grand nombre de bêtes de somme; l'orage renversait les tentes; les chevaux mouraient de froid; les vivres se gâtaient; les armes et les cuirasses se couvraient de rouille; les vêtemens des croisés tombaient en lambeaux; les plus robustes des pélerins perdaient leur vigueur

(1) Gauthier Vinisauf, qui parle de ces murmures de l'armée chrétienne, en attribue la cause aux présens journaliers envoyés de part et d'autre. Selon lui, la rupture des conférences vint de ce que Richard avait demandé la démolition du château de Crac que les Musulmans rejetèrent. (Voy. liv. IV, ch. XXXI.) Bromton donne la même cause à la rupture des conférences, p. 1241.

et leur force; plusieurs étaient malades. Cependant comme on s'avançait vers la ville sainte, l'espoir de voir bientôt la cité de Jésus-Christ soutenait tous les courages; les guerriers chrétiens accouraient de tous côtés pour se réunir sous les étendards de la croix; ceux que la maladie avait retenus à Jaffa où à Ptolémaïs, arrivaient portés sur des lits ou des brancards; ils bravaient à-la-fois les rigueurs de la saison et les attaques des Turcs, qui les attendaient sur les chemins (1). 1191

Tandis que les croisés s'avançaient vers la ville sainte, Saladin s'occupait de la mettre en état de défense; des ouvriers habiles à tailler les pierres, et qui auraient pu, dit une chronique, couper une montagne, étaient venus de Mousoul, et travaillaient sans cesse, soit à creuser les vallées qui entouraient la place, soit à réparer les tours et à construire des fortifications nouvelles. Non content de ces préparatifs, Saladin avait fait dévaster tout le pays que devait traverser l'armée chrétienne. Toutes les routes qui conduisaient à Jérusalem étaient gardées par la cavalerie musulmane, qui harcelait les croisés et les empêchait de recevoir des vivres de Ptolémaïs et des villes maritimes.

---

(1) Ces détails sont extraits du liv. IV, ch. XXXII et suiv. de Gauthier Vinisauf, qui raconte en même temps les petits combats qui eurent lieu pendant la marche des croisés. (Voyez aussi la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 700, et pour les auteurs arabes, tom. II, §. 63.)

1192 Cependant la multitude des pèlerins ne voyait ni les périls, ni les obstacles ; c'était en vain que quelques voix s'élevaient dans l'armée contre le projet d'entreprendre le siége de Jérusalem au milieu de l'hiver et en présence d'une armée ennemie qu'on n'avait pu vaincre ; les sentimens qui animaient les croisés leur faisaient croire que Dieu favorisait leur entreprise et que rien ne pouvait leur résister. La plupart des chefs réunis en conseil résolurent de se rapprocher des rivages de la mer ; mais ils n'osèrent d'abord publier leur résolution, tant les croisés montraient encore d'ardeur et d'enthousiasme pour la conquête des saints lieux. Ils espéraient que la fatigue et la misère les aideraient à ramener l'esprit des soldats de la croix ; mais l'armée chrétienne ne devait sentir ses maux qu'en renonçant à l'espérance de visiter Jérusalem. Lorsqu'un nouveau conseil se fut assemblé et qu'on eut résolu d'aller rebâtir Ascalon, cette résolution publiée dans l'armée, répandit partout la tristesse et le découragement. Ceux qui avaient tout bravé pour marcher vers Jérusalem, ne se trouvaient plus de forces pour s'en éloigner ; la rigueur du froid, la faim, toutes les difficultés du chemin, se faisaient sentir plus vivement ; les uns gémissaient en joignant leurs mains ou se frappant le visage ; les autres, dans l'excès de leur désespoir, se répandaient en plaintes amères contre leurs chefs, contre Richard et contre le ciel lui-même. Plusieurs abandonnèrent des drapeaux qui ne leur montraient plus la route de Jérusalem ;

l'armée revint tristement vers les côtes de la mer, laissant sur les chemins un grand nombre de chevaux, de bêtes de somme, et presque tous ses bagages (1). 1192

Le duc de Bourgogne, avec les Français, avait quitté les drapeaux de Richard ; on leur envoya des députés qui leur parlèrent au nom de Jésus-Christ et parvinrent à les ramener au camp. Les croisés, en arrivant devant Ascalon, n'y trouvèrent qu'un amas de pierres. Saladin en avait ordonné la destruction, après avoir consulté les imans et les cadis. Il avait, de ses propres mains, travaillé à renverser les tours et les mosquées ; un auteur arabe, déplorant la chute d'Ascalon, nous apprend que lui-même s'assit et pleura sur les ruines de l'*épouse de Syrie* (2).

L'armée réunie s'occupa de rebâtir la ville ; tous les pélerins étaient remplis d'ardeur et de zèle. Les grands et les petits, les prêtres et les laïcs, les chefs et les soldats, même les valets d'armée, tous travaillaient ensemble, se passaient de main en main les pierres et les décombres, et Richard les encourageait, soit en travaillant avec eux, soit en leur adressant des discours, soit en distribuant de l'argent aux pauvres. Les croisés, comme on nous

(1) Voyez, pour tous ces détails, Gauthier Vinisauf, liv. IV, ch. XXXIV et suiv., et liv. V, ch. I et II. (Voy. aussi *Bibliothèque des Croisades*, tom. I, pag. 701 et suiv.)

(2) C'est ainsi que les Musulmans d'Égypte appelaient Ascalon. (Voy. au tome II de la *Bibl. des Crois.*, §. 62.)

1192 peint les Hébreux construisant le temple de Jérusalem, tenaient d'une main les instrumens de maçonnerie, et de l'autre l'épée. Ils avaient à se défendre des surprises de l'ennemi, et souvent même quelques-uns d'entr'eux faisaient des courses sur le territoire des Sarrasins (1). Dans une excursion vers le château de Daroum, Richard délivra douze cents prisonniers chrétiens qu'on conduisait en Égypte, et ces captifs vinrent partager les travaux des croisés. Cependant les murmures ne tardèrent pas à se faire entendre dans l'armée. Léopold d'Autriche, accusé par le roi d'Angleterre de rester oisif avec ses Allemands, répondit avec humeur, qu'il n'était ni *charpentier*, ni *maçon* (2) : plusieurs chevaliers qu'on occupait ainsi à remuer des pierres, s'indignèrent à la fin contre Richard ; ils disaient hautement qu'ils n'étaient point venus en Asie pour rebâtir Ascalon, mais pour conquérir Jérusalem ; le duc de Bourgogne, que Conrad avait mis dans ses intérêts, quitta brusquement l'armée ; la plupart des croisés français ne tardèrent pas à le suivre. Pour comble de

(1) Consultez, pour tous les détails qui suivent, Gauthier Vinisauf, liv. v, ch. vi et suiv., et Bromton, pag. 1242 et suiv. (Voir aussi *Bibl. des Crois.*, tom. 1, pag. 703, 4 et 5.)

(2) Ce fait est rapporté par Bromton, qui ajoute que le roi Richard, indigné de cette réponse, donna un coup de pied à Léopold, et défendit qu'à l'avenir l'étendard du duc fût arboré dans son camp. Léopold s'éloigna de l'armée en jurant de se venger s'il en trouvait l'occasion. (Pag. 1242, et *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 746.)

malheur, les querelles qui avaient si long-temps 1192
agité l'armée chrétienne, se renouvelèrent. Les Génois et les Pisans, restés à Ptolémaïs, s'étaient armés les uns contre les autres, les Génois voulaient livrer la ville au marquis de Tyr, les Pisans la conserver pour le roi Richard; Conrad vint avec une flotte, et tint les Pisans assiégés dans la place pendant plusieurs jours; d'un autre côté, Richard accourut avec quelques-uns de ses guerriers; à son approche, Conrad se hâta de retourner à Tyr; la présence et les discours du roi d'Angleterre parvinrent à rétablir la concorde; mais les germes de division subsistaient toujours, et tandis que Saladin rassemblait ses émirs, à qui il avait permis de s'éloigner des drapeaux pendant l'hiver, l'armée chrétienne perdait chaque jour de ses forces; toutes les entreprises des croisés se bornaient alors à tenter quelques incursions vers la province de Gaza et vers les montagnes de Naplouse; chaque jour voyait se ralentir l'ardeur de ceux qui travaillaient à relever les murs d'Ascalon; et les fortifications, à peine commencées de cette ville, étaient loin encore de pouvoir la défendre contre une attaque sérieuse de l'ennemi. Tous ceux qui s'étaient retirés dans la ville de Tyr, semblaient avoir juré de ne plus prendre part à la guerre sainte. Gauthier Vinisauf n'épargne pas, dans ses peintures satiriques(1), les guerriers fran-

(1) Voy. cette peinture dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 705.

1192 çais qu'il nous représente passant les jours et les nuits au milieu des festins, maniant la coupe et non l'épée, remplaçant le casque belliqueux par des guirlandes de fleurs, fermant les larges manches de leurs habits avec des bracelets à plusieurs rangs, et portant à leur cou des colliers garnis de pierres précieuses.

Les plus sages des croisés cherchèrent à ramener l'union entre les chefs; le roi d'Angleterre et le marquis de Tyr eurent une entrevue au château d'Imbrique près de Césarée; mais après tant d'outrages et de menaces, quel espoir restait-il d'une réconciliation sincère? Leur haine réciproque ne fit que s'accroître; Richard, à peine sorti de cette conférence, défendit de payer à Conrad le tribut que celui-ci devait lever sur chaque ville chrétienne de la Palestine. De son côté, Conrad redoubla d'efforts pour fomenter la trahison et la discorde parmi les guerriers chrétiens. Il eut de nouveau recours aux Musulmans, et n'oublia rien pour faire entrer Saladin dans les projets de son ambition et de sa vengeance (1).

Le printemps venait de commencer; l'armée chrétienne célébra les fêtes de Pâques dans la plaine d'Ascalon; au milieu des cérémonies de cette solennité, on dut souvent penser à Jérusalem, et des plaintes s'élevèrent contre Richard. Ce fut alors que des messagers d'Angleterre vinrent lui annon-

---

(1) Voyez, à ce sujet, le récit de Boha-eddin, tom. II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 63.

cer que son royaume était troublé par les complots 1192
de son frère Jean. D'après les avis qu'il reçut, il annonça dans un conseil des chefs (1), que les intérêts de sa couronne le rappelleraient bientôt en Occident; mais il déclara en même temps que s'il quittait la Palestine, il y laisserait trois cents cavaliers et deux mille fantassins d'élite. Tous les chefs, déplorant la nécessité de son départ, proposèrent d'élire un roi qui pût rallier les esprits et faire cesser les discordes. Richard leur demanda quel prince pourrait mériter leur confiance, et tous s'accordèrent pour désigner Conrad, qu'ils n'aimaient point, mais dont ils estimaient l'habileté et la bravoure. Richard, qui s'étonna d'un pareil choix, n'hésita pas néanmoins d'y donner son adhésion; et son neveu, le comte de Champagne, fut chargé d'aller annoncer au marquis de Tyr qu'il venait d'être nommé roi de Jérusalem.

Lorsque Conrad reçut cette ambassade, il ne put retenir sa surprise ni sa joie; et levant les yeux au ciel, il adressa à Dieu cette prière : *Seigneur, vous qui êtes le roi des rois, permettez que je sois couronné si vous m'en trouvez digne; sinon, éloignez la couronne du front de votre serviteur.* Ainsi parla le marquis de Tyr devant les députés de Richard; mais sa conscience ne devait-elle pas être déchirée par le remords, car il venait de contracter une alliance offensive et défensive

(1). Voyez, pour les détails, la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 705 et 6.

1192 avec les Musulmans? Après cet acte de félonie, il osait invoquer le témoignage du Dieu des chrétiens; mais le Dieu des chrétiens, disent les chroniques contemporaines, l'avait condamné; le fer des meurtriers était déjà levé sur sa tête, et bientôt cette terrible sentence devait lui être annoncée: *Tu ne seras plus ni marquis ni roi* (1).

Deux jeunes esclaves avaient quitté les jardins remplis de délices où le Vieux de la Montagne les élevait pour sa vengeance; ils arrivèrent à Tyr, et pour mieux cacher leur projet, ils reçurent le baptême; ils s'attachèrent au prince de Sidon, et restèrent six mois auprès de lui; ils s'étaient faits *religieux* et *dévots*, dit un auteur arabe, et ne paraissaient occupés que de prier le Dieu des chrétiens; ils profitèrent du moment où la ville de Tyr célébrait par des réjouissances l'élévation de Conrad, et comme ce prince revenait d'un festin préparé pour lui chez l'évêque de Beauvais (2), les deux Ismaéliens l'attaquèrent et le blessèrent mortellement; tandis que le peuple s'assemblait en tumulte, l'un des assassins s'enfuit dans une église voisine, où le marquis de Tyr fut porté tout sanglant: l'Ismaélien, qui s'y était caché, perça tout-

(1) Ce sont les paroles que prononcèrent les meurtriers de Conrad, en lui portant le coup mortel. (Voyez la *Biblioth. des Crois.*, Extrait de Sicardi, tom. I, p. 554.)

(2) Le continuateur de Guillaume de Tyr raconte ce fait avec d'autres circonstances. (Voyez l'extrait que nous en avons donné, tome I de la *Bibliothèque des Croisades.*)

à-coup la foule assemblée, tomba de nouveau sur Conrad, et le frappa de plusieurs coups de poignard dont il mourut sur-le-champ. Les deux assassins furent arrêtés, et tous deux expirèrent dans les supplices sans proférer une plainte, et sans nommer celui qui leur avait demandé la vie du prince de Tyr. 1192

L'auteur arabe Ibn-Alatir dit que Saladin avait offert dix mille pièces d'or au Vieux de la Montagne, s'il faisait assassiner le marquis de Tyr (1) et le roi d'Angleterre; mais le prince de la Montagne, ajoute le même historien, ne jugea pas à propos de délivrer tout-à-fait Saladin de la guerre des Francs, et ne fit que la moitié de ce qu'on lui demandait. Cette explication est peu vraisemblable; car Saladin n'aurait point payé un crime qui ne le servait point et qui rendait ses ennemis plus puissans, en étouffant toute discorde parmi leurs chefs; quelques chroniques attribuent l'assassinat de Conrad, à Honfroi de Thoron, qui avait à venger l'enlèvement de sa femme et la perte de ses droits au trône de Jérusalem. Au reste, on n'accusa dans l'armée chrétienne ni Honfroi de Thoron, ni Saladin; mais plusieurs croisés, surtout les Français, n'hésitèrent point à attribuer au roi d'Angleterre un meurtre dont il devait pro-

(1) Voyez, sur cet assassinat, les divers sentimens de Sicardi, Bernard le Trésorier, Gauthier Vinisauf, Ibn-Alatir et Boha-eddin. (*Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 553, 579, 706; t. II, §. 63.)

1192 filer. Quoique la bravoure héroïque de Richard dût repousser toute idée d'une vengeance honteuse, l'accusation dirigée contre lui s'accrédita par la haine qu'on lui portait (1); le bruit de la mort de Conrad arriva bientôt jusqu'en Europe ; Philippe-Auguste craignit le même sort, et ne parut plus en public qu'entouré d'une garde attachée à sa personne (2) ; la cour de France accusait Richard des plus grands attentats ; il est probable cependant que Philippe montra en cette occasion plus de crainte qu'il n'en avait, pour rendre son rival odieux, et pour armer contre lui la haine du pape et l'indignation de tous les princes de la chrétienté.

Au milieu du trouble occasionné par la mort de Conrad, le peuple de Tyr, qui restait sans chef et sans maître, jeta les yeux sur Henri, comte de Champagne ; les principaux de la ville vinrent le supplier de prendre les rênes du gouvernement et d'épouser la veuve du prince qu'ils avaient perdu ; Isabelle vint elle-même lui offrir les clefs de la ville (3).

---

(1) Plus tard, si on en croit Bromton, Richard, quand il fut retenu prisonnier par le duc d'Autriche, obtint du Vieux de la Montagne deux lettres par lesquelles ce chef de sectaires attestait l'innocence du roi. (Voy. la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, page 749.)

(2) Selon l'historien Rigord, c'est de cette époque que date l'origine des gardes attachées à la personne du roi.

(3) Si l'on en croit Sicardi, c'était malgré elle qu'elle offrait sa main au comte. Nous avons suivi ici le récit de Gau-

Henri s'excusa d'abord, en disant qu'il voulait 1192
consulter Richard; mais il céda enfin aux instances qu'on lui faisait, et le mariage fut celébré solennellement en présence du clergé et du peuple. Vinisauf ajoute qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le persuader; *car il n'est pas difficile de faire faire à quelqu'un ce qu'il désire.* Cette union convenait également aux Français et aux Anglais, parce que le comte Henri était à-la-fois neveu du roi d'Angleterre et du roi de France (1).

Les députés qu'on avait envoyés à Richard pour lui annoncer la mort de Conrad et l'élévation d'Henri, ne le trouvèrent point au camp des croisés. Le roi d'Angleterre était alors dans les plaines de Ramla, faisant la guerre aux Musulmans descendus des montagnes de la Judée; chaque jour il signalait son bras par de nouveaux exploits. Il ne revenait jamais au camp, dit Vinisauf, sans être suivi d'un grand nombre de prisonniers, et sans apporter avec lui, *dix, vingt ou trente têtes de Musulmans tombés sous ses coups.* Jamais un seul homme ne détruisit tant de Sarrasins dans les croisades; en lisant la relation de ses travaux, on croit lire les pages dans les-

thier Vinisauf. (Voyez au tome 1 de la *Bibliothèque des Croisades*, pag. 554 et 708.)

(1) Voy. Gauthier Vinisauf, *Biblioth. des Crois.*, tom. 1, pag. 708. Isabelle était alors enceinte, ce qui a donné lieu à l'auteur arabe Ibn-Alatir, de remarquer avec étonnement que, chez les chrétiens, la grossesse n'est pas un empêchement diriment.

1192 quelles l'épopée antique raconte les exploits des héros, et pour achever la ressemblance avec les guerriers des temps fabuleux, il arriva un jour que le monarque anglais, n'ayant point rencontré d'ennemis sur sa route, se mesura avec un sanglier plus terrible que celui de Calidon (1); ces sortes de prouesses héroïques s'étaient renouvelées quelquefois dans les guerres saintes; et l'on se rappelle que Godefroy de Bouillon avait combattu et terrassé un ours dans les montagnes de la Cilicie.

Richard, lorsqu'il reçut à Ramla les députés de Tyr, donna son approbation à tout ce qui avait été fait, et céda au comte Henri toutes les villes chrétiennes qu'il avait conquises. Henri de Champagne, qu'il appela auprès de lui, ne tarda pas à se mettre en marche avec ses chevaliers, et se rendit d'abord à Ptolémaïs, accompagné du duc de Bourgogne et de sa nouvelle épouse, dont *il ne pouvait point encore se passer* (ce sont les expressions de la chronique anglaise). Plus de soixante mille hommes, couverts de leurs armes, allèrent au-devant du nouveau roi de Jérusalem; toutes les rues étaient tapissées d'étoffes de soie; l'encens brûlait sur les places publiques; les femmes et les enfans dansaient en chœur; le clergé conduisit à l'église le successeur de David et de Godefroy, et célébra son avénement par des cantiques et des actions de grâces (2).

(1) Voy. les détails de ce combat dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 707.

(2) Voyez Gauthier Vinisauf, liv. v, ch. xxxv et xxxvi.

On doit rappeler ici que Guy de Lusignan et Conrad s'étaient disputé le royaume de Jérusalem, et qu'une décision des princes avait donné la couronne à celui des deux rivaux qui survivrait à l'autre. Après la mort de Conrad, personne ne se souvint de cette décision; et le roi, dont on avait souvent admiré la bravoure, fut oublié de l'armée chrétienne. On ne trouvait en lui qu'un homme simple et dépourvu d'habileté. La simplicité d'esprit, s'écrie à ce sujet un chroniqueur anglais, serait-elle donc un obstacle à la possession d'un droit? La même chronique ajoute quelques réflexions qui peignent encore mieux peut-être nos temps modernes que l'esprit et les mœurs des vieux âges. « Sans doute, dit-elle, que dans nos temps » de corruption, celui-là est jugé plus digne de » gloire, qui s'est distingué par l'oubli de toutes les » lois de l'humanité et de la justice; c'est par-là » que les habiles (nous citons toujours notre vieille » chronique) s'attirent la considération et le res- » pect, tandis que la simplicité n'obtient que des » mépris : tels sont les jugemens du siècle (1) ! » 1192

(1) Voici les expressions de Gauthier Vinisauf : *Numquid virtus simplicitatis obtinendo juri suò eidem debuerit obesse? eo nimirum jam secularis invaluit summa perversitatis, ut is amplioris reputetur gloriæ dignior et honoris, quo gestis noscitur inumanior, sicque reverentiam acquirat astucia, dum ignominiosè jaceat pietas simplicitatis hujus seculi regnante prudentiâ.* L'auteur ajoute : « Tel est Guy, roi sans royaume, *Hic est Guido, rex sine regno.* » (Liv. v, ch. XXXVII.)

1192 Lorsque le comte Henri et le duc de Bourgogne rejoignirent Richard avec leurs troupes, le roi d'Angleterre venait de s'emparer de la forteresse de Daroum; la fortune, comme la victoire, semblait sourire à tous ses projets; triomphant partout des Sarrasins, il ne voyait plus sous ses drapeaux que des guerriers dociles et des alliés fidèles : ce fut alors que de nouveaux messagers arrivés de l'Occident, lui donnèrent de vives inquiétudes sur son royaume, troublé par le prince Jean, et sur la Normandie, menacée par Philippe. Quand les nouvelles qu'on lui apportait furent répandues dans l'armée, on crut généralement qu'il allait quitter la Syrie (1). Comme les esprits étaient dans l'incertitude, et que l'incertitude amenait le découragement, tous les chefs se rassemblèrent et firent le serment de ne point abandonner la croisade, soit que Richard partît, soit qu'il différât son départ. Cette résolution unanime releva le courage et ranima l'ardeur des croisés; la multitude des pélerins manifesta sa joie par des danses, des festins et des chansons; tout le camp fut illuminé en signe de réjouissance; Richard seul, livré à de sombres rêveries, ne partageait point l'allégresse générale; peut-être même était-il importuné de cette joie qu'on faisait éclater, lorsque des circonstances mal-

(1) Tous ces détails et ceux qui suivent sont extraits ou copiés de Gauthier Vinisauf. (Voyez le liv. v, ch. XLII et suiv. de son ouvrage, et la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 709 et suiv.)

heureuses pouvaient l'éloigner du théâtre de la 1192.
guerre sainte.

L'armée alla camper dans le voisinage d'Hébron, près d'une vallée où naquit, dit-on, sainte Anne, mère de la Vierge. On entrait alors dans le mois de juin; l'enthousiasme qui animait les guerriers chrétiens leur fit supporter, sans se plaindre, les chaleurs de l'été, comme il leur avait fait supporter, l'année précédente, les rigueurs de l'hiver.

Cependant le roi Richard paraissait toujours occupé de tristes pensées; personne n'osait lui donner des conseils, ni même des consolations, tant on redoutait son humeur sévère. Un jour que le monarque anglais était seul dans sa tente, plongé dans la méditation et les regards attachés vers la terre, un prêtre poitevin, nommé Guillaume, se présenta dans une attitude triste et montrant par sa contenance qu'il déplorait le sort du prince. Comme il attendait un signal pour s'approcher, il se mit à pleurer en regardant le roi; Richard, devinant que Guillaume voulait lui parler, l'appela auprès de lui, et lui dit : « Maître chapelain, je vous somme, au nom de la » fidélité que vous me devez, de me dire sans » détour quel est le sujet de vos larmes et si » vous êtes triste à cause de moi. » Le chapelain, les yeux humides de pleurs, répondit d'une voix tremblante : « Je ne parlerai point avant que Votre » Majesté m'ait promis de ne pas s'irriter contre » moi de ce que je lui dirai. » Le roi l'ayant promis par serment, le prêtre commença ainsi : « Sci-

1192 » gneur, la résolution que vous avez prise de quitter cette terre désolée, excite des plaintes dans » l'armée chrétienne, surtout parmi ceux qui ont » le plus à cœur votre gloire. Je dois vous déclarer » que l'honneur d'une grande entreprise sera effacé par votre départ ; la postérité vous reprochera éternellement d'avoir déserté la cause des » chrétiens. Prenez garde de finir honteusement » ce que vous avez glorieusement commencé. » Le chapelain rappela ensuite à Richard tous les exploits par lesquels ce prince s'était rendu célèbre jusqu'alors ; il lui retraça tous les bienfaits dont la Providence l'avait comblé, et termina son discours par ces paroles : « Les pélerins vous regardent comme leur appui, comme leur père ; abandonnerez-vous aux ennemis du Christ cette terre » que les croisés sont venus délivrer ; plongerez-» vous toute la chrétienté dans le désespoir ? »

Pendant que le chapelain Guillaume parlait, Richard garda le silence ; quand il eut cessé de parler, le roi ne répondit rien, et son front parut plus sombre. Néanmoins, si on en croit Gauthier Vinisauf, le cœur du monarque fut touché de ce qu'il avait entendu, il n'oubliait point d'ailleurs que les chefs de l'armée avaient juré d'assiéger Jérusalem en son absence, et cette pensée troublait son esprit ; le lendemain, Richard déclara au comte Henri et au duc de Bourgogne qu'il ne repartirait point pour l'Occident avant les fêtes de Pâques de l'année suivante ; peu de temps après, un hérault d'armes, proclamant cette résolution, annonça que

l'armée chrétienne allait marcher vers la ville sainte. 1192

A cette heureuse nouvelle, tous les pélerins tendirent leurs mains au ciel, en disant : *Seigneur Dieu, grâces vous soient rendues, le temps de nos bénédictions est arrivé.* Les soldats reprenant leur courage et leurs forces, s'offraient eux-mêmes pour porter les provisions et les bagages ; personne ne se plaignait plus ; rien ne semblait pénible ; on ne voyait plus devant soi ni obstacles, ni périls. Les croisés se mirent en marche le dimanche de l'octave de la Trinité ; les plus riches, compatissant aux besoins des pauvres, leur prodiguaient toutes sortes de secours ; ceux qui avaient des chevaux, abandonnant leurs montures aux infirmes et aux malades, marchaient à pied ; tous les biens paraissaient être en commun, parce que tous les pélerins avaient le même sentiment. Cette armée chrétienne, long-temps livrée à tous les genres de misère, et qui la veille ressemblait à une armée vaincue, offrit tout-à-coup un spectacle imposant et magnifique. Les guerriers avaient orné leurs casques des aigrettes les plus brillantes ; des panaches, des drapeaux de mille couleurs flottaient dans l'air ; les épées nues, les lances récemment polies, réfléchissaient les rayons du soleil ; on entendait partout les louanges de Richard, mêlées aux cantiques de la victoire. Au rapport des témoins oculaires, rien n'aurait pu résister à cette armée, *remplie de l'esprit du Seigneur*, si la discorde et je ne sais quelle fatalité n'avaient rendu inutiles tant de dispositions généreuses.

1192 Les croisés vinrent camper au pied des montagnes de la Judée, dont tous les passages étaient gardés par les troupes de Saladin et les paysans sarrasins de Naplouse et d'Hébron. Le sultan, en apprenant l'approche des chrétiens, avait redoublé de soins pour mettre Jérusalem en état de défense; la plupart des troupes musulmanes revinrent sous leurs drapeaux; on poursuivit avec une nouvelle activité les réparations des murailles, et deux mille prisonniers chrétiens furent condamnés à relever des fortifications qui devaient protéger leurs ennemis (1).

Richard, soit qu'il fût effrayé des préparatifs des Sarrasins, soit qu'il s'abandonnât de nouveau à l'inconstance de son humeur, et que l'irrésolution de ses pensées ébranlât son courage, s'arrêta tout-à-coup dans sa marche, et sous prétexte d'attendre Henri de Champagne, qu'il avait envoyé à Ptolémaïs pour lui amener de nouveaux renforts, resta plusieurs semaines dans la ville de Bethenopolis, située à sept lieues de Jérusalem.

Les discordes mal assoupies des chrétiens ne tardèrent pas à éclater de nouveau; le duc de Bourgogne et plusieurs autres chefs, obéissant toujours avec peine au roi d'Angleterre, hésitaient à le seconder dans une entreprise dont le succès devait

(1) On fera bien de consulter, sur les préparatifs de Saladin et sur l'état de l'armée musulmane, le récit des auteurs arabes, particulièrement de Boha-eddin, témoin oculaire, tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 64.

accroître son orgueil et sa renommée. Toutes les fois que Richard prenait la résolution de conquérir la ville sainte, leur zèle paraissait se ralentir; lorsque le monarque anglais cherchait à différer cette conquête, ils enflammaient par leurs discours l'enthousiasme des croisés, et répétaient avec plus de chaleur leur serment de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Ainsi l'approche de Jérusalem, qui aurait dû ranimer et réunir les chrétiens, jetait parmi eux le trouble et le désespoir. 1192

Après un mois de séjour à Bethenopolis (1), les croisés recommencèrent leurs plaintes; ils s'écriaient avec amertume : *Nous n'irons donc point à Jérusalem?* Richard, le cœur agité de plusieurs sentimens contraires, tout en dédaignant les plaintes des pélerins, partageait leur douleur et s'indignait contre sa propre fortune. Un jour que son ardeur à poursuivre les Sarrasins l'avait entraîné jusque

(1) Bethenepolis, ou, comme l'appellent les Orientaux, Beitnouba, est, suivant M. Paultre, la même ville qu'Eleutheropolis, située à neuf ou dix lieues à l'est d'Ascalon, sur le chemin de Jérusalem, à sept lieues à l'ouest de la ville sainte, et à six de Ramla. Pour cette partie de notre récit, M. Paultre nous a fourni tous les moyens d'entendre les vieilles chroniques et d'apprécier leur témoignage. Officier distingué, il a fait lui-même la campagne des Français en Syrie, en 1799, et a composé une histoire manuscrite des colonies chrétiennes, qu'il a bien voulu nous communiquer. Les historiens, faute de connaître les pays, se sont souvent trompés sur les événemens militaires. Le récit de M. Paultre nous a donné des renseignemens utiles.

1192 sur les hauteurs d'Émaüs, comme il aperçut les tours de Jérusalem, il se mit à fondre en pleurs, et se couvrant le visage de son bouclier, il s'avoua indigne de contempler cette ville sainte que ses armes n'avaient pu délivrer. Lorsqu'il revint au camp, les chefs le pressèrent de nouveau d'accomplir sa promesse, et telle était la singularité de son caractère, que plus l'opinion des croisés lui imposait l'obligation d'agir, plus il se roidissait contre toutes les volontés, même contre la sienne. Il répondait à ceux qui voulaient l'entraîner par leurs conseils et leurs sollicitations, que l'entreprise qu'on voulait tenter sur Jérusalem ne présentait que des périls, et qu'il ne pouvait y exposer ni l'honneur de la chrétienté ni sa propre gloire. Il s'appuyait surtout du témoignage des seigneurs de la Palestine, qui, dirigés par leur intérêt personnel, et mettant plus de prix à la conquête des villes maritimes qu'à celle de la ville sainte, ne partageaient point l'opinion de la plupart des croisés. Au milieu de ces débats, l'agitation des esprits, le mécontentement de l'armée, ne faisaient que s'accroître chaque jour. Richard cherchait tantôt à effrayer ses rivaux et ses adversaires par des menaces, tantôt à les séduire par des promesses. Au reste toutes ces plaintes, tous ces débats ne l'empêchaient point d'attaquer sans cesse les Sarrasins, comme s'il eût voulu justifier sa conduite à force de bravoure, ou cacher le trouble de ses pensées dans le tumulte des combats.

Enfin, d'après son avis, on forma un con-

seil (1) composé de cinq chevaliers du Temple, 1192
de cinq chevaliers de St.-Jean, de cinq barons français, et de cinq barons ou seigneurs de la Palestine. Ce conseil délibéra pendant plusieurs jours sur le parti qu'on avait à prendre. Ceux qui pensaient qu'on devait assiéger la ville sainte, annonçaient, sur la foi de plusieurs transfuges venus de Jérusalem, qu'une révolte avait éclaté en Mésopotamie contre Saladin, et que le calife de Bagdad menaçait le sultan de ses armes spirituelles (2); que les Mamelucks reprochaient à leur maître le massacre

(1) Gauthier Vinisauf, au chap. 1 de son liv. VI, rapporte le discours que le roi Richard tint dans cette occasion pour montrer les difficultés de l'entreprise sur Jérusalem; il ajoute ensuite qu'on choisit vingt personnes discrètes au jugement desquelles on devait s'en rapporter sur le parti à prendre. Ces arbitres décidèrent qu'il fallait marcher sur le Caire plutôt que sur Jérusalem. Le roi se rangea à cet avis; mais les Français s'y opposèrent. Raoul de Coggeshale dit au contraire que ce furent les Français qui ne voulurent pas aller à Jérusalem, et que Richard et les Anglais voulaient y aller. (*Biblioth. des Crois.*, tom. I, pag. 712 et 354.) Boha-eddin parle aussi des arbitres choisis par l'armée chrétienne, pour délibérer sur le siége de Jérusalem. (Voy. la *Biblioth. des Crois.*, tom. II, §. 64.)

(2) L'origine de cette querelle venait de ce que Taki-eddin, neveu du sultan, ayant été investi de quelques places de Mésopotamie, avait commencé à inquiéter tous les princes du voisinage, sans excepter les protégés du calife. Ensuite Taki-eddin étant mort, son fils avait prétendu lui succéder, sans attendre l'agrément de Saladin son grand-oncle et son souverain. Ces divers événemens avaient jeté le trouble dans le conseil du sultan.

1192 des habitans de Ptolémaïs, et qu'ils refusaient de s'enfermer dans la ville sainte, si Saladin ne partageait leurs périls (1). Ceux qui soutenaient une opinion contraire, disaient que « toutes ces nou- » velles n'étaient qu'un piége de Saladin pour at- » tirer les croisés dans des lieux où il pourrait » les détruire sans combat. Dans le territoire aride » et montueux de Jérusalem, on manquerait d'eau » au milieu des chaleurs de l'été. A travers les » montagnes de la Judée, les chemins étaient bor- » dés de précipices taillés dans le roc en plusieurs » endroits et dominés par des hauteurs escarpées, » d'où quelques soldats pouvaient anéantir les pha- » langes des chrétiens; si la bravoure des croisés » parvenait à surmonter tous les obstacles, conser- » veraient-ils leurs communications avec les côtes » de la mer, d'où ils devaient attendre des vivres? » S'ils étaient vaincus, comment feraient-ils leur » retraite, poursuivis par l'armée de Saladin?

Telles étaient les raisons qu'alléguaient Richard et ses partisans pour s'éloigner de Jérusalem; mais toutes ces raisons devaient leur être connues, lorsqu'ils avaient donné l'ordre à l'armée chrétienne

---

(1) Ces bruits n'étaient pas sans fondement, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le récit de Boha-eddin. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 64.) Gauthier Vinisauf prétend même que les Musulmans prenaient déjà la fuite, sans être arrêtés par les promesses ni les menaces de Saladin, et que le sultan fit venir son meilleur cheval pour fuir aussi. Ce dernier trait n'est guère croyable : voyez, au reste, tom. I, page 710 de la *Biblioth. des Croisades*.

de marcher vers la ville sainte. Plus nous avançons 1192
dans cette partie de notre récit, plus la vérité se couvre à nos yeux d'un voile impénétrable. Pour juger toutes ces contradictions, il faudrait connaître les négociations que Richard ne cessait d'entretenir avec les Sarrasins, négociations auxquelles étaient sans doute subordonnés les mouvemens divers de l'armée chrétienne, et qui, restant toujours dans l'ombre, ne laissaient voir dans les événemens extérieurs de la guerre que l'aveugle influence de deux génies opposés l'un à l'autre. Il ne serait pas juste cependant de faire retomber sur Richard toute la sévérité des jugemens historiques. Les autres chefs, livrés à l'ambition, à la jalousie, à toutes les fureurs de la discorde, avaient oublié comme lui le principal objet de la guerre sainte. On a pu souvent remarquer dans les croisades, que la multitude des pélerins ne perdait jamais de vue la délivrance de Jérusalem, et que les chefs étaient presque toujours détournés du but de leur entreprise par des projets ambitieux et des intérêts profanes. On sent que la tâche de l'historien devient par-là plus difficile. S'il est aisé de décrire les passions humaines lorsqu'elles éclatent dans les camps et sur le champ de bataille, il n'en est pas de même lorsqu'elles se renferment dans le conseil des princes, et qu'elles s'y mêlent à mille intérêts inconnus. C'est là qu'elles parviennent facilement à échapper aux regards de l'histoire, et qu'elles dérobent presque toujours leurs secrets les plus honteux aux recherches de la postérité.

1192 Pendant que le conseil des vingt arbitres délibérait, quelques Syriens vinrent avertir Richard qu'une riche caravane arrivait d'Égypte (1) et se rendait à Jérusalem; le roi rassembla aussitôt l'élite de ses guerriers, auxquels se réunirent les Français. Cette troupe intrépide quitta le camp vers la fin du jour, marcha toute la nuit à la clarté de la lune, et, le lendemain matin, elle arriva sur le territoire d'Hébron, dans un lieu appelé Hary, où la caravane s'était arrêtée avec son escorte. Les archers et les balistaires s'avancèrent les premiers; les guerriers sarrasins, au nombre de deux mille, s'étaient rangés par bataillons au pied d'une montagne, tandis que la caravane, retirée à l'écart, attendait l'issue du combat. Richard fondit à la tête des siens sur les Musulmans, qui furent ébranlés au premier choc, et s'enfuirent, dit une chronique, *comme des lièvres que des chiens poursuivent*. La caravane fut enlevée; ceux qui la gardaient vinrent se livrer eux-mêmes; ils tendaient aux croisés des mains suppliantes, implorant leur miséricorde, et, pour nous servir des expressions de la chronique souvent citée, *regardant tout ce qui pouvait leur arriver comme peu de chose, pourvu qu'on leur laissât la vie* (2).

Richard et ses compagnons revinrent triomphans

(1) Voyez Gauthier Vinisauf, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 712.

(2) La perte de cette caravane a été longuement racontée par Boha-eddin et Ibn-Alatir. (Voyez au tom. II, §. 64, de la *Bibl. des Croisades*.)

à l'armée chrétienne, emmenant à leur suite quatre 1192
mille sept cents chameaux, un grand nombre de chevaux, d'ânes, de mulets, chargés des marchandises les plus précieuses de l'Asie (1). Les croisés se partagèrent le butin, et le roi d'Angleterre distribua les dépouilles de l'ennemi à ceux qui étaient restés au camp comme à ceux qui l'avaient accompagné; ainsi le roi David, disait-on dans l'armée chrétienne, récompensait ceux qui allaient au combat et ceux qui gardaient les bagages. On célébra cette victoire par des festins où la chair des chameaux enlevés aux Musulmans, parut une nourriture délicieuse à la multitude des croisés. On ne pouvait se lasser d'admirer les riches dépouilles des ennemis, et les pélerins se livraient d'autant plus à la joie, qu'une victoire si brillante pouvait donner à leur chef la pensée de mettre à profit la terreur des Sarrasins, et de conduire les croisés devant Jérusalem.

La plus grande confusion régna dans la ville sainte, lorsqu'on y apprit que la riche caravane d'Égypte était tombée entre les mains des chrétiens. Boha-eddin, témoin oculaire, rapporte que le sultan crut devoir assembler ses émirs pour ranimer leur courage, et qu'il leur fit jurer sur la pierre mystérieuse de Jacob, de combattre jusqu'à

(1) On distribua les ânes à tous les valets de l'armée; on fit des pâtés avec la chair fraîche des chameaux, qui, suivant Gauthier Vinisauf, est très bonne et bien blanche. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, page 712.)

1192 la mort. Dans les conseils qui suivirent cette cérémonie, les murmures du mécontentement ou du désespoir se firent entendre, et des reproches se mêlèrent aux avis donnés à Saladin. Ces signes, avant-coureurs des discordes, montraient à-la-fois la terreur qu'inspirait le nom de Richard, et l'esprit d'insubordination qui commençait à se faire remarquer dans l'armée musulmane (1).

Cependant le conseil des chevaliers et des barons, après plusieurs jours de délibération, décida enfin que l'armée s'éloignerait des montagnes de la Judée et retournerait vers les rivages de la mer. Cette résolution répandit dans le camp une désolation générale ; les pélerins commencèrent à maudire le temps qu'ils avaient passé dans la Terre-Sainte; l'esprit de rivalité réveilla les haines anciennes ; et les croisés, plus divisés que jamais, ne purent plus se réunir ni pour combattre l'ennemi, ni pour supporter leurs misères. Les Français et les Anglais ne marchaient plus ensemble et campaient dans des lieux séparés. Vinisauf rapporte que le duc de Bourgogne composa des chansons, dans lesquelles il n'épargnait ni le roi d'Angleterre, ni les princesses qui l'avaient suivi à la croisade. Richard répondit par des sirventes ou des satires, où il traitait avec mépris les Français et leur chef. On disait dans l'armée (2) que le duc de Bourgogne rece-

(1) Voyez le récit de Boha-eddin, au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 64.

(2) Voyez, pour les chansons, l'extrait de Gauthier Vi-

vait des Musulmans le prix de sa haine contre 1192 Richard. Si on en croit les chroniques anglaises, le roi d'Angleterre surprit et fit tuer, à coups de flèche, des messagers de Saladin, chargés de porter au duc de riches présens (1). Que pouvaient désormais contre les infidèles les croisés affaiblis par de telles dissensions ? Déjà même la cause de Jésus-Christ n'avait plus d'armée pour sa défense, et les chemins étaient couverts de pélerins, qui, n'espérant plus rien de la guerre sainte, se rendaient les uns à Tyr, les autres à Jaffa ou à Ptolémaïs, avec le dessein de s'embarquer pour l'Occident.

La paix devenait plus que jamais nécessaire à Richard. Le roi d'Angleterre porta de nouveau ses espérances vers Saladin. Abandonné d'un grand nombre des siens, il montrait encore la fierté que donne la victoire; tantôt il ordonnait de raser la forteresse de Daroum qu'on lui demandait; tantôt il envoyait une garnison dans la ville d'Ascalon qu'on voulait démolir; tantôt enfin il menaçait d'assiéger la ville de Bérithe. Saladin, qui ne désirait point la paix, prolongeait les négociations pour avoir le temps de rappeler ses émirs, dont plusieurs rejoignaient ses drapeaux avec quelque répugnance. Lorsqu'il eut reçu dans son armée les émirs d'A-

nisauf; et pour les présens de Saladin, celui de Raoul de Coggeshale. (*Biblioth. des Crois.*, tom. I, p. 355.)

(1) On peut consulter, sur ces négociations, les auteurs arabes, tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 65.

1192 lep, de la Mésopotamie et de l'Égypte, attirés bien moins par ses ordres que par l'espoir du butin et d'une victoire facile, il quitta Jérusalem et vint assiéger, avec toutes ses forces, la ville de Jaffa, défendue seulement par trois mille guerriers chrétiens.

Après plusieurs assauts la ville est prise; les Musulmans égorgent tous ceux qu'ils rencontrent, et commettent d'horribles cruautés sur les malades; déjà la citadelle, où s'était réfugiée la garnison, proposait de capituler, lorsque Richard, venant par mer de Ptolémaïs, parut tout-à-coup devant le port avec plusieurs navires montés par des guerriers chrétiens; aussitôt il fait tourner ses barques vers la ville, et le premier se jetant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il atteint la rive défendue par une multitude de Sarrasins; les plus braves suivent Richard, à qui rien ne résiste; cette généreuse troupe pénètre dans la place, en chasse les Turcs, les poursuit jusque dans la plaine, et va dresser ses tentes au lieu même où Saladin avait eu les siennes quelques heures auparavant (1). Mais quoiqu'il eût mis en fuite ses ennemis, Richard

(1) Richard, dit Gauthier Vinisauf, n'avait avec lui que trois cavaliers. Non, ajoute-t-il, les temps anciens n'ont jamais été témoins d'un tel prodige. Saladin s'enfuit comme un lièvre timide. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, p. 717.) Boha-eddin, qui avait été chargé par le sultan de prendre possession de Jaffa, ne peut non plus s'empêcher de rendre hommage aux exploits presque fabuleux de Richard. (Voy. au tome II de la *Biblioth. des Crois.*, §. 66.)

était loin encore d'avoir triomphé de tous les pé- 1192
rils. Après avoir réuni à ses guerriers la garnison
de la citadelle, il comptait à peine deux mille com-
battans ; le troisième jour après la délivrance de
Jaffa, les Sarrasins résolurent de le surprendre
dans son camp ; un Génois qui en était sorti
au crépuscule du matin, aperçut dans la plaine
des bataillons musulmans, et revint en criant :
Aux armes ! aux armes ! Richard s'éveille en
sursaut, endosse sa cuirasse ; déjà les Sarrasins
accouraient en foule ; le roi et la plupart des siens
marchèrent au combat les jambes nues, quel-
ques-uns en chemise. On ne trouva dans l'armée
chrétienne que dix chevaux ; l'un d'eux fut donné
à Richard, et les chroniques nomment les neuf
guerriers qui suivaient le roi à cheval ; les Musul-
mans sont forcés à la retraite ; le roi d'Angleterre
profite de ce premier avantage pour ranger ses
soldats en bataille dans la plaine et pour les ex-
horter à de nouveaux combats. Bientôt les Sarra-
sins revenant à la charge, au nombre de sept
mille cavaliers, se précipitent sur les chrétiens ;
ceux-ci pressant leurs rangs et présentant la pointe
de leurs lances, résistent à l'impétuosité de l'en-
nemi, semblables à une muraille de fer ou d'airain.
Les cavaliers musulmans reculent d'abord, re-
viennent ensuite en poussant des cris affreux, et
s'éloignent encore sans oser combattre. Enfin Ri-
chard s'ébranle avec les siens et fond sur les Sar-
rasins étonnés de son audace ; alors on vient lui an-
noncer que l'ennemi est rentré dans la ville de Jaffa,

1192 et que le glaive musulman moissonne ceux des chrétiens qui étaient restés à la garde des portes (1); Richard vole à leur secours; les Mamelucks se dispersent à son approche; il tue tout ce qui résiste; il n'avait avec lui que deux cavaliers et quelques balistaires; quand la ville est délivrée de la présence des ennemis, il revient dans la plaine, où sa troupe était aux prises avec la cavalerie musulmane. C'est ici que son historien ne sait quelles expressions employer pour rendre la surprise que lui donne un spectacle si nouveau. Au seul aspect de Richard, les plus braves des Musulmans frémissaient de crainte et *leurs cheveux se hérissaient sur leurs fronts*. Un émir, qui se distinguait par sa taille et l'éclat de ses armes, ose le défier au combat; d'un seul coup il lui abat la tête, l'épaule droite et le bras droit. Au fort de la mêlée, l'intrépide comte de Leycester et plusieurs de ses valeureux compagnons allaient succomber, accablés par le nombre; mais Richard, toujours in-

(1) Raoul de Goggeshale, qui est plus étendu dans cette partie de son récit que Gauthier Vinisauf, dit que Hugues de Nevil étant venu tout effrayé dire au roi que le nombre des ennemis allait accabler les pélerins, le roi le menaça de lui faire couper la tête s'il en disait le moindre mot aux guerriers chrétiens. (Voyez, pour les détails, les chap. XII, XIII, XIV, XV, XVII et suiv. du liv. VI de Gauthier Vinisauf, et la *Bibliothèque des Croisades*, tome I, pag. 715 et suiv. Comparez à son récit celui de Raoul de Coggeshale, même tom. de la *Bibliothèque*, pag. 356 et suiv., et Bohaeddin, tome II, §. 66.)

vincible, toujours invulnérable, les sauva du pé- 1192
ril en renversant autour d'eux la foule des Sarrasins; enfin il se précipite avec tant d'ardeur dans les rangs ennemis, que personne ne peut le suivre et qu'il disparaît aux yeux de tous ses guerriers. Lorsqu'il revint au milieu des croisés qui le croyaient mort, son cheval était couvert de sang et de poussière; et lui-même, pour nous servir des expressions naïves d'un chroniqueur, témoin oculaire, *tout hérissé de flèches, paraissait semblable à une pelote couverte d'aiguilles* (1).

Quelques historiens rapportent que Malek-Adel, plein d'admiration pour la bravoure de Richard, lui envoya deux chevaux arabes sur le champ de bataille. Lorsqu'après le combat, Saladin reprochait à ses émirs d'avoir fui devant un seul homme: « Personne, répondit l'un d'eux, ne peut supporter les coups qu'il porte; son impétuosité est terrible, sa rencontre est mortelle, et ses actions sont au-dessus de la nature humaine (2). »

Les chrétiens eux-mêmes ne pouvaient s'expliquer cette victoire extraordinaire qu'en l'attribuant à la puissance divine. Mais sans chercher à diminuer la gloire de Richard et de ses compagnons

(1) Gauthier Vinisauf, dans son enthousiasme pour Richard, le met au-dessus d'*Antée*, d'*Achille*, d'*Alexandre-le-Grand*, de *Judas Machabée* et de *Roland*. Son corps, dit-il, était comme d'airain, *caro tanquam ænea nullorum cedebat armorum generibus*, chap. XXIII, liv. VI.

(2) Gauthier Vinisauf, aux chap. déjà cités.

1192 d'armes, nous devons rappeler ici les discordes qui s'étaient élevées parmi les guerriers de Saladin, et qui durent affaiblir et distraire leur courage. Les soldats qui appartenaient à la nation des Curdes, voyaient avec peine la faveur dont jouissaient les Mamelucks. Boha-eddin nous apprend qu'à la prise de Jaffa, ceux-ci, placés à la porte de la ville, avaient enlevé aux autres guerriers musulmans les dépouilles des chrétiens; cet acte d'injustice et de violence indigna l'armée musulmane, et, dans le dernier combat livré à Richard, les soldats curdes osèrent faire entendre ces paroles: *O Saladin! on nous appelle pour le danger, et l'on nous repousse pour le butin. Dis à tes Mamelucks d'avancer et de combattre.*

Cependant tant de travaux et de gloire devaient être perdus pour la croisade; le duc de Bourgogne s'était retiré à Tyr et refusait de prendre aucune part à la guerre. Les Allemands, commandés par le duc d'Autriche, avaient quitté la Palestine. Comme Richard était tombé malade et qu'il voulait se rendre à Ptolémaïs, les chefs qui l'avaient suivi jusqu'alors, lui reprochèrent de les abandonner et se retirèrent eux-mêmes. Le roi d'Angleterre, pour retenir les plus fidèles de ses guerriers auprès de lui, fut obligé de leur abandonner tout ce qui lui restait des dépouilles de la caravane surprise dans les campagnes d'Hébron. Jusque-là l'ambition de Richard avait été d'accroître par des prodiges de valeur sa renommée dans le monde chrétien. Il supportait tous les travaux de

la guerre, dans l'espoir que ses exploits en Palestine l'aideraient à triompher de ses rivaux et de ses ennemis au-delà des mers ; mais comme son armée l'abandonnait, il ne s'occupa plus que de reprendre les négociations avec Saladin. Les sentimens divers dont il était agité, la honte de n'avoir pu délivrer Jérusalem, la crainte de perdre son royaume, lui faisaient adopter et rejeter tour-à-tour les résolutions les plus opposées (1); tantôt il voulait retourner en Europe sans conclure la paix, tantôt il menaçait Saladin et cherchait à l'effrayer en répandant le bruit que le pontife de Rome devait arriver en Palestine avec deux cent mille croisés. L'hiver approchait, et bientôt la Méditerranée allait cesser d'être navigable : « Tandis qu'on peut encore passer la mer, écrivait-il » au sultan, acceptez la paix, et je retournerai en » Europe. Si vous refusez les conditions que je vous » propose, je passerai l'hiver en Syrie et je poursuivrai la guerre. » Saladin convoqua ses émirs pour délibérer sur les propositions de Richard. « Jusqu'ici, leur dit-il, nous avons combattu avec » gloire, et la cause de l'islamisme a triomphé » par nos armes. J'ai peur que la mort ne me sur» prenne dans la paix, et ne m'empêche de ter» miner l'entreprise que nous avons commencée.

1192

(1) Gauthier Vinisauf dit que Richard écrivit à Malek-Adel, prince grand et généreux, et qui, selon l'historien, avait une grande estime pour le roi d'Angleterre. (*Bibl. des Crois.*, tom. 1, page 722.)

1192 » Puisque Dieu nous donne la victoire, il veut que » nous poursuivions la guerre, et nous devons suivre sa volonté. » La plupart des émirs applaudirent au courage et à la fermeté de Saladin; mais ils lui représentèrent « que les villes étaient sans » défense et les provinces dévastées ; les fatigues » de la guerre avaient affaibli les armées musulmanes; les chevaux manquaient de fourrages, » les soldats de vivres. Si nous réduisons les Francs » au désespoir, ajoutaient-ils, ils peuvent encore » nous vaincre et nous arracher nos conquêtes. Il est » sage d'obéir à la maxime du Coran, qui nous ordonne d'accorder la paix à nos ennemis lorsqu'ils nous la demandent. La paix nous donnera le temps de fortifier nos villes, de réparer » nos forces, et de recommencer la guerre avec » avantage, lorsque les Francs, toujours infidèles » aux traités, nous offriront de nouveaux prétextes pour les attaquer (1). »

Saladin pouvait voir, par ce discours des émirs, que la plupart des guerriers sarrasins commençaient à perdre l'ardeur et le zèle qu'ils avaient montrés pour la cause de l'islamisme. Le sultan était abandonné par plusieurs de ses auxiliaires et craignait de voir s'élever des troubles dans son empire. D'ailleurs il ne pouvait se rappeler sans frémir, le refus qu'avaient fait ses troupes de combattre devant Jaffa. Les deux armées campaient

(1). Voyez le récit des auteurs arabes, tome II, §. 67, de la *Biblioth. des Crois.*

tout près l'une de l'autre, et la poussière qui s'é- 1192
levait des deux camps, dit un auteur arabe, se mêlait dans l'air et ne formait qu'un seul nuage. Ni les chrétiens, ni les Musulmans ne montraient l'impatience de franchir l'enceinte de leurs remparts et de leurs fossés; les uns et les autres paraissaient également fatigués de la guerre; les deux chefs avaient le même intérêt à conclure la paix. La disposition des esprits et l'impossibilité de poursuivre les entreprises guerrières, firent enfin adopter une trêve de trois ans et huit mois (1).

On convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime, depuis Jaffa jusqu'à Tyr. Les Sarrasins et les croisés avaient des prétentions sur Ascalon, qu'on regardait comme la clef de l'Égypte. Pour terminer les débats, on arrêta que cette ville serait de nouveau démolie. Il n'est pas inutile de remarquer ici qu'on ne parla point de la restitution de la vraie croix, qui avait été le sujet des premières négociations, et pour laquelle Richard avait d'abord envoyé plusieurs ambassades

(1) Voyez, pour ce traité la *Bibliothèque des Croisades*, tom. I, pag. 722. Richard, dit Gauthier Vinisauf, ne pouvait espérer un meilleur traité. Quiconque pensera autrement, sera convaincu de mauvaise foi. De son côté, Bohaeddin fait remarquer que cette paix fut avantageuse aux Musulmans, à cause de la mort de Saladin, qui eut lieu peu de temps après. (Voyez, sur ce traité, le récit des auteurs arabes, au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 63.)

1192 à Saladin. Les principaux chefs des deux armées jurèrent, les uns sur l'Alcoran, les autres sur l'Évangile, d'observer les conditions du traité. La majesté royale parut alors avoir quelque chose de plus imposant et de plus auguste que la sainteté même du serment; le sultan et le roi d'Angleterre se contentèrent de se donner leur parole, et de toucher la main des ambassadeurs (1).

Tous les princes chrétiens et musulmans de la Syrie furent invités à signer le traité conclu entre Richard et Saladin. Parmi ceux qu'on appela pour être garans de la paix, on n'oublia ni le prince d'Antioche, qui avait pris peu de part à la guerre, ni le chef des Ismaéliens, l'ennemi des chrétiens et des Musulmans.

Le seul Guy de Lusignan ne fut point nommé dans le traité. Ce prince eut un moment d'importance par les divisions qu'il avait fait naître; il tomba dans l'oubli aussitôt que les croisés eurent d'autres sujets de discorde. Dépouillé de son royaume, il obtint celui de Chypre, qui était une possession plus réelle, mais qu'il fallut payer aux Templiers, auxquels Richard l'avait vendue ou engagée. La Palestine fut cédée à Henri, comte de Champagne, le nouveau mari de cette Isabelle qui semblait être promise à tous les prétendans au royaume de Jérusalem, et qui, par une singu-

---

(1) Voyez, pour les marques de cette loyauté réciproque que se donnèrent Richard et Saladin, l'extrait de Gauthier Vinisauf, *Biblioth. des Crois.*, tome 1, page 722.

lière destinée, avait donné à trois époux le droit 1192
de régner, sans pouvoir elle-même monter sur le trône.

Quand la paix eut été proclamée, les pèlerins, avant de retourner en Europe, voulurent visiter le tombeau de Jésus-Chrit et voir cette Jérusalem qu'ils n'avaient pu délivrer. La plupart des croisés de l'armée de Richard se partagèrent en plusieurs caravanes, et se mirent en route pour la ville sainte (1). Quoiqu'ils fussent sans armes, leur présence réveilla parmi les Musulmans les sentimens qu'avait nourris la guerre ; et Saladin fut obligé d'employer son pouvoir pour faire respecter les lois de l'hospitalité (2). L'évêque de Salisbury, dont le sultan avait éprouvé la bravoure, et qui faisait le pélerinage au nom de Richard, fut accueilli avec distinction. Saladin lui montra le bois de la vraie croix, et s'entretint long-temps avec lui sur la guerre sainte (3).

Les Français qui, dans la paix comme dans la guerre, restaient presque toujours séparés des An-

(1) Voyez, sur ces pélerinages, la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 723, et les derniers chap. du liv. VI de Gauthier Vinisauf.

(2) Les Turcs, dit Gauthier Vinisauf, lançaient sur les pélerins des regards menaçans; ceux-ci auraient mieux aimé être à Tyr ou à Acre que sur le chemin de Jérusalem. (*Biblioth. des Crois.*, tome 1, page 723.)

(3) Voyez, dans Gauthier Vinisauf, la conversation que Saladin eut avec cet évêque, et le jugement qu'il porta sur Richard. (*Biblioth. des Crois.*, tome 1, page 724.)

1192 glais, ne firent point le pélerinage de Jérusalem (1); depuis la bataille de Jaffa ils n'avaient point quitté la ville de Tyr, conservant toujours leurs préventions jalouses contre Richard. Le duc de Bourgogne, qui les conduisait, mourut tout-à-coup lorsqu'il s'occupait de son retour en Occident, et comme il expira au milieu des accès d'une violente frénésie, les pélerins anglais ne manquèrent pas de voir dans cette mort la punition de sa félonie et le jugement de la colère divine.

Richard n'ayant plus rien à faire en Orient et ne songeant plus qu'aux ennemis qu'il avait en Europe, ne s'occupa plus que de son départ. Quand il s'embarqua à Ptolémaïs, les chrétiens de la Terre-Sainte ne purent retenir leurs pleurs. On n'avait jamais mieux connu ses vertus et rendu plus de justice à ses qualités brillantes. Tous, en le voyant partir, se croyaient désormais sans appui et sans secours contre les agressions des Sarrasins; lui-même ne put retenir ses larmes, et lorsqu'il fut sorti du port, tournant les yeux vers la terre qu'il venait de quitter : *O Terre-Sainte!* s'écria-t-il, *je recommande ton peuple à Dieu; fasse le ciel que je vienne encore te visiter et te secourir* (2)!

---

(1) Les Français furent mécontens du traité et se moquèrent de Richard. Ce prince, pour se venger, leur fit défendre les portes de Jérusalem. Lorsqu'ils furent partis, le roi dit aux siens : « *Chassez le moqueur, et la moquerie* » *s'en ira aussi.* »

(2) Voyez le chap. XXXVII du liv. VI de Gauthier Vinisauf, et la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 727.

Ainsi finit cette troisième croisade, où tout l'Occident en armes ne put obtenir d'autres avantages que la conquête de Ptolémaïs et la démolition d'Ascalon; l'Allemagne y perdit sans gloire un de ses plus grands empereurs et la plus belle de ses armées; la France et l'Angleterre, la fleur de leur noblesse belliqueuse(1). L'Europe eut d'autant plus 1192

(1) L'historien Bromton nous a laissé une liste des personnages distingués qui moururent ou furent tués pendant cette croisade. Nous croyons devoir la copier ici, autant pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs que comme un monument honorable aux peuples et aux familles qui prirent part à cette expédition :

La reine Sybille, épouse du roi Guy, et ses deux filles; Héraclius, patriarche de Jérusalem; Baudouin, archevêque de Cantorbéry; l'archevêque de Nazareth; l'archevêque de Besançon; l'archevêque de Mont-Réal; l'évêque de Sidon; le nouvel évêque d'Acre; l'évêque de Baruth; l'évêque de Saint-George; l'évêque de Saint-Abraham; l'évêque de Tibériade; l'abbé du Temple du Seigneur; l'abbé du Mont Sion; l'abbé du Mont des Oliviers; l'abbé de Fordes; le prieur du Saint-Sépulcre; Raoul, archidiacre de Glocester; Roger le Haule; Silvestre, sénéchal de l'archevêque de Cantorbéry; Jean de Norwick, chanoine d'Yorck; Conrad, fils de l'empereur Frédéric, duc de Souabe; le comte du Perche; le comte de Ponthieu; Thibault, comte de Blois; Étienne son frère, comte de Sancerre; Guillaume, comte de Ferrière; le duc Berthold d'Allemagne; Roger, comte de la Pouille; le comte de Brênes et André son frère, comte de Touraine; Gilbert de Tilliars; Florent d'Angers; Josselin, vicomte de Châtellerault; Anselme de Mont-Réal et toute sa famille; le vicomte de Châtillon et sa mère; Jean, comte de Vendôme; le châtelain d'Ypres; Gaufroy la Brivre; Robert de Banne; Adam, chambellan du roi de

1192 à déplorer les pertes qu'elle fit dans cette guerre, que les armées chrétiennes étaient mieux compo-

---

France; Adam de Laon; Guillaume de Pimkemi, châtelain; Roger, baron de Pol; Robert, sénéchal de Guillaume de Mandeville; Raoul de Glanvil, justicier du roi d'Angleterre; Bernard de Saint-Vallier; Richard de Clare; Guy de Châtillon; Raoul de Croxiby; Richard de Lexeby et Bérenger son frère; Robert le Veneur de Pontret; Robert Scrope de Barton; Renou de Tonges; Henri Pigot, sénéchal du comte de Varennes; Gautier Scrope; Gautier de Kyme, fils de Philippe de Kyme; Jean de Libourne; Gautier de Ros, frère de Pierre de Ros; Louis d'Arseles; Hugues d'Oiry; Guillaume de Moui; Guy de Darsey; Odon de Guines; Renault de Maigny, échanson de Senlis, et maréchal du comte Henri.

Henri de Bracley et Henri de Maupalne furent faits prisonniers par les Sarrasins.

L'empereur Frédéric mourut dans le fleuve Selef; son fils, Frédéric de Souabe, périt devant Saint-Jean d'Acre. Robert, comte de Leicestre, dans la Romanie. Le Landgrave de Thuringe y mourut aussi dans son retour. Philippe, comte de Flandre; et Raoul, clerc de la dépense du roi, moururent la seconde année. Dans la troisième moururent à Acre, Raoul d'Aubenay; Richard de Chamville; Drogon, fils de Raoul; Guillaume, fils de Nigel de Kent; le baron Guillaume, fils de Philippe de Kent; Renault de Sufflac; Hugues, duc de Bourgogne, et Robert Wanlin, son clerc. Nigelle de Moubray, Simon de Wale et Guillaume de Chamville, furent précipités dans la mer; le marquis de Montferrat fut tué par les Ismaéliens; Jacques d'Avesnes fut tué dans un combat; Bertrand de Verdun et Osmond de Sutteville moururent à Joppé; Gilbert Pipart mourut à Brandéis; et Renault, vicomte d'Yorck, dans l'île de Chypre. Le duc de Bourgogne mourut à Tyr.

A cette longue liste, nous ajouterons les noms d'Albert,

sées que dans les expéditions précédentes; les criminels, les aventuriers, les gens sans aveu, en avaient été bannis, et tout ce que l'Occident avait de plus illustre parmi ses guerriers, s'était rangé sous les bannières de la croix. 1192

Les croisés qui combattaient Saladin étaient mieux armés que ceux qui les avaient précédés dans la Palestine; on se servit de l'arbalète, négligée dans la seconde croisade; les cuirasses, les boucliers des combattans, recouverts d'un cuir épais, résistaient aux traits des Sarrasins; souvent on vit sur le champ de bataille des soldats hérissés de flèches sans être blessés, et restant immobiles dans leurs rangs (1). L'infanterie, arme dédaignée, se forma et prit plus d'importance dans le long siége de Ptolémaïs. Cette guerre ne ressemblait point à celles qu'on faisait alors en Europe, où, d'après les lois féodales, les princes et les seigneurs ne pouvaient retenir long-temps les guerriers sous leurs drapeaux. Trois ans de périls et de combats durent former les soldats à l'obéissance, les chefs au commandement.

---

sire de Thieffries, et de Robert III, son frère. Le premier mourut de ses blessures au siége de Gaza, en 1171; le second revint avec les Belges dans sa patrie. Guillaume de Tyr nous a laissé, sur le siége et la prise de Gaza, par Saladin, un récit assez intéressant, qu'on peut lire dans le chap. 21 de son livre xx.

(1) Voyez à cet égard Boha-eddin, tome II, §. 60, de la *Biblioth. des Croisades.*

1192 Les Sarrasins avaient fait aussi des progrès dans la science de la guerre, et commençaient à reprendre l'usage de la lance à laquelle ils paraissaient avoir préféré le sabre et l'épée lorsque les premiers croisés étaient arrivés en Syrie. Les armées musulmanes n'offraient plus une multitude confuse et combattaient avec moins de désordre. Les Turcs et les Curdes surpassaient les Francs dans l'art d'attaquer et de défendre les places; leur cavalerie, qu'ils pouvaient facilement renouveler, l'emportait sur celle des croisés qui devaient avoir beaucoup de peine à se procurer des chevaux. Les Musulmans avaient plus d'un avantage sur les Francs; ils combattaient sur leur propre territoire, dans leur propre climat; ils n'étaient soumis qu'à un seul chef, qui leur donna toujours un même esprit et ne leur présenta jamais que la même cause à défendre.

La troisième croisade, quoique malheureuse, n'excita pas tant de plaintes en Europe que celle de saint Bernard, parce qu'elle ne fut point sans gloire. Elle trouva néanmoins des censeurs, et les raisons par lesquelles on la défendit, ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'employèrent les apologistes de la seconde guerre sainte. « Il s'est trouvé » des gens, dit l'un d'eux, qui, raisonnant à tort et » à travers, ont osé soutenir que les pèlerins n'a» vaient rien gagné dans la terre de Jérusalem, » puisque la ville sainte était restée au pouvoir » des Sarrasins; mais ces hommes ne comptent» ils donc pour rien le triomphe spirituel de cent

» mille martyrs! Qui peut douter du salut de tant 1192
» de nobles guerriers qui se sont condamnés à
» toutes sortes de privations pour mériter le ciel,
» et que nous avons vus nous-mêmes, au milieu
» de tous les périls, assister chaque matin à la
» messe que célébraient leurs propres chapelains! »
Ainsi parlait Gauthier Vinisauf, auteur contemporain. Compter parmi les avantages d'une croisade le nombre immense des martyrs qu'elle a faits, doit paraître une idée singulière. Ceux qui s'exprimaient de la sorte étaient néanmoins conséquens aux idées de leur siècle, et surtout à l'esprit qui animait les soldats de la croix. Quand les papes et les orateurs sacrés cherchaient à exciter le zèle des chrétiens d'Occident pour la délivrance des saints lieux, ils ne leur promettaient rien autre chose que les palmes du martyre. Cette promesse suffisait pour faire partir des milliers de croisés. Lorsque ceux-ci mouraient dans la croisade, ils trouvaient le bien qu'on leur avait promis. Il n'était donc pas étonnant qu'après la guerre, on regardât comme un bienfait l'accomplissement des promesses faites avant la guerre. Au reste, on ne doit pas oublier que c'était là le langage des ecclésiastiques et des moines. Si des chevaliers et des barons avaient écrit cette histoire, ils auraient fait sans doute d'autres raisonnemens; quand on lit les annales de ces temps reculés, on doit s'attendre à les trouver souvent plus remplies de dévotion, que les temps mêmes qu'elles nous rappellent. Dans le monde et dans les camps, les

1192 événemens allaient trop souvent au gré des passions humaines, et leur histoire ne s'écrivait guère que dans les cloîtres.

Dans cette croisade, les Francs se montrèrent plus policés qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. De grands monarques qui se faisaient la guerre sans cesser de s'estimer et d'avoir entr'eux de généreux procédés, étaient, pour le monde, un spectacle nouveau. Les sujets suivirent l'exemple de leurs princes et perdirent sous la tente quelque chose de leur barbarie. Les croisés furent quelquefois admis à la table de Saladin, et les émirs reçus à celle de Richard; en se mêlant ensemble, les Sarrasins et les chrétiens purent faire un heureux échange de leurs usages, de leurs manières, de leur savoir, et même de leurs vertus.

Les chrétiens, un peu plus éclairés que dans les deux autres croisades, eurent moins besoin d'être excités par des prodiges. La passion de la gloire fut pour eux un mobile presque aussi puissant que l'enthousiasme religieux. Aussi la chevalerie fit-elle de grands progrès dans cette croisade; elle était tellement en honneur, même parmi les infidèles, que Saladin voulut en connaître les statuts, et que Malek-Adel envoya son fils aîné à Richard, pour que le jeune prince musulman fût reçu chevalier dans l'assemblée des barons et des seigneurs chrétiens (1).

(1) C'est Gauthier Vinisauf qui nous apprend ce fait. (Voyez *Biblioth. des Crois.*, tome 1, page 704.)

Le sentiment de l'honneur, l'humanité qui en 1192
est inséparable, essuyèrent souvent les pleurs que les malheurs de la guerre faisaient répandre; des passions tendres et vertueuses s'associaient dans l'âme des héros avec les maximes austères de la religion et les images sanglantes des combats. Au milieu de la corruption des camps, l'amour, en inspirant des sentimens nobles et délicats aux chevaliers et aux troubadours qui avaient pris la croix, les préserva des séductions d'une débauche grossière. Plus d'un guerrier, animé par le souvenir de la beauté, fit admirer sa bravoure en combattant les Sarrasins. Ce fut dans cette croisade que mourut le châtelain de Coucy, blessé à mort à côté du roi Richard. Dans une chanson, qui nous est restée, il avait fait ses adieux à la France, en disant qu'il allait dans la Terre-Sainte, afin d'obtenir trois choses d'un grand prix pour un chevalier : *le Paradis, la gloire et l'amour de sa mie*. Une chronique du moyen âge rapporte que lorsqu'il eut reçu le coup mortel et qu'il fut près de rendre le dernier soupir, le fidèle châtelain se confessa d'abord au légat du pape, et chargea ensuite son écuyer de porter son cœur à la dame de Fayel. Les dernières volontés de Coucy, et l'horrible festin qu'un mari cruel fit servir à la victime de sa jalousie, montrent à-la-fois ce que la chevalerie pouvait inspirer de plus touchant, et ce que les mœurs du douzième siècle avaient de plus barbare (1).

(1) Les aventures du châtelain de Coucy et de la dame de

1192 Les troubadours célébrèrent dans leurs chansons l'amour chevaleresque du noble châtelain, et le désespoir qui s'empara de la belle de Vergy lorsqu'elle apprit qu'elle avait mangé le cœur de son fidèle chevalier. Si nous en croyons les vieilles chroniques, le seigneur de Fayel, poursuivi par ses remords et par l'opinion de ses contemporains, fut obligé d'aller dans la Terre-Sainte, expier son crime et la mort d'une épouse infortunée.

Dans cette croisade, où s'illustrèrent tant de chevaliers, deux hommes, Richard et Saladin, s'acquirent une gloire immortelle : l'un, par une bravoure inutile et par des qualités plus brillantes que solides ; l'autre, par des succès réels et par des vertus qui auraient pu servir de modèle aux chrétiens. Le nom de

---

Fayel, sont racontées dans une vieille chronique rapportée par le président Fauchet. Il existe à la Bibliothèque du Roi une copie manuscrite de cette chronique, qui paraît avoir été écrite vers le commencement du 13e. siècle, peu de temps après la troisième croisade. M. Roquefort, qui a publié un Mémoire sur l'état de la poésie en France, aux 12e. et 13e. siècles, ne paraît pas adopter, dans l'article Coucy de la *Biographie universelle*, le récit de la chronique qui vient d'être citée, et partage l'opinion du père Papon, qui attribue l'aventure du Châtelain au troubadour Cabestan. Nous pourrions objecter à M. Roquefort, que l'aventure de Cabestan n'est pas la même que celle de Coucy, et que l'une peut être vraie sans que l'autre doive être révoquée en doute. On trouve dans les œuvres de Belloy, une dissertation qu'on n'a point réfutée, et qui prouve la vérité, sinon de quelques détails, au moins des faits principaux rapportés par la chronique qu'on vient de citer.

Richard fut, pendant un siècle, l'effroi de l'Orient; 1192
les Sarrasins et les Turcs le célébrèrent dans leurs proverbes, long-temps après les croisades (1). Il cultiva les lettres et mérita une place parmi les troubadours (2); mais les arts n'adoucirent point son caractère impétueux et indomptable, qui lui fit donner par ses contemporains le surnom de *Richard Cœur-de-Lion* (3), qu'il a conservé dans l'Histoire. Emporté par l'inconstance de ses inclinations, il changea souvent de projets, d'affections et de maximes; il brava quelquefois la religion, et très souvent se dévoua pour elle. Tantôt incrédule, tantôt superstitieux, sans mesure dans sa haine comme dans son amitié, il fut excessif en toute chose, et ne se montra constant que dans son amour pour la guerre.

Les passions qui l'animaient permirent rarement à son ambition d'avoir un but, un objet déterminé. Son imprudence, sa présomption, l'incertitude de ses projets, lui firent perdre le fruit de ses exploits. En un mot, le héros de cette troisième croisade est plus fait pour exciter la surprise que pour ins-

(1) Voyez ces proverbes rapportés dans l'extrait du continuateur de Guillaume de Tyr, tom. 1, *Bibl. des Crois.*

(2) Il existe des poésies de Richard: elles ont été rapportées par Warburton, *History of the english Poetry;* et dans l'*Archeologia.*

(3) Lisez l'anecdote fabuleuse à laquelle l'historien anglais Knigthon rapporte l'origine de ce surnom donné à Richard. (*Biblioth. des Croisades*, tome 1, §. 754.)

1192 pirer l'estime, et semble moins appartenir à l'histoire qu'aux romans de chevalerie (1).

Avec moins d'audace et de bravoure que Richard, Saladin avait un caractère plus grave, et surtout plus propre à conduire une guerre religieuse. Il mit plus de suite dans ses projets; et, plus maître de lui-même, il sut mieux commander aux autres. Il n'était point né pour un trône, et son crime fut d'y monter; mais on doit dire que lorsqu'il y fut assis, il s'en montra digne. On sait d'ailleurs qu'en s'emparant de l'empire de Noureddin, il obéit moins à son penchant qu'à sa fortune et à sa destinée. Une fois qu'il fut le maître, il n'eut plus que deux passions, celle de régner et celle de faire triompher l'Alcoran. Toutes les fois qu'il ne s'agissait pas d'un royaume ou de la gloire du Prophète, qu'on ne contraria ni son ambition ni sa croyance, le fils d'Ayoub ne montra que de la modération. Au milieu des fureurs de la guerre, il donna l'exemple des vertus pacifiques; du sein des camps, dit un auteur oriental, *il couvrait les peuples des ailes de sa justice, et faisait pleuvoir sur les villes les nuées de sa libéralité*. Les Musulmans admiraient l'austérité de sa dévotion, sa constance dans les travaux, son habileté dans la guerre (2). Sa générosité, son respect pour le mal-

(1) L'auteur de la chronique anglaise a fait de ce roi un portrait intéressant, qu'on lira à la page 364 du tome I de la *Bibliot. des Croisades.*

(2) On trouvera beaucoup d'autres traits relatifs au caractère et à la politique de Saladin, dans le tome II de la

heur et pour la foi jurée, furent célébrés par 1192
les chrétiens qu'avaient désolés ses victoires, et dont il renversa la puissance en Asie. Dans une conversation qu'il eut après la guerre avec l'évêque de Salisbury, et qui nous a été conservée par une chronique (1) du temps, Saladin nous fait connaître à-la-fois son caractère et celui de Richard; le sultan loua beaucoup la bravoure du roi d'Angleterre. « Mais ce prince, ajouta-t-il, » n'est pas assez prudent, et se montre trop pro- » digue de sa vie; j'aimerais mieux voir dans un » grand homme la prudence et la modestie, que le » mépris du péril et l'amour d'une vaine gloire. »

Cette guerre, qui fut si glorieuse pour le chef des Musulmans, ne fut pas sans avantage pour l'Europe. Des croisés qui se rendaient en Palestine, s'arrêtèrent en Espagne, et par leurs victoires contre les Maures, préparèrent la délivrance des royaumes chrétiens situés au-delà des Pyrénées. Un grand nombre d'Allemands, comme dans la seconde croisade, entraînés par les sollicitations du pape, firent la guerre aux barbares habitans des rives de la Baltique, et reculèrent ainsi, par d'utiles exploits, les limites de la république chrétienne en Occident.

Comme la plupart des pélerins se rendirent par mer en Palestine, l'art de la navigation reçut de

---

Biblioth. des Croisades, §. 68. M. Rinaud y a rassemblé ce que nous apprennent à cet égard les écrivains arabes, particulièrement les auteurs contemporains.

(1) Celle de Gauthier Vinisauf.

1192 grands encouragemens et fit de sensibles progrès. Pendant le siége de Ptolémaïs, il arriva un grand nombre de vaisseaux d'Europe dans les mers de Syrie; si la plupart de ces vaisseaux avaient appartenu aux princes qui dirigeaient cette guerre, et non à des marchands qui profitaient de la croisade, sans la servir, il n'est pas douteux que la marine des Orientaux aurait été anéantie, et que les Musulmans n'auraient pu disputer aux chrétiens l'empire de la mer; toutefois les flottes d'Occident eurent une grande supériorité sur celles des Sarrasins. Les chroniques contemporaines parlent de plusieurs batailles navales, dans lesquelles les Francs eurent tout l'avantage; et les connaissances que déploient les vieux chroniqueurs dans leurs descriptions et leurs récits, nous prouvent que les lumières sur cette partie importante de l'industrie humaine commençaient à se répandre (1). Une remarque qui n'est peut-être pas sans intérêt, c'est que Richard s'embarqua sur des vaisseaux anglais, et que Philippe eut recours pour son expédition aux Génois. Il n'est pas inutile d'ajouter que le brillant combat livré par Richard dans la mer de Tyr à un gros vaisseau sarrasin, fut une des premières victoires et l'un des premiers trophées de la marine britannique.

Un des résultats les plus importans de la troisième croisade, celui auquel les croisés n'avaient

(1) Voyez l'extrait de Gauthier Vinisauf, tome 1 de la *Biblioth. des Croisades.*

pas songé, fut la conquête et la fondation du royaume de Chypre ; l'île de Chypre renfermait plusieurs villes florissantes ; ses plaines étaient fertiles ; ses côteaux produisaient un vin renommé ; ses ports offraient un asile commode aux vaisseaux qui se rendaient de l'Occident en Asie, et revenaient de la Syrie en Europe ; le royaume de Chypre porta souvent d'utiles secours aux colonies chrétiennes d'Orient; et lorsque ces colonies furent dispersées par les Sarrasins, il recueillit leurs débris. Ce royaume, conquis par Richard et gouverné par une longue suite de rois, conserva, longtemps après les croisades, les lois que Godefroy de Bouillon et ses successeurs avaient faites pour la ville sainte, et transmit aux âges suivans le plus précieux monument de la législation de ces temps reculés (1). 1192

Dans plusieurs états de l'Europe, le commerce et l'esprit même des guerres saintes avaient contribué à l'affranchissement des communes. Beaucoup de serfs qui étaient devenus libres, avaient pris les armes. Ce ne fut pas un des spectacles les moins intéressans de cette croisade, que celui de voir les bannières de plusieurs villes de France et d'Allemagne flotter dans l'armée chrétienne parmi les drapeaux des seigneurs et des barons.

---

(1) C'est à Chypre que furent conservées les grandes assises du royaume de Jérusalem. (Voyez l'Éclaircissement sur les assises, à la fin de ce volume.)

1192 La croisade ruina l'Angleterre; elle entretint dans ce pays des germes de discorde; la France, quoiqu'elle eût à déplorer la perte d'un grand nombre de guerriers, vit, à la même époque, fleurir la paix dans toutes ses provinces, et profita des malheurs de ses voisins. La croisade fournit à Philippe-Auguste les moyens d'affaiblir les grands vassaux et de réunir la Normandie à la couronne. Elle lui donna la facilité de lever des tributs sur tous ses sujets, même sur le clergé; d'avoir à sa solde des armées régulières, et lui offrit de plus un prétexte pour s'entourer d'une garde fidèle. Ainsi s'élevait cette puissance royale, dont la nation attendait ses libertés, et qui devait plus tard triompher à Bouvines de la ligue la plus redoutable qui eût jamais été formée contre la France.

Une longue captivité attendait Richard à son retour en Europe; le vaisseau qui le portait ayant fait naufrage sur les côtes d'Italie, il craignit de traverser la France et prit la route de l'Allemagne, caché sous l'habit d'un simple pèlerin. Ses libéralités trahirent le monarque, et comme il avait partout des ennemis, il fut arrêté par les soldats du duc d'Autriche.

Léopold ne fut point assez généreux pour oublier les outrages qu'il avait reçus de Richard au siége de Ptolémaïs, et retint le monarque anglais prisonnier. On ne savait plus en Europe ce qu'était devenu le roi Richard, lorsqu'un gentilhomme d'Arras, appelé *Blondel*, alla rechercher les traces de son maître, et parcourut l'Allemagne avec

l'habit et la lyre d'un ménestrel. Arrivé devant un château, où gémissait, disait-on, un illustre captif, Blondel entendit chanter le premier couplet d'une chanson qu'il avait faite autrefois avec Richard; il se mit à chanter le second couplet. Le prisonnier reconnut Blondel, et le fidèle troubadour revint en Angleterre annoncer qu'il avait découvert la prison du roi Richard (1). Le duc d'Au- 1193

(1) Les aventures de Richard, et toutes les circonstances de sa captivité, brièvement racontées par tous les monumens contemporains, ont fourni à un chroniqueur ou plutôt à un romancier du 13e. ou du 14e. siècle, le sujet d'un assez long ouvrage sous ce titre : *Blondeau*. Il est parmi les manuscrits de Sorbonne, no. 454 (Biblioth. du roi). Cette chronique, dont nous ne pouvons garantir l'authenticité, s'occupe principalement du ménestrel Blondel et de la délivrance du roi Richard, qui avait été saisi par le duc d'Autriche, *sous la robe d'un garçon occupez à la cuisine, à torner capon*. Voici la substance de cette chronique : Lorsque la nouvelle de la captivité du roi arriva en Angleterre, Blondeau, né en Artois, *jura en lui-même qu'il querroit son seignor en toute terre, tant qu'il l'averoit trové;* et *il advint par aventure* qu'il se trouva en Autriche devant un château appartenant au duc Léopold. Blondel, qui s'était *hébergié*, dit alors à son hôtesse : *Biel oste, y ast-il prisonnier dedans la tor?* La dame lui répondit qu'il y avait un prisonnier renfermé depuis quatre ans. Satisfait de cette nouvelle, Blondel demanda la permission de séjourner, ce qu'il obtint du châtelain, qui était *jeune chevalier et joli. Le ménestrel demeura tout l'hiver, jouant mult airs sur sa vielle*, et cherchant à voir ce prisonnier. Or, comme il *étoit en cette pensée* au pied de la tour, le roi le vit; et voulant se faire connaître, il

1193 triche, effrayé de cette découverte, n'osa plus retenir entre ses mains son redoutable captif, et le livra à l'empereur d'Allemagne. Henri VI, qui avait aussi des griefs à venger, se réjouit d'avoir en son pouvoir le roi Richard, et le retint dans les fers comme s'il l'eût fait prisonnier sur le champ

---

chanta une *canchon quiys avoient fait entr'eux deux;* car le roi *cantoit tres bien.* Blondeau prit alors sa vielle, et en répétant la première note, fit entendre à Richard qu'il l'avait compris; puis il vint vers le châtelain, et lui dit : *Beau sire, je m'en irai volontiers an mon pays.* Le chevalier lui octroya *son congié;* et Blondel vint annoncer à toute l'Europe chrétienne qu'il avait retrouvé Richard. Le reste de la chronique est consacré aux négociations du duc d'Autriche, de l'empereur d'Allemagne, pour la rançon de Richard. Il est à croire que c'est cette chronique qui a fourni les premiers élémens des romans plus modernes sur la captivité de Richard. Les historiens d'Angleterre ont puisé leur récit sur Richard dans les chroniques contemporaines que nous avons consultées, et dans les pièces diplomatiques conservées par Rymer.

Mills, *additionals Notts of the history of Creusades*, rapporte la chanson de Blondel et la réponse de Richard : ce chant est en langue romane extrêmement difficile à entendre; en voici la traduction libre :

Blondel. Personne, charmante dame, ne peut vous voir sans aimer; mais votre cœur froid ne satisfait aucune passion : c'est pourquoi je supporte mon mal, puisque tous souffrent comme moi.

Richard. Aucune dame ne peut dompter mon cœur, si elle garde de faveur pour tous, sans se fixer à un seul. J'aime mieux être haï tout seul, que d'être aimé avec d'autres.

de bataille. Le héros de la croisade, qui remplissait le monde de sa renommée, fut jeté dans un cachot obscur, et resta ainsi long-temps en proie à la vengeance de ses ennemis, qui étaient des princes chrétiens. 1193

On le fit comparaître devant la diète germanique, assemblée à Worms; on l'accusa de tous les crimes que lui avaient reprochés la haine et l'envie; mais l'aspect d'un roi dans les fers est un spectacle si touchant, que personne n'osa condamner Richard; et lorsqu'il fit entendre sa justification, les évêques et les seigneurs fondirent en larmes, et conjurèrent Henri de le traiter avec moins d'injustice et de rigueur (1).

La reine Éléonore implora toutes les puissances de l'Europe pour obtenir la délivrance de son fils (2). Les plaintes et les chagrins d'une mère tou-

---

(1) Gauthier d'Hemingford dit que Richard détruisit les accusations portées contre lui d'une manière si calme, si libre et si ferme, que non-seulement l'empereur fut touché de compassion, mais même de respect. (Voy. Gauthier d'Hemingford, chap. LXV, Collect. de cinq écrivains anglais. Voyez aussi l'extrait de Mathieu Pâris, *Bibl. des Croisades*, tom. I, pag. 797. Il paraît que les principaux griefs de l'empereur portèrent toujours sur la mort du marquis de Montferrat. Nous avons déjà fait mention, d'après Bromton, des deux lettres que le Vieux de la Montagne écrivit pour justifier Richard, se reconnaissant seul auteur du meurtre. (Voyez au tome I de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 749.)

(2) Voyez dans les actes de Rymer, tom. I, les lettres de

1193 chèrent le cœur de Célestin, qui venait de monter sur la chaire de Saint-Pierre. Le pape réclama plusieurs fois la liberté du roi d'Angleterre, et lança même l'excommunication contre le duc d'Autriche et l'empereur; mais les foudres de Rome tombaient si souvent sur les trônes d'Allemagne, qu'elles n'inspiraient presque plus de crainte. Henri brava les anathêmes du Saint-Siége; la captivité de Richard dura encore plus d'une année; il n'obtint enfin sa liberté qu'après s'être engagé à payer une rançon considérable. Son royaume, qu'il avait ruiné à son départ, s'épuisa pour hâter son retour, et l'Angleterre donna jusqu'à ses vases sacrés pour briser les fers de son monarque. Il fut reçu avec enthousiasme par les Anglais; ses aventures, qui arrachaient des larmes, firent oublier ses cruautés, et l'Europe ne se ressouvint que de ses exploits et de ses malheurs (1).

---

la reine Éléonore, et celles du vénérable Pierre de Blois, adressées au pape en faveur de Richard. (*Bibliothèque des Croisades*, tom. I.)

(1) Rymer a rapporté une suite d'actes et de pièces diplomatiques relatifs à la captivité du roi Richard : tels sont, par exemple, le traité conclu entre l'empereur Henri VI et Richard, les lettres écrites par ce prince, pour rappeler les barons d'Angleterre à leurs obligations féodales concernant sa rançon. L'Angleterre et la commune de Londres furent chargées de payer les deux tiers de cette rançon. Les juifs payèrent l'autre tiers. (Voyez les *actes de Rymer*, *Bibliothèque des Croisades*, tom. I, et l'Éclaircissement sur les juifs, à la fin de ce volume.)

Après la trève faite avec Richard, Saladin s'était retiré à Damas, et ne jouit qu'une année de sa gloire. L'histoire contemporaine célèbre la manière édifiante dont il mourut; il distribua également ses aumônes aux chrétiens et aux Musulmans. Avant d'expirer, il ordonna à un de ses émirs de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, en répétant à haute voix : *Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.* Les chroniques latines (1) sont les seules qui rapportent ce trait, et nous le répétons ici moins comme un fait historique, que comme une grande leçon de morale, et l'expression vive et énergique de la fragilité des grandeurs humaines. On trouve, dans les auteurs arabes, une circonstance plus vraie et non moins remarquable, qui peint très bien à-la-fois la douleur qu'inspira la mort de Saladin, et cette espèce de gouvernement où tout semble mourir avec le prince; Boha-eddin, après avoir parlé du désespoir que firent éclater les Syriens, ajoute que tout le peuple de Damas resta comme frappé de stupeur, et qu'au milieu de la douleur publique on *oublia de piller la ville*. 1193

Dans les derniers jours de sa vie, Saladin s'occupait de nouvelles conquêtes; il portait ses regards sur l'Asie-Mineure, sur l'empire grec, et

(1) Entr'autres celle de Bernard le Trésorier. (Voy. *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 580.)

1198 peut-être aussi sur l'Occident, dont il avait plusieurs fois vaincu les armées en Syrie (1).

(1) Nous renvoyons, pour les détails, au récit des auteurs arabes, particulièrement de Boha-eddin, qui ne quitta pas Saladin jusqu'à son dernier soupir. (*Bibliothèque des Croisades*, tom. II, §. 68.)

FIN DU LIVRE VIII.

ÉCLAIRCISSEMENS.

N°. Ier.

Eclaircissement sur les Assises de Jérusalem.

Le plus curieux monument de la jurisprudence féodale pendant le moyen âge, est celui qui est connu sous le titre d'*Assises de Jérusalem*; c'est dans ces assises, expression des besoins d'un royaume militaire, qu'il faut étudier le véritable caractère de la féodalité dans sa native institution, telle que l'avaient faite les idées et la situation des peuples barbares après la conquête des Gaules. En effet, les chevaliers et les barons du royaume chrétien de l'Asie se trouvaient dans la même situation que les compagnons de Clovis lors de la fondation du royaume des Francs; ils avaient une population quelquefois hostile à contenir, des ennemis puissans à repousser; la possession du territoire se liait nécessairement à sa défense; la féodalité, les services militaires devaient donc s'établir avec cette hiérarchie militaire, qui fut le fondement de toutes les institutions sociales des peuples du Nord.

On reporte au règne de Godefroy la première rédaction des assises ou coutumes de Jérusalem; aucun monument contemporain n'indique d'une manière positive si c'est ce prince qui rédigea ce grand recueil de lois tel qu'il nous est parvenu; il ne faut point s'en étonner; car, dans ces siècles reculés, les lois et les institutions passaient sans être aper-

çues de nos vieux chroniqueurs. Dans la préface historique qu'on trouve en tête des assises, on parle du roi Godefroy, des circonstances qui accompagnèrent la promulgation des lois féodales du royaume de Jérusalem; mais cette préface, monument du quatorzième siècle, ne nous paraît être qu'un recueil de traditions qui, bien que respectables, ne peuvent cependant équivaloir aux témoignages contemporains; le roi de Jérusalem donna sans doute des lois à son peuple, et pour nous servir des expressions de la préface elle-même, *il fit des assises et usages qu'on dut maintenir, par lesquels ses gens et toute manière de peuples furent gouvernés et menés à droit*; mais ces lois sont-elles bien les assises qui nous sont parvenues? ou n'en furent-elles que le premier germe? Voilà ce que l'Histoire n'indique pas, et ce que des conjectures hasardées ne peuvent suppléer. Il est évident d'ailleurs, par le texte même des assises, que des interpolations modernes ont été faites à ce monument de la législation de Godefroy.

Les assises telles qu'elles ont été publiées par La Thaumassière, conjointement avec les coutumes de Beauvoisis (Bourges et Paris 1690), et plus au long par Canciani, *Leges barbar.*, sont une compilation faite par l'ordre de Jean d'Ibelin, comte de Jaffa et d'Ascalon, seigneur de Baruth et de Ramla, qui mourut en 1266; la compilation fut achevée en 1369; seize commissaires, choisis par les états de l'île de Chypre, scellèrent l'ouvrage de leur sceau; et le 3 novembre 1369, il fut déposé dans l'église de Nicosie.

Les assises sont divisées en plusieurs parties essentielles; nous les classerons nous-mêmes en trois divisions; l'une destinée aux dignités du royaume, l'autre aux cours des barons et des bourgeois, la troisième enfin aux services militaires dus par les barons et les chevaliers à la saintecité.

§. Ier. — *Des dignités du royaume.* Le roi était le premier dignitaire, le chef suprême de la hiérarchie féodale; on admettait qu'il ne tenait son royaume de personne *for Dieu;* on ne devait examiner qu'une chose, *s'il étoit droit heir dou royaume.* Après cette reconnaissance, le patriarche annonçait l'avènement aux *seignours, preslats, maistres, barons, chevaliers et bourjeois*; le roi se rendait au Saint-Sépulcre : là, il offrait sa couronne, *comme la femme qui avoit son enfant masle alloit autrefois l'offrir au temple*; les bourgeois devaient le servir à table le jour du couronnement; les barons et les chevaliers lui prêtaient serment de fidélité, et lui devaient hommage de leurs fiefs; quant à lui, il ne devait hommage à personne, *car il ne tenoit son royal fief d'aucuns barons;* c'était le roi qui commandait l'armée féodale, qui présidait à la justice, à l'administration du royaume.

Au-dessous de lui et dans la hiérarchie de sa maison étaient quatre grands dignitaires : le sénéchal, le connétable, le maréchal, le chambellan : le sénéchal exerçait la justice royale; il était aidé dans ses fonctions par des baillis ou écrivains du roi; le sénéchal présidait aux finances, à la vente des possessions royales, à l'exact acquittement des services dus en argent; après une bataille, c'était lui qui veillait à ce que la part du monarque lui fût réservée; il conservait le trésor, payait les chevaliers, les sergens et les écuyers d'armes.

Le connétable présidait à la guerre; *il doit ordoner batailles, et aux gens d'armes de chevaucher et de retourner par le commandement dou roi*; il pouvait avoir dix chevaliers *en sa compagnie*; il les choisissait, pourvu que ses choix ne portassent pas sur les hommes de l'*ôtel du roi;* il était *le chevftain* de l'armée; il y commandait aux ba-

rons et aux chevaliers pendant l'expédition militaire ; il présidait à toutes les querelles qui s'élevaient entre les gens de guerre ; il assistait aux combats singuliers, il en réglait l'ordonnance et les lois.

Le maréchal commandait sous les ordres du connétable, auquel il devait hommage de son office ; il remplaçait celui-ci dans toutes les circonstances où il ne se trouvait pas présent dans le camp ou à l'armée ; le maréchal avait quelquefois un petit corps de troupes sous ses ordres.

Le chambellan servait le corps du roi ; il devait lui présenter *sa coupe, et quand le roi aura mangié, il doit aller avec les autres officiers mangier, et la coupe avec quoi il aura servi le roi doit tesnir devant sa table aux quatre grandes fêtes de l'année* ; le chambellan devait hommage au roi, et il profitait de tous les présens de ceux qui faisaient eux-mêmes hommage au suzerain.

Nous devons faire remarquer que les mêmes fonctions étaient confiées aux grands officiers du palais dans notre ancienne monarchie.

§. II. — *Des Barons et des Bourgeois.* La cour des barons était présidée par le roi, et en son absence par les quatre premiers barons : le prince de Galilée, le seigneur de Césarée et de Sidon, les comtes de Jaffa et de Tripoli, quelquefois par le connétable et par le maréchal du royaume ; tous les barons, c'est-à-dire tous ceux dont les fiefs relevaient immédiatement de la couronne, étaient juges et pairs de la cour, de la même manière que les arrières-vassaux étaient juges-pairs de la cour particulière de leur baron.

A cette cour suprême du royaume ressortissaient toutes les affaires féodales les plus importantes dans un royaume fondé par la conquête et établi sur des institutions en rapport avec la hiérarchie territoriale.

Résumons à cet égard les principes :

1°. Le seigneur pouvait donner son fief à l'Église, à un monastère ou à des laïcs ; ses héritiers devaient respecter sa volonté, car le seigneur, comme le roi, *ne tient sa seigneurie d'aucun autre, for Dieu.*

2°. En retour, le feudataire devait service de son corps et de ses hommes au baron, et quand il ne pouvait le suivre à la guerre, soit par infirmité, soit parce qu'il appartenait à l'Église, il devait dire : *Je veux bien que mes gens vous aident.*

3°. Le fief appartenait toujours à l'aîné mâle de la ligne qui l'avait possédé dans l'origine; au cas du refus de l'aîné, tous les autres enfans venaient à la succession par tête, et alors ils étaient divisément tenus envers le baron du service personnel et des devoirs du vasselage; le seigneur devait les mettre *en tenure sans plaids ni contestations* ; c'était une sorte d'exception à ce principe que deux hommes *ne pouvaient être tenus pour le même fief au baron.*

4°. Le baron rentrait dans le fief aliéné toutes les fois que le feudataire ne remplissait pas les conditions du contrat, c'est-à-dire la promesse de foi, d'hommage, et l'exécution des services militaires; enfin à défaut d'héritier du feudataire, lorsque celui-ci laissait un enfant en bas âge, le baron avait sur lui le droit de garde-féodale, sorte de tutelle militaire qui donnait au baron le droit de percevoir à son profit les revenus du fief, à la charge de le défendre ; quand l'enfant avait quinze ans, il devait se présenter au baron, et lui dire : *J'ai quinze ans d'âge complets*, et celui-ci devait alors lui donner l'investiture ; quant aux *damoiselles, il étoit ûse longuement qu'à douze ans elle pouvoit requerre son fief*, pourvu qu'elle prît mari qui pût le défendre ; devenue veuve, à soixante ans seulement elle était dispensée de prendre mari ; quand

elle avait plusieurs fiefs, le mari devait service *de corps* pour l'un à son choix, et service d'hommes et d'argent pour tous les autres ; la veuve du feudataire héritait de la moitié du fief comme douaire ; quand elle avait des enfans, elle se présentait à son baron, et lui disait : *Sire, Dieu a fait commandement de mon seigneur, et je dois avoir la moitié de mon fief et douaire, et l'autre et baillage pour mes enfans ;* la preuve de la propriété d'un fief devait se faire par les archives ou records de la cour du seigneur.

5°. Les barons hauts-justiciers du royaume devaient être sages, loyaux et bons justiciers ; les plaideurs devaient avoir l'esprit sain, *n'estre doutifs, ne esbahis, ne hontous, ne hatifs, ne se trop courroucer, ne se trop esmouvoir en plaidant.* La preuve d'un fait pouvait être respectivement faite par le demandeur et le défendeur ; et lorsqu'il s'agissait de la perte d'un membre, de la vie ou de l'honneur, ou d'une demande civile dont la valeur excédait un marc d'argent, on ordonnait le combat : « Tu me dois telle somme. — Tu en as menti. — Je t'appelle au combat. » Telle était la procédure en matière criminelle. En matière civile, c'était le défendeur convaincu par témoin qui appelait son adversaire en champ clos, parce qu'il accusait les témoins de parjure, et se trouvait ainsi dans la même position que le demandeur en matière criminelle. Les femmes, les enfans, les hommes mutilés ou parvenus à leur soixantième année, étaient seuls dispensés de combattre en personne. L'accusé ou l'accusateur étaient punis de mort s'ils succombaient dans une cause criminelle. Dans les causes civiles, ils étaient flétris par l'infamie ; le témoin et le champion vaincus étaient dans l'un et l'autre cas livrés à une mort ignominieuse.

6°. L'appel d'un tribunal inférieur à un tribunal supé-

rieur était inconnu ; le demandeur ou le défendeur pouvait seulement fausser la cour, c'est-à-dire accuser les juges de n'avoir ni cette indépendance d'opinion, ni cette conscience droite, première garantie des jugemens équitables. Une condition sévère était alors imposée à celui qui *faussait* la cour ; il devait combattre en champ clos et vaincre l'un après l'autre, et dans une seule journée, ses juges naturels, même ceux qui n'avaient point été présens au jugement, car c'était une insulte envers la cour tout entière ; le demandeur se présentait et disait : *Je fausse la cour, parce que méchamment elle ne fait son devoir ;* lorsqu'il voulait ne récuser qu'un seul juge, il l'arrêtait avant qu'il n'eût donné son opinion à haute voix, et devait lui dire : *Tu en as menti ;* aussitôt le combat était ordonné entre l'accusateur et le juge. Si le premier succombait dans cette épreuve difficile, on lui tranchait la tête pour venger l'outrage fait à la cour.

Les principes sur les droits de propriété se réduisent presqu'entièrement aux rapports féodaux ; cependant quelques dispositions particulières sur les dettes, la vente des choses, le louage de service, se trouvent encore dans les assises : nous allons les faire connaître.

Tout chevalier devait exactement acquitter ses dettes ; cependant il ne pouvait être retenu en gage par son créancier. Celui-ci pouvait faire vendre tout ce que son débiteur lui avait confié comme nantissement ; et lorsque ces choses ne suffisaient pas, il devait se présenter devant la cour, qui, après avoir reconnu les dettes, pouvait même faire vendre le fief. S'il ne s'agissait pas du prêt d'une somme d'argent, mais du prêt d'une chose en nature, le débiteur devait la rendre ; s'il l'avait perdue, il était tenu d'en payer le prix ; si elle s'était détériorée par sa faute, il en supportait la dépréciation suivant l'évaluation qui en

était faite. Lorsque rien ne prouvait la dette, ni le gage, ni les chartes, ni les témoins, on en appelait au serment du débiteur.

La vente pouvait s'appliquer à toutes choses, même à des fiefs. Si la qualité de l'objet vendu était mauvaise; par exemple, si un animal était rétif, l'acheteur se présentait devant la cour, et devait dire : « J'ai acheté de tel homme » une bête qui est rétive, je veux avoir l'argent » qu'elle m'a coûté. » Alors la cour examinait si, au moment de la vente, le vendeur avait dit : « Je vous vends » une bête rétive; » et si l'acheteur avait répondu : « J'a- » chète cette bête rétive : » autrement ce dernier pouvait réclamer le prix, pourvu que son action eût lieu dans l'an et jour. Il en était de même lorsqu'on avait acheté un esclave attaqué d'une maladie secrète; on se présentait devant la cour, et on disait : « J'ai acheté tel esclave; il » est attaqué de telle maladie, je veux avoir mon argent » et rendre l'esclave que j'ai acheté à mon vendeur. » C'était au vendeur de prouver que la convention avait prévu la maladie, dans lequel cas l'assise était exécutée.

La chose usurpée passait dans la propriété de celui qui s'en était emparé après l'an et jour; mais l'usurpation n'était jamais légale lorsqu'elle était la suite de la guerre, ou qu'elle avait eu lieu au profit de l'infidèle. La terre dont le Turc s'était emparé, fût-elle demeurée un temps immémorial dans ses mains, ne cessait pas d'appartenir à son légitime propriétaire.

Outre les esclaves, on pouvait prendre à gage des personnes moyennant salaire; ce contrat avait principalement lieu entre les seigneurs et les hommes d'armes. Si le seigneur ne voulait pas tenir son engagement, celui qui s'était mis à son service pour un salaire, devait se présenter au connétable; le connétable appelait ce baron, et lui di-

sait : « Tel homme, que vous avez pris à gage, se » plaint que vous ne le payez pas. » S'il s'y refuse, le connétable, après sommation, doit faire vendre les choses qui lui appartiennent, en quantité suffisante pour désintéresser le demandeur. Dans les affaires civiles, toute peine prononcée par la cour se réduisait toujours en une réparation pécuniaire, à moins qu'il ne s'agît d'un esclave : à son égard les peines étaient toutes corporelles. Dans les classes élevées, l'échelle des amendes était proportionnée à la grandeur du préjudice ; et dans le cas d'une importance grave, le combat était ordonné.

Les assises de Jérusalem n'ont point de disposition sur l'état des personnes ; ce silence s'explique par les prérogatives de l'Église au moyen âge. L'état des personnes, qui comprend en général la naissance, le mariage, la puissance paternelle, était réglé par les conciles ; et les lois civiles ne s'en occupèrent que dans des temps bien postérieurs. Il n'est donc pas étonnant que les assises n'en parlent pas.

Ces dernières dispositions, sauf le combat judiciaire, conceptions militaires des nations du Nord, se rapprochent beaucoup de la législation romaine.

Il est à remarquer qu'à cette époque, les législations immortelles du peuple-roi, conservées dans le *Digeste* et les basiliques, commençaient à se répandre et à révéler aux peuples ces grandes idées qui devinrent par la suite la base de toutes les législations positives. Nous devons ajouter que la plupart des corporations qui habitaient Jérusalem et surtout les villes maritimes, avaient des codes spéciaux, une législation qui leur était propre, et avaient stipulé parmi leurs priviléges de n'être soumis qu'à leurs lois particulières.

§. III. — *Services militaires des fiefs*. L'obligation du service militaire étant une des conditions principales de

la possession des fiefs, chaque baronie du royaume de Jérusalem était soumise à un service d'hommes fixés de la manière suivante par les assises :

Les baronies de Jaffa, d'Ascalon, Ramla, Ibelin et Mirabel réunies, devaient 500 chevaliers, et chacune de ces divisions devait particulièrement, savoir : Jaffa, 25 chevaliers; Ramla et Mirebel, 40 chevaliers, et Ibelin, 10 chevaliers.

La baronie de Galilée doit 500 chevaliers; la partie endeçà du Jourdain, 60 chevaliers, et la terre au-delà, 40.

La baronie de Saiette, de Montfort et Césarée, doit 500 chevaliers; et ses dépendances, savoir : Saiette et Beaufort, 60 chevaliers; Césarée, 25.

La seigneurie du Crac et du Mont-Réal et de St.-Abraham, doit 60 chevaliers; le Crac en particulier en doit 40, et Mont-Réal 20.

La seigneurie du comte Josselin doit 50 chevaliers; voici ce que doit chacune des dépendances particulières : le château du roi, 4; St.-Georges, 10; la terre de sire Geoffroi Lejour, 6; la terre de sire Philippe Dons, le chambellan, 2; l'évêque de St.-Georges, 10; l'archevêque de Nazareth, 6; Toron, 15.

Quant aux terres de Rellinas et de la Sybille, le Château-Neuf, les assises disent qu'on ne sut pas quel service ils devaient, parce qu'ils ne furent pas grands.

La sainte cité de Jérusalem doit 328 chevaliers, et particulièrement dans la cité et ses dépendances : Laurent de France, 4; Ancion Babin, 5; la femme de Jean Amaury, 4; Raymond le Baffile, 5; Henri Dumons, 1; Nicolas Dumons, 1; Nicolas d'Artois, 7; Simon, fils de Pierre Lermier, 2; André du Temple, 2; Pierre Vaneit, 1; Amaury, le fils d'Arnaud, 3; Simon de Belême, 1; Enguerran de Pinquegny, 1; Gille, la femme de Jean, 1;

Pierre Lenoir, 2; Foulque Lenoir, 1; Ancion le Borgne, 1; Hugues le Petit, 1; les enfans de Robert de Pinquegny, 2; enfin Eustache Patin, 1.

Naplouse doit 328 chevaliers, et en particulier dans cette baronie, le vicomte doit 50 chevaliers; Regnier Rohart et sa mère, 2; Jean Belarmer, 5; Neude du Merle, 4; la femme Hugues Mimars, 4; la femme de Baudouin le Prince, 3; la femme Raymond, 1; Jean de St.-Bertin, 3; Constant le Frère, 1; Isaac de la Pissine, 1; Roger, 1; Aubertin du Roi, 2; Bernard Fouger, 1; Richard de Nazareth, 1; Raymond Dabin, 1; Baudouin de Routine, 1; la femme de Robert Salibi, 1; la femme Michel l'Agent, 1; Girod Passerel, 1; Baudouin d'Ibelin, pour la lignée des Baudouin, 4; la dame de Césaire, 2; Henri Larbalestrier, 1; Guy de Naples, 1; Arnaud de Tripoli, 1; Reynaud de Soissons, 1; Amaury de Lassandre, 1; Philippe de Nazareth, 1; Georges l'Écrivain, 1; Simon d'Amiens, 2; Balian d'Ibelin, pour la terre qu'il tient à Naplouse, 15.

La baronie d'Acre doit 329 chevaliers; la cité en particulier, 72; Raymond d'Escandelion, 7; Païen sire Caïphas, 7; Philippe Dons, 1; la dame de Naplouse, 2; Gauthier St.-Denis, 2; Rohart Tabon, 1; Simon de Malins et Josselin le Comte, 1; Joseph de Terremonde, 1; Michel de Sinaï, 1; Dreas, frère de Gibert de Fleury, 1; Gauthier de la Franche-Garde, 9; la femme d'Adam Coste, 1; Gauthier-le-Bel, 1; Eude de la Nude, 1; Masse, le fils de Robert, 1; Gille de Calavadri, 1; le sénéchal, 3; Gobertin Bonet, 2; Arnaud de Dessole, 2; le vicomte, 1; Jean Hareng, 2; Jean Derains, 1.

La seigneurie d'Arsur doit 330 chevaliers, et en particulier la cité, 25; les Vénitiens, 3; Simon de Mentain, 3; la femme de Guille, 2; la femme Robert, 1; Fou-

que de Falaise, 2 ; Anselme, 1 ; Gaubel, 2 ; Henri de Machelaine, 1 ; Adam d'Arsur, 1 ; Denis, le fils de Geoffroy, 1 ; Raoul de Bouthilier, 2 ; Rogrir Hainery, 7 ; Simon Dumoulin, 1 ; Rogrir de Grassé, 1.

La seigneurie dou Darou doit 220 chevaliers, et la cité en particulier doit 2 chevaliers ; Gérard de Douai, 2 ; Renard de Mongissart, 1.

La seigneurie de Baruch doit 21 chevaliers.

Les assises s'expriment ensuite en ces termes : « 331 » chevaliers sont les aides que les esglises et les bourgeois » doivent quand il y a un grand besoing en la terre dou » royaume de Jérusalem ; » et ensuite le patriarche de Jérusalem doit 500 sergens ; le chapitre du Sépulcre, 500 ; de Josaphat, 150 ; Montession, 150 ; Montelivette, 150 ; Templum Domini, 150 ; l'église latine, 50 ; l'évêque de Tabarie, 500 ; la cité d'Acre, 500 ; la cité d'Arsur, 100 ; la cité de Jérusalem, 500 ; l'abbé de Montelabon, 500 ; la cité de Naplouse, 300 ; la cité de Césarée, 50 ; l'évêque de Belesme, 200 ; Ranıla, Ibelin et Mirabel, 150 ; l'évêque de St.-Georges, 200 ; d'Arsur, 50 ; l'évêque du Sabalt, 50 ; l'évêque d'Acre, 550 ; l'évêque de Saint-Abraham, 50 ; l'archevêque de Césarée, 50 ; d'Ascalon, 100 ; Caïphas, 175 ; Tabarie, 200. — Total des sergens, 5,075.

Par l'aspect de ce tableau, joint aux assises de Jérusalem, on peut se faire une idée des forces militaires que le royaume pouvait invoquer dans ses jours de danger. Guillaume de Tyr a donné, dans *son livre*, une sorte de précis des moyens employés pour la levée des deniers ; la comparaison de ces deux monumens est extrêmement précieuse pour l'histoire des colonies chrétiennes d'Orient.

No. II.

Lettre à M. Michaud, sur les Assassins, par M. Am. Jourdain (1).

Dans le cours de vos travaux, vous aurez rencontré souvent, Monsieur, le nom de ces sectaires fameux, connus sous le nom d'*Assassins*, et dont la religion admettait pour principe, l'obéissance aveugle à ce *Vieux de la Montagne*, qui ne régnait que par le meurtre et les plus horribles attentats. Plus d'une fois peut-être vous aurez attribué à l'amour du merveilleux qui régnait dans des siècles d'ignorance, de barbarie et de crédulité, les récits des auteurs occidentaux contemporains des croisades, touchant leur persévérance, leur audace imperturbable dans la poursuite et l'exécution du crime. Cependant, il faut l'avouer à la honte de notre espèce, ces récits sont même au-dessous de la vérité, et se trouvent confirmés par le concours unanime des écrivains arabes et persans.

Je ne vous entretiendrai point de ces sectaires d'après Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry, et une infinité d'autres historiens que vous connaissez très bien; je ne vous apprendrais rien que vous ne sussiez déjà. Mais je consacrerai cette lettre à vous présenter une courte esquisse de l'origine, des dogmes, de l'histoire des Assas-

(1) Cette lettre a été composée d'après, 1o. le *Mémoire* de M. le baron Silvestre de Sacy, *sur l'origine du nom d'Assassins*; voyez le tome IV des *Mémoires* de l'Institut; 2o. un Mémoire inséré dans les *Mines de l'Orient*, tome IV, par M. Ét. Quatremère; 3o. d'après l'histoire même des Ismaéliens, tirée de l'historien persan Mirkhond, morceau très important dont M. Jourdain a publié le texte et la traduction en français, dans le tome IX des *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque royale*.

sins, même de leur état actuel ; car il en existe encore aujourd'hui quelques restes dans les montagnes de la Syrie. Je serai charmé qu'elle puisse ajouter quelqu'intérêt à votre ouvrage, ou vous donner au moins une preuve du plaisir que j'éprouve à vous être agréable.

Avant d'entrer en matière, il ne sera pas inutile de vous rappeler l'origine des deux grandes sectes religieuses qui divisent les Musulmans en *Sunnites* et en *Chiites*.

Mahomet étant mort sans désigner de successeur, il s'éleva parmi son peuple deux factions, dont l'une voulait porter au califat Ali, gendre de ce faux Prophète, et l'autre, le pieux Abou-Bekr. La courageuse fermeté d'Omar trancha les difficultés, et le parti d'Abou-Bekr triompha. Omar gouverna après lui, et eut Othman pour successeur. Ce ne fut qu'à la mort de ce prince faible qu'Ali prit possession du trône, regardé par ses partisans comme son héritage. Cependant à peine son règne avait-il commencé, qu'il s'éleva de toutes parts des factions, dont le but était de le priver du sceptre. Ali avait contribué à cet état de choses, en dédaignant les ménagemens de la politique, en indisposant par des refus, par des disgrâces, des officiers de Mahomet, dont le crédit était grand. Un de ces factieux, Moaviah, rival ambitieux et puissant, aidé de l'astuce d'Ibn-el-Âss, le fameux conquérant de l'Égypte, soutenu par Aïchah, veuve de Mahomet, qui ne pouvait pardonner à l'époux de Fatiméh d'avoir soupçonné sa fidélité conjugale, profitant habilement des fautes d'Ali, parvint enfin à lui ravir une autorité dont la légitimité ne pouvait être contestée. Dans le même temps, un rebelle termina par le meurtre le cours d'une vie que ce calife allait probablement finir dans l'humiliation et les peines de tous genres. Ses deux fils n'éprouvèrent point un sort plus heureux, et périrent victimes de l'ambition des

Ommiades, maison dont Moaviah fut le premier prince.

Dès-lors on vit s'élever dans l'empire musulman deux partis, dont l'opposition avait la religion pour base, et qui existent encore de nos jours : ce sont les *Sunnites* et les *Chiites*. Les premiers reconnaissaient la légitimité de la succession dans les personnes d'Abou-Bekr, d'Omar et d'Othman, et mettaient Ali sur le même rang que ces trois califes. Les seconds, au contraire, traitaient d'usurpateurs les premiers vicaires de Mahomet, et soutenaient qu'Ali était son seul et véritable successeur.

Le nombre des partisans d'Ali devint très grand, surtout en Perse ; mais ces partisans ne tardèrent pas à se diviser eux-mêmes en plusieurs partis réunis dans leur vénération pour Ali et sa descendance, mais divisés par rapport aux prérogatives qu'ils attachaient à cette noble origine, et à la branche qui possédait les droits à l'*Imamat*, c'est-à-dire la puissance spirituelle et temporelle. De toutes les sectes auxquelles cette différence d'opinions donna naissance, la plus puissante fut celle des ismaéliens. Elle était ainsi appelée, parce qu'elle prétendait que la dignité d'imam avait été transmise par une suite non interrompue, des descendans d'Ali jusqu'à un prince nommé Ismaël, et qu'après sa mort l'imamat avait reposé sur des personnages inconnus aux hommes, jusqu'au moment où devait s'opérer le triomphe de la maison d'Ali. A cette secte appartenaient les Carmates et les califes fatimites, qui enlevèrent l'Égypte et la Syrie aux califes abassides de Bagdad, et formèrent un empire puissant, jusqu'au moment où Saladin vint renverser leur trône et y placer un prince de la descendance d'Abbas. Comme ces fatimites ne reconnaissaient d'autorité légitime que la leur, ils employèrent un grand nombre de missionnaires à répandre leurs dogmes et à se former en secret des prosélytes.

Tel est, Monsieur, l'exposé que j'ai cru nécessaire avant de vous entretenir du fondateur de la secte qui fait l'objet de ma lettre.

Ce fondateur s'appelait Hassan, fils de Sabbah; il était natif des environs de Thous, ville du Korassan, célèbre pour avoir donné le jour à plusieurs grands hommes. Son père vivait dans les pratiques d'une vie mortifiée et d'une doctrine austère, mais il suivait en secret la secte des rafédhites ou partisans d'Ali. Cependant, pour éloigner tout soupçon sur ses opinions, il confia l'éducation de son fils à un docteur fameux, Movaffec-eddin de Nichapour, qui était un vertueux sunnite. Il se donnait une origine arabe, et se prétendait issu de la famille de Sabbah-Homaïri; mais c'était une fable à laquelle personne n'ajoutait foi, et on savait très bien que ses ancêtres habitaient des villages de la dépendance de Thous.

Hassan parle ainsi de ses premières années et de sa conversion à la secte des ismaéliens : « Dès l'âge de sept ans, » j'ai travaillé à acquérir des connaissances et des talens. » Je faisais, ainsi que mes pères, profession de cette secte » des chiites, qui reconnaissaient la succession des douze » imams.... J'eus occasion de me lier avec un réfik (1) » nommé Amiréh-Zarrab, et il s'établit une amitié intime » entre lui et moi. Je croyais que les dogmes et les opi- » nions des ismaéliens n'étaient autres que ceux des philo- » sophes, et j'imaginais que le souverain de l'Égypte » (c'est-à-dire le calife fatimite) était un sectateur de la » philosophie. Cette persuasion où j'étais m'engageait » dans de vives discussions avec Amiréh : toutes les fois » qu'il voulait défendre sa doctrine, nous avions ensem-

(1) J'expliquerai plus bas quels étaient les personnages qui portaient ce nom.

» ble des disputes et des controverses touchant les dogmes.
» Il avait beau attaquer la doctrine de ma secte, je ne
» me rendais point à ses discours ; néanmoins ils faisaient
» insensiblement impression sur mon esprit. Dans ces en-
» trefaites, nous nous séparâmes, et j'eus une maladie
» violente. Je me disais alors intérieurement : la doctrine
» des ismaéliens est conforme à la vérité, et ce n'est que
» l'entêtement qui m'empêche d'y adhérer. Si donc, ce
» qu'à Dieu ne plaise, le moment fatal est arrivé pour
» moi, je mourrai sans avoir embrassé la vérité. Je revins
» cependant en bonne santé, et je fis la connaissance d'un
» autre ismaélien nommé Abou-Nedjm-Sarradj. Je l'in-
» terrogeai sur le vrai système de la croyance ismaélien-
» ne ; il me l'expliqua clairement, et j'en pénétrai bien
» toutes les profondeurs. Je rencontrai ensuite un dai (1)
» ismaélien, nommé Moumen, à qui le chéik Abdelmé-
» lik-ben-Attach, dai de l'Irac, avait permis d'exercer
» les fonctions de missionnaire. Je lui témoignai le des-
» sein que j'avais de faire entre ses mains ma profession
» de foi, et il acceda à ma demande. Dans le temps que
» le chéik Abdelmélik vint à Rey, je l'accompagnai, et
» ma conduite lui ayant plu, il me confia le ministère
» de dai. « Il faut que vous alliez en Égypte, me dit-il,
» afin de rendre vos hommages à l'imam Mostanser, et
» que cela vous porte bonheur. » Mostanser-billah, des-
» cendant d'Ali, occupait alors le califat d'Égypte et l'i-
» mamat. Lors donc que le chéik partit de Rey pour Ispa-
» han, je me mis en route pour l'Égypte. »

Hassan fut reçu en Égypte avec toutes sortes de distinctions, car le bruit de son mérite l'y avait précédé, et l'imam Mostanser l'admit à sa plus intime familiarité. Ce

(1) J'explique plus bas cette dénomination.

haut degré de faveur le perdit. Les courtisans, jaloux de son crédit, travaillèrent à sa disgrâce ; et la division s'étant mise entre le célèbre Bedr-al-Djémali, généralissime des troupes du calife, et lui, Hassan succomba. Ses ennemis le saisirent et le jetèrent, avec quelques Francs, dans un vaisseau qui faisait voile pour l'Afrique. A peine était-on en mer, qu'une horrible tempête s'éleva et mit le bâtiment en danger ; tous les passagers, saisis de frayeur, n'attendaient que la mort ; le seul Hassan conserva son repos et sa tranquillité. Interrogé sur cette conduite extraordinaire : « Notre Seigneur, répondit-il, m'a promis » qu'il ne nous arriverait aucun malheur ; » et en effet, au bout de quelques instans la mer reprit son calme. On ne manqua point de crier au miracle, et Hassan fit en peu d'instans autant de disciples de ses compagnons de voyage. Une autre fois, le vaisseau fut poussé dans le port d'une ville chrétienne, dont le gouvernement fit rembarquer notre pieux docteur après lui avoir donné l'hospitalité. Enfin le vaisseau ayant été jeté sur les côtes de la Syrie, Hassan l'abandonna et se mit en route par terre pour se rendre en Perse. Il passa par Alep et Bagdad ; se rendit dans le Kouzistan, à Ispahan, à Yezd et dans le Kirman, prêchant partout sa doctrine. Du Kirman il retourna à Ispahan, qu'il habita pendant quatre mois, au bout desquels il partit pour le Kouzistan ; il s'y arrêta trois mois et vint à Damégan, où il séjourna trois ans, se faisant dans cette contrée un grand nombre de prosélytes. Hassan, après différentes autres courses, s'empara enfin d'Alamout, château très fort, situé dans le Roudbard, pays voisin de Casbin. Mirkhond, historien persan, rapporte qu'il fit proposer à Méhdi, descendant d'Ali, qui possédait ce lieu, de lui vendre la portion de son territoire que pourrait embrasser une peau de bœuf, pour le prix de 3000 dinars.

Méhdi ayant consenti à ce marché, Hassan prit une peau de bœuf dont il fit des lanières liées les unes aux autres, et avec lesquelles il environna tout le château. Ce fut au moyen de cette ruse qu'il se rendit maître d'Alamout, qui devint dans la suite le point central de la puissance des ismaéliens.

Cette puissance, par l'habileté et l'activité de Hassan, prenait de nombreux accroissemens; déjà elle s'était établie dans toute la province de Roudbard, où ces sectaires avaient élevé un grand nombre de châteaux-forts; il n'était plus question en Perse que de Hassan, qui menaçait de ranger sous sa domination la Perse entière. Mélik-chah, alarmé de ses progrès, ordonna à un de ses généraux de détruire Hassan et ses partisans, et de raser leurs forteresses; mais ce fut en vain, et la mort frappa Mélik-chah sans que ses troupes eussent obtenu le moindre avantage.

Les troubles qui suivirent cette mort, la division qui se mit parmi les enfans de ce prince, au sujet de la succession au trône, laissèrent à Hassan le champ libre pour augmenter le nombre de ses prosélytes. Les châteaux les mieux fortifiés du nord-ouest de la Perse tombèrent en son pouvoir. Enfin le sultan Sindjar s'étant rendu maître de ce royaume, il songea sérieusement à détruire les ismaéliens. Hassan se débarrassa par artifice de cet ennemi dangereux; il séduisit un des serviteurs du prince, qui, pendant son sommeil, plaça près de sa tête un stylet aiguisé. Lorsque le sultan vit ce poignard à son réveil, il fut saisi d'une grande crainte; mais comme il ignorait la main qui l'avait placé, il garda le silence sur cet événement. Au bout de quelques jours il reçut la lettre suivante du chef des ismaéliens : « Si l'on n'avait point de bonnes intentions » pour le sultan, on aurait enfoncé dans son sein le poi- » gnard qui a été placé près de sa tête pendant son som-

» meil. » Sindjar effrayé consentit à faire la paix avec les ismaéliens, sous trois conditions : la première, qu'ils ne feraient aucune nouvelle construction à leurs châteaux ; la deuxième, qu'ils n'achèteraient point d'armes et de machines de guerre ; la troisième enfin, qu'ils ne feraient plus de nouveaux prosélytes. Il accorda même à Hassan, à titre de pension, une portion des revenus du pays de Coumès.

Dès-lors Hassan vécut paisiblement dans le château d'Alamout, livré à la retraite la plus sévère, aux exercice d'une piété vive, et à la composition de traités dogmatiques conformes à sa doctrine. On dit que pendant trente-cinq ans qu'il habita Alamout, il ne monta que deux fois sur la terrasse de son palais. Il exigeait de ses sectaires la plus rigide exactitude dans l'observance de sa religion ; la tendresse paternelle ne put même le faire dévier de sa sévérité. Hossein, son fils, ayant tué le dai du Couhestan, il le fit périr ; un autre de ses fils, pour avoir bu du vin, éprouva le même sort. Un homme ayant joué de la flûte dans le château d'Alamout, il l'en fit chasser, et résista à toutes les prières qu'on lui adressa pour obtenir sa grâce. Quelques auteurs prétendent qu'en sacrifiant ainsi ses fils, il voulait prouver aux ismaéliens qu'il n'avait point l'intention de fixer le pouvoir souverain dans sa famille ; je doute qu'une telle raison puisse justifier Hassan de sa barbarie. Au surplus, ce ne serait point la première fois que la politique aurait sacrifié les sentimens du cœur aux intérêts d'un état.

L'habileté de cet homme dans la conduite des affaires égalait son fanatisme. L'histoire nous en a conservé plusieurs preuves, dont je citerai seulement celle-ci. Hassan avait étudié sous l'iman Movaffek-eddin, dans la société de Nizam-Elmoulk, l'un des plus grands hommes d'état

qu'ait produits l'islamisme, et la communauté de travaux avait établi entre eux une amitié très étroite. Ils s'étaient promis mutuellement que le premier qui parviendrait aux honneurs les partagerait avec l'autre, sans que la fortune pût altérer leur attachement. Hassan, après avoir mené long-temps une vie misérable, alla trouver à Nichapour Nizam-Elmoulk, ministre du grand Mélik-chah : c'était vers l'année 1073 de J.-C. Nizam-Elmoulk, fidèle à sa promesse, accueillit Hassan avec empressement, et lui fit obtenir une dignité à la cour. Doué d'un esprit très étendu, d'une rare finesse, d'une grande facilité pour l'administration, ce protégé ne tarda pas à s'insinuer dans les bonnes grâces du sultan et à acquérir sa confiance. Un jour Mélik-chah ayant conçu quelque doute sur la probité de son premier ministre, lui demanda en combien de temps il pourrait dresser un état mis au net des recettes et dépenses des provinces. Il est bon de savoir qu'à cette époque la domination de ce prince s'étendait depuis Antioche de Syrie jusqu'à Kachkar dans le Turkestan. Nizam-Elmoulk demanda l'espace de deux ans; Hassan offrit de faire le travail en quarante jours, si le sultan voulait mettre à sa disposition tous les écrivains de sa cour; et sa proposition ayant été acceptée, il réalisa sa promesse. Il se préparait à présenter au prince le résultat de ses recherches, lorsque Nizam-Elmoulk, qui voyait sa perte prochaine, trouva moyen de se procurer ces états et de les mutiler. Lorsque Hassan parut devant le sultan, ce prince lui fit plusieurs questions sur la situation et les finances de l'empire. Hassan eut recours à ses papiers; et les trouvant incomplets, il balbutia et ne put répondre. Nizam-Elmoulk profita habilement de ces tergiversations pour le perdre dans l'esprit de Mélik-chah : « Des hommes sages, » dit-il, ont demandé deux ans pour faire le travail dé-

» siré par votre majesté; un ignorant, qui a prétendu le » terminer en quarante jours, ne peut donner aux ques- » tions qu'on lui fait que des raisons insignifiantes. » Le prince, dans sa colère, voulait faire punir Hassan; mais comme c'était une créature de sa cour, il laissa tomber cette affaire, et se contenta de le charger de son mépris. Ce trait, qui ne fait pas honneur au caractère de Nizam-Elmoulk, et montre le peu de délicatesse de Hassan dans sa conduite à l'égard d'un homme à qui il devait sa fortune, prouve du moins que ce dernier possédait une grande facilité dans le travail.

Tel est l'homme que les ismaéliens, ou plutôt les Assassins de nos croisades, reconnaissaient pour chef, et auquel ils donnaient le nom de *seïdouna*, notre seigneur. Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'entrer ici dans quelques détails sur les principes de cette secte, l'origine des dénominations qu'elle porte et son organisation.

Vous avez vu précédemment, Monsieur, l'origine de la dénomination d'ismaéliens donnée à la branche des partisans d'Ali, à laquelle appartenait Hassan. Ce nom n'est point le seul cependant sous lequel ces hérétiques soient connus des Musulmans orthodoxes : on les appelle encore *bathéniens*, *nezzariens*, *molaheds* et *hachichins*; ces deux dernières épithètes s'appliquaient seulement aux prosélytes de Hassan.

Ce titre de *bathéniens* désignait les principes établis par les ismaéliens. Un des caractères de leur religion était d'expliquer d'une manière allégorique tous les préceptes de la loi musulmane; et cette allégorie était poussée si loin par quelques-uns de leurs docteurs, qu'elle ne tendait à rien moins qu'à détruire tout culte public, et à élever une doctrine purement philosophique et une morale très licencieuse sur les ruines de toute révélation et de toute

autorité divine. Voilà pourquoi on les appelait *bathénis* ou *bathéniens*, c'est-à-dire *partisans du culte intérieur*.

Molahed, pluriel du mot arabe *molhed*, signifie *impie*; les partisans de Hassan ne reçurent cette épithète que vers l'année 1164 de Jésus-Christ, et sous le règne de l'un de ses successeurs, nommé Hassan, fils de Mohammed. Ce prince se livra, dès sa jeunesse, à l'étude des livres dogmatiques de cette secte; et comme son père, auquel il avait succédé, était dépourvu de science, il parut aux yeux de la populace un savant très profond et un homme extraordinaire. Cette bonne opinion à l'égard de sa personne, s'accrut de jour en jour, et les ismaéliens s'empressaient de plus en plus de remplir ses ordres. Hassan, enhardi par ce succès, manifesta des opinions erronées, et se donna pour l'imam du siècle. Son père vivait encore, et, dans son ignorance, il suivait scrupuleusement les dogmes de sa secte. Les prétentions de son fils le révoltèrent; il fit tuer deux cent cinquante de ceux qui les avaient favorisées. Tant que Mohammed vécut, Hassan réprima ses véritables intentions; mais il les reprit dès que la mort de son père l'eut mis en possession du trône. Il permit toutes les choses que la religion défendait, abolit les pratiques extérieures du culte musulman, permit à ses sujets de boire du vin, les dispensa de toutes les obligations que la loi de Mohammed impose à ses sectateurs, publia que la connaissance du sens allégorique des préceptes dispense de l'observation du sens littéral, et enfin se fit proclamer fils de Nezzar, fils du calife Mostanser, et le calife de Dieu sur la surface de la terre (1). Cette conduite hérétique mérita aux ismaéliens la dénomination de *molahed*, impie.

(1) Cette doctrine régna chez les ismaéliens de Perse pendant près de cinquante ans; mais Djélal-eddin, petit-fils de Hassan, rétablit le culte dans sa pureté.

Le surnom de *nezzariens* dérivait du nom de ce Nezzar dont je viens de parler, et fut donné à ceux des ismaéliens qui suivirent le parti de ce prince, fils aîné du calife d'Égypte Mostanser. Les sectateurs de Hassan étaient du parti de Nezzar.

Je viens actuellement à l'épithète d'*Assassins*. L'origine de ce nom avait été l'objet de nombreuses recherches, restées toutes sans aucun résultat satisfaisant, lorsqu'un savant illustre a démontré d'une manière évidente, en s'appuyant de différens textes arabes, qu'il était la corruption du mot *hachichin*, et qu'il avait été donné aux ismaéliens parce qu'ils faisaient usage d'une liqueur enivrante appelée *hachich*. Ce hachich est une préparation de feuilles de chanvre ou de quelqu'autre partie de ce végétal, que l'on emploie de différentes manières, soit en liqueur, soit sous la forme de confection ou de pastilles édulcorées avec des substances sucrées, soit même en fumigations. « L'ivresse » produite par le hachich, dit M. Silvestre de Sacy, jette » dans une sorte d'extase pareille à celle que les Orientaux » éprouvent par l'usage de l'opium ; et, d'après le témoi- » gnage d'un grand nombre de voyageurs, on peut assurer » que les hommes tombés dans cet état de délire s'imaginent » jouir des objets ordinaires de leurs vœux, et goûter une » félicité dont l'acquisition leur coûte peu, mais dont l'u- » sage, trop souvent répété, altère l'organisation animale, » et conduit au marasme et à la mort. Quelques-uns même, » dans cet état de démence passagère, perdant la conscience » de leur faiblesse, se livrent à des actions brutales, ca- » pables de troubler l'ordre public. On n'a point oublié » que, lors du séjour de l'armée française en Égypte, le » général en chef fut obligé de défendre sévèrement la » vente et l'usage de ces substances pernicieuses, dont l'u- » sage a fait un besoin pour les habitans de l'Égypte, et

» surtout pour les classes inférieures du peuple. Ceux qui » se livrent à cet usage sont encore appelés aujourd'hui » *hachichin*, *hachachin*; et ces deux expressions font voir » pourquoi les ismaëliens ont été nommés par les historiens » latins des croisades, tantôt *Assissini* et tantôt *Assassini.* »

Pour peu que l'on ait quelque teinture de la langue arabe, des altérations que certains mots de cette langue ont éprouvées en passant dans les auteurs latins et grecs, et par suite dans les écrivains français, il est impossible d'élever aucun doute sur la vérité de l'étymologie proposée par M. Silvestre de Sacy. Cependant il est permis de croire que tous les ismaëliens n'employaient point indistinctement le hachich; que leur chef seul avait la connaissance de cette préparation, et qu'il ne l'administrait qu'à ceux qu'il destinait à exercer le métier infâme de *fédai* ou d'*assassin;* car il régnait dans les partisans de cette secte une hiérarchie remarquable : les *dais*, les *réfiks* et les *fédais* formaient trois classes très distinctes.

Le chef de la secte habitait, ainsi que je l'ai dit, dans le château d'Alamout, placé au milieu des montagnes. Ce fut la situation de ce séjour qui lui fit donner le titre de *cheik aldjébal, seigneur de la montagne;* mais comme le mot *cheik* signifie également *seigneur* et *vieillard*, nos historiens des croisades le prirent dans le dernier sens, et appelèrent le prince des Assassins, le *Vieux de la Montagne.*

Les *dais* formaient la première classe de la secte : c'était à eux qu'il était réservé d'en propager la doctrine (1). Ils

(1) *Dai*, participe arabe, signifie proprement celui qui appelle, *advocans*, et par extension, il désigne un personnage qui prêche les hommes et les invite à embrasser une doctrine quelconque. Le titre de dai fut connu dès le premier siècle de l'islamisme : chaque secte eut les siens.

exerçaient les fonctions de missionnaires, se répandant dans toutes les provinces, y prêchant les dogmes de leur culte, et recevant la *profession de foi* de ceux qu'ils convertissaient. Il y avait encore des degrés parmi eux : on appelait *dai eldoat*, *dai des dais*, celui qui avait plusieurs missionnaires sous ses ordres, et dont la juridiction comprenait une ou plusieurs provinces. Les ismaéliens avaient des *dais aldoat* en Syrie, en Irac, en Dilem, au Korassan, etc.

Sous le nom de *réfik*, on comprenait, à ce qu'il paraît, l'universalité des sectateurs.

Enfin, les *fédais* étaient les ministres aveugles du Vieux de la Montagne; c'était dans leurs mains qu'il plaçait le couteau sous lequel devaient tomber, sans miséricorde, tous ceux qui s'opposaient à l'établissement de sa doctrine, ou la combattaient par des argumens dangereux; les princes, les généraux, les docteurs, personne n'était à l'abri de leurs coups; ils montraient, dans l'exécution du crime, une persévérance que leur seul fanatisme égalait.

Le mot de *fédai*, dans sa signification propre, signifie *homme dévoué*, et l'application en était très juste, puisque cette classe de la secte ismaélienne avait pour les ordres de son prince un dévouement sans exemple; il est vrai que cette obéissance aveugle s'achetait par la ruse; car je ne doute point qu'il ne faille appliquer aux fédais ce que Marc-Paul rapporte des jeunes gens élevés par le Vieux de la Montagne. « Ce voyageur, dont la véracité est généralement reconnue, dit M. de Sacy, nous apprend que ce » prince faisait élever de jeunes gens, choisis parmi les » habitans les plus robustes des lieux de sa domination, » pour en faire les exécuteurs de ses barbares arrêts. Toute » leur éducation avait pour objet de les convaincre qu'en » obéissant aveuglément aux ordres de leur chef, ils s'assu-

» raient, après leur mort, la jouissance de tous les plaisirs
» qui peuvent flatter les sens. Pour parvenir à ce but, ce
» prince avait fait faire auprès de son palais des jardins déli-
» cieux (1). Là, dans des pavillons décorés de tout ce que
» le luxe asiatique peut imaginer de plus riche et de plus
» brillant, habitaient de jeunes beautés, uniquement con-
» sacrées aux plaisirs de ceux anxquels étaient destinés ces
» lieux enchanteurs. C'était là que les princes ismaéliens
» faisaient transporter de temps à autre les jeunes gens dont
» ils voulaient faire les ministres aveugles de leurs volontés.
» Après leur avoir fait avaler un breuvage qui les plongeait
» dans nn profond sommeil, et les privait pour quelque
» temps de l'usage de toutes leurs facultés, ils les faisaient
» introduire dans ces pavillons dignes des jardins d'Armide.
» A leur réveil, tout ce qui frappait leurs oreilles et leurs
» yeux les jetait dans un ravissement qui ne laissait à la
» raison aucun empire dans leur âme. Incertains s'ils
» étaient déjà entrés en jouissance de la félicité dont on
» avait si souvent offert le tableau à leur imagination, ils
» se livraient avec transport à tous les genres de séduction
» dont ils étaient environnés. Avaient-ils passé quelques
» jours dans ces jardins, le même moyen dont on s'était
» servi pour les y introduire sans qu'ils s'en aperçussent,
» était de nouveau mis en usage pour les en retirer. On
» profitait avec soin des premiers instans d'un réveil qui
» avait fait cesser pour eux le charme de tant de jouis-
» sances, pour leur faire raconter devant leurs jeunes

---

(1) Un passage de l'historien Mirkhond vient à l'appui de ce récit; il nous apprend que Hassan, après s'être emparé du château d'Alamout, y fit creuser un canal et conduire de l'eau de fort loin au pied de ce château. Des arbres fruitiers furent plantés à l'extérieur par ses ordres, et il encouragea les habitans à ensemencer la terre. C'est ainsi que l'air de ce lieu, qui était auparavant malsain, devint pur et salubre.

» compagnons les merveilles dont ils avaient été témoins ; » et ils étaient convaincus que le bonheur dont ils avaient » joui pendant quelques jours trop rapidement écoulés, » n'était que le prélude et comme l'avant-goût de celui » dont ils pouvaient s'assurer la possession éternelle par » leur soumission aux ordres de leur prince. »

Ce breuvage, doué d'un pouvoir si merveilleux, n'était autre que le hachich, dont le chef de la secte connaissait les vertus, et dont l'usage ne se répandit que dans les siècles postérieurs.

Voilà, Monsieur, ce que les historiens orientaux nous apprennent touchant l'origine de la secte des Assassins, ses dogmes, son organisation politique. Quant à son histoire, à l'étendue de ses domaines et de sa puissance, ce sont autant de points dont les développemens demandent un espace beaucoup plus grand que celui dans lequel je suis obligé de me renfermer. Cependant je consacrerai quelques lignes à ces différens articles pour satisfaire votre curiosité.

Mirkhond nous a laissé, dans son grand ouvrage intitulé *Rouzat Alsafa*, une histoire des ismaéliens de Perse. Ce morceau est d'autant plus précieux et authentique, qu'il est extrait mot pour mot d'une histoire écrite par le célèbre visir Atha-elmulk, qui avait été envoyé par Holagou, après la ruine des ismaéliens, dans le château d'Alamout, et avait été à même de consulter leurs Mémoires historiques originaux. Mirkhond, ou plutôt Atha-elmulk, nous apprend donc que cette dynastie d'ismaéliens de Perse a fourni huit princes, en comptant parmi eux Hassan-ben-Sabbah, et qu'elle a subsisté pendant un espace de cent soixante-dix ans, jusqu'au moment où Holagou, appelé par différens princes qui haïssaient les ismaéliens à cause de leurs excès, conquit la Perse, détruisit les châteaux de la secte, et envoya au-delà de l'Oxus, Rokn-eddyn-Korchah, dernier

souverain d'Alamout. Ce grand événement eut lieu en 1256.

Cependant cette branche principale, ou plutôt cette *souche* des ismaéliens, n'est point celle dont il est si souvent fait mention dans nos croisades; mais Hassan-Sabbah, après avoir jeté les fondemens de sa puissance en Perse, avait envoyé des missionnaires supérieurs et des missionnaires du second ordre dans toutes les parties du monde musulman : ces missionnaires se répandirent surtout en Syrie. Un certain émir Seldjoukide, très célèbre, qui gouvernait Alep, servit merveilleusement leurs desseins. Rédouan (c'était le nom de ce prince) entra en amitié avec les ismaéliens, embrassa même leurs principes, et leur accorda une protection ouverte. De cette époque, c'est-à-dire de l'année 501 de l'hégire, date l'origine de cette grande puissance qu'ils ont eue en Syrie, et qui a subsisté pendant près de deux siècles; mais ces ismaéliens étaient soumis au souverain d'Alamout, et étaient dirigés par des dais. Il est même remarquable que la plupart des fédais, employés à commettre le meurtre en Syrie, étaient Persans de nation, et avaient sans doute été formés à cette exécrable profession dans les jardins délicieux d'Alamout, et par la vertu du hachich.

On s'est trop peu occupé jusqu'à ce jour, en Europe, de l'histoire des ismaéliens d'après les écrivains orientaux, pour déterminer l'étendue de pays occupé par ces sectaires. D'ailleurs, la géographie de la Perse s'enveloppe de trop d'obscurité pour qu'on puisse assigner la juste position des châteaux qu'ils habitaient. Ce que je puis vous assurer, c'est que cette province de Roudbar, où se trouvait le siége de leur empire, est, selon le *Ferhenk-Choouri*, Dictionnaire persan expliqué en turc, un grand district renfermant plusieurs villages, et situé entre Casbin et le Guilan, dans

le voisinage de Théhéran, capitale actuelle de la Perse.

Guillaume de Tyr nous apprend que les ismaéliens possédaient en Syrie dix forteresses, et évalue leur nombre à soixante mille âmes. Leur principal établissement était à Massiat, place importante, bien fortifiée, située à l'occident de Hamah, à la distance d'une journée de marche. Ils s'en étaient emparés en 505 de l'hégyre, après avoir assassiné l'émir qui y gouvernait, et l'ont conservée jusqu'à nos jours. Outre Massiat, ils possédaient sept forteresses dans le parallèle de Hamah et d'Emesse, jusqu'à la Méditerranée et dans le voisinage de Tripoli. Ils avaient commencé à paraître en Syrie vers la fin du cinquième siècle de l'hégyre. Leur puissance prit de grands accroissemens sous le Sedjoukide Redouan, qui embrassa leur doctrine. Pendant toute la durée de son règne, ils eurent une maison dans la ville d'Alep, où ils exercèrent leur culte. On les redoutait tellement, qu'ils enlevaient au milieu des rues les femmes, les enfans, sans qu'on eût le courage de s'opposer à leurs violences. Ils dépouillaient publiquement les gens d'une autre secte que la leur, donnaient asile aux plus grands criminels, et trouvaient dans l'impunité une nouvelle audace pour commettre de nouveaux crimes. Ces barbares portaient même l'audace jusqu'à s'emparer, à main armée, des villes et châteaux-forts; c'est ainsi qu'ils entrèrent à Apamée, d'où Tancrède les chassa.

Quelle que pût être l'étendue des domaines possédés par les ismaéliens, soit en Perse, soit en Syrie, elle ne saurait être comparée à la grandeur de leur puissance, établie par le fanatisme, maintenue par la crainte qu'ils inspiraient. Répandus dans tout le monde musulman, depuis les extrémités de l'Asie mineure jusqu'au fond du Turquestan, ils étaient partout redoutés. En vous offrant quelques traits de leur fanatisme et de leur audace, si je ne vous donne point

une idée précise de leur puissance, je vous ferai connaître au moins de quelle nature elle était, et ce qu'on peut présumer qu'elle fut. Commençons par le dévouement et le fanatisme.

Ce serait une chose vraiment incroyable que ce dévouement sans bornes des fédais pour les ordres de leur chef, le fanatisme dont il savait les animer, si les écrivains occidentaux, arabes et persans, ne nous en avaient conservé des traits.

L'histoire nous apprend qu'Henri, comte de Champagne, ayant fait un voyage dans la petite Arménie, il rendit visite, à son retour, au roi des Assassins, et en fut reçu avec les honneurs les plus distingués. Le prince le promena dans tous les lieux de son séjour; et l'ayant conduit à une tour très élevée, sur chaque créneau de laquelle étaient des hommes vêtus de blanc : « Sans doute, dit-il à son hôte, » vous n'avez point de sujets aussi obéissans que les miens. » En même temps il fit un signe, et deux de ces hommes se précipitèrent du haut de la tour et expirèrent à l'instant. Le chef des ismaéliens ajouta : « Si vous le désirez, au moindre » signal de ma part, ceux que vous voyez se précipiteront » également. » En se séparant de Henri, non sans lui avoir fait de riches présens, il lui dit : « Si vous avez quel» qu'ennemi qui en veuille à votre couronne, adressez-vous » à moi, et je le ferai poignarder par mes serviteurs. »

Mélik-chah, alarmé des progrès de Hassan-ben-Sabbah, lui envoya un de ses officiers pour le sommer de se soumettre et d'abandonner ses châteaux. Hassan fit venir en sa présence un de ses serviteurs, et lui ordonna de se tuer, ce qu'il fit à l'instant; il dit à un autre de se jeter du haut d'une tour, et ses ordres furent également exécutés. « Rap» portez à votre maître, répondit-il alors à l'ambassadeur, » ce que vous avez vu, et dites-lui que j'ai sous mes ordres

» soixante mille hommes dont la soumission est la même. »

En 1120, quelques Bathéniens ayant assassiné Borsaki, prince de Mossoul, ils furent à l'instant massacrés. La mère d'un de ces ismaéliens ayant appris la mort de cet émir et le sort des assassins, se livra à tous les excès de la joie; mais sa satisfaction se changea en une vive douleur, lorsqu'elle eut appris que son fils, par un hasard heureux, avait échappé à la destinée de ses compagnons. Ainsi, le fanatisme opéra chez cette femme ce qui était l'œuvre de l'honneur national, de l'amour de la patrie dans le cœur de cette mère spartiate dont l'histoire a immortalisé l'héroïsme, et qui succomba à sa douleur en apprenant que son fils était échappé au massacre des Thermopyles. Quel sera donc le charme et le pouvoir de la vertu, si l'aveugle fanatisme, la honte de notre espèce, peut la rivaliser dans les belles actions qu'elle produit?

Les ismaéliens étaient d'autant plus dangereux et redoutés, qu'ils s'introduisaient auprès de tous les princes, en changeant de costume et de profession suivant les circonstances. Ils prennent l'habillement syrien pour se défaire de l'émire Ahmed-yel dont je dois bientôt parler; ils entrent, en qualité de palefreniers du Korassan, au service de Tadjel-moulk-Bouri, prince de Damas, et l'attaquent inopinément. Les meurtriers de Borsaki prennent l'habit de derviches pour éloigner d'eux tout soupçon. Les ismaéliens veulent-ils poignarder le marquis de Montférat? ils embrassent le christianisme, prennent les habits religieux, affectent la piété la plus vive, gagnent l'amitié, l'estime du clergé, méritent la bienveillance de leur victime, et, après lui avoir donné la mort, ils périssent dans les supplices avec une admirable résignation. Un docteur de Perse très célèbre, l'imam Fakreddyn-Razi, avait été accusé de pratiquer en secret la doctrine des ismaéliens. Pour se laver de cette injurieuse ca-

lomnie, il monte en chaire et prononce des malédictions contre eux. Cette nouvelle étant parvenue à Alamout, Mohammed, qui régnait alors, chargea de sa vengeance un fédai. Celui-ci se rend auprès de l'imam, lui dit qu'il était jurisconsulte, qu'il désirait s'instruire sous un maître aussi habile qu'il l'était, et fit si bien par ses caresses et ses flatteries, que l'imam l'accueillit dans sa maison; il y passa sept mois sans trouver l'occasion de remplir sa commission. Enfin, s'étant trouvé seul un jour avec l'imam, il ferma les portes de la maison, tira son poignard, se précipita sur le docteur, le renversa et s'assit sur sa poitrine. Fakreddyn lui demanda quel était son dessein. « Je veux, lui » dit-il, te fendre depuis le nombril jusqu'à la poitrine. » — Pour quel motif, reprit l'imam? » Alors le fédai lui reprocha d'avoir maudit les ismaéliens dans la chaire. L'imam jura plusieurs fois de ne jamais parler en mal dorénavant de cette secte. Alors le fédai lui rendit la liberté, en disant : « Je n'avais point l'ordre de te tuer, autrement » je ne me serais point cru permis de tarder à exécuter » cet ordre ou d'y manquer. Sache maintenant que Mo» hammed te salue; il désire que tu lui fasses l'honneur » de venir au château; tu deviendras un gouverneur » tout-puissant, car nous t'obéirons aveuglément. » Et il ajouta : « Nous ne tenons aucun compte des discours du » peuple; ses insultes n'ont aucun effet sur nous; mais » pour vous, vous ne devez point permettre à votre lan» gue de rien dire contre nous et de censurer notre con» duite, parce que vos paroles s'impriment dans les cœurs » comme les traits de la gravure sur la pierre. » L'imam dit : « Il ne m'est point possible d'aller au château, mais » je ne prononcerai dorénavant aucune parole qui puisse » déplaire au souverain d'Alamout. » Après cet entretien, le fédai tira de sa ceinture trois cent soixante pièces d'or,

et dit à l'imam : « Voici votre traitement pour une an» née, et il a été statué par le *sublime divan*, que vous » toucheriez chaque année pareille somme du réis Mod» haffer. J'ai chez moi deux robes du Yémen ; lorsque je » serai parti, il faudra que vos domestiques les prennent; » car notre maître les a envoyées pour vous. » Dans le même moment le fédai disparut. L'imam prit les pièces d'or et les robes, et il toucha pendant cinq ans le traitement fixé.

Ce dévouement miraculeux, cette confiance dans une vie dernière, dont la félicité ne saurait être décrite, produisaient l'audace et la persévérance dans l'exécution des ordres du prince, le courage imperturbable qui portait les ismaéliens à endurer la mort, sans que les souffrances les plus fortes pussent leur arracher aucun aveu. Les califes, les émirs tombaient sous leurs coups dans les mosquées, dans les rues, sous les lambris des palais, au milieu de la foule du peuple et des grands. Étaient-ils pris le couteau fatal à la main, ils remerciaient le ciel qui les approchait du terme de leurs désirs, et la mort était pour eux le premier degré de la félicité. Maudoud, Acsancar-Borsaki, princes de Mossoul, sont assassinés au sortir de la grande mosquée de la ville, et quoiqu'entourés de leurs officiers et de leurs domestiques. Ahmed-yel, gouverneur de plusieurs châteaux de l'Azerbaidjan, s'était déclaré plusieurs fois l'ennemi du seigneur de la Montagne, il reçoit la mort au milieu de la salle d'audience du sultan Mohamed, à Bagdad. Le grand Saladin avait refusé d'embrasser ou de protéger la doctrine ismaélienne, et avait annoncé l'intention de la détruire ; tandis qu'il faisait le siége d'Ézaz dans le voisinage d'Alep, un fédai se jette sur lui et lui porte un coup de poignard à la tête. Saladin le saisit par le bras ; mais le meurtrier ne cessa de frapper

que lorsqu'il eut été tué. Un second, un troisième fédai lui succédèrent sans obtenir plus de succès. Néanmoins Saladin se retira dans sa tente, saisi d'une grande frayeur.

Je vous ai dit précédemment, Monsieur, que l'irruption d'Holagou en Perse, et les expéditions de Bibars en Syrie, ruinèrent la puissance ismaélienne. En détruisant les châteaux, ces deux guerriers ne purent toutefois détruire entièrement la secte. Lorsque Tamerlan pénétra dans le Mazendéran, il y trouva un grand nombre d'ismaéliens. Il est souvent fait mention de ces sectaires dans l'histoire de la conquête du Yémen par les Turcs. Nous savons qu'ils sont répandus de nos jours dans plusieurs parties de la Perse, et que le gouvernement les tolère. On dit même qu'ils ont conservé jusqu'à leur imam, qui descend d'Ismaël même, fils de Djafar-elsadic, et se nomme Chah-Khalil; il habite la ville de Kheh, près de Kom. Cet imam est presque vénéré comme un dieu par ses prosélytes, qui lui attribuent le don des miracles et le décorent souvent du titre de calife. Les ismaéliens se retrouvent jusque sur les bords du Gange et de l'Indus, et chaque année ils viennent recevoir pieusement à Khekh les bénédictions de leur seigneur, en échange des magnifiques offrandes qu'ils lui apportent. Enfin il en existe encore plusieurs familles aujourd'hui dans les montagnes du Liban, sur lesquelles M. Rousseau, consul-général de France à Alep, nous a donné de précieux renseignemens.

Les ismaéliens de Syrie sont divisés en deux classes : les *soueïdanis* et les *khedhréwis*. Les derniers, qui forment la partie la plus nombreuse de la secte, ont pour chef l'émir Ali-Zoghbi, successeur de l'émir Mustapha-Edris; leur principale habitation est à Messiade, que M. Sylvestre de Sacy croit devoir être appelée Mesiat. Cette ancienne forteresse est située à douze lieues ouest de Hamah, sur un

rocher isolé. A trois lieues ouest de Messiade, les ismaeliens possèdent une autre forteresse nommée Kadmous, non moins grande que la première.

La seconde classe, qui comprend les *soueïdamis*, est bien moins nombreuse que la précédente, et concentrée dans le village de Fendara, du district de Messiade. Sa pauvreté l'a mise en butte au mépris des khehdréwis; son chef actuel s'appelle *Cheïk Soléïman.*

La secte des ismaéliens ne se compose aujourd'hui que de quelques malheureuses familles éparses çà et là, et que les vexations des Turcs anéantissent tous les jours. Voici l'événement sinistre qui les a plongés dans cette situation. Je laisserai parler M. Rousseau.

« Les *Reslans*, une des familles les plus distinguées de » la secte des Nosaïris, possédaient depuis un temps im- » mémorial la forteresse et le territoire de Messiade, lors- » que les ismaéliens, devenus assez puissans pour empié- » ter sur leurs domaines, les attaquèrent à l'improviste » et les chassèrent du pays pour s'y établir eux-mêmes. » Cette usurpation manifeste aigrit encore davantage la » haine invétérée que se portaient les deux peuples. Les » Nosaïris, après avoir inutilement tenté plusieurs moyens » pour rentrer dans leurs possessions, eurent enfin re- » cours à la ruse. Ils envoyèrent à Messiade plusieurs des » leurs, qui, sous des noms empruntés et sans faire naître » aucun soupçon de leurs mauvais desseins, entrèrent au » service du Chéik-émir, *Mustafa-Edris*, qui comman- » dait alors dans la forteresse.

» Abon-Ali-Hammour et Ali-Bacha, chefs des conjurés, » ne tardèrent pas à trouver l'occasion qu'ils attendaient. » Un jour que l'émir était resté seul dans son logis, ils » l'assaillirent et le percèrent de plusieurs coups de poi- » gnard. Ce meurtre imprévu fut le signal de grands

» malheurs pour les ismaëliens. Les mesures avaient été » tellement concertées entre leurs ennemis, qu'à un cer- » tain signal une bande nombreuse de Nosaïris, postée » dans les avenues de Messiade, devait s'y précipiter » tout-à-coup et massacrer les habitans qui voudraient se » défendre. Ce projet reçut son entière exécution. Les » ismaëliens, attaqués brusquement, consternés et égor- » gés pour la plupart au milieu des rues, ne résistèrent » que faiblement, et se rendirent à leurs ennemis, à qui » ils furent contraints de jurer, pour l'avenir, obéissance » et soumission. On évalue le butin que ceux-ci firent » dans cette journée, à plus d'un million de piastres, y » compris les dépouilles des villages et des campagnes. » Cet événement eut lieu dans l'année 1809. »

Ces ismaëliens ont un livre qui contient les dogmes de leur croyance actuelle, les pratiques de leur culte, etc. Il a pour auteur un certain Cheïkh Ibrahim, qui semble être un des illuminés de cette secte; il fut mis au jour après le pillage de Messiade. C'est un assemblage de rêveries absurdes, de principes incohérens, ridicules, insignifians, où la doctrine primitive de ces sectaires se trouve jointe à une foule de dogmes qui lui sont étrangers, et que le temps, les communications avec d'autres sectes, et l'ignorance, ont introduits dans leur croyance. Cependant on ne saurait en négliger entièrement l'étude, puisqu'ils servent à prouver jusqu'à quel point l'esprit humain peut s'abuser.

Pour ne point fatiguer votre patience, je négligerai, Monsieur, ce qui a rapport à la théologie mystique, aux différentes incarnations de l'imam ou messie, qui s'est manifesté dans la personne d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Jésus, d'Ali, quatrième calife, selon les mahométans orthodoxes; je passerai également sous si-

lence les mystères des lettres alphabétiques, qui se divisent en lumineuses et obscures, substantielles et corporelles, étaient d'abord au nombre de vingt-deux, ont été augmentées de six lors de la révélation de l'Alcoran, se rapportent aux maisons de la lune, aux signes du zodiaque, aux planètes, aux élémens, désignent tantôt un prophète, tantôt un saint personnage, enfin sont susceptibles d'une infinité d'applications allégoriques; mais je citerai dans son entier la description du Paradis.

« J'ai réservé un séjour plus permanent et plein de délices éternelles à ceux qui suivent ma loi et craignent les effets de ma justice. Ce séjour est le Paradis, où l'on entre par huit différentes portes qui conduisent à autant d'enceintes; il y a dans chaque enceinte, 70,000 prairies de safran; dans chaque prairie, 70,000 demeures de nacre et de corail; dans chaque demeure, 70,000 palais, 70,000 galeries de topaze; dans chaque galerie, 70,000 salons d'or; dans chaque salon, 70,000 tables d'argent; sur chaque table, 70,000 sortes de ragoûts secs, etc. Chacun de ces mêmes palais contient encore 70,000 sources de lait et de miel, avec autant de pavillons de pourpre, occupés par de belles adolescentes. De plus, chaque salon est surmonté de 70,000 dômes d'ambre, et sur chaque dôme sont étalées 70,000 merveilles sorties des mains du Tout-Puissant. Les habitans de ces lieux enchantés sont immortels; ils ne connaissent ni les infirmités, les pleurs, ni les ris, ni les prières, ni le jeûne. »

Je dois vous dire, au sujet de ce passage, que dans la vraie doctriue des ismaéliens, le Paradis est la vraie religion et l'époque de sa manifestation, et que cette description ou toute autre semblable doit être regardée comme une allégorie.

A cette citation, je ne puis me refuser d'en joindre deux

autres : l'une sur les devoirs de l'homme, l'autre sur les idées métaphysiques de cette secte.

« O fils d'Adam, l'empire de l'univers m'appartient en propre ; ce que tu possèdes vient de moi ; mais sache que les alimens dont tu te nourris ne te préserveront point de la mort, ni les habits que tu portes des infirmités de la chair ; tu avanceras ou reculeras, suivant que ta langue s'exercera au mensonge ou à la vérité. Ton être se compose de trois parties : la première est à moi ; la seconde à toi, et la troisième nous appartient en commun. Celle qui est à moi, c'est ton âme ; la tienne, ce sont tes actions, et celle que nous partageons entre nous, ce sont les prières que tu m'adresses. Tu dois m'implorer dans tes besoins ; ma bienfaisance est d'exaucer. O fils d'Adam ! honore-moi et tu me connaîtras ; crains-moi, et tu me verras ; adore-moi, et tu t'approcheras de moi. O fils d'Adam ! si les rois sont précipités dans les flammes pour leur tyrannie, les magistrats pour leurs trahisons, les docteurs pour leurs jalousies, les artisans pour leurs fraudes, les grands pour leur orgueil, les petits pour leur hypocrisie, les pauvres pour leurs mensonges..... où seront donc ceux qui aspirent à entrer dans le Paradis ?

» .... Il y a trois sortes d'existence : la première, usuelle et relative, exposée à l'influence des astres, sujette aux altérations, et susceptible d'être ou de ne pas être à-la-fois, c'est celle de la matière ; la seconde, intellectuelle, qui a été précédée par le néant, mais qui devient permanente du moment qu'elle commence ; c'est celle de l'âme, sur laquelle les corps célestes ne peuvent agir ; la troisième, nécessaire, absolue et éternelle, supérieure par sa nature aux deux autres, c'est celle de l'Être-Suprême, par qui tout a été produit, qui a toujours subsisté, et qui subsistera à jamais.

» L'Être dont l'existence est éternelle, le premier principe est illimité, unique et sans compagnon.

» L'homme existe donc doublement par l'âme et par le corps; son existence spirituelle survit à son existence corporelle, qui se dissout tôt ou tard.

» L'âme est une substance simple, homogène et immatérielle, un souffle indestructible de la Divinité. Le corps est un composé de parties matérielles, hétérogènes et destructibles, qui ne subsiste qu'autant que ces parties restent unies ensemble. L'âme n'est point essentiellement inhérente au corps; celui-ci n'en est pas le sujet; nous savons seulement qu'elle y est présente, comme l'éclat du soleil sur la superficie d'un objet quelconque.

» L'âme est immortelle... Les âmes ont été créées bien avant les corps; elles résidaient, en les attendant, dans le monde *intellectuel*, séjour des vraies essences. Depuis leur union avec ces corps, elles s'efforcent sans cesse de conserver la réminiscence de leur cause productive; et si, dans leur nouvel état, elles n'oublient point cette essence première, elles retournent alors à leur demeure antérieure; autrement elles restent errantes et malheureuses dans le monde *matériel*, pour y éprouver perpétuellement les vicissitudes et les peines de la vie présente.

» Pour ne point se détériorer et ne point perdre ses droits à la proximité de son auteur, il faut que l'âme soit constamment remplie de l'idée de cette cause première, qui est disposée à l'attirer sans cesse vers elle : c'est son véritable état de perfection, celui dans lequel elle se maintient, en devenant insensible à toutes les affections terrestres.

» Outre son âme immatérielle et raisonnable, l'homme en a encore une autre, qui est l'âme naturelle : celle-ci naît et se détruit avec le corps; c'est une certaine force in-

définissable, mais actuelle et agissante, qui est commune avec les animaux privés de la raison, et qui l'élève au-dessus de ces derniers, c'est le souffle immortel que la Divinité lui a communiqué, à l'exclusion des autres êtres de l'univers. »

Recevez, Monsieur, je vous prie, etc.

N°. III.

Éclaircissement sur les ordres de chevalerie.

L'histoire des ordres de chevalerie se lie essentiellement à celle des croisades; le rôle brillant que ces pieuses congrégations militaires jouèrent dans les guerres saintes, leur longue existence au milieu des sociétés chrétiennes, leur influence sur l'esprit des croisades et des pélerinages, jettent sur leur histoire cet intérêt vif et animé qui s'attache aux grandes institutions enfantées par l'esprit religieux et militaire du moyen âge.

Si dans le grand tableau des croisades il eût été impossible de s'arrêter trop long-temps sur l'origine et les développemens des ordres militaires, il nous paraît important d'y consacrer un éclaircissement spécial, où le lecteur trouvera, sinon l'histoire complète, du moins l'exposition rapide des caractères généraux et des institutions particulières de chaque ordre de chevalerie. Par chevalerie nous n'entendons point ici cette grande confrérie militaire qui embrassait toutes les autres, et dont les membres n'étaient enchaînés que par une sorte de confraternité d'armes, mais ces ordres tout-à-la-fois monastiques et militaires, soumis à des vœux et à des pratiques austères et ascétiques, au célibat, aux abstinences, à des statuts, enfin réunis en corporation particulière possédant des biens comme corps,

les recevant et les transmettant d'âge en âge. Ces corporations diverses se sont disputé long-temps la prééminence d'antiquité et de gloire; il ne nous appartient pas de décider ce grand débat; et c'est plutôt pour adopter un ordre méthodique que pour assigner un rang et des préférences, que nous diviserons cet éclaircissement en quatre sections, consacrées à chacun des ordres militaires.

§ Ier. *Ordre de Saint-Lazare*. Quoique les chroniques des croisades ne parlent jamais de l'ordre de St.-Lazare, cependant cet ordre fait remonter son origine aux temps les plus reculés; c'est au berceau de l'Église chrétienne, dit-on, qu'il s'établit dans la ville d'Acre et qu'il se consacra au service des pèlerins et des lépreux; les empereurs Honnorius, Théodose, Valentinien, Justinien et Tibère, protégèrent ce pieux établissement; et lors de l'expédition d'Héraclius en Orient, les religieux de St.-Lazare accompagnèrent son armée pour panser les blessés et prendre soin des malades; par la suite ils obtinrent la permission de s'établir à Jérusalem, Bethléem, Nazareth; une église antique de St.-Lazare, dans l'île de Chypre, constate qu'ils étaient anciennement établis dans cette île; une bulle de Benoît IX (1045) leur accorda de nombreux priviléges; ils furent confirmés lors des croisades, par le pape Urbain II (1096). On lit dans des lettres du Roi Jean (1348), que les frères de St.-Lazare desservant les hôpitaux de Jérusalem et de la Palestine, avaient une existence brillante du temps de Tite et de Vespasien, assertion évidemment exagérée; quoi qu'il en soit, l'auteur de la vie du pape Gélase, écrite du temps des premières croisades, représente les religieux de St.-Lazare reprenant ce vif éclat dont l'ordre avait brillé à son origine, et qui s'était terni durant la domination des Perses, des Arabes et des Sarrasins; ce fut à cette époque de la première croisade, que l'ordre devint tout-à-la-fois militaire et reli-

gieux; comme tous les autres ordres, il dut prendre les armes pour défendre les conquêtes des chrétiens. Jusqu'alors son institution avait été de soigner les léproseries; les malades, les blessés, et de fournir aux pèlerins des moyens de visiter les saints lieux; il s'unit alors aux ordres militaires; mais ne voulant rien perdre de son caractère primitif, l'ordre se divisa en trois classes : tandis qu'une partie des chevaliers repoussait, les armes à la main, les invasions des infidèles, l'autre soignait les léproseries; la troisième enfin, connue sous le nom de prêtres, se consacrait aux autels, donnait le Saint-Viatique et tous les secours spirituels aux malades.

Louis VII amena des religieux de l'ordre de St.-Lazare en France; ils établirent leur maison entre le faubourg St.-Denis et le faubourg St.-Martin; de saintes filles s'y affilièrent, et sous la protection des rois l'ordre devint bientôt riche et puissant. Des établissemens de St.-Lazare se répandirent en Italie, en Allemagne, et André II les protégea en Hongrie. Quand ils eurent acquis quelques richesses, ils étendirent leur bienfaisance; ils s'occupèrent de fournir des vaisseaux aux pèlerins qui passaient en Orient et de racheter les captifs des mains des infidèles; l'habillement de l'ordre consistait, dans l'origine, en un manteau, une calotte de religieux; une croix était peinte sur le côté du manteau; ils y ajoutèrent ensuite un collier; les religieux avaient d'abord adopté la règle de St.-Basile, ils prirent ensuite celle de St.-Augustin; il leur était prescrit de prendre les armes et de suivre la bannière de la croix pour attaquer les infidèles en tous les lieux de la terre, de s'adonner aux œuvres de la charité et aux soins des malades. Voici quelle était la formule du serment auquel chaque chevalier était soumis en entrant dans l'ordre : « Moi, fais aujour-» d'hui mon vœu d'obéissance, et promets au Dieu tout

» puissant, à la sainte Vierge Marie, à notre Mons. St.-
» Lazare, aux chevaliers des malades de Jérusalem, que
» je serai obéissant et chaste, et renonçant aux biens du
» monde; que je garderai fidèlement la règle de St.-
» Augustin, autant qu'il me sera possible, jusqu'à la mort.

§ 2. *Des Hospitaliers.* Tout le monde connaît l'origine de cet ordre célèbre, fondé dans la Palestine par quelques hommes religieux, et devenu si brillant par la suite dans toute la chrétienté. Nous avons indiqué dans l'histoire des croisades les services que rendirent les chevaliers de St.-Jean à la Terre-Sainte; ce n'est donc point une histoire de cet ordre que nous allons entreprendre, mais un résumé complet et exact de ses institutions.

L'institution primitive des Hospitaliers eut pour objet le soin des blessés et des malades; le pieux Gérard fut le fondateur de cet ordre; plusieurs jeunes gentilshommes, renonçant à leur patrie, s'y associèrent; on compte parmi eux Raymond Dupuis, Dudon de Comps de la province du Dauphiné, Gaston ou Caston de la ville de Berdeis, Conon de Montaigu de la province d'Auvergne. Par les soins du pieux Gérard on vit bientôt s'élever une église magnifique en l'honneur de Saint-Jean-Baptiste; des bâtimens spacieux furent construits, les uns pour servir d'hospice aux malades, les autres de logement aux chevaliers; un chroniqueur observe que dans ces temps primitifs de l'ordre, le pain des chevaliers n'était fait qu'avec de la grossière farine, et qu'on réservait les mets exquis pour les pélerins blessés dans les combats. Ces frères ne dédaignaient pas de laver les pieds des pauvres pélerins et de panser leurs blessures; des prêtres attachés à l'hôpital leur administraient les sacremens et les consolations de l'Église; à cette époque l'ordre fonda déjà des maisons succursales dans les principales provinces de l'Europe.

Telles furent celles d'Andalousie, de Tarente dans la Pouille, de Messine en Sicile, et un grand nombre d'autres que le pape Pascal II prit sous la protection spéciale du St.-Siége.

Les statuts de l'ordre furent modifiés sous le grand-maître Dupuy; jusqu'alors ils n'avaient commandé que l'humilité envers les pélerins et la charité envers tous les frères; l'obligation du service militaire y fut ajoutée : chaque chevalier fit le vœu de combattre à outrance les infidèles.

Sous le grand-maître Raymond, on commença à classer l'ordre par langues et suivant la patrie des chevaliers; on distingua ces langues en Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne et Angleterre; on créa des bailliages, des commanderies dans chacune de ces langues, mais les commanderies furent indistinctement attribuées à tous les chevaliers.

La forme du gouvernement de l'ordre était aristocratique; l'autorité supérieure résidait dans le conseil, dont le grand-maître était le chef; celui-ci avait deux voix lors des délibérations; il nommait et destituait les précepteurs chargés d'aller recueillir en Europe les aumônes des fidèles et les revenus des commanderies, qui, sauf ce qui était rigoureusement nécessaire à leur administration et à la subsistance du chevalier titulaire, devaient être envoyés en Asie; c'était avec ces ressources de l'Europe et les propriétés des chevaliers en Asie, que l'ordre fournissait aux frais de la guerre et à la subsistance des pélerins; c'est pourquoi les maisons succursales devaient vivre avec la plus grande frugalité, la Terre-Sainte étant l'unique objet de leur sollicitude.

L'habit régulier de l'ordre consistait alors en une robe de couleur noire, avec un manteau à pointes de la même cou-

leur, auquel était cousu un capuchon; sur le côté gauche du manteau était une croix de toile blanche à huit pointes; dans les premiers temps, cet habillement était commun à tous les religieux de l'ordre; en 1259, Alexandre IV, dans une bulle adressée à l'ordre, distingue le frère servant du chevalier; les uns furent soumis à l'habit régulier de l'ordre, les autres purent porter à la guerre une supra-veste ou cotte d'arme rouge, avec la croix blanche semblable à l'étendard de l'ordre et à ses armes, *qui sont de gueule* à la croix pleine d'argent; cet habit devint par la suite si honorable que celui qui fuyait dans les combats était déclaré indigne de le porter; abandonner l'étendard de l'ordre, était renoncer à ses insignes; lorsque les affiliations européennes eurent fait entrer dans le sein de l'ordre de St.-Jean beaucoup de familles qui n'avaient jamais vu le temple et la Sainte-Cité, on permit aux chevaliers qui n'étaient pas dans la Palestine de porter la croix, indépendamment de l'habit; cependant les papes s'élevèrent souvent contre cette sécularisation d'un ordre religieux.

Cette innovation ne fut pas la seule que se permirent les chevaliers de St.-Jean; les envahissemens de cet ordre sont signalés par un concile tenu sous Adrien IV: « Nous apprenons, disent les évêques assemblés, par les plaintes véhémentes de nos frères de la Palestine, que les Hospitaliers abusent des priviléges qu'ils tiennent du Saint-Siége; que leurs religieux usurpent les propriétés ecclésiastiques, les paroisses, les presbytères; qu'ils administrent les sacremens aux excommuniés et les enterrent avec toutes les cérémonies de l'Église; qu'enfin, dans toutes les circonstances, ils usurpent les prérogatives des prêtres de Jésus-Christ.

A-peu-près vers cette époque, une sorte de réforme eut lieu dans l'ordre; le grand-maître ne dut plus avoir qu'un chapelain, un majordome, deux chevaliers, trois écuyers,

un turcopole et un page; chacun de ces domestiques ne pouvait avoir qu'un cheval; le grand-maître n'avait à son service que deux chevaux de main et une mule; les chevaliers étaient réduits à l'écuyer compagnon nécessaire de leurs expéditions.

Malgré cette réformation sévère, assez d'abus restèrent encore pour exciter la vigilante attention des papes; il existe une lettre d'Innocent II, dont les expressions sont extrêmement curieuses : « Nous avons appris avec douleur » que vous entretenez dans vos maisons des femmes d'une » vie déréglée, avec lesquelles vous vivez dans le désordre; » que vous n'observez pas plus le vœu de pauvreté que » le vœu de continence; vous possédez de grands biens dont » chaque chevalier dispose, ne se contentant pas de cette » rétribution annuelle, qui est leur seule propriété, sur les » biens qui sont au Seigneur et donnés pour son service; » un plus grand mal encore, c'est que, contre toute espèce » d'ordre et de bonne police, vous protégez indifféremment » tous ceux qui ont été admis dans votre confrérie, sans » vous inquiéter s'ils sont coupables; c'est pourquoi votre » maison sert d'asile à des voleurs, à des meurtriers et à » des hérétiques; vous retranchez chaque jour quelque » chose à vos aumônes accoutumées pour en augmenter » la bourse de vos plaisirs; pleins de cupidité, vous changez » par mille fraudes diverses les testamens de ceux qui » meurent dans vos maisons, c'est dans cette intention » que vous exigez qu'ils se confessent nécessairement à » ceux de votre ordre; on dit même, grand dieu ! que » vous êtes suspects d'hérésie. »

» Le pape, en conséquence, réforme les mœurs des » Hospitaliers, ordonne qu'ils n'étaleront plus ce luxe » insolent qui afflige les fidèles de Jésus-Christ; ils devront » être sobres dans leur nourriture, ne plus parler dans leur

» réfectoire ; en un mot, suivre en tout point la règle » monastique. »

En 1267, le pape Clément IV fait un pompeux éloge des Hospitaliers : « Ils doivent, ces vénérables frères, être » considérés comme les Machabées du Nouveau-Testament ; » ils ont renoncé aux douceurs du siècle pour prendre » l'habit du pauvre et l'épée de Jésus-Christ ; chaque » jour l'Église s'en sert pour préserver la chrétienté de » l'invasion des infidèles. »

En 1269, les états de Césarée firent de nouveaux règlemens pour les chevaliers de St.-Jean ; on établit alors d'une manière positive et régulière des commanderies et des commandeurs titulaires à vie ; on créa des prieurs chargés de veiller à ce que les commanderies fussent bien administrées ; ces prieurs devaient parcourir l'Europe, recueillir tous les revenus de leur prieuré dans lequel étaient comprises plusieurs commanderies, empêcher qu'on ne les aliénât, soit par vente, soit par testament ; ce fut alors qu'on défendit à tous les chevaliers de tester et de léguer la moindre chose à leur famille, les biens devant intégralement revenir à l'ordre.

Sous le grand-maître Guillaume de Villaret, on trouve le premier établissement des femmes hospitalières ; une donation faite à l'ordre en 1259, sous la condition de cette fondation pieuse, en avait donné la première idée ; les filles de St.-Jean sont consacrées, d'après leurs statuts, aux soins des malades ; leur habillement est en laine rouge ; elles portent un grand manteau noir sur lequel est une croix blanche à huit pointes.

Après les croisades, l'ordre de St.-Jean de Jérusalem est devenu célèbre dans toute la chretienté ; son histoire est dans les mains de tout le monde, comme le souvenir de ses grandeurs dans tous les esprits ; on pourra voir dans la

suite de l'*Histoire des Croisades*, les services qu'il rendit à la chrétienté en arrêtant les invasions des Musulmans. On sait que l'ordre n'a pas cessé d'exister, et que les chevaliers de Malte subsistent encore, malgré que leur souveraineté se soit effacée au milieu de la plus grande révolution.

§. III. — *Des Templiers*. Au moment où quelques compagnons de Godefroy s'établissaient dans la Palestine et se vouaient, sous le nom d'*Hospitaliers*, au service des malades, neuf chevaliers français, qui avaient suivi le noble duc de Bouillon sous l'étendard de la croix, fondaient une sorte de confrérie militaire entièrement consacrée à la défense des saints lieux et à protéger les pieux voyageurs qui visitaient le tombeau de Jésus-Christ.

Cet ordre, d'abord peu nombreux, s'accrut de toute cette brillante chevalerie qui passait sans cesse d'Europe en Asie. Au commencement du douzième siècle, les membres de cette confrérie militaire prirent le nom de *chevaliers du Temple, de Templiers;* dans quelques chartes ils sont nommés *soldats du Christ, Milice du temple de Salomon, la Milice de Salomon*. Le concile de Troyes approuva cet ordre en 1128. Leur statut est ainsi intitulé : *Regula pauperum comilitonum templi Salomonis*. Il nous paraît important de faire connaître les dispositions de ce statut :

Le chevalier du Temple devait se vouer à la pratique de toutes les vertus chrétiennes et militaires. La principale dignité était celle de grand-maître; au-dessous de lui étaient les précepteurs, et par la suite les prieurs; ensuite les visiteurs, puis enfin les commandeurs.

La réception d'un chevalier avait lieu de la manière suivante: Le chapitre s'assemblait dans l'église et ordinairement pendant la nuit; le récipiendaire attendait au dehors. Le chef qui présidait le chapitre envoyait à trois différentes

reprises deux frères, qui demandaient au néophite s'il voulait être admis dans la milice du Temple. Cet interrogatoire était trois fois répété ; alors le récipiendaire devait demander trois fois le pain et l'eau, ensuite on l'introduisait. Le chef du chapitre lui adressant la parole, lui disait : « Les règles de l'ordre sont sévères ; vous vous exposez à de grandes peines, à d'imminens dangers ; quand vous voudrez dormir il faudra que vous veilliez ; il faudra supporter les fatigues quand vous voudrez vous reposer, souffrir la soif et la faim quand vous voudrez boire et manger, passer dans un pays quand vous voudrez rester dans un autre ; » ensuite il lui faisait ces questions : « Voulez-vous être chevalier? Êtes-vous sain de corps? N'êtes-vous point marié ou fiancé? N'appartenez-vous pas déjà à un autre ordre? N'avez-vous pas de dettes que vous ne puissiez acquitter par vous ou par vos amis? » A chacune de ces questions, le récipiendaire devait répondre d'une manière satisfaisante ; alors il prononçait ses vœux : *pauvreté*, *chasteté*, *obéissance*, et se consacrait à la défense de la Terre-Sainte. On trouve, dans les priviléges de l'ordre de Citeaux, la formule du serment des chevaliers du Temple ; la voici : « Je jure de consacrer mes discours,
» mes forces et ma vie à défendre la croyance de l'unité
» de Dieu et des mystères de la foi : je promets d'être sou-
» mis et obéissant au grand-maître de l'ordre; quand les
» Sarrasins envahiront les terres des chrétiens, je passe-
» rai les mers pour délivrer mes frères ; je donnerai se-
» cours de mon bras à l'Église et aux rois contre les
» princes infidèles ; tant que mes ennemis ne seront que
» trois contre moi, je les combattrai, et jamais ne pren-
» drai la fuite ; seul je les combattrai, si ce sont les mé-
» créans. »

Les pratiques que devaient accomplir les chevaliers con-

sistaient à communier trois fois l'an ; trois fois la semaine ils entendaient la messe et pouvaient manger de la viande ; les pauvres recevaient aussi trois fois par semaine l'aumône dans les églises ; ceux qui manquaient à leur devoir étaient flagellés trois fois en plein chapitre (il paraît que le nombre trois était mystérieux dans le sein de l'ordre).

La première obligation du Templier était de combattre les infidèles, et ce devoir était si impérieux que celui-là qui y manquait était banni à jamais de l'ordre. Lorsqu'ils marchaient à l'armée, ils se réunissaient sous leur étendard appelé *Bauceant*, sur lequel était cette légende d'humilité : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Les Templiers ne pouvaient marcher aux combats sans avoir assisté à la célébration des saints mystères, et le plus souvent ils y participaient en recevant le pain des anges.

Saint Bernard nous a laissé un éloge remarquable de l'ordre des Templiers : « Ils vivent, disait le saint prédi» cateur de la croisade, sans avoir rien en propre, pas » même leur volonté ; vêtus simplement et couverts de » poussière, ils ont le visage brûlé des ardeurs du soleil, » un regard fier et sévère ; à l'approche du combat ils s'ar» ment de foi au dedans et de fer au dehors ; leurs armes » sont leur unique parure ; ils s'en servent avec courage » dans les périls, sans craindre le nombre ni la force des » infidèles ; toute leur confiance est dans le Dieu des ar» mées, et en combattant pour sa cause, ils cherchent » une victoire certaine ou une mort sainte et honorable. » O l'heureux genre de vie, dans lequel on peut attendre » la mort sans crainte, la désirer même, et la recevoir » avec fermeté ! »

Tel était, dans les premiers temps, la grande réputa-

tion de l'ordre, que même le poète satirique Guiot, qui ne ménageait aucun des ordres religieux, disait d'eux :

> Molt sont prodomme li Templiers ;
> Là se rendent li chevaliers
> Qui ont ce siècle asavoré
> Et ont tot veu et tot tasté.

« Les Templiers sont des hommes très vaillans : c'est là » où se retirent les chevaliers qui sont fatigués du monde, » qui ont tout vu et goûté de tout. »

Cependant, déjà dans le treizième siècle diverses accusations pesaient sur eux ; on leur reprochait d'abord leurs grands désordres, leurs guerres civiles avec les chevaliers de St.-Jean ; et le concile de Salzbourg, tenu en 1292, ne vit d'autre moyen que de tenter de les réunir en un seul ordre ; il existe encore un curieux mémoire dans lequel ce projet de réunir les deux ordres est présenté comme impossible par le grand-maître du Temple, au pape : « Et en effet, dit le grand-maître, n'est-il pas à » craindre que les chevaliers ne se disent les uns les autres : » Nous valions mieux que vous avant d'être réunis à vous ; » nous faisions plus de biens. »

D'autres accusations s'accumulèrent contre les Templiers : leurs richesses et leur vœu de pauvreté faisaient un tel contraste, que les poètes du temps, les historiens, s'élevèrent plusieurs fois contre eux. On lit dans une chronique manuscrite à la suite du roman de Fauvel, ces vers contre les Templiers :

> Li frères, li mestre du Temple
> Qu'estoient rempli et ample
> D'or et d'argent et de richesse,
> Et qui menoient telle noblesse,
> Où sont-ils ? que sont devenus
> Que tant ont de plait maintenu,

Que nul a olz ne s'osoit prendre,
Toz̃jors achetoient sans vendre;
Nul riche a olz n'étoit de prise;
Tant va pot à eau qu'il se brise.

« Les frères du Temple et le grand-maître, que sont-ils » devenus? Où sont-ils? Ils étaient cependant bien riches, » biens puissans : personne n'osait s'en prendre à eux; ils » achetaient toujours sans jamais vendre; nul riche ne » pouvait leur être comparé; mais tant va la cruche à » l'eau qu'à la fin elle se brise. »

Mathieu Pâris s'est aussi élevé avec sévérité contre les ordres militaires du Temple et de St.-Jean, et leur immense richesse. Les chevaliers de St.-Jean possédaient en Occident neuf mille manoirs, et les Hospitaliers dix-neuf mille; et chacun de ces manoirs pouvait, sans s'appauvrir, fournir un chevalier pour la Terre-Sainte.

Le pape les avait accusés une seule fois d'hérésie; cependant les grandes accusations ne se sont élevées contre eux qu'à l'instant de leur célèbre procès, et Philippe-le-Bel lui-même, dans une ordonnance peu antérieure à leur condamnation, en avait rendu un témoignage favorable.

« Les œuvres de piété et de miséricorde, la libéralité » magnifique qu'exerce dans le monde entier le saint » ordre du Temple, divinement institué depuis longues » années, son courage qui mérite d'être éveillé en faveur » de la Terre-Sainte, nous engagent à répandre notre libéralité sur l'ordre et ses chevaliers en quelque lieu de » notre royaume qu'ils se trouvent, et à donner des » marques d'une faveur spéciale à l'ordre et aux chevaliers, pour lesquels nous avons une sincère prédilection. »

Tout le monde connaît la fin malheureuse de l'ordre des Templiers, dont M. Raynouard a rendu l'histoire po-

pulaire. Une discussion s'est élevée dans l'Europe savante, et principalement en France et en Allemagne. M. Dehamer, dans *les mines de l'Orient*, tom. 6, a voulu justifier la condamnation des Templiers, en les accusant de gnoticisme; son mémoire ne prouve point ce qu'il veut prouver. M. Raynouard a répondu à son adversaire dans le *Journal des Savans*, de l'année 1819; nous reviendrons sur ce sujet dans un autre Éclaircissement, où nous examinerons avec impartialité les raisons données pour ou contre par les savans de la France et de l'Allemagne.

§. IV. *Ordre teutonique.* — L'ordre teutonique doit son origine à la croisade de Frédéric Barberousse. Les chroniques, d'accord avec les écrivains de l'Allemagne, rapportent qu'un grand nombre de seigneurs particuliers et gentilshommes allemands, les uns par un sentiment de piété, les autres par un désir de gloire, suivirent l'empereur dans cette malheureuse expédition. Après la mort de Frédéric, le patriarche de Jérusalem proposa d'établir un ordre de chevalerie, afin de perpétuer les services que la noblesse allemande avait rendus dans la Palestine : en effet, l'ordre fut institué sous le nom de *St.-George*, parce que tous les nobles allemands servaient à cheval. Depuis, ils trouvèrent convenable de mettre l'institution nouvelle sous la protection de la sainte Vierge, sous l'invocation de laquelle un hôpital, destiné aux pélerins allemands, avait déjà été fondé. Leurs statuts furent dressés sur les mêmes bases que ceux des Templiers et de Malte, c'est-à-dire qu'ils se consacrèrent au service du pauvre et à la défense de la Terre-Sainte; ces statuts portaient « que les chevaliers qui seraient admis dans l'ordre, devraient être de race noble; que l'ordre, sous l'invocation de la vierge Marie, ferait vœu de défendre en général l'Église chrétienne; qu'ils protégeraient les veuves, les

orphelins et les pauvres affligés, et qu'en général ils serviraient et protégeraient tous ceux qui seraient aptes à être reçus dans l'hospice. » Les pélerins établirent le chef-lieu de l'ordre dans cette maison pieuse de Marie, qui avait donné son nom à l'ordre. Une fois ces statuts adoptés par l'ordre, il fallut les faire approuver par le souverain pontife et l'empereur. C'est pourquoi les chevaliers dépêchèrent auprès d'eux l'archevêque de Brême et l'évêque de Paderborn. L'empereur applaudit beaucoup à ce noble projet; et, devenant le protecteur de l'ordre, le pape, dans une bulle du 22 février 1191, en confirma les statuts, et y ajouta « que les chevaliers seraient vêtus d'un habit blanc, sur lequel on coudrait une croix noire de la forme de celle de St.-Jean et des Templiers; cette même croix devait aussi être brodée sur leur bannière de guerre, sur leurs armoiries dont le fond était blanc; ils devaient vivre conformément à la règle de saint Augustin, posséder en toute propriété l'hospice de Sainte-Marie, destiné aux Allemands, et des indulgences furent accordées à ceux qui le secouraient ou lui accordaient quelque don. » Le duc Frédéric de Souabe reçut le premier chevalier au nom de l'empereur; Henri de Walpot exerça provisoirement les fonctions de grand-maître. La même année ils reçurent du pape et de l'empereur le droit de posséder, à titre de souveraineté, toutes les propriétés, les provinces même, que l'ordre pourrait acquérir sur les infidèles. En même temps, Philippe, roi de France, accorda au grand-maître l'honneur de porter des fleurs de lys aux quatre extrémités de la croix teutonique.

Othon de Kerpa et Herman Barth se succédèrent dans la grande-maîtrise. L'ordre avait d'abord été établi à Jérusalem; lorsqu'il eut reçu quelque accroissement, il vint à Ptolémaïs. En reconnaissance d'un grand service rendu

à Jean, fils de Henri, roi de Jérusalem, ce prince permit aux chevaliers de porter sur leur habit blanc une croix potencée d'or, qui était les propres armes du royaume de Jérusalem.

Plus tard, les chevaliers de l'ordre teutonique reçurent, avec la permission du pape, le don des provinces de Culm et de Livonie, et tout ce qu'ils pourraient acquérir dans la Prusse, alors possédée par des barbares livrés à toutes les superstitions du paganisme. La conquête d'une grande partie de la Prusse fut le prix des exploits des chevaliers teutoniques; ils y fondèrent quatre évêchés, à Colnitz, Rosembourg, Semland et Heilsberg; ils en fondèrent encore cinq en Livonie et en Courlande, et firent bâtir des villes et des châteaux. Les chevaliers teutoniques furent visités à Acre par saint Louis, qui étendit à tout l'ordre la faveur que Philippe-Auguste avait accordée au grand-maître seul, de porter quatre fleurs de lys d'or dans le fond de ses armes.

C'est à l'ordre teutonique qu'est due la fondation de Kœnigsberg (bourg du roi), qu'ils bâtirent en l'honneur du roi de France et en souvenir de ses bienfaits.

Les guerres continuelles des chevaliers teutoniques contre les païens n'entrent point dans le plan que nous avons adopté; nous nous bornerons à dire que la grande-maîtrise de l'ordre n'a jamais été accordée pendant ces temps qu'aux plus hauts seigneurs territoriaux de l'Allemagne.

La réception des chevaliers était faite à-peu-près dans les mêmes formes que les autres ordres de chevalerie. Pour être reçu chevalier, il fallait faire preuve de seize quartiers de noblesse, tant du côté paternel que du côté maternel. Depuis la réformation, il n'était pas nécessaire d'être catholique; les protestans pouvaient posséder les

commanderies situées dans la Saxe, dans la Thuringe et dans la Hesse; cependant il n'y a jamais eu que très peu de chevaliers qui n'appartinssent pas à la communion romaine, et quand on en admettait quelques-uns, l'ordre leur confiait avec peine les commanderies et autres bénéfices, dans la crainte que ces chevaliers ne fissent passer, en sécularisant les bénéfices, les biens de l'ordre aux princes protestans.

Lorsque les justifications légales avaient eu lieu, le récipiendaire devait être présenté par le grand-maître en chapitre général; là, les commissaires nommés déclaraient qu'une enquête avait été faite, et qu'il en était résulté une complète justification en faveur du chevalier; celui-ci devait faire les vœux de chasteté, de pauvreté, et d'aller à la guerre contre les infidèles quand il serait nécessaire; après ce serment, le grand-maître, en lui donnant le manteau blanc et la croix noire, lui disait : *Nous vous promettons de vous donner, tant que vous vivrez, du pain, de l'eau et un habit.*

L'ordre teutonique se divisait en douze provinces, savoir : celles d'Alsace, de Bourgogne, d'Autriche, de Coblentz, d'Arch, qui se nommaient provinces de la juridiction de Prusse; la Franconie, Hesse, Biessen, Westphalie, Lorraine, Thuringe, Saxe, Utrecht, qui prenaient le nom de provinces de la juridiction d'Allemagne; toutes ces provinces étaient divisées en commanderies; le plus ancien des commandeurs prenait le titre de commandeur provincial, soumis au grand-maître de l'Allemagne, et obligé de lui rendre foi et hommage; ces douze commandeurs provinciaux formaient le chapitre admis lui-même dans la diète générale de l'empire; le grand-maître avait sa résidence à Mariendal, en Franconie.

L'ordre teutonique *portait d'argent à une croix pattée de sable, chargée d'une croix potencée d'or et en cœur,*

sur le tout l'aigle impérial de sable ; l'ordre a négligé de porter ces quatre fleurs de lys d'or dont le roi St. Louis l'avait honoré ; il est à croire que dans quelques-unes des guerres entre l'Allemagne et la France, où les chevaliers teutoniques prirent les armes, ils ont supprimé ces marques d'honneur et d'alliance.

Dans le dernier volume de cette histoire, nous consacrerons un autre Éclaircissement à la chevalerie en général, considérée comme institution politique.

N°. IV.

Lettre sur l'état des Juifs pendant les Croisades.

Monsieur,

La situation des juifs pendant le moyen âge est un des phénomènes historiques les plus extraordinaires ; une nation tour-à-tour protégée et persécutée, soumise tout-à-la-fois aux fureurs de la multitude, à la sévère rigueur des lois de l'Église, aux besoins industrieux des souverains : tel est le spectacle que nous présentent les juifs pendant plus de dix siècles. Au temps des croisades, la législation prit une teinte plus sombre, les persécutions se multiplièrent ; et comme les guerres saintes influèrent singulièrement sur la situation politique et religieuse des israélites, j'ai pensé qu'un tableau résumé de l'état des juifs en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Italie pendant ce période, ne serait pas tout-à-fait inutile dans la grande histoire que vous avez entreprise.

§. Ier. — *Situation des Juifs en France.* Les juifs pénétrèrent dans les Gaules vers le 3e. siècle ; ils se répandirent bientôt dans toutes les provinces, et principalement vers le Midi ; on les trouve déjà à Arles et à Bordeaux sous l'épiscopat de saint Hilaire ; les chroniques

contemporaines les accusent d'avoir tenté de livrer Arles aux Francs et aux Bourguignons; un monument consacré aux dieux Mânes constate que dans le 4e. siècle un préfet de l'empire avait été égorgé par des *sicaires* et des juifs; leur situation politique était alors peu brillante. Les lois des peuples barbares leur interdisent la faculté d'avoir des esclaves, et punissent de mort la moindre irrévérence d'un juif envers un prêtre de Jésus-Christ; les conciles recommandent aux fidèles de fuir leur intimité, de ne point assister à leurs fêtes religieuses, de ne jamais manger ou danser avec eux; cependant le besoin qu'on avait des juifs ne permettait pas toujours la rigoureuse exécution de ces lois ecclésiastiques; seuls ils faisaient alors le commerce de la Syrie, et rapportaient en Europe les étoffes précieuses, ornement des autels; les rois avaient ordinairement auprès d'eux un négociant juif qui voyageait chaque année dans les contrées de l'Asie pour acheter les objets nécessaires au luxe de la cour et à l'éclat de la couronne. Le premier bannissement des juifs date du règne de Dagobert. Suivant les chroniques contemporaines, l'empereur Héraclius en fit la demande formelle au roi des Francs; il était effrayé d'une prédiction qui annonçait que l'empire serait envahi par une race de circoncis; au lieu de jeter les yeux sur les Sarrasins, alors encore tout pleins de l'enthousiasme du Prophète, Héraclius s'imagina que les juifs malheureux et dispersés étaient cette race conquérante; il en sollicita la proscription; l'exil ne fut pas d'une longue durée. Sous Pépin, les juifs revinrent en France; son fils jeta les yeux sur eux pour réveiller le commerce anéanti. Le juif Isaac fut un des envoyés du monarque auprès du calife Aaroun Raschild; les autres ambassadeurs étant morts en route, Isaac demeura seul chargé du poids de cette importante mission; il revint en France, et

étonna la cour par les riches présens qu'envoyait Aaroun à son ami le chef de la nation du Messie. Sous Louis-le-Débonnaire, les juifs furent protégés outre-mesure; il existe des plaintes curieuses d'Agobard, évêque de Lyon; il déplore ces temps *d'une nouvelle persécution*. Les juifs avaient un accès plus facile auprès du trône que les prêtres de Jésus-Christ; l'épouse du monarque, ses sœurs, fameuses par leurs débauches, les protégeaient; ils insultaient aux mystères de la religion et aux croyances de la multitude; ils enseignaient les plus odieux blasphèmes; Louis n'écouta pas ces plaintes. Sous Charles-le-Chauve, les israélites furent accusés d'avoir empoisonné le monarque et d'avoir livré Bordeaux aux Normands. Les désordres de la seconde race favorisèrent les persécutions; la féodalité s'était alors établie avec tous ses abus; des coutumes bizarres flétrirent les Hébreux. A Toulouse, chaque année, le jour de Pâques, les juifs étaient soumis à recevoir un soufflet en commémoration du même outrage que reçut Jésus-Christ. A Béziers, l'évêque, dans une prédication véhémente, exhortait les fidèles à courir sur les juifs pendant les cérémonies de la semaine sainte, et de les poursuivre à coups de pierre. Au Puy, toutes les fois qu'il s'élevait un débat entre deux israélites, c'étaient les enfans de chœur de la cathédrale qui le décidaient, « afin, disent les vieilles chroniques, afin que la grande innocence des juges corrige la grande malice des plaideurs. » Dans la Provence, dans la Bourgogne, on leur interdisait l'entrée des bains publics, excepté cependant le vendredi, jour de Vénus, et pendant lequel les bains étaient ouverts aux baladins et aux prostituées. Au milieu de ces vexations, les juifs n'en exerçaient pas moins leur commerce; leurs usures étaient fixées à trois deniers par livre chaque semaine; ils avaient amoncelé les épiceries; ce qu'il y a

de curieux, c'est que par une Charte, l'évêque d'Aix concède des priviléges assez considérables aux juifs, moyennant qu'ils lui promettent de lui donner chaque année quelques livres de poivre, de canelle et d'autres épiceries.

Lorsque les croisades furent prêchées, telle était la condition des juifs; la haine publique les poursuivait déjà. Au commencement du 11e. siècle, on les avait accusés d'avoir des rapports fréquens avec les Sarrasins; Glabert, cité dans votre *Bibliothèque des Croisades*, rapporte qu'on les poursuivit en Europe, parce qu'on les accusait d'avoir prévenu *le prince des Sarrasins* d'une expédition qui se préparait dans l'Occident. Les massacres des juifs commencèrent lors de l'expédition de Guillaume d'Aquitaine contre les Maures: les chevaliers et les barons égorgèrent tous les juifs qu'ils rencontrèrent sur leur passage. Le Pape calma ce désordre; il chercha à leur persuader qu'il existait une bien grande différence entre les Sarrasins prêts à envahir la chrétienté et les juifs réduits à un état de paisible servitude. A Rouen, de nouveaux massacres souillèrent la cause de la croix lors de la prédication de Pierre l'Ermite; on raconte qu'au milieu des cadavres, le comte d'Eu sauva un enfant juif, qui devint ensuite le plus pieux des cénobites. David Gary, historien juif, dit qu'alors les chrétiens partant pour la Palestine s'excitaient les uns les autres, disant: « *Venez, exterminons-les, afin qu'on ne se souvienne plus du nom d'Israël.* » Les massacres durèrent depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juillet; l'Allemagne surtout en fut le théâtre. On vit le même spectacle lors de la prédication de saint Bernard: les juifs étaient alors dans la joie, car ils croyaient que le Messie venait de naître. Les croisés respectèrent les juifs de la France; ce ne fut qu'aux bords du Rhin que commencèrent les massacres. On en

verra les détails dans la partie de cette lettre destinée aux juifs d'Allemagne. En France, les rois continuèrent à les tourmenter et à les protéger tour-à-tour. Philippe-Auguste, prêt à partir pour la croisade, fit arrêter les juifs dans toutes les synagogues, les fit dépouiller et garder dans une étroite prison; il exigea d'eux 15,000 marcs d'argent, qu'il destina à son pèlerinage; ce qui fait dire à un contemporain que le roi leur déroba leur or comme ils avaient autrefois eux-mêmes dérobé les vases aux Égyptiens. Saint Louis chassa les juifs, puis les rappela, puis les chassa encore; il leur défendit l'usure; et afin d'empêcher qu'ils ne fissent des prosélytes, il recommanda que *nul, s'il n'est grand clerc ou théologien parfait, ne doit disputer aux juifs; mais doit l'homme lai, lorsqu'il entend mesdire de la foi, répondre à bonne espée tranchant.* Les rabins font beaucoup de contes ridicules sur saint Louis; ils disent, entr'autres choses, que saint Louis voulant posséder à tout prix un chef-d'œuvre d'alchimie produit par la science d'un juif, il se déguisa, cherchant pendant la nuit à s'introduire dans la maison du rabin; mais il tomba dans une marre d'eau que l'alchimiste avait disposée tout exprès pour arrêter les curieux.

La croisade des enfans et des pastouraux, pendant la captivité de saint Louis, fut encore marquée par le massacre des juifs; mais depuis cette époque l'histoire des israélites n'offre plus d'intérêt par rapport aux croisades. Il suffit de dire que, presque toujours accusés des grandes calamités qui affligeaient la société, ils furent souvent punis de la haine qu'ils inspiraient. Sous Charles VI, ils furent bannis définitivement du royaume : l'ordonnance qui les expulse du territoire explique et justifie les griefs du peuple contr'eux.

§. II. — *État des Juifs en Allemagne.* Ce fut

aussi vers le quatrième siècle que les juifs s'établirent en Allemagne. Un édit de Constantin adressé aux décurions de Cologne, atteste qu'ils étaient déjà en grand nombre dans cette cité; des pierres funéraires, gravées en caractères hébraïques, viennent à l'appui de ce témoignage; mais l'Allemagne, incorporée à l'empire des Francs, n'eut une histoire particulière qu'après la dissolution de la monarchie de Charlemagne et à l'avènement de Conrad. Les annales de cette époque attestent que les juifs, considérés comme objets mobiliers, faisaient partie des droits régaliens, et qu'ils dépendaient immédiatement de la cour du prince; souvent, cependant, les empereurs les aliénaient, par un motif de piété ou de bienveillance, en faveur des abbayes ou des grands du royaume. Plus tard, les juifs devinrent la propriété des feudataires; leur commerce se concentrait dans les foires et dans le prêt usuraire; ils étaient méprisés par les grands et par la multitude.

Lorsque la prédication de la croisade retentit en Allemagne, la situation des juifs était dure, mais tranquille; les pèlerins du comte Émicon de Folkmar, de Godeskalk, les massacrèrent partout sur leur passage. A Cologne, ils réduisirent la synagogue en cendre; trois cents Israélites, qui s'étaient sauvés de la cité à la faveur des ténèbres, rencontrés par les pèlerins, furent massacrés sans pitié et périrent par le glaive. A Mayence, les juifs sollicitèrent un asile de la piété de l'évêque et l'obtinrent dans le palais épiscopal; les croisés ne respectèrent même pas cet asile consacré par la piété : les juifs furent égorgés jusqu'aux pieds de l'évêque. Ces mêmes scènes se répétèrent dans la Franconie et la Bavière. A Trèves, les juifs ayant vainement sollicité la protection de l'évêque, qui voulut les contraindre à embrasser la foi de J.-C., s'armèrent de couteaux et les plongèrent dans le cœur de leurs enfans,

disant qu'ils aimaient mieux les envoyer dans le sein d'Abraham que de les livrer à la merci des chrétiens. Les femmes se précipitèrent dans le fleuve. Les historiens juifs ont peu parlé de ces premiers massacres, parce que, suivant l'expression du rabin Ben-Josué, *l'odeur de ces souffrances serait trop mauvaise.* L'empereur vit avec peine les désordres qui avaient accompagné le passage des pélerins; l'archevêque de Mayence et son neveu furent obligés de fuir, parce qu'on les accusa d'avoir profité des dépouilles des juifs.

Cependant la seconde croisade eut encore les mêmes résultats; la prédication du moine Rodolphe excita partout la discorde et la confusion. Il existe à ce sujet un document précieux, c'est celui d'un contemporain, juif de nation, qui voulut transmettre à la postérité le souvenir des douleurs d'Israël. Le prêtre Joseph était âgé de 13 ans lorsque la croisade de 1146 fut publiée; il assista, encore enfant, aux scènes douloureuses qu'il a décrites. Laissons-le parler lui-même : « Lorsque Edesse eut été prise, » et que les chrétiens eurent appris les victoires des Turcs » dans le pays de Juda et de la Syrie, le pape Eugène » envoya des prêtres à tous les rois, à tous les peuples, » et leur fit dire : *Les enfans rentrent dans le sein de leur* » *mère, et vous n'en êtes point émus ?* Alors le moine Ber- » nard alla de pays en pays, de contrée en contrée, et » prêcha sur la misère et la servitude où se trouvaient » plongés les incirconcis dans la terre de Canaam. Ce fut » alors que le deuil se mit dans la maison de Jacob; ses » genoux fléchirent, la pâleur se manifesta sur son visage; » le prêtre Rodolphe vint en Allemagne pour marquer » d'un fil rouge en signe de croix ceux qui voulaient le » suivre en Palestine; il conçut de méchans projets » contre les juifs, et se dit à lui-même : *c'est le moment*

» *d'agir et de parler contre ce peuple plein d'espérance.*
» Ce prêtre parcourut donc tous les pays, et partout il
» séduisit les chiens (les chrétiens), en leur disant :
» *Vengez votre Dieu de ses ennemis.* Quand les juifs ap-
» prirent cette triste nouvelle, le cœur leur manqua ; ils
» furent saisis d'angoisses, comme une femme en mal
» d'enfant ; ils élevèrent la voix vers Dieu, et s'écrièrent :
» *O Seigneur ! tu veux donc nous répudier pour tou-*
» *jours ! l'affliction doit-elle venir coup sur coup nous*
» *affliger sans relâche !* « Le Seigneur entendit ces gé-
» missemens, car il envoya sur les traces de ce Bélial
» l'abbé Bernard, qui parla ainsi aux pèlerins : Marchez
» vers Sion ; mais n'adressez que des paroles bienveil-
» lantes, car ils sont les os et les yeux du Messie. Il est
» dit dans les Écritures : Ne les égorgez pas, de peur que
» mon peuple ne l'oublie. Les pèlerins apaisèrent donc
» leurs emportemens, et le Seigneur conserva encore une
» fois la vie à son peuple. Louange à celui qui nous
» sauve et nous délivre ! » Ce témoignage éclatant en faveur de saint Bernard est un bel éloge de sa conduite. Pierre le Vénérable professait la même indulgence que l'abbé de Clairvaux, mais il voulait qu'on s'emparât de l'argent des juifs ; cet argent était le produit d'usures excessives et de gains illicites : on ne pouvait donc mieux l'employer qu'à la guerre sainte.

Après la deuxième croisade, l'état des juifs en Allemagne se lia essentiellement au gouvernement féodal ; ils s'élevèrent à une condition au-dessus du besoin. Après la publication de la bulle d'or, les électeurs acquirent le droit de posséder, même sans l'assentiment de l'empereur, des israélites, quelle que fût leur condition ; ils ne furent plus alors un droit régalien : les empereurs ne purent plus les expulser que de leurs états héréditaires.

§. III. — *Situation des Juifs en Angleterre.* Quelques colonies juives, détachées de la Gaule, allèrent s'établir en Angleterre vers le milieu du quatrième siècle; les lois des rois saxons, les conciles de la Grande-Bretagne le constatent suffisamment. Après la conquête des Normands, la condition des juifs dans la Grande-Bretagne fut la même qu'elle avait toujours été, là où s'établit le gouvernement féodal. On rapporte un fait curieux de Guillaume-le-Roux, prince qui se distingua par tant d'impiétés. Un jeune juif s'était converti à la foi; ce prince reçut de l'argent de la synagogue, et s'engagea envers elle de ramener au culte de Moïse le néophite chrétien. Une autre fois il assista à une conférence entre un rabin et un prêtre de J.-C., et se moqua, dans son indifférence, des argumens de l'un et de l'autre disputans. Depuis le règne de ce prince, les juifs jouirent à Londres et dans les principales cités d'Angleterre du droit de communauté et de corporation. Au couronnement de Richard, on avait défendu aux juifs de pénétrer au milieu de l'église, dans la crainte qu'ils ne jetassent quelque sort sur le prince; mais ils parvinrent à s'y introduire. On les reconnut à leurs ceintures de cuir, à leurs yeux, à leur barbe sale; aussitôt le peuple les poursuit dans les rues, et le sang coule par torrent. Lors du départ pour la croisade et malgré que le prince eût désapprouvé le soulèvement de ses sujets contre les juifs, les mêmes massacres se répétèrent à Londres, Yorck, Norwich. Le 17 des calendes d'avril les juifs furent assiégés dans le château d'Yorck, que l'humanité du châtelain leur avait ouvert comme un asile inviolable; lorsqu'ils se virent réduits à la dernière extrémité, ils se tuèrent les uns les autres : un seul rabin frappa plus de quatre cents juifs de son glaive. Lorsque Richard tomba dans les mains du duc d'Autriche, la reine

Éléonore ayant établi une contribution pour la rançon de son fils, les communautés des juifs en payèrent le tiers; Richard leur en sut gré lors de son retour. Ses successeurs persécutèrent les juifs par avarice. Tout le monde connaît les supplices nouveaux inventés par l'avidité des Henri. Dans la suite, les juifs furent accusés d'avoir empoisonné les fontaines. Une autre accusation non moins grave pesa sur eux. Mathieu Pâris rapporte qu'un des plus vénérables entre les israélites, ayant appris l'invasion des Tartares, s'adressant à ses frères, leur dit : « O enfans d'Abraham! vigne de Saboth! nos frères enfermés dans les » monts Caspiens (ceci vient de l'opinion qu'une colonie » juive s'était établie dans cette partie de l'Asie), viennent de sortir de leur demeure; marchons au-devânt » d'eux et portons-leur des présens. » Les juifs applaudirent et firent emplir secrètement plusieurs tonneaux d'armes, de blé, et, sous prétexte de les destiner au commerce, ils les firent sortir du pays. Lorsque ces tonneaux furent arrivés en Allemagne, les faux marchands ayant refusé de payer un droit de péage, on défonça un des tonneaux et on en reconnut bientôt la destination : les juifs convaincus furent punis. Si ce fait est faux, il prouve au moins l'état des opinions. En 1291 ils furent définitivement expulsés d'Angleterre, où ils ne rentrèrent que sous Cromwel.

§. IV. — *État des Juifs en Espagne et en Italie.* L'état des juifs, dans ces deux contrées, se liant moins encore à l'histoire des croisades, nous nous bornerons aux sommités du sujet. Trois gouvernemens se succédèrent en Espagne : les Visigoths, les Sarrasins et les rois chrétiens de Castille et d'Aragon. Sous les Visigoths, les juifs furent cruellement persécutés; les lois de ce peuple barbare frappèrent de mort l'israélite presque pour tous les cas : le

code de l'Inquisition s'y trouve tout entier. Les Arabes furent tolérans parce qu'ils étaient éclairés; sous leur gouvernement, la prospérité des juifs s'accrut sans cesse; l'ère brillante de la littérature hébraïque commence au huitième siècle et finit au quinzième. Le gouvernement militaire et mobile des rois chrétiens de Castille ne suivit à l'égard des juifs aucun système; on rançonna les juifs, mais ils vécurent presque toujours en paix sous la protection achetée des princes.

En Italie, les juifs se répandirent sur toutes les côtes maritimes. La législation des papes à leur égard fut tolérante; celle des républiques et de Naples, juste et équitable. L'Italie dut aux juifs quelques utiles inventions; ils inventèrent, dit-on, la lettre-de-change, ce moyen facile de transporter les richesses mobilières d'un bout du monde à l'autre. Enfin, tandis qu'ils étaient expulsés de toutes les contrées de la terre, ils demeurèrent paisibles dans les états du pape, sur toutes les côtes de la Méditerranée, sans jamais éprouver de graves persécutions.

Telle a été, Monsieur, la condition des juifs au moyen âge; cette lettre n'est que le succinct abrégé de l'ouvrage que je publie sur la matière, et que l'Institut a accueilli de son suffrage. CAPEFIGUE.

N.° V.

ANALYSE DES CARTES ET DES PLANS QUI SE TROUVENT DANS CE VOLUME.

§. Ier. — CARTE DES ÉTATS CHRÉTIENS EN ASIE, FORMÉS PAR LES LATINS.

Echelle d'un cinq-millionième.

Au premier coup-d'œil jeté sur cette carte, on sera étonné de voir que les mots, au lieu d'être écrits horizon-

talement et parallèlement aux côtés supérieur et inférieur de la carte, comme dans tous les ouvrages de ce genre, suivent, de même que les méridiens, une direction extrêmement inclinée. Ce parti a été suggéré par le désir de faire entrer dans une même feuille de la même dimension que les précédentes, tous les pays conquis et possédés momentanément par les croisés, en Asie et en Afrique; d'avoir, en un mot, sous les yeux le théâtre des dernières croisades, depuis l'Égypte jusqu'à Édesse et au mont Sinaï, en une petite carte qui fît suite à celle de l'Asie mineure, et qui fût à la même échelle. L'inclinaison de l'écriture, quoique peu usitée, s'emploie cependant sans inconvénient, au moins partiellement, dans toutes les mappemondes et les cartes générales où les méridiens et les parallèles éprouvent une courbure très considérable. Quoiqu'elle soit plus rarement en usage dans de petites cartes représentant un pays peu étendu, les meilleurs géographes ne font pas difficulté de s'en servir dans l'occasion, et l'on peut citer pour exemple la jolie carte de l'Italie proprement dite, avec le détail des voies romaines, que d'Anville fit en 1739, pour l'*Histoire romaine* de Rollin.

La graduation de la carte une fois tracée, on en a arrêté le canevas d'après les observations les plus modernes et les cartes les plus estimées, ou plutôt on a suivi en général la belle carte de Syrie, publiée par M. Paultre, et de laquelle on ne s'est un peu écarté que pour l'île de Chypre, la Palestine et la mer Rouge, trois objets qui semblent mériter une discussion particulière.

Quoique l'île de Chypre n'ait pas toujours été regardée comme l'un des théâtres des croisades, puisqu'elle fut conquise sur les Grecs et non sur les Musulmans, elle y a cependant joué un si grand rôle après l'évacuation de la Palestine, qu'on n'a pu se dispenser de la comprendre parmi

les états formés en Asie par les Latins pendant les croisades. Les princes, barons et chevaliers, chassés du continent de cette partie du monde, y trouvèrent long-temps un asile, et y introduisirent un luxe supérieur à celui des cours de l'Europe les plus brillantes à cette époque. Il était à un tel point, au rapport de Ludolfe, qui visita cette île en 1337, qu'avec trois mille florins de revenu (environ trente-six mille francs), on y était moins considéré qu'avec trois marcs en Allemagne. Il existe quelques détails curieux dans ce voyageur très peu connu, mais qui fournit d'ailleurs peu d'observations pour la géographie. On n'a rien trouvé de plus authentique pour cette île que la carte de d'Anville, faite en 1762, et insérée dans le tome XXXIII de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, avec un Mémoire qui nous apprend qu'elle est le résultat d'un levé trigonométrique, dont elle présente même les triangles. Cette carte d'ailleurs n'étant pas orientée et n'ayant pas une échelle rigoureusement déterminée, on ne s'en est servi que pour fixer la situation respective des diverses parties de l'île, dont les points extrêmes ont été placés et orientés d'après la carte de M. Pautre, considérée comme le résultat des observations astronomiques et des combinaisons hydrographiques les plus modernes et les plus dignes de foi.

La petitesse de l'échelle n'admettant que peu de détails, et ne laissant place qu'à un petit nombre de positions, on a cru inutile de recourir à ce que les itinéraires des voyageurs auraient pu fournir dans l'intérieur de l'île; sans cela, on aurait pu tirer des documens utiles de la grande carte insérée dans le voyage de Drummond, de la description, souvent minutieuse, de l'abbé Mariti, et surtout de l'itinéraire, encore inédit, de Corancez.

La géographie de la Palestine offre bien moins de se-

cours à l'analyse. Nul pays, sans doute, n'a été visité aussi souvent, si l'on excepte peut-être l'Italie; mais le désir de contribuer aux progrès de la géographie n'étant presque jamais entré dans le plan de ces pèlerins, et la soupçonneuse ignorance des Musulmans ayant d'ailleurs toujours présenté un obstacle invincible à toute observation astronomique ou géométrique, on n'a pu combiner ensemble que des distances itinéraires souvent exprimées assez vaguement, et des reconnaissances nautiques et militaires. Les écrivains orientaux ne fournissent rien à cet égard (1). Les ouvrages de Quaresmi, de Jacques Ziegler, d'Adrichomius et de leurs nombreux copistes, méritent à peine le nom de travaux géographiques. Tous ces auteurs semblent n'avoir eu d'autre but que de présenter dans leurs cartes tous les lieux dont il est fait mention dans l'Écriture sainte, sans beaucoup s'inquiéter si la position qu'ils leur assignent s'accorde avec le local. Ortelius et Sanson y ont mis un peu plus de critique; mais Reland est le premier qui ait discuté ces positions d'après les vrais principes de la science géographique, quoique son érudition, bien plus profonde dans l'hébreu et l'arabe que dans les mathématiques, laisse encore beaucoup à désirer. Dans le tome Ier. de sa *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, publiée en 1714, ce savant orientaliste donne (page 77) une carte du pays des Philistins, et (page 423) une carte générale de la

(1) « La distance entre Hébron et Jérusalem est, à ce que les uns disent, de treize milles, et suivant les autres, de dix-huit. Dieu sait mieux ce qui en est en effet. » Ce passage curieux, qui termine un extrait de l'*Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, donné par M. de Hammer, tom. II des *Mines de l'Orient*, n'a pas besoin de commentaire, et fait même voir l'horreur invincible des Musulmans pour toute discussion critique, et leur insouciance à s'assurer de la distance entre deux villes très fréquentées, lors même que rien n'est plus facile que de la vérifier.

Terre-Sainte, dressées uniquement sur les itinéraires romains et sur les distances fournies par Josèphe et les autres historiens de l'antiquité. Toutes ces distances, tracées d'un lieu à l'autre sur la carte, par des lignes droites, lui donnent l'apparence d'un réseau trigonométrique. D'Anville a imité ce procédé dans sa carte du patriarchat de Jérusalem, dressée en 1732 pour l'*Oriens christianus* du P. Lequien, et l'a donné de nouveau, mais toujours plus perfectionné, dans une réduction au tiers de sa carte de la Palestine (1767), dont elle remplit un espace vide. Ce grand géographe n'a donné l'analyse de ce genre de travail que pour ce qui concerne le lac Asphaltite, dont il a discuté la forme, en 1764, dans un Mémoire inséré dans la collection de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXIV.

Ces travaux de d'Anville ont servi de base à tout ce qui a paru depuis (1) jusqu'à ces derniers temps, et dans cette partie la belle carte de M. Paultre n'offre de plus que les détails que lui ont fournis des reconnaissances militaires le long de la côte, entre Gaza et Tyr, et dans la Galilée jusqu'à Safet. M. Volney a joint à son *Voyage d'Egypte et de Syrie*, fait de 1783 à 1785, une petite carte de Syrie, dans laquelle il a rectifié d'Anville d'après son propre itinéraire. On y voit qu'il n'adopte point la forme que d'Anville donne au lac Asphaltite, et ce changement se trouve pleinement confirmé par les grands détails que donne, sur cette partie, la carte dressée par M. de Zach, d'après les trois feuilles que M. Seetzen a envoyées à M. de Hammer. Cette carte, peu connue en France, a été insérée dans le

---

(1) *La Terre-Sainte* de Guill. Delille, quoique publiée en 1763, ne doit pas être comptée ici, puisque ce n'est qu'un ouvrage posthume, dressé vers 1710, et qui n'ajoute guère aux travaux de Sanson.

cahier de décembre 1810 de la *monatlichen Correspondenz*, journal astronomique publié à Weimar, en allemand.

Cette carte, qui malheureusement ne donne guère que la partie située au-delà du Jourdain, mérite d'antant plus de confiance, que M. Seetzen, séjournant depuis long-temps au milieu des Arabes, vêtu comme eux et parlant leur langue, a pu faire quelque usage d'instrumens astronomiques inconnus avant lui dans ces déserts. Le figuré minutieux du terrain, et l'exactitude de la nomenclature pour les noms modernes, n'y laissent rien à désirer; mais la partie astronomique de sa carte peut être l'objet d'une légère discussion.

La latitude de Damas, indiquée (1) par 35° 32' 28", offre évidemment une erreur typographique. La carte de Seetzen ne porte pas de graduation; mais le parallèle de Jérusalem y est tracé avec la désignation d'une latitude de 31° 47' 47"; partant de ce parallèle jusqu'à celui de Damas, si l'on porte sur le méridien l'échelle de la carte divisée en milles géographiques, et les prenant pour des milles d'Allemagne de 15 au degré, on trouvera Damas à 33° 30' 32"; et cette quantité doit plutôt être augmentée que diminuée, à en juger par la longueur totale de la mer Morte, et surtout par la distance assez connue de Iafa à Jérusalem, qui font voir que l'échelle est plutôt trop forte que trop faible. On peut donc croire, sans hésiter, que M. de Zach, probablement d'après quelques observations astronomiques de M. Seetzen, a voulu fixer cette latitude à 33° 32' 28", la légère différence que présente la carte pouvant aisément être attribuée au sèchement du papier, ou à quelque défaut de précision dans l'échelle.

Le méridien de Jérusalem, tracé sur la carte de Seetzen,

(1) *Monatl. Corresp.*, XV, 476.

y est désigné par 33° 21' de longitude E. de Paris. J'ai cru devoir adopter cette détermination, que M. de Zach n'a fixée, suivant son usage, que d'après les observations les plus authentiques et les discussions les plus sévères; car, en conservant la longitude indiquée par la connaissance des temps à 33° 15', la carte de Seetzen ne donnerait, pour la longitude de Damas, calculée dans l'hypothèse de la terre sphérique, que 33° 51', et c'est évidemment trop peu; la carte de M. Paultre compte 34° 16', et la Phénicie de d'Anville (1780) 34° 23' 30", au lieu qu'en comptant 33° 21' pour Jérusalem, et resserrant un peu la graduation en longitude comme la carte de Seetzen l'exige évidemment, surtout en-deçà du Jourdain, je trouve 34° 1' pour la longitude de Damas.

Il est fâcheux que ce savant voyageur n'ait presque rien donné sur toute la partie qui est entre le Jourdain et la Méditerranée. Le défaut des matériaux exacts sur cette partie m'a empêché de la donner sur une échelle plus détaillée. Quoique les noms y soient très pressés, quelques endroits assez considérables n'ont pu y trouver place; d'autres, quoique souvent cités dans l'histoire, ont été omis, faute d'en pouvoir déterminer assez exactement la position. Pour le choix des noms et la manière de les écrire, sur laquelle les historiens des croisades varient beaucoup, on a suivi ordinairement la carte que d'Anville fit en 1757 pour l'édition de Joinville, et celle qu'il avait faite en 1750 pour accompagner les dissertations de Falconet sur les Assassins. (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. XVII, pag. 127.)

La petite carte des croisades, publiée en 1781 par Joseph-Nicolas Delisle, a fourni quelques détails dont on n'a fait usage qu'avec précaution. On a consulté avec plus de confiance les petites cartes des patriarchats d'Alexandrie,

de Jérusalem et d'Antioche, dressées par d'Anville en 1731 et 1732. C'est sur l'autorité de ce grand géographe que l'on a distingué Karrac à l'est de la mer Morte, et dont Seetzen indique les ruines sous le même nom, d'avec Krac, situé au sud du même lac, et qui est l'ancienne *Petra Nabathæorum*. Les historiens des croisades confondent à tout moment ces deux places, et il est souvent difficile de distinguer de laquelle des deux ils veulent parler. La dernière est incontestablement la plus considérable; l'autre paraît être la même qui est appelée par les auteurs arabes Schaubek; et elle a été connue sous le nom de *Mont-Royal*.

La Basse-Égypte et la position de Suez ont été placées, comme dans la carte de M. Paultre, d'après les observations astronomiques de M. Nouet, et d'après ce qui a paru des travaux des autres savans de l'expédition d'Égypte. La grande carte d'Égypte, dressée au dépôt de la guerre, n'étant pas encore publiée, on n'a pas cru pouvoir suivre de meilleur guide pour la mer Rouge, que la grande carte en trois feuilles, dressée au dépôt de la marine, d'après les observations faites en 1787 sur la frégate *la Vénus*, par le vice-amiral Rosili, publiée en 1799; on s'est contenté d'en assujettir la longitude à celles du Caire et de Suez, déterminées par M. Nouet. Les travaux de d'Anville, sur le golfe arabique, sont déjà surannés et offrent beaucoup moins de détails; la carte de Niebuhr ne mérite pas de confiance; la carte anglaise en quatre feuilles, dont M. Gosselin a donné la réduction (1), ne diffère pas essentiellement de celle de Rosili dans cette partie; mais une petite carte de Robert de Vaugondy, dressée en 1754, pour servir

(1) *Recherches sur le golfe arabique*, à la fin du tom. II de ses *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, 1798, 2 vol. in-4°.

à différens Mémoires de Gilbert (1), donne une circonstance très remarquable. A quatre lieues au sud de Suez, le golfe Héroopolite forme dans l'ouest une baie très profonde, et sur la carte on lit cette explication : « Vis-à-vis » de cette baie, la mer a onze ou douze lieues de large, » et cinquante brasses de profondeur, si ce n'est près des » bords. »

Les divers Mémoires de Gilbert, insérés dans la collection de l'Académie des inscriptions, ne font aucune mention de cette circonstance singulière, et l'on ne voit nulle part d'après quelle autorité Robert de Vaugondy l'a fait entrer dans sa carte. Quoiqu'elle ait été publiée dès 1761, les auteurs qui ont dressé des cartes de la mer Rouge depuis lors, n'y ont pas eu égard ; on ne voit rien de pareil ni dans le golfe arabique de d'Anville, publié en 1765, ni sur la grande carte de M. Rosili, qui indique cependant les sondes faites dans cette partie, qui n'y trouve que de quinze à vingt-sept brasses, et qui marque même un ancrage au fond de cette anse.

La grande carte de la mer Rouge, en deux feuilles, qui accompagne l'édition anglaise des *Voyages du lord Valentia*, quoiqu'un peu moins détaillée que celle de M. Rosili, n'en diffère cependant qu'assez peu dans cette partie; elle est de même fondée sur des observations nautiques et des relèvemens, et surtout d'après la route du *Swallow* en 1776 (2). Tout semble donc concourir à faire rejeter cet évasement à l'ouest, qu'on est surpris de voir reparaître,

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXVII, pag. 244.

(2) Il en est de même de la belle carte publiée à Londres, par M. de la Rochette, en 1785, sous ce titre : *The Nord-west branch of the red sea*, dont celle du lord Valentia paraît n'être qu'une imitation en ce qui concerne cette partie.

avec peu de changement, dans des cartes modernes, d'après la carte particulière de la Basse-Égypte, gravée par Blondeau, jointe à l'ouvrage du général Reynier, intitulé : *De l'Égypte après la bataille d'Héliopolis*, Paris, 1802, in-8°., et dont une copie, réduite aux deux tiers, a été insérée dans le n°. de décembre 1803, des *Ephémérides géographiques*, publiées en allemand par Bertuch et Reichard, à Weimar. Jusqu'à ce que le grand ouvrage, auquel travaille la commission d'Égypte, ait pleinement éclairci cette question, j'ai cru devoir m'en tenir à la carte officielle de M. Rosili, confirmée par les meilleures cartes anglaises.

Le golfe d'Akaba, formant un autre bras de la mer Rouge, est bien loin d'être connu avec la même précision. M. Rosili ne l'a donné que d'après d'anciennes cartes, et il ne paraît pas qu'aucun voyageur moderne ait eu jusqu'à présent l'occasion d'en vérifier la forme et la position. La carte de Niebuhr le suppose beaucoup moins enfoncé dans le Nord; M. Gosselin est porté à croire qu'il ne forme qu'un seul bras, et qu'Ailah, mentionné par Aboulféda, est la même chose que l'Akaba que rencontrent les *hadjis* ou pèlerins de la Mecque, qui, dans leur route, ne voient à cet endroit qu'un seul bras de mer. Mais on pourrait croire que le bras d'Ailah est peut-être plus court que ne le fait Rosili, et qu'il n'atteint pas le vingt-neuvième parallèle; en ce cas, il est clair qu'il ne serait pas sur la route des hadjis. La carte turque, de laquelle d'Anville avait tiré le détail de ces deux petits golfes, devait avoir passé au dépôt des affaires étrangères; mais M. Gosselin l'y a fait chercher inutilement.

§. II. PLAN DE PTOLÉMAÏS.

Echelle à un dix-millième.

La ville de Ptolémaïs, appelée aussi Acca ou Acco par les historiens des croisades et les voyageurs du moyen âge, est peut-être la seule ville dont il nous soit resté un plan original levé dans le treizième siècle. Ce plan, long-temps conservé dans l'abbaye de Fleury, autrement appelée *St.-Benoît-sur-Loire*, passa depuis, avec divers précieux manuscrits, de cette bibliothèque dans celle de Bongars, qui le publia en 1611, sans aucun changement, à la fin de son recueil intitulé : *Gesta Dei per Francos*. Il a été reproduit dans divers ouvrages, tels que le *Sommaire des priviléges de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem*, par Naberat. Les cosmographes allemands qui ont donné des recueils de plans de toutes les villes, l'ont enjolivé, en y figurant en perspective l'élévation des bâtimens, d'après leur imagination. Enfin d'Anville en a donné, en 1758, une réduction, rectifiée d'après un plan moderne. Un autre plan, plus nouveau et plus complet, dont nous devons la communication à la complaisance de M. Paultre, a nécessité quelques nouvelles corrections à l'ancien plan de Bongars, et nous avons cru faire plaisir aux lecteurs en indiquant, par une ligne ponctuée, l'enceinte actuelle de la ville moderne, qui n'occupe pas la moitié de la Ptolémaïs du temps des croisades.

§. III. ENVIRONS DE PTOLÉMAÏS.

Échelle à un cinq-cent-millième.

D'Anville a donné, en 1763, une petite carte des envi-

rons de Ptolémaïs, pour servir à l'histoire de Saladin, par Marin. Ce morceau n'offre guère plus de détail que ce que fournit, pour la même partie, la belle carte de Phénicie, du même auteur, dressée en 1752 et publiée en 1780. J'ai fait usage de l'une et de l'autre, en les rectifiant sur la carte de Syrie de M. Paultre, qui, bien que sur une plus petite échelle, donne cependant un détail plus circonstancié et plus vrai du figuré du terrain, l'auteur ayant fait sur les lieux mêmes un grand nombre de reconnaissances militaires. Je me contenterai d'en citer un exemple. Plusieurs auteurs de l'antiquité parlent du fleuve Belus, qui se perd dans la baie de Ptolémaïs : ce n'est à la vérité qu'un ruisseau, ou plutôt un torrent; mais il est célèbre, parce que le sable siliceux que ses bords fournissent en abondance, mis en fusion par hasard avec des masses de natron, donna aux Phéniciens l'invention du verre, et, pendant plusieurs siècles, on crut que le sable vitrifiable ne se trouvait que sur les bords de ce torrent. La carte de d'Anville offre deux ruisseaux entre la ville de Ptolémaïs et l'embouchure du Kison; l'un se jette dans la mer tout près des murs de la ville; l'autre, qu'il nomme *Nahr-el-Halou*, sort d'un lac ou marais, qui est le *Palus Cendevia* des anciens. C'est à ce dernier que d'Anville donne le nom de *Belus*, et il paraît qu'il est, à cet égard, dans l'erreur; car Josèphe (*de Bell. jud.*, II, 11, 9) dit expressément que l'embouchure du Belus n'est qu'à deux stades de Ptolémaïs; et Pline donne seulement comme un ouï-dire l'opinion que ce torrent sort du lac Cendevia : *Ex eâ creditur nasci Belus amnis* (*Hist. Nat.*, XXXVI, 26). La carte de M. Paultre résout pleinement cette difficulté, en faisant voir que les deux ruisseaux, dont d'Anville a mal à propos séparé les embouchures, se réunissent et se rendent ensemble à la mer, à peu de distance de Ptolémaïs :

ainsi l'on n'a point d'erreur à craindre en leur donnant le nom de *Belus* depuis leur réunion.

La petite ville de Cana, en Galilée, est célèbre dans l'Évangile par le miracle du changement de l'eau en vin, et tous les pélerins qui traversent cette contrée manquent rarement de la visiter et d'en parler dans leurs relations. Dans sa *Palestine*, publiée en 1767, d'Anville la place à deux petites lieues au nord de Séfori; cette position répond au Cafar-Cana de sa carte de Phénicie, dans laquelle Cana se trouve beaucoup plus au nord, à six lieues E.-S.-E. de Tyr. Aucune de ces deux places n'est le Cana de l'Évangile. Celui qui est près de Tyr n'est qu'un petit village mentionné par Pocoke; mais celui des pélerins, qui a conservé la tradition du miracle de l'Évangile, est au S.-E. de Séfori, dont il est éloigné de deux milles d'Allemagne, selon Breydenbach; plusieurs autres voyageurs décrivent sa position, et il est clairement indiqué dans la carte de M. Paultre, qui a visité lui-même tout ce terrain. Les diverses relations des voyageurs, judicieusement comparées et analysées par Busching, dans la cinquième partie de sa éographie (1), m'ont aussi fourni quelques détails.

(1) Hambourg, 1781, in-8°. Cette partie n'a pas été traduite en français.

FIN DES ÉCLAIRCISSEMENS.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N°. Ier.

CONCILE DE NAPLOUSE,

Tenu de l'autorité de Guaramond, patriarche de Jérusalem, pour réformer les mœurs des chrétiens de la Palestine, en présence de Baudouin, roi de Jérusalem, l'an du Seigneur 1120, sous le pontificat de Calixte II.

Voici comment Guillaume de Tyr, liv. XII de la *Guerre Sainte*, chap. 13, rapporte sommairement la cause et les actes du concile.

La même année, c'est-à-dire l'an 1120 de l'incarnation du Verbe, le royaume de Jérusalem étant tourmenté à cause de ses péchés, de plusieurs plaies, et outre les calamités qui provenaient des ennemis, une multitude de sauterelles et de rats rongeurs détruisant les récoltes, au point qu'il était à craindre que l'on manquât tout-à-fait de pain, le seigneur Guaramond, patriarche de Jérusalem, homme religieux et craignant Dieu; le roi Baudouin, les prélats des églises et les grands du royaume qui s'étaient rendus à Naplouse, petite ville de Samarie, tinrent une assemblée publique et une cour générale. Dans un sermon adressé au peuple, il fut dit, que comme il paraissait constant que c'étaient les péchés du peuple qui avaient provoqué le Seigneur, il fallait délibérer en commun sur les moyens de se corriger et de réprimer les excès, afin que, revenant à une meilleure vie, et satisfaisant dignement pour les fautes remises, on se rendît favorable celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. Effrayés donc par des signes menaçans du ciel, par de fré-

quens tremblemens de terre, par des défaites successives, par les angoisses de la famine, par les attaques perfides et quotidiennes des ennemis; cherchant à ramener le Seigneur par des œuvres de piété, ils ont, pour relever et conserver la discipline des mœurs, décrété vingt-cinq articles qui ont force de loi. Si on veut les lire, on les trouvera facilement dans les archives de plusieurs églises.

Assistèrent à ce concile, Guaramond, patriarche de Jérusalem, le sage Baudouin, second roi des Latins; Eckmar, archevêque de Césarée; Bernard, évêque de Nazareth; l'évêque de Liddes; Gildon, abbé élu de Ste.-Marie de la vallée de Josaphat; Pierre, abbé du Mont-Thabor; Achard, prieur du Mont-Sion; Payen, chancelier du roi; Eustache Granier; Guillaume de Buret; Batisan, connétable de Joppé, et plusieurs autres des deux ordres; nous en avons oublié le nombre et les noms.

La Synode, dit Baronius vers la fin de 1120, parvint à une telle réforme de mœurs, que, par la miséricorde de Dieu, l'année suivante, 1121, le chef des Turcs, revenant contre Antioche avec des forces considérables, fut frappé d'apoplexie et mourut.

CHAPITRE Ier.

Comme il est nécessaire que les choses qui commencent par Dieu finissent en lui et par lui, dans l'intention de commencer ce saint concile et de le terminer par le Seigneur; moi, Baudouin, second roi des Latins à Jérusalem, ouvrant cette sainte assemblée par Dieu, je rends et j'accorde, ainsi que je l'ai ordonné, à la très sainte église de Jérusalem et au patriarche présent, Guaramond, de même qu'à ses successeurs, les décimes de tous mes revenus, autant que le comporte l'étendue de ce diocèse, c'est-à-dire les décimes de mes revenus de Jérusalem, de Naplouse et de Ptolémaïs, qui est encore appelée Accon. Elles sont les bienfaits de ma munificence royale, afin que le patriarche, chargé du soin de prier le Seigneur pour l'état, ait de quoi subsister. Et si un jour, par suite des progrès de la religion

chrétienne, lui, ou l'un de ses successeurs, vient à ordonner un évêque dans une de ces cités, il peut disposer des décimes tant pour le roi que pour l'église.

CHAPITRE II.

Moi, Baudouin, en présence des membres de ce concile, de l'agrément des personnages de l'assemblée et de mes barons, qui feront de même pour leurs décimes, suivant l'étendue de leurs ressorts ecclésiastiques, je restitue, comme je l'ai dit, les décimes; et, convenant avec eux de l'injustice avec laquelle eux et moi les avons retenues, j'en demande pardon.

CHAPITRE III.

Moi, patriarche Guaramond, de la part du Dieu tout-puissant, par mon pouvoir et celui de tous les évêques et frères ici présens, je vous absous sur la restitution susdite des décimes, et j'accepte charitablement avec eux les décimes que vous reconnaissez devoir à Dieu, à moi et à vos autres évêques, suivant l'étendue des bénéfices des frères présens ou absens.

CHAPITRE IV.

Si quelqu'un craint d'être trompé par son épouse, qu'il aille trouver celui qu'il soupçonne, qu'il lui défende, devant des témoins juridiques, l'entrée de sa maison et tous rapports avec sa femme. Si, après cette défense, lui, ou bien quelqu'un de ses amis, les trouve en colloque dans sa maison ou ailleurs, que l'homme soit traduit devant la juridiction ecclésiastique; et s'il se purge par le feu ardent, qu'il soit renvoyé absout. Il en sera de même si, surpris avec la femme d'autrui, il a déjà subi quelque chose honteuse.

CHAPITRE V.

Quiconque sera convaincu d'avoir couché avec la femme d'un autre, aussitôt après la sentence doit être évité par les

fidèles et chassé de cette terre; la femme adultère sera mise à mort, à moins que son mari ne lui fasse grâce. Dans ce cas, que tous deux repassent la mer.

CHAPITRE VI.

Si quelqu'un soupçonne un clerc, qu'il lui interdise, comme nous l'avons dit, sa maison et tout colloque avec sa femme; et s'il les rencontre encore en colloque, qu'il le dénonce au premier magistrat de l'église, et si ensuite il les trouve couchés ensemble ou en colloque, qu'il dénonce le fait à la justice. Si la justice le dégrade, qu'il soit soumis en tout au jugement des laïques.

CHAPITRE VII.

Si un corrupteur ou une corruptrice séduit une femme de la ville et la fait pécher, qu'il subisse les peines de l'homme ou de la femme adultère.

CHAPITRE VIII.

Si quelques adultes sont convaincus du péché de Sodome, qu'ils soient brûlés. (*Tam faciens, quam patiens.*)

CHAPITRE IX.

Si un enfant ou quelqu'un plus âgé, étant attaqué par un sodomite, jette un cri, que le sodomite soit brûlé; mais celui qui n'aura pas péché volontairement doit, quant à la pénitence, se soumettre au jugement de l'église, et ne perd pas son existence légale.

CHAPITRE X.

Si quelqu'un s'étant prêté, même une seule fois, au crime de Sodome, le cache et se laisse encore entacher sans le révéler à la justice, dès qu'il sera convaincu de ce crime, qu'il soit condamné comme sodomite.

CHAPITRE XI.

Si quelque sodomite, avant d'être accusé, vient à rési-

piscence, et que, touché de repentir, il renonce par serment à cet abominable péché, qu'il soit reçu dans l'église et jugé suivant les canons; mais s'il retombe et veut se repentir une seconde fois, qu'il soit encore admis à la pénitence, et ensuite chassé du royaume de Jérusalem.

CHAPITRE XII.

Si quelqu'un est convaincu d'avoir couché avec une Sarrasine qui y ait consenti, qu'il soit mis dans le cas de ne plus recommencer (*emasculetur*), et que la femme ait le nez coupé.

CHAPITRE XIII.

Si quelqu'un opprime la Sarrasine, elle sera mise au pouvoir du fisc, et l'homme privé de ce qui caractérise la virilité (*extestificabitur*).

CHAPITRE XIV.

Si quelqu'un abuse par force de la Sarrasine d'un autre, qu'il subisse pareille peine.

CHAPITRE XV.

Si une chrétienne se livre volontairement à un Sarrasin, ils seront jugés tous deux d'après la loi des fornicateurs. Dans le cas où le Sarrasin aurait usé de violence, elle ne sera pas réputée coupable, mais le Sarrasin sera fait eunuque.

CHAPITRE XVI.

Le Sarrasin ou la Sarrasine qui prendront l'habit des Francs appartiendront au fisc.

CHAPITRE XVII.

Si quelqu'un, déjà marié, a épousé une autre femme, il a, jusqu'au premier dimanche de la quadragésime de notre année, pour se confesser au prêtre et faire pénitence; ensuite il n'a qu'à vivre suivant les préceptes de l'Église. Mais s'il cache son crime plus long-temps, ses biens seront con-

fisqués ; il sera retranché de la société et banni de cette terre.

Chapitre XVIII.

Si quelqu'un, sans le savoir, épouse la femme d'un autre, ou si une femme épouse, sans le savoir, un homme déjà marié, alors que celui qui est innocent par ignorance chasse le coupable, et qu'il ait le droit de se remarier.

Chapitre XIX.

Si quelqu'un, voulant renvoyer son épouse, dit qu'il en a une autre, ou qu'il l'a prise du vivant de la première, qu'il le prouve par l'épreuve du fer chaud, ou qu'il présente au magistrat de l'Église des témoins juridiques qui l'affirment par serment. Ce que l'on dit des hommes est applicable aux femmes.

Chapitre XX.

Si un clerc prend les armes pour sa défense, il n'y a point de mal ; mais si, par amour de la guerre, ou pour sacrifier au monde, il renonce à son état, qu'il revienne à l'église dans le délai indiqué, qu'il se confesse et se conforme ensuite aux instructions du patriarche.

Chapitre XXI.

Si un moine ou chanoine régulier apostasie, qu'il revienne à l'ordre ou rentre dans sa patrie.

Chapitre XXII.

Quiconque accuse un autre, sans pouvoir prouver le fait, subira la peine du talion.

Chapitre XXIII.

Si quelqu'un est convaincu de vol au-dessus de six sous, qu'il soit menacé de la perte de la main, d'un pied, des yeux. Si le vol est au-dessous de six sous, qu'il soit marqué d'un fer chaud sur le front et fouetté par la ville. Si l'effet

volé est retrouvé, qu'il soit rendu à celui à qui il a appartenu. Si le voleur n'a rien, que son corps soit livré à celui à qui il a fait tort. S'il réitère, qu'il soit privé de tous ses membres et de la vie.

CHAPITRE XXIV.

Si quelqu'un, au-dessous de l'âge de raison, commet un vol, qu'il soit gardé jusqu'à ce que la cour du roi décide ce qu'on doit en faire.

CHAPITRE XXV.

Si quelque baron surprend en vol un homme de sa classe, celui-ci n'est pas menacé de la perte de ses membres, mais qu'il soit envoyé, pour être jugé, à la cour du roi.

No. II.

Traité fait entre les Vénitiens et les princes du royaume de Jérusalem, pour le siége de Tyr, rapporté par Guillaume de Tyr. (Traduction de Dupréau.)

Au nom de la saincte et indiuise Trinité, du Père, du Fils et du S. Esprit. Du temps que le pape Caliste second en Henry cinquiesme du nom, empereur des Romains Auguste, l'vn gouuernoit l'église romaine, et l'autre l'empire; estant par l'ayde de Dieu et d'vn concile célébré à Rome, la paix réformée le mesme an entre l'empire et le sacerdoce, sur le different et controuersie qui estoit entre eux de l'anneau et baston pastoral. Le seigneur Michaëli, duc de Venise, prince du royaume de Dalmatie et Croatie, est venu en celuy notre royaume de Ierusalem au secours des chrestiens, au plus grand besoing et necessité qu'ils eussent, auec vn nombre infiny de nauires et gens de guerre. Ou d'arriuée a deffait pres Ascalonne, et chassé l'armée des payens du roy de Babylone, et de là arriué en Ierusalem avec victoire et triumphe. Car en ce mesme temps le roy

Baudouin second estoit, par le demerite de noz peschez, detenu prisonnier auec plusieurs autres grands seigneurs souz la captiuité de Balac, prince de Payans Parthes. Parquoy nous Guaramond, par la grâce de Dieu, patriarche de la saincte cité de Ierusalem, auec les freres euesques ressortissants de notre eglise, le seigneur Guillaume de Bure, connestable, et le seigneur Payan, chancellier, et toute la gendarmerie des barons de tout le royaume de Ierusalem, estans auec nous assemblez à Acre en l'eglise de Saincte-Croix, voulans garder et obseruer inviolablement les promesses faictes par iceluy Baudouin notre roy, selon le contenu de ses lettres (auec les pourparlez de ses ambassades) enuoyées par iceluy roi audict duc de Venise, et escrites de sa propre main ou de celle des euesques, ou de son chancellier, auec le signe de paix, ainsi que nostre ordre le requiert: auons tous d'vn accord ordonné, arresté, resouz, et par serment fait sur les sainctes Evangiles, afermé que nous barons, desquels les noms sont escrits cy-dessouz, garderons et observerons tous de poinct en poinct, les accords, conuentions et pactions cy-dessouz escriptes et mentionnées à sainct Marc l'éuangeliste, au susdit duc et aux successeurs d'iceluy, et à tous les seigneurs manans et habitans de la ville de Venise; et voulons qu'à perpétuité, sans aucune restriction, elles sortissent leur effet et demeurent inuiolables et en leur integrité, fermeté et constance, au profit de luy et des siens, ainsi qu'elles seront cy-dessouz dictes et escriptes. Amen. C'est à sçavoir qu'en toutes les villes et citez qui sont souz la domination et puissance du roy et de ceux qui lui succederont, et de tous ses barons, iceux Vénitiens ayent leur eglise, leur place entiere, estuues et four à ban, pour les posseder de droict hereditaire à perpetuité, exempts et affranchis de toute exaction, ainsi qu'est le propre du roy. Et mesme qu'ils ayent autant de droict et proprieté en la place de Ierusalem, que le roy a coutume auoir. Que si iceux Venitiens, dans la ville d'Acre, veulent faire en leur ruë four, moulin, estuues, et auoir mesurage, aulnage, jaujage et flatrie, pour mesurer vin,

huille, miel, il sera libre à tous habitans de ce lieu d'y cuyre, mouldre et estuuer ce qu'il leur plaira, sans aucune repugnance ny contradiction, comme aux propres appartenances du roy. Toutefois, quant aux mesurages, poix et jaujages, ils n'auront liberté d'en user, sinon qu'à la sorte et manière qu'il s'ensuyt. C'est que quand les Venitiens trafiqueront entr'eux, ils seront tenuz d'user de leurs propres poix, aulnages et mesures, c'est-à-dire de celles des Venitiens; mais quand ils vendront leurs marchandises à autres genz qu'aux leurs, ils seront tenuz les vendre à leurs propres poix, aulnages et mesures, c'est-à-dire à celles des Venitiens. Et quand iceux Venitiens achepteront quelques marchandises de quelques marchands forains, il leur sera permis de les achepter seulement aux poix, aulnages et mesures du roy en baillant le prix qu'elles vallent. D'auantage les Venitiens, pour quelque cause que ce soit, ne seront tenus aucunement payer dace, peage, travers, pontenage, chaussée, ou autre subside et imposition quelconque, ou selon l'vsage ou selon la coustume du pays, pour entrée ne sortie des villes, pour achapt ne vendition, pour ouurage ne seiour qu'ils pourroient faire esdictes villes, sinon seulement quand ils entreront ou sortiront portans pelerins estrangers en leurs nauires; car lors, selon la coustume du royaume, seront tenus en bailler au roy la troisiesme partie. Au moyen de quoy iceluy roy de Ierusalem et nous tous seront tenuz et obligez, comme debteurs, de payer tous les ans aux iour et feste des apostres S. Pierre et S. Paul, du domaine de Tyr, de la part du roy, au duc de Venise, la somme de trois cens bezans monnoye sarrazinoise. Et si d'auantage nous promettons à vous, duc de Venise et tous ceux de votre gent, de ne rien prendre d'icy en apres de toutes gens et nations qui trafiqueront auec vous, sinon autant qu'ils ont coustume de bailler, et autant que nous prenons de ceux qui trafiquent auec les autres nations. Et quant à celle partie de place et ruë de la ville d'Acre, aboutissant d'une part à la maison de Pierre Zauni, et de l'autre au

monastere de S. Dimitiu; et l'autre partie de la mesme ruë, ayant d'vn bout vne maison de charpenterie, et de l'autre deux autres maisons de pierre de taille, qui souloient estre cabanes et logettes couuertes de roseaux, que le roy de Ierusalem Baudouyn, deuancier de celuy qui regne de present, a donnée à S. Marc, et au seigneur duc Ordolaphe et à ses successeurs à la prinse et conqueste de Saïd : icelles dy-ie parties confirmons par les presentes lettres de priuileges et affranchissement à S. Marc et à vous seigneur Michaeli, duc de Venise, et à voz successeurs; et vous donnons puissance et authorité de les tenir et posseder, et d'en faire tout ce qu'il vous plaira à iamais. Nous vous donnons aussi par mesme moyen la mesme puissance que le roy auoit sur l'autre partie de la mesme ruë, depuis la maison de Bernard de Neufchastel, qui fut iadis à Iean Iolian, iusques à la maison de Gilbert de Iaffe, qui est de la maison et famille de ceux de Laudeue, en y procedant de droicte ligne. Et si d'auantage nous octroyons, qu'aucun marchant en tout le territoire et domaine, tant du roy que de ses barons, ne soit tenu en y entrant, ou y seiournant, ou en sortant, payer dace ou peage comment que ce soit; et voulons qu'il ayt et vse de la mesme franchise et liberté, qu'il a coustume d'user estant à Venise. Et s'il advient qu'vn Venitien ayt quelque conuenance et accord, ou proces pour affaire quelconque avec un autre Venitien, nous voulons que la decision en soit faite en la court des Venitiens. Ou si quelcun cuide auoir querelle ou proces contre vn Venitien, que le tout soit decis et determiné en la mesme court des Venitiens. Mais si vn Venitien fait clameur sur vn autre que sur vn Venitien, qu'il soit amendé en la court du roy. En outre, si vn Venitien decede, ayant ordonné ou non ordonné de sa derniere volonté, que nous disons mourir intestat ou sans parler, que ses biens retournent en la puissance des Venitiens. Et si quelque Venitien ayt sur la mer perdu sa nauire par tempête, que pour cela il ne souffre aucun dommage en ses biens. Si de fortune il meurt par ledit

naufrage, que le reste de ses biens soit restitué à ses heritiers ou aux autres Venitiens. D'auantage que les Venitiens usent de telle iustice et coustumes sur les bourgeoys de quelque nation qu'ils soient, habitans en la ruë et domiciles desdits Venitiens, que le roy a sur les sieus. Finalement que les Venitiens, sans destourbier ou empeschement quelconque, possedent de droict hereditaire la tierce partie des deux citez, Sur et Ascalone, auec leurs appartenances, auec la troisiesme partie de toutes les terres qui en dependent, qui maintenant sont souz la seruitude des Sarrazins, et ne sont encore remises ès mains des Françoys, ou de l'une d'icelles, ou de toutes les deux ensemble, si par l'ayde de Dieu et de leur secours, ou comment que ce soit, il plaist au S. Esprit les mettre en la puissance des chrestiens; que les Venitiens, dy-ie, possedent icelle troisiesme partie, comme dit est, franchement et royallement, en la mesme sorte que le roy les deux autres, en commençant le terme depuis le iour S. Pierre, et continuant à perpetuité. Et quant à nous Guaremond, patriarche, nous promettons generalement pour tous, de faire ratifier le roy sur le saint Évangile les susdites conuentions accordées, si par le vouloir de Dieu il peut sortir à quelques fois de captiuité. Et si quelqu'autre cependant vient à se faire promouuoir au royaume de Ierusalem, nous promettons aussi luy faire ratifier et confirmer lesdites ordonnées promesses premier qu'il soit de nous receu et estably roy; autrement nous ne consentirons iamais sa reception et establissement. Autant aussi en feront les successeurs des barons, et les nouueaux qui viendront apres eux. Et en tant que touche la cause d'Antioche, que nous sauons fort bien vous auoir esté promise souz l'accord de la mesme constitution, par le roy Baudouyn second, à sçauoir qu'il donneroit à vous, Venitiens, le semblable en la principanté d'Antioche qu'il fait es autres villes de son royaume; si les appoinctements, traictez et alliances royalles des promesses antiochiennes susdites sortissent leur effect, nous le mesme Guaremond,

patriarche de Ierusalem, auec nos euesques, clergé, barons et peuple de Ierusalem, en vous y donnant conseil, confort et ayde en tant qu'il nous sera possible, vous promettons d'accomplir de bonne foy et loyallement tout ce que le pape nous mandera sur cecy, ensemble toutes et chacunes les choses dessus mentionnées à l'honneur et gloire des Venitiens.

Moy {

Guaremond, par la grâce de Dieu, patriarche de Ierusalem, ie conferme les susdites choses par la présente souzcription faicte de ma propre main.

Ebremard, archeuesque de Cesarée, ie conferme semblablement ces mesmes choses.

Bernard, euesque de Nazareth, semblablement les conferme.

Asquitin, euesque de Bethleem, pareillement les conferme.

Roger, euesque de l'eglise sainct George et Lidde, pareillement les conferme.

Gidouin, abbé de saincte Anne du val Iosaphat, semblablement les conferme.

Girard, prieur du Sainct-Sepulchre, semblablement les conferme.

Amalde, prieur du temple nostre Seigneur, pareillement les conferme.

Guillaume de Bure, connestable du roy, pareillement les conferme.

Donné à Acre, par les mains de Payan, chancellier du roy de Ierusalem, l'an vnze cens vingt troys, la seconde indiction.

N°. III.

Bulle du pape Eugène III pour la deuxième Croisade.

Nous donnons ici la traduction de la bulle d'Eugène III,

publiée en 1145, pour la seconde croisade; elle est tirée du *Bullarium romanum novissimum*, premier volume.

« Le serviteur des serviteurs de Dieu, à son cher fils Louis, illustre et glorieux roi des Français, à ses chers fils les princes, et à tous les fidèles du royaume de France, salut et bénédiction apostolique.

» Nous savons, par l'histoire des temps passés et par les traditions de nos pères, combien nos prédécesseurs ont fait d'efforts pour la délivrance de l'Église d'Orient. Notre prédécesseur Urbain, d'heureuse mémoire, a embouché la trompette évangélique, et s'est occupé, avec un zèle sans exemple, d'appeler les peuples chrétiens de toutes les parties du monde à la défense de la Terre-Sainte. A sa voix, les braves et intrépides guerriers du royaume des Francs, les Italiens, enflammés d'une sainte ardeur, ont pris les armes, ont délivré, au prix de leur sang, cette ville où notre Sauveur a daigné souffrir pour nous, et qui conserve le tombeau, monument de sa passion. Par la grâce de Dieu et par le zèle de nos pères, qui ont défendu Jérusalem et cherché à répandre le nom chrétien dans ces contrées éloignées, les villes conquises en Asie ont été conservées jusqu'à nos jours, et plusieurs villes des infidèles ont été attaquées et sont devenues chrétiennes. Maintenant, par nos péchés et par ceux du peuple chrétien (ce que nous ne pouvons dire sans douleur et sans gémissement), la ville d'Édesse, qui, dans notre langue, est appelée Rohas, et qui, si l'on en croit l'histoire, lorsque l'Orient était asservi aux nations païennes, resta seule fidèle au christianisme, la ville d'Édesse est tombée au pouvoir des ennemis de la croix.

» Plusieurs autres villes chrétiennes ont eu le même sort; l'archevêque de cette ville, avec son clergé et plusieurs autres chrétiens, ont été tués; les reliques des saints ont été livrées aux outrages des infidèles et dispersées. Le plus grand danger menace l'église de Dieu et toute la chrétienté. Nous sommes persuadés que votre prudence et votre zèle éclateront en cette occasion; vous montrerez la noblesse de

vos sentimens et la pureté de votre foi. Si les conquêtes faites par la valeur des pères sont conservées par la valeur des fils, j'espère que vous ne laisserez pas croire que l'héroïsme des Francs a dégénéré. Nous vous avertissons, nous vous prions; nous vous recommandons de prendre la croix et les armes. Nous vous ordonnons, pour la rémission de vos péchés, à vous qui êtes les hommes de Dieu, de vous revêtir de la puissance et du courage, et d'arrêter les invasions des infidèles, qui se réjouissent de la victoire remportée sur nous; de défendre l'Église d'Orient, délivrée par nos ancêtres; d'arracher des mains des Musulmans plusieurs milliers de prisonniers chrétiens qui sont dans les fers. Par-là, la sainteté du nom chrétien s'accroîtra dans la génération présente, et votre valeur, dont la réputation est répandue dans tout l'univers, se conservera sans tache et prendra un nouvel éclat. Prenez pour exemple ce vertueux Mathathias, qui, pour conserver les lois de ses ancêtres, ne craignit point de s'exposer à la mort avec ses fils et sa famille, n'hésita pas à abandonner tout ce qu'il possédait dans le monde, et qui, avec les secours du ciel, après mille travaux, triompha de ses ennemis. Nous, qui veillons sur l'Église et sur vous avec une sollicitude paternelle, nous accordons à ceux qui se dévoueront à cette entreprise glorieuse, les priviléges que notre prédécesseur Urbain avait accordés aux soldats de la croix. Nous avons aussi ordonné que leurs femmes et leurs enfans, leurs biens et leurs possessions, fussent mis sous la sauve-garde de l'Église, des archevêques, des évêques et des autres prélats. Nous ordonnons, de notre autorité apostolique, que ceux qui auront pris la croix soient exempts de toute espèce de poursuite pour leurs biens jusqu'à leur retour, ou jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles certaines de leur mort. Nous ordonnons, en outre, que les soldats de Jésus-Christ s'abstiennent de porter des habits précieux, de soigner leur parure, d'emmener avec eux des chiens de chasse, des faucons, et rien de ce qui peut amollir des guerriers. Nous les avertissons, au nom du Sei-

gneur, qu'ils ne doivent s'occuper que de leurs chevaux de bataille, de leurs armes, de tout ce qui peut servir à combattre les infidèles. La guerre sainte appelle tous leurs efforts et toutes les facultés qui sont en eux. Ceux qui entreprendront le saint voyage avec un cœur droit et pur, et qui auront contracté des dettes, ne paieront point d'intérêts. Si eux-mêmes, et d'autres pour eux, se trouvaient obligés de payer des usures, nous les en dispensons par notre autorité apostolique. Si les seigneurs dont ils relèvent ne veulent ou ne peuvent leur prêter l'argent nécessaire, il leur sera permis d'engager leurs terres et possessions à des ecclésiastiques ou à tout autre. Comme l'a fait notre prédécesseur, par l'autorité du Dieu tout-puissant et par celle du bienheureux Pierre, prince des apôtres, nous accordons l'absolution et la rémission des péchés; nous promettons la vie éternelle à tous ceux qui auront entrepris et terminé le saint pélerinage, ou qui mourront pour le service de Jésus-Christ, après avoir confessé leurs fautes d'un cœur contrit et humilié. »

Donné à Viterbe, le mois de décembre 1145.

No. IV.

Bulle de Grégoire VIII, an 1187.

Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous ceux des adorateurs de notre Seigneur J.-C., à qui ces lettres parviendront, salut et bénédiction apostolique.

Ayant appris la sévérité redoutable des jugemens que la main divine vient d'exercer sur Jérusalem et la Terre-Sainte, nous avons été, nous et nos frères, pénétrés d'une telle horreur, affligés de douleurs si vives, que, dans l'incertitude pénible de ce que nous avions à faire en cette occasion, nous n'avons pu que partager les regrets du psalmiste, et nous écrier avec lui : « Seigneur! les nations ont » envahi ton héritage, elles ont souillé ton saint temple;

» Jérusalem n'est plus qu'un désert, et les corps de tes » saints ont servi de pâture aux bêtes de la terre et aux » oiseaux du ciel; » car à la suite des dissensions intestines que la méchanceté des hommes, par la suggestion du démon, avait fait naître dans la Terre-Sainte, voici qu'à l'improviste Saladin, à la tête d'une armée formidable, vient fondre sur elle. Le roi et les évêques, les Templiers et les Hospitaliers, les barons et le peuple vont à sa rencontre, portant avec eux la croix du Seigneur, cette croix qui, en mémoire de la passion du Christ qui y fut attaché, et qui y racheta le genre humain, était regardée comme le plus sûr rempart à opposer aux attaques des infidèles. Le combat s'engage; les nôtres sont vaincus, la sainte croix tombe entre les mains des ennemis, le roi est fait prisonnier, les évêques sont massacrés, et ceux des chrétiens qui échappent à la mort ne peuvent éviter l'esclavage : la fuite en sauve à peine quelques-uns, qui disent avoir vu périr sous leurs yeux la totalité des Templiers et des Hospitaliers. Nous croyons inutiles, très chers frères, de vous rapporter comment, après la destruction de l'armée, l'ennemi s'est répandu dans tout le royaume, s'est rendu maître de la plupart des villes, à l'exception de quelques-unes qui résistent encore. C'est ici que nous croyons devoir dire avec le prophète : « Qui changera mes yeux en une fontaine de larmes, » pour pleurer nuit et jour le massacre de mon peuple? » Cependant, loin de nous laisser abattre et de nous diviser, nous devons bien nous persuader que ces revers ne sont dus qu'à la colère de Dieu contre la multitude de nos péchés; que la manière la plus efficace d'en obtenir la rémission, sont les pleurs et les gémissemens; et qu'enfin, apaisée par notre repentir, la miséricorde du Seigneur nous relèvera plus glorieux de l'abaissement dans lequel il nous avait plongés. Qui pourrait, dis-je, retenir ses larmes dans un si grand désastre, non-seulement d'après les principes de notre divine religion, qui nous apprend à pleurer avec les affligés, mais encore d'après de simples motifs d'humanité, en

considérant la grandeur du péril, la férocité des barbares, altérés du sang des chrétiens, leurs efforts pour profaner les choses saintes et anéantir le nom du vrai Dieu dans une terre où il naquit; tableaux qu'au reste l'imagination du lecteur se représentera mieux que nous ne pourrions les peindre. Non, la langue ne peut exprimer, les sens ne peuvent comprendre quelle a été notre affliction, quelle doit être celle du peuple chrétien en apprenant que cette terre souffre maintenant ce qu'elle a souffert sous ses anciens habitans; cette terre illustrée par tant de prophètes, d'où les lumières du monde sont sorties, et, ce qui est encore plus grand et plus ineffable, où s'est incarné le Dieu créateur de toutes choses; où, par une sagesse infinie et une incompréhensible miséricorde, il a bien voulu se soumettre aux infirmités de la chair, souffrir la faim, la soif, le supplice de la croix, et, par sa mort et sa résurrection glorieuse, opérer notre salut. Nous ne devons donc pas attribuer nos désastres à l'injustice du juge qui châtie, mais bien à l'iniquité du peuple qui a péché, puisque nous voyons dans l'Écriture que lorsque les juifs revenaient au Seigneur, ils mettaient en fuite leurs ennemis, et qu'un de ses anges suffit pour anéantir l'armée formidable de Sennachérib. Mais cette terre a dévoré ses habitans; elle n'a pu jouir d'une longue tranquillité, et les transgresseurs de notre divine loi ne l'ont pas conservée long-temps, en donnant tous cet exemple et cette instruction à ceux qui ne soupirent qu'après la Jérusalem céleste, que ce n'est que par la pratique des bonnes œuvres et au milieu de tentations nombreuses que l'on peut y parvenir. Déjà précédemment le peuple de ces contrées avait dû craindre ce qui lui arrive aujourd'hui, lorsque les infidèles s'étaient emparés d'une partie des villes frontières. Plût au ciel qu'alors il eût eu recours à la pénitence, et qu'il eût apaisé, par un repentir sincère, le Dieu qu'il avait offensé! car la vengeance de ce Dieu est toujours différée; il ne surprend pas le pécheur, il donne du temps au repentir, jusqu'à ce qu'enfin sa misé-

ricorde lassée cède la place à sa justice. Mais nous qui, au milieu de la dissolution répandue sur ce pays, devons faire attention, non-seulement aux iniquités de ses habitans, mais encore aux nôtres et à celles de tout le peuple chrétien, et qui devons, de plus, craindre la perte de ce qui reste encore de fidèles en Judée, et les ravages dont les contrées voisines sont menacées, au milieu des dissensions qui règnent entre les rois et les princes chrétiens, entre les villages et les villes; qui ne voyons de toutes parts que scandales et désordres, nous devons pleurer avec le prophète, et dire avec lui : « La vérité, la science de Dieu, » ne sont pas sur la terre; je ne vois régner à leur place que » le mensonge, l'homicide, l'adultère et la soif du sang. » Partout il est pressant d'agir, d'effacer ses péchés par une pénitence volontaire, et, par le secours d'une piété véritable, de revenir au Seigneur, afin que, corrigés de nos vices, et voyant la malice et la férocité de l'ennemi, nous fassions, pour le soutien de la cause du Seigneur, ce que l'infidèle ne craint pas chaque jour d'attenter contre lui. Pensez, nos très chers frères, pour quel objet vous êtes venus dans ce monde, et comment vous en devez sortir; songez que vous passerez ainsi que toutes choses. Employez donc le temps dont vous pouvez disposer en bonnes actions et à faire pénitence; donnez ce qui vous appartient, parce que vous ne vous êtes pas faits vous-mêmes, que vous n'avez rien en propre, et que la faculté de créer un ciron est au-dessus de toutes les puissances de la terre. Nous ne dirons pas : Renvoyez-nous, Seigneur; mais bien : Permettez-nous d'entrer dans le grenier céleste que vous possédez; placez-nous au milieu de ces fruits divins qui ne craignent ni les injures du temps, ni les entreprises des voleurs; nous travaillerons à reconquérir cette terre sur laquelle la vérité est descendue du ciel, et où elle n'a pas refusé d'essuyer l'opprobre de la croix pour notre salut. Nous n'aurons en vue ni l'amour des richesses, ni une gloire périssable, mais bien votre sainte volonté, ô mon Dieu! vous qui nous avez

appris à aimer nos frères comme nous-mêmes, et à vous consacrer ces richesses, dont la disposition, après nous, est si souvent indépendante de notre volonté! Il n'est pas plus étonnant de voir cette terre frappée par la main de Dieu, qu'il ne l'est de la voir délivrée ensuite par sa miséricorde. La volonté seule du Seigneur pouvait la sauver; mais il ne nous est pas permis de lui demander pourquoi il en a agi ainsi; peut-être a-t-il voulu nous éprouver et nous faire connaître que celui qui, lorsque le temps de la pénitence est arrivé, l'embrasse avec joie et se sacrifie pour ses frères, quoiqu'il meure jeune, embrasse un grand nombre d'années. Voyez de quel zèle étaient enflammés les Machabées pour leur sainte loi et la délivrance de leurs frères, lorsqu'ils se précipitaient, sans hésiter, au milieu des plus grands périls, sacrifiant leurs biens et leur vie, et s'exhortant mutuellement par ces discours : « Préparons-nous, » montrons-nous courageux, parce qu'il vaut mieux périr » dans les combats que de voir les maux de notre nation » et la profanation des choses saintes. » Et cependant ils vivaient sous la loi de Moïse, tandis que vous avez été éclairés par l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ et par l'exemple de tant de martyrs. Montrez donc du courage; ne craignez pas de sacrifier ces possessions terrestres qui doivent durer si peu, et en échange desquelles on nous en promet d'éternelles, au-dessus de la portée des sens, et qui, au sentiment de l'apôtre, sont dignes de tous les sacrifices que nous devons faire pour les obtenir.

Nous promettons donc à tous ceux qui, le cœur contrit et l'esprit humilié, ne craindront pas d'entreprendre ce pénible voyage, et qui s'y détermineront par les motifs d'une foi sincère, et dans la vue d'obtenir la rémission de leurs péchés, une indulgence plénière de leurs fautes, et la vie éternelle qui doit s'ensuivre.

Soit qu'ils y périssent ou qu'ils en reviennent, qu'ils sachent que, par la miséricorde du Dieu tout-puissant, et par l'autorité des saints apôtres Pierre et Paul, et la nôtre, ils

sont dispensés de toute autre pénitence qui leur aurait été imposée, pourvu toutefois qu'ils aient fait une confession entière de leurs péchés.

Les biens des croisés et de leurs familles resteront sous la protection spéciale des archevêques et évêques, et autres prélats de l'Église de Dieu.

On ne fera nulle recherche sur la validité des droits de possession d'un croisé à l'égard d'un bien quelconque, jusqu'à ce qu'on soit certain de son retour ou de son décès, et jusque-là ses propriétés seront protégées et respectées.

Il ne peut être tenu à payer des intérêts, s'il en est redevable envers quelqu'un.

Les croisés ne marcheront pas vêtus d'habits précieux, avec des chiens, des oiseaux, ou d'autres semblables objets, qui ne montrent que le luxe et l'ostentation; mais ils auront le nécessaire, seront habillés simplement, et ressembleront plutôt à des hommes qui font pénitence qu'à ceux qui ne recherchent qu'une vaine gloire.

Donné à Ferrare, le 4 des kalendes de novembre.

Suit l'ordonnance d'un jeune général pour apaiser la colère de Dieu, afin qu'il fasse recouvrer Jérusalem.

Jamais la colère du Juge suprême n'étant apaisée plus efficacement que lorsque nous cherchons à éteindre en nous les désirs charnels;

En conséquence, comme nous ne faisons aucun doute que les malheurs arrivés récemment à Jérusalem et à la Terre-Sainte, par suite de l'invasion des Sarrasins, n'aient été produits par les crimes des habitans et ceux du peuple chrétien, nous, d'après le conseil unanime de nos frères et l'approbation d'un grand nombre d'évêques, ordonnons que, d'aujourd'hui en cinq ans, on observera tous les vendredis le jeûne du carême pendant la journée.

Ordonnons de plus, que, dans tous les lieux où le service divin est célébré, il le sera à neuf heures, et cela depuis l'avent du Seigneur jusqu'à sa nativité.

Tout le monde sans distinction s'abstenant de manger de la chair le vendredi et le samedi de chaque semaine, nous et nos frères nous en interdirons encore l'usage le mardi, à moins que des infirmités personnelles, une fête ou quelque autre cause valable, ne nous en dispensent, espérant par-là que le Seigneur s'apaisera et nous laissera sa bénédiction.

Tels sont nos règlemens à ce sujet, et quiconque les enfreindra sera regardé comme transgresseur du jeûne du carême.

Donné à Ferrare, le 4 des kalendes de novembre.

No. V.

Extrait des Archives de l'Église d'Arles; Testament de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse.

« Au nom de la Très-Sainte et Indivisible Trinité, moi Raymond de Saint-Gilles, pécheur fragile, mais confiant en la miséricorde de Dieu, voulant, à l'article de la mort, réparer les injustices que j'ai pu commettre contre l'église d'Arles, j'ai fait les dispositions suivantes : Je reconnais et confesse que les terres qui sont situées sur les bords du Rhône sont sous la juridiction de l'église d'Arles; en conséquence, je charge mes fils du soin de restituer à saint Isophim et à saint Thomas. Je laisse à l'église d'Arles et à l'évêque Gibelin, son pasteur, la terre que l'on nomme *les Fourches*, avec ses dépendances, les marais, les arbres fruitiers et non fruitiers, les vignes, les terres cultes et non incultes. Je restitue à ladite église toutes les redevances du port du Rhône, droits de pâturage, et tous les revenus des terres. En outre, je rends et restitue à ladite église la quatrième partie des châteaux d'Alberon et de Tox, que mes ancêtres ont occupés, et qu'après eux j'ai possédés par ma propre faute. Je donne en outre à ladite église la quatrième partie de mes droits de pâturage.

» Je prie Bertrand, tous mes successeurs, mes hommes,

mes amis, si quelque empêchement s'opposait à l'accomplissement de ma volonté, de le faire cesser par amour de Dieu, de moi, et par souvenir de mes bienfaits, et qu'ils se montrent ainsi, en faisant cette restitution, de vrais amis, de fidèles vassaux. »

Ce testament a été fait auprès du mont des Pélerins, dans la Syrie, régnant N. S. Jésus-Christ, le pape Pascal gouvernant la sainte église chrétienne, l'an 1105 de l'Incarnation du Seigneur, le 13 du mois de Janvier. Présentes très honnêtes personnes (*honestis personis*), Aymois, évêque de Toulouse, Aycard de Marseille, Raymond de Bath, le doyen de Porcher, Bertrand Porcelet, Guillaume Arucci, Pons de Fos, Rostaing de Port, Geoffroy de Pruis. Le comte Saint-Gerville l'a confirmé, et le comte Alphonse.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

LIVRE V.

HISTOIRE DU ROYAUME DE JÉRUSALEM.

Règne de Godefroy.

Règne de Baudouin I[er].

Règne de Baudouin III.

LIVRE VI.

Histoire de la Croisade de Louis VII et de Conrad.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

ÉCLAIRCISSEMENS.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

